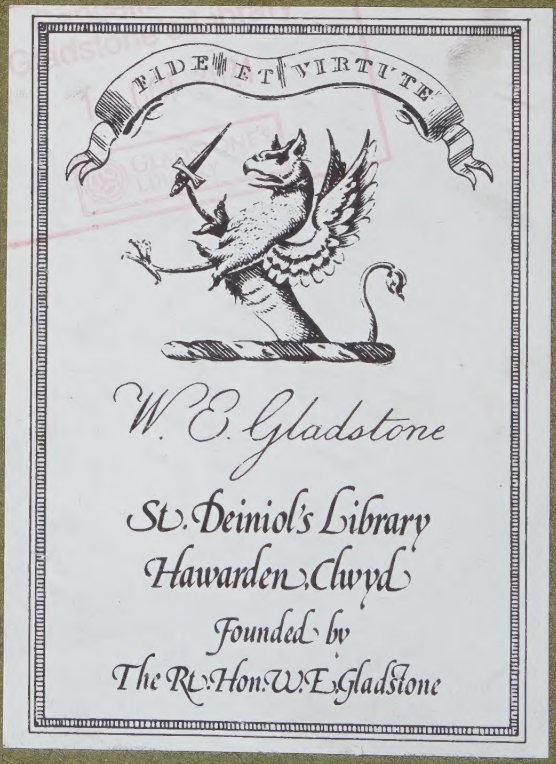
FIDE ET VIRTUTE
W. E. Gladstone
St. Deiniol's Library
Hawarden, Clwyd
Founded by
The Rt. Hon. W. E. Gladstone

ST. DEINIOL'S LIBRARY
HAWARDEN.

Bible Luke, Gospel of

B
48
9

B.52
d.7

HAWARDEN

COMMENTAIRE

CRITIQUE ET MORAL

SUR L'ÉVANGILE

SELON SAINT LUC

PAR

P. GIRODON

PRÊTRE

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FÉNELON

Avec deux cartes et cinq fac-similés

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1903

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/commentairecriti0000pgir

COMMENTAIRE

CRITIQUE ET MORAL

SUR L'ÉVANGILE

SELON SAINT LUC

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en novembre 1902.

DU MÊME AUTEUR

Exposé de la doctrine catholique, avec une introduction par Mgr d'Hulst. Nouvelle édition. Un vol. petit in-8°. Prix, 5 francs. (Librairie Plon.)

Deux années de prédication. (Lecoffre, éditeur.)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 3620.

COMMENTAIRE

CRITIQUE ET MORAL

SUR L'ÉVANGILE

SELON SAINT LUC

PAR

P. GIRODON

PRÊTRE

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FÉNELON

Avec deux cartes et cinq fac-similés

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1903

Tous droits réservés

A TOUS MES ANCIENS ÉLÈVES

et particulièrement

A CEUX QUI SONT PRÊTRES

cet ouvrage de ma vieillesse est dédié

Mars 1901 — Mars 1902.

PERMIS D'IMPRIMER

Paris, le 23 mai 1902.

P. FAGES, v. g.

PRÉFACE

Mon ambition, en écrivant ce commentaire, serait d'aider mes contemporains, Français instruits du vingtième siècle, à lire l'Évangile. Beaucoup ont entrepris cette lecture; peu y ont persévéré. Ils s'étaient lancés avec des ntentions excellentes : l'Évangile, un livre incomparable! qui a transformé le monde! le point de départ de notre religion, la source de nos croyances et de nos pratiques à nous, peuples civilisés ! Une curiosité bien légitime les entraîne, et comme l'ouvrage est court, ils le commencent bravement, avec l'espoir qu'après quelques jours ils sauront à quoi s'en tenir. Combien ai-je vu de jeunes hommes intelligents, habitués aux choses de l'esprit, aborder ainsi la lecture de l'Évangile!

Et combien j'en ai vu y renoncer après quelques pages! Non, l'Évangile n'est pas long; le plus considérable, celui de saint Luc, que j'entreprends de commenter, il ne faut guère plus de deux heures pour le parcourir en entier. Et pourtant je ne connais guère d'hommes, même familiers avec les études sérieuses, prêts à chercher dans une lecture

autre chose que leur plaisir, je n'en connais guère qui se soient montrés capables de pousser cette épreuve jusqu'au bout. L'Évangile les rebute bien vite; ils en lisent quelques chapitres, puis ils le ferment et y renoncent pour toujours.

Quelles raisons cependant expliquent un découragement aussi rapide et aussi universel? Il n'est pas difficile de les signaler. En les exposant, j'aurai l'occasion de montrer déjà en quoi l'Évangile diffère des autres livres et d'indiquer en même temps le but de ce commentaire.

D'abord les événements de l'Évangile se passent dans un pays, dans une société, que nous ne connaissons pas à moins d'en avoir fait une étude toute spéciale. A la même époque il y a un monde avec lequel tous les hommes instruits de nos jours sont familiers : c'est Rome, c'est Auguste et son entourage, Virgile, Horace, les successeurs de Cicéron, et tant de personnages illustres dont Tacite nous a laissé les inoubliables portraits. Jésus aurait vécu dans ce milieu, nous n'aurions pas de peine à le comprendre, à le situer, comme on dit; dans ses paroles, les moindres allusions nous seraient claires; les raisons de ses actes, il nous serait facile de les deviner. Mais en Palestine, dans une province reculée, effleurée tout au plus alors par l'influence romaine, quelles étaient les habitudes, les manières de vivre et de sentir? Que pensaient les gens parmi lesquels enseignait Jésus, ceux qu'il côtoyait chaque jour? quels préjugés lui opposaient-ils? Question d'autant plus

difficile que l'état de la Palestine au commencement de notre ère n'était pas simple. Il y avait d'abord les idées juives, prédominantes; ensuite les souvenirs de la captivité; puis par la littérature, par les Juifs de la dispersion, par un contact quotidien répété pendant trois siècles, des influences helléniques qui tantôt s'infiltraient silencieusement, tantôt éveillaient des réactions violentes; la domination romaine enfin, nouvelle encore, bornée à la politique, mais dans ce domaine très autoritaire et absolue. De tout cela résultait une société complexe, tiraillée en sens divers, avec des tendances multiples que nous pénétrons mal et qui nous déroutent à chaque instant. Si l'histoire de Jésus était un poème, l'auteur l'aurait placée dans un cadre choisi à dessein pour la faire ressortir. Mais cette vie est un fait réel; nous n'en pourrons comprendre les détails, nous ne pourrons y prendre intérêt qu'à la condition d'en connaître l'entourage, de saisir les contrastes, les chocs continuels entre Jésus et ses auditeurs; et pour cela un commentaire est indispensable.

En second lieu, il faut bien avouer que la forme littéraire de l'Évangile est décourageante. Ce n'est ni composé ni écrit. Comme je le montrerai plus loin (1), au point de vue de l'autorité le livre y gagne; mais quelle que soit notre admiration, notre vénération même pour ces pages,

(1) Page 30.

le fait est incontestable. Prenons par exemple l'Évangile de saint Luc, qui nous occupe ici. Il est le mieux composé des quatre; et pourtant, si nous mettons à part les récits de l'enfance avec la tentation au début, puis la Passion et la Résurrection à la fin, à peine cinq chapitres et demi sur vingt-quatre, tout le reste se succède sans ordre, sans plan, non seulement sans une vue d'ensemble, mais sans un fil conducteur, chronologique ou autre, pour guider et soutenir l'attention. Ce sont de petits récits qui ne s'enchaînent pas, qui ne se préparent pas les uns les autres, entre lesquels on ne voit aucune raison pour que celui-ci précède ou suive celui-là; pour les relier, la transition la plus simple, la plus naïve, qui n'est même pas une transition : *et il arriva que*, répétée tant de fois dans saint Luc que j'ai dû renoncer à les compter. Les discours produisent une impression semblable, plus forte peut-être encore : des sentences brèves, sans ordre, ou rattachées par les liens les plus fragiles, des successions de paraboles sans rapport visible entre elles. Nos habitudes d'esprit sont tellement différentes que notre attention se fatigue vite à cette lecture; il nous semble voir une mosaïque dont les fragments auraient été placés au hasard, et si personne ne nous en montre l'ordre caché, nous ne regardons pas longtemps. D'autant plus que le style ne rachète pas le défaut manifeste de la composition. Jamais rien de ce que les hommes aiment dans un écrit, de ce qui attire leur attention, la

captive, ou la maintient seulement : ni poésie, ni éloquence. Imaginez que quelqu'un prenne dans La Fontaine toutes les fables où il est parlé du lion, les mette en prose très vulgaire, et les range à la suite : ce recueil donnerait à peu près une image de ce que sont nos Évangiles au point de vue littéraire (1). Notre écrivain ne cherche pas à peindre, pas à entraîner; bien moins encore à plaire. Il s'arrête même comme à dessein, il semble retenir sa plume au moment où son récit va prendre une valeur littéraire. Et chez le lecteur non soutenu, le cœur ne s'attache pas, l'imagination s'égare vite ailleurs, et le livre tombe des mains.

Enfin Jésus-Christ, comme s'exprime Pascal (2), « a dit les choses grandes si simplement qu'il semble qu'il ne les a pas pensées, » et bien peu de lecteurs réfléchissent assez pour n'être pas dupes de cette simplicité. Nous sommes habitués à des procédés si différents ! Quand un auteur a une idée, il ne l'énonce pas seulement, il sait trop qu'il ne serait pas compris. Il la répète, il la développe en y joignant d'autres idées accessoires, afin de la faire mieux ressortir. C'est en cela même que consiste l'art de l'écrivain. Les ouvrages les plus suggestifs, comme on les appelle, ceux qui éveillent chez le lecteur plus de pensées qu'ils n'en expriment, n'y réussissent qu'à la condition de provoquer

(1) Du reste c'est ainsi qu'ils ont été composés : voir plus loin, introduction, paragr. 5, les sources, p. 17 et suiv.
(2) *Pensées*.

dans nos associations d'idées un ébranlement qui se continue de lui-même ensuite. Tout autre est le procédé de nos évangélistes. Ils énoncent sous la forme la plus nette et la plus brève une sentence de quelques mots. Il faudrait s'arrêter, réfléchir, examiner les applications pratiques de cette parole ou de cet exemple. Mais une lecture ainsi faite n'est plus une lecture; elle devient une méditation; et à moins d'y être aidés, combien d'hommes en seront capables?

Il est naturel alors de se demander comment l'Évangile a eu parmi les hommes une si prodigieuse influence. Un livre obscur, mal fait, mal écrit, difficile à lire en définitive et peu intéressant, comment a-t-il pu transformer le monde? Mais d'abord à l'origine, ce n'est pas l'Évangile écrit qui a transformé le monde, c'est la prédication. En fait, il y avait déjà des chrétiens; il y avait des églises formées, établies, dans tout l'empire romain; il y avait par conséquent des croyances, des usages, des traditions, quand nos premiers Évangiles ont été composés et surtout quand leur autorité est devenue universelle. Un certain nombre de lettres de saint Paul, les plus incontestablement authentiques, ont même précédé nos récits de la vie du Sauveur. J'aurai l'occasion de revenir sur cette remarque, dont l'importance est capitale. Non, les Évangiles n'ont pas fondé la foi des premiers chrétiens, pas plus qu'ils ne fondent en fait celle de nos contemporains, qui leur vient de leur famille, de

leur éducation, des catéchismes, de la parole toujours vivante dans l'Église, non de la lettre morte dans un livre.

Et la tradition orale n'a pas seulement précédé l'Évangile; elle l'a accompagné à travers les siècles. Les développements que l'auteur n'a jamais donnés, qu'il n'a même pas indiqués, nous les trouvons dans les travaux successifs que chaque génération a accumulés autour de ces pages primitives. De là, résulte l'importance considérable d'un commentaire. Si on me permet cette comparaison, l'Évangile est comme la cellule initiale qui va former un être vivant; ce germe premier contient déjà tout l'individu, et non pas un individu quelconque, mais celui-là, déterminé dans son espèce, dans sa race, dans ses caractères personnels; seulement il doit se développer par un travail prolongé, absorber certains éléments dans le milieu qui l'environne, assimiler les uns, rejeter les autres, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à sa pleine croissance. C'est toujours la même cellule, mais agrandie et complétée selon sa loi intérieure. Ainsi en est-il pour l'Évangile. Avec les progrès de la science, un jour viendra peut-être où un physiologiste, armé d'instruments suffisamment précis, pourra voir dans la cellule primordiale tous les caractères futurs de l'individu et jusqu'à ses maladies organiques; il sera toujours plus facile cependant d'étudier l'être vivant déjà formé, dans l'épanouissement complet de ses membres, de sa vie, de toutes ses puissances. De même le théologien, l'exégète

aperçoit dans une simple ligne de l'Évangile, tout ce que le travail des siècles chrétiens y a puisé pour la foi ou pour la morale. Mais le lecteur ordinaire n'a pas les mêmes ressources ni les mêmes habitudes d'esprit ; il reste devant ce texte primitif comme devant le germe animé, sans en pénétrer le sens profond et la loi intime. Il lui faut un commentaire qui lui montre l'être vivant dans son développement complet et définitif, la parole divine fécondée, agrandie par tout ce que la piété des générations en a su tirer depuis tant d'années.

Reconnaissons enfin ici une action spéciale de la Providence divine. Oui sans doute, depuis Rousseau il est de mode, même parmi les incrédules, de célébrer le charme et la grandeur incomparables de l'Évangile : « Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe, qu'ils sont petits près de celui-là (1) ! » De même Renan : « Un admirable sentiment populaire, une fine et touchante poésie, le son clair et pur d'une âme tout argentine, quelque chose de dégagé de la terre et d'exquis... ces épisodes délicieux... toute cette exquise pastorale, tracée d'un contour léger... on n'inventa jamais plus douce cantilène pour endormir les douleurs de la pauvre humanité (2). » Eh bien non, je le répète parce que c'est vrai : qui prendra l'Évangile en lui-même, tout seul, dégagé des idées, des peintures accessoires que la piété des

(1) Profession de foi du vicaire savoyard, *Émile*, l. IV.
(2) *Les Évangiles*, p. 277 et 278. Des mots, des mots, des mots !

siècles y a ajoutées, ne sentira rien de pareil. J'en appelle à tout lecteur indépendant et sincère, même pour l'Évangile de saint Luc que je vais commenter, celui dont Renan parle dans cette page. Impossible de le lire sans constater la vérité des paroles de saint Paul aux Corinthiens, déjà écrites au moment où saint Luc composait son ouvrage : « Ce qui est insensé selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort; les rebuts du monde, et les êtres méprisables, et ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour détruire ce qui est, afin qu'aucune chair ne se glorifie en sa présence (1). » Dans ce contraste éclate l'intervention d'en haut. A la même époque, les sages, les forts, les illustres, c'était Senèque, Quintilien, Lucain, Perse, Martial. Ceux-là savaient écrire, ils sont encore pour nous des modèles; comparés à notre Évangile, leurs travaux donnent l'impression d'une œuvre d'art à côté de la composition maladroite d'un écolier ou d'un ignorant. Et pourtant, de ces deux catégories d'écrits, lesquels ont remué le monde ? Je le demande à ceux de mes contemporains qui n'ont pas la foi : voici un livre dénué de tout mérite littéraire, où vous chercherez vainement le moindre trait de ce que vous estimez ailleurs, un livre écrit sans habileté, dans une langue souvent fautive, avec une simplicité qui touche

(1) I Cor. I, 27-29.

à la gaucherie, quelque chose comme les dessins informes des enfants; il a eu néanmoins, il a encore sur les âmes, sur la vie des hommes et des sociétés une action profonde et incomparable : comment expliquez-vous ce résultat?

II

Je dois exposer en quelques mots le plan de ce commentaire.

On trouvera d'abord une introduction où sont discutées les questions générales relatives à l'Évangile de saint Luc : ses sources, son auteur, la date et le lieu de sa composition, son intégrité; son autorité humaine comme histoire, et divine comme livre inspiré; son plan, sa langue, ses caractères distinctifs; l'histoire du texte. Cette introduction est assez longue. J'aurais voulu la faire plus courte; comment y parvenir aujourd'hui, après tous les travaux que la critique moderne a multipliés sur ces sujets? Je n'ai pas la prétention d'être moi-même un de ces exégètes qui peuvent faire avancer la science par des efforts personnels. Mais j'ai lu des commentateurs récents dont j'ai donné plus loin la liste. Je me suis servi de leurs renseignements en les contrôlant, et je crois pouvoir dire que mes lecteurs trouveront ici les questions exposées dans l'état où la critique les a amenées au début de notre vingtième siècle.

Ensuite vient le commentaire. D'abord le texte français que j'ai pris, avec l'aimable consentement des éditeurs, dans la traduction de M. le chanoine Crampon, publiée par la Société de Saint Jean l'Évangéliste, à Tournai, la meilleure que je connaisse pour tout le Nouveau Testament, fidèle, claire, élégante et conforme aux derniers travaux d'exégèse. Les mots placés entre parenthèses sont ceux que le traducteur a dû parfois ajouter au texte pour la clarté de la phrase. Afin de mettre un peu d'ordre dans mes explications, j'ai divisé l'Évangile en sept parties selon les indications chronologiques, chaque partie en sections (1), et j'ai coupé le texte en péricopes ou divisions plus ou moins longues d'après le sens. A la suite de chaque péricope vient le commentaire, dont les deux parties, critique et morale, sont très inégalement développées selon les circonstances. Lorsque les discussions scientifiques prennent quelque étendue, j'en avertis ordinairement d'avance, afin que le lecteur peu soucieux de ces controverses puisse passer plus loin. Je n'ai pas voulu les supprimer, ni les traiter comme des accessoires; nos contemporains leur accordent, et avec raison, trop d'importance, pour que je puisse me dispenser de répondre à leurs légitimes préoccupations. Cependant le véritable intérêt de l'Évangile n'est pas là, et, sans négliger la critique,

(1) J'ai pris cette division dans Godet.

je me suis attaché davantage en général aux réflexions morales que cette lecture suggère.

Je l'ai déjà dit, je n'écris pas pour les savants; je n'en ai pas le droit, ni la prétention. Mon but est d'offrir aux lecteurs français qui ont une culture générale, un livre où l'Évangile de saint Luc leur sera présenté environné de tous les renseignements amassés par la science moderne. On trouvera donc ici beaucoup d'explications inutiles pour les doctes, parce qu'ils les connaissent déjà. En revanche, je n'ai voulu laisser de côté aucune des questions soulevées par l'exégèse la plus récente. Un ouvrage de vulgarisation, comme on dit, c'est ce à quoi je prétends; et puisse en effet mon travail aider à répandre et à vulgariser la connaissance de l'Évangile de Jésus-Christ !

Il est bien inutile de déclarer dans quel esprit je compose mon commentaire. On croit devoir se méfier aujourd'hui de tout livre *écrit à genoux;* comme si ma vénération pour le texte sacré n'était pas au contraire la meilleure garantie de mes efforts à la fois pour le reproduire dans son intégrité primitive et pour en pénétrer le véritable sens ! Prendrais-je tant de peine envers un livre qui me laisserait indifférent? Nous, catholiques, nous adorons la parole de Dieu dans sa lettre et dans son esprit; nous croyons qu'elle ne peut jamais errer; nous employons donc la science et toutes ses ressources à retrouver cette lettre et cet esprit, et à montrer comment le sincère Évangile ainsi rétabli est

la vraie lumière de nos âmes. La science, du reste, n'est pas seule à parler sur ces questions; à côté d'elle, au-dessus d'elle, il y a l'Église, organe de la tradition, interprète infaillible des Écritures, et au premier rang l'Église romaine. Avec une joyeuse obéissance je soumets à son jugement ce commentaire et toutes les opinions qui y sont soutenues.

Voici la liste des principaux ouvrages dont je me suis le plus ordinairement servi.

La Sainte Bible avec commentaires, Évangile selon saint Luc, par M. l'abbé Fillion; Paris, 1882.

Commentaire sur saint Luc, par Van Oosterzee, édité par Lange, traduction anglaise; Édimbourg, 1878.

Commentaire sur saint Luc, par Godet, professeur à la Faculté protestante, 3e édition; Neuchâtel, 1888.

Histoire du peuple juif au temps de Jésus-Christ, par Schürer, traduction anglaise; Édimbourg, 1900.

Commentary on the Gospel according to St. Luke, by Plummer; Édimbourg, 1900.

Six leçons sur les Évangiles, par Mgr Batiffol; Paris, 1897.

Histoire évangélique, synopse des trois premiers Évangiles, par Édouard Reuss; Paris, 1876.

A Dictionary of the Bible, edited by Hastings; Édimbourg, 1900. Le quatrième et dernier volume vient de paraître en 1902.

The Gospel according to St. Luke, in greek, by the Rev. Arthur Wright; Londres, 1900.

La plupart des auteurs que je viens de citer sont protestants (1). Je le constate, et je le regrette. Ce n'est pas une des moindres raisons qui m'ont décidé à publier ce commentaire.

On me permettra de présenter enfin quelques explications sur les planches que les éditeurs ont bien voulu ajouter à ce volume :

La première est une carte de la Palestine au temps de Notre-Seigneur, telle que le Père Didon, pendant ses voyages en Orient, l'a dressée pour sa *Vie de Jésus* (Plon-Nourrit, 1890).

La seconde, sur les environs de Jérusalem, a la même origine.

La troisième donne une vue du Temple d'après la reconstitution de M. Chipiez dans l'ouvrage excellent : *l'Art dans l'antiquité* par Perrot et Chipiez (Hachette, 1887, tome IV).

Ensuite viennent des fac-similés de manuscrits où l'on verra le commencement de saint Luc dans les trois langues qui nous intéressent davantage : en grec, d'après le Vati-

(1) Parmi les catholiques récents, il faudrait ajouter à cette liste : le P. Knabenbauer, S. J., dans le *Cursus* publié chez Lethielleux, en latin ; Mac Evilly, en anglais ; Curci, en italien ; enfin Schanz, Schegg et Bisping en allemand.

canus, le Sinaïticus, et le Rescriptus Parisiensis ; en latin selon la Vulgate, d'après le Codex Amiati ; en français, dans la traduction de Guiards des Moulins, antérieure de quelques années aux Mémoires de Joinville.

COMMENTAIRE

SUR

L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC

INTRODUCTION

I

GÉNÉRALITÉS SUR LES ÉVANGILES

Le mot Évangile est un mot grec, Εὐαγγέλιον, qui, entre autres choses, signifie « une bonne nouvelle ». Il est employé en ce sens, surtout au pluriel, chez les auteurs grecs classiques de l'époque romaine. On le trouve dans le Nouveau Testament, par exemple Matth. IV, 23 ; IX, 35 ; XXIV, 14 ; Marc I, 14 ; XIV, 9 ; XVI, 15 ; Act. XV, 7 ; XX, 24, et fréquemment dans saint Paul ; il y désigne l'ensemble des vérités apportées au monde par Jésus, la loi nouvelle qu'il a établie et qui doit se répandre parmi les hommes pour devenir le moyen de leur salut.

Cependant d'assez bonne heure dans la littérature chrétienne, le mot Évangile fut réservé aux écrits qui racontent la vie de Jésus. Déjà, saint Justin l'emploie ainsi, quoique d'ordinaire il donne à ces ouvrages le nom plus socratique de « Mémoires

des apôtres, Ἀπομνημονεύματα τῶν ἀποστόλων », mais en ajoutant précisément que « on les appelle Évangiles « (*Apolog.* I). A partir du milieu du second siècle, après 150, l'usage de ce nom est devenu constant et universel. Plusieurs des Pères anciens ne parlent que d'un seul Évangile, au singulier ; mais ils ajoutent d'ordinaire l'épithète τετράμορφον, aux quatre formes, parce que pour eux, selon la vraie étymologie, le terme de « bonne nouvelle » s'applique aux choses racontées plutôt qu'aux écrits qui les racontent. Il n'y a qu'une seule « bonne nouvelle », un seul Évangile, toujours le même, qui nous est présenté sous quatre aspects différents, tantôt par Matthieu, tantôt par Marc, tantôt par Luc, tantôt par Jean (1).

L'Église chrétienne reçoit en effet quatre Évangiles, et les attribue à deux apôtres, membres du collège des douze choisis par Jésus, témoins oculaires de sa vie publique, Mathieu et Jean ; et à deux disciples des apôtres : Marc, disciple de Pierre, et Luc, compagnon de Paul. Ces quatre Évangiles ne sont pas les seuls récits de la vie de Jésus qui aient été composés dans les premiers âges du christianisme. On en connaît encore un certain nombre (2) : l'évangile selon les Hébreux, celui de Jacques, d'André, de Mathias, d'Eve, de Pierre, l'évangile des Égyptiens, etc. Ils étaient déjà assez répandus vers la fin du deuxième siècle ; mais malgré les auteurs auxquels on les attribuait, malgré les merveilles qu'ils racontent, malgré les efforts de quelques-uns pour leur donner de l'autorité, l'Église ne les a jamais admis dans ses lectures publiques, et de là le nom d' « apocryphes », c'est-à-dire secrets, ou cachés, qui leur est définitivement resté. Nous verrons plus tard (3) quelles conclusions ressortent de leur existence au point de vue de la croyance due à nos Évangiles.

(1) A l'exemple des Pères et des auteurs anciens, j'écrirai couramment Matthieu, Marc, etc., au lieu de saint Matthieu, saint Marc, etc. La critique moderne, même parmi les catholiques, a repris le même usage, et je ne vois pas de raison pour m'écarter de ses habitudes sur ce point.

(2) A la suite de Dom Calmet, le Dr Hofmann en a énuméré trente ; mais il y en a près de la moitié dont nous ne possédons aujourd'hui que le titre.

(3) Pages 42 à 48.

La langue dans laquelle nous avons nos Évangiles est le grec. C'est leur langue primitive, excepté pour Matthieu, composé d'abord dans le dialecte des Juifs après la captivité, c'est-à-dire en araméen ; mais cet original est perdu. On peut s'étonner qu'écrivant sous la domination romaine, nos auteurs n'aient pas préféré le latin. Mais tout l'Orient, où l'Église s'est répandue d'abord, ne connaissait que le grec ; en Italie, à Rome même, tous les hommes instruits, capables de lire un livre, comprenaient le grec ; c'est en grec que vers la même époque écrivaient Plutarque, Strabon, Arrien, Celse, même l'empereur Marc-Aurèle. Ainsi vers la fin du dix-septième siècle, Leibniz, quoique Allemand, composait presque tous ses ouvrages en latin ou en français. Le grec des Évangiles fourmille d'ailleurs de tournures et d'expressions hébraïques : détail incontestable, qui ne nous permet pas de placer leur composition bien loin de la ruine de Jérusalem par Titus en 70.

Nous connaissons le texte par des manuscrits assez nombreux, dont deux au moins, celui du Vatican et celui du Sinaï, apporté par Tischendorf à Saint-Pétersbourg, remontent au quatrième siècle, et par des versions, dont quelques-unes, comme l'ancienne Latine ou Italique, la Peschito (en syriaque), les égyptiennes, datent du deuxième siècle de notre ère. On trouvera plus bas (1) des détails plus complets sur le texte de saint Luc.

Dans ces diverses sources, l'ordre des Évangiles est ordinairement le même : Matthieu, Marc, Luc, Jean, et cet ordre a passé dans toutes les éditions du monde entier. On en a conclu que c'était l'ordre de la composition des Évangiles. Matthieu aurait écrit le premier, puis Marc, ensuite Luc, et enfin, beaucoup plus tard, Jean. Nous verrons plus loin (2), en discutant les sources de saint Luc, les opinions des critiques modernes sur cette hypothèse.

Depuis longtemps déjà, l'usage s'est établi de désigner sous un terme commun nos trois premiers Évangiles, par opposition

(1) Pages 53 et suivantes.
(2) Pages 17 et suivantes.

à celui de saint Jean : on les appelle les synoptiques, ou ceux que l'on voit de même (συν et ὁπτομαι), qui présentent les choses sous un même aspect. Déjà les Pères avaient signalé dans le choix des récits, dans le caractère des discours, dans la pensée dominante de la composition, dans le théâtre même des événements, les différences profondes qui séparent Jean et ses devanciers. Mais le terme de « synoptiques », est moins ancien, il date de Griesbach, qui vers 1770 l'a employé pour la première fois dans son édition critique du Nouveau Testament.

Après ces renseignements généraux qui m'ont paru indispensables, je vais m'occuper exclusivement des questions relatives à l'Évangile de saint Luc. La plupart des considérations qui suivent s'appliqueraient aussi aux autres Évangiles, ou du moins aux synoptiques. Cependant je dois reconnaître que sur plusieurs points, et des plus importants, l'ouvrage de Luc présente à la critique des facilités particulières.

II

L'ÉVANGILE DE SAINT LUC

Prenons donc en main notre Évangile de saint Luc.

Mais avons-nous le droit de l'appeler ainsi ? Ce livre a-t-il été réellement écrit par l'auteur à qui nous l'attribuons ? La question est grave, capitale même : car de la réponse va dépendre la confiance que nous accordons à ses récits. Une différence de cent ans, moins que cela, de soixante ans dans la date d'un livre historique suffit pour en changer la valeur; car dans cet intervalle la génération témoin des événements disparaît, la légende se forme, et le contrôle devient impossible. Cela est vrai surtout quand il s'agit d'histoire religieuse, où les croyants sont naturellement enclins à mêler du merveilleux. Alors les affirmations publiques, toutes proches des faits, ont une valeur toute particulière. Est-ce le cas pour notre Évangile ?

Sans doute les Églises chrétiennes qui nous présentent ce livre

sont unanimes à attester son origine. Cette affirmation a une portée considérable : car elle nous vient de sectes non seulement diverses, mais opposées, attentives à se surveiller les unes les autres avec un soin jaloux, prêtes à se reprocher la moindre nouveauté. Grecs, jacobites, monophysites, protestants, etc., il y en a dans toutes les races, sous tous les climats. Leur accord constitue une forte présomption. Ces Églises pourtant, en définitive sur quoi s'appuient-elles ? Leur unanime tradition est respectable, je le veux bien : mais enfin d'où vient-elle ? Sur quelle base repose-t-elle ? Quelle en est la valeur ?

Parmi ces Églises, il en est une, l'Église catholique romaine, qui se déclare elle-même infaillible et sûre de la vérité dans ses affirmations doctrinales. Or, outre sa croyance constante, elle a par deux fois, au concile de Trente et au concile du Vatican, défini, avec son autorité souveraine, que « les livres entiers, avec toutes leurs parties, tels qu'ils se trouvent dans la Vulgate latine, sont sacrés et canoniques (1) ». Sans doute les conciles ne se prononcent pas sur l'origine apostolique de ces écrits : cependant les Évangiles pourraient-ils être « sacrés et canoniques », s'ils avaient été composés plus tard, loin des évènements, par des hommes sans mission et sans autorité ? La question semble donc tranchée, et elle l'est pratiquement pour les catholiques. Cependant, sur quel fondement repose l'autorité de l'Église qui prononce ainsi ? Sur les Évangiles. C'est avant tout la parole de Jésus-Christ, telle que nous la trouvons dans l'Évangile qui nous fait admettre l'infaillibilité de son Église. Nous ne pouvons donc pas croire à l'enseignement de l'Église sur l'attestation de l'Évangile, et accepter l'Évangile sur la déclaration de l'Église. Il y aurait là un cercle vicieux. Nous n'avons qu'une manière d'en sortir, de rompre le cercle : c'est de prouver, par des arguments purement humains, la valeur historique, humaine, et pour cela d'abord l'origine apostolique de l'Évangile, où nous trouverons ensuite les textes qui établissent l'infaillibilité de l'Église. Nous sommes, à l'égard de ces livres, non pas dans

(1) Concil. Trid. sess. IV. Concil. Vatic.

l'attitude de croyants respectueux et soumis, mais comme des chercheurs sincères, désintéressés, prêts à donner leur adhésion à la vérité quelle qu'elle soit, aussitôt qu'ils l'auront reconnue.

Établissons donc la valeur historique de l'Évangile de saint Luc. Cette question en comprend plusieurs autres, que nous allons examiner successivement.

III

L'ORIGINE

A quel siècle remonte l'Évangile que nous possédons sous le nom de Luc ? Nous ne cherchons pas encore quel en fut l'auteur, ni la date précise, mais à quelle époque environ il fut composé.

I. — Incontestablement cet Évangile, tel que nous le lisons aujourd'hui, existait déjà au quatrième siècle, puisque nous le trouvons dans des manuscrits de cette époque, celui du Vatican, et celui que Tischendorf a apporté d'un couvent du Sinaï, à Saint-Pétersbourg, pour ne parler que des plus anciens.

Incontestablement aussi il existait au deuxième siècle, puisque nous en avons des versions ou traductions qui remontent à cette date, l'Itala en latin, la Peschito en syriaque, et l'égyptienne dans le dialecte copte de la basse Égypte. Ces versions nous montrent notre texte de Luc déjà reçu avant l'an 200 dans toute l'étendue de l'empire romain, assez répandu dès lors pour justifier des traductions, considéré enfin comme faisant partie des « Écritures ». Or, à cette époque les apocryphes étaient déjà nombreux ; les chrétiens rejetaient les uns, admettaient les autres : quelle raison en avaient-ils, sinon une tradition primitive, maintenue dans les Églises, qui distinguait les livres vraiment anciens d'avec les nouveautés ?

Un peu avant l'an 150, arriva d'Orient à Rome un hérétique nommé Marcion, homme d'esprit, de talent et de savoir, au témoignage de saint Jérôme, dont les erreurs se répandirent

bientôt dans toute l'Église. Nous n'avons pas ses écrits, mais nous le connaissons par ses adversaires catholiques, saint Irénée, Origène, saint Épiphane, et surtout Tertullien, qui a composé un de ses ouvrages spécialement pour le réfuter. Marcion abhorrait la loi juive dans son ensemble, comme l'œuvre d'un Dieu sans bonté. Il rejetait par conséquent tout l'Ancien Testament, et dans le Nouveau il n'admettait que l'Évangile de saint Luc avec quelques épîtres de saint Paul. Nous avons donc là un témoignage précieux en faveur de notre Évangile, puisqu'il nous vient d'un ennemi. Mais en recevant ce livre, Marcion le dénaturait. Il en retranchait les premiers chapitres, tronquait et parfois falsifiait le reste. Il supprimait ainsi trois cent neuf versets, sur mille cent quarante neuf. Quelques rationalistes allemands (1) ont prétendu que le véritable texte de Luc, le texte ancien, primitif, était celui de Marcion, le reste y ayant été ajouté par un travail postérieur. Mais les raisons les plus décisives condamnent ce système. En effet, les exemplaires des Écritures étaient alors dans les mains de tout le monde ; on les lisait publiquement dans les églises. S'ils avaient été conformes au texte de Marcion, comment les Pères auraient-ils pu combattre l'hérétique, lui reprocher ses mutilations (2), lui opposer comme indiscutables les leçons universellement reçues ? En outre, on voit très bien les raisons qui d'après son système obligeaient Marcion à rejeter telle ou telle partie de Luc ; son choix était déterminé par des considérations dogmatiques à priori. Mais quel motif aurait eu l'Église pour accepter les autres passages, s'ils n'avaient pas déjà été compris dans les Écritures connues de tous ? Les aurait-on ajoutés exprès pour réfuter Marcion ? Qui ne voit qu'à tout point de vue cette hypothèse est insoutenable ? Enfin M. Sanday a recherché dans les trois cent neuf versets retranchés par Marcion les particularités de style spéciales à Luc ; il les y a retrouvées, dit-il, dans une proportion supérieure à une par verset. Aussi personne

(1) Eichhorn, Baur, Ritschl, qui a ensuite abandonné cette opinion.
(2) « Non Evangelium, sed particulam Evangelii », dit saint Irénée, I, 27, 2.

ST. DEINIOL'S LIBRARY,

depuis cinquante ans ne soutient plus ce système; et nous sommes en droit de dire, sans contestation, que dès le milieu du deuxième siècle, l'Évangile de Luc, tel que nous le connaissons, était assez répandu parmi les chrétiens, assez autorisé, pour qu'un hérétique habile et audacieux eût l'idée d'y chercher un point d'appui en faveur de ses doctrines.

On voit la portée de cette conclusion. Car il faut du temps, et de bonnes raisons, pour qu'un livre obtienne dans les deux camps, parmi des adversaires, le crédit que nous voyons ici accordé à saint Luc. Comme le remarquait Olshausen, vers l'an 140 ou 150 de notre ère, saint Anicet, évêque de Rome, pape; saint Polycarpe de Smyrne, disciple de saint Jean; saint Justin, venu de Palestine à travers l'Égypte; d'un autre côté Marcion de Sinope, ville de Pont, et Valentin d'Alexandrie, hérétiques également célèbres, mais d'opinions très différentes, se trouvaient tous réunis à Rome. Unanimement ils acceptaient l'Évangile de saint Luc, au nom de leurs églises ou de leurs sectes aussi bien qu'en leur nom particulier. Cette entente parmi des hommes si divers d'origine, prêts à se combattre avec tant d'âpreté sur tout le reste (1), me dispense d'aucune autre preuve. Seule, l'autorité d'une tradition absolument certaine, indiscutable, connue pour remonter jusqu'aux temps apostoliques, pouvait les mettre d'accord sur ce point.

Il me semble donc inutile de rapporter les citations de notre Évangile que l'on a relevées dans saint Justin, dans la première lettre de saint Clément, dans l'épître de saint Barnabé. D'autant plus que ces témoignages soulèvent des controverses délicates Les Pères primitifs ne nomment pas les livres auxquels ils font leurs emprunts; ils auraient pu parfois, comme saint Paul (Act. xx, 35), prendre dans la tradition orale encore vivante les paroles qu'ils citent de Notre-Seigneur. Mais cette discussion est inutile. D'accord avec Marcion et Valentin, nos rationalistes

(1) Saint Irénée rapporte que Marcion, rencontrant saint Polycarpe dans une rue de Rome, lui demanda: « Me reconnaissez-vous ? — Oui, répondit l'évêque, je reconnais le fils aîné de Satan. » On voit comment ils se traitaient les uns les autres.

modernes reconnaissent l'antiquité du livre de Luc : « Rien de très grave ne s'oppose, dit Renan (1), à ce qu'on tienne Luc pour l'auteur de l'Évangile qu'on lui attribue. Luc n'avait pas assez de célébrité pour qu'on exploitât son nom en vue de donner de l'autorité à un livre. »

II. — Ce n'est pourtant pas cette raison bizarre qui a entraîné ici les convictions des critiques les plus audacieux. Il y a, en faveur de l'authenticité de saint Luc, un argument célèbre, indiqué par Bossuet (2), développé par M. Wallon dans son beau livre de la *Croyance due à l'Évangile*, et repris par les exégètes modernes avec une force, une précision, qui ne laisssent plus de place au doute.

Cet argument se tire du Nouveau Testament lui-même, sans le secours d'aucun livre étranger. Le voici résumé dans trois propositions. L'auteur de l'Évangile selon saint Luc est le même que l'auteur des Actes des Apôtres. Or les Actes des Apôtres ont été écrits par un compagnon de l'apôtre saint Paul. Donc l'auteur de l'Évangile selon saint Luc est un compagnon de l'apôtre saint Paul. Prouvons successivement ces trois propositions.

1° Pour établir la première, il n'y a qu'à lire le début du livre des Actes (Act. I, 1 et 2) : « J'ai raconté dans un premier discours, ô Théophile, toutes les choses que Jésus a faites et enseignées jusqu'au jour de son Ascension ». Et l'Évangile de Luc commence ainsi : « Il m'a paru bon, après m'être diligemment informé de tout dès l'origine, de te l'écrire par ordre, excellent Théophile (Luc, I, 3) ». Le rapport ainsi établi entre les deux livres est évident. Outre que sur une question de ce genre, l'auteur ne peut avoir aucun intérêt à tromper son lecteur — pourquoi parler d'un premier récit s'il ne l'a pas fait? — nous rencontrons ici les mêmes dédicaces, le même Théophile, à qui le second livre est adressé comme l'a été le premier.

On ne s'est pas contenté de cette raison. On a comparé le style des deux ouvrages, on a cherché si le choix des mots, si

(1) *Les Évangiles*, page 252.
(2) *Histoire universelle*, 2e partie, ch. 28.

l'emploi de tournures favorites décelait ou non la même plume ; et le résultat de ce travail a porté la conviction jusqu'à la certitude la plus incontestable. Admirons ici la patience studieuse de ces hommes qui ont repris une à une les expressions du Nouveau Testament, comptant combien de fois ils trouveraient l'une ou l'autre dans les différents écrits qui composent ce recueil. Ainsi on a relevé 261 mots qui se rencontrent dans l'Évangile ou dans les Actes, et nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament ; on a remarqué le goût pour les verbes composés, surtout avec διά et ἐπί, l'emploi fréquent de πρός avec l'accusatif, au lieu du datif ordinaire dans les autres Évangiles ; l'usage multiplié des optatifs, rares partout ailleurs ; l'expression ἐγένετο δέ répétée trente fois dans l'Évangile et dans les Actes, introuvable dans le reste du Nouveau Testament ; l'attraction pour le pronom relatif, surtout après πᾶς, qu'on ne rencontre que deux fois dans Matthieu et une fois dans Marc ; etc. Je ne puis m'arrêter sur ces détails, qu'on trouvera dans le Commentaire de Plummer et dans Hawkins (*Horæ synopticæ*) (1). La conclusion nous est donnée par Plummer : « Supposer que l'auteur des Actes a mis ses soins à imiter le troisième Évangile, afin que son œuvre pût être attribuée à l'évangéliste, ou que l'évangéliste a soigneusement imité les Actes, afin que son livre pût être attribué à l'auteur des Actes, ce serait demander un miracle littéraire. Personne alors ne pouvait concevoir une pareille idée ; ou s'il l'avait eue, personne n'aurait été capable de l'exécuter avec un succès aussi triomphant qu'il éclate ici (2). »

Donc l'auteur de notre Évangile est le même que l'auteur des Actes des Apôtres.

2° Or l'auteur des Actes des Apôtres est un compagnon de saint Paul. Nous ne trouvons plus ici dans la critique une entière unanimité. Quelques-uns des exégètes modernes, non pas, dit le Dictionnaire de Hastings, parmi les plus illustres, ont voulu appliquer aux Actes le système des découpages qui a

(1) Ils ont puisé dans un ouvrage de Friedrich publié à Halle a. S. en 1890.

(2) Introduction, page 1 (Third edition).

fait une fortune si étonnante pour les livres de l'Ancien Testament : certaines parties ont été écrites par un compagnon de saint Paul, mais d'autres viennent d'une source A, ou d'une source B, ou d'un rédacteur R. Je pourrais répondre simplement par l'axiome bien connu : *quod gratis asseritur, gratis negatur,* à une affirmation gratuite une négation gratuite suffit. Car ces auteurs n'apportent aucune preuve, et ils sont loin de s'entendre : Sorof, Spitta, van Manen, Clemen, Jüngst, même Weiss et Hilgenfeld, chacun a son système (1). Mais il y a des raisons décisives qui nous permettent d'établir le contraire, et je vais les indiquer.

D'abord tout le monde accorde qu'une partie au moins des Actes a été rédigée par un compagnon de saint Paul : ce sont les récits où l'écrivain parle à la première personne, en disant « nous », au lieu de « ils », XVI, 10-17 et XX, 5, à la fin. Mais d'après nos critiques ce sont là des fragments de mémoires personnels, que l'auteur des Actes a utilisés en les insérant dans sa rédaction.

Cependant le style est partout le même, sans que l'observation la plus attentive, la plus minutieuse, ait pu relever dans le choix des mots, dans la syntaxe, dans l'emploi des tournures, une différence quelconque, même minime. De plus, l'écrivain, dans toutes les parties uniformément, montre une connaissance de l'administration romaine, très compliquée en Orient à cette époque, une expérience des voyages et des distances, si sûres, si précises, qu'un témoin contemporain pouvait seul les posséder ; on a cherché à le prendre en faute sur ces détails, on n'y a pas réussi (2). Ensuite on a signalé des divergences entre l'histoire des Actes et le récit des mêmes événements tel qu'on le trouve dans les Épîtres de saint Paul ; mais, comme le dit Reuss,

(1) Personnellement je ne connais aucun de ces Messieurs. Je trouve leurs noms, avec l'indication de leurs systèmes, dans le Dictionnaire de Hastings, v° *Acts of the Apostles*, § X.

(2) On avait cru trouver une contradiction entre Act. v, 36 et suivants et Josèphe, *Antiq.* XX. v. 1 f ; mais l'auteur de l'article *Acts of the Apostles* dans le Dictionnaire de Hastings a montré que la contradiction venait d'une erreur dans la lecture de Josèphe.

l'accord entre ces deux sources est au contraire presque constant, « d'autant plus significatif qu'il ne porte nulle part le cachet de la dépendance, et que dans certains cas on ne le retrouve pas à la surface même du récit (1) ». Enfin, et surtout, la manière dont le pronom « nous » est introduit dans ces pages prouve que tout l'ensemble vient d'une même main. Il apparaît brusquement à Troas, cesse brusquement à Philippes, pour reprendre ensuite à Philippes après plusieurs années, toujours avec la même brusquerie. Cela se comprend d'un écrivain qui aurait accompagné saint Paul dans une partie de ses voyages; tout naturellement il mêle sa personne au récit des événements auxquels il a assisté. Mais comment expliquer cette façon de parler chez un rédacteur postérieur qui aurait travaillé d'après des notes? D'autant plus que l'auteur des Actes est un homme instruit, cultivé, il sait écrire; on a même dit (Holtzmann) qu'il connaissait Plutarque son contemporain, et qu'il avait imité les Vies parallèles. En tout cas il est incapable de la grossière besogne de copiste qu'on lui attribuerait dans cette hypothèse.

3° Ainsi l'auteur des Actes est un compagnon de saint Paul; et comme notre troisième Évangile vient de la même main, nous sommes en droit d'affirmer que l'auteur de cet Évangile est un compagnon de saint Paul.

L'examen du style conduit à la même conclusion. Plummer a dressé un tableau complet des expressions qui sont communes à Luc et à Paul sans se retrouver ailleurs dans le Nouveau Testament (2). Le même rapprochement se remarque dans les idées : la nouvelle loi considérée comme affranchie de l'ancienne et destinée à tous les hommes sans exception, la nécessité et l'efficacité de la grâce. Tous ces détails s'expliquent par la longue familiarité dans laquelle ces deux hommes ont vécu ensemble, et ne se concevraient guère autrement.

(1) *La Bible, histoire apostolique.* Reuss pourtant, à cause des critiques récents, a hésité à se prononcer sans réserve; mais on voit bien quelle est son opinion.

(2) Comment. Introduction, p. XLIV, puis LV et suiv.

IV

L'AUTEUR, LA DATE ET LE LIEU DE LA COMPOSITION

I. — Donc preuves extrinsèques et preuves intrinsèques aboutissent à une affirmation identique : notre troisième Évangile a été écrit par un compagnon de saint Paul. Les arguments extrinsèques vont plus loin ; ce compagnon de Paul, les manuscrits, les versions, les Pères anciens disent son nom : c'est Luc, le médecin, dont il est question dans les Épîtres, Coloss. IV, 14 ; Philém. 24 ; II Tim. IV, 11.

Ici encore l'examen intrinsèque est venu confirmer la tradition. En effet la question est de savoir, parmi les disciples de saint Paul, lequel a pu dire « nous » en écrivant les Actes. Or nous connaissons les compagnons de l'apôtre. Parmi eux le texte d'Act. XX, 4 et 5 écarte Sopater, Aristarque, Secundus, Gaius, Timothée, Tychique et Trophime. Restent, avec Luc, Tite et Silas ; mais Silas assistait au concile de Jérusalem (Act. XV. 22), où l'auteur n'était pas ; et quant à Tite, nous savons par l'Épître aux Galates (II, 1) qu'il s'était joint à Paul beaucoup plus tôt que notre écrivain. Il n'y a donc plus que Luc de possible. Sur quoi Reuss, après avoir exposé cet argument, conclut : « Si la tradition (en faveur de Luc) n'était qu'une combinaison savante, celle-ci serait bien l'une des hypothèses les plus plausibles qu'on ait faites au sujet des nombreux problèmes que l'histoire de la littérature apostolique soumet à la sagacité des critiques. (1)» Eh bien non, au deuxième siècle, une telle « combinaison savante » était absolument impossible ; les problèmes qu'elle satisfait ne se posaient pas, et si on les avait connus, on n'avait alors aucun moyen de les résoudre. On a dit « Luc » comme nous le disons nous-mêmes, parce que d'autres plus anciens l'avaient enseigné ; et sans doute ils

(1) *Loc. cit.*

avaient raison, puisque ce nom réussit après dix-neuf siècles à contenter « la sagacité des critiques ».

Je m'excuse d'insister autant sur une affirmation qui n'est guère contestée ; j'ai l'air d'enfoncer une porte ouverte. Mais elle n'est ouverte que pour les savants, les professionnels. Sans les exclure, ce n'est pas surtout pour eux que j'écris, c'est plutôt pour les gens du monde ; et je désire imprimer dans leurs esprits jusqu'à l'évidence absolue cette certitude que notre troisième Évangile, celui que je vais commenter, a été écrit par un contemporain des faits, par un membre du cercle apostolique, par Luc, le compagnon et le médecin très cher à Paul.

Nous savons peu de choses de ce Luc. On a vu dans son nom Λουκᾶς une contraction de Lucianus, ou de Lucanus, même de Lucilius ; mais tout le monde n'en convient pas, et cela n'importe guère. Des légendes postérieures, rapportées par Eusèbe, par saint Jérôme, par des historiens plus récents, le font naître à Antioche, et mourir martyr, pendu à un olivier, à un âge avancé, après avoir prêché en Grèce, en Orient, même en Gaule ; son corps aurait été rapporté à Constantinople par l'empereur Constance. Tout cela est possible ; mais nous n'avons aucune raison sérieuse pour l'affirmer.

Ce qui paraît plus probable, c'est qu'il n'était pas juif de naissance, mais gentil. On le conclut du rapprochement de Coloss. IV, 10 et 11, où saint Paul nomme ses compagnons juifs, tandis qu'il met à part, au verset 14, Luc et Démas, celui que l'amour du siècle sépara de l'apôtre pendant sa seconde captivité, tandis que Luc lui restait fidèle (II. Tim. IV, 9 et 11). Nous ne savons rien des circonstances de sa conversion. Mais cette origine nous oblige à rejeter les conjectures des Pères qui voient dans Luc un des soixante-douze disciples (Luc X, 1 et suiv.) ou le compagnon anonyme de Cléophas dans le voyage d'Emmaüs où Jésus ressuscité fit route avec eux (Luc XXIV, 13 et suiv.). Du reste le canon de Muratori (vers l'an 200) dit expressément que « Luc n'a pas vu lui-même ni entendu le Seigneur. »

D'après Coloss. IV, 14, Luc était médecin. Or on a précisément

noté dans nos deux écrits l'emploi fréquent d'expressions réservées à la langue médicale (1). Paul, presque toujours malade, a-t-il eu recours à la science de Luc, à ses conseils? Ni l'un ni l'autre n'en ont rien dit.

Luc était-il peintre en même temps que médecin? Une tradition l'affirme, et prétend authentiquer certains de ses portraits; mais elle ne remonte pas au delà du dixième siècle, et par conséquent elle est sans valeur.

II. — *La date.* Nous ne cherchons pas à dire en quelle année Luc a rédigé son Évangile. Mais nous voudrions fixer, à quinze ou vingt ans près, l'époque de cette composition.

Incontestablement il ne faut pas dépasser le premier siècle. Tout le monde en convient aujourd'hui, et cette limite extrême résulte évidemment de la détermination de l'auteur que nous venons de faire dans le paragraphe précédent.

Entre la critique rationaliste et nous, la question est celle-ci : l'Évangile a-t-il été écrit avant ou après la ruine de Jérusalem? Tous les rationalistes disent : après, et quelques catholiques les suivent. Cette opinion n'est pas la mienne, je vais dire pourquoi.

La raison fondamentale des rationalistes, c'est la prédiction de la chute de Jérusalem contenue au chapitre XXI, et surtout des détails précis comme on en lit au chapitre XIX, 43 : « Tes ennemis t'environneront de tranchées et t'enfermeront et te serreront de toutes parts. » N'est-il pas visible, dit-on, que de telles paroles n'ont pu être écrites qu'après l'événement?

Oui, ce raisonnement est incontestable si on nie en Jésus la nature divine, si on lui refuse des lumières surnaturelles. Mais alors ce passage n'est pas le seul qu'il faut rejeter; il faut retrancher de l'Évangile tous les miracles, et qu'en restera-t-il? Je ferais un sophisme, moi croyant, si je disais : Jésus a dû prédire la ruine de Jérusalem, donc le texte qui la raconte est forcément antérieur à l'événement. Mais on n'est pas mieux

(1) Voir le détail dans Plummer, *Introd.*, p. LXIII. Le Dr Hobart a compté 400 mots de cette espèce (*The medical language of saint Luke*, 1882); mais Plummer ne les accepte pas tous.

fondé à dire : Jésus n'a pas pu prédire ce fait, donc le texte a été écrit plus tard.

Remarquons du reste qu'au chapitre XXI la destruction de la cité sainte est liée, comme dans les passages correspondants de Matthieu et de Marc, à la parousie, c'est-à-dire au retour glorieux de Notre Seigneur pour établir son règne parmi les hommes. J'expliquerai à fond cette croyance dans le commentaire sur ce chapitre (1). Or la fin du monde n'a pas suivi la ruine de Jérusalem. Donc la prédiction qui réunit ces deux faits n'a pas pu être écrite après l'événement.

En réalité c'est ailleurs qu'il faut chercher les éléments d'une réponse à notre question. Nous savons que le troisième Évangile a été écrit par le même auteur que les Actes des Apôtres, et avant les Actes, comme l'affirme la préface de ce dernier livre. Les critiques modernes admettent volontiers un intervalle assez long entre les deux. Or le récit des Actes se termine brusquement sur la première captivité de saint Paul à Rome, en 63. Pas un mot de sa délivrance, de son retour, ni surtout de son martyre sous Néron. Est-il croyable que l'auteur n'en eût rien dit, n'y eût pas même fait allusion, si ces événements avaient été déjà accomplis au moment où il achevait sa tâche ? Il semble donc que ce livre a été écrit avant 67 ; et par conséquent l'Évangile aurait été rédigé quelques années plus tôt De toutes les hypothèses, celle-là me paraît la plus raisonnable, la mieux fondée sur les textes, en écartant toute préoccupation dogmatique dans un sens ou dans l'autre.

On a pu aussi prouver cette date en rapprochant Act. XX, 25 et 38, et Philém. 22. Dans les Actes, saint Paul annonce qu'il ne reverra plus les Églises d'Asie ; et à Philémon il demande de sa prison à Rome qu'on lui prépare l'hospitalité à Colosses, parce qu'il compte y arriver bientôt. Donc les Actes ont été rédigés avant que saint Paul fût sorti de sa première captivité ; sans quoi on ne lui aurait pas fait prédire une chose que la suite des faits devait démentir.

(1) Pages 473-476.

III. — Où a été composé l'Évangile ? Personne ne le sait, et j'admire comment on a cru pouvoir le deviner. Du reste les opinions les plus diverses ont été émises. Beaucoup indiquent Rome, ou Césarée en Palestine, quelques-uns l'Asie-Mineure, d'autres Ephèse, ou Corinthe. On peut sur cette question penser ce qu'on voudra : qu'importe ?

V

LES SOURCES

Le titre seul de ce chapitre va étonner, scandaliser peut-être quelques-uns de mes lecteurs. L'Évangile n'est-il pas la parole de Dieu ? peut-on donc lui attribuer des sources humaines, autres que l'inspiration de l'Esprit saint ? C'est l'action divine qui a suggéré à l'écrivain ce qu'il devait dire (Joan. XIV, 26). Il y a impiété pour un chrétien à parler ici de sources comme pour une histoire ordinaire, à supposer notre auteur cherchant des renseignements dans des documents quelconques et travaillant à y découvrir la vérité, comme si l'assistance d'en haut ne lui suffisait pas.

Pour répondre à cette difficulté, je n'ai qu'à copier les premières lignes de saint Luc, dont on trouvera plus bas le commentaire (1) : « Puisqu'il est de fait que plusieurs se sont mis à l'œuvre pour composer une narration suivie des événements qui se sont accomplis au milieu de nous, conformément au récit que nous en ont fait ceux qui en ont été dès le commencement les témoins oculaires et qui sont devenus serviteurs de la Parole, il m'a paru bon, à moi aussi, qui ai pris exactement connaissance de toutes ces choses dès leur origine, de te les écrire dans leur ordre, très excellent Théophile, afin que tu reconnaisses la vérité inébranlable des enseignements que tu as reçus » (I, 1-4). Cette préface est inspirée comme tout le reste

(1) Page 103. J'emploie ici la traduction de Godet, très conforme au grec.

de l'Évangile. Il en résulte avec la dernière évidence qu'il existait déjà des documents plus anciens lorsque notre Évangile a été écrit, que saint Luc les a consultés, même avec soin, ἀκριβῶς, et qu'il invoque son exactitude au travail comme un fondement suffisant pour établir la foi de ses lecteurs. Et en effet l'inspiration n'est pas une révélation. Je ne veux pas insister ici sur la différence profonde de ces deux termes théologiques; il suffit de l'indiquer pour faire comprendre comment la piété ne nous interdit pas, nous recommande au contraire de chercher à connaître les sources dont notre écrivain sacré a fait usage.

Rationalistes et chrétiens se sont donc ici mis à l'œuvre avec une égale ardeur. De leurs efforts résultent plusieurs conclusions plus ou moins certaines, que je vais indiquer.

Voici les sources diverses où je crois que Luc a puisé : 1° une tradition orale, la même qui s'est fixée dans notre Évangile de Marc; 2° un recueil écrit des sentences de Jésus, les λόγια mentionnés par Papias, que nous retrouvons avec un ordre différent dans notre Évangile de Mathieu; 3° un document spécial sur les premières années de Jésus, une sorte d'Évangile de l'enfance aujourd hui perdu; 4° une histoire, écrite ou orale, du dernier voyage de Jésus à Jérusalem; 5° un récit de la Passion et de la Résurrection du Sauveur. C'est beaucoup; mais Luc lui-même m'y autorise, puisqu'il parle de πολλοί, et si on réfléchit aux circonstances, une littérature aussi abondante n'a rien que de vraisemblable.

1° Les rapports entre les écrits de Luc et de Marc sont incontestables; impossible de les parcourir sans être frappé de la ressemblance. Comparez Marc I, 21-III, 35 avec Luc IV, 31-VIII, 21; puis Marc IV, 1-VI, 44 avec Luc VIII, 1-IX, 17; puis Marc VIII, 27-IX, 50 avec Luc, IX, 18-IX, 50; puis Marc X, 13-XIII, 37, avec Luc XVIII, 15-XXI, 38 : ce sont les mêmes faits, dans le même ordre, souvent avec des expressions identiques. Le hasard ne produit pas de tels rapprochements. Et ce n'est pas Marc qui a utilisé Luc, qui l'aurait « abrégé », comme on le dit quelquefois après saint Augustin et Bossuet. Car, outre la préface de Luc citée plus

haut, pourquoi Marc n'aurait-il pas « abrégé » aussi les récits de l'enfance, et toute la partie Luc IX, 51-XVIII, 14, qu'on ne retrouve nulle part dans son livre? Donc incontestablement Marc a écrit le premier.

D'un autre côté les différences entre les deux ouvrages sont trop grandes pour admettre que Luc ait eu sous les yeux notre texte écrit de Marc. Autrement on ne s'expliquerait pas des changements très fréquents d'expressions, sans qu'on en puisse assigner la cause (1); ni la suppression d'une foule de détails intéressants; ni l'omission enfin dans Luc d'une partie considérable de Marc VI, 45-VIII, 26.

Comment donc nous rendre compte de ces rapports entre les deux écrivains? Un fait bien simple, signalé dans le dictionnaire de Hastings (2) va nous fournir l'explication. Marc et Luc ont été ensemble à Rome (Coloss. IV, 10-14; Philem. 24; Cfr. II Tim. IV, 11). Le premier sans doute travaillait dès lors à la composition de son Évangile, « notant exactement », comme le dit Papias (3) « les paroles ou les miracles du Christ dont Pierre faisait mention dans son enseignement, ne laissant rien passer, écrivant un certain nombre de choses au fur et à mesure que Pierre en parlait ». Dépasserai-je les bornes autorisées de l'hypothèse, si je suppose que ces deux chrétiens se rencontraient quelquefois, qu'ils causaient ensemble des récits relatifs à Jésus qui déjà occupaient leurs cœurs, et qu'ainsi Luc a pu prendre note des rédactions de Marc encore inachevées? Ce système suffit pour expliquer tout, les ressemblances comme les différences, il s'accorde parfaitement avec la préface de saint Luc comme avec le texte de Papias. Il n'y aurait de difficulté que pour ceux qui penseraient que l'Évangile de Marc a été écrit d'un seul jet, sans hésitations, sans retouches, tel du premier coup que nous le lisons; mais qui donc croirait cela aujourd'hui?

2° Si Luc a utilisé le travail de Marc, en revanche il ne paraît pas avoir connu notre Évangile de Matthieu. Presque toujours

(1) Godet, dans son Commentaire, a signalé ces divergences multipliées.
(2) V° *Luke*, 4 (a).
(3) Traduction de Reuss, *La Bible, histoire évangélique*, page 83.

ils présentent les faits sous un point de vue différent : les récits de l'enfance, les généalogies, les moindres détails des événements, jusque dans la Passion et la Résurrection ; concilier leurs oppositions n'est pas un des moindres soucis des commentateurs. Quand ils s'accordent, visiblement c'est par l'intermédiaire de Marc, en brisant l'ordre de Matthieu pour le conformer au second Évangile.

Et cependant, rien de plus commun que les paroles de Notre Seigneur rapportées en termes identiques par Matthieu et par Luc. La place de ces sentences n'est pas la même, les circonstances qui les amènent dans l'un ou l'autre évangéliste sont souvent toutes différentes ; Luc a presque toujours rattaché à des récits particuliers les enseignements que Matthieu nous présente groupés dans de longs discours. Mais les paroles du Sauveur sont trop semblables pour qu'une simple tradition orale puisse justifier ces identités d'expressions.

Luc n'a donc probablement pas pris dans notre Matthieu les paroles qu'il cite de Notre-Seigneur, puisqu'il ne semble pas avoir connu cet Évangile ; et pourtant Matthieu et lui les ont puisées dans une source commune, puisqu'ils les rapportent dans les mêmes termes. Cette source commune, ce sont les λόγια mentionnés par Papias, évêque de Phrygie vers l'an 120, qui a écrit sur les discours de Notre-Seigneur un commentaire dont Eusèbe nous a conservé quelques fragments. Autant que nous pouvons le conjecturer, on avait dès l'origine réuni par écrit les sentences du Sauveur, que la piété des fidèles tenait à conserver dans leur intégrité primitive, et qui plus encore que les faits, risquaient de se dénaturer par la tradition orale. Comme Matthieu, Luc a puisé dans ce recueil, mais κατεξῆς, par ordre, ainsi qu'il le dit lui-même (I, 3), en plaçant chaque enseignement dans l'occasion où il a été prononcé.

3° Ni Marc ni les λόγια n'ont pu fournir les deux premiers chapitres de notre Évangile ; Matthieu bien moins encore, comme nous le verrons dans le commentaire (1). Il faut donc admettre

(1) Pages 156 et suivantes.

ici une source différente. D'autant plus qu'après les quatre premiers versets de la préface, le style change brusquement; le grec très pur, ample, éminemment classique, employé par Luc quand il parle en son nom, est remplacé par des phrases courtes, chargées d'hébraïsmes, où nous retrouvons cependant toutes les tournures et les expressions favorites de notre auteur. Évidemment il avait ici sous les yeux un récit plus ancien, écrit sans doute en araméen, et dont il s'est inspiré, qu'il a traduit simplement peut-être pour rédiger le sien.

De qui venait ce document? Pour un catholique, il n'y a guère de doute : seule, la Bienheureuse Vierge Marie pouvait donner ces renseignements. Et les catholiques ne sont pas seuls à le penser; j'ai trouvé la même opinion dans Plummer (1) et dans Godet (2), qui s'appuie sur Weiss.

4° et 5°. Jusqu'ici j'ai marché avec quelque certitude. Il n'en est plus de même pour les parties qui restent à considérer, comme les dix chapitres IX à XVIII, et les récits de la fin. Luc est seul à nous les donner, excepté certains discours de Jésus qui se retrouvent chez Matthieu, mais à d'autres places, excepté aussi le cadre général de la Passion et de la Résurrection, sur lequel tous les quatre Évangiles sont d'accord.

Saint Luc n'est pas un témoin oculaire, qui n'aurait eu qu'à utiliser ses propres souvenirs. D'autre part il n'a pas inventé ces récits; personne, même parmi les rationalistes, ne le suppose. Donc il les a pris quelque part, dans des sources que nous n'avons plus. Écrites ou orales, on s'est beaucoup querellé à ce sujet. Je ne vois pas l'importance de la question. Je pencherais pour une tradition orale, parce que je ne m'explique guère comment un document qui aurait contenu des informations aussi riches, aussi précieuses pour la piété des fidèles, n'aurait pas été conservé. Mais encore une fois, cela est sans conséquence. Certains passages (III, 1, 19; VIII, 3; IX, 7-9; XIII, 31; XXIII, 7-12) ont fait conjecturer que cette « source » avait des rapports particuliers avec la cour d'Hérode.

(1) Page 7.
(2) Page 182.

Nous pouvons maintenant nous faire une idée de la manière dont notre Évangile a été composé : des sources assez nombreuses, contrôlées avec soin, presque toutes orales plutôt qu'écrites; un travail de critique et de rédaction fait par saint Luc; par-dessus tout cela, pour nous chrétiens, l'inspiration divine qui le guidait, qui le poussait à écrire, en le préservant de toute erreur (1).

VI

L'INTÉGRITÉ

Avons-nous bien cet Évangile tel que Luc l'a écrit?

Oui, et tous les critiques, même les plus audacieux, sont d'accord sur ce point. En dehors de quelques membres de phrase que j'indiquerai dans le commentaire, ce livre nous est parvenu dans son intégrité primitive, exempt de remaniements. On apporte comme preuves les manuscrits, les versions, la controverse avec Marcion, et surtout les habitudes de style particulières à Luc, qui se retrouvent constamment dans tout l'ouvrage.

Je discuterai plus loin (2) l'hypothèse récente de Blass sur les deux éditions; elle concerne l'histoire du texte plutôt que son intégrité véritable

VII

BUT ET CARACTÈRES

I. — A ce sujet on a beaucoup parlé de l'influence qu'aurait eue saint Paul. Quelques Pères ont prétendu que lorsque

(1) Pour nous catholiques, ce système ne présente aucune difficulté. Mais je ne vois pas comment on peut le concilier avec la doctrine fondamentale des protestants, que toute la vérité religieuse est contenue dans l'Écriture : cette vérité ne se trouvait donc pas dans les sources traditionnelles où pourtant saint Luc l'a puisée?

(2) Page 538.

l'apôtre rappelle « son Évangile » (Rom. II. 16; XVI, 25; II, Tim. II, 8), il désigne le livre de Luc. Saint Jérôme rapporte cette opinion (1), sans la soutenir, mais sans la combattre, et je le regrette : car, comme je l'ai dit plus haut, (2) c'est un véritable contre-sens. Le mot Évangile, dans la langue du Nouveau Testament, ne signifie pas un récit écrit de la vie de Jésus; il n'a pris cette valeur que plus tard. Emploierons-nous une formule meilleure en disant que, comme Marc est l'Évangile de Pierre, de même Luc est l'Évangile de Paul? C'est vrai en un sens; car les idées maîtresses de Paul ont pénétré l'ouvrage de son disciple et ami. Mais c'est encore plus faux, et nous devons écarter une assimilation pareille. Marc n'a guère été pour Pierre qu'un secrétaire, ou plutôt un interprète : l'apôtre enseignait, prêchait, racontait; le disciple écoutait, notait, et écrivait ce qu'il avait entendu; de telle sorte que, les récits fragmentaires faits par saint Pierre à ses auditeurs, nous les avons, les mêmes, seulement enchaînés, complets, mis en ordre, dans l'ouvrage de saint Marc. Rien de pareil pour Luc. Il est plein de la doctrine de Paul, il s'en inspire à chaque instant, non seulement pour les idées, mais jusque dans le choix des expressions. Chez l'un et chez l'autre, je l'ai déjà dit, les mêmes mots reviennent avec une persistance qui atteste une fréquentation, une cohabitation de longues années. Pourtant ce n'est pas à l'Apôtre, qui n'avait pas personnellement connu Jésus, que Luc a demandé les faits dont il a composé sa narration.

Faut-il dire un mot du système de l'école de Tubingue? Vers le milieu du siècle dernier, Chrétien Baur imagina cette théorie, dont le succès fut considérable. On était alors sous l'influence des idées de Hegel, on prétendait retrouver partout la prétendue loi qui explique la formation de toutes les doctrines parmi les hommes : la thèse d'abord; puis l'antithèse qui la contredit; enfin la synthèse, où les deux affirmations se concilient dans une harmonie définitive. On avait ainsi au début du christia-

(1) *De viris illustribus*, VII.
(2) Page 1.

nisme : les judaïsants, représentés par saint Pierre et saint Jacques; ensuite les antijudaïsants, les universalistes, dont saint Paul était le chef; enfin la synthèse, la conciliation, dans les écrits de saint Luc, l'Évangile et les Actes. Cette imagination eut une fortune prodigieuse; pendant quelque temps elle inspira toute la critique allemande; on en retrouve les traces, et plus que des traces, dans les sept volumes de Renan sur les origines du Christianisme. Aujourd'hui l'école dite de Tubingue n'existe plus; on reconnaît l'érudition de Chr. Baur et de ses disciples; mais leurs idées n'ont plus de partisans, elles n'ont même plus d'adversaires, les livres récents ont renoncé à les réfuter. Je ne les mentionne que pour les lecteurs français, trop peu au courant de ces controverses.

Enfin on a voulu voir dans Luc un évangile ébionite : c'est la dernière erreur que j'aie à repousser. Les Ébionites, d'un mot hébreu qui veut dire « les pauvres », étaient une secte de chrétiens judaïsants qui avait son centre en Palestine vers la fin du premier siècle, et qui de là se répandit dans tout l'empire. Ils condamnaient absolument la richesse comme un crime. Certaines paroles de saint Luc semblent leur donner raison : ainsi dans la parabole du mauvais riche, le verset 25 du chapitre XVI, et surtout le « malheur à vous, riches » (VI, 24); on peut voir aussi V, 1-11, 27, 28, et XVIII, 25. J'expliquerai ces textes à leur place dans le commentaire. Je ferai remarquer seulement ici que la plupart se trouvent dans Matthieu et dans Marc aussi bien que dans Luc, sans que les deux premiers aient été soupçonnés d'ébionisme; que dans la parabole de la semence, les deux premiers sont seuls à parler de la « tromperie » des richesses (Matth. XIII, 22 ; Marc IV, 19 ; Cf. Luc VIII, 14) ; que seuls ils demandent au disciple de quitter « ses propriétés » avec sa famille (Matth. XIX, 29 ; Marc X, 29 ; cf. Luc XVII, 29); que Luc nous montre Zachée se convertissant, et gardant néanmoins la moitié de ses biens (XIX, 8); qu'il loue sans réserve Joseph d'Arimathie (XXIII, 50, 51), qui pourtant était un homme riche (Matth., XXVII, 57). Ces détails suffisent pour prouver que Luc, s'il a comme Jésus lui-même loué la pauvreté et redouté

la richesse, n'impose cependant pas la première, et ne considère pas la seconde comme un péché qui suffirait pour entraîner la damnation.

II. — Avant de signaler les caractères particuliers du troisième Évangile, je dois d'abord indiquer comment on peut les découvrir.

Il y a dans tout l'ouvrage, soit dans les récits, soit dans les discours, des additions et des omissions spéciales à Luc. On peut y reconnaître les préoccupations de l'écrivain, et je compte bien en faire usage. Mais on arrive au résultat plus facilement et plus vite en considérant les parties qui lui appartiennent exclusivement. Plus de la moitié de notre Évangile, en effet, exactement six cent douze versets sur 1149, ne se retrouve pas ailleurs, ni dans Matthieu, ni dans Marc, ni dans Jean. Voici un tableau de ces péricopes, indiqué par le Dictionnaire de Hastings, p. 165 :

Chap. I et II, Évangile de l'enfance.
III, 10-14, les questions adressées à saint Jean-Baptiste
III, 23-38, la généalogie de Jésus.
IV, 16-30, dans la synagogue de Nazareth.
V, 1-11, la pêche miraculeuse.
VI, 24-26, la malédiction sur les riches.
VII, 11-17, le fils de la veuve de Naïm.
VII, 36-50, la pécheresse.
VIII, 1-3, les saintes femmes.
IX, 51-62, divers insuccès.
X, 1-27, les soixante-douze disciples.
X, 28-42, parabole du bon Samaritain, Marthe et Marie.
XI, 5-8, parabole de l'ami importun.
XI, 27-28, la femme qui loue Jésus.
XII, 13-21, parabole du riche insensé.
XII, 47-50, le serviteur négligent.
XIII, 1-17, les Galiléens tués par Pilate.
XIII, 31-33, le message à Hérode Antipas.
XIV, 1-14, guérison de l'hydropique.

XIV, 15-24, parabole du festin.
XIV, 28-33, le renoncement.
XV, 8-32, paraboles de la drachme et de l'enfant prodigue.
XVI, 1-15, parabole de l'économe infidèle.
XVI, 16-31, parabole du mauvais riche.
XVII, 7-19, guérison des dix lépreux.
XVIII, 1-14, paraboles du juge inique, du pharisien et du publicain.
XIX, 1-10, Zachée.
XIX, 11-27, parabole des mines.
XIX, 39-44, Jésus pleure sur Jérusalem.
XXII, 15, 27-32, 35-38, à la dernière Cène.
XXIII, 7-12, Jésus chez Hérode.
XXIII, 27-31, les filles de Jérusalem.
XXIII, 39-43, le bon larron.
XXIV, 13-53, les pèlerins d'Emmaüs, l'Ascension.

En résumé (1), sur vingt miracles racontés par Luc, six lui sont particuliers; et sur vingt-trois paraboles rapportées par lui, il y en a dix-huit que nous trouvons seulement dans son livre. On voit tout ce que notre Évangile, quoique faisant partie des *synoptiques*, a ajouté à notre connaissance du Sauveur.

III. — Quelles sont donc les préoccupations spéciales à Luc?

1° La première, celle qui domine toutes les autres, il nous l'a indiquée lui-même dans sa préface : « afin que tu reconnaisses la vérité inébranlable des enseignements que tu as reçus »(I, 4). Je n'examine pas encore si, cette vérité inébranlable, ἀσφάλειαν, notre auteur était en mesure de la donner, s'il avait les éléments nécessaires pour la connaître. Mais après une telle déclaration, toute spontanée, adressée à un homme qu'il connaissait, à un ami, et placée en tête de son œuvre, nous ne pouvons plus douter qu'il n'ait été préoccupé d'abord de présenter les événements tels qu'après une recherche sérieuse ils lui étaient apparus, dégagés des additions fausses ou contestables que la légende

(1) Plummer, page XLI. Il compte un peu autrement que le Dictionnaire.

commençait à y ajouter. Donc raconter la vie de Jésus avec vérité, afin d'y montrer le solide fondement de la foi, tel est le premier but de saint Luc.

2° Dans la même préface, il dit encore qu'il veut « écrire avec ordre », γράψαι καθεξῆς. Que signifient ces mots? Luc a-t-il entendu suivre l'ordre chronologique des faits? S'il avait formé ce plan, nous devrions avouer qu'il l'a bien mal rempli. Non seulement les indications chronologiques manquent totalement dans la suite de son histoire; non seulement les événements se suivent sans autre enchaînement que « ensuite, en ces jours-là, or il arriva que »; mais même dans la partie qui lui est propre, dans les chapitres IX-XVIII, nous verrons qu'il a interverti plusieurs fois la succession des faits. Non, en écrivant « avec ordre », Luc a voulu simplement distinguer son œuvre des récits fragmentaires présentés par la tradition orale. Il a en vue un travail d'ensemble, systématiquement arrangé; et c'est bien là ce que nous trouvons dans son livre. Plus que les autres il est complet, et il se rapproche d'une biographie telle que nous la concevons aujourd'hui.

3° Le troisième Évangile est écrit pour les gentils, pour les païens convertis, non pour les Juifs. Cela est facile à comprendre si on se rappelle le fait mentionné plus haut (1), que Luc lui-même était un gentil. De tous les auteurs de nos livres saints, il est le seul qui n'appartienne pas au peuple élu, à la race d'Abraham. De là chez lui des préoccupations particulières qui s'expliquent aisément. Les preuves abondent du reste sur ce point important.

D'abord le choix des mots. Constamment Luc remplace les mots hébreux par des termes classiques. Il ne dit pas « Simon Zelotes », mais « le chananéen » (VI, 15); il substitue « Calvaire » à « Golgotha » (XXIII, 33), « Maître » à « Rabbi » dans une foule de passages; il n'emploie que sept fois « amen », répété trente fois dans Matthieu, et préfère « en vérité » ou « vraiment »; il appelle les scribes « νομικός » au lieu de « γραμματεύς » (VII, 30; X, 25;

(1) Page 14.

XI, 45, 46, 52; XIV, 3). On a compté douze mots araméens cités par Marc, Matthieu ou Jean qui ne se retrouvent pas dans Luc, comme Ἀββᾶ, ὡσαννά, etc.

Luc ne cite presque jamais l'Ancien Testament, ou plutôt les citations qu'il en fait ne se rencontrent guère que dans des discours, sur les lèvres de Jésus ou des autres personnages. L'accomplissement des prophéties, de grande valeur pour les Juifs, n'avait pas le même intérêt pour les gentils : Luc n'en parle qu'une seule fois (III, 4). Il se montre plein de respect, de vénération pour la loi mosaïque; pourtant nous ne trouvons pas chez lui les passages parallèles à Matth. V, 17, 19, 20, 21, 27, 31, 33; XII, 5-7, 17-20, XV, 1-20, dans lesquels Jésus sent le besoin de comparer ses enseignements aux anciens préceptes, pour en affirmer la supériorité.

Enfin en toute occasion, à tout point de vue. Luc est attentif à se dégager de l'exclusivisme judaïque, à faire ressortir le caractère universel de la prédication de Jésus. Il donne une généalogie du Sauveur, mais au lieu de l'arrêter à Abraham, le père de la race élue, il la fait remonter jusqu'à Adam, le père de tous les hommes. Il indique la date du ministère de saint Jean-Baptiste, mais par les années de Tibère, avant de nommer les souverains de la Palestine. Il désigne le pays par le terme général de « Judée », prenant soin d'expliquer chacune de ses indications géographiques. Et par-dessus tout, de l'esprit qui anime l'ensemble, de l'appel qui s'élève vers le lecteur, résulte la conviction que les questions d'origine, de sang, de race, sont sans importance ici, que le salut est fait pour tout le monde, Pharisien, publicain, fidèle, pécheur, pour le scélérat justement condamné comme pour le centurion romain qui se frappe la poitrine en redescendant du Calvaire (XXIII, 43, 47).

4° Il faut bien reconnaître même pour les pécheurs une prédilection spéciale. C'est Luc que Dante appelait « *scriba mansuetudinis Christi*, l'écrivain de la mansuétude du Christ » (*de Monarchia*, I, 16). Il ne me sera pas difficile de justifier ce titre.

Rappelons quelques-uns des traits particuliers à cet Évangile qui ne se lisent pas ailleurs : la pécheresse en larmes aux pieds

du Maître, le bon Samaritain, les paraboles du festin, de la drachme perdue, du bon Pasteur, de l'enfant prodigue, du pharisien et du publicain, l'histoire de Zachée, les pleurs versés sur l'impénitence de Jérusalem, la prière pour les bourreaux, le bon larron. J'indique seulement ces passages, sur chacun desquels je reviendrai. Jamais le pardon des pécheurs n'a été annoncé avec une telle insistance, avec une générosité à la fois aussi miséricordieuse et aussi délicate.

5° La « mansuétude du Christ » s'étend également sur les femmes, si maltraitées dans le monde ancien. Je viens de rappeler la pécheresse (VII, 36-50) ; j'indique encore la veuve de Naïm (VII, 11-15), Marthe et Marie (X, 38-42), la femme inconnue qui célèbre la mère de Jésus (XI, 27, 28), les filles de Jérusalem pleurant sur ses souffrances (XXIII, 27-31), mais surtout dans les récits de l'enfance, Anne la prophétesse (II, 36-38), Élisabeth (ch. I) et en avant, au-dessus de toutes les autres, Marie, la bienheureuse mère du Sauveur (I et II). Presque tout ce que nous savons sur elle nous vient d'ici ; saint Jean seul y a ajouté quelques traits.

6° Plus que les autres, notre Évangile parle de la prière, de l'adoration. « Glorifier Dieu » y revient plus fréquemment ; « louer Dieu », « bénir Dieu » sont des expressions qui ne se rencontrent presque que là. Dans ces mêmes pages notre liturgie a trouvé les cantiques qu'elle répète à travers les siècles : le *Gloria in excelsis*, le *Nunc dimittis*, le *Benedictus*, le *Magnificat* ; le *Pater*, l'*Ave Maria* nous sont fournis par la même source. Tous les Évangiles nous montrent Jésus priant ; Luc est seul à mentionner ce fait dans sept occasions différentes.

7° Un mot enfin résumera tous ces caractères : Luc est le plus humain des Évangélistes. C'est là par excellence que Jésus nous apparaît anéanti en lui-même ; lui doué d'une nature divine, lui qui pouvait sans usurpation se regarder comme égal à Dieu, Luc nous le montre sous la forme des esclaves, devenu semblable aux hommes, ayant la même conduite, le même extérieur, humilié, obéissant jusqu'à la mort. Ainsi le racontait saint Paul aux Philippiens (II, 6-8) ; nous ne serons pas éton-

nés de retrouver la même théologie dans les peintures de son disciple.

VIII

CRÉDIBILITÉ

I. — « L'Évangile de saint Luc est le plus littéraire des Évangiles. Tout y révèle un esprit large et doux, sage, modéré, sobre et raisonnable dans l'irrationnel. Ses exagérations, ses invraisemblances, ses inconséquences tiennent à la nature même de la parabole et en font le charme... Tout y rit (dans son livre), tout y pleure, tout y chante ; partout des larmes et des cantiques ; c'est l'hymne du peuple nouveau, l'hosanna des petits et des humbles introduits dans le royaume de Dieu. Un esprit de sainte enfance, de joie, de ferveur, le sentiment évangélique dans son originalité première répandent sur toute la légende une teinte d'une incomparable douceur... C'est le plus beau livre qu'il y ait. Le plaisir que l'auteur dut avoir à l'écrire ne sera jamais suffisamment compris (1) . »

Qu'on me pardonne cette longue citation. J'ai copié ici cette page pour la honte de celui qui l'a écrite, pour la honte surtout de la génération qui l'a admirée en la lisant. Est-il croyable que chez nous, en France, on ait pu parler sur ce ton léger et badin de matières aussi sérieuses, dans lesquelles notre conscience d'hommes se trouve engagée en définitive, et notre vie entière avec notre conscience ?

Non, saint Luc n'a pas écrit « pour se faire plaisir ». Qu'on relise sa préface, au ton grave, raisonnable, presque solennel, où tout est pesé ; on sentira si la préoccupation qui l'anime, qui lui a mis la plume à la main, est un simple divertissement littéraire. Il parle de « témoins oculaires », de « serviteurs de la Parole », de « connaissance exacte des choses dès leur origine »,

(1) Renan, *Les Évangiles*, p. 282.

de « vérité inébranlable », d' « enseignements ». C'est un historien sérieux, pénétré de l'importance sérieuse des événements qu'il raconte, qui a mis tous ses soins à les connaître exactement, et qui réclame non pas les applaudissements, non l'approbation satisfaite, mais la foi et l'adhésion, jusqu'à la pratique, jusqu'au renoncement, jusqu'à la mort, chez ceux qui liront ses récits. Voilà la vérité ; on ne peut la méconnaître sans faire injure à saint Luc, et sans dénaturer la pensée maîtresse de son œuvre.

En réalité, Renan a surtout manqué ici d'un vrai goût littéraire. On peut s'en assurer en remplaçant dans ma citation les Évangiles par un autre ouvrage, les contes de Perrault par exemple : il n'y a rien à changer au reste du morceau, le « couplet » se lit sans embarras jusqu'au bout. Or la fonction du goût est précisément de distinguer, de démêler dans une œuvre les éléments divers qui la composent. Un goût fin, sûr, est celui qui réussit bien cette besogne. Sainte-Beuve, par exemple, tout athée qu'il était, n'aurait pas commis une telle confusion.

Mais précisément, dit-on, Renan a raison ; à son point de vue, qui est d'ailleurs celui d'un grand nombre parmi nos contemporains, les récits de saint Luc ne méritent pas au fond plus de confiance que Peau d'Ane ou que Cendrillon ; l'objet sans doute est différent, la valeur véritable, réelle, est la même. Pour répondre avec précision, pour dire des choses et non pas seulement des mots, il faut distinguer avec soin deux catégories d'œuvres littéraires que Renan a confondues : le conte et la légende ; le conte que son auteur invente de toutes pièces, la légende qu'il reçoit du dehors, et dont il admet la vérité. Pour le lecteur sans doute, le résultat est identique ; il ne doit pas croire à l'un plus qu'à l'autre. Mais au point de vue du narrateur, les deux situations sont directement contraires, puisque celui qui invente un conte n'y croit pas lui-même, tandis que celui qui rapporte une légende est tout le premier dupe de son récit ; et ces états d'esprit vont se manifester dans leurs œuvres par des caractères différents.

Le conteur sait qu'il conte ; par conséquent il dispose, il combine, il multiplie les agréments qui feront croire que « c'est ar-

rivé », qui le feront désirer au moins : il s'efforce même à être simple, pour paraître naturel, mais il s'y efforce, et le lecteur qui a du goût s'en aperçoit. L'écrivain d'une légende agit tout autrement : il croit lui-même à son récit, et n'a souci que de le reproduire tel quel, sans additions, sans omissions.

Ceci posé, en admettant pour un instant que notre Évangile soit sans réalité historique, dans quelle catégorie devrons-nous ranger ses récits ? Sont-ce des contes ou des légendes ? En d'autres termes, Luc qui nous les rapporte y croyait-il, oui ou non ? C'est ici qu'un goût littéraire tant soit peu avisé suffira pour nous donner la réponse. Faites-en l'expérience vous-même : lisez un conte de Perrault, ou mieux encore un chef-d'œuvre de La Fontaine, puis un chapitre quelconque de notre petit livre ; vous n'aurez pas de peine à constater la différence, et à reconnaître dans ce dernier l'accent sincère de quelqu'un qui affirme et ne s'amuse pas. Notre auteur croit ce qu'il raconte, et prétend que nous y croyions.

II. — Alors il n'y a pas moyen de s'y soustraire : saint Luc a dit la vérité, il a écrit une histoire qui n'est pas seulement sincère, qui est vraie. Car il avait tous les moyens de savoir exactement ce qu'il en était. Non seulement il trouvait des chrétiens partout, à Rome même une grande multitude, *ingens multitudo* selon Tacite, et parmi eux des hommes qui avaient assisté en personne aux événements, des apôtres, des disciples de la première heure ; mais lui-même avait voyagé dans tout l'empire, en Grèce, en Asie, dans la Palestine, théâtre de la vie de Jésus, où les foules qui avaient vu et entendu le fils de Marie étaient encore vivantes. De plus il avait été présent aux miracles de saint Paul, accomplis au nom du Christ. Qu'importe dès lors qu'il n'ait pas personnellement connu le Sauveur ? Faut-il rejeter tous les historiens qui ne sont pas des témoins oculaires ? Ceux-là ne sont-ils pas quelquefois les mieux autorisés, au contraire, parce qu'ils voient de plus loin, parce qu'ils sont plus dégagés de la pression des circonstances et des entraînements de la foule ?

Saint Luc d'ailleurs n'était pas seul à pouvoir se renseigner. J'exposerai plus bas (1) une opinion très vraisemblable, d'après laquelle le Théophile auquel il s'adresse était un personnage véritable, réellement existant. Romain sans doute, élevé au rang d'Excellence, ce chrétien pouvait de son côté faire une enquête; il en aurait trouvé les éléments dans les informations admirablement organisées par l'administration impériale. A son défaut, d'autres avaient les moyens de poursuivre cette recherche. La question en valait la peine, surtout sous un empereur tel que Néron, quand l'adhésion à une secte religieuse menaçait d'entraîner les plus odieux supplices. Nous retrouvons ainsi le mot de Pascal : « Je crois volontiers des histoires dont les témoins se font égorger. »

Renan a retourné cette parole et dit : « Je me défie des témoins qui se font égorger. » Ici encore, qu'on me pardonne, il a manqué de finesse. S'il voulait corriger le mot de Pascal, il fallait, parmi les témoins, distinguer entre les foules qui vont au massacre par entraînement, et les hommes graves, instruits, d'un rang élevé, à qui la vie est précieuse ; puis pour ces personnages eux-mêmes deux moments, celui où ils affrontent la mort, incapables de se démentir alors, par enthousiasme, par fierté même (2), et celui où ils discutent les faits, où ils examinent les bases d'une doctrine qui peut les y exposer (3). Dans ce premier instant rien ne les oblige à croire ; des hommes éclairés, sérieux, riches, honorés, n'accepteront pas sans de bonnes raisons ni sans contrôle une histoire qui va les entraîner au martyre. Ils étaient nombreux à Rome dans ces conditions, outre Théophile, au temps de saint Luc, et en songeant à eux, comme Pascal, je crois à des histoires dont les témoins se font égorger.

(1) Page 106.

(2) Ou par générosité, comme le Sérénus de Lemaître. Ici les analyses psychologiques sont autrement déliées que chez Renan. Seulement Sérénus est une exception ; jamais Lemaître n'a voulu en faire un type.

(3) Remarquez aussi que Pascal croit à des « histoires », non à des « doctrines » ; c'est bien différent.

IX

LES MIRACLES

Il y a pourtant les miracles. Si cet « irrationnel », comme l'appelle Renan, n'existait pas, toute difficulté serait supprimée, on n'aurait aucune raison pour refuser à saint Luc la confiance qu'on accorde à un témoin sincère à la fois et bien renseigné.

Je n'avais pas l'intention d'aborder cette question; car enfin je n'écris pas un livre de théologie ni de controverse. Mais les objections contre les miracles sont trop répandues parmi mes contemporains, elles ont trop d'influence, avouée ou secrète, sur presque tous les esprits, pour qu'il soit possible de les ignorer. Là est le terrain de la lutte décisive entre les incrédules et nous. D'autre part, un commentaire sur l'Évangile n'est en réalité qu'un commentaire sur le surnaturel; inutile d'en entreprendre la lecture, si on rejette les miracles; on sera rebuté à chaque ligne. Il faut donc, dès l'introduction, examiner les difficultés les plus ordinaires sur ce sujet. Je ne prétends pas prouver en ce moment que Jésus a fait des miracles ; je cherche seulement à établir que c'est possible, et qu'aucun esprit impartial n'a de raison sérieuse pour écarter d'avance les faits de ce genre rapportés dans nos Évangiles.

I. — La meilleure discussion contre les miracles que je connaisse a été présentée par Strauss dans sa *Nouvelle vie de Jésus*. Ce livre est déjà ancien, il date de 1864; mais je n'ai rien vu de plus complet ni d'aussi fort. Chez nous aussi, Renan a donné ses explications : elles sont telles qu'il m'est impossible de les réfuter sérieusement. Tantôt c'est « le contact d'une personne exquise » qui « vaut les ressources de la pharmacie (1) », tantôt « Jésus ne fut thaumaturge que tard et à contre-cœur (2); il subis-

(1) *Vie de Jésus*, 20e édition, page 270.
(2) *Ibid.*, page 275.

sait les miracles que l'opinion exigeait, bien plus qu'il ne les faisait (1) » : pour la résurrection de Lazare, Renan insinue (2) qu'il y eut une supercherie dont Jésus fut complice : « Sa mission s'imposait à lui, et il obéissait au torrent. » Ces interprétations sont ridicules : elles ne sont même pas neuves ; on les avait déjà essayées en Allemagne. Strauss les connaît, il les expose, et il les réfute avec autant d'esprit souvent que de vigueur. Après l'avoir lu, on peut dire qu'il ne reste rien de tous les systèmes présentés avant lui. Et depuis son livre, je ne sache pas qu'en ce genre on ait imaginé quelque chose de nouveau. Je vais donc ici discuter à fond sa théorie, et pour cela l'exposer sincèrement d'abord, en l'allégeant de tout le fatras que le pédantisme allemand y a mêlé.

Strauss a sa manière d'expliquer les faits surnaturels de la vie de Jésus. Il y voit des mythes, des fictions poétiques, résultant de l'attente messianique chez les chrétiens des premiers âges. « Dès qu'un nombre restreint, puis un nombre toujours croissant de fidèles en étaient venus à voir dans Jésus le Messie, ils se persuadèrent que toutes les prédictions et toutes les figures de l'Ancien Testament, avec le sens et les accessoires qu'y rattachait l'interprétation rabbinique, devaient avoir trouvé leur accomplissement en Jésus. Le pays entier avait beau savoir que Jésus était de Nazareth : comme Messie, fils de David, il fallait à tout prix qu'il fût de Bethléhem conformément à la prophétie de Michée. La tradition avait conservé la mémoire des paroles acérées de Jésus contre la soif judaïque des miracles : peu importait ; le premier libérateur du peuple, Moïse, avait fait des miracles : le dernier libérateur, le Messie Jésus, devait en avoir fait également. En ce temps-là, c'est-à-dire dans l'ère messianique, avait dit Isaïe (xxxv, 5 et 6), les yeux des aveugles s'ouvriront, et les oreilles des sourds entendront, le paralytique bondira comme un faon, et la parole coulera des lèvres du bègue : on savait donc le détail même des miracles que Jésus

(1) *Vie de Jésus*, page 279.
(2) *Ibid.*, page 372-375.

devait avoir opérés, par cela seul qu'il était le Messie. Voilà comment la vie de Jésus a pu et a dû donner lieu, au sein de la communion chrétienne primitive, à tant de fictions naïves et spontanées (1) ».

On voit le système. Strauss l'a étendu avec une ingéniosité infatigable à tous les détails de la vie de Jésus. Pendant deux volumes il a suivi les récits des évangélistes ; pour chacun des événements racontés, il a montré l'absurdité des explications antérieures, influence naturelle, ou mensonge, ou vérité partielle. Puis il a appliqué sa théorie du mythe. A la vérité les textes de l'Ancien Testament ne cadrent pas toujours. Ainsi la prophétie d'Isaïe rappelée plus haut ne parle ni des muets, ni des lépreux, ni des possédés, ni des morts. Mais Strauss n'a pas de peine à trouver des analogies ailleurs dans l'Ancien Testament (2) ; au besoin il en appelle aux légendes païennes (3), ou même à des Pères du quatrième siècle, bien postérieurs à l'époque apostolique, comme pour « le coup de lance qui d'après saint Jean a été donné à Jésus sur la croix (4). » Ainsi depuis l'annonce du Baptiste jusqu'à l'Ascension, il n'y a pas un événement où notre auteur soit embarrassé pour nous montrer « un mythe », c'est-à-dire « un récit dénué d'autorité historique, dans lequel une communion religieuse reconnaît un élément fondamental de sa foi, parce qu'il reproduit l'expression exacte de ses principaux sentiments et de ses plus chères idées (5) ».

N'essayons pas de le contester : manié par un érudit de la force de Strauss, ce procédé réussit toujours. Il réussit même trop bien ; un succès aussi constant met le lecteur en défiance. On admire les ressources prodigieuses de l'auteur ; mais plus on les admire, et plus on sent tout ce qu'il y a de voulu, d'artificiel, de purement ingénieux dans sa méthode. C'est trop bien trouvé pour être vrai. Il n'existe pas un personnage historique

(1) Traduction Nefftzer et Ch. Dollfus, 2e édition, tome I, page 197.
(2) Tome II, page 144 et suiv.
(3) Tome II, pages 40 et 41, 90, etc.
(4) Tome II, page 376.
(5) Tome I, page 209.

à qui le même système ne puisse être étendu, et avec le même succès. On connaît la spirituelle brochure par laquelle Perez a réfuté Dupuis, l'auteur de l'*Origine de tous les cultes*. Dupuis avait prétendu que la vie entière de Jésus est une légende astronomique, un mythe solaire, comme les fables d'Osiris, de Bel, de Jupiter, etc.; Perez reprit ses arguments, et les appliquant à Napoléon, il montra que cet empereur n'a jamais existé, que tous nos récits sur son compte reproduisent l'histoire du soleil. On pourrait de même employer les « mythes » de Strauss. En cherchant dans les romans de chevalerie, dans les épopées, dans les mémoires au besoin, je crois bien qu'il ne restera pas une circonstance dans la vie de Napoléon qu'on ne puisse rejeter comme le développement d'un sentiment, d'une idée, d'une croyance antérieure.

Strauss, du reste, a été lui-même la première victime de sa théorie. Il prétendait ne l'appliquer qu'au surnaturel dans la vie de Jésus; peu à peu et forcément il l'a étendue à tout. Nous l'avons vu contestant la naissance à Bethléhem, parce qu'il y trouve une application de la prophétie de Michée. De même, si nous suivons pas à pas l'histoire de la Passion, l'agonie à Gethsémani « revêt un caractère plus poétique qu'historique (1) »; au moment de l'arrestation, le coup d'épée porté par un des apôtres « est encore un point où l'on suit très nettement le développement de la légende et de la fiction (2) »; ensuite « le supplice et les tortures, l'accusation et la sentence... on les a transformées de façon à... devenir des appuis de la foi et des titres d'honneur, au lieu d'être des stigmates infâmes (3) »; « la narration du jugement de Jésus (par Pilate) est certainement très conforme au sentiment chrétien subséquent, mais probablement fort éloignée de la réalité (4) »; « nous trouvons dans les récits évangéliques du crucifiement un mélange de souvenirs historiques et de traits légendaires nés des textes de l'Ancien Testa-

(1) Tome II, page 310.
(2) Page 325.
(3) Page 327.
(4) Page 349.

ment (1) » ; « il fallait que le deuil de la nature (à la mort de Jésus) fût universel, comme devait l'être par ses conséquences la mission de Jésus : tel était le goût du temps ; ainsi avait fait le soleil, selon la légende romaine qui avait cours alors, au moment du meurtre de César et avant la mort d'Auguste (2) ». Il est sans doute inutile de continuer ces citations. En réalité tout disparaît, tout s'évanouit dans le récit de la Passion, comme dans les autres événements de la vie du Sauveur. Mais alors que reste-t-il de son existence elle-même ? Nous ne voyons plus de Jésus, avec clarté, avec certitude, ni sa naissance, ni ses actes, ni ses disciples, ni sa mort, encore moins sa résurrection. Ses paroles mêmes ne résistent pas à ce système. Ainsi Strauss cite Matth. v, 45 : « Afin que vous soyez les fils de votre père qui est au ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes » : après quoi il ajoute (3) : « S'il y a dans le Nouveau Testament une parole bien authentique de Jésus, c'est à coup sûr celle-ci. » Mais si on retire à cette parole toute autorité surnaturelle, qu'en reste-t-il ? Une affirmation de l'indifférence de la nature, vérité incontestable, mais peu nouvelle, et de l'indifférence de Dieu lui-même, qui nous découragerait plutôt de chercher la vertu ici-bas. Alors que devient encore une fois Jésus lui-même ? Strauss a protesté avec indignation contre ceux qui lui reprochaient de nier l'existence réelle, historique de Jésus. Qu'est-ce pourtant qu'un personnage historique dont on ne connaît rien, dont on ne saurait citer ni un acte, ni un événement, ni une parole ?

C'est qu'on ne peut pas scinder le personnage de Jésus ; sa vie n'est pas prodigieuse à certains moments, dans certains actes déterminés. Elle est un prodige continuel, ou elle n'est pas.

II. — Le lecteur comprendra pourquoi j'ai discuté longuement cette théorie du « mythe ». Ce n'est pas que je l'estime dange-

(1) Page 350.
(2) Page 366.
(3) Tome I, page 270.

reuse chez nous, en France, où elle n'a jamais obtenu grand succès. Mais voici la situation. Les Évangiles sont pleins de miracles ; il est commode de les nier, seulement cela ne suffit pas : il faut en rendre compte. Or Strauss lui-même a réfuté victorieusement chacune des explications essayées par divers auteurs : Hess, Herder, Paulus, Schleiermacher, Hase, Baur, Neander, Ebrard, Weisse, Ewald, Keim, Renan, tous s'effondrent sous les coups de sa critique pénétrante et acérée. Il ne restait donc plus devant nous que la seule hypothèse du mythe ; et comme ce système à son tour est insoutenable, nous sommes dès lors en droit de conclure à la nécessité d'accepter les miracles. Voyons cependant les objections que Strauss leur oppose. J'en trouve quatre (1), et, pour être complet, j'en ajouterai une cinquième dont notre auteur n'a point parlé.

1° Il y a d'abord les difficultés à priori, celles qui résultent des doctrines métaphysiques. Strauss a raison : le matérialisme, le panthéisme, un certain déisme même sont incompatibles avec la possibilité du miracle. On ne s'attend pas à ce que je discute ces systèmes philosophiques. Il me suffit de rappeler que, pour qui croit à un Dieu personnel, l'objection n'existe plus. Ce Dieu, créateur de l'univers, peut toujours y intervenir quand il lui plaît. Et personne ne niera que sa sagesse en ait une raison suffisante quand il s'agit d'établir la vraie religion parmi les hommes.

2° Aucun témoignage ne peut jamais nous garantir la vérité d'un miracle. Car entre deux choses possibles, nous devons toujours préférer la plus probable. Or l'erreur des témoins, ou même leur mauvaise foi seront toujours plus probables que le fait extraordinaire qui constitue un miracle. Comme le disaient les Romains : « Je ne croirais pas cette histoire, si elle m'était contée par Caton en personne (2). » Et pourquoi donc le miracle serait-il si invraisemblable ? Est-ce parce qu'on n'en a jamais vu ? C'est précisément toute la question. Parce que, selon Strauss, il

(1) Tome I, page 191 et suivantes.
(2) Le premier auteur de cette objection est le philosophe anglais Hume.

est contraire à tout ce que l'expérience enseigne d'ailleurs? Mais qui nous assure que cette expérience habituelle ne sera pas contredite une fois? Quel est aujourd'hui le physicien ou le physiologiste qui écarterait une affirmation parce qu'elle est nouvelle? Il n'y a rien de plus dans le récit qui nous est fait d'un miracle : un événement qui dérange les idées jusque-là reçues, comme l'invention du téléphone ou de la télégraphie sans fil. A la vérité, le miracle s'en distingue parce qu'on ne peut pas le reproduire à volonté; mais cette circonstance, postérieure au fait, ne change pas la valeur du témoignage qui l'atteste. Rares parmi mes lecteurs sont ceux qui ont répété les expériences de la télégraphie sans fil; nous y croyons tous cependant, sans les avoir jamais vues, sur la foi des témoins. Comment donc serions-nous dispensés d'admettre les miracles qui reposent sur la même autorité?

3° « La possibilité générale du miracle ne serait autre chose que la négation même de l'histoire. Si la critique historique n'a pas seulement pour devoir de démêler ce qui est arrivé, et s'il lui appartient de constater en outre comment les événements sont sortis les uns des autres, elle renoncerait à la dernière et à la plus noble partie de sa tâche, en faisant au miracle une place qui interromprait précisément l'enchaînement des effets et des causes (1) ». Quel savant accepterait aujourd'hui cette doctrine de Strauss? L'histoire un enchaînement des effets et des causes! en sorte qu'on serait en droit de rejeter tout fait dont la cause resterait inconnue! N'est-ce pas la fantaisie substituée à la critique? Qui ne connaît le vers de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable?

En outre le miracle a une cause que l'historien des religions n'est pourtant pas en droit de supprimer à priori : Dieu, qui est bien le maître d'intervenir, surtout en ces matières, à l'époque et de la manière qui lui plaisent. Parce que cette cause n'est pas de l'ordre naturel, en existe-t-elle moins cependant?

(1) *Op. cit.*, page 193.

4° Toutes les religions invoquent des miracles; allons-nous les accepter tous? Il le faudrait pourtant : « Ou bien j'admettrai la possibilité du miracle dans toutes les religions, dit Strauss, ou bien je ne l'admettrai nulle part. » Vous avez raison, répondrai-je; la possibilité du miracle, je l'accepte partout; reste, pour sa réalité, à voir quelle créance méritent les témoins. Un homme éclairé peut pourtant parfois aller plus loin et se dispenser de cet examen : en effet, « les miracles discernent la doctrine, et la doctrine discerne les miracles (1) », car il est impossible que Dieu ait voulu établir une religion ou absurde ou immorale. Comme le vieux Romain, je ne croirais pas à des miracles en faveur de Baal ou de Jupiter, quand bien même Caton en personne viendrait me les conter.

5° Qui nous garantit qu'un fait réputé miraculeux le soit en réalité? Ne voyons-nous pas chaque jour la science obtenir des résultats que l'on estimait impossibles? Un Grec ou un Juif, contemporain de Jésus, ne croirait-il pas à un miracle, si on lui disait que deux hommes viennent de se parler entre Londres et Paris? Pourquoi n'en serait-il pas de même pour les prodiges rapportés dans les Évangiles? La réponse à cette question n'est pas difficile. D'abord, quoique nous ne connaissions pas toutes les lois de la nature, il y en a cependant pour lesquelles le doute n'est pas permis : ainsi la résurrection d'un mort, ou la possibilité de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons. Ensuite dans le fait scientifique, il y a toujours un intermédiaire, un moyen entre la cause et son effet : il y a des téléphones et un fil entre l'Anglais et le Français qui causent de Londres à Paris, et si on réussissait à supprimer le fil, il y aurait toujours des ondes électriques mises en vibration. Rien de pareil dans le miracle, rien que la volonté du thaumaturge. Jésus distribue le pain, et le pain se multiplie; Jésus commande aux morts, et ils se lèvent. Presque toujours même le miracle est annoncé, de façon à nous montrer l'influence toute-puissante de cette volonté suprême. Enfin le phé-

(1) Pascal, *Pensées*.

nomène naturel se répète autant de fois que les antécédents sont posés, c'est là un de ses caractères essentiels; le miracle au contraire est unique, il s'est produit une fois par l'action de Dieu, et ne se renouvellera pas.

III. — Ainsi aucune des objections contre les miracles ne subsiste. Cette réponse négative pourrait suffire; car la preuve positive se trouvera dans les Évangiles eux-mêmes. Cependant, puisque j'ai commencé cette discussion, je veux exposer en faveur des miracles un argument qui m'a toujours beaucoup frappé. Je le tire des évangiles apocryphes, que j'ai mentionnés plus haut (1).

Voici dans son fond la thèse de nos adversaires. Nous refusons, disent-ils, de croire au surnaturel évangélique, parce que les preuves apportées en sa faveur ne sont pas décisives. Elles suffisent bien pour la partie humaine de la vie du Christ; mais pour sa naissance virginale, pour ses miracles, pour sa résurrection, il faudrait des témoignages autrement forts, et les Évangiles ne les fournissent pas. D'abord pas un seul de ces écrits, tels que nous les avons, n'émane d'un témoin oculaire; cela n'est pas contesté pour Marc ni pour Luc; nous le démontrons pour le Matthieu actuel, où nous retrouvons la trace de remaniements successifs, et nous l'affirmons pour Jean. Ensuite nous voyons trop bien comment tous ces ouvrages ont été composés. Ils sont le fruit de l'imagination populaire, toujours avide de merveilleux, toujours prête à y croire et à le créer au besoin, excitée par les vieux récits juifs de l'Ancien Testament, secouée plus profondément encore par les événements de la vie de Jésus, par la prédication des Apôtres, par les espérances chrétiennes, par l'élan enthousiaste d'une piété nouvelle. En même temps une absence complète de précision scientifique; des esprits ignorants de toute critique, aussi incapables de faire de l'histoire vraie que de la vraie chimie. Dans cette situation, un ouvrage se présente où à chaque page les aspirations idéales sont mêlées aux faits miraculeux; on l'attribue à quelqu'un des disciples de

(1) Page 2.

Jésus. De qui vient cette attribution ? Eh ! qu'importe ? Le peuple adopte à la fois et l'Évangile et son auteur, heureux de trouver dans ce livre appuyé d'un nom auguste, un soutien pour son intelligence en même temps que la satisfaciton de son cœur.

Ainsi parlent les rationalistes modernes. Et quand je les lis, sans cesse je crie en moi-même : Mais vous avez raison ! Vos hypothèses sont justes ! Seulement vous les appliquez mal. Ce travail de composition inconsciente et populaire, ce glissement silencieux de la légende dans l'histoire, il a eu lieu en effet. Les œuvres que votre sagacité critique a devinées, elles existent réellement, elles sont venues jusqu'à nous. Après une période de gloire, l'obscurité était descendue sur elles ; pendant de longs siècles, on les a ignorées : mais les savants les ont remises en lumière, et depuis Fabricius (en 1719), depuis surtout Thilo (1832) et Tischendorff (1853), elles sont bien connues de quiconque a entrepris l'étude du Nouveau Testament. Ce sont les Évangiles apocryphes ; c'est l'Évangile dit de saint Jacques, celui de saint Pierre, celui des Hébreux, de Nicodème, les Actes de Pilate, etc. Toute cette littérature remonte, pour son fond, aux premiers âges du christianisme ; elle est vraiment le produit de l'exaltation des foules ; elle déborde de prodiges et de narrations édifiantes ; elle s'autorise des noms les plus illustres dans les origines de l'Église (1). Vous n'avez pas eu tort de supposer un enfantement de l'imagination populaire primitive, aidé de la piété, facilité par l'absence d'esprit critique. Les fruits de ce travail, les voilà ! Mais ce ne sont pas *nos* Évangiles !

Faut-il montrer les différences ? Elles éclatent aux yeux des hommes qui sont au courant de la question. Pour les lecteurs ordinaires, qui sont le plus grand nombre, je me contenterai d'en signaler trois qui sont décisives.

(1) On lit à la fin du Protévangile de Jacques : « C'est moi, Jacques, qui ai écrit cette histoire dans Jérusalem. Au moment du trouble qui suivit la mort d'Hérode, je fus obligé de me retirer dans le désert et j'y restai jusqu'à ce que la paix fût rétablie à Jérusalem. Je glorifie Dieu qui m'a donné la grâce et les lumières pour écrire cette histoire. » Est-ce assez précis et assez édifiant ? Et il n'y a pas un mot de vrai. Voir les *Évangiles apocryphes*, par l'abbé Variot, Paris, 1878.

1° D'abord, quoique très rapprochés de date, ces deux sortes d'écrits n'ont pourtant pas été composés en même temps, et nos Évangiles sont les plus anciens. Il est impossible d'en douter, lorsque nous retrouvons dans les apocryphes précisément les personnages mentionnés dans nos histoires : où la légende aurait-elle pris Nicodème, et Joseph d'Arimathie, et Jacques, et Thomas, et Joseph, Simon, Barthélemy, Judas, jusqu'au scribe Anne que les Récits de l'Enfance, par exemple, nous présentent déjà acharné contre Jésus, en attendant que devenu grand-prêtre il le condamne à la croix, et tant d'autres qu'on me dispensera d'énumérer? Et puis les deux catégories de récits ne portent pas ordinairement sur les mêmes faits; les apocryphes sont surtout abondants et riches en narrations là où nos évangiles se taisent, la naissance de Marie, son éducation, son mariage, l'enfance de Jésus, plus tard les actes de Pilate et la descente du Sauveur aux enfers entre sa mort et sa résurrection. Ce sont des broderies posées par l'imagination populaire sur un tissu déjà formé. Par exemple, Weiss dans sa *Vie de Jésus* a signalé cette circonstance remarquable qu'aucun de nos évangélistes n'a raconté la résurrection du Sauveur; ils ne disent que ce qu'ils savent, ce qu'ils ont vu; ils rapportent donc les apparitions, dont ils ont été témoins, non la résurrection elle-même à laquelle personne n'a assisté. Mais les apocryphes ne sont pas embarrassés pour si peu. Dans l'hiver 1886-1887, on découvrit en Égypte un fragment de l'Évangile dit de saint Pierre, une soixantaine de versets : la résurrection y est racontée tout au long (vers. 35-42). Et il en est de même partout. Il n'y a pas un détail ignoré des évangélistes qu'ils ne connaissent, pas une lacune qu'ils ne comblent, pas un récit qu'ils ne soient en mesure de compléter (1). Qui ne voit ici l'influence de la fantaisie, le besoin de tout expliquer, cette Hagadah enfin mentionnée tant de fois par Renan après les Allemands, et avec grande raison, si

(1) Ils complètent les paroles divines au baptême de Jésus; ils savent que l'homme à la main desséchée (Luc VI, 6-10) était maçon; ils racontent une conversation de Judas avec sa femme avant d'aller se pendre, conversation terminée par un prodige, etc.

on avait restreint son action aux écrits qu'elle a vraiment inspirés ? Car, comme le disait Tertullien (*adv. Marcion.* lib. IV, cap. 6) « *veritas falsum præcedat necesse est*, de toute nécessité la vérité précède l'erreur » ; on ne met de broderies que sur un tissu déjà formé ; on n'a pu songer à compléter nos Évangiles, à les développer, à les enrichir, que lorsqu'ils existaient déjà. Et comme les apocryphes remontent pour leur fond à la première moitié du deuxième siècle (1), on voit la conséquence qui en résulte.

2° Venons aux miracles, qui sont l'objet spécial de cet article, et rappelons d'abord le mot de Pascal : « Au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, il faut dire au contraire qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux ; et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais (2) ». Cela me paraît évident. On n'aurait jamais osé dans les apocryphes accumuler à ce point les miracles sur la vie de Jésus, si les récits de cette vie déjà connus et universellement admis n'y avaient autorisé par leur exemple. Le peuple chrétien considérait Jésus comme un Dieu fait homme, venu sur la terre pour nous communiquer la vraie religion, et il en trouvait la preuve dans les faits merveilleux de son existence racontés par les vrais Évangiles, jusques et y compris surtout sa résurrection. Dès lors quelques prodiges de plus n'étonnaient personne, on les admettait facilement. Autrement, comment cette croyance serait-elle entrée dans les esprits?

Mais c'est là une ressemblance entre nos Évangiles et les apocryphes, et j'ai promis une différence. Elle n'est pas difficile à indiquer : en réalité, les faits surnaturels rapportés par ces deux catégories de livres ne se ressemblent pas. Les miracles de l'Évangile, les vrais, ne sont pas seulement œuvres de

(1) L'abbé Variot l'a prouvé pour les principaux : *les Évangiles apocryphes, passim.*

(2) Qu'on ne s'étonne pas de me voir citer un vieil auteur comme Pascal. M. Bernard déclare que « ces quelques pages des *Pensées* contiennent peut-être plus de sagesse qu'aucune autre écrite à aucune époque sur ce sujet » (Dictionnaire de Hastings, v° *Miracle*, note). Ce témoignage d'un critique contemporain protestant et anglais sera mon excuse.

puissance, ils sont en même temps, et toujours, œuvres de bonté; saint Pierre les résumait en disant du Sauveur : « Il a passé en faisant le bien (Act. x, 38) ». Jésus guérissait, ressuscitait, nourrissait la foule; sa Résurrection même était le gage et le moyen de la nôtre. Quand on lui demandait « des signes dans le ciel (Marc VIII, 11 et 12) », il refusait. De plus, par une disposition admirable et vraiment divine, ses miracles, comme on le verra dans le commentaire, contiennent toujours un enseignement; Jésus prêche par ses actes, comme il prêche par ses discours. C'est tellement vrai que depuis dix-neuf siècles la chaire chrétienne n'est occupée qu'à recueillir et à développer ses leçons.

Rien de pareil dans les merveilles racontées par les apocryphes. Avec grande raison on les appelle des prodiges, non des miracles. Ainsi on jette au feu un lange de l'enfant Jésus rapporté par les mages, et on le retire intact; les oiseaux d'argile pétris par lui ouvrent les ailes et s'envolent; un camarade tombe mort et se dessèche pour avoir détruit les piscines construites par le divin enfant: plus tard, quand Jésus monte au Thabor, c'est sa mère le Saint-Esprit qui le transporte sur les hauteurs, en le soutenant par un cheveu; s'il passe devant les gardes romains, les aigles impériales s'inclinent d'elles-mêmes devant lui, etc. Inutile de multiplier les exemples, ces histoires d'une magie merveilleuse remplissent les apocryphes. Mais où est la bonté dans tout cela? et quel enseignement en tirer pour notre conduite? Excitée par les récits de l'Évangile, la légende a bien pu s'essayer à les imiter; elle n'a pas réussi à en reproduire les traits incomparables de tendresse miséricordieuse et d'autorité morale. Plus que jamais, après cette comparaison, « l'Évangile a des caractères de vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros (1). »

3° La dernière différence que je veux indiquer se tire de considérations extrinsèques, plus décisives encore. En fait, l'Église,

(1) Rousseau, *Émile*, liv. IV, profession de foi du vicaire savoyard.

à aucune époque, ni en Occident, ni même en Orient, n'a placé sur le même rang les Évangiles authentiques et les apocryphes. La disparité de traitement, de considération, de respect, est incontestable, et je crois incontestée. Le nom même d'apocryphes désigne précisément des ouvrages qui n'avaient pas les honneurs de la lecture publique. Aucun Père, dans aucun cas, ne parle des uns et des autres dans les mêmes termes. Le grossissement des apocryphes par des additions nouvelles, leur gonflement incessant, si je puis employer cette expression, dont on suit la trace à travers les siècles, atteste les libertés que la foi chrétienne ne craignait pas de prendre avec de tels écrits. Aussi dès la fin du cinquième siècle, le pape saint Gélase réprouvait formellement toute cette littérature légendaire. Eh bien, je le demande, où l'Église a-t-elle pris ses raisons pour discerner ainsi entre des livres également pieux (1), presque également vénérables par leur ancienneté, par les noms supposés de leurs auteurs, par le merveilleux de leurs récits, même par la crédulité empressée de la foule? Comment ce choix a-t-il été possible s'il ne s'est pas fait tout seul, par la force de la vérité, plaçant dans le sanctuaire les quatre récits dont on connaissait l'origine et la valeur indiscutable, laissant en dehors tous les autres, ceux dont on pouvait s'édifier, mais dont l'autorité ne s'imposait pas? Il n'y avait pas besoin d'une critique scientifique pour cela, un peu de vigilance suffisait, avec le soin jaloux de la vérité, qui n'a jamais manqué chez les chrétiens. Nous, catholiques, nous croyons que dans ce discernement, une des œuvres certes les plus capitales que l'Église ait eu jamais à accomplir, son divin fondateur a été avec elle selon sa promesse (Matth. XXVIII, 20); mais cette assistance ne dispense pas l'Église des moyens humains, et le résultat nous prouve qu'elle a su s'en servir.

En résumé, les hypothèses des savants modernes sont vraies :

(1) On a dit que les apocryphes encourageaient des doctrines hérétiques. C'est vrai de quelques-uns, mais pas de tous, il s'en faut. Plusieurs de ces légendes, par exemple sur la Bienheureuse Vierge Marie, ont même définitivement trouvé accueil dans l'hagiographie chrétienne.

on a composé, dans la société chrétienne dès les premiers âges, des récits légendaires sur la vie du Christ, et on les a répandus sous le nom fictif des auteurs qui pouvaient leur gagner la confiance du peuple : ce sont les évangiles apocryphes. Mais leur existence même prouve l'existence d'Évangiles authentiques qui les ont précédés; leurs récits de miracles fabuleux ne sont possibles qu'après de vrais miracles qui leur donnaient créance; enfin, l'Église les a toujours soigneusement et efficacement distingués les uns des autres. N'est-ce pas la preuve définitive, incontestable, que nos Évangiles, les vrais, méritent sûrement la foi que nous leur accordons, dans le surnaturel comme dans le reste, après les chrétiens de tous les temps?

IV. — Qu'on me permette cependant d'opposer encore à Strauss l'opinion d'un autre critique dont l'autorité scientifique n'est assurément pas moindre. La question en vaut la peine. Il faut montrer à mes lecteurs que la foi aux miracles n'est pas spéciale au « charbonnier » : sans honte, sans renoncer à leur raison, sans perdre le droit de rester des esprits éclairés, ils peuvent, à la suite de savants illustres, accepter cette créance qui est universelle dans le genre humain. Je vais donc citer un long passage de Reuss, un protestant, professeur à l'Université de Strasbourg, qui a passé sa vie dans les études bibliques, et qui y a porté un esprit très libre, une critique très avertie en même temps qu'exempte absolument de tout préjugé dogmatique à priori. Après avoir rappelé, comme Strauss, l'échec définitif des explications naturelles proposées pour les miracles en Allemagne au début du dix-neuvième siècle, il continue (1) :

« Et d'abord nous disons que si dans les actes de Jésus il n'y avait rien eu qui dépassât l'expérience de tous les jours, son histoire n'en deviendrait que plus incompréhensible. Ses prédications morales eussent-elles été, par impossible, dix fois plus saisissantes et plus sublimes qu'elles ne le sont en effet, elles n'auraient certainement pas produit à elles seules ce mou-

(1) *Histoire évangélique*, pages 109-111.

vement extraordinaire dans une population si peu préparée à s'en pénétrer, si peu à même de les apprécier à leur juste valeur, si incapable surtout d'en mesurer la portée. Il fallait bien à ces masses quelque autre chose qui les soulevât, qui les entraînât, qui ne risquât pas de s'évanouir dans leur esprit mal affermi encore, lorsqu'une catastrophe inattendue semblait devoir provoquer une réaction funeste et définitive. A moins de dire que tout ce que les évangélistes racontent de l'enthousiasme du peuple, de ses jugements, de ses velléités politiques surtout, à propos de la personne du prophète de Nazareth, n'est que fable et mensonge, il faut bien qu'il y ait eu là un autre élément encore, un mobile tout nouveau, nous voudrions dire un ressort palpable, qui ait donné l'impulsion dans une sphère où la puissance des idées n'est pas ordinairement la plus grande. Qui ne songerait ici tout d'abord à ces guérisons nombreuses qui forment, à côté de la partie didactique, le vrai fond de l'histoire de Jésus? Oserait-on dire qu'il a pu, en se donnant de son chef des airs de thaumaturge, audacieusement abuser de la crédulité de son entourage? Pour des moyens si mesquins, si indignes, son but était bien trop grand et trop pur. Et si, d'autre part, on voulait se retrancher derrière la supposition que cette même crédulité a pu se méprendre sur la nature des effets produits, ou que la renommée a pu en exagérer les proportions, il ne faut pas perdre de vue qu'à mainte époque de l'histoire chrétienne des phénomènes analogues se sont produits, en relation intime avec de grands mouvements religieux, et dans des circonstances où les témoignages des contemporains ne sauraient être écartés par la question préalable. Il y a dans la vie psychique, et dans ses rapports avec l'organisme, des mystères qui échappent encore au contrôle des sciences exactes. Du reste, les textes, en prêtant à Jésus, relativement à ses guérisons, certaines déclarations dont l'authenticité semble élevée au-dessus du doute, le rendent pour ainsi dire solidaire de l'interprétation qu'ils en donnent. Ajoutons que les miracles qui lui sont attribués n'étaient pas ceux qu'on attendait de préférence, que tout le monde n'en était pas satisfait, qu'on lui

demandait toujours quelque chose de plus, que lui-même, en face de certaines dispositions morales, affirmait être impuissant à agir : cela prouve, ce nous semble, que les récits relatifs aux actes qu'il a accomplis, au dire de ses historiens, n'ont pas été façonnés précisément d'après la théorie courante des croyances messianiques.

« Mais il y a encore à faire valoir une autre considération en faveur de nos écrivains. Il est de toute évidence qu'ils ne racontent que ce qu'on croyait de leur temps. Ils n'ont pas inventé les faits qu'ils relatent. Ce ne sont point eux qui ont pris l'initiative de la foi et de la croyance de l'Église. Celle-ci a existé avant leurs écrits, et elle a existé, en partie du moins, parce qu'elle croyait à ces faits. Or, une institution comme l'Église ne peut pas avoir pour base une simple illusion. Nous pourrions dire que nos Évangiles, dans leurs premières ébauches, sont trop rapprochés de l'époque de Jésus, pour qu'il y ait de la marge pour une transformation complète, fabuleuse, mythique, de son histoire; mais nous irons bien plus loin : nous dirons que lors même que nous posséderions des livres plus anciens, plus rapprochés encore des événements, il n'est pas probable qu'ils nous les représentassent sous un autre jour. De prime abord, la foi des individus, comme celle de la communauté, tout en conservant religieusement ce qui constituait l'essence de l'enseignement du Maître, s'est appuyée sur autre chose encore, sur des faits matériels, qui ne risquaient pas de se dissoudre en fumée au contact d'une discussion contradictoire avec les premiers témoins. Qu'il nous reste aujourd'hui des doutes sur la nature intime de tous ces faits, que nos conceptions modernes ne puissent pas les classer, comme tous ceux qui se passent sous nos yeux, cela ne nous empêchera pas de reconnaître que les auteurs qui nous en ont conservé le souvenir, et à la narration desquels nous n'avons guère à opposer que des arguments purement théoriques, n'ont pas seulement été les fidèles interprètes des convictions de leurs contemporains, mais qu'ils ne peuvent être soupçonnés d'avoir remplacé des témoignages plus sobres par l'usage exclusif de

ceux qui flattaient le plus la tendance générale des esprits ».

Ces arguments sont péremptoires, je n'ai rien à y ajouter.

X

CANONICITÉ

Ainsi avant l'an 70, selon mon opinion, en tout cas avant la fin du premier siècle, l'Église primitive possédait notre Évangile de saint Luc, tel que nous le lisons aujourd'hui, et lui attribuait une valeur certaine, indiscutée. Mais ce n'est pas assez. Nous voyons dans ce livre autre chose qu'une histoire, même digne de toute confiance; la foi que nous lui accordons n'est pas seulement humaine, c'est une foi divine : je veux dire que nous n'y reconnaissons pas uniquement une relation faite par un homme sincère et bien renseigné; nous l'acceptons comme la parole de Dieu, nous en lisons chaque partie avec obéissance, avec vénération, avec amour, puisqu'elle nous vient de l'Esprit Saint. Sur quoi se fonde cette opinion?

Pour nous, catholiques du vingtième siècle, sur les définitions formelles des conciles de Trente et du Vatican. Mais ces conciles n'ont rien innové: ils ont simplement défini et proclamé la croyance ancienne de l'Église, ainsi que je vais le montrer.

Dire que l'Église considère notre Évangile comme inspiré, c'est dire qu'elle le place dans le canon des Écritures. Le mot canon, κανών, dont le sens propre est « règle », désigne depuis le quatrième ou le cinquième siècle la liste des ouvrages écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit et reçus comme parole de Dieu. A l'origine, dans les temps apostoliques, l'idée même d'un pareil catalogue n'existait pas. Certains livres étaient tenus pour inspirés, mais la liste en était assez flottante, selon les églises particulières et selon les temps. Je n'ai pas à faire ici une histoire du canon: j'ai seulement à prouver que l'Évangile de saint Luc en faisait partie. Réduite à ces termes, ma tâche ne présente aucune difficulté.

Au quatrième siècle, Eusèbe de Césarée, dans son *Histoire ecclésiastique* (1), distingue trois catégories de livres parmi ceux qui prétendent à une autorité apostolique : les certains (ὁμολογούμενα), les douteux (ἀντιλεγόμενα), et les faux (νόθα). Notre Évangile pour lui fait partie des premiers.

Avant lui tous les Pères parlent dans le même sens. Je citerai seulement saint Epiphane, Origène, saint Clément d'Alexandrie, saint Irénée, Tertullien, le fragment connu sous le nom de canon de Muratori, la concorde de Tatien appelée *Diatessaron* (2). Nous voici remontés jusqu'avant la fin du deuxième siècle; partout alors, dans toutes ces églises d'Orient, d'Égypte, d'Afrique, de Gaule, de Rome, notre Luc est le troisième des Évangiles universellement reçus. De témoignage plus ancien, nous n'en avons pas, point d'incontestable au moins, mais c'est absolument inutile. Toute croyance ainsi admise partout, à cette époque, sans qu'on en voie l'origine, vient forcément des Apôtres. Autrement je demanderai : d'où vient-elle? Qui a fait l'union entre des églises si éloignées, si diverses, si jalouses parfois de leur indépendance? Hé quoi! lorsque le pape saint Victor, dans le même temps, vers la fin du second siècle, voulut établir en Orient les usages occidentaux pour la célébration de la Pâque, il rencontra des résistances, il dut recourir aux mesures les plus rigoureuses et ne réussit qu'avec peine. Il s'agissait de savoir si on ferait la Pâque le quatorzième jour de la lune comme les Juifs, ou le dimanche suivant; et cette querelle a laissé des traces, des documents qui remplissent les

(1) III, 25.

(2) Tatien, disciple de saint Justin, martyr, tomba dans l'hérésie des encratites. Il avait réuni nos quatre évangiles en une biographie unique de Jésus qu'il appela Διὰ τεσσάρων, « selon les quatre ». Cette concorde eut dans toute l'Église un succès prodigieux, qui prouve la croyance universelle de ce temps. Il est heureux peut-être que son auteur ait été un hérétique. Sans cela, qui sait si cet arrangement n'aurait pas supplanté nos Évangiles? Un seul récit, bien combiné, sans lacunes ni répétitions, était plus commode que nos quatre livres; il les aurait remplacés peu à peu, et aujourd'hui nous ne connaîtrions que lui. Rendons grâces à la Providence, et grâces aussi à l'Église dont la vigilance nous a conservé les textes originaux.

histoires ecclésiastiques. Et on voudrait nous faire admettre qu'une église aurait pu implanter notre Luc, lui obtenir l'autorité d'Écriture inspirée sans qu'il y eût des protestations, et sans que le souvenir en fût venu jusqu'à nous! Soutenir une telle théorie est chose impossible aujourd'hui, après les recherches que la critique depuis cent cinquante ans a multipliées dans toute cette histoire.

Donc, dès les temps apostoliques, l'Évangile de saint Luc était rangé par les chrétiens au nombre des Écritures inspirées. A la suite de nos pères, nous le croyons comme eux; et toutes les sectes non catholiques, mais chrétiennes, le croient comme nous.

Il y a pourtant deux versets (XXII, 43 et 44), dont la canonicité au début fut douteuse. J'en renvoie la discussion au commentaire que je ferai de ce passage.

XI

HISTOIRE DU TEXTE

Je veux donner des renseignements un peu developpés pour ceux de mes lecteurs que cette question intéresse. Les autres peuvent sauter ce paragraphe. Je parlerai successivement des manuscrits, des versions, des commentaires et des éditions principales.

I. — L'autographe original a été perdu de très bonne heure. Sans doute Tertullien dans son livre *De præscriptione* (1) invoque contre les hérétiques « les lettres authentiques » des Apôtres qui se lisent encore de son temps dans les églises fondées par eux. Mais il a employé ailleurs cette même expression sans l'appliquer aux originaux, et dans sa controverse avec Marcion, nous ne le voyons pas faire appel à l'autographe, comme il n'y eût pas manqué si cette preuve décisive avait existé quelque part.

(1) C. 36 : ipsæ authenticæ litteræ eorum recitantur.

En revanche, tout nous porte à croire que les copies, dès le début, ont été très nombreuses. J'ai montré (1) que ce livre était connu dans tout le monde romain dès la fin du deuxième siècle; en outre, saint Jérôme, parlant des manuscrits de son temps (2) (vers l'an 400), se plaint que « tout y est mélangé », ce qui n'a pu arriver que par la grande multiplication des exemplaires. Même avant lui, au troisième siècle, les fautes étaient déjà si nombreuses qu'on avait entrepris en plusieurs lieux des travaux de correction dont je parlerai tout à l'heure. On connaît aujourd'hui les causes qui entraînaient ces erreurs : tantôt le manque de ponctuation et même l'absence de séparation entre les mots qui permettait des lectures différentes; tantôt la confusion entre des lettres qui se ressemblent par la forme ou par le son; tantôt des corrections plus ou moins intelligentes de l'orthographe ou de la syntaxe; tantôt enfin l'introduction dans un Évangile de détails qui appartiennent à un autre (3). Je montrerai bientôt qu'il ne faut pas exagérer ces variantes. Mais encore elles eussent été impossibles si les manuscrits n'avaient pas été très nombreux et très répandus dès les tout premiers siècles. Cette conclusion est évidente. Si au lieu d'une centaine de manuscrits de saint Luc, nous n'en possédions qu'un seul, nous ne connaîtrions pas les cinq à six mille leçons différentes qui ont été relevées par la critique.

On a établi plusieurs classes dans les manuscrits de saint Luc parvenus jusqu'à nous. On les distingue d'abord selon l'écriture, la forme des lettres. Dans les plus anciens, désignés par Mjj, l'écriture est onciale, à lettres majuscules; on en connaît actuellement une centaine, tous plus anciens que le dixième siècle. A partir du dixième siècle, l'écriture est courante, à lettres minuscules; ce sont les Mnn, beaucoup plus nombreux (environ trois mille). La critique a pris l'habitude d'indiquer les Mjj par les lettres majuscules de l'alphabet, et les Mnn par les petites

(1) Pages 7 et 8.
(2) *Præf. in Evangil.* : « unde accidit ut apud nos mixta sint omnia. »
(3) C'est l'erreur signalée par saint Jérôme dans le passage cité; elle a pu être assez fréquente.

lettres ou par des chiffres. Pour déterminer ensuite la date des Mjj et des Mnn, on examine la matière, parchemin, papyrus ou papier, l'encre, la forme des lettres, les signes de ponctuation; ce sont des détails techniques, dont les premières règles ont été tracées par notre Mabillon (1), dans lesquels je n'ai pas à entrer.

Une étude plus attentive des leçons diverses, entreprise au dix-huitième siècle, poursuivie depuis lors avec une patience infatigable par les Anglais et les Allemands, a conduit les savants à ranger tous les manuscrits dans trois familles, ou pour employer le terme reçu depuis Griesbach, dans trois recensions : les occidentaux, les orientaux ou alexandrins, et les byzantins. Tout le monde n'admet pas aujourd'hui ce classement tel que Griesbach, venant après Semler et Bengel, a cru pouvoir l'établir. Cependant son système, dans les grandes lignes, est resté incontestable. Aussi, pour donner la préférence à une leçon, a-t-on renoncé au procédé grossier de compter les manuscrits où on la trouve; un groupe entier d'exemplaires ne vaut jamais que comme témoin de la recension à laquelle ils appartiennent, et on établit le texte suivant la faveur qu'on accorde à cette recension.

De nos jours enfin, une théorie spéciale à notre troisième Évangile prétend en reconnaître deux éditions, une plus complète, commune aux recensions d'Alexandrie et de Byzance; une autre plus courte, qui se trouve dans les manuscrits occidentaux. On avait déjà fait cette hypothèse pour les Actes des Apôtres : le docteur Blass l'a étendue à l'Évangile, en ajoutant que saint Luc d'ailleurs est lui-même l'auteur des deux éditions (2) (Leipzick, 1897). Il y a bien, en effet, surtout dans les derniers chapitres de l'Évangile, des membres de phrases qui sont omis par les manuscrits occidentaux. Mais ces différences, comme je le montrerai sur ces passages, sont loin d'être assez importantes pour justifier la théorie des deux éditions; elles s'expliquent par les mêmes raisons que les variantes ordinaires.

(1) Dans son ouvrage *De re diplomatica*, qui aujourd'hui encore fait loi sur ces matières.

(2) Dictionnaire de Hastings, v° *Luke* (*Gospel of*), 3.

Ces variantes sont d'ailleurs beaucoup plus nombreuses qu'on ne le croit communément. Au dix-huitième siècle, un Anglais, Mill, en avait compté trente mille dans tout le Nouveau Testament. Depuis, on a repris ce travail avec plus de soin, on a consulté de nouvelles sources, et on est arrivé au chiffre de cent cinquante mille. Pour l'Évangile de saint Luc, comme je l'ai dit, on en relève cinq à six mille. Mais presque toutes sont absolument insignifiantes : c'est un mot changé de place, c'est une différence d'accent ou de ponctuation, c'est un terme remplacé par un synonime. A peine en rencontrerait-on une centaine qui vaillent la peine d'être signalées. Je les indiquerai dans le commentaire.

Dans les premiers manuscrits, ai-je dit, toutes les lettres étaient tracées à la suite, sans aucune séparation entre les mots ni entre les phrases. De plus on écrivait en plusieurs colonnes sur une même page, n'hésitant pas à couper les mots lorsque la ligne était achevée. On comprend les difficultés et les inconvénients de ce système, surtout pour la lecture publique. Aussi dès le cinquième siècle, Euthalius, diacre d'Alexandrie, eut-il l'idée de partager le texte en « stichos », ou lignes de longueur inégale, dont chacune comprenait les mots que le sens ne permettait pas de séparer. Seulement on perdait ainsi beaucoup de place, et comme les membranes étaient rares, on ne tarda pas à substituer aux stichos des signes orthographiques appelés « colum ». C'étaient à peu près nos versets actuels, mais beaucoup plus courts. Euthalius partagea aussi les livres en leçons ou chapitres (1), en indiquant le sommaire de chaque division.

Déjà Origène, et d'autres après lui à Alexandrie et à Constantinople, avaient entrepris une correction du texte. Mais cette revision ne fut pas acceptée de tout le monde. Le pape saint Gélase déclarait ces Évangiles faux et apocryphes; et saint Jérôme préférait de beaucoup les exemplaires plus anciens. Aujourd'hui « la critique tend à s'inféoder aux documents du

(1) Ce ne sont pas nos chapitres ni nos versets actuels, dont j'indiquerai plus loin l'origine, page 64.

texte alexandrin, aussi aveuglément qu'elle s'était livrée jadis aux représentants du texte byzantin. » Godet, que je cite (1), revendique avec raison, je pense, « les droits du libre examen dans chaque cas particulier », et ces droits, je compte les prendre dans le commentaire qui va suivre.

Voici quelques renseignements sur les manuscrits les plus importants. Je crois devoir remarquer d'abord à titre de comparaison que, comme pour les Évangiles, nous n'avons pas non plus les « premières éditions » d'aucun ouvrage classique de l'antiquité. En dehors des trouvailles faites dans les hypogées d'Égypte, les manuscrits les plus anciens que nous possédions aujourd'hui ne remontent pas au delà du deuxième ou du troisième siècle de notre ère, et ils sont très peu nombreux. On n'en compte pas dix d'une antiquité comparable à celle des Mjj ℵ et B dont je vais parler.

ℵ (2), Sinaïticus, est le manuscrit que Tischendorf (3) acheta au couvent grec de Sainte-Catherine sur le mont Sinaï, et qu'il rapporta à Saint-Pétersbourg. Il remonte au quatrième siècle. Il contient la Bible à peu près entière, en particulier tout notre Nouveau Testament, avec l'épître de saint Barnabé, et le premier livre du *Pasteur* d'Hermas. Parchemin jaunâtre, mince, en cahiers numérotés ; encre brune, qu'il a fallu retracer en plusieurs endroits au septième siècle. Le texte est écrit sur quatre colonnes assez étroites, avec une ponctuation très rare. Des corrections y ont été faites, par $\aleph^a$ contemporain, par $\aleph^b$ au sixième siècle, et par $\aleph^c$ au septième siècle. Il a été publié par Tischendorf, aux frais de l'empereur Alexandre II, dans une magnifique édition, quatre volumes in-folio, Pétersbourg, 1862.

A, Alexandrinus, du cinquième siècle, vient de la bibliothèque patriarcale d'Alexandrie ; Cyrille Lucar en 1628 l'envoya en présent à Charles Ier d'Angleterre, qui le déposa au British Museum, où il est encore. Il contient à peu près toute la Bible,

(1) Page 81.
(2) Ce signe représente la première lettre de l'alphabet hébreu, l'aleph.
(3) Allemand, protestant ; mort en 1874, professeur de théologie à Leipsick.

en particulier les quatre évangiles. On n'y trouve rien des réformes d'Euthalius, mais des divisions par sections, avec le titre de chaque section inscrit à la marge. Il a été publié à Londres en 1786, et plus récemment en 1860, par B. H. Cowper.

B, Vaticanus, du quatrième siècle, est à la bibliothèque du Vatican au moins depuis 1533. Il ne manque presque rien à l'Ancien Testament; mais pour le Nouveau il s'arrête à Hebr. IX, 14; les derniers feuillets sont perdus. Très semblable au Sinaïtique pour le parchemin, la forme des lettres, l'absence de ponctuation, sauf qu'il est écrit sur trois colonnes seulement. Lui aussi a été corrigé plusieurs fois, notamment par B^2, qui est de la même époque. Il a été publié à Rome 1857, en cinq volumes in-folio, et en fac-simile à Rome aussi, par les soins de la Propagande, 1868-1876.

C, Ephræmi Rescriptus, cinquième siècle, à la Bibliothèque nationale de Paris. C'est un palimpseste, qui contenait les œuvres de saint Ephrem. Tischendorf y découvrit de longs fragments de nos Évangiles, en particulier de saint Luc, les déchiffra et les publia.

D, Codex Bezæ, ou Cantabrigiensis, sixième siècle, donné par Théodore de Bèze à la bibliothèque de l'Université de Cambridge. Contient tous les Évangiles en grec avec une traduction latine; divisé en « stiques ». Publié à Cambridge en 1793. C'est ce Mjj surtout qui a servi à Blass de fondement pour sa théorie des deux éditions de saint Luc.

L, Regius Parisiensis, huitième siècle, à la Bibliothèque nationale à Paris. Contient l'Évangile entier.

Tous ces manuscrits, excepté D, les principaux, les plus anciens, les plus vénérables, se rattachent à la recension alexandrine. C'est pour cela que, dans le choix des leçons, à eux tous ils ne valent jamais que comme un seul.

On trouvera à la fin du volume les fac-simile exacts, en vraie grandeur, du commencement de saint Luc dans les trois Mjj ℵ, B et C. Dans la page du Sinaïticus, les deux premières colonnes contiennent la fin de l'Évangile de Marc; les parchemins étaient trop rares alors pour que l'on consentît à perdre le reste de la

page, et le copiste a commencé Luc à la troisième colonne. Dans le Rescriptus de Paris, les premiers mots du texte manquent; l'écriture la plus lisible, en caractères cursifs à deux colonnes, avec des accents et des mots séparés, nous donne des fragments de saint Éphrem copiés au douzième siècle après qu'on eut gratté le texte primitif; mais au siècle dernier, par des procédés chimiques, on a fait réapparaître l'écriture ancienne, et par-dessous saint Ephrem on aperçoit les lettres onciales du cinquième siècle, qui contiennent l'Évangile de saint Luc en longues ligues ininterrompues, sans colonnes.

II. — Certaines versions ou traductions, comme je l'ai dit (1), remontent plus haut encore que nos plus anciens manuscrits. Le grec, en effet, hors des provinces orientales, n'était compris que des gens instruits; pour le peuple, pour les lectures publiques surtout, destinées à la foule, il fallait des versions en langue vulgaire, et nous allons voir qu'elles n'ont pas manqué. Parmi les versions primitives, nous en trouvons en latin, en syriaque et en égyptien.

1° D'après saint Augustin (2), les traductions latines étaient innombrables; quiconque, dès les premiers temps de la foi, croyait savoir un peu les deux langues, n'hésitait pas à se lancer dans ce travail. Cependant parmi toutes ces versions, il s'en trouva bientôt une qui obtint plus de succès et qui gagna une autorité définitive : saint Augustin l'appelle l'Italique, saint Jérôme la Vulgate, saint Grégoire le Grand l'Ancienne. Elle date certainement de la première moitié du deuxième siècle, car on la trouve citée dans les écrits de Tertullien. Diverses raisons, extrinsèques ou intrinsèques, font penser qu'elle dut être composée en Afrique, d'où elle se répandit dans l'Occident. Son autorité était si grande, le peuple chrétien y était si habitué (3)

(1) Page 3.

(2) *De doctr. christ.*, l. II, c. 11.

(3) Saint Jerôme et saint Augustin parlent tous les deux dans leurs lettres d'un évêque d'Afrique qui fut abandonné par son troupeau, parce que, citant Jonas IV, 6, il avait parlé d'un lierre selon la traduction de saint Jérôme, au lieu d'une courge, mentionnée dans les anciennes versions.

que saint Jérôme n'osa pas composer une autre version pour les Évangiles; il se borna à corriger l'Italique d'après le texte grec (1), et nous donna ainsi la Vulgate que l'Église romaine emploie aujourd'hui.

Nous avons l'ancienne Italique dans plusieurs manuscrits qui remontent jusqu'au cinquième siècle, incomplets pour l'ensemble de la Bible, mais où on trouve tous les Évangiles. Ils ont été publiés à Rome en 1748.

Quant à la Vulgate de saint Jérôme, publiée pour les Évangiles en 383, et reçue depuis lors, quoique non pas sans contestation, ni sans difficultés, parmi les catholiques, la multiplication des exemplaires, et la mémoire persistante des anciennes leçons, jointes à la barbarie des âges qui suivirent la chute de l'empire romain, y avaient introduit des fautes en grand nombre. Sous le règne de Charlemagne, une première correction fut faite par Alcuin, mais incomplète et trop vite oubliée dans les désordres des temps. A la même époque, Théodulfe d'Orléans entreprenait une autre revision, moins efficace encore. Je parlerai plus loin du travail ordonné par les papes au seizième siècle.

Les manuscrits de la Vulgate sont nombreux. Le plus correct, et le plus célèbre, est le codex Amiati, qui contient toute la Bible. Il a été écrit en Angleterre et porté à Rome en 715 par l'abbé Ceolfrid. Il est aujourd'hui à la Bibliothèque Laurentienne à Florence. Tischendorf en a publié le Nouveau Testament, Leipsick, 1850 et 1854. Le manuscrit de Fulda, édité par Ranke en 1868, est plus ancien; il date de 540 environ, mais il contient plutôt le *Diatessaron* de Tatien corrigé selon la Vulgate.

2° L'Occident mettait en latin nos Écritures; l'Extrême-Orient les traduisit en syriaque, presque dès la même époque. Au premier rang des versions syriaques se place la Peshito, ou « simple », qui contient toute la Bible, moins quelques parties du Nouveau Testament. On a entouré son origine de légendes, qui la feraient remonter aux Apôtres (2); un scribe n'a pas craint

(1) *Præfat. in Evangelia.*

(2) La version de l'Ancien Testament serait même contemporaine de Salomon.

même de l'inscrire sur un manuscrit, d'ailleurs très ancien, en indiquant la date précise 389 de l'ère grecque (78 de notre ère). Sans ajouter foi à ces fables, la critique a longtemps pensé que la Peshito était composée avant la fin du deuxième siècle (1), et qu'elle se répandit très vite dans tout l'Orient. Elle a été imprimée pour la première fois à Vienne en 1555.

En 1858, Cureton publia à Londres une autre version syriaque, au moins aussi ancienne, mais qui ne contient que des fragments des Évangiles. Pour notre Luc en particulier, le traducteur a souvent répété la faute que saint Jérôme reprochait aux copistes qui l'avaient précédé, introduisant dans son texte des passages complémentaires de Matthieu et de Marc.

Plus récemment encore, en 1892, on a découvert au Sinaï et publié à Londres une troisième version qui paraît remonter à la même antiquité, la Syriaque sinaïtique. L'ancienneté relative de ces trois versions syriaques est un des problèmes les plus discutés parmi les critiques, problème d'autant plus difficile que les traducteurs se sont incontestablement connus et copiés les uns les autres, sans qu'on puisse déterminer lequel a écrit le premier. La question pour nous n'a pas d'importance.

Je ne parle pas des autres versions syriaques faites depuis, celle de Paul, celle de Philoxène, etc.

3° Il est raconté dans la vie de saint Antoine l'Égyptien, qui vivait au quatrième siècle, qu'étant entré dans une église, il y entendit ces paroles qui déterminèrent sa vocation : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, et donne-le aux pauvres ». Or, saint Antoine ne comprenait pas le grec, nous le savons par saint Jérôme son contemporain. Donc dès ce temps-là nos Évangiles étaient traduits dans la langue vulgaire des Égyptiens, c'est-à-dire en copte. On fait même remonter ces versions au troisième siècle.

On connaît trois dialectes coptes : le sahidique dans la haute Égypte, le memphitique dans la moyenne, et le basmurique

(1) Cette date est contestée aujourd'hui ; nos versions syriaques ne remontent peut-être pas au delà des premières années du cinquième siècle.

dans la basse Égypte. C'est dans le dialecte memphitique que les Évangiles ont été publiés par H. Tatam à Londres, en 1829.

Il me semble inutile de signaler les traductions plus récentes en arménien, en arabe, en éthiopien, en persan, en gothique, en slave, et dans nos langues modernes. Le Nouveau Testament, l'Évangile surtout, est écrit aujourd'hui, on peut le dire, dans tous les idiomes usités parmi les hommes. On apprendra cependant avec intérêt qu'il existe en manuscrit une vieille traduction française dont l'auteur fut Guiards des Moulins, vers 1294.

III. — Les versions, les antiques versions surtout, rendent à la critique des services précieux pour fixer le texte et pour en déterminer le sens. On ne trouve pas moins d'utilité à consulter les commentaires, au premier rang ceux qui ont été faits par les Pères. Ils avaient l'habitude d'expliquer au peuple les Saintes Écritures, particulièrement l'Évangile, et nous retrouvons dans leurs œuvres l'interprétation traditionnelle de nos livres sacrés. On a même pu dire que si nos textes venaient à se perdre, il serait facile de les reconstituer en entier avec les citations que la littérature patristique nous fournit.

Les premiers Pères pourtant citaient de mémoire, n'indiquant jamais dans quelle source ils puisaient, mêlant ensemble les passages des divers évangélistes, en sorte qu'on ne peut pas dire toujours s'ils ont eu recours à nos textes écrits ou s'ils ont reproduit la tradition orale telle qu'elle existait alors dans l'Église. Cette difficulté a embarrassé les critiques, en particulier pour un passage de saint Clément de Rome dans sa lettre aux Corinthiens écrite vers 96 (1), où il cite des paroles de Notre Seigneur prises à la fois dans Matthieu (v. 7, et VII, 1, 2) et dans Luc (VI, 36-38). Le rapport avec Luc est plus certain dans l'évangile apocryphe de Pierre et dans la Doctrine des Apôtres (2), composés tous deux avant l'an 125. Malgré la brièveté de ces documents, on y trouve des allusions à des faits, et des

(1) XIII, 2.

(2) Trouvé en Égypte sur un papyrus vers 1890 et publié en Angleterre ; texte grec.

ressemblances de mots qui ne permettent pas de douter que leurs auteurs n'aient emprunté à notre Évangile. La même chose doit être dite du Testament des douze apôtres, écrit par un Juif en grec avant la seconde destruction de Jérusalem en 135.

Les simples citations deviennent des commentaires avec les trente-neuf Homélies d'Origène († 253) sur saint Luc. Nous n'en avons que la traduction latine faite par saint Jérôme, et elles ne vont pas plus loin que le chapitre IV de l'Évangile. On a perdu presque en entier les « exégèses » d'Eusèbe de Césarée († 341) et de saint Cyrille d'Alexandrie († 444) : il faut venir à la fin du onzième siècle pour trouver les commentaires, d'ailleurs excellents, de Théophylacte et d'Euthymius.

Parmi les Pères latins, le plus célèbre est saint Ambroise († 397). Saint Jérôme pourtant lui reprochait de s'écarter du sens littéral. J'ajouterai Bède le Vénérable († 735). Les autres commentateurs de saint Luc ne méritent pas un souvenir.

Depuis la Réforme, parmi les catholiques comme parmi les protestants, les commentateurs ont été très nombreux. Je n'entreprendrai point d'en donner la liste. J'ai indiqué à la fin de la préface ceux dont je compte surtout faire usage.

IV. Quand l'imprimerie fut inventée, nos livres saints furent les premiers qui sortirent de la presse. Le plus ancien livre imprimé avec sa date est un psautier de 1457 que le roi Louis XVIII acheta douze mille francs. Peut-être faut-il faire remonter à 1452 la bible entière (Mayence, en latin), qui se trouve à la bibliothèque Mazarine. Depuis lors, les éditions se succédèrent innombrables dans toutes les langues ; on en connaît cent vingt-quatre dans la première moitié du seizième siècle. J'ai déjà indiqué les publications faites d'après les anciens manuscrits. On imagina bientôt d'imprimer différents textes à côté les uns des autres, quelquefois avec les variantes, des notes critiques, etc. : ce sont les polyglottes et les apparatus ; leur étude regarde la critique biblique générale, plutôt qu'un commentaire sur saint Luc.

Toutes nos Bibles imprimées sont divisées en chapitres et en versets. La répartition en chapitres remonte à un auteur inconnu vers le commencement du treizième siècle. Quant aux versets, ils sont dus à Robert Estienne, le célèbre imprimeur, qui les introduisit pour la première fois dans son édition gréco-latine du Nouveau Testament en 1551, et dans son édition de la Vulgate en 1555. Cette division n'a donc aucune autorité; elle a été souvent faite au hasard; les défauts en sont tels qu'on ne peut s'empêcher de préférer les publications comme celle de M. Fillion, où les coupures sont arrangées de façon à classer les matières. Cependant elle a pour elle un long usage; elle est adoptée partout, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique comme en France, chez les protestants aussi bien que parmi les catholiques; elle est entrée dans les mœurs: aucune citation ne serait possible sans elle aujourd'hui. C'est comme la division du cercle en degrés, minutes et secondes: tous les savants la regrettent, mais ils la subissent, et ils la subiront peut-être longtemps encore, par la trop grande difficulté de la changer.

Deux textes surtout ont été plus fréquemment imprimés. En grec, le texte appelé « reçu », *textus receptus*, conforme à la revision d'Érasme en 1516, et publié par les Elzévier en 1633. C'était la recension byzantine, à laquelle la critique préfère aujourd'hui les leçons alexandrines, suivant les Mjj ℵ, A, B, etc. Aussi ai-je généralement suivi pour le grec le texte moderne de Westcott et Hort, plutôt que le textus receptus.

L'autre texte que l'imprimerie a multiplié de plus en plus, c'est notre Vulgate latine. Le concile de Trente l'avait déclarée « authentique » ; ce qui, comme l'expliquait Bellarmin (1), ne signifie pas qu'elle soit exempte de fautes, mais qu'elle ne contient aucune erreur dans les matières de foi ou de morale, ni dans le reste quant à la substance pour les paroles ou pour les récits. De plus, le concile en imposait l'usage dans les lectures et les discussions publiques. Il fallait donc en avoir le texte dans toute sa pureté. Diverses congrégations y travaillèrent de

(1) *De verbo Dei*, l. II, c. 10-11.

1588 à 1592, surtout sous les papes Sixte V et Clément VIII, avec la pensée, non de donner une traduction latine aussi parfaite que possible, mais de rétablir dans son intégrité primitive « cette vieille version que le long usage de tant de siècles a approuvée dans l'Église (1) ».

On connaît maintenant d'une manière complète l'origine de l'Évangile de saint Luc. J'ajoute seulement que la traduction française de M. l'abbé Crampon est faite sur la Vulgate, en tenant compte du texte grec.

XII

ACCORD DES ÉVANGILES

La meilleure méthode pour commenter un évangéliste, c'est évidemment de consulter les autres. Cela est surtout vrai des synoptiques. Puisque dans l'ensemble ils sont rédigés sur un même plan, ce que Luc n'aura pas dit, on le trouvera dans Matthieu ou dans Marc. Pour un chrétien qui croit à l'inspiration de nos livres saints, aucun procédé ne peut être ni plus sûr ni plus efficace. Même au point de vue purement humain et critique, ces livres divers ont au fond une source commune, l'enseignement des Apôtres et des premiers disciples; ils attestent la tradition orale, qui partout a précédé l'écriture, et si nous voulons retrouver cet antique témoignage dans son ensemble complet, il faut fondre en un tout homogène les fragments épars que chacun des évangélistes nous a conservés.

Malheureusement cette fusion n'est pas toujours facile. Concordants pour l'ensemble, nos trois synoptiques, sans parler de Jean, varient prodigieusement dans les détails. Il est inutile de dresser un tableau de ces divergences, qu'on retrouve presque à chaque verset. Tantôt les mêmes faits ne sont pas présentés dans le même ordre: tantôt ils diffèrent par les circonstances

(1) Concil. Trid., sess. IV.

de lieu, de moment, de personnes; les mêmes discours s'adressent chez l'un aux Pharisiens, chez l'autre à la multitude ou aux disciples; on peut dire qu'il n'y a pas un miracle de Jésus, ni un enseignement, ni un fait quelconque de sa vie, où la concordance entre les trois livres soit complète. Autrefois les exégètes, protestants surtout, admettaient autant d'événements différents. Ainsi dans Matthieu (xx, 29-34) Jésus à la sortie de Jéricho guérit deux aveugles; d'après Marc (x, 46-52) il n'y en a qu'un; selon Luc (xviii, 35-43) un seul aussi, seulement Jésus le guérit non plus en sortant, mais au contraire en approchant de la ville. On supposait deux, et même trois miracles distincts. Pourtant toutes les autres circonstances sont identiques dans les trois récits; les appels réitérés du malheureux, la réponse de Jésus sont exprimés dans les mêmes termes. Est-il croyable qu'un même fait se soit ainsi répété, de la même façon, à quelques heures d'intervalle? En outre, pourquoi Matthieu n'aurait-il rien dit du prodige mentionné par Luc, et réciproquement? Mais d'un autre côté s'il n'y a eu qu'une seule guérison, comment expliquer les divergences de nos narrations?

I. — La fameuse théorie des doublets en explique un certain nombre. Elle consiste à supposer chez les évangélistes, chez Matthieu surtout, une préoccupation analogue à celle des exégètes dont je viens de parler. Ainsi une tradition orale plaçait une guérison d'aveugle à la sortie de Jéricho, une autre la mettait à l'entrée. Matthieu n'a rien voulu perdre, et il a supposé deux aveugles au lieu d'un seul. Les doublets sont beaucoup plus rares dans Luc, qui s'est informé avec soin, et qui a écrit avec ordre. A priori on peut dire qu'ils étaient inévitables, étant donné le mode de composition des Évangiles, qui ne sont pas des livres d'écrivains, mais des rédactions d'enseignements oraux. L'autorité de nos récits n'en est que plus vénérable sans doute; mais en les interprétant il ne faut pas oublier leur origine ni les conditions dans lesquelles ils ont été écrits.

Ce système pourtant ne résout pas toutes les difficultés. Si nous voulons les aborder franchement dans leur force entière,

ne prenons pas un fait raconté par trois auteurs différents. Examinons le même fait, présenté par le même auteur, seulement dans des circonstances différentes. Ainsi saint Luc a raconté deux fois l'Ascension de Notre Seigneur (XXIV, 46-fin ; Act. I, 4-14), et les deux récits ne sont pas faciles à concilier dans les détails. Il existe un exemple plus extraordinaire encore. Dans le même livre, dans les Actes des Apôtres, la conversion de saint Paul est rapportée une première fois par saint Luc (IX, 1-19) ; une deuxième fois par saint Paul lui-même dans un discours aux Juifs de Jérusalem (XXII, 5-16) ; et une troisième fois encore par saint Paul dans un discours au roi Agrippa (XXVI, 12-18). Or ces trois récits, consignés dans le même livre, nous présentent des discordances irréductibles. Ainsi au IX, 7, les compagnons de saint Paul entendent la voix qui lui parle, mais ils ne voient personne ; au XXII, 9, ils voient bien la lumière, mais ils n'entendent pas la voix ; au XXVI, 14, il n'est plus question de rien de pareil, seulement tous sont tombés par terre. D'autres détails encore sont presque aussi difficiles à concilier. Cet exemple est précieux, parce qu'il va nous permettre d'examiner à fond la question de l'accord entre nos Évangiles. On reconnaîtra, je pense, qu'en le choisissant je n'atténue pas la difficulté. Assurément saint Luc n'avait pas oublié au XXII ce qu'il avait dit au IX ; comment donc met-il sur les lèvres de saint Paul le contraire précisément de ce que lui-même a écrit? Si nous comprenons ces contradictions, nous n'aurons plus de peine à nous expliquer les divergences des synoptiques.

Je constate d'abord qu'humainement ces désaccords n'ébranlent pas l'autorité des Évangiles, ni leur valeur historique. S'il fallait rejeter de l'histoire tous les événements pour lesquels divers récits nous apportent aussi des détails divers, on la réduirait peut-être à une page blanche. Dès qu'il y a pour un fait deux narrateurs, il y a aussi deux narrations, et plus opposées souvent, plus inconciliables que ne sont les nôtres. C'est précisément le rôle de la critique de comparer les relations entre elles, de les harmoniser quand c'est possible, de faire un choix quand il le faut absolument, en donnant ses raisons ; du

reste la préférence accordée à un auteur sur un point n'empêchera pas de consulter les autres, ni de se ranger à leur avis peut-être ailleurs. La critique biblique poursuit le même but par les mêmes moyens. Elle aussi examine, consulte, pèse, choisit, et craint de se tromper si elle est sage.

La difficulté n'est donc pas spéciale à nos Livres saints. Je ne parle pas de l'embarras où l'on est pour concilier deux historiens, témoins oculaires pourtant l'un et l'autre, Salluste par exemple avec Cicéron sur la conjuration de Catilina. Mais chez les écrivains classiques comme dans saint Luc, quand un même fait est rapporté plusieurs fois par un même personnage, presque toujours on y rencontre des contradictions. Que l'on rapproche les lettres de Cicéron et ses discours, certaines narrations de Tite-Live entre elles, les conversations de Napoléon à Sainte-Hélène avec ses propres documents officiels antérieurs, à chaque instant on sera arrêté par les embarras dont je parle ici. Les sources concordent pour le fond des choses, pour les événements en gros ; mais dans les détails accessoires, les divergences se multiplient et éclatent à chaque ligne. Voici un écrivain de premier ordre, presque contemporain de saint Luc, le plus irréprochable des historiens anciens, le grave Tacite lui-même : au livre V de ses Histoires, il dit (4) qu' « une figure d'âne est consacrée dans le sanctuaire des Juifs » ; et une page plus loin (9) qu' « on a su par Pompée qu'il n'y avait dans le temple des Juifs aucune image des dieux, que tout était nu, que *le sanctuaire ne renfermait rien.* » Plus près de nous, prenons Saint-Simon, témoin irrécusable lorsque sa passion n'est pas en jeu : dans ses Mémoires il raconte d'après Chamillart, qui était présent, une conversation entre Louis XIV et Catinat en mars 1702 ; puis il reproduit la même conversation, toujours d'après Chamillart, dans le Parallèle des rois Louis XIII et Louis XIV, et les deux récits ne concordent pas. Presque de nos jours enfin, Grouchy a-t-il, oui ou non, reçu l'ordre de rejoindre le champ de bataille de Waterloo ? Voilà certes un problème plus important que de savoir si les compagnons de saint Paul ont entendu la voix qui lui parlait ou seulement vu la lumière. Eh bien, plus on con-

sulte de documents, plus on hésite à se prononcer. Mais cette incertitude n'empêche personne de reconnaître que la puissance de Napoléon s'est effondrée au Mont-Saint-Jean sous les coups de Blücher associé à Wellington. Tous les hommes familiarisés avec les études historiques le sont aussi avec ces difficultés : ils les y rencontrent à chaque pas: mais les lecteurs ordinaires seront facilement déconcertés si on leur dit : il y a des contradictions dans l'Évangile. J'ai voulu leur montrer que même des contradictions formelles sur quelques points — elles ne sont jamais qu'apparentes dans l'Évangile — ne permettent pas de rejeter un historien, encore moins de suspecter sa bonne foi. Traitez saint Luc comme vous traitez Tacite; nous avons bien le droit, il me semble, de le demander.

Remarquons enfin que nous portons partout, nous modernes, des exigences de précision absolument inconnues à nos pères. Nous sommes nés dans un siècle scientifique ; les méthodes, les rigueurs scientifiques ont pénétré et façonné nos esprits. Le mot de « vérité » se présente à nous avec un sens strict, étroit, que ne connaissaient pas les anciens, les Orientaux surtout. Renan a insisté sur cette idée, avec raison, je le reconnais volontiers, tout en regrettant qu'il l'ait fait trop souvent avec des termes et dans des occasions qui devaient révolter les consciences chrétiennes.

Me permettra-t-on de donner un exemple qui, mieux que les discours, fera comprendre les habitudes de l'antiquité sur ce point capital ? On sait que la chronologie est, comme on dit, un des yeux de l'histoire. Or, une vraie chronologie n'existait pas pour les anciens, elle n'était même pas possible; car on n'avait pas l'idée indispensable d'un point de départ pour la supputation des années. Les Grecs seuls connaissaient une ère, celle des Olympiades, qui d'ailleurs ne remontait pas bien haut (776 av. J.-C.); même chez eux, cette ère n'était pas la seule. Pour les autres peuples, rien de difficile, rien d'impossible plutôt, ainsi que je le montrerai plus loin, comme de donner la date précise d'un fait. On n'avait pas le souci de la savoir, j'entends avec la netteté mathématique que nous exigeons de nos jours.

Poursuivons encore cet exemple. Aujourd'hui tout le monde sait l'heure; tout le monde a une montre qui l'indique avec précision, jusqu'aux minutes, et au besoin les secondes. Mais les anciens n'avaient même pas de terme pour désigner ces divisions du temps; les mots « minute », « seconde », sont des mots modernes, dont un contemporain d'Auguste ne comprendrait pas le sens. Quand un Romain à Rome, quand Marius ou Sylla voulait savoir l'heure, il envoyait un esclave regarder au cadran solaire qu'on avait confisqué en Grèce, et qu'on avait établi au Forum tant bien que mal, plutôt mal que bien, dit-on: et notre homme attendait paisiblement que son messager rapportât l'indication demandée. Est-il nécessaire d'insister pour faire comprendre combien de telles habitudes étaient différentes des nôtres, et à quel point les manières de penser, les besoins d'exactitude, les exigences de précision, devaient s'en ressentir dans toutes les circonstances de la vie? Un esprit où l'idée du temps est ainsi flottante et incertaine, comment porterait-il une rigueur mathématique dans ses autres conceptions?

Est-ce à dire que nous soyons beaucoup plus avancés en réalité sous ce rapport? Il est assez piquant de le remarquer : tout le monde sait l'heure aujourd'hui, mais tout le monde, ou presque tout le monde la sait mal. D'abord il a fallu distinguer entre le temps vrai et le temps moyen : la différence est parfois de vingt minutes. Ensuite, il y a autant d'heures véritables que de méridiens; comme cette multiplicité des temps était insupportable, on a établi dans nos pays civilisés des fuseaux horaires qui s'appliquent à toute une région. Ainsi en France le coup de *midi* des horloges est partout identique avec celui de Paris. C'est pour Brest une erreur de vingt-sept minutes environ, qui pendant la moitié de l'année s'ajoute à celle du temps moyen. La montre d'un Breton indique donc parfois midi, tandis qu'en réalité il est à peine onze heures et quart. La vie entière à Brest est pourtant réglée sur cette illusion. Dira-t-on que nous ayons fait beaucoup de progrès sur l'antiquité? et notre exactitude apparente est-elle en vérité plus exacte, plus précise, plus scientifique que la bonhomie facile et peu exigeante des anciens?

Aussi s'est-il rencontré des hommes, même dans les temps modernes, et ce n'était pas toujours des sots, qui ont protesté contre la tyrannie de notre précision toute conventionnelle, qui n'ont pas voulu se soumettre à nos exigences de minutes et de secondes. Un des pères méconnus de la pensée contemporaine, Rousseau, a écrit de lui-même (1) : « Le moment où il se défit de sa montre fut un des plus doux de sa vie. Grâces au ciel, s'écria-t-il dans un transport de joie, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est! » Jean-Jacques jugeait des événements par son cœur plutôt que par sa montre, mais au moins il n'en était pas dupe. Combien aujourd'hui, sans le savoir, se fient à leur horloge, instrument commode mais mensonger, au détriment de leur esprit!

II. — Humainement donc on comprend les divergences des évangélistes. La critique historique n'a pas le droit de s'en choquer; à plus forte raison, elle n'a pas le droit de s'en autoriser pour rejeter ce qui reste commun à nos divers récits. Sa tâche unique, je le répète, est d'essayer des conciliations, et de choisir avec réflexion si l'accord est décidément impossible. Ainsi pour la conversion de saint Paul, je préférerais le chapitre IX, parce que les deux autres narrations se trouvent dans des discours qui ne comportent pas le même degré d'exactitude matérielle.

Mais pour nous, qui admettons l'inspiration, le problème semble bien autrement difficile. Écrivant sous l'action divine, l'auteur n'a pas pu se tromper, il a nécessairement dit la vérité les deux fois. Comment cela est-il possible? En définitive, est-ce un ou deux aveugles que Jésus a guéris à Jéricho? Luc comme Matthieu reçoit l'assistance du Saint-Esprit; donc leurs deux relations sont exemptes d'erreur; mais alors comment expliquer leur désaccord?

Comprenons que l'inspiration ne supprime pas les conditions humaines ordinaires dans lesquelles se trouvent les auteurs des

(1) *Rousseau juge de Jean-Jacques*, second dialogue.

livres saints. Elle les préserve d'erreur ; mais il faut entendre ce terme « erreur » comme l'entendaient les auteurs eux-mêmes et leurs contemporains, non comme nous l'entendons, nous, hommes du vingtième siècle. Autrement l'Esprit saint aurait dû s'accommoder par avance aux préoccupations de tous les âges à venir, et pour satisfaire les siècles futurs, nos auteurs seraient devenus inintelligibles à leurs contemporains. Cette remarque est facile à comprendre, et elle répond à tout. Reportons-nous à l'époque où Matthieu et Luc ont écrit ; essayons de nous représenter leur but et leurs moyens. Ils recueillent les traditions sur la vie de Jésus, ses actes, ses paroles ; on leur raconte que le Maître a guéri un aveugle près de Jéricho ; identiques pour le fond, ces narrations orales diffèrent par certaines circonstances. Qu'importe, pourvu qu'on y trouve encore une fois la preuve que Jésus « a passé en faisant le bien » (Act. x, 38) ? N'était-ce pas là la vérité essentielle ? Et ne l'est-ce pas encore ? Car quel est le prédicateur qui, ayant à commenter ce récit devant les fidèles, n'omettra pas la question du nombre des aveugles, pour insister sur leur prière, sur leurs cris redoublés, sur la puissance et la bonté de Jésus, le perpétuel Sauveur de ceux qui souffrent ?

Je n'hésiterai donc pas, malgré les difficultés, à employer les autres Évangiles pour enrichir saint Luc. Je ne dissimulerai pas les apparentes contradictions. Je compte sur la bonne volonté, mieux encore sur la bonne foi de mon lecteur, pour ne pas en exagérer la portée. Je lui soumettrai mes solutions ; il pourra les prendre ou les rejeter. Dans tous les cas, il se souviendra comme moi que la vérité est là, dans ce livre que nous avons à parcourir ensemble, et avec la vérité le salut aussi, et la vie pour ce monde et pour l'éternité.

XIII

MILIEU HISTORIQUE DES FAITS ÉVANGÉLIQUES

Saint Paul a écrit : « Jésus-Christ hier, et aujourd'hui, lui encore dans tous les siècles » (Hebr. XIII, 8). Il ne dit pas cela de Dieu, mais du Verbe fait chair, de Jésus à la fois Dieu et homme, affirmant ainsi que le fils de Marie domine tous les temps, tous les âges, toutes les époques. Dès la création, Jésus est déjà dans la pensée divine, dans l'amour que Dieu porte à notre race (Joan. IV, 10. — Hebr. II, 16), il inspire et dirige toute l'histoire qui n'a d'autre but que de le préparer. Et jusqu'à la fin des temps il est encore, par son influence, par son action dans les âmes, par son union avec son Église, corps toujours vivant dont il est la tête (Coloss. I, 18). N'oublions jamais cela quand nous parlons de Jésus-Christ : sa vie n'est pas seulement un grand fait, un événement considérable dans l'histoire de l'humanité ; elle est le fait unique, l'événement capital de notre race, qui s'impose et qui domine sur tous les siècles et tous les pays.

Il semble donc oiseux, presque impie, de chercher les conditions du milieu dans lequel Jésus a vécu. Quand on veut étudier un grand homme, on commence par déterminer les circonstances extérieures parmi lesquelles s'est écoulée sa vie ; qu'a-t-il reçu de son époque, de ses ancêtres, de son climat, des habitudes héréditaires de sa race, des idées courantes chez ses contemporains ? Que ce soit un écrivain, un artiste, un philosophe, un politique, un général même ou un fondateur de religion comme Bouddha, Mahomet ou Luther, cette étude paraît indispensable pour le comprendre, lui et son œuvre. Mes lecteurs sont familiarisés avec ces procédés des travaux modernes ; je n'ai pas à leur apprendre les résultats merveilleux auxquels est arrivée la psychologie historique poussée dans ce sens. Mais précisément Jésus échappe à toute recherche pa-

reille. Par un privilège unique, que Rousseau indiquait déjà avec une surprise éloquente (1), il n'est ni de son temps ni de son pays ; ses actes, ses paroles ne rappellent jamais ni sa race, ni son époque ; il échappe à son milieu, il ne lui doit rien, ni une idée, ni un enseignement, ni une manière d'agir. En toute circonstance, au lieu de recevoir l'influence de son entourage, il le domine, et de si haut que pour comprendre l'Évangile il faut descendre dans les profondeurs de notre nature humaine les plus intimes, les plus permanentes aussi, les plus étrangères aux accidents variables de l'espace et du temps.

Prenons garde cependant d'idéaliser trop le personnage de Jésus-Christ. Il est Dieu, et comme tel il s'élève bien au-dessus des conditions particulières dans lesquelles il a vécu. Mais il est homme aussi, un homme réellement historique ; il a connu « les jours de sa chair (Hebr. v, 8) » : on peut donc compter ces jours : on peut, et on doit les placer dans le cadre où ils se sont écoulés. Saint Jean (I, Jean. iv, 3) protestait déjà contre « tout esprit qui divise Jésus, » qui refuse de « confesser que Jésus est venu en chair ». Ne craignons donc pas d'exposer la géographie, la chronologie de l'histoire évangélique, puis la situation politique, religieuse et morale de la société juive qui entourait le Sauveur. Ces quatre études sont la préface nécessaire d'un commentaire sur l'Évangile. Elles ne nous expliqueront pas le personnage divin que saint Luc a retracé ; mais elles nous aideront à comprendre les textes que j'aurai à expliquer par la suite.

I. — *Géographie de la Palestine.*

Tout le monde connaît ce pays et son histoire. Conquis par les Hébreux échappés de l'Égypte, partagé en deux royaumes après la mort de Salomon, envahi par les Assyriens, rendu aux

(1) Dans le célèbre passage sur la personne de Jésus-Christ, Profession de foi du vicaire savoyard, *Émile*, l. IV.

Juifs sous les rois de Perse, parcouru par Alexandre dans sa course rapide à travers l'Asie, puis rangé sous la domination des Séleucides, les Macchabées le délivrèrent et lui rendirent son autonomie dans le milieu du deuxième siècle avant notre ère, jusqu'à ce que l'influence de Rome, tantôt directe, tantôt à travers des princes qui n'étaient que des sujets, se fût établie dans toute la région. On ne sera pas surpris de telles péripéties si l'on se rappelle que la Palestine est la route nécessaire entre l'Asie et l'Afrique, ou plus exactement entre la Syrie et l'Égypte.

La Palestine a la forme d'un carré allongé, ou plutôt d'un rectangle borné par la mer à l'ouest et par des déserts à l'est. Sa longueur du nord au sud est de 230 kilomètres environ, avec une largeur moyenne de 65 kilomètres ; sa surface totale, en y comprenant la région à l'est du Jourdain, est de 16 000 kilomètres carrés. Comme étendue et comme forme, elle ressemble assez à notre ancienne province de Franche-Comté ; comme aspect aussi, à cause des montagnes qui enferment quelques riches vallées. Mais il y a deux différences considérables, qu'il importe de signaler : le climat, et le régime des eaux.

La Palestine appartient presque à la zone torride. Elle est coupée à peu près en son milieu par le 32e parallèle ; c'est presque la latitude du Caire, tandis qu'Alger est située à près de 37°. En outre le Jourdain, dont je vais parler, coule dans une dépression profonde, d'un niveau très inférieur à celui de la Méditerranée : la cote du lac de Tibériade que le fleuve traverse est — 208 mètres ; celle de la mer Morte où il se jette est — 392. Il en résulte que la vallée du Jourdain est en été une véritable fournaise, où les températures de 50 degrés à l'ombre ne sont pas rares. Cependant les montagnes amènent un climat bien différent : sur les cimes qui entourent Jérusalem et qui s'étendent dans le sud, la neige tombe presque tous les hivers.

De plus, tandis que la Franche-Comté est un pays frais, arrosé de toutes parts, vert pendant l'année entière, la Palestine présente, de mai à janvier, l'aspect le plus aride, sec, gris

sous la lumière intense et sous un ciel d'un bleu presque noir. Il n'y a qu'un fleuve, le Jourdain, qui coule du nord au sud pendant 280 kilomètres, entre les pentes du mont Hermon et le gouffre de la mer Morte. Les sources mêmes et les puits sont rares. Il pleut en hiver, jamais en été, les automnes et les printemps n'existent presque pas.

On me permettra, pour donner une idée de la Palestine, de rappeler ici deux passages célèbres qui montreront l'aspect du pays mieux que je ne saurais le faire. C'est Chateaubriand dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, troisième partie :

« Quand on voyage dans la Judée, d'abord un grand ennui saisit le cœur ; mais lorsque, passant de solitude en solitude, l'espace s'étend sans bornes devant vous, peu à peu l'ennui se dissipe, on éprouve une terreur secrète qui, loin d'abaisser l'âme, donne du courage et élève le génie. Des aspects extraordinaires décèlent de toutes parts une terre travaillée par des miracles : le soleil brûlant, l'aigle impétueux, le figuier stérile, toute la poésie, tous les tableaux de l'Écriture sont là. Chaque nom renferme un mystère ; chaque grotte déclare l'avenir ; chaque sommet retentit des accents d'un prophète. Dieu même a parlé sur ces bords : les torrents desséchés, les rochers fendus, les tombeaux entr'ouverts attestent le prodige ; le désert paraît encore muet de terreur, et l'on dirait qu'il n'a osé rompre le silence depuis qu'il a entendu la voix de l'Éternel. »

Voici maintenant la peinture que fait Renan du lac de Tibériade ou de Génésareth (1). J'emprunte sa description d'autant plus volontiers, qu'une grande partie des événements rapportés dans notre Évangile se sont passés sur cette mer de Galilée :

« Le lac, l'horizon, les arbustes, les fleurs, voilà tout ce qui reste du petit canton de trois ou quatre lieues où Jésus fonda son œuvre divine. Les arbres ont totalement disparu. Dans ce pays, où la végétation était autrefois si brillante que Josèphe y voyait une sorte de miracle, — la nature, suivant lui, s'étant

(1) *Vie de Jésus*, ch. VIII.

plu à rapprocher ici côte à côte les plantes des pays froids, les productions des régions chaudes, les arbres des climats moyens, chargés toute l'année de fleurs et de fruits, — dans ce pays, dis-je, on calcule maintenant un jour d'avance l'endroit où l'on trouvera le lendemain un peu d'ombre pour son repas. Le lac est devenu désert. Une seule barque, dans le plus misérable état, sillonne aujourd'hui ces flots jadis si riches de vie et de joie. Mais les eaux sont toujours légères et transparentes. La grève, composée de rochers ou de galets, est bien celle d'une petite mer, non d'un étang, comme les bords du lac Huleh. Elle est nette, propre, sans vase, toujours battue au même endroit par le léger mouvement des flots. De petits promontoires, couverts de lauriers-roses, de tamaris et de capriers épineux, s'y dessinent ; à deux endroits surtout, à la sortie du Jourdain, près de Tarichée, et au bord de la plaine de Génésareth, il y a d'enivrants parterres, où les vagues viennent s'éteindre en des massifs de gazon et de fleurs. Le ruisseau d'Aïn-Tabiga fait un petit estuaire, plein de jolis coquillages. Des nuées d'oiseaux nageurs couvrent le lac. L'horizon est éblouissant de lumière. Les eaux, d'un azur céleste, profondément encaissées entre des roches brûlantes, semblent, quand on les regarde du haut des montagnes de Safed, occuper le fond d'une coupe d'or. Au nord, les ravins neigeux de l'Hermon se découpent en lignes blanches sur le ciel ; à l'ouest, les hauts plateaux ondulés de la Gaulonitide et de la Pérée, absolument arides et revêtus par le soleil d'une sorte d'atmosphère veloutée, forment une montagne compacte, ou pour mieux dire une longue terrasse très élevée, qui, depuis Césarée de Philippe, court indéfiniment vers le sud. »

On trouvera à la fin de cet ouvrage une carte de la Palestine au temps de Notre-Seigneur.

On y trouvera aussi un plan de Jérusalem à la même époque. Située sur l'arête de la longue chaîne qui sépare le Jourdain de la Méditerranée, la ville « occupe l'extrémité méridionale d'une sorte d'éperon ou de plateau allongé qu'entourent deux ravins, celui de Cédron à l'est, et celui d'Hinnom à l'ouest et au

sud (1). » Ce plateau était divisé encore en deux montagnes inégales par une troisième vallée, aujourd'hui comblée par les ruines, qu'à l'époque gréco-romaine on appelait le Tyropæon, et qui tombait dans les deux autres précisément à leur confluent. En allant de l'ouest à l'est, la plus haute montagne et la plus vaste, entre Hinnom et le Tyropæon, était la ville de David ou mont Sion ; le rocher du Golgotha ou Calvaire s'élevait au nord de Sion, en dehors de l'enceinte. Entre le Tyropæon et le Cédron, le mont Moria, moins élevé, quoique encore à 725 mètres au-dessus de la Méditerranée, portait le temple avec la tour Antonia, vraie forteresse construite par Hérode pour dominer la chaussée qui à travers le Tyropæon réunissait la ville au temple. A l'est enfin, de l'autre côté du Cédron se dressait le mont des Oliviers, dont la cime atteint près de 800 mètres au-dessus de la Méditerranée à l'ouest et 1200 mètres au-dessus de la mer Morte, tandis que de ses pentes on aperçoit la cité sainte comme étendue et étagée avec tous ses monuments. C'est par le mont des Oliviers qu'on allait à Béthanie, plus loin à Jéricho et à la mer Morte. Cette brève description suffit, avec la carte, pour comprendre les événements rapportés dans l'Évangile.

La population de la Palestine est évaluée aujourd'hui à six cent mille habitants ; mais il ne paraît pas douteux qu'elle ne fût plus nombreuse à l'époque de Jésus-Christ. Celle des trois départements formés par la Franche-Comté, que j'ai prise comme terme de comparaison, est de neuf cent mille habitants.

II. — *Chronologie de l'histoire évangélique.*

On dit communément parmi les chrétiens que Jésus est né le 25 décembre de l'an 1er de l'ère chrétienne, l'an 753 de la fondation de Rome, qu'il a commencé son ministère à l'âge de

(1) Perrot et Chipiez, *L'Art dans l'antiquité*, t. IV, page 159.

trente ans, que ce ministère a duré trois ans, et que Jésus a été crucifié le vendredi veille de Pâque dans l'an 33.

Malheureusement presque toutes ces dates sont inexactes, ou du moins incertaines. Elles reposent, non sur l'Évangile, ni sur une tradition primitive, mais sur les calculs de Denys le Petit, un moine grec qui vivait à Rome dans le milieu du sixième siècle, et sur les affirmations d'Eusèbe de Césarée au quatrième siècle. Quand les modernes ont repris ces problèmes avec les ressources dont ils disposent, ils ont bien vite reconnu des erreurs. Ainsi l'an 1er fixé par Denys le Petit comme point de départ de l'ère chrétienne, ne peut pas avoir été l'époque de la naissance de Notre-Seigneur; car Jésus est né incontestablement sous Hérode le Grand, et ce roi est mort au plus tard dans le printemps de l'an 3 avant notre ère, 750 de Rome.

A quel âge le Sauveur a-t-il commencé sa vie publique? On répond : à trente ans, et on s'appuie sur Luc III, 23. Mais l'évangéliste a eu bien soin d'ajouter : « environ, ὡσεὶ ἐτῶν τριάκοντα », ce qui peut parfaitement s'entendre de quelqu'un qui a entre vingt-huit et trente-deux ans. D'où une marge de cinq ans au moins.

La même incertitude plane sur la durée du ministère de Jésus. L'opinion commune lui attribue trois ans, parce que c'est le calcul d'Eusèbe, qui semble s'appuyer lui-même sur des textes de saint Jean. Mais ces textes ne sont pas clairs; Jean mentionne simplement des fêtes des Juifs, et il s'agit de savoir s'il entend Pâque ou une autre solennité. Quand le mot fête, en grec ἑορτή, est précédé de l'article, *la* fête, sans autre désignation, il n'y a guère de doute, ce mot désigne Pâque; mais par exemple au V, 1. certains manuscrits donnent l'article, et d'autres ne l'ont pas. Ailleurs (VI, 4) plusieurs copies mentionnent expressément la Pâque, tandis que d'autres suppriment le mot. Voilà donc les critiques en droit de bâtir leurs systèmes, et ils n'y ont pas manqué, chez les modernes pas plus que parmi les anciens. Déjà saint Irénée écrivait que le ministère de Notre-Seigneur avait duré dix ans, tandis que le plus grand nombre des Pères avant Eusèbe limitait sa prédication à une seule année. Personne au-

jourd'hui n'admet plus l'affirmation de saint Irénée; mais entre quarante-cinq mois et dix-huit, toutes les opinions ont leurs défenseurs.

Enfin la mort de Notre-Seigneur n'a pas non plus de date assurée. L'année dépend évidemment du système adopté sur les trois points qui précèdent: le mois et son quantième dépendent de l'année; le jour était incontestablement un vendredi, la veille du sabbat des Juifs : mais était-ce le jour de Pâque, ou la veille? Il y a sur ce sujet une controverse célèbre : les synoptiques indiquent le jour de la fête, saint Jean affirme la veille. D'où résulte pour l'année une hésitation d'autant plus grande, car Pâque étant fixé au quatorzième jour de la lune de Nisan, la date sera différente selon que ce quatorzième jour doit tomber un vendredi ou un samedi.

J'expose sincèrement toutes ces obscurités, sans me dissimuler l'impression qu'elles peuvent produire. Les esprits modernes vont être choqués de ce que la chronologie évangélique présente de vague, de flottant, d'indécis: certains lecteurs se demandent déjà si on peut accorder quelque réalité historique à des événements dont la date paraît aussi incertaine. Qu'ils se rassurent pourtant : malgré ces divergences de détail, la « réalité historique » du personnage de Jésus est un fait incontestable et incontesté; personne (1), même parmi les critiques les plus audacieux (2), ne met en doute les faits de Jésus dans leur trame essentielle, la vie cachée, la prédication publique, la mort san-

(1) Excepté Dupuis, comme je l'ai indiqué ci-dessus, page 37. Mais à quoi bon rappeler cet excentrique personnage? Qui a lu *l'Origine de tous les cultes?*

(2) Voici comment s'exprime un de ces critiques « les plus audacieux » : « La reconnaissance de la messianité de Jésus est ici (chez les synoptiques) l'hommage arraché à l'enthousiasme croissant des apôtres par une longue série d'expériences morales. Assurément il est possible que dans cette tradition (celle des synoptiques) tardivement consignée par écrit il se soit glissé plus d'un épisode inexact, mais ses grandes lignes sont d'une vérité psychologique trop profonde pour que l'on ait le droit d'en contester le caractère historique, à moins d'avoir des textes ou des faits bien documentés à lui opposer (Jean Réville, *Le quatrième Évangile*; Paris, 1901, pages 130-131).

glante à Jérusalem. Mais il faut bien comprendre que le besoin de précision chronologique est un sentiment tout à fait inconnu à l'époque où ont été rédigés nos Evangiles. J'en ai déjà parlé (1); je vais y revenir avec quelques développements. Ces explications valent mieux qu'un commentaire de détail; apres les avoir lues, on ne demandera plus à la narration de saint Luc un ordre et un enchaînement des temps qu'il n'y faut décidément pas chercher.

A l'époque de Jésus-Christ, il y avait deux chronologies bien distinctes (2) : celle du monde gréco-romain, et celle des Juifs. Voyons d'abord la première.

Les Grecs employaient deux ères : celle des Olympiades, par périodes de quatre années dont la première commençait en 776 avant Jésus-Christ ; et celle des Séleucides, communément appelée ère des Grecs, dont le point de départ est en 312 avant Jésus-Christ. Les Romains avaient trois manières de compter les années : tantôt par les consuls, tantôt (depuis Varron) à partir de la fondation de Rome en 754 avant Jésus-Christ, tantôt (depuis Auguste) à partir de la bataille d'Actium en 31 avant Jésus-Christ. En outre, une quatrième manière s'introduisit bientôt, c'était de compter les années à partir du règne de tel ou tel empereur, et quand cet empereur, comme Tibère, avait été associé à l'empire avant la mort de son prédécesseur, il y avait deux chronologies, selon qu'on prenait pour point de départ la date de sa nomination ou celle de son entrée en fonctions véritable et réelle (3).

Ce n'est rien encore. Mais dans les Olympiades, l'année commençait au solstice d'été ; dans l'ère des Grecs au 1er octobre ; pour les consuls au 1er janvier ; à partir de la fondation de Rome au 21 avril. Quand on compte par les règnes des empereurs, tantôt la première année enferme douze mois, trois cent soixante-

(1) Pages 69 à 71.

(2) Je me suis servi ici de Schürer : *Le Peuple juif au temps de Jésus-Christ*, traduction anglaise de la seconde édition ; Édimbourg, 1900.

(3) Ajoutons encore que les villes hellénistiques de la Palestine avaient souvent leurs ères particulières, qu'on retrouve sur leurs médailles ; Schürer, paragr. 23.

cinq jours complets, et ainsi de suite ; tantôt elle ne dure que jusqu'au 31 décembre suivant, et la seconde année commence au 1er janvier qui suit leur élévation à l'empire, sans que les écrivains avertissent ordinairement de leur manière de compter. Si l'on combine cette remarque avec l'observation faite ci-dessus, on verra que la quinzième année de Tibère, par exemple, mentionnée par Luc (III, 1), n'indique pour nous qu'une date assez indécise.

La confusion est bien pire chez les Juifs. Là, d'abord il n'y a point d'ère, aucun point de départ fixe pour compter les années. L'historien Josèphe classe les événements selon les règnes des souverains : « en telle année d'Hérode », dit-il. Mais Hérode fut roi de droit en vertu d'une désignation du sénat romain plusieurs années avant de l'être en fait par la conquête ; et Josèphe, sans avertir, prend pour point de départ tantôt l'une ou l'autre date. De plus que faut-il entendre par un an chez les Juifs? La question paraît étrange, tant on la croit claire : en réalité elle est presque insoluble. En premier lieu les Juifs emploient quatre années qui commencent à des dates différentes : celle des rois et des fêtes s'ouvre le 1er du mois de Nisan ; l'année civile part du 1er Tézri ; c'est le 1er Elul pour la répartition du bétail, et le 1er Shebat pour la cueillette des fruits. Puis le mois nouveau, quand commence-t-il? Quand des témoins dignes de foi affirment avoir aperçu la lune nouvelle. Un calendrier, ou arrangement préalable, est chose si inconnue, qu'on envoie alors des courriers en Mésopotamie pour annoncer aux Juifs, qui y sont très nombreux, l'ouverture du mois nouveau. Enfin, et voilà le pire, les années ont tantôt douze et tantôt treize mois. Il le faut bien, parce que les mois étant lunaires, ils ne durent que vingt-neuf ou trente jours, l'année de douze mois compterait seulement de trois cent cinquante-deux à trois cent cinquante-six jours. De là, bientôt désaccord avec l'année solaire ; les mêmes mois seraient tombés dans des saisons différentes ; les fêtes, si importantes pour les Juifs. Pâque surtout, ne reviendraient plus aux mêmes époques ; la vie entière se serait trouvée bouleversée. Pour parer à ces inconvénients, de temps à autre on

répétait deux fois le dernier mois appelé Adar, et on rétablissait ainsi à peu près la concordance entre le calendrier lunaire et le cours du soleil. Ce ne serait rien encore s'il y avait eu une règle fixe pour ces intercalations de mois supplémentaires. Les astronomes grecs en avaient proposé une : trois années de treize mois sur huit, et plus exactement sept sur dix-neuf. Mais les Juifs ignoraient ces calculs. Le principe pour eux était qu'on ne devait pas placer le 1er de Nisan avant que le soleil ne fût entré dans le signe du Bélier, autrement dit l'année religieuse ne devait pas commencer avant l'équinoxe du printemps. Seulement les procédés manquaient souvent pour apprécier cette concordance; et alors, dit le Talmud, le rabbin Gamaliel écrivait aux communautés de la Mésopotamie : « Comme les pigeons sont encore trop faibles et les agneaux trop jeunes, comme la moisson n'est pas encore arrivée, moi et mes collègues avons décidé d'ajouter trente jours à l'année. »

Ainsi des années qui s'ouvrent à des dates différentes ; des mois qui durent vingt-neuf ou trente jours selon l'éclat de la lune dans le ciel ; des années qui comptent tantôt douze, tantôt treize mois, sans qu'on sache sûrement laquelle a eu trois cent quatre-vingt-cinq jours, et laquelle trois cent cinquante-deux seulement. Est-il étonnant après cela que les évangélistes marquent la succession des événements par ces simples mots : « ensuite, en ce temps-là, quelques jours après? » Peut-on être surpris qu'il reste des hésitations et des incertitudes sur toutes les dates de la vie de Notre-Seigneur? Mais les faits sont-ils moins certains, parce qu'avec des habitudes pareilles on ne peut pas dire quel jour, ni même en quelle année ils se sont passés?

Voici pourtant deux essais de chronologie présentés par des auteurs modernes qui ont savamment discuté toutes les hypothèses, en tenant compte des combinaisons astronomiques auxquelles on a eu recours, aussi bien que des calculs présentés par les auteurs chrétiens, juifs et païens où on a pu trouver quelque renseignement. Ces tableaux serviront à fixer les idées du lecteur.

	D'après Turner[1]	D'après Wright[2]
Naissance de Jésus	6 av. J.-C.	3 av. J.-C.
Commencement de la vie publique	26 ap. J.-C.	28 ap. J.-C.
Crucifiement (18 ou 25 mars)	29	29

III. — *Situation politique*

L'histoire politique juive pendant la période évangélique se résume dans un seul fait : le progrès tantôt violent et brusque, plus souvent insensible, de l'influence romaine. A la naissance de Notre-Seigneur, il existe un roi des Juifs, Hérode; roi d'une race étrangère, peu sympathique au peuple, obligé de s'appuyer d'autant plus sur Rome, et par le fait tellement dépendant qu'il consulte Auguste à chaque instant. C'est pourtant encore une apparence de souveraineté. Hérode meurt, laissant un testament par lequel il partage son royaume entre ses trois fils, Archelaüs, Antipas, et Philippe. Mais il faut l'agrément de l'empereur pour cette répartition. Les trois prétendants vont à Rome plaider leur cause. Auguste les fait attendre, puis supprime la royauté, crée un ethnarque, Archelaüs, auquel il donne la Judée avec la Samarie et l'Idumée, et deux tétrarques : Antipas, appelé aussi Hérode, qui gouverne la Galilée et la Perée, et Philippe dont les domaines comprennent les districts du nord-est, où les Juifs sont en minorité.

Une dizaine d'années après, le peuple se plaint d'Archelaüs auprès de l'empereur, qui le dépose et l'exile en Gaule. Au lieu de le remplacer, Auguste rattache ses états au gouvernement de Syrie, sous l'administration d'un magistrat romain nommé procurateur, en grec ἐπίτροπος ou ἡγεμών. Ces procurateurs exerçaient trois fonctions principales : le commandement de la force armée(3), la levée des impôts impériaux, et les décisions d'ordre

(1) Dictionnaire de Hastings, v° *Chronology of the New Testament.*
(2) *S. Luke's Gospel in greek,* Introduction, chapter VI, table XIV.
(3) En Judée, c'étaient des troupes auxiliaires ; il n'y avait de légions qu'en Syrie. La garnison de Jérusalem ne comptait qu'une cohorte, environ un millier d'hommes.

judiciaire, au moins quand elles pouvaient entraîner la peine de mort. Pour tout le reste, la souplesse de l'hégémonie romaine respectait les autorités locales : en Judée on laissait agir le grand prêtre et le sanhédrin. Le procurateur ne venait à Jérusalem que pour les grandes fêtes, surtout pour Pâque, à cause de la foule qui y affluait alors de tous les points de la dispersion, c'est-à-dire de l'empire ; il résidait ordinairement sur le bord de la mer, à Césarée, qu'Hérode avait bâtie en l'honneur d'Auguste. Sauf en cas de violente émeute, les troupes ne pénétraient pas dans l'enceinte du temple ; aux grandes fêtes, on plaçait seulement des gardes dans les corridors extérieurs. Bien plus, pour ne pas froisser la répugnance des Juifs contre les images (Exod. xx, 4 ; Deuter. iv, 15 et seq., etc.), les monnaies d'or et d'argent portaient seules l'effigie de l'empereur ; on n'inscrivait que son nom sur les pièces de cuivre d'un usage plus fréquent dans le peuple (1) ; à Jérusalem, les soldats romains ne déployaient pas leurs étendards, sur lesquels la figure de l'empereur était représentée, et on vit même une armée faire le tour de la Judée pour ne pas traverser avec ses enseignes les territoires où la loi de Moïse était observée. On nommait l'empereur dans la prière publique au temple, et matin et soir on y offrait un sacrifice « pour César et le peuple romain ».

Malgré cette tolérance, Juifs et Romains ne se comprenaient pas. Magistrat suprême, le procurateur avait toujours le droit d'intervenir dans toutes les affaires lorsqu'il le jugeait bon ; et comme le dit Schürer, « son autorité était, selon les idées juives, une perpétuelle insulte à tous les privilèges divins du peuple élu qui, au lieu de payer le tribut à César, se croyait appelé plutôt à gouverner toutes les nations de l'univers. »

Tel était l'état politique de la Palestine pendant la prédication de Jésus. Trois gouvernements distincts : au sud, la Judée et la Samarie sous l'administration de Ponce-Pilate (26-36), le cinquième des procurateurs romains depuis l'an 6 ; la Galilée et la

(1) Je n'ai pas cité les textes sur lesquels je m'appuie, parce que je ne les ai pas vérifiés moi-même ; on peut les voir dans Schürer, *op. cit.*, t. II, paragr. 17 (c).

Pérée à l'est du Jourdain, régies par Hérode II Antipas; enfin au nord et à l'est du lac de Génésareth, la tétrarchie de Philippe.

IV. — *Situation religieuse et morale*

A. — *L'autorité religieuse.* — Par-dessous ces hautes autorités, les Juifs étaient gouvernés en fait par les conseils des anciens qui existaient dans chaque ville entourée de murs, et dont la juridiction s'étendait sur les villages voisins. Nous ne savons rien de ces conseils, de leur composition, leur recrutement, leurs pouvoirs, sinon que dans leurs décisions ils appliquaient la loi juive. Un seul nous est mieux connu, le plus important à la vérité : c'est le sanhédrin de Jérusalem.

Son nom même est un nom grec, συνέδριον. Cependant il a dû exister probablement dès le temps des rois de Perse. Il ne pouvait prononcer la peine de mort que pour un gentil qui aurait pénétré dans la partie du temple réservée aux Israélites ; mais sauf cette restriction, les Romains eux-mêmes lui accordaient pleins pouvoirs sur toutes les affaires indigènes en Judée, civiles ou criminelles aussi bien que religieuses. Par un consentement universel, son autorité s'étendait sur tous les Juifs de la Palestine et jusque sur les communautés israélites de la dispersion. Son président de droit était le grand prêtre. Il comptait soixante et onze membres, qui à l'époque de Jésus-Christ appartenaient à deux classes : les princes des prêtres et les scribes. Ces personnages jouent dans l'Évangile un rôle considérable ; je vais expliquer qui ils étaient.

A l'origine, le grand prêtre était toujours un descendant d'Aaron, le frère de Moïse, et il exerçait sa fonction jusqu'à la mort. Les choses étaient changées à l'époque de Jésus-Christ. Hérode s'était attribué le droit de nommer le grand prêtre, et de le déposer à son gré. Les Romains continuèrent à user du même privilège. On comprend l'intérêt considérable qui les poussait à être maîtres d'une charge aussi importante. Cepen-

dant, en vertu d'un usage constant, le sacerdoce suprême restait l'apanage de quelques familles sacerdotales, hors desquelles on ne nomma un grand prêtre que rarement. Outre la présidence du sanhédrin, le grand prêtre avait encore certaines fonctions spéciales, plus augustes, dans les sacrifices ; il entrait seul, une fois par an, dans le sanctuaire intime du temple, dans le Saint des saints. Il revêtait alors une robe somptueuse comme emblème de sa dignité, et un détail fera connaître l'esprit que les Juifs portaient dans leur religion. Le premier procurateur romain qui remplaça Archelaüs crut devoir s'emparer de cette robe : il l'enferma dans la tour Antonia qui lui servait de forteresse, et il ne la donnait qu'aux quatre plus grandes fêtes de l'année. En 36, le légat de Syrie Vitellius la rendit : puis en 44 son successeur la reprit. Alors le chagrin du peuple fut tel qu'on envoya une ambassade à Rome auprès de l'empereur Claude, qui acquiesça à leur désir et fit restituer la robe.

Au-dessous du grand prêtre, le premier rang dans le sanhédrin appartenait à ceux qu'on appelait les princes des prêtres, οἱ ἀρχιερεῖς. C'étaient d'abord les anciens grands prêtres déposés, qui conservaient toujours une autorité spéciale ; puis les membres des familles privilégiées dans lesquelles on prenait les grands prêtres. Ils appartenaient à la secte des sadducéens. Quoique les premiers dans le conseil par leur dignité, en fait ils subissaient l'influence des scribes pharisiens, plus nombreux et plus populaires.

Ces scribes étaient proprement les docteurs du peuple d'Israël, docteurs en droit civil et criminel comme en matière religieuse. Car la Loi, la Thorah, complétée par les prophètes et les hagiographes, ne contenait pas seulement des préceptes religieux : c'était vraiment « le livre » des Hébreux, dans lequel ils trouvaient tout, le code civil, le code pénal, la poésie, les hymnes, l'histoire de la nation avec les origines de chaque famille, et jusqu'à l'avenir de leur race (1). On comprend donc l importance

(1) L'auteur du premier livre des Macchabées, écrit environ un siècle avant Jésus-Christ, rapporte (I Macc. XII) une lettre envoyée aux Spartiates par le grand prêtre Jonathas. Il y parle des luttes de son peuple, des com-

que reçurent à leurs yeux les savants capables d'expliquer cet ouvrage, et on ne sera plus surpris du titre, « Rabbi, mon maître », qu'on prit l'habitude de leur donner. Les scribes tenaient de véritables écoles dans les synagogues, surtout au temple de Jérusalem : leurs leçons étaient orales, et les élèves n'avaient d'autre tâche que de les répéter exactement. Cependant les commentaires ne tardèrent pas à s'introduire dans une double direction : on appelait Halachah l'ensemble des préceptes que la tradition ajouta aux commandements mosaïques, et Haggadah la collection des légendes orales ou écrites, souvent apocryphes, par lesquelles on compléta les récits sacrés. Ainsi une casuistique scolastique d'une part, une imagination sans frein de l'autre, tels étaient les deux caractères de l'enseignement rabbinique. Les Scribes se rattachaient en général à la secte des Pharisiens. Ils étaient divisés en deux grandes écoles, celle de Hillel à doctrines plus larges, et celle de Shammaï célèbre par son rigorisme étroit. Les scribes ne constituaient donc pas un corps proprement dit ; mais ils enseignaient la Loi, ils l'interprétaient, ils la complétaient même ; ils prirent l'habitude de parler dans les synagogues, et ainsi les principaux d'entre eux s'insinuèrent dans le sanhédrin où leur rôle devint bientôt prépondérant.

B. *Le culte.* — Tout le monde sait que la nation juive n'avait qu'un seul temple, pour affirmer à tous les yeux le dogme fondamental de l'unité de Dieu. Construit par Salomon à Jérusalem sur le sommet du mont Moria, détruit par Nabuchodonosor, rebâti au retour de la captivité, cet édifice avait été récemment agrandi par Hérode. On y avait travaillé quarante-six ans (Joan.

bats, des tribulations nombreuses, et il ajoute : « Nous n'avons pourtant besoin de rien, car nous trouvons notre consolation dans les livres saints qui sont entre nos mains. » Avant la fin du premier siècle après Jésus-Christ, l'historien Josèphe parlait absolument de même. Plus tard, dans le Talmud, on déclarait que « celui qui nie l'origine divine de la Thorah n'aura point de part dans le monde futur » ; on en vint jusqu'à dire que le livre de la Loi avait été donné à Moïse par Dieu lui-même, et on discutait seulement pour savoir s'il le lui avait remis tout en une fois ou par volumes.

II, 20), et on en avait fait en vérité une des merveilles de l'univers. Suivant la prédiction de Jésus (Luc XXI, 6), il ne reste pas aujourd'hui « pierre sur pierre » des bâtiments qui y avaient été élevés; mais les murs de l'enceinte subsistent en grande partie et permettent de se faire une idée de la disposition ancienne (1).

Quand on parle du temple, le lecteur non averti se représente un édifice dans le genre de ceux qu'il connaît : quelque chose comme Notre-Dame, ou Saint-Pierre de Rome, plus colossal peut-être, d'une architecture différente, mais un édifice analogue enfin. Ce n'est pas cela du tout. Le temple de Jérusalem, ou du moins ce qu'on appelle ainsi, était une esplanade immense, une sorte de place publique, entourée de portiques appuyés sur les murs, avec des enceintes successives toujours plus étroites, de niveaux différents, mais qui, sauf quelques bâtiments spéciaux, restent découvertes et en plein air. Le temple proprement dit était assez petit, il avait à peine les dimensions d'une église ordinaire; tandis que l'esplanade occupe la surface invraisemblable de quatorze hectares, le double de la place de la Concorde à Paris dans ses plus grandes dimensions, quatre fois l'Acropole d'Athènes. Cet espace immense était divisé en trois parvis principaux : tout le tour, le parvis des Gentils, où tout le monde entrait; à l'intérieur, le parvis des Israélites, réservé aux seuls membres du peuple élu; au dedans encore, le parvis des prêtres, qui s'étendait devant le sanctuaire, et dans lequel les prêtres seuls avaient accès. Là, dans ce dernier parvis, se célébraient les cérémonies religieuses; là surtout s'offraient les sacrifices. Mais les deux autres parvis, avec leurs colonnades, étaient une

(1) Ces murs étonnent encore le voyageur par la splendide majesté de leur appareil; il y a là des blocs taillés, à joints très exacts, dont PERROT et CHIPIEZ (*L'Art dans l'antiquité*, t. IV) ont estimé le poids à cent tonnes. Ces murs descendent parfois à des profondeurs surprenantes; des fouilles anglaises faites en 1867-1869, citées dans le même ouvrage, ont mesuré jusqu'à 38 mètres au-dessous du sol actuel avant d'atteindre le rocher dans lequel les blocs de fondation sont encastrés. J'emprunte à cet excellent livre la vue du temple qui est reproduite ici; elle donnera au lecteur une idée de l'édifice où beaucoup d'événements rapportés dans l'Évangile se sont accomplis.

vraie place publique; on y enseignait, on y discutait, on y faisait même des affaires, et je n'ai pas à rappeler l'indignation avec laquelle Jésus un jour en chassa les marchands. On s'y réunissait surtout le matin et le soir, à l'heure du sacrifice perpétuel.

Sacrifices sanglants, véritables boucheries d'animaux (1), en attendant le sacrifice de la Croix, le vrai et l'unique, dont ils étaient l'image et la préparation. Les prêtres, par les mains desquels s'immolaient les victimes, formaient dans le peuple une caste, une race à part plutôt. Ils devaient descendre d'Aaron, et cette condition d'origine était la seule vraiment indispensable. On y ajoutait seulement des règles relatives à leur mariage, et des prescriptions innombrables sur leur pureté physique; ainsi on comptait jusqu'à cent quarante-deux défauts corporels qui les rendaient inhabiles à exercer leur ministère. Mais de l'état de leur âme, des dispositions de leur conscience, malgré les objurgations répétées par les prophètes, nul n'en avait souci au temps de Notre-Seigneur. Seuls les princes des prêtres habitaient Jérusalem; les autres avaient leur résidence sur tous les points de la Palestine. Au nombre de plusieurs milliers, ils étaient répartis en vingt-quatre groupes qui prenaient tour à tour le service au temple pendant une semaine.

Tel était le culte à Jérusalem, dans la cité sainte, El Kouds, comme encore aujourd'hui l'appellent les musulmans (2), le seul lieu de la terre où le vrai Dieu eût un temple et reçût des sacrifices. Partout ailleurs, et non seulement en Palestine, mais dans toute la Dispersion, il n'y avait pas d'autre culte que celui de la synagogue, qui était plutôt un enseignement. Là, dans un bâtiment spécial, construit autant que possible près d'une rivière pour la facilité des ablutions, la communauté se réunis-

(1) Il y avait aussi des oblations non sanglantes: on brûlait des parfums, on offrait du pain et du vin, des gâteaux, des fruits, etc.

(2) Ces mots veulent dire « la sainte ». Ainsi de toutes les branches de la famille humaine, les boudhistes d'Extrême Orient et les incrédules d'Europe sont les seuls qui ne reconnaissent pas le caractère auguste, surnaturel, des faits évangéliques. Pardon: j'oubliais les nègres du centre de l'Afrique, et tous les adorateurs de fétiches, quelque part qu'il s'en trouve.

sait les jours de sabbat sous la présidence d'un des anciens. Le chef prononçait une prière, le Shema, que tout le monde écoutait debout : c'était plutôt une profession de foi, consistant en trois paragraphes empruntés au Pentateuque (Deut. VI, 4-9; XI, 13-21 ; Num. XV, 37-41). Puis il désignait dans l'assistance quelqu'un pour lire dans la Thorah une des cent cinquante-quatre sections entre lesquelles on avait divisé le Pentateuque de manière à le lire en entier en trois ans. On traduisait le passage d'hébreu en araméen pour le peuple ; après quoi le lecteur en faisait le commentaire. Venait ensuite la lecture d'un texte prophétique, avec traduction et commentaire ; puis la bénédiction du prêtre s'il y en avait un présent, et on se séparait après avoir répété le Shema. Il faut donner ici cette formule, car elle constituait l'élément fondamental du culte privé pour chaque Israélite :

« Écoute, Israël, Jéhovah notre Dieu est un Dieu unique. Tu aimeras Jéhovah ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme et de toute ta force. Et ces paroles que je prescris aujourd'hui seront dans ton cœur ; et tu les rediras à tes fils, et tu les méditeras assis dans ta maison et marchant dans le chemin, en t'endormant et en te levant ; et tu les lieras comme un signe dans ta main, et elles seront et flotteront entre tes yeux ; et tu les écriras sur le seuil et sur les portes de ta maison. — Si vous obéissez à mes commandements que je vous prescris aujourd'hui, si vous aimez votre Dieu et le servez de tout votre cœur et de toute votre âme, il donnera à votre terre les pluies précoce et tardive, afin que vous recueilliez le blé, le vin et l'huile, et le foin des champs pour nourrir vos troupeaux, et afin que vous mangiez vous-mêmes et soyez rassasiés. Prenez garde que votre cœur ne soit séduit et que vous n'abandonniez Jéhovah et que vous ne serviez des dieux étrangers et que vous ne les adoriez, et que Jéhovah irrité ne ferme le ciel, et que la terre ne refuse son fruit, et que vous ne périssiez promptement dans la terre excellente que Jéhovah doit vous donner. Mettez ces paroles de moi dans vos cœurs et dans vos âmes, et suspendez-les comme un signe dans vos mains, et placez-les entre vos

yeux. Enseignez à vos enfants à les méditer, quand tu t'assiéras dans ta maison et que tu marcheras dans le chemin, et que tu te coucheras et que tu te lèveras. Tu les écriras sur les poteaux et sur les portes de ta maison, afin que tes jours et ceux de tes fils soient multipliés dans la terre que le Seigneur a juré à tes pères de leur donner aussi longtemps que le ciel couvrira la terre. — Jéhovah dit aussi à Moïse : parle aux enfants d'Israël, et tu leur diras de se faire des franges aux coins de leurs manteaux, et d'y mettre des bandelettes d'hyacinthe; qu'en les voyant ils se souviennent de tous les commandements de Jéhovah, et qu'ils ne suivent pas leurs pensées et leurs yeux, se rendant coupables pour diverses choses; mais plutôt que, se souvenant des commandements de Jéhovah, ils les accomplissent et soient saints pour leur Dieu. Je suis Jéhovah votre Dieu, qui vous ai retirés de la terre d'Égypte pour être votre Dieu. »

Tout Israélite récitait ce Shema matin et soir. En outre, prenant les expressions à la lettre, ils en avaient inscrit les parties principales sur les portes de leurs maisons, sur les franges de leurs vêtements, sur des morceaux d'étoffe ou de parchemin qu'ils portaient liés au bras et suspendus entre les yeux.

c. — *Les idées religieuses.* — L'article fondamental de la foi des Juifs était l'unité de Dieu et son souverain domaine sur toute créature. L'exemple suivant donnera une idée de la fermeté vraiment admirable avec laquelle le peuple entier maintenait ce dogme. J'ai déjà dit (1) que les soldats romains ne déployaient pas leurs enseignes dans Jérusalem à cause des effigies des empereurs qui y étaient représentées; les honneurs rendus à ces images auraient ressemblé à une idolâtrie. Lorsque Pilate arriva en Palestine, il considéra cette déférence comme une lâcheté et fit entrer les étendards de nuit dans la ville. Dès que le peuple le sut, on se transporta en bandes à Césarée où résidait le procurateur, et pendant cinq jours et cinq nuits on l'assiégea

(1) Page 85.

de supplications. Enfin le sixième jour Pilate réunit la foule au champ de course avec une troupe militaire importante, et comme les Juifs répétaient leurs plaintes, sur un signal les soldats entourèrent le peuple l'épée nue. Mais les Juifs, au lieu de fuir, restèrent impassibles, et tendirent le cou en se déclarant prêts à mourir plutôt que de supporter une violation de la Loi. Pilate dut céder, et supprimer à Jérusalem toute apparence d'idolâtrie.

Une autre doctrine spéciale aux Juifs, et universellement répandue parmi eux, c'était l'attente du Messie. Schürer, dans une longue et savante étude (1), a montré comment la croyance en un Messie futur, très ancienne parmi les Hébreux, s'était modifiée avec le temps, tout en restant vague et incertaine. On espérait d'abord un roi, puissant, vainqueur, qui écraserait les ennemis d'Israël et donnerait à la nation élue l'empire sur tous les peuples de la terre. Peu à peu cette conception s'est universalisée et particularisée à la fois en se surnaturalisant : ce n'est plus seulement un guerrier, c'est un Saint, un Juste, un Prophète ou au moins un Docteur et un Maître de toute sainteté que Dieu doit envoyer à son peuple; son règne recule dans l'avenir jusqu'à la fin des temps, mais il doit embrasser tous les hommes qui auront su s'en rendre dignes, et il apportera la félicité non à la nation, plutôt à chacun de ceux qui l'auront méritée. Les idées n'avaient pas la précision que j'indique ici; encore moins, malgré les textes prophétiques, était-on arrivé à la conception d'un Messie souffrant, victime innocente pour les péchés des hommes. Pourtant les Juifs universellement — toute leur littérature de l'époque l'atteste — attendaient un Fils de David, un oint du Seigneur (c'est le sens du mot Messie), qui ferait régner le bien, la justice, et la gloire avec le bonheur.

En dehors de ces deux croyances fondamentales, l'idée que la plupart des Juifs au temps de Jésus-Christ se faisaient de la vie religieuse et morale reposait essentiellement sur un calcul. On admettait un contrat entre Jéhovah et son peuple, et

(1) Division II, vol. II, paragr. 29.

la Loi en fournissait les articles ; si le peuple, si un descendant d'Abraham observait cette Loi dans ses pratiques positives, Dieu était tenu de l'en récompenser en ce monde ou dans l'autre, et plutôt en ce monde. De là un caractère tout extérieur, tout ritualiste de la religion, aux dépens de l'esprit intérieur. D'autant plus qu'aux commandements divins tracés par Moïse, la Halachah des scribes avait ajouté des prescriptions sans nombre et d'un détail invraisemblable. Ainsi le troisième commandement du Décalogue imposait le repos du septième jour; sur quoi les docteurs avaient énuméré trente-neuf œuvres qu'il était défendu d'accomplir le jour du sabbat : on pouvait faire un nœud d'une seule main, non avec les deux; on pouvait attacher un seau sur un puits avec une ceinture, non avec une corde; une femme pouvait — heureusement — lier les rubans de son bonnet ou les cordons de ses chaussures, mais le nœud des chameliers était interdit; on pouvait écrire deux lettres sur deux pages différentes d'un livre, ou sur deux murs différents d'une maison, mais pas sur la même page ou sur le même mur, etc. Comme on devait rendre grâces à Dieu après un repas, quelle quantité de nourriture était nécessaire pour en imposer l'obligation? Selon les uns la grosseur d'une olive, et la dimension d'un œuf selon les autres. La plus ancienne partie du Talmud, la Mishna, écrite avec des idées qui remontent certainement aux temps de Jésus-Christ, contient douze traités sur les impuretés légales, les objets ou les personnes dont le contact entraîne une souillure et est défendu par conséquent : un vase creux en terre, souillé par l'air qui y entre, ne peut être purifié qu'en le brisant; mais jusqu'à quel point faut-il le briser? assez pour que, s'il avait la dimension d'une bûche en bois, aucun fragment ne puisse contenir l'huile nécessaire pour oindre le petit doigt; sans quoi les débris sont impurs et souillent ceux qui les touchent. Tout Israélite, comme je l'ai dit (1), devait porter le Shema écrit sur les franges de son vêtement et sur des morceaux d'étoffe; les Scribes ne s'étaient pas contentés de cette

(1) Page 92.

application littérale donnée à une parole de la Loi; ils avaient réglé dans le plus minutieux détail le nombre des fils de ces morceaux d'étoffe, leur longueur, la quantité et la forme des nœuds, la manière de les attacher, etc., etc. Dans des matières plus graves, la même casuistique aboutit à des résultats analogues. Ainsi le Deutéronome (XXIV, 1) avait autorisé le divorce si une femme « ne trouvait pas grâce devant son mari à cause de quelque honte ». Mais de quelle honte s'agit-il? L'école de Hillel répond : si elle lui a gâté sa nourriture; et bientôt un rabbin ira jusqu'à dire, sans être blâmé : s'il en trouve une autre qui lui plaise davantage. Ces exemples suffisent, le lecteur curieux en trouvera d'autres dans Schürer (1).

Ainsi, excepté la foi en un Dieu unique et l'attente d'un Messie, la religion chez les Juifs, à l'époque racontée par nos Évangiles, était devenue un ensemble de pratiques purement extérieures et matérielles, sous le poids desquelles la conscience morale, la véritable vie religieuse périssait étouffée. C'était pourtant le peuple élu; et en dehors de lui, l'humanité ne connaissait que les hontes, les absurdités misérables et immorales des cultes païens, adorant Auguste et Tibère en attendant qu'elle se prosternât devant les images de Néron et de Caligula. Comprend-on maintenant ce que nous devons à Jésus, l'unique Sauveur des hommes, et le relèvement, l'ennoblissement qu'il a produit dans nos âmes? Mais avant de raconter sa vie et ses leçons en commentant l'Évangile, il faut dire un mot encore des sectes diverses qui de son temps existaient parmi les Juifs.

D. — *Les sectes religieuses.* — Il y en a trois : les Sadducéens, les Pharisiens, et les Esséniens.

Les Sadducéens ressemblent moins à une secte qu'à un parti politique. C'étaient les membres des grandes familles, les aristocrates de la nation, auxquels appartenaient les princes des prêtres, qui tenaient le premier rang dans le sanhédrin. Ils ne

(1) Division II, t. II, paragr. 28.

croyaient pas à la résurrection des morts ni à l'autre vie; ils n'admettaient pas les anges et les démons; ils refusaient à Dieu et à sa Providence une part dans le gouvernement des affaires humaines; ils rejetaient enfin la tradition qui insensiblement s'était ajoutée à la Thorah. Riches en général, de naissance illustre, presque matérialistes sans le savoir, leur grand souci était de conserver leur situation prépondérante dans le monde de Jérusalem; et comme le peuple, plutôt fanatique, n'acceptait pas leurs négations, ils se pliaient en général à l'influence des Pharisiens. C'est ainsi qu'on a vu souvent une Chambre haute adopter des idées qui n'étaient pas les siennes, et sous une préoccupation de popularité aller quelquefois plus loin dans un mouvement politique que ceux-là mêmes qui en étaient les auteurs.

Les Pharisiens, les « séparés », selon l'étymologie probable de leur nom, ne dépassaient pas le nombre de six à sept cents; cependant leur influence était tout à fait considérable. Non seulement ils admettaient les doctrines rejetées par les Sadducéens, mais sur le dernier point en particulier, sur le respect de la tradition des anciens, ils poussaient les observances jusqu'à la plus stricte et rigoureuse minutie. Toutes les prescriptions presque incroyables dont j'ai parlé, le Pharisien devait les connaître et s'y conformer exactement. Aussi, ce qu'Israël pensait être parmi les nations, le peuple élu, le peuple pur, le peuple qui doit se préserver de toute souillure dans un isolement religieux, le Pharisien à son tour pensait l'être parmi les Juifs. Il n'admettait de fraternité, même de contact qu'avec les rigides observateurs de la Loi, en sorte que la question du scribe à Jésus : « qui est mon prochain (Luc x, 29) »? se posait véritablement devant la conscience de ces fidèles scrupuleux; ils auraient eu horreur de se mêler non seulement aux païens, mais aux pécheurs, à tous ceux qui ne craignaient pas d'enfreindre la Thorah et la Halachah. Grâce à ces principes inflexibles, grâce à cette exactitude impeccable dans l'observation de tant de préceptes, la foule volontiers les regardait comme des saints et, suivant leur impulsion, tournait sa religion de plus en plus au

formalisme. La plupart des scribes étaient pharisiens; c'étaient eux qui enseignaient le peuple; ce sont eux qui ont donné et établi les décisions étranges que j'ai rapportées plus haut (1); cette religion, à la fois purement extérieure et intéressée, elle est leur œuvre, ils en portent la responsabilité devant l'histoire. Il n'y a donc que justice si le nom de « pharisien » est devenu, depuis Jésus, un terme de blâme et de mépris.

A côté de ces deux sectes rivales en autorité, les écrivains contemporains, Philon, Josèphe et Pline, nous en montrent une autre, une communauté plutôt, les Esséniens, chez lesquels certains critiques n'ont pas craint de dire que Jésus avait puisé quelques-unes de ses doctrines. On les confond parfois, à tort, avec les Ébionites ou « pauvres (2) », parce qu'ils méprisaient les richesses. C'étaient en effet de véritables moines, au nombre de quatre mille environ, répandus dans presque toute la Palestine. A l'attachement de tous les Juifs pour la Loi, ils ajoutaient d'autres pratiques, venues sans doute d'une influence pythagoricienne. Ils ne possédaient rien en propre, ni le fruit de leur travail, ni même leurs vêtements, et par une conséquence nécessaire, ils s'interdisaient le mariage, vivant dans un rigoureux célibat. Point d'esclave parmi eux. Ils prenaient leurs repas en commun autant que possible, les faisant précéder d'un bain; du reste ils multipliaient les ablutions. Ils s'interdisaient les sacrifices d'animaux; mais ils envoyaient des parfums à Jérusalem pour les faire brûler dans le temple. On n'entrait chez eux qu'après un noviciat d'un an, suivi de deux années de probation. Les règles sur le « pur » et « l'impur » étaient nombreuses encore, souvent bizarres. Excepté l'affirmation énergique de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, nous ne trouvons chez eux rien de commun avec l'enseignement que Jésus allait donner et qui devait renouveler la face de la terre.

(1) Pages 94-95.

(2) Les Ébionites sont une secte judéo-chrétienne de la fin du premier siècle. Ils se rattachent en effet aux Esséniens, mais comme des disciples à leurs maîtres. Quoique d'un essénisme mitigé, leurs pratiques différaient si bien de l'Évangile qu'on les condamna comme hérétiques.

Nous connaissons maintenant le cadre dans lequel va se dérouler la vie de Jésus. Abordons enfin cette histoire pleine de merveilles, et puissé-je, en la commentant dans le texte de saint Luc, n'en pas diminuer, en faire sentir plutôt l'incomparable grandeur!

XIV

DIVISIONS DE L'ÉVANGILE SELON SAINT LUC

On a proposé plusieurs divisions de l'Évangile de saint Luc. J'ai adopté celle de Godet (1), qui me paraît s'accorder tout à fait avec le plan et la composition de l'Évangile.

Après le prologue (I, 1-4), une première partie (I, 5 — II, 52) contient les récits de l'enfance; Luc emploie ici une source spéciale, probablement fournie par Marie, la mère du Sauveur.

Deuxième partie : l'avènement messianique (III, 1 — IV, 13). Ici, excepté pour la généalogie de Jésus (III. 23-38), Luc suit Marc en le complétant par les « logia » et par d'autres sources.

Troisième partie : le ministère galiléen (IV, 14 — IX, 50). Les sources sont généralement les mêmes que pour la deuxième partie.

Quatrième partie : le voyage de Galilée à Jérusalem (IX, 51 — XIX, 28). Dans ces quatre cent huit versets, vingt-neuf seulement (XVIII, 15-43) concordent avec Marc; le reste remonte à une origine spéciale.

Cinquième partie : le séjour à Jérusalem (XIX, 29 — XXI, 38). Ici jusqu'à la fin Luc suit Marc, en le complétant par des renseignements qui lui sont particuliers.

Sixième partie : la Passion (XXII et XXIII).

Septième partie : la Résurrection et l'Ascension (XXIII et XXIV).

(1) T. I, p. 76.

En d'autres termes, ajoute Godet : « Le principe nouveau, son apparition dans le monde, son activité dans son premier milieu avec ses succès et ses luttes, l'extension de ce milieu, l'activité sur le théâtre de l'opposition, la défaite extérieure, le triomphe final. » N'est-ce pas une belle, une incomparable histoire?

L'ÉVANGILE SELON LUC

C'est ainsi que le titre est donné dans les Mjj. Les Mnn portent : le saint Évangile selon Luc.

L'expression « selon Luc, κατὰ Λουκᾶν », n'implique pas que Luc ne soit pas l'auteur de cet ouvrage ; elle signifie seulement qu'il existe des Évangiles autres que le sien. Ainsi Diodore de Sicile, parlant de « l'histoire selon Hérodote, ἡ καθ' Ἡρόδοτον ἱστορία », veut dire simplement qu'il connaît aussi d'autres historiens. En réalité il n'existe qu'un seul Évangile, comme il n'y a qu'une histoire ; mais la Bonne Nouvelle revêt quatre formes différentes, τετράμορφον, selon l'expression de saint Irénée (*Hær.* III, 11, 8), et le terme « selon Luc » nous indique laquelle de ces diverses manières nous allons rencontrer ici.

PROLOGUE

(I, 1-4)

[1] « *Plusieurs ayant entrepris d'écrire l'histoire des événements qui se sont accomplis parmi nous,* [2] *d'après ce que nous ont transmis ceux qui* (les) *ont vus eux-mêmes dès le commencement, et qui ont été des ministres de la Parole,* [3] *moi aussi j'ai voulu, après m'être exactement instruit de tout dès l'origine, t'en donner par ordre le récit, excellent Théophile,* [4] *afin que tu reconnaisses la vérité des enseignements que tu as reçus.* »

Si nous ne savions rien par ailleurs de saint Luc, cette préface suffirait pour nous le faire connaître. Ce n'est pas un Juif, c'est un Grec qui l'a écrite. Non pas qu'elle soit unique dans notre littérature biblique, on en trouvera une analogue dans le second livre des Macchabées (II, 20-33). Mais précisément l'analogie ne fait que mieux ressortir les différences. L'auteur des Macchabées écrit en grec, il est tout imprégné d'hellénisme; et pourtant son tour d'esprit, ses constructions de phrases trahissent un fond de pensée essentiellement sémitique; c'est un hellénisant sans doute, mais c'est un Juif, ce n'est pas un Hellène. Rien de pareil dans le passage que nous venons de citer : une seule période, harmonieusement construite, ample et claire, développée avec élégance, tout hellénique dans son tour comme dans le choix des mots; ici l'auteur n'a rien d'un enfant d'Israël, il est Grec par la naissance, par le langage, par les habitudes intellectuelles. Aussi a-t-on rapproché cette préface d'autres morceaux semblables que nous trouvons dans les auteurs les plus classiques,

non seulement dans le médecin Dioscorides ou dans l'historien Josèphe, mais dans Hérodote, Thucydide, Polybe; on a relevé des membres de phrase pareils dans le juriconsulte Ulpien, dans Xénophon, jusque dans Démosthène. On a même abusé de ces rapprochements jusqu'à soupçonner saint Luc de plagiat, à l'égard de Josèphe en particulier, qui s'exprime ainsi au début de son livre contre Appion (1, 9 et 10) : « J'ai composé un récit vrai de toute cette guerre et de toutes les choses qui s'y sont passées, ayant assisté moi-même à toutes ces affaires... Car il faut que celui qui promet aux autres la transmission de faits vrais, les connaisse exactement lui-même, soit qu'il ait assisté à ce qui a eu lieu, soit qu'il les ait appris de ceux qui les savaient. » On trouve en effet entre ces passages quelques coïncidences d'expression : πράγματα, παρακολουθεῖν, παράδοσις, ἀκριβῶς. On en a signalé aussi avec les autres écrivains que j'ai indiqués : qu'est-ce que cela prouve? Comme le dit Godet, que je suis ici : « Ils savaient le grec, Luc aussi : voilà tout. »

Non seulement le tour de la période, mais les expressions mêmes dans cette préface ne sont pas bibliques. On y a compté quatre mots ἐπειδήπερ, ἀνατάξασθαι, διήγησιν, αὐτόπται, qui ne se rencontrent pas ailleurs dans le Nouveau Testament; trois employés seulement par Luc : ἐπιχειρέω, καθεξῆς, κράτιστος; cinq qu'on ne trouve que dans Luc et dans Paul : πληροφορέω, παρακολουθέω, κατηχέω, ἀσφάλεια et ἀκριβῶς, employé aussi par Matthieu. Et le texte grec contient en tout quarante-deux mots! Nulle part ailleurs, en un si petit nombre de lignes, Luc n'a accumulé autant d'expressions originales; parce qu'ici seulement il écrit selon sa manière personnelle; partout ailleurs il est sous la dépendance de ses sources, qu'il cherche avant tout à reproduire « exactement ». Nous constatons même ici la familiarité de notre auteur avec saint Paul.

J'ai montré dans l'introduction (1) les arguments que fournit ce prologue pour l'authenticité, la crédibilité, les origines enfin de notre Évangile. Si nous le relisons attentivement, nous y

(1) P. 9, 17 et 33.

trouverons indiqués le but, les sources, les conditions et le destinataire du récit qui va suivre.

I. — Le but : « Afin que tu reconnaisses la vérité des enseignements que tu as reçus. » Le mot grec ἀσφάλεια, traduit ici par « vérité », a un sens plus fort : il indique « l'absolue certitude ». En outre, Luc, en le rejetant tout à la fin de la période, a voulu insister sur son importance. Il écrit pour affirmer, pour convaincre, en honnête homme qui sait la réalité des faits qu'il avance et qui prétend à être cru de son lecteur. Nous pouvons bien admettre qu'en parlant ainsi à Théophile, il ne pensait pas à lui seulement. Nous aussi nous avons été instruits, « catéchisés » de toutes ces choses : en avons-nous gardé la foi ferme et inébranlable ? Voici un témoin qui en dépose devant nous, digne de confiance, nous le verrons tout à l'heure ; sa voix nous parvient à travers les siècles. Allons-nous le lire avec une sincérité entière, prêts à accepter jusqu'au bout ses arguments ?

II. — Les sources consultées par Luc sont nombreuses, πολλοί (1). Il les ramène à deux groupes : les témoins oculaires, αὐτόπται, et les ὑπηρέται, que je traduirais ici par les missionnaires, les prédicateurs. Parfois c'étaient les mêmes ; mais Marc, par exemple, n'était pas un témoin primitif. Luc a interrogé les uns et les autres. A Rome, il trouvait surtout des « ministres de la parole » ; mais avec Paul il avait parcouru toute la Judée, il y avait fait des séjours prolongés ; il avait donc pu y rencontrer ceux qui avaient vu le Sauveur et se renseigner auprès d'eux.

III. — L'Évangéliste indique quatre caractères qu'il veut donner à son récit : il veut remonter à l'origine, dire tout, exactement, et avec ordre. On retrouvera ces quatre expressions dans le verset 3, où l'auteur expose son dessein. On a discuté chacun de ces mots et la fidélité de saint Luc à remplir ses pro-

(1) Dans ma traduction, « plusieurs » est une faute ; le mot grec, comme le latin « multi » de la Vulgate, veut dire « beaucoup ».

messes. Comparé pourtant aux autres synoptiques (saint Jean n'était pas écrit encore), comparé surtout aux essais informes dont il parle, que nous n'avons plus, mais que nous pouvons deviner, personne ne lui refusera les qualités qu'il réclame. On va lire ce livre; on verra qu'il est en effet informé dès le début, complet, exact et bien ordonné.

IV. — Comme plus tard les Actes, l'Évangile est adressé à « l'excellent Théophile ». Est-ce un personnage réel, ou un destinataire fictif, comme le Théotime de l'Amour de Dieu de saint François de Sales, ou sa Philothée? Le nom se prêterait à la seconde hypothèse : il veut dire « ami de Dieu », et Luc aurait bien pu personnifier ainsi tous les lecteurs inconnus qui auraient profité de son œuvre. Telle était l'opinion de saint Épiphane après Origène. Avec le plus grand nombre des Pères et aussi des critiques modernes, je crois plutôt à l'existence historique du personnage. D'abord les Théophile sont nombreux à cette époque : Tacite (*Annales* II. 55) en mentionne un qui vivait à Athènes; on en trouverait encore ailleurs. Ensuite l'adjectif κράτιστος, excellent, mis devant son nom, n'indique pas, comme on le croirait, des qualités morales que Luc aurait supposées chez son lecteur; c'est un titre officiel, qu'il faudrait traduire en français par « Votre Excellence », attribué sous l'Empire aux magistrats d'un certain rang. Luc lui-même l'emploie dans ce sens; car dans les Actes (XXIII, 26; XXIV, 3; XXVI, 25), il l'applique au procurateur Félix et à son successeur Festus, ceux-là mêmes qui ont mis Paul en prison, dont il était loin de vanter la sagesse et les vertus. Enfin, un détail insignifiant nous permet d'arriver à une quasi certitude. Dans le livre des Actes, adressé au même Théophile, quand Luc, racontant les voyages de Paul, parle d'endroits situés en Orient, il ne manque pas d'ajouter à leur nom quelque explication comme il le faut pour les faire connaître à un étranger; à partir du moment où il arrive en Italie, tous ces détails disparaissent, les localités les plus insignifiantes, comme « le forum d'Appius », « les Trois-Tavernes », sont simplement nommées dans le récit sans un

mot de plus. Qu'est-ce à dire, sinon que Théophile les connaissait déjà, parce que lui-même habitait l'Italie, il y voyageait, et par conséquent il existait véritablement? Quant à dire ce qu'il était, on a fait sur ce sujet bien des hypothèses : nous n'avons aucune raison pour les adopter, ni même pour les exposer.

Tel est ce prologue, dont nous dirons en terminant, avec Ewald, que « par son absolue simplicité, sa modestie et sa brièveté, il est le modèle d'une préface pour une œuvre historique. »

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVANGILE DE L'ENFANCE

(I, 5 — II, 52)

« Ces chapitres, dit Plummer (1), ont été attaqués souvent comme non historiques... On leur reproche de n'être fondés sur aucune autorité apostolique; le terrain qu'ils recouvrent est de ceux que l'imagination populaire, en l'absence de l'histoire, ne pouvait manquer de remplir; ils abondent en apparitions angéliques et en autres merveilles; leur forme est souvent toute poétique; il est parfois difficile de les concilier avec les récits de Matthieu ou avec les faits connus de l'histoire. A ceci on peut répondre qu'une réserve naturelle a empêché la mère du Christ de raconter d'abord ces détails; les apôtres eux-mêmes ont pu les ignorer ou les tenir secrets jusqu'à l'époque relativement tardive où Luc a écrit. La dignité, la beauté, la spiritualité de ces récits est une forte preuve de leur authenticité, surtout quand on les compare aux détails absurdes, grotesques, immoraux même donnés par les apocryphes. Ils abondent en traits historiques et sont d'une vérité absolument vivante. Leur indépendance à l'égard de Matthieu est évidente, et tous les deux portent le cachet d'une sincérité que des divergences possibles sur quelques points secondaires ne sauraient détruire. Que Luc soit en désaccord avec d'autres historiens, il reste encore à le prouver, et le mérite d'une plus grande

(1) *The Gospel according to S. Luke*, p. 6.

exactitude pourrait bien être de son côté, même si un tel désaccord existe. »

On me pardonnera d'avoir cité ce passage. Après avoir longuement discuté dans l'Introduction (1) la croyance due aux miracles, je n'ai pas l'intention de reprendre cette question à propos de chaque fait merveilleux rapporté dans l'Évangile. Mais ici, on le sent, il ne s'agit pas d'un fait ordinaire. La conception divine de Jésus notre Sauveur est l'objet fondamental des deux chapitres que je vais commenter; elle est aussi l'objet essentiel et le premier article de notre foi. Or cette doctrine repose en grande partie sur l'affirmation de saint Luc; et comme cette affirmation a rencontré ici toutes les résistances de l'incrédulité, on ne sera pas surpris que j'aie rappelé brièvement, d'après l'excellent résumé de Plummer, les objections et les réponses sur ce point décisif.

Notre foi, ai-je dit, repose sur l'affirmation de saint Luc; et par conséquent sur la parole de Marie. Qu'on veuille bien y penser, et on ne sera plus surpris du titre de « Reine des docteurs » que la piété de l'Église lui décerne volontiers.

L'Evangile de l'enfance se divise naturellement en sept sections : 1° l'Annonce de la naissance du Précurseur; 2° l'Annonciation de Marie; 3° la Visitation; 4° la Naissance de Jean-Baptiste; 5° la Naissance du Sauveur; 6° la Circoncision et la Présentation; 7° l'Enfance de Jésus.

PREMIÈRE SECTION

L'ANNONCE DE LA NAISSANCE DU PRÉCURSEUR

(I, 5-25)

« Quand Jean Baptiste parut, le vieillard le plus âgé de la Palestine ne pouvait pas se souvenir d'avoir parlé dans sa première enfance à un homme qui eût vu un prophète » (2). Après

(1) P. 34 et suivantes.
(2) *Ecce homo*, ch. 1.

un silence qui a duré plus de trois siècles, Dieu va s'adresser encore à son peuple. Mais remarquons le soin que prend sa Providence de maintenir toujours l'ordre établi : l'annonce a lieu à Jérusalem, dans le temple; elle est faite à un prêtre de l'ancienne loi, et c'est ce prêtre qui deviendra le père du prophète. Ainsi se vérifiaient les dernières paroles du dernier des voyants (Malachie, IV, 5 et 6) : « Voici que je vous enverrai le prophète Élie avant que vienne le jour du Seigneur, il convertira le cœur des pères envers leurs enfants et le cœur des fils envers leurs pères. » Ainsi Dieu reste fidèle à son plan: la nouvelle alliance plonge ses racines dans l'ancienne, et la continue en la développant.

[5] *Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommé Zacharie, de la classe d'Abia; et sa femme, qui était une des filles d'Aaron, s'appelait Élisabeth.* [6] *Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur, d'une manière irréprochable.* [7] *Ils n'avaient pas d'enfants parce qu'Élisabeth était stérile, et ils étaient l'un et l'autre avancés en âge.*

Voici notre premier texte de l'Évangile proprement dit, puisque les quatre versets précédents ne sont qu'une entrée en matière. A ce sujet, le lecteur me permettra quelques observations critiques. Il jugera par lui-même de l'utilité de telles remarques; il verra si j'aurai tort de n'y pas insister dans la suite, à moins qu'elles ne présentent une importance particulière.

D'abord nous passons du grec classique employé dans le prologue à une langue étrange qui visiblement fait l'effet d'une traduction. Les mots sont grecs encore; mais la syntaxe ne l'est pas toujours. Dans ce peu de lignes on a relevé cinq hébraïsmes bien caractérisés : ἐγένετο ἐν ταῖς ἡμέραις, il y avait dans les jours d'Hérode; γυνὴ αὐτῷ, sans l'article; ἐναντίον τοῦ θεοῦ, devant Dieu; πορευόμενοι ἐν πάσαις..., marchant dans tous les commandements; προβεβηκότες ἐν ταῖς ἡμέραις αὐτῶν, avancés dans leurs jours. En outre, les tournures n'ont plus rien de grec; au lieu de périodes savamment arrangées, nous trouvons les petites phrases courtes,

reliées simplement par la conjonction καί, et ce n'est pas plus là du grec que je n'aurais fait du français si j'avais traduit mot à mot le texte de l'Évangile. Qu'en conclure, sinon que Luc ici n'est plus indépendant? Il n'écrit plus à sa façon personnelle, il se borne à mettre en grec les renseignements qui lui ont été fournis. Les hébraïsmes se retrouveront dorénavant dans toute la suite de l'ouvrage. On a remarqué pourtant qu'ils sont particulièrement fréquents dans les deux premiers chapitres, les récits de l'enfance. Sans doute, comme je l'ai déjà dit (1), Luc tenait ici ses informations de la bienheureuse Vierge Marie; et il s'est attaché d'autant plus fidèlement à reproduire jusqu'à la forme, jusqu'aux tournures araméennes des documents qu'elle a pu lui communiquer. Encore une fois, je ne donne pas ici une « opinion pieuse », mais l'appréciation de critiques même protestants comme Godet, Plummer, Ramsay, etc.

En second lieu, la traduction est pourtant bien de Luc, car on y rencontre quelques-unes de ses expressions favorites : ὀνόματι, au datif, pour signifier « dont le nom était », le verbe πορεύομαι, la conjonction καθότι. Comme les hébraïsmes, ces idiotismes abondent sans interruption dans tout l'Évangile. Je me bornerai à signaler en passant les plus typiques, sans faire remarquer par exemple que le verbe πορεύομαι est employé 51 fois dans l'Évangile et 39 fois dans les Actes, tandis qu'on ne le trouve qu'une fois dans Marc et 28 fois dans Matthieu.

Enfin notre texte présente un exemple des variantes si nombreuses, cinq à six mille, ai-je dit (2) fournies par les divers manuscrits de saint Luc. Nous allons pouvoir ici apprécier leur importance. C'est au verset 1. Certaines copies portent : γυνὴ αὐτοῦ au génitif, d'autres γυνὴ αὐτῷ au datif; la variante a paru assez grave pour être signalée et discutée dans les commentaires que j'ai sous la main. Or toute la différence pour le sens consiste en ceci : avec le génitif, la phrase veut dire « sa femme était des filles d'Aaron, et se nommait Élisabeth »; avec le datif, il faut

(1) Introd., p. 21.
(2) *Ibid.*, p. 56.

traduire : « il avait une femme, des filles d'Aaron, et elle se nommait Élisabeth. » La nuance est si faible qu'on a de la peine à la saisir. Eh bien, sauf de très rares exceptions, les six mille variantes signalées sont encore moins considérables. Aussi m'abstiendrai-je en général de les indiquer à l'avenir. Je n'écris pas pour les professeurs d'Écriture sainte, et quant aux lecteurs ordinaires, ils me sauront gré de ne pas distraire leur attention en l'éparpillant sur des minuties qui n'en valent pas la peine.

5. « Aux jours d'Hérode ». Il s'agit d'Hérode Ier, fondateur de la dynastie, celui qu'on a appelé Hérode le Grand, malgré ses cruautés. Les dates probables de son règne sont 40-4 avant Jésus-Christ. Matthieu aussi (II. 1) fait naître le Sauveur sous son règne. Hérode n'était pas Juif de naissance, mais Iduméen : en sorte que l'événement justifie la parole de Jacob mourant sur la terre d'Égypte (Genèse, XLIX, 10) : « Le sceptre ne sortira pas de Juda ni un chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations. » — « Roi de Judée ». Ici la Judée, comme ailleurs dans Luc (V, 17, par exemple) indique non la province de ce nom, mais toute la Palestine. — « Il y avait un prêtre », non un grand-prêtre comme quelques Pères l'ont répété après le Protévangile (apocryphe) de Jacques (VIII) ; Luc n'aurait pas manqué de lui donner son titre, et d'ailleurs un grand-prêtre n'aurait pas eu à prendre son tour comme nous allons le voir — « nommé Zacharie », c'est-à-dire Jéhovah se souvient, — « de la classe d'Abia ». Les prêtres juifs, comme je l'ai dit (1), avaient été divisés en vingt-quatre classes qui prenaient tour à tour le service dans le temple pendant une semaine. Après la captivité, quatre familles sacerdotales seulement revinrent de Babylone à Jérusalem ; mais on les partagea de nouveau en vingt quatre classes pour se conformer à la tradition, et on les désigna par les noms anciens. La classe d'Abia était la huitième. Sur quoi des calculateurs, lisant dans Josèphe que la première classe était en fonctions lors de la des-

(1) Voir Introd. p. 90.

truction du temple, qui arriva le 4 septembre 70, ont cherché à déterminer le jour exact, ou du moins la semaine, où eut lieu l'apparition racontée par Luc. Mais il faudrait, pour résoudre ainsi ce problème, connaître avec certitude trop de choses que nous ignorons, et en particulier l'année de la naissance de Jésus (1). — « Et sa femme, qui était une des filles d'Aaron », de la plus noble origine comme lui, « s'appelait Élisabeth », c'est-à dire le serment de Dieu.

6. « Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur, d'une manière irréprochable. » Tel est le magnifique éloge que l'Évangéliste décerne à ces époux : justes autant que le comportait l'ancienne loi, exacts surtout dans la pratique de toutes les prescriptions rituelles.

7. « Ils n'avaient pas d'enfants, parce qu'Élisabeth était stérile, et ils étaient l'un et l'autre avancés en âge. » Déjà dans l'Ancien Testament on rencontre des exemples d'enfants accordés miraculeusement à des unions stériles : Isaac (Gen. xviii, 9-11), Samson (Judic. xiii), Samuel (I Reg. i); mais ce prodige semble particulièrement convenable comme préparation à la plus grande des merveilles, l'enfantement d'une vierge.

[8] *Or, pendant que Zacharie s'acquittait devant Dieu des fonctions sacerdotales dans l'ordre de sa classe,* [9] *il fut désigné par le sort, selon la coutume observée entre les prêtres, pour entrer dans le sanctuaire du Seigneur et y offrir l'encens.* [10] *Et toute la multitude du peuple était dehors en prière à l'heure de l'encens.* [11] *Et un ange du Seigneur lui apparut, debout à droite de l'autel de l'encens.* [12] *Zacharie, en le voyant, fut troublé, et la crainte le saisit.* [13] *Mais l'ange lui dit : « Ne crains point, Zacharie, car ta prière a été exaucée; ta femme Élisabeth te donnera un fils que tu appelleras Jean.* [14] *Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse, et beaucoup se réjouiront de sa naissance;* [15] *car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin, ni rien qui enivre, et il sera rempli de l'Esprit saint dès le*

[1] Voir Introd. p. 79 et suivantes.

sein de sa mère. [16] *Il convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu;* [17] *et lui-même marchera devant lui dans l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener les cœurs des pères vers les enfants, et les incrédules à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple parfait ».* [18] *Zacharie dit à l'ange : « A quoi reconnaîtrai-je la vérité de ces paroles? car je suis vieux et ma femme est avancée en âge. »* [19] *L'ange lui répondit : « Je suis Gabriel, qui me tiens devant Dieu; j'ai été envoyé pour te parler et t'annoncer cette heureuse nouvelle.* [20] *Et voici que tu seras muet et ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps ».* [21] *Cependant le peuple attendait Zacharie, et s'étonnait qu'il demeurât si longtemps dans le sanctuaire.* [22] *Lorsqu'il sortit, il ne pouvait leur parler, et ils comprirent qu'il avait eu une vision dans le sanctuaire, ce qu'il leur faisait entendre par signes; et il resta muet.*

Hébraïsmes (1) : ἐγένετο δὲ... ἔλαχε (8); ἐνώπιον τοῦ Κυρίου (15); ἔτι ἐκ κοιλίας μητρὸς αὐτοῦ (15); πνεύματι καὶ δυνάμει, sans l'article (17); ἰδού (20).

Idiotismes plus ou moins particuliers à saint Luc : ἐγένετο δέ (8); ἦν προσευχόμενον (10); πλῆθος (10); εἶπεν δὲ πρὸς αὐτόν (13); μὴ φοβοῦ (13); ἐνώπιον (15); πνεύματος ἁγίου πλησθήσεται (15); ἐνώπιον (16); ἐνώπιον (19); μὴ δυνάμενος (20).

8-10. Chaque classe des prêtres comptant de deux à trois cents membres, on tirait au sort les fonctions qui seraient remplies par chacun d'eux. L'offrande de l'encens était considérée comme la plus honorable; elle avait lieu matin et soir. Le prêtre désigné en choisissait deux autres qui entraient avant lui dans le Saint, nettoyaient l'autel et y préparaient des charbons ardents; lorsqu'ils étaient sortis, ce devoir accompli, il pénétrait à son tour dans le sanctuaire, brûlait l'encens sur les charbons, adorait et sortait. Pendant ce temps les fidèles plus ou moins

(1) Je donnerai dorénavant ces indications dans le texte grec original, sans la traduction française. A quoi pourraient servir ces remarques critiques pour un lecteur qui ne comprendrait pas le grec?

nombreux, « la multitude du peuple », dit Luc, expression qui sous sa plume ne suppose pas nécessairement une foule bien considérable, les fidèles, dis-je, rangés dans le parvis intérieur, derrière les prêtres, s'unissaient à sa prière.

11 et 12. L'ange apparut à droite de l'autel, du côté gauche pour Zacharie, qui lui faisait face, entre l'autel et le chandelier d'or. De l'autre côté était la table avec les pains de proposition. C'était bien une apparition réelle, non une simple hallucination subjective, la suite des événements en fournira la preuve. La crainte qui saisit Zacharie à cette vue, nous la retrouvons dans toutes les circonstances analogues (plus loin, II, 9; IX, 34; Judic, VI, 22; XIII, 22; Job IV, 15, etc.), et il ne serait pas difficile de la constater aussi parmi les païens. En dehors de Jésus-Christ, le sentiment naturel à l'homme en présence de la divinité est la terreur. D'où vient cela, sinon d'un souvenir incertain, mais toujours présent, de la faute originelle?

13. « Ne crains point », dit l'ange. Parole de bienveillance et d'encouragement, souvent répétée dans l'Ancien Testament (Gen., XV, 1; Jos. VIII, 1; Is. XLIII, 1, 5; XLIV, 2; Jer. XLVI, 27, 28; Dan. X, 12, etc.), particulièrement fréquente chez Luc (*ibid.* 30, II, 10; VIII, 50; XII, 4, 7, 32). C'est le premier mot que le ciel adresse à la terre dans notre Évangile; nous ne serons pas surpris de le trouver ici, et de le voir revenir souvent dans ce livre de la confiance et de la miséricorde. Que demandait donc Zacharie dans sa prière qui a été exaucée? Pas un enfant pour lui-même, il n'en espérait plus. Sans doute, représentant à cette heure de tout Israël, il apportait à Jéhovah les vœux de son peuple, et en particulier le désir de tant d'âmes fidèles pour la venue du royaume de Dieu. La réponse de l'ange confirme encore cette supposition.

14-17. Nous voici en effet portés bien loin, bien au delà du modeste prêtre Zacharie et de sa famille. Il n'est plus question en réalité d'un fils pour lui, dont la présence réjouirait son foyer; mais d'Élie, le grand messager, le précurseur annoncé et attendu, derrière lequel Dieu viendra lui-même pour se préparer un peuple selon son cœur. Deux caractères doivent distinguer

l'enfant annoncé. Jean (ce nom veut dire « le don de Dieu, Dieu-donné »). D'abord l'austérité de la vie, selon les formes reçues pour les Nazaréens, comme avaient été Samson et Samuel, s'abstenant de toute liqueur fermentée et laissant croître leurs cheveux. Mais Jean ne se contentera pas de cette perfection extérieure; la grâce divine doit pénétrer son âme, « il sera rempli de l'Esprit-Saint », phrase très fréquente chez Luc et qui ne nous étonnera pas si nous nous rappelons l'intimité prolongée de notre auteur avec saint Paul, l'apôtre de la grâce.

18-22. Zacharie demande un signe, une preuve immédiate de la vérité de ces promesses. Il n'y a en cela aucune faute. Ainsi avaient agi Abraham (Gen. xv, 8), Gédéon (Judic. vi, 36 et 39), Ézéchias (IV Reg. xx, 8), sans être repris. Mais le doute de Zacharie ne porte pas seulement sur la réalité de sa vision, il porte sur la puissance de Dieu. Aussi le signe qui lui est accordé est-il de plus un châtiment: jusqu'à la naissance du fils annoncé l'incrédule restera muet, et quand il sort du Saint après un séjour prolongé, il est incapable de prononcer du haut des degrés la bénédiction accoutumée sur le peuple surpris qui l'attend. En même temps qu'il inflige cette punition, l'ange accrédite sa mission en déclarant sa nature, son nom, son rang parmi les puissances célestes : Gabriel, « l'homme de Dieu », le délégué du ministère angélique envers les hommes, comme Michel, « qui est comme Dieu ? » représente l'opposition angélique contre Satan. Gabriel, en effet, qui déjà était apparu à Daniel dans une vision célèbre (Dan. viii, 10, et ix, 21), que nous retrouverons tout à l'heure dans l'Annonciation de Marie, semble par excellence le messager de l'Incarnation.

[23] *Quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en alla dans sa maison.* [24] *Quelque temps après, Élisabeth, sa femme, conçut, et elle se tint cachée pendant cinq mois, disant :* [25] « *C'est une grâce que le Seigneur m'a faite, au jour où il m'a regardée pour ôter mon opprobre parmi les hommes.* »

Hébraïsmes : καὶ ἐγένετο (23); ὅτι οὕτως μοι πεποίηκεν Κύριος (25).

Idiotismes : συνέλαβεν (24), qui est un terme de la langue médicale; μῆνας (24); ἐπεῖδεν (25).

Où était cette maison de Zacharie? Pas à Jérusalem; mais comme nous le verrons plus loin (vers. 39), dans une ville inconnue au milieu des montagnes au sud de la Judée. Élisabeth répète la parole triomphante de Rachel dans une occasion semblable : « Dieu a ôté mon opprobre » en me rendant mère (Gen. xxx, 23). Mais par déférence pour le prodige accompli dans son sein, comme par pudeur de femme et pour ne plus s'entendre appeler « la stérile », elle se cache jusqu'au jour où sa grossesse apparaîtra à tous les yeux. Paulus, suivi par Reuss, dit ici qu'elle n'était pas assez sûre de son état, et de Wette qu'elle agissait par précaution hygiénique, pour éviter les accidents : et voilà les critiques « allemands » ! En vérité Strauss n'avait qu'à les citer pour les rendre ridicules.

DEUXIÈME SECTION

L'ANNONCIATION

(I, 26-38)

[26] *Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une*
ville de Galilée appelée Nazareth, [27] *auprès d'une vierge qui était*
fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph; et le nom
de la vierge était Marie. [28] *L'ange étant entré où elle était, lui dit :*
« Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes
bénie entre toutes les femmes. » [29] *Marie fut troublée de ces paroles,*
et elle se demandait ce que pouvait signifier cette salutation. [30] *L'ange*
lui dit : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce
devant Dieu. [31] *Voici que vous concevrez en votre sein, et vous*
enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. [32] *Il sera*
grand; on l'appellera Fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu lui donnera
le trône de David son père; il régnera éternellement sur la maison de
Jacob; [33] *et son règne n'aura point de fin ».* [34] *Marie dit à l'ange :*
« Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? »

[35] *L'Esprit saint viendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le* (fruit) *saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu.* [36] *Déjà Élisabeth, votre parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de celle qui était appelée stérile :* [37] *car rien n'est impossible à Dieu ».* [38] *Marie dit alors : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ». Et l'ange la quitta.*

Hébraïsmes : εὗρες χάριν (30); ἰδοὺ συλλήμψῃ ἐν γαστρί (31); le parallélisme lyrique des versets 32 et 33; καὶ ἰδού (36); οὗτος μὴν ἕκτος ἐστί (36); οὐ... πᾶν (37); πᾶν ῥῆμα (37).

Idiotismes : κεχαριτωμένη (28); εἴη (29); συλλήμψῃ (31); βασιλεύειν ἐπί (33); ἐπελεύσεται ἐπί (35); καὶ οὗτος (36); καλουμένη (36), δούλη (38).

Variantes : au verset 28, les meilleurs textes suppriment « vous êtes bénie entre toutes les femmes », qui semble une glose introduite par comparaison avec le verset 42. Au verset 29, quelques Mjj ajoutent que Marie *a vu* l'ange; détail inutile, que la Vulgate avec raison n'a pas conservé.

26. La ville de Nazareth, aujourd'hui si célèbre, n'est pas mentionnée dans l'Ancien Testament. On discute même sur son véritable nom, que les uns écrivent Nazara, d'autres Nazaret, ou Nazareth. Elle est située sur le versant d'un gracieux vallon, plein de verdure et de fleurs, qui communique par un défilé avec la plaine d'Esdrelon. « De la côte qui le domine, les regards se promènent sur un magnifique panorama; c'est, dit Keim, comme si les portes du monde s'ouvraient de tous côtés (1). »

Joseph et Marie (Mariam dans le texte grec) sont nommés par Matthieu, jamais par Marc, excepté Marie une fois (VI, 3), jamais non plus par Jean, qui parle souvent de la « mère de Jésus », mais sans la nommer. Cela peut paraître étrange; on n'en sera pas surpris cependant si l'on se rappelle les légendes absurdes et immorales qui avaient cours parmi les païens sur les mariages et les amours des dieux, les *Métamorphoses* d'Ovide,

(1) Godet, I, page 118.

par exemple, presque contemporaines de nos Évangiles. La même raison expliquera le silence gardé par les Apôtres sur l'Incarnation du Verbe que Luc nous raconte ici. Aucune allusion n'y est faite ailleurs dans tout le Nouveau Testament, sinon dans le passage parallèle de Matthieu (I, 18-23); ni Jésus pendant sa vie entière, ni ses Apôtres dans leurs prédications, n'en parlent jamais (1). Il fallait des cœurs purs, non seulement pour goûter, mais pour comprendre cette divine histoire ; et en dehors du christianisme, où les aurait-on rencontrés ?

Luc affirme ici que Joseph était « de la maison de David » ; il ne dit pas la même chose de Marie. Cependant la descendance davidique de Jésus est hors de doute: l'ange va l'affirmer au verset 32 ; les Juifs l'ont reconnue et proclamée à maintes reprises, les modernes eux-mêmes la déclarent incontestable. Mais Jésus ne pouvait pas descendre de David si sa mère n'appartenait pas à la race royale. Comme au verset 36 Gabriel appelle Élisabeth « la parente de Marie » on a voulu en conclure (2) que celle-ci était en même temps de souche sacerdotale, et qu'ainsi son sang, qu'elle a transmis à son Fils, venait à la fois des rois et des prêtres d'Israël. Cette supposition semble contredire Hebr. VII, 11-14; de plus elle est absolument gratuite; qu'une sœur des parents de Marie ait épousé un frère des parents d'Élisabeth, ou inversement, cela suffisait pour qu'elles fussent cousines.

28. Marie vivait dans le silence et la solitude; c'est là que l'ange « entre » pour la trouver. Dès sa première parole, il montre sa déférence pour la simple femme qui, par la maternité divine, va devenir sa souveraine. « Pleine de grâce », Marie l'est déjà au moment où Gabriel l'aborde, comme « le Seigneur est » déjà « avec elle ». L'Église en a conclu le dogme de l'Immaculée Conception; avec raison certes, car serait-elle vraiment

(1) On cite Gal. IV, 4 où saint Paul dit de Jésus qu'il a été « fait d'une femme ». Mais si ce texte était seul, qu'en pourrait-on conclure? Assurément saint Paul ne contredit pas la conception virginale du Sauveur, et c'est beaucoup ; mais il ne l'affirme pas non plus.

(2) Ainsi le Testament des XII Patriarches, et un fragment de saint Irénée.

pleine de grâce, si ce don de Dieu n'avait pas enrichi son âme dès le premier instant de sa création? L'ange aurait pu alors l'appeler très comblée de grâce; mais le participe parfait employé dans notre texte, sans réserve ni restriction, ne se justifierait pas. Ce sont les premières paroles de la Salutation angélique, usitée dans l'Église depuis le sixième ou le septième siècle. Combien de lèvres pieuses les ont répétées depuis, dans un élan de reconnaissance et d'amour envers l'humble vierge de Nazareth!

29, 34, 38. Comme Zacharie. Marie est troublée de l'apparition qui la surprend dans le calme de sa vie, dans l'humilité de son âme aussi. Je ne fais pas une conjecture en interprétant ainsi son émotion : on n'a qu'à relire ses paroles aux versets 34 et 38: on y trouvera les sentiments éveillés dans son cœur. La pureté d'abord, l'amour, la résolution de la virginité : « comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » Que peut signifier cette phrase, sinon que Marie est décidée à n'en connaître jamais? Qu'elle se fût engagée par un vœu formel de chasteté, le texte, à coup sûr, ne l'affirme pas; mais ou il n'a point de sens, ou il veut dire que, malgré son mariage qui se prépare, elle n'accepte pas la possibilité de devenir mère selon les lois de la nature. Si cette résolution n'est pas un vœu, on reconnaîtra qu'elle n'en diffère pas beaucoup. Après la pureté, la foi, l'obéissance et l'humilité exprimées toutes ensemble dans le consentement accordé par Marie. Elle s'appelle servante, esclave plutôt, selon la force du mot grec, au moment où elle est choisie pour mère; elle se soumet à l'action de Dieu au moment où, par un privilège unique, elle lui donne le libre consentement qui lui est nécessaire. On a dit qu'elle est la seule créature de qui Dieu ait reçu quelque chose. Car elle avait le droit de refuser; et alors que serait devenue l'Incarnation?

30 et suivants. Les paroles de l'ange, après la salutation d'entrée, se rapportent toutes à l'enfant merveilleux qui doit être le fils de Dieu en même temps que le fils de Marie. Il n'y a pas moyen de se tromper sur le mystère annoncé ici. Qu'on relise les versets 31, 32, 35 : on peut refuser sa foi au discours de Gabriel; on ne peut pas lui faire dire autre chose que ce qu'il dit, ni l'inter-

prêter dans un sens différent du sens réaliste, précis, positif, que l'Église y a toujours vu. Et pour couper court à toute objection, l'ange termine par cette parole qui appelle la soumission la plus absolue de notre entendement (37) : « car rien n'est impossible à Dieu. » Tout est là. Si nous le croyons, si nous croyons que Dieu, par exemple, a bien pu, avec un peu de boue et un souffle de vie (1) (Gen. II) former le premier homme, nous n'aurons pas plus de peine à admettre la conception virginale affirmée ici par saint Luc.

Ce miracle, du reste, pour extraordinaire qu'il soit, la destinée qui attend cet enfant l'appelle et le justifie. Il doit être appelé « Jésus, » c'est-à-dire « Jéhovah sauveur » : et ce nom, donné à d'autres, doit s'appliquer à lui dans toute sa rigueur et son étendue. « On l'appellera Fils de Dieu, Fils du Très-Haut » ; non seulement il le sera, mais les hommes le reconnaîtront, le proclameront tel. Dans les promesses exclusivement nationales qui lui sont faites, pour le trône de David, son père, pour la maison de Jacob. Reuss (2) a remarqué que « les éléments de l'histoire évangélique, soigneusement recueillis par nos écrivains dans la tradition de l'Église et conservés par eux sans être façonnés arbitrairement d'après un système dogmatique préconçu, ont porté dès l'abord le cachet ou la couleur du milieu par lequel ils ont passé primitivement, quelquefois même des traces de couleurs successivement superposées l'une à l'autre. » Je le reconnais volontiers : ici comme partout, Dieu n'a dévoilé que peu à peu son plan dans toute sa grandeur ; comme le ferment, le royaume de Dieu ne soulève la pâte que par degrés (Luc XIII, 21). Seulement, si nous acceptons cette explication, comment peut-on demander que nous reculions la date de notre Évangile jusqu'à la ruine de Jérusalem ? De telles promesses étaient-elles encore possibles quand il ne restait plus rien, pas même des débris, du trône de David ni de la maison de Jacob ?

(1) C'est le même mot qui signifie « un souffle » et « l'Esprit ». Aussi les Pères et les commentateurs ont-ils rapproché le passage de la Genèse et le verset 35 de notre texte.

(2) *Histoire évangélique*, page 127.

Donc soumettons-nous comme Marie; acceptons la parole de Dieu dans l'humilité, dans l'obéissance, et ainsi Jésus sera pour nous Jésus, le Sauveur des hommes deviendra vraiment notre sauveur.

TROISIÈME SECTION

LA VISITATION

(I, 39-56)

39 *En ces jours-là, Marie se levant, s'en alla en hâte au pays des*
montagnes, en une ville de Juda. 40 *Et elle entra dans la maison de*
Zacharie, et salua Élisabeth. 41 *Dès qu'Élisabeth eut entendu la sa-*
lutation de Marie, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut rem-
plie du Saint-Esprit. 42 *Et élevant la voix, elle s'écria :* « *Vous êtes*
bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. 43 *Et d'où*
me vient cet (honneur), *que la mère de mon Seigneur vienne à moi?*
44 *Car votre voix, lorsque vous m'avez saluée, n'a pas plus tôt frappé*
mon oreille, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. 45 *Heu-*
reuse êtes-vous d'avoir cru à l'accomplissement des choses qui vous ont
été dites de la part du Seigneur. » 46 *Et Marie dit :* « *Mon âme glo-*
rifie le Seigneur, 47 *et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon*
Sauveur, 48 *parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. Car dé-*
sormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse, 49 *parce*
que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses; son nom est
saint, 50 *et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le*
craignent. 51 *Il a déployé la force de son bras; il a dissipé ceux qui*
s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur; 52 *il a renversé de*
leur trône les puissants, et il a élevé les petits; 53 *il a comblé de biens*
les affamés et renvoyé les riches les mains vides. 54 *Il a pris soin*
d'Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, — 55 *selon*
la promesse qu'il en avait faite à nos pères, — (de sa miséricorde)
envers Abraham et sa race, pour toujours. » 56 *Marie demeura avec*
Élisabeth environ trois mois, puis elle s'en retourna dans sa maison.

Hébraïsmes. Ils sont si nombreux dans cette péricope que je renonce à les citer. En particulier les cantiques d'Élisabeth (42-45) et de Marie (46-55) sont deux pièces d'une poésie absolument hébraïque, où l'on trouve non le mètre grec, mais la strophe et le parallélisme des anciens hymnes hébreux.

Idiotismes. Ils abondent aussi, malgré l'origine du morceau, et prouvent que, si la source première est incontestablement araméenne, la traduction vient bien de saint Luc : ἀναστᾶσα (39), ἐν ταῖς ἡμέραις ταύταις (30), ἐγένετο... ἐσκίρτησεν (41), ἐπλήσθη πνεύματος ἁγίου (41), ὡς (41) κραυγῇ μεγάλῃ (42), τοῦτο ὅτι (43), ἰδοὺ γάρ (44), μακαρία (45), ἰδοὺ γάρ (48), σύν (56) μῆνας (56), ὑπέστρεψεν (56).

Variantes. Il y en a plusieurs sans importance. Mais saint Irénée et Origène semblent attribuer le *Magnificat* à Élisabeth au lieu de Marie, et trois manuscrits de la version Itala portent en effet le nom d'Élisabeth au verset 46 : de nos jours, M. l'abbé Loisy (1) et Harnack ont soutenu cette opinion. Je répondrai seulement que tous les Mjj et les Mnn grecs, tous les manuscrits des autres versions et même ceux de l'Itala en dehors des trois cités, tous les Pères et tous les commentateurs, et la tradition unanime de toutes les Églises attribuent ce cantique à Marie. D'après M. Loisy, le parallélisme exigerait ici un hymne d'Élisabeth comme pendant à celui que va prononcer Zacharie (68-79) ; mais, même en admettant à ce point (?) l'influence du parallélisme, l'hymne d'Élisabeth, nous l'avons déjà dans les deux strophes 42-45. Marie serait donc la seule qui ne dirait rien ? N'est-elle pourtant pas ici le personnage important ? Et si le Saint-Esprit fait parler Élisabeth et Zacharie, Marie ne l'a-t-elle pas reçu avec une plénitude particulière, absolument unique ? Abondant en effusions lyriques chez les autres, pourquoi serait-il resté muet chez elle ? Qu'on lise enfin ce chant une fois en le supposant d'Élisabeth, et qu'on le relise ensuite comme prononcé par Marie : on sentira quelle grandeur il prend sur les lèvres de celle que Dieu avait associée déjà à l'œuvre de notre rédemption.

39 et 40. Marie paraît s'être mise en route vers sa cousine

(1) *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, mai-juin 1901.

dès les premiers jours après l'Annonciation. Sur quoi les commentateurs demandent : Et Joseph ? Joseph l'a laissée partir, non pas seule sans doute, mais avec des compagnons qui faisaient le même chemin. Les doutes et le songe racontés par Matthieu (I. 18-24) ont dû se placer après le retour de sa fiancée, quand la grossesse devint apparente. Quelle était cette ville de Juda, au pays des montagnes, où demeurait Zacharie ? On l'a cherchée partout au sud de Jérusalem ; on a même supposé une erreur de copiste, en sorte qu'il faudrait lire « dans la ville de Joutta, » qui existe en effet, au lieu de « une ville de Juda. » C'est possible ; Hébron est possible aussi et Aïn Karim aussi. Devant le silence de Luc, je n'ai aucune raison pour me prononcer. En tous cas, le voyage de Nazareth aux montagnes de Juda devait prendre quatre à cinq jours.

41 et 42. Le premier fruit de la visite de Marie ne se fait pas sentir sur Élisabeth, mais sur son fils, qu'elle portait encore dans son sein. L'enfant tressaille, et l'Église, d'accord avec la parole de l'ange Gabriel (ci-dessus vers. 15) interprète ce tressaillement comme un signe qu'il fut dès lors purifié du péché originel et sanctifié par l'action de l'Esprit saint. Il était juste que le Précurseur fût ainsi le premier à profiter de la présence de Jésus en ce monde. Cela s'accorde d'ailleurs avec la parole de l'Évangile : « Parmi les enfants des femmes, personne n'est plus grand que Jean-Baptiste » (*infrà* VII, 28).

42-45. Ces trois versets et demi contiennent le cantique d'Élisabeth en l'honneur de Marie. Remplie du Saint-Esprit, la mère de saint Jean apprit par une révélation intérieure les privilèges de celle qui venait la visiter, et elle célèbre sa grandeur. Puis elle mentionne l'influence merveilleuse exercée par Jésus sur son propre enfant ; et elle revient enfin à sa cousine, pour lui adresser ce titre de « bienheureuse » que Marie va revendiquer tout à l'heure (48) d'une façon si solennelle. Plummer a remarqué(1) que l'hymne d'Élisabeth, si on y fait une coupure après le verset 43, se décompose en deux strophes de quatre vers cha-

(1) Page 27.

cune. Le dernier verset a surtout retenu les critiques : au lieu de l'interpréter comme plus haut « heureuse êtes-vous d'avoir cru que les choses s'accompliront », on peut traduire : « Heureuse d'avoir cru, parce que les choses s'accompliront. » D'autres querellent l'évangéliste sur ce futur du verbe, parce que, disent-ils, au moment de la Visitation, l'Incarnation est déjà accomplie : mais tout le reste des promesses de Gabriel était encore à venir. J'aime mieux faire remarquer à mes lecteurs que nous rencontrons ici la première béatitude signalée dans l'Évangile, celle de la foi. Elle sera aussi la dernière que nous trouverons en fermant ce divin livre, non plus dans Luc, mais dans Jean (xx, 29) : « Bienheureux ceux qui auront cru sans avoir vu! » Après les miracles de sa vie, après sa résurrection, comme avant sa naissance, le Sauveur demande encore de nous la foi : à elle, il promet le bonheur, la « paix divine qui, selon saint Paul (Philip. IV), surpasse tout sentiment et qui gardera nos cœurs et nos esprits dans le Christ Jésus. » Et je n'hésite pas à affirmer sans crainte d'être démenti que l'expérience vérifie sa promesse.

46-55. Marie répond à Élisabeth. De celle-ci Luc avait écrit : « elle fut remplie du Saint-Esprit, et élevant la voix, elle s'écria. » Rien de semblable pour Marie. D'abord elle n'avait pas à être « remplie du Saint-Esprit » ; depuis son Annonciation, elle le portait en elle-même, si je puis m'exprimer ainsi, et avec une plénitude que n'a connue aucune autre créature. Ensuite, au lieu d'éclater par un cri, son enthousiasme se recueille, se ramasse pour ainsi dire, et c'est d'une voix contenue, calme dans son ardeur, qu'elle va prononcer son cantique. Il faut le lire ainsi, ce *Magnificat*, surtout dans les premiers versets, pour en bien comprendre le sens.

On a remarqué qu'il reproduit, presque en propres termes, certains passages de l'Ancien Testament, surtout le cantique d'Anne (I Reg. II, 1-10), la mère de Samuel, lorsqu'après une longue stérilité Dieu lui accorda un fils. Le tableau suivant, que j'emprunte à Plummer (1), montre ces rapprochements :

(1) Page 30.

Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur.

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante.

Mon cœur a tressailli dans le Seigneur et ma corne s'est élevée dans mon Dieu. (I Reg. II, 1.)

Si regardant, tu regardes la bassesse de ta servante. (I Reg. I, 11.)

Car désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

Parce que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses.

Son nom est saint.

C'est pour mon bonheur; car les filles me diront heureuse. (Gen. XXX, 13.)

Ton Dieu a fait en toi de grandes choses. (Deut. X, 21.)

Son nom est saint et terrible. (Ps. CX, 9.)

Et sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

La miséricorde du Seigneur se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. (Ps. CII, 17.)

Il a déployé la force de son bras; il a dissipé ceux qui s'enorgueillissaient dans les pensées de leur cœur.

Tu as humilié le superbe en le blessant; et dans la puissance de ton bras, tu as dissipé tes ennemis. (Ps. LXXXVIII, 11.)

Il a renversé de leur trône les puissants, et il a élevé les petits.

Il renverse les prêtres sans gloire, et il abat les potentats. (Job, XII, 19.)

Il exalte ceux qui sont abaissés; il donne le calme du salut à ceux qui éprouvent de noirs chagrins. (Job V, 11.)

Il a comblé de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides.

Le Seigneur donne la pauvreté et la richesse, il abaisse et il élève. (I Reg. II, 7.)

Il a rassasié l'âme en proie aux désirs, et il a comblé de biens l'âme affamée. (Ps. CVI, 9.)

Il a pris soin d'Israël son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, selon la promesse qu'il en avait faite à nos pères envers Abraham et sa race, pour toujours.

Et toi, Israël, mon serviteur, dont j'ai pris soin. (Is. XLI, 8.)

Il s'est ressouvenu de sa miséricorde. (Ps. XCVII, 3.)

Tu donneras la vérité à Jacob, la miséricorde à Abraham, selon que tu l'as juré à nos pères depuis les temps anciens. (Mich. VII, 20.)

A David et sa race pour toujours. (II Reg. XXII, 51.)

Sur quoi un critique de l'école de Strauss a demandé si Marie avait feuilleté sa Bible avant de parler : question d'un ignorant, plutôt que d'un homme d'esprit. Car la Bible pour les Juifs, comme le Coran aujourd'hui pour les musulmans, était le livre essentiel, unique, celui qu'on ne pratiquait jamais assez. On la leur enseignait dès l'âge de six ans (1), et on ne leur enseignait qu'elle. Marie était sans doute une jeune fille pieuse; elle s'était donc nourrie des Écritures, et il n'y a rien d'étonnant à ce que leurs expressions viennent sur ses lèvres au moment où elle veut chanter sa reconnaissance envers Dieu. Disons plutôt avec Plummer (2) qu'un chrétien quelconque du premier ou du deuxième siècle était aussi incapable de composer cet hymne, avec ses hébraïsmes continuels, que de bâtir la cathédrale de Milan. Reuss constate la même chose (3) : « L'auteur des Actes, dit-il, a bien pu, comme les historiens de l'Ancien Testament, ou ceux des Grecs, recomposer des discours sur des motifs connus et donnés, mais non faire une pièce de vers de forme hébraïque. »

On a divisé le *Magnificat* tantôt en trois strophes (46-49, 50-53, 54-55), tantôt en quatre (46-48^a, 48^b-50, 51-53, 54-55). Tout s'y ramène à deux pensées : la puissance de Dieu, et sa miséricorde, également infinies l'une et l'autre. Marie y fait une prophétie, absolument invraisemblable pour qui veut y réfléchir, qui se réalise pourtant chaque jour sous nos yeux. « Toutes les générations, dit-elle, m'appelleront bienheureuse ». Revoyons la scène : ces deux femmes dans une petite ville des montagnes de Juda dont nous ne savons même pas le nom; l'épouse d'un prêtre juif, et une jeune fille d'humble condition, à peine connue dans un cercle vulgaire et restreint. Personne à cette époque ne songe à Marie, et elle affirme que « désormais toutes les générations l'appelleront bienheureuse ». Et de fait, c'est arrivé : depuis vingt siècles bientôt, sans arrêt, sans interruption, tous les arts comme toutes les langues humaines ont célébré la gloire de cette humble fille, ont accumulé sur elle les témoignages les

(1) Schürer.
(2) Page 35.
(3) *Op. cit.*, page 131.

plus touchants de l'amour et de la dévotion; notre génération, à son tour, continue le même hommage, et déjà inspire les mêmes habitudes à celle qui nous suivra. Il y a beaucoup de femmes célèbres dans l'histoire; en trouvera-t-on une autre de qui on en puisse dire autant?

Dans les versets 51-54, le texte met tous les verbes à un temps passé, l'aoriste en grec. Cet aoriste peut avoir trois sens : ou il est question d'événements déjà accomplis; ou, comme dans les prophètes, le passé est employé pour le futur; ou ces paroles s'appliquent au gouvernement habituel, ordinaire, de la Providence. De ces trois sens, lequel faut-il adopter ici? Luc ne l'a pas dit, je ne vois pas de raison décisive pour choisir. En réalité les trois sens sont raisonnables, rien ne s'oppose à ce que nous les acceptions tous les trois.

On a dit du *Magnificat* qu'« il est le plus magnifique cri de joie qui soit jamais sorti d'une poitrine humaine. » La joie, dans la confiance en Dieu, à la fois puissant et miséricordieux : trouverons-nous dans notre âme un besoin plus profond? Aussi, par un usage qui a pris naissance dans notre France, au début du sixième siècle, l'Église a introduit cet hymne dans son office et le fait répéter tous les jours par ceux qui lui appartiennent de plus près.

55. Marie a-t-elle quitté sa cousine avant la naissance de Jean-Baptiste? C'est peu probable à coup sûr; et l'évangéliste, en disant qu'elle est demeurée encore trois mois avec Élisabeth, nous donne à entendre le contraire. Il raconte ici son retour pour n'avoir plus à parler d'elle dans le récit de cette naissance à laquelle elle assistait, mais où aucune circonstance ne devait la signaler.

QUATRIÈME SECTION

LA NAISSANCE DE JEAN-BAPTISTE

(I, 57-80)

57 *Cependant, le temps d'Élisabeth étant venu, elle enfanta un fils.*
58 *Ses voisins et ses parents ayant appris que le Seigneur avait signalé*
en elle sa miséricorde, se réjouissaient avec elle. 59 *Le huitième jour,*
ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils le nommaient Zacharie, qui
était le nom de son père. 60 « *Non, dit sa mère, mais il s'appellera*
Jean. » 61 *Ils lui dirent :* « *Il n'y a personne dans votre famille qui*
soit appelé de ce nom. » 62 *Et ils demandèrent par signe à son père*
comment il voulait qu'on le nommât. 63 *S'étant fait apporter des*
tablettes, il écrivit : « *Jean est son nom* » ; *et tous furent dans l'éton-*
nement. 64 *Au même instant, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia ;*
et il parlait, bénissant Dieu. 65 *La crainte s'empara de tous les habi-*
tants d'alentour, et, dans toutes les montagnes de la Judée, on racontait
ces merveilles. 66 *Tous ceux qui en entendirent parler les gardèrent*
dans leur cœur, et ils disaient : « *Que sera donc cet enfant?* » *Car la*
main du Seigneur était avec lui.

Hébraïsmes : ἐπλήσθη ὁ χρόνος τοῦ τεκεῖν αὐτήν (57) ; ἐμεγάλυνεν Κύριος τὸ ἔλεος αὐτοῦ μετ'αὐτῆς (58) ; ἔγραψεν λέγων (63) ; πάντα τὰ ῥήματα ταῦτα (65).

Idiotismes : ἦλθαν (59) ; τὸ τί ἄν θέλοι (62) ; παραχρῆμα (64) ; πάντες οἱ ἀκούσαντες (66) ; ἐν τῇ καρδίᾳ (66) ; χεὶρ Κυρίου (66).

59. La circoncision avait été fixée au huitième jour (Gen. XVII, 12; Lev. XII, 13); même quand ce jour était un sabbat, on en faisait une grande fête, où l'on donnait un nom à l'enfant.

60. Comment Élisabeth connaissait-elle le nom de Jean? Par une révélation, disent les Pères, puisque Zacharie était muet; et plusieurs modernes suivent la même opinion. Il me paraît plus simple de supposer que Zacharie avait agi avec sa femme

comme nous allons le voir faire tout à l'heure : il lui avait communiqué par écrit le récit de sa vision. Pouvons-nous vraiment supposer que toute la grossesse d'Élisabeth s'était passée sans que son mari lui fît connaître la prédiction qu'il en avait reçue?

63. Zacharie écrit avec un poinçon sur une tablette en bois mince enduite de cire. On chauffait ensuite cette tablette, la cire fondait, et on pouvait recommencer. « Jean *est* son nom, » dit-il; ce présent a une autre force que le futur.

L'obéissance rouvre la bouche que le doute avait fermée. Ce que dit alors Zacharie, pour bénir Dieu, c'est le cantique que Luc va rapporter dans un instant. Mais à son ordinaire, il raconte les faits, avant d'insérer ce document qui en aurait rompu la suite.

66. De même les derniers mots : « Car la main du Seigneur était avec l'enfant », se relient à ceux du verset 80 qui termine le chapitre après l'hymne de Zacharie reconnaissant.

[67] *Et Zacharie, son père, fut rempli de l'Esprit saint, et il prophétisa, en disant :* [68] *« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple.* [69] *Il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de David, son serviteur,* — [70] *selon ce qu'il a dit par la bouche de ses saints prophètes aux siècles passés.* — [71] (Un Sauveur) *qui nous délivrera de nos ennemis et des mains de tous ceux qui nous haïssent.* [72] *Il a accompli la miséricorde* (promise) *à nos pères, et s'est souvenu de son alliance sainte, selon le serment* [73] *par lequel il a juré à Abraham, notre père, de nous faire cette grâce,* [74] *qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte,* [75] *dans la sainteté et la justice, en sa présence, tous les jours de notre vie.* [76] *Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut ; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies;* [77] *pour donner à son peuple la connaissance du salut dans le pardon de ses péchés,* [78] *par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, par lesquelles le Soleil levant nous a visités d'en-haut,* [79] *pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour diriger nos pas dans la voie de la paix. »* [80] *Or l'enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il demeura dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation devant Israël.*

Hébraïsmes. Comme le *Magnifiat,* le cantique de Zacharie en est rempli, je n'essaye pas de les signaler.

Idiotismes. — Ils sont particulièrement intéressants à noter dans ces passages, dont l'origine hébraïque est incontestable. Ἐπλήσθη πνεύματος ἁγίου (67) ; Ἐπεσκέψατο (68) ; διὰ στόματος τῶν ἁγίων ἀπ' αἰῶνος προφητῶν (70) ; σωτηρίαν (71) ; τοῦ δοῦναι (74) ; ἐνώπιον αὐτοῦ (75) ; ὑψίστου (76) ; ἐνώπιον Κυρίου (76) ; τοῦ δοῦναι (77) ; τοῦ κατευθῦναι (79) ; ταῖς ἐρήμοις (80).

Comme pour le *Magnificat,* Plummer a retrouvé presque tout le *Benedictus* dans des textes analogues de l'Ancien Testament. Cependant les ressemblances sont beaucoup moins saisissantes. Aussi je ne reproduis pas le tableau de comparaison ; on le trouvera en grec dans l'ouvrage de Plummer, p. 39.

Le *Benedictus* a une coupure évidente après le verset 75. Chacune des deux parties ainsi formées se divise à son tour en deux strophes : 68-70, 71-75 ; 76-77, 78-79.

68-75. Toute la première partie se rapporte au Messie, et à lui seul. Zacharie rappelle les fondements de l'espérance enracinée dans Israël : les prédictions des prophètes, l'alliance sainte, le serment juré par Jéhovah à Abraham. Il indique aussi l'idée que les Juifs pieux de son temps se faisaient de cet envoyé de Dieu : il sera avant tout un sauveur, et dans un sens national d'abord : il délivrera Israël de ses ennemis, des païens, peut-être d'Hérode qui l'oppriment ; avec la paix, il établira « la sainteté et la justice », mais rien n'indique qu'il faille attribuer ici à ces mots une portée différente du sens ritualiste dans lequel les entendaient ses contemporains.

76. Zacharie ne peut pas cependant oublier complètemen l'enfant qui est l'occasion de son poème. Il s'adresse à lui, mais comme prêtre, comme prophète : « Petit enfant », lui dit-il, et non « mon enfant » ; le père s'efface et disparaît devant une mission plus haute. La vocation de Jean le précurseur est indiquée en une phrase : « Tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies ». « J'enverrai mon messager, avait dit Malachie (III, 1), et il préparera la voie devant ma face. » Qui parle ainsi ? C'est Dieu dans le prophète : et

d'après Zacharie, Jean doit marcher devant la face non d'un simple envoyé, non d'un roi élu comme David, mais du Seigneur lui-même, de Jéhovah, pour qui il préparera les voies. Est-ce une hypothèse d'en conclure que l'Esprit-Saint, en inspirant le poète, lui avait révélé la nature divine de celui que son fils devait précéder dans le monde ?

77-79. Après cette brève parole adressée à l'enfant, Zacharie revient au Messie, et cette fois il indique son rôle dans des termes bien différents de la première description. Il n'est plus question des ennemis d'Israël, mais « du salut par le pardon des péchés », mieux encore « de la connaissance de ce salut », que le Précurseur doit apporter aux hommes. Quant au Messie, il sera un « Soleil levant » qui viendra « les visiter d'en-haut », répandre la lumière au milieu de leurs ténèbres. « Le mot *assis*, dit très justement Godet (1), fait allusion à l'état d'abattement et de désespoir auquel est réduite l'humanité. Semblable à une caravane qui a perdu son chemin et que la nuit a surprise dans le désert, elle est là assise n'attendant plus que la mort. Soudain paraît à l'horizon un astre brillant. Son joyeux rayon illumine les voyageurs ; ils reprennent courage, se relèvent pour la marche et retrouvent la voie. »

80. Ce dernier verset, qui se rattache au verset 66, raconte en deux mots toute la vie de Jean-Baptiste « jusqu'au jour de sa manifestation devant Israël ». Point de miracles ; on ne raconte pas que le Précurseur en ait jamais fait, abstention qui est bien remarquable. Mais l'enfant « croissait » dans son corps, et « se fortifiait en esprit » ; il vivait dans le silence et la solitude, menant au désert une existence dure, austère, pénitente. N'est-ce pas toujours le moyen nécessaire pour nous disposer à recevoir Jésus ?

On a dit que dans les déserts, ceux de Juda sans doute à l'est de la mer Morte, Jean avait connu les Esséniens, avait reçu leurs doctrines, et les avait transmises à Jésus. Cet essai d'explication rationaliste n'a plus aujourd'hui de partisans. Quand on

(1) Page 157.

a comparé de près les enseignements du Précurseur et de l'Évangile à ceux des Esséniens, on a reconnu de telles oppositions qu'il a bien fallu renoncer à trouver là l'origine de la révolution religieuse apportée par Jésus et confirmée par son Église.

CINQUIÈME SECTION

LA NATIVITÉ DE JÉSUS

(II, 1-20)

Nous commençons le chapitre II de saint Luc.

Les critiques rationalistes ont accumulé les objections contre ce récit. Ils ont cru y trouver deux groupes de difficultés insolubles. D'abord au sujet du recensement de Quirinus qui, selon Luc, aurait amené Joseph et Marie à Bethléem : « Ils n'y ont point été forcés, dit Strauss (1), par le cens de Quirinus, qui n'a eu lieu que dix ans plus tard ; ni par un autre cens antérieur de dix ans, dont il n'y a point de vestige, et qui ne cadre pas avec les circonstances ; ni en général par aucun recensement romain, car ce recensement n'eût point appelé un Galiléen à Bethléem ; ni enfin par un dénombrement juif, qui aurait laissé Marie chez elle, tout comme un cens romain. » Les secondes difficultés viennent du désaccord, inconciliable, dit-on, entre les deux récits de Matthieu et de Luc sur la Nativité : « L'indépendance respective des deux narrations, dit Reuss (2), qui d'ailleurs reproduit Strauss, se révèle d'une manière directe quand on essaie de les combiner entre elles ; toutes les tentatives qu'on a faites dans ce but n'ont abouti qu'à en faire mieux ressortir les difficultés. »

Je discuterai plus loin ces objections une à une, j'en mon-

(1) *Nouvelle vie de Jésus*, t. II, p. 26. Je cite toujours cet auteur, parce que les autres n'ont fait que le copier.

(2) *Histoire évangélique*, page 138.

trerai la vanité. Mais je tiens à protester dès à présent contre les procédés de nos adversaires. Reuss nous reproche (1) de céder « au besoin imaginaire de regarder Matthieu et Luc comme absolument vrais tous les deux ». Et n'est-ce pas une idée préconçue qui fait écrire à Strauss (2) : « Quand sur trois fois qu'un auteur (saint Luc) se mêle de parler histoire (Lysanias, III, 1; Theudas Act. v, 36; Quirinus, II. 2), il se fourvoie si bien toutes les trois fois que ses commentateurs ont toutes les peines du monde à pallier ses erreurs, il faut bien admettre que sa science historique laisse quelque chose à désirer. » Pourquoi donc les erreurs viendraient-elles de l'Évangile ? Si nous trouvions dans ce livre des affirmations historiques inconciliables avec celles d'un autre écrivain, de quel droit rejeter à priori le témoignage de Luc, comme si les autres avaient nécessairement dit vrai et que lui seul fût coupable de légèreté ? N'a-t-il pas pu connaître certains faits mieux que Josèphe, mieux que Dion Cassius, mieux que Suétone, quand il s'agit de la Palestine ? Voilà comment devrait raisonner une critique vraiment impartiale, soucieuse avant tout de la vérité en dehors de toute préoccupation dogmatique. Mais si on accorde aux récits de Luc une valeur historique objective, il va falloir admettre le surnaturel, admettre la naissance miraculeuse et l'origine divine de Jésus ; et tout est bon, le silence même des monuments devient suffisant pour imprimer un caractère mythique et légendaire à une narration dont on ne veut pas accepter la pensée fondamentale. Je demande à mon lecteur, s'il n'est pas croyant, de lire les pages qui suivent avec un esprit vraiment indépendant; il en emportera la conviction, j'espère, que Matthieu et Luc sont vrais tous les deux, et que Strauss s'est trop pressé quand il a si durement reproché à Luc son ignorance historique.

[1] *En ces jours-là fut publié un édit de César Auguste,* (ordonnant)

(1) Page 142.
(2) Page 21.

qu'on fît le recensement (des habitants) *de toute la terre.* 2 *Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinus était gouverneur de Syrie.* 3 *Et tous allaient se faire inscrire, chacun dans sa ville.* 4 *Joseph aussi monta de la Galilée, de la ville de Nazareth,* (pour se rendre) *en Judée dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David,* 5 *pour se faire inscrire avec Marie son épouse, qui était enceinte.* 6 *Or, pendant qu'ils étaient en ce lieu, le temps où elle devait enfanter s'accomplit.* 7 *Et elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.*

Hébraïsmes : ἐγένετο (1) ; ἐν ταῖς ἡμέραις ἐκείναις (1).

Idiotismes : ἐγένετο... ἐξῆλθεν (1) ; πᾶσαν τὴν οἰκουμένην (1) ; ἀνέβη (4) ; δὲ καί (4) ; σύν (5) ; ἐπλήσθησαν (6).

Variantes sur le verset 2: B suivi par 81, 131, 203 : αὕτη ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο — ℵ : αὐτὴν ἀπογραφὴν ἐγένετο πρώτη — D suivi par la version latine d'Origène : αὕτη ἐγένετο ἀπογραφὴ πρώτη — A C L R Ξ : αὕτη ἡ ἀπογραφὴ πρώτη ἐγένετο. On verra plus loin l'importance de ces diverses leçons.

1. Nous rencontrons sur ce verset la première objection contre la valeur historique de notre Évangile.

Luc, dit-on, parle d'un édit d'Auguste ordonnant un recensement de toute la terre. Or, il n'y eut pas d'édit pareil sous Auguste. Ni Suétone, ni Dion Cassius (1), ni l'inscription d'Ancyre n'en font mention. Auguste à la vérité aimait la statistique ; il recherchait les renseignements exacts et complets. Ainsi son ami Agrippa avait fait dessiner sur le marbre une vraie carte de l'empire qui fut placée dans un corridor du palais : mais autre chose est un plan géographique des pays avec leurs distances, autre chose un dénombrement de la population. Lui-même avait fait établir un cens de ses propriétés privées, et une autre fois un relevé de tous les citoyens romains vivant dans son empire. Mais ce sont là des statistiques par-

(1) Nos adversaires oublient de dire que Suétone est très bref, et Dion Cassius absolument muet sur les événements des cinq années qui ont précédé notre ère.

ticulières, bien différentes d'un recensement général comme celui dont parle Luc. La difficulté est plus grande encore, si nous nous rappelons qu'à la date de la naissance de Jésus, la Palestine n'était pas une province romaine; elle constituait un royaume allié, assujetti, mais ayant son existence propre et une certaine indépendance sous le gouvernement d'Hérode : de quel droit Auguste l'aurait-il soumise à un recensement romain ? Nous savons bien qu'Antoine avait imposé un tribut à Hérode en le nommant roi; il renouvelait ainsi une mesure déjà établie par César et avant lui par Pompée; mais qui prouve que ce tribut ait continué à être payé sous Auguste ? Il n'y en a pas trace dans les auteurs contemporains, et dès lors la formalité d'un cens devenait inutile. Car on n'en faisait jamais que pour deux raisons : le service militaire, que la Palestine ne fournissait pas, et l'assiette des impôts, dont Auguste n'avait pas à s'occuper dans un pays placé sous la domination d'Hérode.

A ces objections (1) les réponses ne manquaient pas. On rappelait le tableau ou « abrégé de tout l'empire », mentionné par Tacite, par Suétone, par Dion Cassius, dans lequel, d'après Tacite, « Auguste de sa propre main avait inscrit les ressources publiques, le nombre des citoyens et des alliés en armes, les flottes, les royaumes, les provinces, les tributs, les impôts, les besoins, les dons (2) », et on demandait comment ce travail avait pu se faire sans un recensement préalable. Quant à l'indépendance du royaume de Judée sous Hérode, nous n'en connaissons pas les limites; Josèphe est muet sur cette question, il ne nous a pas conservé le décret du Sénat qui, en donnant la couronne au roi Iduméen (30 av. J.-C.), fixait les bornes de son pouvoir. Nous savons seulement qu'Hérode ne pouvait, sans l'autorisation d'Auguste, ni faire la guerre, ni mettre à mort son propre fils, ni donner force à son testament; ses sujets durent prêter serment de fidélité à l'empereur; Auguste enfin, ce qui se rapporte directement à notre sujet, était assez maître des

(1) Je les reproduis surtout d'après Schürer, I, 2, pages 105-143.
(2) *Annal.* I, 11.

finances en Palestine pour réduire d'un quart les taxes des Samaritains, de son autorité privée, parce qu'ils n'avaient pas pris part à la révolte contre le légat Varus. Rien ne prouve, dit-on, qu'Hérode ait continué à payer le tribut fixé par Antoine; mais rien ne prouve non plus qu'il en ait été affranchi, et nous savons au contraire que Caligula en fit la remise, ce qui tendrait bien à montrer qu'on l'avait toujours payé. Tacite d'ailleurs mentionne un fait analogue (1) : un peuple des Clitœ, ayant son roi national comme la Judée, se révolta parce que son roi voulut l'astreindre à un cens fait selon la mode romaine.

Il y avait donc des raisons pour et contre, et la question de l'existence d'un recensement semblait indécise, lorsqu'en 1893 on découvrit en Égypte des fragments de papyrus (2) qui apportaient à saint Luc un témoignage aussi décisif qu'inattendu. Des recensements se faisaient en Égypte tous les quatorze ans; on les a constatés avec certitude à partir de l'an 20 de notre ère, et il est très probable qu'il faut les faire remonter en Égypte quarante-deux années en arrière, à la date de 22 ou 23 avant Jésus-Christ où Auguste reçut la *potestas tribunitia* et où commença officiellement son règne. De plus Auguste étendait peu à peu cette mesure à d'autres régions, particulièrement à la Syrie voisine de l'Égypte, et par conséquent, avec quelques réserves par égard pour Hérode, à la Palestine comprise entre les deux.

Nous pouvons maintenant reconstruire toute cette histoire. Vingt-deux ans avant Jésus-Christ, un cens en Égypte, auquel la Syrie est associée. Quatorze ans plus tard, en 8 avant Jésus-Christ, nouveau dénombrement, et on demande à Hérode d'y prendre part; le roi hésite, craignant des résistances; Rome insiste, à mesure surtout que la mort du roi devient plus prochaine, et celui-ci, pour concilier son respect envers les décisions impériales avec la peur de son peuple, ordonne un recensement qui sera fait non selon la manière romaine, mais en conformité des coutumes juives. Il a lieu un peu plus tard, vers

(1) *Annal.* VI, 41.
(2) Voir le Dictionnaire de Hastings, v° *Jésus-Christ*, t. II, page 646.

l'an 6 avant Jésus-Christ (1). Nouvelle période de quatorze ans, qu'il faut compter à partir de 8 avant Jésus-Christ ; et en 6 après Jésus-Christ, la Judée étant alors province romaine, on y fait un recensement romain qui devient l'occasion des troubles mentionnés par Josèphe et par les Actes.

Tout est simple dans cette explication, en même temps que tout y repose sur des témoignages historiques incontestables. Nous ne parlerons donc pas, comme Schürer lui-même (2), des « erreurs de saint Luc ». Nous admirerons plutôt la certitude de ses informations, qui nous garantit la valeur exacte de tous ses récits ; on avait cru le prendre en faute, et c'était lui qui disait la vérité. Nous allons en trouver de nouvelles preuves en continuant l'examen de sa narration.

2. « Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie. » Nouvelles objections non moins vives. Il y a bien eu un Quirinius, gouverneur de Syrie, et ce Quirinius a bien fait un recensement de la Palestine ; nous le savons, comme je viens de le dire, par Josèphe et par les Actes (v. 37) qui parlent des désordres suscités par Judas de Galilée à ce sujet. Mais ce recensement, comme le gouvernement de Quirinius, eut lieu en l'an 6 de notre ère, dix ans après la mort d'Hérode ; par conséquent il n'a pas pu être l'occasion du voyage à Bethléem qui amena la naissance de Jésus dans cette ville. Luc a tout confondu, comme on fait quand on écrit loin des événements et avec une idée préconçue ; il fallait que Jésus fût né à Bethléem parce que le prophète l'avait annoncé, et l'évangéliste a commis une erreur de dix années pour employer le cens de Quirinius, que la révolte de Judas avait rendu célèbre, à produire ce résultat.

On a imaginé bien des réponses que Schürer reproduit sans en accepter aucune. On a d'abord discuté le texte, qui nous est venu comme je l'ai dit (3), avec quatre leçons différentes : les

(1) Voir dans l'introduction, pages 79 et suivantes, les incertitudes sur l'année exacte de la naissance de Jésus-Christ.
(2) P. 143. Son livre a été écrit avant la découverte des papyrus égyptiens.
(3) Page 135.

unes introduisent l'article ἡ, d'autres accentuent diversement le mot αὐτή, d'où des variantes dans le sens de la phrase. Avec beaucoup de bonne volonté ces changements de sens peuvent suffire ; mais il faut beaucoup de bonne volonté, et je ne la crois pas nécessaire, je pense que la sincérité suffit pour justifier Luc et montrer qu'ici comme ailleurs il a su se renseigner exactement.

D'autres voient une faute de copiste dans le nom de Quirinius accolé au recensement : il faudrait lire Saturninus. Ils ont pour eux un texte de Tertullien (*adv. Marc.* IV, 19) qui attribue à Sextius Saturninus le cens à l'époque duquel est né le Sauveur ; et ils expliquent l'erreur des manuscrits par le souvenir prédominant attaché en Judée au cens de Quirinius. Cette remarque ne laisse pas d'être importante ; car l'affirmation de Tertullien repose certainement sur des sources différentes de saint Luc. Cependant tous les textes de l'Évangile, et toutes les versions portent ici le nom de Quirinius ; si c'est une erreur, il est difficile de croire que pas un seul document n'y ait échappé.

Disons donc d'abord que Quirinius n'a pas été une seule fois gouverneur de Syrie ; il l'a été deux fois. Le fait, reconnu par Mommsen, ne soulève plus de doute aujourd'hui. Nous avons la liste des légats impériaux en Syrie : Titius en 9 avant Jésus-Christ, Saturninus de 9 à 6 avant Jésus-Christ, Varus 6-4 avant Jésus-Christ ; puis vient une lacune, pendant laquelle une inscription trouvée à Tibur près de Rome en 1764 et surtout un passage de Tacite (1) obligent à reconnaître un premier gouvernement de Quirinius qui comprend les années 3-1 avant Jésus-Christ. Ce ne serait plus pour Luc qu'une erreur d'un an, bien excusable si l'on se rappelle ce que j'ai dit (2) des incertitudes de la chronologie à cette époque. Pourtant ce serait encore une erreur, car Josèphe affirme positivement que Varus était légat de Syrie à la mort d'Hérode.

Eh bien, je ne crois pas qu'il y ait une erreur dans Luc,

(1) *Annal.* III, 48. Voir SCHÜRER I, 1, page 351-354.
(2) Introduction, pages 78 et suivantes.

pas même d'un an : il y a bien eu un recensement en Palestine avant la mort d'Hérode, je l'ai montré tout à l'heure; et ce recensement, « le premier », dit Luc, a bien été fait pendant l'administration de Quirinius, comme le second a été fait sous sa direction. Que faut-il admettre pour cela? Une simple hypothèse présentée par le professeur anglais Ramsay, à la suite de l'allemand Quandt, qui lui-même reproduisait une dissertation de l'italien Sanclemente au sujet de l'inscription de Tibur : Quirinius, avant d'être légat de Syrie, y aurait été envoyé du temps de Saturninus pour le recouvrement des impôts, *legatus ad census accipiendos*. Il y a des exemples de missions semblables : Schürer (1) en a cité un en Macédoine et un autre dans la Gaule Narbonnaise. En Syrie même nous voyons, après Auguste, Corbulon chargé d'un commandement à côté de Quadratus, Vespasien auprès de Mucianus; sous Auguste, Josèphe mentionne Volumnius à côté de Saturninus, et lui donne expressément (2) le titre de ἡγεμών, le substantif même d'où vient le verbe ἡγεμονεύω (3) employé par Luc en parlant de Quirinius.

(1) Page 119, note 46.

(2) *Antiq. judaïc.* XVI, 9, 1.

(3) Je ne puis assez m'étonner qu'un écrivain sérieux, consciencieux, comme Schürer, ait rejeté cette explication (division I, t. II, page 140 et 141). Après avoir reconnu qu'elle résoud toutes les difficultés, il ajoute : « Mais un tel expédient est absolument inadmissible d'après le texte de l'évangéliste, puisque ἡγεμονεύοντος τῆς Συρίας Κυρηνίου ne peut pas signifier autre chose que « quand Cyrenius avait le commandement suprême (ou, ce qui est la même chose, le poste de gouverneur) sur la Syrie. » Et tous les critiques rationalistes ont répété l'objection. Il semble d'après cela que le verbe ἡγεμονεύω ait, dans le grec d'Orient au moins, un sens précis et déterminé, celui d'un commandement en chef. Cependant nous venons de voir Josèphe appeler ἡγεμών le magistrat adjoint à Saturninus. Et il y a plus encore. Nous verrons plus loin (III, 1) Luc appliquer à Pilate en Judée exactement le même mot, ἡγεμονεύοντος, qu'il emploie ici pour Quirinius; or le procurateur de Judée avait si peu une autorité suprême qu'il pouvait être déposé par le légat de Syrie, comme Pilate le fut en effet par Vitellius. Remarquons encore que dans le même verset, Luc emploie le substantif abstrait ἡγεμονία, pour désigner le *règne* de Tibère. N'avons-nous donc pas ici un terme un peu vague, analogue à notre mot français de *commandement?* Il y a dans notre organisation militaire un grade de « commandant »; mais le Président de la République « commande en chef les armées de terre et de mer »; au-dessous de lui, nous avons des généraux « commandants

Ce système explique en même temps l'affirmation de Tertullien rapportée ci-dessus. Ainsi Saturninus commandait la Syrie ; mais Quirinius, après ou avant Volumnius, administrait les finances ; et comme le cens était une opération financière, comme d'ailleurs le nom de Quirinus était associé au recensement de l'an 6, c'est à lui que Luc a rattaché le cens fait sous Hérode, en ayant soin seulement de nous avertir qu'il parle du *premier* recensement, non du second, dont les troubles avaient mieux conservé la mémoire. Il voulait éviter la confusion : est-ce sa faute si notre ignorance soupçonneuse et inquiète n'a su trouver dans ses précautions qu'un embarras de plus ?

Le tableau suivant présente la succession des gouverneurs romains en Syrie avec leurs dates :

Avant J.-C.

9-6. Sextius Saturninus, ayant sous ses ordres Volumnius, puis Quirinius, qui en l'an 6 fait faire par Hérode le premier recensement de la Palestine. Naissance de Jésus.

6-4. Quinctilius Varus. En l'an 4, mort d'Hérode, retour de la Sainte-Famille à Nazareth.

3-1. Premier gouvernement de Quirinius.

De 1 av. J.-C. à après J.-C.

4. Caius César.

4-5. Volusius Saturninus.

6 et suiv. Second gouvernement de Quirinius, qui fait son second recensement. La Judée est réduite en province romaine.

3. Tous allaient se faire inscrire chacun dans sa ville. Et voilà, dit-on, un détail contraire à toutes les règles. Le cens romain prenait les gens là où ils étaient, où ils avaient leurs propriétés. Jamais l'idée ne serait venue à un financier romain de les obliger à se rendre « chacun dans sa ville ». Mais précisément il ne s'agit pas d'un cens fait à la romaine. Hérode,

de corps d'armée » ; le colonel « commande » son régiment, et le capitaine « commande » sa compagnie. Toutes ces expressions sont claires pour nous. Pourquoi n'en aurait-il pas été de même pour les contemporains des événements rapportés par saint Luc ?

comme je l'ai dit, par crainte du peuple, et la révolte de l'an 6 après Jésus-Christ a montré qu'il avait raison. Hérode, tout en commandant l'opération pour complaire à Auguste, a ordonné qu'elle serait conduite selon les usages juifs. Cette supposition n'a rien d'extraordinaire : Dion Cassius nous raconte en effet (1) qu'en l'an 20 de notre ère, pour le recensement qui d'après la période régulière de quatorze ans devait suivre le second de Quirinius, Tibère décida qu'en Syrie on appliquerait aux pays romains la méthode romaine, mais que dans les états confédérés on se conformerait aux coutumes nationales. Ce que l'empereur régla alors en souvenir sans doute de la révolte de l'an 6 après Jésus-Christ. Hérode, qui connaissait bien les Juifs, l'avait pratiqué pour le premier cens afin d'éviter les résistances qu'il prévoyait : et une telle politique rentrait trop dans les idées d'Auguste pour rencontrer de sa part aucune opposition (2).

4-5. Joseph va donc de Nazareth à Bethléem, pour se faire inscrire, selon les dénombrements juifs, dans la ville d'où sa famille était originaire. Mais il y va avec Marie, et les nouvelles difficultés : car il est vrai qu'on n'inscrivait jamais les femmes, pas plus chez les Juifs que chez les Romains, excepté lorsqu'elles étaient personnellement propriétaires, ce qui ne semble pas être le cas pour la mère de Jésus. Rappelons-nous cependant que Marie était enceinte : son terme même était proche. Joseph, qui était juste, qui sur le conseil de l'ange l'avait épousée malgré sa grossesse et avec un respect absolu pour l'action divine en elle (Matt. I, 18-25), Joseph pouvait-il la laisser seule dans des circonstances pareilles ? De Nazareth à Bethléem le voyage demandait quatre jours, cinq peut-être en évitant les fatigues. C'étaient de petites gens, de ceux qui doivent se suffire à eux-mêmes sans compter sur personne. Ne valait-il pas mieux

(1) Livre IX.

(2) Voyez aussi ce que j'ai dit dans l'introduction, pages 85 et 92, de la déférence des proconsuls romains envers les idées juives au sujet des enseignes militaires, même après que la Judée eut été convertie en province romaine.

faire la route ensemble, malgré les inconvénients, plutôt que d'abandonner la jeune femme sans secours à une époque aussi critique ? En vérité j'ai honte de discuter des objections pareilles. Il n'y a pourtant rien de miraculeux ni de surnaturel dans le fait d'un mari qui emmène sa femme afin de se trouver près d'elle au moment de ses couches.

Signalons en un mot le sens du mot Bethléem ; il veut dire : Maison du pain.

6-7 Voilà en deux versets toute l'histoire de cette nativité qui devait changer la face du monde. Luc la raconte avec la même simplicité qu'il rapporterait le fait le plus ordinaire. Si c'est Marie, comme je le crois, qui lui a communiqué son récit, avouons qu'elle ignorait ou qu'elle méprisait l'art d'embellir les événements par les splendeurs de la narration. Cependant, si simples qu'ils soient, ces versets donnent lieu à plusieurs remarques.

Beaucoup de Pères ont conclu des détails fournis par Luc que la naissance de Jésus ne s'est pas accomplie selon les lois ordinaires de la nature, mais d'une façon miraculeuse. C'est la croyance formelle de l'Église : vierge elle a conçu, répète-t-elle de Marie, vierge elle a enfanté, vierge elle est demeurée toujours. Nous voyons en effet la mère envelopper son fils aussitôt après sa naissance, l'étendre elle-même dans la crèche, autant de soins qu'une accouchée ordinaire n'est pas capable de remplir. Cette manière d'indiquer le prodige était bien pour Marie, et pour Luc après elle, la plus convenable et la plus naturelle. Dire en termes précis ce qui s'était passé lui était impossible, tellement que moi-même en ce moment je n'y arrive pas : mais elle le faisait comprendre par le naïf récit de ses actes et de ses occupations.

Luc dit « son fils premier né ». Pourquoi pas « son fils unique », si Marie, comme je viens de le dire après l'Église, n'a jamais eu d'autres enfants ? On me permettra de ne pas aborder ici cette question ; je la traiterai plus loin (1), en com-

(1) Pages 259 et suiv.

mentant le texte VIII, 19, où il est parlé des frères de Jésus.

D'après les Anciens, dont la tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours, l'étable où se trouvait la crèche qui servit de berceau à l'enfant Jésus était dans une grotte; on rencontre souvent cet usage aujourd'hui encore en Orient. Y avait-il un bœuf et un âne? La croyance ancienne parait l'avoir affirmé; jusqu'au onzième siècle, dit-on, on ne connaît aucune peinture de la Nativité sans ces deux animaux. Cette tradition semble due pourtant à l'influence de textes prophétiques : « Le bœuf connaît son propriétaire et l'âne la crèche de son maître, mais Israël ne m'a point connu », avait dit Isaïe (I, 3); et Habacuc (III, 2) d'après les Septante : « Tu te montreras au milieu de deux animaux. » Sans rejeter le fait, possible après tout, j'y verrais donc plutôt une de ces légendes que l'imagination populaire, selon le système rationaliste (1), a puisées ailleurs pour les ajouter au récit évangélique, trop sobre à son gré.

La traduction de M. l'abbé Crampon dit qu' « il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie ». C'est aussi le texte de la Vulgate. Le mot grec rendu ici par « hôtellerie », κατάλυμα, n'a pas tout à fait ce sens. Tout au plus pourrait-on l'entendre d'un caravansérail comme il y en a encore en Orient, où le voyageur trouve un abri, mais pas de chambre, pas de lit et point de vivres. Même là, il n'y avait pas de place pour Joseph et son épouse, et le Sauveur du monde nait dans une étable. « Digne retraite, remarque Bossuet (2), pour celui qui dans le progrès de son âge devait dire : les renards ont leurs trous, et les oiseaux du ciel, qui sont les familles les plus vagabondes du monde, ont leurs nids, tandis que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Admirons le jugement qu'il porte ainsi sur les richesses et sur tout ce que les hommes estiment. Chérissons surtout la miséricorde qui l'abaisse à ce point au milieu de nous, et tandis que dans l'Ancien Testament le psalmiste s'écriait (Ps. XLVII, 2 et CXLIV, 3) : « Grand est le Seigneur et

(1) Voir introduction, pages 42 et suivantes.
(2) *Elévations sur les mystères*, XVI, 6.

digne de toutes louanges », répétons avec saint Bernard en nous agenouillant devant la crèche : « Petit s'est fait mon Seigneur et aimable au delà de toute expression. »

[8] *Il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit aux champs, gardant leur troupeau.* [9] *Tout à coup un ange du Seigneur leur apparut, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux, et ils furent saisis d'une grande crainte.* [10] *Mais l'ange leur dit : « Ne craignez point, car je vous annonce une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie.* [11] *Il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.* [12] *Voici à quel signe* (vous le reconnaîtrez) : *vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* [13] *Au même instant se joignit à l'ange une troupe de la milice céleste, louant Dieu et disant :* [14] *« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté! »* [15] *Lorsque les anges, remontant au ciel, les eurent quittés, les bergers se dirent les uns aux autres : « Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a fait savoir. »* [16] *Ils s'y rendirent en toute hâte, et trouvèrent Marie, Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche.* [17] *Après l'avoir vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit au sujet de cet Enfant.* [18] *Et tous ceux qui les entendirent furent dans l'admiration de ce que leur disaient les bergers.* [19] *Or, Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur.* [20] *Et les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu, selon ce qui leur avait été annoncé* (par l'ange).

Hébraïsmes : πλῆθος στρατιᾶς οὐρανίου (13); ἐν ὑψίστοις (14); ἐγένετο... ἐλάλουν (15); τὸ ῥῆμα τοῦτο (15); τὰ ῥήματα ταῦτα (19).

Idiotismes : φυλάσσοντες φυλακὰς (8); ἐπέστη (9); ἰδοὺ γάρ (10); εὐαγγελίζομαι (10); ἔσται παντί (10); σύν (13); διέλθωμεν (15); σπεύσαντες (16); ἀνεῦραν (16); συνβάλλουσα (19); ἐν τῇ καρδίᾳ (10); πᾶσιν οἷς (20).

Variantes : Il y en a une célèbre au verset 14 dans le cantique des anges : le texte reçu, avec les Mjj byzantins et le plus grand nombre des versions lit εὐδοκία; les Mjj alexandrins, la Vulgate

latine, Origène et la plupart des modernes mettent le mot au génitif, εὐδοκίας. Le parallélisme exige cette leçon; de plus la conjonction *et* reste incompréhensible si on la rejette. Aussi l'ai-je adoptée comme on le verra plus loin.

8. Voici la première annonce du Sauveur; elle est faite à des bergers : « les pauvres sont évangélisés », comme le dira Jésus lui-même (VII, 22), et les plus méprisés comme les plus misérables entre les pauvres. Méprisables surtout aux yeux des Juifs : car, selon la remarque du Talmud, la fidélité aux prescriptions légales est impraticable pour des bergers, et n'est-ce pas pourtant cette stricte observation qui donne à un homme toute sa valeur? Dès son entrée dans le monde, Jésus proteste contre l'esprit pharisaïque d'Israël dégénéré. Avec le temps il ira plus loin encore, et sur la croix, nous l'entendrons promettre le paradis au bon larron. Ainsi sa naissance suffisait pour nous affranchir du ritualisme légal; mais il a fallu son sang répandu et sa mort pour accorder le pardon au repentir du vrai pécheur.

On a objecté à ce récit que les troupeaux ne pouvaient pas rester dehors la nuit en plein hiver. Mais qui sait la date exacte de la Nativité? Luc ne la dit pas: au commencement du troisième siècle, on hésitait, d'après saint Clément d'Alexandrie (1), entre trois jours différents, tous au printemps; notre fête du 25 décembre ne paraît pas remonter au delà du quatrième siècle. En tout cas n'oublions pas la situation géographique de la Palestine : la température y est souvent très douce, même la nuit et au cœur de l'hiver. Il ne manque pas de voyageurs qui y ont vu des troupeaux campés en plein air dans la saison la plus rigoureuse.

9. Vers 1830, Paulus et les rationalistes allemands de son école expliquaient l'apparition de l'ange et la splendeur qui suivit, par des feux follets et des phénomènes de phosphorescence, très communs, disaient-ils, dans les environs de Bethléem. On leur répondait que des bergers, vivant dans les champs,

(1) *Strom.* I, 21, *sub fine.*

devaient moins que personne se laisser tromper par des accidents de ce genre, auxquels ils étaient bien habitués. Voilà pourtant les objections contre notre foi qui ont eu leur moment de succès, qu'il a fallu discuter sérieusement! Qui nous dit que les difficultés actuelles ont plus de valeur?

10-11. Toujours la crainte à la vue des esprits célestes; et toujours ce « ne craignez point », pour rassurer les pauvres cœurs troublés.

L'ange donne à l'Enfant trois noms : « Sauveur », par rapport à tous les hommes; « Christ », pour Israël qui attendait son Messie; « Seigneur », comme Dieu lui-même, dont il est l'égal. Toute la connaissance de Jésus-Christ est résumée dans ces trois mots.

12. Vous trouverez un enfant, dit l'ange; le mot grec désigne un tout petit enfant, un nouveau-né. Ainsi compris, le signe était suffisant : il n'y avait pas probablement plusieurs enfants nés cette nuit-là dans Bethléem, et à coup sûr il n'y en avait pas plusieurs qui fussent couchés dans une crèche.

13 et 14. Voilà le cantique des anges, que l'Église répète presque chaque jour à la messe. Il exprime en deux phrases tous les fruits de l'Incarnation : la gloire pour Dieu, et la paix pour les hommes. Mais quel est le sens exact de cet hymne? J'ai déjà indiqué les variantes; avec les meilleurs critiques, j'ai rejeté le texte reçu, qui lit en trois membres de phrase, sans parallélisme et sans suite : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre, bonne volonté aux hommes. » Mais même en admettant le génitif avec les alexandrins et la Vulgate, il y a encore deux manières de comprendre les derniers mots : « aux hommes de bonne volonté ». S'agit-il des hommes objet de la bonne volonté divine, de ceux que favorisera un regard bienveillant d'en-haut? ou bien la paix est-elle promise à tous les hommes qui auront seulement dans leur cœur la volonté du bien? En général les protestants, toujours imbus de la justice imputative, embrassent la première opinion. On pourrait l'accepter; mais rien n'y oblige dans le texte, et pour ma part je n'hésite pas à préférer le second sens, qui me paraît autrement

profond et consolant. Aimez le bien, cherchez-le, avec persévérance et sincérité; vous ne le trouverez pas toujours; comment oublier les défaillances de notre pauvre nature humaine? Mais si votre désir est vrai, si votre volonté est franchement bonne, cela suffit, Jésus naissant vous apporte sa paix, la paix divine, comme l'appelle saint Paul (Philip. IV, 7), qui surpasse tout sentiment.

On s'est demandé encore si les anges expriment ici un souhait ou une affirmation. A mon avis, tous les deux, et il n'y a pas contradiction. L'Enfant de Bethléem donne immédiatement la gloire à Dieu et la paix aux hommes: c'est un fait, le cantique céleste l'affirme comme accompli. Mais les fruits de l'Incarnation doivent aller toujours en se développant: le ferment (Luc XIII, 31) qu'elle introduit dans le monde ne soulèvera la masse que peu à peu. Et ainsi les anges expriment le souhait que ces résultats grandissent d'âge en âge, à mesure que le règne de Jésus-Christ progressera parmi les hommes. La gloire de Dieu! et la paix sur la terre! Ne sont-ce pas là aujourd'hui encore les bienfaits que nous cherchons? Et les trouverons-nous jamais autrement que par ce Jésus impuissant et pauvre dont les langes et la crèche ont été célébrés en ce merveilleux cantique?

15-20. La suite du récit n'appelle que deux observations. La première au sujet de Marie (vers. 19), son silence, sa réserve, son recueillement intérieur dans la méditation des grandes choses que Dieu faisait en elle, comme elle l'avait dit dans le *Magnificat*. Les critiques même protestants ont vu ici la preuve que Luc tenait d'elle ses renseignements; elle n'avait rien raconté, elle avait conservé ces souvenirs dans son cœur, jusqu'au jour où elle comprit qu'elle devait les publier pour la gloire de son fils Jésus. Ensuite qu'est-ce que les bergers ont donc vu dans l'étable, pour qu'ils aient reconnu la vérité des annonces magnifiques qui leur avaient été faites, pour que ceux qui les ont entendus aient été dans l'admiration de leurs récits? Un nouveau-né, même le plus beau des enfants des hommes, couché dans une crèche, s'ils n'ont aperçu que cela, j'ai peine à com-

prendre, je l'avoue, les sentiments que ce spectacle leur a inspirés. Luc pourtant n'en raconte pas davantage. Un poète, un faiseur de légendes, aurait trouvé là une belle occasion pour placer des prodiges. Admirons la réserve de notre Évangile: et quand il nous rapportera des miracles, comprenons qu'il ne cherche pas le merveilleux, mais qu'il veut simplement nous faire sentir la certitude des enseignements que nous avons reçus.

SIXIÈME SECTION

LA CIRCONCISION ET LA PRÉSENTATION

(II, 21-39)

21 *Le huitième jour étant arrivé, auquel l'Enfant devait être circoncis, il fut appelé Jésus, nom que l'ange lui avait donné avant qu'il eût été conçu dans le sein* (de sa mère).

Idiotismes : καὶ ὅτε : ἐπλήσθησαν ; τοῦ avec l'infin. ; καί introduisant l'apodose ; συλλημφθῆναι ; κοιλία.

Une seule remarque sur ce verset : Jésus se soumet à la loi; né de la race d'Israël, il accomplit les préceptes que Dieu a donnés à son peuple. Soumission qu'il faut rapprocher de ses protestations contre le ritualisme stérile et pharisaïque, pour en bien comprendre le vrai sens. « Je ne suis pas venu détruire la loi, dira-t-il plus tard (Matth. v, 17), mais l'accomplir » jusqu'à la perfection de son esprit. Le Christ répand son sang ici pour la première fois, et en même temps il reçoit son nom de Sauveur : « sans effusion de sang il n'y a pas de pardon », selon saint Paul (Hebr. IX, 23). Seulement le sang qui coule est celui de Jésus, et ce sont nos péchés qui sont pardonnés.

22 *Quand les jours de sa purification furent arrivés, selon la loi de Moïse, Marie et Joseph portèrent l'Enfant à Jérusalem pour le présen-*

ter au Seigneur, [23] *suivant ce qui est écrit dans la loi du Seigneur :*
« Tout mâle premier-né sera consacré au Seigneur, » [24] *et pour offrir*
en sacrifice, ainsi que le prescrit la loi du Seigneur, deux tourterelles
ou deux petits de colombes. [25] *Or, il y avait à Jérusalem un homme*
nommé Siméon : c'était un homme juste et craignant Dieu, qui attendait
la consolation d'Israël, et l'Esprit-Saint était en lui. [26] *L'Esprit-Saint*
lui avait révélé qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du
Seigneur. [27] *Il vint dans le temple, poussé par l'Esprit. Et comme les*
parents apportaient le petit Enfant Jésus, pour accomplir à son égard
ce qu'ordonnait la loi, [28] *il le prit entre ses bras, et bénit Dieu en di-*
sant : [29] *« C'est maintenant, Seigneur, que selon votre parole, vous lais-*
sez votre serviteur s'en aller en paix ; [30] *car mes yeux ont vu votre*
salut, [31] *que vous avez préparé devant tous les peuples,* [32] *pour être la*
lumière qui éclairera les nations et la gloire de votre peuple d'Israël. »
[33] *Le père et la mère de l'Enfant étaient dans l'admiration des choses*
que l'on disait de lui. [34] *Et Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère :*
« Cet Enfant est au monde pour la ruine et le salut d'un grand
nombre en Israël, et pour être un signe auquel on contredira : [35] *vous-*
même, un glaive transpercera votre âme : — et ainsi seront révélées
les pensées cachées dans le cœur d'un grand nombre. » [36] *Il y avait*
aussi une prophétesse, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser : elle
était fort avancée en âge, et n'avait vécu, depuis sa virginité, que sept
ans avec son mari. [37] *Restée veuve, et âgée* (alors) *de quatre-vingt-quatre*
ans, elle ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour dans le
jeûne et dans la prière. [38] *Elle aussi, survenant à cette heure, se mit à*
louer le Seigneur et à parler de l'Enfant à tous ceux qui attendaient
la rédemption d'Israël.

Hébraïsmes : ἐπλήσθησαν αἱ ἡμέραι (22) : παραστῆσαι τῷ Κυρίῳ (22); διανοῖγον μήτραν (23) : εἶδον οἱ ὀφθαλμοί μου (30) ; κατὰ πρόσωπον (31) ; ἀνθωμολογεῖτο (38).

Idiotismes : ἐπλήσθησαν (22) ; ἀνήγαγον (22) ; διανοῖγον (23) ; τοῦ δοῦναι (24) ; ἐν Ἰερουσαλήμ (25) ; εὐλαβής (25) : καί d'apodose (28), ἐν τῷ εἰσαγαγεῖν (27) ; θαυμάζοντες ἐπί (33) ; λατρεύουσα (37) ; ἐπιστᾶσα (38).

Variantes : Au verset 22, la plupart des manuscrits lisent *leur* purification, αὐτῶν au pluriel ; un seul a αὐτοῦ, au masculin, la

purification de Joseph, ou de l'enfant, ce qui est incompréhensible : la Vulgate traduit αὐτῆς, *d'elle*, de Marie, comme un des cursifs et la Syr-Sin., et c'est le sens le plus raisonnable. Au verset 38, la Vulgate dit : « la rédemption d'Israël »; mais au lieu d'*Israël*, tous les textes grecs portent *Jérusalem*, avec ou sans ἐν, ce qui donne deux sens différents : « Tous ceux qui à Jérusalem attendaient la rédemption », ou « tous ceux qui attendaient la rédemption de Jérusalem », en prenant la capitale comme représentative du peuple entier. Ces variantes, relativement considérables, n'ont après tout qu'une importance de curiosité : le sens fondamental reste toujours le même. Il y en a plusieurs autres, moins graves encore, que selon mon habitude je ne signale pas.

22-24. La cérémonie indiquée par Luc était double : elle comprenait la purification de la mère, et la présentation ou plutôt le rachat du fils premier-né. Voici la loi de Moïse sur le premier point (Levit. XII, 1-8) : « Si une femme ayant usé du mariage enfante un mâle, elle sera impure et séparée pendant sept jours... et elle demeurera encore trente-trois jours pour être purifiée de la suite de ses couches. Elle ne touchera à rien qui soit saint, et elle n'entrera pas dans le sanctuaire, jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis... Lorsque les jours de sa purification auront été accomplis, ou pour un fils ou pour une fille, elle portera à l'entrée du tabernacle (si elle n'a pas le moyen d'offrir un agneau) deux tourterelles ou deux petits de colombes, l'un pour être offert en holocauste, et l'autre pour le péché; et le prêtre priera pour elle, et elle sera ainsi purifiée. » Le précepte relatif aux enfants est un souvenir de la sortie d'Egypte, de la Pâque, quand Dieu pour délivrer son peuple fit mourir en une nuit tous les premiers-nés des Égyptiens. Jéhovah dit alors à Moïse (Num. XIII, 2, 12-16) : « Consacrez-moi tous les premiers-nés qui ouvrent le sein de leur mère parmi les enfants d'Israël, tant des hommes que des bêtes; car toutes choses sont à moi... Et vous rachèterez avec de l'argent tous les premiers-nés de vos enfants. » Plus tard, après le choix de la tribu de Lévi pour servir dans le sanc-

tuaire (Num. III, 12), le détail de la consécration fut réglé, et le prix du rachat pour les aînés fixé à cinq sicles d'argent (1). La loi, on le voit, n'ordonnait pas le transfert de l'enfant au temple. Mais Bethléem n'était qu'à deux lieues de Jérusalem ; Marie et Joseph trouvèrent plus commode d'y porter avec eux Jésus, qui entra pour la première fois dans son sanctuaire. Il y entra comme un pécheur et une victime, lui, le Dieu unique qui y était adoré depuis des siècles; il y entra comme un pauvre, puisque Marie ne put offrir l'agneau que donnaient les riches, lui, le souverain Maître de l'Univers. Ainsi l'avait annoncé le prophète Aggée, lorsqu'au retour de la captivité Zorobabel reconstruisait tristement un nouveau temple (Agg. II, 8, 10) : « Le désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai cette maison de gloire... La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première. » Et Malachie, le dernier des prophètes, après avoir annoncé le Précurseur, ajoutait : « Aussitôt viendra dans son temple le Dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance que vous voulez. » Nous allons voir comment, le jour même, ces magnifiques promesses se sont réalisées.

25-28. Il y avait à Jérusalem des Juifs sincèrement pieux, qui « attendaient la consolation d'Israël ». Tous ne devaient pas voir Celui qui allait les sauver; mais il en vint deux au temple, Siméon, et Anne la prophétesse, qui parlèrent au nom de tous, et qui après avoir loué le Seigneur purent informer les autres. On s'est demandé qui était ce Siméon, on a voulu l'identifier avec divers personnages, entre autres avec un fils du célèbre Hillel, père de Gamaliel, qui présida le sanhédrin en l'an 13 de notre ère. Mais il n'y a aucune raison pour le croire, pas même la ressemblance du nom, car les Siméon sont très nombreux à cette époque. Puisqu'il rencontra Marie dans le temple, elle avait déjà accompli les rites de sa purification, car jusque-là elle n'avait pas le droit de toucher rien

(1) Num. XVIII, 16. C'est le poids de 15 francs environ en argent ; au temps d'Hérode, en Palestine, on peut en estimer la valeur au double de ce chiffre.

de saint, à plus forte raison d'entrer dans la maison de Dieu.

Il y a au verset 27 un mot qui nous arrête : « les parents », est-il dit pour désigner Joseph aussi bien que Marie. Un peu plus loin, au verset 33, plus formellement encore Luc va écrire : « le père et la mère de l'Enfant ». Et au verset 48 c'est Marie elle-même qui, s'adressant à Jésus, lui dira : « votre père et moi ». Comment concilier ces expressions avec le récit du chapitre premier ? Certains rationalistes, Meyer entre autres, ont cru trouver ici la preuve que Luc employait maintenant un second document auquel la naissance surnaturelle du Sauveur aurait été inconnue. Mais comment l'évangéliste n'aurait-il pas rétabli l'accord entre ses deux sources ? La distraction serait par trop forte. En réalité Luc parle ici comme tout le monde ; aux yeux de tous, Joseph, ayant épousé Marie, était le père de son enfant, ainsi que Luc le constate plus loin (III, 23) ; et il n'existait aucune raison, le fait contraire une fois établi, pour déroger ensuite au langage commun. De plus ce terme de « père » appliqué à saint Joseph lui convient véritablement. On a dit de Jésus qu'il « n'avait pas de père parmi les hommes. » C'est vrai en un sens, si on veut l'entendre comme le latin *genitor* ; ce n'est pas vrai dans tous les sens, ainsi que Bossuet l'a admirablement expliqué dans son célèbre panégyrique de saint Joseph, et je tiens à le dire pour la gloire de ce saint patriarche que Dieu a chargé de le représenter sur la terre auprès de son Fils. « C'était un conseil de Dieu, répète Bossuet après saint Chrysostôme (1), de donner au grand saint Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité, » les soins, les inquiétudes, l'affection, et jusqu'à l'autorité paternelle, le titre aussi par conséquent, sous la seule condition de le bien entendre.

29-32. Ayant pris Jésus dans ses bras, Siméon le loue dans un cantique, le *Nunc dimittis*, plus court que le *Benedictus* et le *Magnificat*, plus expressif peut-être cependant et plus complet dans sa brièveté. Ce sont là les trois cantiques appelés évan-

(1) *In Mat.* IV, 6.

géliques, que Luc nous a conservés avec l'hymne angélique, le *Gloria in excelsis*. Depuis une très haute antiquité, depuis le sixième siècle au moins, l'Église les a insérés dans les différentes parties de sa liturgie et les répète chaque jour.

Pour expliquer le *Nunc dimittis*, il convient de le joindre aux paroles que Siméon adresse à Marie quelques versets plus loin (34 et 35). Nous comprenons mieux ainsi l'étonnement qui faisait demander à Strauss : « Ne savaient-ils pas déjà tout cela ? » Hé non, ils ne le savaient pas. Nous-mêmes, après vingt siècles bientôt d'une histoire qui n'est que la confirmation et le développement de ces textes, nous ne les comprenons pas encore tout à fait. Jésus-Christ ne sera complètement connu qu'à la fin des temps.

Siméon parle en effet du Christ à venir, il annonce l'évolution de Jésus, de sa doctrine, de son royaume à travers les âges futurs de l'histoire. Le *Benedictus*, c'est le chant triomphal d'Israël qui voit arriver son Messie ; le *Magnificat*, c'est l'hymne tout personnel d'une âme où Dieu vient de s'établir par sa grâce ; le *Nunc dimittis*, c'est en quelques lignes inspirées le poème de l'humanité tout entière en présence de son Sauveur. Un mot seulement est réservé à Marie, l'annonce du glaive de douleur qui à la croix transpercera son âme. Mais « le salut préparé devant tous les peuples », « la lumière qui éclairera les nations », cet « Enfant établi dans le monde pour la ruine et le salut », qui sera « un signe auquel on contredira » : comme nous voilà loin du temple, et de Jérusalem, et du cadre étroit où se passent les événements ! comme notre vue s'étend sur la terre et à travers les siècles ! A l'occasion de cet Enfant, dit encore Siméon, « seront révélées les pensées cachées dans le cœur d'un grand nombre » : n'est-ce pas vrai même de nos jours ? Vous qui me lisez, quand vous voulez entrer en rapports un peu intimes avec un de vos contemporains, avec un homme, une jeune fille, une des premières questions que vous posez n'est-elle pas celle-ci : quelles sont ses idées religieuses ? c'est-à-dire que pense-t-il au sujet de ce petit enfant que Siméon au temple portait dans ses bras ? Voici dix-neuf siècles que là-

bas, dans un coin de la Palestine, ces choses se sont passées : et aujourd'hui, dans notre Europe, en France, au milieu de nos peuples si différents des Juifs d'alors, Jésus est encore le signe auquel on reconnaît les pensées cachées dans les cœurs des hommes. J'énonce le fait ; personne ne le niera : n'y a-t-il pas une conclusion à en tirer ?

Conclusion qui s'impose d'autant plus que les mêmes faits avaient déjà été annoncés longtemps auparavant dans l'Ancien Testament. Je groupe ici différents textes du livre d'Isaïe (XLII, 1 : LXV, 1, 2 ; VIII, 14 : XXVIII, 16) que Siméon n'a guère fait que répéter en les appliquant à l'Enfant Jésus. Quelles que soient les discussions de la critique moderne sur les deux Isaïe et leur époque, ces textes étaient incontestablement écrits, ils étaient même traduits dans la version des Septante, plusieurs siècles avant le temps d'Hérode. « Voici mon serviteur dont je prendrai la défense ; voici mon élu dans lequel mon âme a mis toute son affection. Je répandrai mon esprit sur lui, et il rendra justice aux nations. — Ceux qui auparavant ne se mettaient point en peine de me connaître sont venus vers moi, et ceux qui ne me cherchaient point m'ont trouvé. J'ai dit à une nation qui n'invoquait point mon nom : me voici, me voici. J'ai étendu mes mains pendant tout le jour vers un peuple incrédule, qui marche dans une voie qui n'est pas bonne en suivant ses pensées. — Il deviendra votre sanctification : au lieu qu'il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et un sujet de ruine aux habitants de Jérusalem. — Voici que je vais mettre pour fondement de Sion une pierre, une pierre éprouvée, angulaire, précieuse, qui sera un ferme fondement. » Comparez ces vieilles prophéties aux paroles de Siméon d'abord, puis à l'état de notre société moderne sous nos yeux ; et dites si celui qui les a inspirées n'est pas le maître des temps, le dominateur de l'histoire.

36-38. La parole de Luc au sujet de l'âge d'Anne la prophétesse peut s'interpréter de deux manières : ou en supposant qu'elle avait 84 ans au moment de la Présentation, ou en comp-

tant ces 84 années comme la durée de son veuvage, ce qui la ferait plus que centenaire. Le manuscrit du Sinaï lit 74 ans au lieu de 84. On a remarqué la prédilection de Luc pour les veuves (1); il les mentionne neuf fois, Marc trois fois, les autres évangélistes jamais.

39 *Lorsqu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville.*

Ce verset soulève la question du désaccord entre Matthieu et Luc. A côté en effet de l'Évangile de l'enfance que je commente ici, nous en avons un autre dans le chapitre II de Matthieu, et comme toujours en histoire (2), quand on possède deux sources, on rencontre deux récits dont la conciliation n'est pas facile. Les rationalistes affirment qu'elle est impossible ici, et ils en tirent un argument soit contre l'un ou l'autre des Évangiles selon leur gré, soit plutôt contre tous les deux. D'un autre côté les commentateurs chrétiens, à une époque surtout où on regardait Matthieu comme la source commune des synoptiques, ont imaginé parfois, pour établir l'harmonie complète qu'ils défendaient, des hypothèses dont on ne peut nier « qu'elles violaient, au moins en quelque partie, la probabilité ou le sens commun (3) ».

Résumons d'abord les deux récits. D'après Matthieu il y a : 1° l'annonce de la conception miraculeuse faite à Joseph; 2° la naissance de Jésus à Bethléem; 3° l'adoration des mages; 4° la fuite en Egypte; 5° le massacre des Innocents; 6° le retour d'Égypte; 7° l'établissement de la Sainte Famille à Nazareth. — Dans Luc : 1° l'annonce d'un Précurseur; 2° l'Annonciation de Marie; 3° la Visitation; 4° la naissance de Jean-Baptiste; 5° la naissance de Jésus à Bethléem; 6° l'adoration des bergers; 7° la Circoncision; 8° la Présentation; 9° le retour à Nazareth. Deux

(1) Voir Introduction, page 29.
(2) Voir Introduction, page 68.
(3) Alford, cité par Fillion, page 82. Je dois beaucoup, dans cette discussion, au Commentaire de M. Fillion.

circonstances seulement sont communes aux deux relations : la naissance de Jésus à Bethléem, et le retour de la Sainte Famille à Nazareth. Tout le reste diffère. Que faut-il conclure de ces divergences ?

Il en faut conclure d'abord non seulement que nos deux évangélistes ne se sont pas connus, mais qu'ils ont puisé chacun à des sources différentes et ignorées de l'autre. Si Matthieu avait su l'apparition de Gabriel à Zacharie dans le temple, lui, toujours préoccupé des Juifs, n'aurait pas manqué de la mentionner ; de même Luc aurait-il passé sous silence l'adoration des Mages, ces premiers représentants des Gentils, dont la pensée le suit dans tout son livre ? Les moindres détails confirment cette conviction. Dans Matthieu, Joseph est le personnage principal ; c'est Marie dans Luc. Pour le premier, la Sainte Famille a sa résidence à Bethléem, elle ne vient que tard et par force à Nazareth : pour le second, elle est fixée à Nazareth « leur ville » (39), il faut pour l'amener à Bethléem un décret d'Auguste, inconnu d'ailleurs à Matthieu. Chez tous les deux, il y a des apparitions d'anges, mais d'après Matthieu elles se font à saint Joseph, en songe, la nuit, tandis que nous ne trouvons rien de pareil dans Luc. Là où les évangélistes sont d'accord, comme pour la naissance à Bethléem, non seulement les adorateurs diffèrent, Mages chez l'un et bergers chez l'autre ; mais évidemment Matthieu ne sait rien de l'étable ni de la crèche. Voilà donc deux récits différents, remontant à des sources distinctes, qui ne se sont pas connues ni influencées réciproquement. Une saine critique doit en conclure la certitude absolue des faits sur lesquels ils concordent, qui sont le fond de la narration, à savoir : la conception divine de Jésus, sa naissance à Bethléem et le retour définitif à Nazareth. Si l'on ne peut pas montrer la conciliation sur le reste, ces trois points du moins restent incontestables, et l'on sent bien qu'ils suffisent, le premier surtout, pour établir notre foi. Mais enfin la conciliation est-elle vraiment impossible ?

Elle le serait si les dates assignées dans l'Église au souvenir de ces mystères avaient une valeur historique réelle. D'après

notre calendrier, Jésus nait à Bethléem le 25 décembre : douze jours après, le 6 janvier, arrivée des Mages ; Hérode, ne les voyant pas revenir, ordonne le massacre des Innocents, et alors on ne comprend plus comment la Sainte Famille ose venir à Jérusalem le 2 février pour la Purification. Mais ces fêtes sont postérieures aux événements de plusieurs siècles, elles ont souvent varié, la chronologie qui reposerait sur elles n'a aucune valeur. Nous avons donc toute liberté pour arranger les faits d'une autre façon.

Un mot de Matthieu indique l'hypothèse la plus vraisemblable. Lorsque les Mages viennent à Bethléem adorer le nouveau-né, ils le trouvent non pas dans une étable, mais dans une maison (Matt. II, 11), οἰκία. La Sainte Famille avait donc quitté déjà sa première résidence. De plus, si Marie avait reçu auparavant l'or des Mages, comment se borne-t-elle à l'offrande des pauvres pour la Purification? Grâce à ces remarques, la suite des faits s'explique naturellement. Joseph, simple ouvrier, vivant au jour le jour, cherche du travail dès son arrivée à Bethléem ; il en trouve, fait une rapide absence à Jérusalem pour la Purification et revient dans la ville de David, au logement où il a installé sa famille. C'est là que le trouvent les Mages après la Purification ; c'est de là que la Sainte Famille va en Égypte, puis à Nazareth. La seule difficulté est d'expliquer le silence de Luc sur tous ces événements. Je n'hésite pas à répondre qu'il n'en a point parlé, parce qu'il n'en savait rien, parce que Marie ne lui en a rien dit : et si Marie n'a pas raconté l'adoration des Mages ni ses conséquences, ce n'est pas évidemment qu'elle les ignorât, mais comme le dit Luc (19 et 51), elle aimait mieux « conserver toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur ». Il faut bien admettre que la mère de notre Sauveur a connu la vertu chrétienne que nous appelons l'humilité. C'est pour cela qu'elle raconte les bergers et se taît sur les Mages. Son grand souci a été de s'effacer, de disparaître : autrement, comment est-il si rarement question d'elle après l'enfance de Jésus? Comment la trouvons-nous à peine nommée quatre ou cinq fois dans tout le reste de nos Évangiles?

Au lecteur qui en serait surpris, je demanderai si le silence de Marie n'a pas inspiré parmi les hommes plus de vertus même que sa maternité divine? Les apocryphes savent tout, racontent tout, parce qu'ils inventent à leur aise : nos évangélistes ne rapportent que ce qu'ils ont appris, et leur silence est souvent pour nous aussi instructif que leur récit.

SEPTIÈME SECTION

L'ENFANCE DE JÉSUS

(II, 40-52)

40 *Cependant l'Enfant croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.* 41 *Or, ses parents allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâque.* 42 *Quand il eut atteint sa douzième année, ils y montèrent, selon la coutume de cette fête;* 43 *et lorsqu'ils s'en retournèrent, les jours de la fête étant passés, l'Enfant Jésus resta dans la ville, sans que ses parents s'en fussent aperçus.* 44 *Pensant qu'il était avec leurs compagnons de voyage, ils marchèrent tout un jour, et* (alors) *ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances.* 45 *Ne l'ayant point trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher.* 46 *Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant.* 47 *Et tous ceux qui l'entendaient étaient ravis de son intelligence et de ses réponses.* 48 *En le voyant, ils furent étonnés, et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Votre père et moi nous vous cherchions tout affligés. »* 49 *Il leur répondit : « Pourquoi me cherchez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père? »* 50 *Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.* 51 *Alors il descendit avec eux, et vint à Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur.* 52 *Et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.*

Hébraïsmes : ἡμέρας ὁδόν (44) ; καὶ ἐγένετο... εὗρον (46) : μετὰ ἡμέρας τρεῖς (46) ; πάντα τὰ ῥήματα (51).

Idiotismes : κατὰ τὸ ἔθος (42) ; γνωστοῖς (44) ; ὑπέστρεψαν (45) ; ἐν μέσῳ (46) ; πάντες οἱ ἀκούοντες (47).

40. Nous retrouverons les progrès de Jésus mentionnés au verset 52, et je les expliquerai alors.

41. La loi juive (Deuter. xvi, 16) imposait aux hommes d'Israël trois voyages au temple chaque année, à Pâque, à la Pentecôte et à la fête des Tabernacles. L'usage avait restreint ces pèlerinages à un seul, en y assujettissant ordinairement les femmes. Au commencement du mois de Nisan, on envoyait partout des messagers pour convoquer les Israélites aux cérémonies du 15. Les fêtes pour Pâque duraient une semaine entière ; mais après les deux premières journées, le repas pascal célébré, le sacrifice offert, la première gerbe de blé consacrée, beaucoup de Juifs retournaient chez eux.

42. C'était à douze ans qu'un enfant israélite devenait « fils de la loi », c'est-à-dire astreint à toutes les prescriptions légales.

43-45. Les gens d'un même pays se réunissaient en caravane pour faire le voyage, qui de Nazareth à Jérusalem prenait quatre ou cinq jours. Les familles se mêlaient, les enfants allaient par groupes ; il n'y a rien d'étonnant à ce que les parents de Jésus ne se soient pas d'abord aperçus de son absence. Ils le croyaient dans une autre partie de la caravane. Mais le soir, ils furent surpris de ne pas le voir auprès d'eux. L'inquiétude entra dans leur cœur, première atteinte du glaive prédit par Siméon. L'évangéliste ne dit rien des angoisses de Marie, c'est à nous de les deviner.

46-47. Les trois jours sont comptés selon l'usage hébreu : un au départ de Jérusalem, un pour y revenir, et le troisième où on retrouve l'enfant. La ville n'était pas assez grande pour qu'on y pût perdre trois jours à des recherches infructueuses : d'autant plus que Marie et Joseph durent aller d'abord au temple, où toute la foule se portait.

Ils y trouvent Jésus, « assis », non pas comme un docteur,

mais « au milieu des rabbins », non pas enseignant, mais « écoutant et interrogeant »; ainsi qu'il convenait à son âge, laissant néanmoins éclater son intelligence au point que les auditeurs étaient non seulement « ravis », comme le porte ma traduction, mais transportés, hors d'eux-mêmes, selon la force du verbe grec. Si, comme il est probable, la caravane de Nazareth n'avait passé que deux ou trois jours à Jérusalem, la fête y durait encore; les parvis du temple, les portiques étaient remplis de Maîtres qui enseignaient la Loi aux voyageurs. C'est dans une réunion de ce genre que Marie retrouve son Fils.

48-49. Le reproche qu'elle lui adresse est tout naturel. (1) Mais la réponse de Jésus ne laisse pas d'être obscure, d'autant plus que le texte n'est pas sûr. Après un grand nombre de Pères, la plupart des modernes traduisent : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois dans la demeure de mon Père? » Comme s'il disait : « Il était bien inutile de me chercher, je ne devais pas, je ne pouvais pas être ailleurs que dans le temple; vous ne l'ignoriez pas, vous pouviez donc m'y trouver de suite. » Cependant l'autre sens me paraît plus plein : pour Jésus, il ne suffit pas d'être présent de corps dans la demeure de son Père; il faut vraiment que par son âme comme par son corps, par toutes ses pensées, par tous ses désirs et ses efforts constants, « il soit dans les choses de son Père ». C'est ici la première parole de notre Sauveur, les premiers mots tombés de ses lèvres que l'Évangile nous ait conservés; et nous y trouvons l'affirmation de sa mission toute religieuse, toute surnaturelle, toute divine.

50-51. J'ai déjà expliqué les étonnements de Marie, le secret aussi qu'elle garde sur tous ces événements, je n'y reviens pas. Mais Luc nous dit de Jésus : « Il leur était soumis », ou plutôt selon l'expression grecque, « il était se soumettant à eux »,

(1) Le mot de Marie, « votre père », est la dernière mention qui soit faite de saint Joseph dans l'Évangile. On en a conclu avec raison que ce saint patriarche est mort avant la vie publique de Jésus. Vrai modèle et patron des âmes intérieures, il a connu la vie cachée du Sauveur, il n'a pas assisté aux manifestations éclatantes de sa mission sur la terre.

qui indique mieux la continuité sans cesse renouvelée de son obéissance. Voilà, avec le verset suivant, toutes nos connaissances sur dix-huit années que le Verbe fait chair a vécu parmi nous. Je ne sais si dans tout l'Évangile on trouverait une parole qui ait été plus que celle-là féconde en véritables vertus. La vie cachée, ignorée, sans actions d'éclat, mais accomplie dans le travail, dans l'obéissance qui est la condition fondamentale de la famille, n'est-ce pas la vie du plus grand nombre, de presque tous les hommes ? Jésus a sanctifié toutes les existences par lesquelles il a passé; n'est-il pas doux pour notre cœur de nous dire que, s'il a vécu trois ans comme prédicateur, comme apôtre, il a voulu en employer trente dans la vie commune qui convient à tous?

52. La soumission, la vie cachée, et cependant le développement, qui est la condition même de l'être humain. La croissance corporelle, nous l'acceptons facilement. Nous avons plus de peine, semble-t-il, à comprendre chez un enfant qui est Dieu le progrès en intelligence (1) et en grâce, qui n'est pourtant pas au fond plus difficile. C'est un des nombreux mystères enfermés dans le mystère plus vaste que l'Eglise appelle l'Incarnation. En tant que Dieu, Jésus est incapable évidemment de rien gagner; mais d'un autre côté il ne serait pas vraiment homme s'il ne faisait des progrès, au moins en quelque sens. Luc d'ailleurs s'exprime avec une netteté qui ne permet pas le doute : Jésus a grandi en sagesse (intelligence) et en grâce (vie surnaturelle), comme en âge (stature), non seulement devant les hommes (en apparence), mais devant Dieu (en réalité). Adorons ce mystère, et fléchissons le genou, comme dit saint Paul (Philipp. II, 7.), devant Celui qui pour nous a voulu « devenir semblable aux hommes et se montrer sous l'aspect d'un homme », afin de nous sauver tous.

Avant de terminer cet Évangile de l'enfance, il faut, pour

(1) Saint Thomas, *Summa theol.* 3ª pars, q. IX, a. 4 et q. XII, a. 2. C'est la science « expérimentale » qui seule a grandi en Jésus-Christ; non pas qu'il ait précisément appris rien de nouveau, mais il a connu par le travail naturel de son esprit ce qu'il savait déjà auparavant.

permettre au lecteur de l'apprécier avec justesse, rappeler au moins rapidement les principaux traits que les apocryphes ont ajoutés aux récits de Luc. Je prends ce résumé dans le Dictionnaire de Hastings, au mot *Mary*, tome III, page 288. L'auteur, M. Mayor, a puisé indistinctement dans tous les apocryphes: la plupart de ces fables remontent au deuxième siècle de notre ère. Il suffit de les reproduire pour faire apprécier la sagesse, la réserve, la haute crédibilité des narrations contenues dans nos Évangiles canoniques.

Les légendes commencent avec la naissance de Marie. Ses parents, Joachim et Anne, ont vécu mariés pendant vingt ans sans postérité. Après diverses aventures, Marie leur est promise par un ange, et trois ans après sa naissance elle est présentée au temple, où elle charme les assistants en dansant sur les degrés de l'autel. Elle vit dans le temple, servie par les anges, jusqu'à sa douzième année. Alors elle doit être mariée, et le grand prêtre convoque tous les veufs d'Israël à mettre une baguette devant l'autel, afin qu'un miracle révèle celui à qui la vierge sera confiée. En effet, lorsque Joseph le charpentier reprend sa baguette, une colombe en sort et se perche sur sa tête. On lui donne donc Marie, avec sept jeunes filles qui doivent lui servir de compagnes et tisser avec elle un voile neuf pour le sanctuaire, pendant que Joseph va au bord de la mer construire des barques. Un jour Marie va puiser de l'eau, elle s'entend saluer sans voir personne; effrayée, elle laisse là son vase, rentre à la maison travailler au voile, et c'est alors qu'a lieu l'Annonciation.

En arrivant à Bethléem, Joseph place Marie dans une grotte dont l'obscurité fait place aussitôt à une lumière plus éclatante que le soleil. Il part chercher une sage-femme, et soudain il voit tout mouvement s'arrêter au ciel et sur la terre (1); les étoiles cessent de tourner, les oiseaux restent immobiles dans leur vol, des ouvriers en train de manger demeurent devant le plat la

(1) Cette idée d'arrêter le mouvement au moment où l'Éternel entre dans ce monde est assurément grande et belle. Mais c'est de la poésie, non de l'histoire : ne sent-on pas la différence ?

main suspendue, un berger tient levé son bâton, qui ne s'abaisse point. Aussitôt après, Joseph aperçoit une femme qui descend de la montagne : c'est une sage-femme, Salomé — l'apocryphe sait son nom. — Ils vont ensemble à la grotte, trouvent Marie avec son enfant sur sa poitrine, sans aucune marque de délivrance. Salomé hésite à croire, veut s'assurer du prodige, sa main se dessèche pour guérir après qu'elle s'est repentie. C'est alors qu'on va dans l'étable, où le bœuf et l'âne ne manquent pas d'adorer leur Seigneur.

Les miracles se multiplient pendant le voyage en Égypte. Les bêtes féroces jouent autour du Sauveur; les arbres lui tendent leurs branches; les sources jaillissent sous ses pas; les idoles tombent à terre; les malades sont guéris par ses linges ou par l'eau où il a été lavé; un jeune homme changé en mulet par la magie reprend sa vraie forme. Les deux voleurs du Calvaire rencontrent la Sainte Famille; Titus, un d'eux — toujours les noms — sauve les voyageurs; Marie le remercie, prie pour le pardon de ses péchés, et Jésus lui répond : « Dans trente ans il sera crucifié à ma droite et me précédera en paradis. »

A Nazareth, « Jésus, dit Godet (1). âgé de cinq ans, joue au bord d'une rivière; il creuse de petites fosses, où il fait entrer l'eau, qui se purifie à sa voix. Il façonne douze oiseaux avec de l'argile en un jour de sabbat. Un Juif l'accuse d'avoir par là violé le sabbat. En réponse, l'enfant frappe des mains et les oiseaux s'envolent. Un enfant dessèche les petites fosses que Jésus avait remplies d'eau; un mot du petit Jésus fait sécher le coupable. Un autre enfant, en courant, le heurte à l'épaule : « Tu n'achèveras pas ta course », lui dit Jésus, et il tombe mort. Il est vrai que plus tard Jésus rend la vie à la victime de son courroux. Son maître d'école, Zachée, veut lui enseigner les lettres : « Hypocrite, lui dit l'enfant, explique-moi ce que signifie la lettre A, et je te croirai quand tu me parleras de la lettre B. » Et là-dessus il lui fait une leçon sur la lettre A, dans laquelle il lui dévoile toute sorte de mystères; et le maître

(1) *Commentaire sur saint Luc*, t. I, page 222.

d'école de s'écrier : « J'ai voulu avoir un disciple, et j'ai trouvé que j'avais un maître. » Sa mère l'envoie chercher de l'eau ; en revenant, il brise la cruche, mais il apporte à sa mère l'eau dans son manteau. Joseph a fait une pièce de bois trop courte ; l'enfant la tire jusqu'à ce qu'elle soit égale à l'autre. Son maître le frappe pour une impertinence : l'enfant le maudit, et le maître tombe mort sur son visage, sauf à être plus tard rendu à la vie. Jacques est mordu à la main par une vipère ; l'enfant souffle sur la blessure, le reptile crève, et Jacques est guéri. »

Dans la scène du temple au milieu des docteurs, l'enfant Jésus, au lieu d'écouter et d'interroger, comme dit saint Luc, fait une véritable leçon sur la Loi, sur les secrets des prophéties, puis sur l'astronomie, la médecine, la physique et jusqu'à la métaphysique.

On me pardonnera d'avoir cité tous ces contes. On peut voir maintenant si j'avais raison de dire (1) : la légende existe, elle a fait son travail et construit son œuvre, comme le supposent les rationalistes ; mais ce ne sont pas nos Évangiles. Soyons surtout reconnaissants envers l'Église, elle le mérite : car, loin de multiplier à plaisir le surnaturel dans l'histoire de ses origines, elle a au contraire résolument débarrassé notre foi de toutes ces fables que la piété crédule des premiers âges cherchait à lui imposer. Où en serions-nous, si pour être chrétiens, pour garder nos espérances d'immortalité, il nous fallait croire aux prodiges bizarres que je viens de rapporter ?

J'ai fini maintenant la première partie de l'Évangile. Le lecteur ne me reprochera pas de m'y être attardé trop longuement. En réalité, au point de vue de la foi, deux faits dominent toute l'existence terrestre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'un au commencement, l'autre à la fin : sa conception divine, et sa résurrection. Ces deux faits s'enchaînent mutuellement : si Jésus était le Fils de Dieu, il ne pouvait pas ne pas ressusciter ; et s'il s'est ressuscité lui-même, il était donc le Fils de Dieu. En même temps leur certitude entraîne celle de tous les autres

(1) Introduction, pages 42 et suivantes.

miracles : celui qui est né d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit, ou qui est sorti vivant d'entre les morts, celui-là avait évidemment le pouvoir de rendre la vue aux aveugles et les jambes aux paralytiques. Voilà pourquoi j'ai voulu dans ces deux premiers chapitres pousser la démonstration jusqu'à la dernière évidence. J'ai mentionné les observations critiques auxquelles le texte a donné lieu ; j'ai indiqué les variantes ; j'ai rappelé et discuté toutes les objections ; enfin, pour permettre au lecteur une comparaison indispensable, j'ai cité les apocryphes à côté de saint Luc. Maintenant la conviction doit être faite dans l'esprit de celui qui lit ces pages. S'il a le malheur de rejeter l'Évangile, de ne pas sentir la différence entre l'histoire écrite par saint Luc et les poésies de l'imagination populaire, en un mot s'il ne croit pas à la divinité de Jésus, il fera bien de fermer le livre. Qu'y chercherait-il, que pourrait-il y trouver dont il ne serait offensé? Le lecteur chrétien, au contraire, je l'engage à avancer avec moi. Il me faudra discuter encore vers la fin de mon commentaire, à propos de la résurrection de Jésus. D'ici là, nous abandonnerons les controverses dogmatiques ; je ne reproduirai plus les remarques critiques, sinon quand elles me sembleront en valoir la peine. Celui que nous reconnaissons pour notre Sauveur, nous allons le voir agir dans son ministère ; nous écouterons ses enseignements ; nous tâcherons seulement de les bien pénétrer afin de goûter plus pleinement le fruit de ses actes et de ses paroles. Il n'y a pas d'occupation plus précieuse ni plus douce pour une âme capable de le comprendre, de l'adorer, de l'aimer.

DEUXIÈME PARTIE

L'AVÈNEMENT DU MESSIE

III, 1 — IV, 13

Après trente années d'une vie passée tout entière dans l'humilité, dans l'obéissance, dans le travail, dans les conditions les plus communes et les plus obscures de l'existence humaine, Jésus, le Fils éternel de Dieu, venu en ce monde pour nous sauver, commence enfin son ministère. Les deux chapitres précédents étaient comme une préface préparatoire à l'Évangile : aussi Marc, le premier, et Jean, le dernier des évangélistes, ont-ils écarté complètement ces récits. Jésus a maintenant une trentaine d'années, il est temps pour lui de sortir de son recueillement et de s'appliquer à sa mission. Il va donc annoncer la bonne nouvelle, fonder le royaume de Dieu, préparer l'établissement de son Église, jusqu'au jour où, par sa Passion et par sa mort, il accomplira l'œuvre de notre rédemption. Mais avant de le suivre dans sa vie de missionnaire, il faut voir le préambule de ce ministère; Jésus homme a voulu se soumettre à toutes les conditions de la vie humaine, il s'est préparé pour son œuvre comme s'il en avait eu réellement besoin. C'est ce que nous allons étudier dans notre deuxième partie.

Nous la diviserons en quatre sections : 1° le ministère de Jean-Baptiste (III, 1-20); 2° le baptême de Jésus (21 et 22); 3° la généalogie (23-38); 4° la tentation (IV, 1-13). Excepté la généalogie, les trois autres sections se retrouvent dans Marc et dans Matthieu.

PREMIÈRE SECTION

LE MINISTÈRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

(III, 1-20)

[1] *La quinzième année du règne de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée; Hérode, tétrarque de la Galilée: Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et du pays de la Trachonite; et Lysanias, tétrarque de l'Abilène;* [2] *au temps des grands-prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert.* [3] *Et il vint dans toute la contrée du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés,* [4] *ainsi qu'il est écrit au livre des oracles du prophète Isaïe : « Une voix a retenti au désert : Préparez le chemin du Seigneur, aplanissez ses sentiers.* [5] *Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées: les chemins tortueux deviendront droits, et les raboteux, unis.* [6] *Et toute chair verra le salut de Dieu. »*

Il y a dans ce début une solennité dont il est impossible de n'être pas frappé. L'évangéliste a conscience de la grandeur des événements qu'il va raconter. Par la prophétie, il les rattache à tout le passé d'Israël, et en même temps, portant ses regards sur l'ensemble de l'univers, il les relie par quelques mots à la chaîne de l'histoire universelle. Ainsi « la parole de Dieu » que nous allons entendre sort de l'éternité pour se manifester dans le temps.

1. Remplissant son rôle d'historien, Luc donne une date précise. Comme on pouvait s'y attendre, chacune des indications qu'il fournit a soulevé des difficultés. Il fut un temps, pas très éloigné de nous, où ces objections arrêtaient la critique : on peut les voir discutées et réfutées savamment dans le beau livre de M. Wallon, *De la croyance due à l'Évangile* (1). Personne

(1) La première édition est de 1858.

aujourd'hui n'y insiste plus, et je peux me borner à les indiquer et à y répondre brièvement. Il en sera bientôt de même pour les objections si fortes accumulées contre le recensement, que j'ai dû discuter ci-dessus (1). Ainsi les nuages amassés contre la valeur historique de notre Evangile se dissipent peu à peu, et la vérité, comme le soleil après un orage, retrouve toute sa force et son éclat au sortir des ombres qui avaient paru un instant l'obscurcir.

La quinzième année du règne de Tibère, Auguste étant mort en 14 de notre ère, ce serait donc l'an 28; alors Jésus, né au plus tard en 4 avant notre ère, aurait eu trente-deux à trente-quatre ans. Et cependant Luc va tout à l'heure (verset 23) lui donner trente ans. Mais qui nous dit que les années de Tibère doivent être comptées de la mort d'Auguste? Nous savons que deux ans avant cet événement, Tibère avait été associé à l'empire, surtout pour le gouvernement des provinces. Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce qu'en Palestine on ait daté de ce fait son règne, ou plutôt son autorité, ἡγεμονία, qui serait ainsi plus ancienne? En outre, Luc ne dit pas que Jésus avait trente ans, mais ENVIRON trente ans, ὡσεὶ ἐτῶν τριάκοντα, ce qui s'entend très bien de quelqu'un qui a trente-deux ou trente-trois ans. En tenant compte de ces deux observations, on peut sans inconvénient placer la naissance de Jésus entre l'an 6 et l'an 4 avant notre ère, et son baptême entre 26 et 28.

Ponce Pilate était gouverneur de la Judée. Il était le cinquième procurateur depuis la réduction de la Judée en province romaine, et il occupa ces fonctions pendant les dix années 25-35. Il fut déposé par Vitellius, sur la plainte des Juifs, et envoyé à Rome pour se justifier.

Hérode Antipas devint tétrarque de Galilée avec la Pérée à la mort d'Hérode le Grand, son père, en 4 avant Jésus-Christ, et gouverna jusqu'à sa déposition en 38 après Jésus-Christ.

Philippe, son frère, reçut à la même époque la tétrarchie au nord et à l'est de la Palestine, et mourut en 32 après Jésus-Christ.

(1) Pages 135 et suivantes.

A propos de Lysanias, Strauss a lancé contre Luc une accusation d'ignorance qui a triomphé longtemps : « Il fait régner un homme soixante ans après sa mort. » Renan (1) a montré lui-même la fausseté de ce reproche. Le Lysanias tué par Antoine en 36 avant Jésus-Christ était roi de Chalcis, et non tétrarque d'Abilène. Mais une médaille trouvée par Pococke, deux inscriptions citées par Wieseler, plusieurs allusions de Josèphe ont prouvé l'existence d'une dynastie de Lysanias à Abila, comme il y a eu en Égypte des dynasties de Pharaons. Leur tétrarchie était en dehors de la Palestine, au nord; cependant les habitants pratiquaient la circoncision, vivaient selon la loi des Juifs (2); c'est pour cela que Luc les mentionne. Et voilà en quelques lignes tout ce que l'on peut dire aujourd'hui sur une des objections les plus graves qui aient été soulevées contre l'autorité historique de notre Évangile !

2. Après les pouvoirs civils, l'autorité religieuse. Luc indique deux grands prêtres, Anne, et Caïphe, son gendre. Or, dans les idées juives, le grand-prêtre était nécessairement unique, comme est le Pape aujourd'hui parmi nous. Aussi dans le texte grec nous ne trouvons pas le pluriel indiqué ici par notre traduction d'après la Vulgate; tous les Mjj portent : « Sous le grand-prêtre Anne et Caïphe », au singulier. Qu'est-ce à dire ? Anne avait été destitué en 15 par le prédécesseur de Pilate, Valerius Gratus; mais il fut remplacé successivement par ses fils et par son gendre, qui demeura en charge pendant la période 17-36. Divers passages du Nouveau Testament (Joan. XVIII, 13; Act. IV, 6), d'accord avec Josèphe, affirment l'influence prépondérante qu'Anne avait conservée. Pour le peuple, il était toujours le vrai grand-prêtre, malgré les décrets des Romains; et dans le sanhédrin, ses immenses richesses, acquises par un véritable commerce des objets nécessaires aux sacrifices, lui assuraient une autorité incontestée.

3-6. Depuis de longues années, Jean vivait dans le désert, se

(1) *Vie de Jésus*, 13e éd., page 14, et Mémoires de l'Académie des Inscriptions, 1870, page 49-84.

(2) Jos., *Antiq.* XIII, 1, 3.

préparant par les plus dures austérités à la mission que Dieu lui avait assignée. Et voici qu'une voix d'en haut le tire de sa solitude. Les temps sont accomplis, le Messie va paraître. Il faut disposer le peuple à le reconnaître et à le recevoir : c'est l'emploi du fils de Zacharie. Alors sur les bords du Jourdain, dans des régions plus peuplées, apparut un homme étrange. Marc (I, 6) nous le montre « vêtu de poils de chameau; il avait autour de ses reins une ceinture de cuir, et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. » Il « prêchait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés », préparation toujours indispensable à la venue de Jésus dans nos cœurs; et le peuple d'Israël, depuis près de cinq cents ans déshabitué des prophètes, retrouvait dans sa vie, plus extraordinaire que des miracles, et dans son enseignement, l'écho d'une parole d'Isaïe (XL, 3 et 4). Les exégètes n'ont voulu voir dans le texte du vieux prophète qu'une allusion à la marche d'Israël revenant de la captivité. Je ne nie pas la possibilité de ce sens restreint; mais comme toujours, derrière l'application prochaine de ses paroles, le prophète en entrevoit et nous en montre une autre, plus vraie, plus complète encore, celle qui regarde le Messie, que les synoptiques unanimement ont indiquée ici. Et je n'hésite pas à dire qu'il en existe une troisième, qui doit se faire dans nos âmes : à nous d'y établir le désert par la ruine de nos passions, à nous d'en rendre droits les sentiers, si nous voulons à notre tour y voir apparaître « le salut de Dieu ».

[7] *Il disait à ceux qui accouraient en foule pour être baptisés par lui : « Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère qui vient?* [8] *Faites donc de dignes fruits de pénitence, et n'essayez pas de dire : Abraham est notre père; car je vous dis que de ces pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants à Abraham.* [9] *Déjà la cognée est à la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu. »* [10] *Et le peuple lui demanda : « Que faut-il donc faire? »* [11] *Il leur répondit : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. »* [12] *Il vint aussi des publicains pour être baptisés, et ils lui*

dirent : « Maître, que devons-nous faire? » 13 *Il leur dit : « N'exigez rien au delà de ce qui vous est commandé. »* 14 *Des soldats de passage l'interrogèrent aussi, disant : « Et nous, que devons-nous faire? » Il leur répondit : « Abstenez-vous de toute violence et de toute fraude, et contentez-vous de votre paye. »*

Après les véhémentes apostrophes du début, on peut être surpris de la modération des réponses données ici. Jean commence par secouer l'apathie des foules venues à lui, leur confiance absurde dans cette qualité de *fils d'Abraham*, membres de la race élue, qu'ils regardaient comme un gage assuré et suffisant de la bienveillance divine. C'est encore ce que font les prédicateurs. Puis il faut décider les cas particuliers; de la chaire, comme on l'a dit, il faut descendre au confessionnal; et alors nous ne pouvons assez admirer la sagesse, la miséricorde des préceptes imposés par le prophète. Pour tous, l'aumône, large et abondante; pour les pécheurs plus endurcis et plus exposés, comme étaient les publicains et les soldats de cette époque, ceux-là collecteurs d'impôts sous le régime des fermes, les seconds plus qu'à demi brigands, rien autre que de ne pas faire le mal. Nous sommes surpris encore une fois que Jean ne demande pas davantage. Mais il n'était pas le Messie, il lui préparait les voies seulement. Dans la vie chrétienne, il ne représente pas la perfection; il indique les conditions indispensables, les premiers efforts nécessaires à tout homme pour recevoir Jésus dans son cœur. Un autre devait venir, il venait déjà derrière Jean, qui nous enseignerait la complète justice, et le Baptiste lui-même va le déclarer dans la troisième partie de son discours.

15 *Comme le peuple était dans l'attente, et que tous se demandaient dans leurs cœurs, à l'égard de Jean, s'il ne serait pas le Christ,* 16 *Jean leur dit à tous : « Moi, je vous baptise dans l'eau; mais il vient, celui qui est plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure; lui, il vous baptisera dans l'Esprit-Saint et le feu.* 17 *Sa main tient le van, et il nettoiera son aire, et il amassera le froment dans son grenier, et il brûlera la paille dans*

un feu qui ne s'éteint point. » [18] *C'est par ces discours et beaucoup d'autres semblables, qu'il annonçait au peuple la bonne nouvelle.*

Est-ce ici, comme dans les passages parallèles des deux autres synoptiques (Matt. III, 11 et 12, Marc I, 7 et 8), un résumé de l'ambassade des Juifs et des réponses du Baptiste rapportées par Jean (I, 19-27)? On peut le croire, mais je ne le pense pas. Dans saint Jean, le prophète répond à des prêtres et à des lévites envoyés de Jérusalem; ici il s'adresse au peuple. Luc d'ailleurs nous avertit que le Baptiste n'a pas seulement fait « ces discours » qu'il cite; il en a prononcé « beaucoup d'autres semblables ». Il a donc répété plusieurs fois les mêmes choses; n'est-ce pas encore le rôle du prédicateur qui veut enfoncer la vérité dans l'esprit des hommes? « Prêche la parole, écrira saint Paul à Timothée (II Tim. IV, 2), insiste en temps et hors de temps, reprends, censure, exhorte en toute patience et en toute instruction. » Serons-nous surpris de voir ces conseils déjà pratiqués par le Précurseur?

Ainsi Jean « annonçait la bonne nouvelle »; il montrait à tous celui qui « venait » déjà, plus grand, « plus puissant », dont lui-même « n'était pas digne de délier les cordons de sa chaussure ». Il baptisait, mais « dans l'eau » seulement, comme un symbole de la rémission des péchés, un signe n'ayant pas encore l'efficacité de produire par lui-même ce qu'il indiquait. Ne le verrons-nous donc pas, le vrai Messie, capable de nous sanctifier enfin, et de nous « baptiser dans l'Esprit-Saint et le feu » de la grâce? « Consolez-vous, peuple de Dieu (Is. X, 2, 1), » âmes pieuses; il va paraître, celui que vous attendez. Mais auparavant Luc, selon son habitude (1), veut nous raconter la destinée du Précurseur et le prix qui fut donné à ses efforts.

[19] *Mais Hérode le tétrarque ayant été repris par lui au sujet d'Hérodiade, femme de son frère, et de tout le mal qu'il avait fait,* [20] *il ajouta ce crime à tous les autres, et fit mettre Jean en prison.*

(1) Cfr. II, 64, 80; III, 19, 40, etc.

Il s'écoula évidemment un certain temps entre l'apparition de Jean-Baptiste racontée ci-dessus et son emprisonnement. Luc rapproche les faits pour en finir avec l'histoire du Précurseur (1); et ce procédé, incontestable ici, nous renseigne sur ses habitudes de composition. Remarquons aussi que notre auteur ne dit pas le nom de ce frère d'Hérode dont Hérodiade était l'épouse. Marc (VI, 17) l'appelle Philippe, mais ce n'était pas le tétrarque d'Iturée, qui épousa Salomé; Luc a craint la confusion, trop facile dans les répétitions de noms communes à la famille d'Hérode, et a supprimé ce détail.

Josèphe (2) parle aussi de l'emprisonnement de Jean par Hérode, et l'attribue à la grande influence prise par le prophète. Mais le roi pouvait avoir aussi des raisons plus personnelles que Luc nous dévoile ici.

DEUXIÈME SECTION

LE BAPTÊME DE JÉSUS

(III, 21 et 22)

21 *Or, dans le temps que tout le peuple venait recevoir le baptême, Jésus aussi se fit baptiser; et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit,* 22 *et l'Esprit-Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe, et du ciel une voix se fit entendre : « Tu es mon Fils bien-aimé; en toi j'ai mis mes complaisances. »*

« Jésus aussi se fit baptiser. » Voilà dans quelles conditions notre Sauveur se montre d'abord à nous et inaugure sa vie publique. Il vient à Jean parmi la foule comme un pécheur, lui, « l'agneau de Dieu » (Jean, I, 25) vraiment sans tache. « On ne peut voir sans étonnement, dit Bossuet (3), que sa première

(1) Il sera pourtant encore question de Jean plus loin (VII, 18 et suiv.), mais seulement pour donner occasion à un enseignement de Jésus.
(2) *Antiq.* XVIII, 5, 2.
(3) *Élévations sur les mystères*, XXII, 1.

sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur ; et nous rougissons de la pénitence, pendant que Jésus, l'innocence même, se va initier à ce mystère, et ne sort de l'obscurité de son travail mécanique que pour se mettre par le baptême, ne craignons pas de le dire, au rang des pécheurs. » Jésus en effet est « l'Agneau de Dieu » : mais, comme l'ajoute saint Jean, l'agneau « qui efface les péchés du monde », et il ne les efface qu'en les prenant sur lui. Aussi, jusqu'à sa résurrection, le verrons-nous toujours se présenter devant son Père dans la posture d'un pécheur. « Dieu a mis en lui les iniquités de nous tous (Is. LIII, 6) » et il faut bien qu'il les expie. Mais en acceptant cette humiliation pour lui-même, du même coup il agit comme notre sauveur, car à ce moment, selon la croyance commune de l'Église, il institue le sacrement du baptême qui doit nous purifier. Tout y est : la Trinité sainte, au nom de laquelle nous sommes baptisés, et l'eau qui reçoit de Jésus la vertu de laver les âmes. En sorte que pour l'entrée dans la vie chrétienne comme pour toute la suite, Jésus pourra dire : « Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes (Joan. XIII, 15). » Aussi Luc rapporte-t-il expressément qu' « il priait », comme nous le verrons faire dans les circonstances les plus importantes de sa vie.

Quand Luc dit : « *le ciel s'ouvrit* », « l'Esprit saint *descendit* », évidemment il parle selon les idées et le langage de son temps ; nous ne pouvons pas prendre ses expressions à la lettre, comme s'il y avait eu une déchirure du firmament à travers laquelle le Saint-Esprit aurait passé sous la forme d'une colombe qui s'abat des hauteurs. Il n'y a pas un ciel où Dieu réside, en dehors de l'univers, moins encore au-dessus de l'univers, qui ne peut avoir ni haut ni bas. Mais l'évangéliste est bien obligé de s'exprimer dans une langue humaine, où les sens et l'imagination ont toujours une part. Ce que nous pouvons comprendre, c'est que le monde invisible est devenu visible un instant, c'est que la Trinité a manifesté sa présence de manière à la rendre sensible pour des êtres humains. Qui a profité de cette manifestation ? qui a vu la colombe et entendu la voix ?

Assurément Jésus (Matth. III, 16; Marc I, 10) et Jean (Joan. I, 32-34); peut-être aussi les assistants, s'il y en avait quelques-uns.

En même temps qu'il instituait le baptême en s'y soumettant, et qu'il se révélait à son Précurseur, Jésus inaugurait par cette cérémonie sa vie publique et son ministère parmi les hommes. A la suite des gnostiques anciens, quelques écrivains modernes ont pensé que la descente du Saint-Esprit avait été le vrai moment de l'Incarnation; Jésus, homme uniquement jusque-là, mais homme parfait, aussi accompli que le comporte notre nature, serait devenu alors, par une adoption divine personnelle, véritablement le Fils de Dieu, rempli et pénétré de l'Esprit-Saint. Aucun de nos textes ne suppose rien de semblable. Tout au plus pourrait-on dire que le baptême fut pour Jésus, vrai homme et vrai Dieu dès avant sa naissance, quelque chose d'analogue au sacre d'un roi. Le sacre ne fait pas le roi; cependant il le montre, il l'institue, il lui donne le caractère extérieur et la publicité de sa mission. Jusqu'ici Jésus n'a paru vivre que pour la Sainte Famille de Nazareth; dorénavant il est le Messie, chargé d'instruire, de guider et de sauver le genre humain.

On ne sera donc plus surpris que Luc nous le montre « priant » dans une circonstance aussi solennelle. Quel roi, au moment de son sacre, ne sent le besoin du secours d'en-haut? Cependant il faut m'expliquer une fois sur cette prière du Verbe incarné, dont nous trouvons ici la première mention, mais que nous rencontrerons à plusieurs reprises, plus souvent, ai-je dit (1), dans Luc que dans aucun autre des évangélistes. Si Jésus est Dieu, n'est-il pas tout-puissant, souverain maître de l'univers dans l'ensemble et dans les détails? Dès lors, comment peut-il prier?

Remarquons d'abord que l'objet de la prière n'est pas unique, mais double : nous prions Dieu pour l'implorer, et nous le prions aussi pour l'adorer. Ce second objet, plus désintéressé, est aussi le plus noble et le plus essentiel; autrement celui qui

(1) Introduction, page 29.

ne demande rien n'aurait pas à prier non plus. Jésus, vrai homme autant que vrai Dieu, a accompli ces deux fins de la prière. Il a d'abord adressé à son Père, dans son cœur, dans son esprit, dans toutes ses puissances, les hommages de la création entière à laquelle il s'était uni. En ce sens on peut affirmer qu'il a rempli à la lettre le précepte que lui-même devait donner plus tard (XVIII, 1) : « Il faut prier toujours, sans se lasser » ; car nous ne trouverions pas un instant de sa vie d'homme où il ait perdu de vue les devoirs intérieurs que notre nature nous impose à l'égard de Dieu. Cependant à certains moments plus graves, son union à son Père a dû devenir en quelque sorte plus intime, son recueillement plus profond, et c'est là en premier lieu ce que Luc a voulu nous marquer. Puis il implorait aussi; il demandait ou pour lui-même (Hebr. V, 7), ou pour tel de ses disciples (Luc XXII, 32), ou pour tous, pour les présents et pour les futurs (Joan. XVII, 20), tantôt une chose et tantôt une autre, selon les circonstances; saint Paul (Hebr. VII, 25) nous dit que, même dans le ciel, « il est toujours vivant, afin d'interpeller pour nous ». Ici, à son baptême, il suppliait sans doute en vue de sa mission qu'il allait commencer; son âme, son corps, toute sa nature humaine avait besoin d'une force divine qu'il sollicitait d'en-haut. Il demandait aussi une bénédiction de son Père plus féconde sur le sacrement qu'il instituait. Jésus a prié à son baptême; et nous, à peine nous souvenons-nous du nôtre, à peine pensons-nous jamais à la grâce qui nous a été faite alors de devenir avec Jésus et par Jésus les enfants de Dieu et les cohéritiers de son royaume. Le petit mot de l'Évangile « pendant qu'il priait », est-il inutile pour nous le rappeler?

Quelques apocryphes racontent qu'au moment où Jésus descendit dans le Jourdain, le fleuve parut tout enflammé. Cette légende doit être très ancienne, car saint Justin n'hésite pas à la citer dans son Dialogue contre Tryphon (1) composé avant l'an 150. Voilà bien le surnaturel magique, comme parlent les rationalistes : mais ce n'est pas celui de nos Évangiles.

(1) Ch. 88.

TROISIÈME SECTION

LA GÉNÉALOGIE

(III, 23-38)

23 *Jésus avait environ trente ans lorsqu'il commença* (son ministère). *Il était, comme on le croyait, fils de Joseph, fils d'Héli,* 24 *fils de Matthat, fils de Lévi, fils de Melchi, fils de Janné, fils de Joseph,* 25 *fils de Mattathias, fils d'Amos, fils de Nahum, fils d'Esli, fils de Naggé,* 26 *fils de Maath, fils de Mattathias, fils de Sémei, fils de Joseph, fils de Juda,* 27 *fils de Joanan, fils de Rhésa, fils de Zorobabel, fils de Salathiel, fils de Néri,* 28 *fils de Melchi, fils d'Addi, fils de Cosam, fils d'Elmadan, fils de Her,* 29 *fils de Jésus, fils d'Éliézer, fils de Jorim, fils de Matthat, fils de Lévi,* 30 *fils de Siméon, fils de Juda, fils de Joseph, fils de Jonam, fils d'Eliakim,* 31 *fils de Méléa, fils de Menna, fils de Mattatha, fils de Nathan, fils de David,* 32 *fils de Jessé, fils d'Obed, fils de Booz, fils de Salmon, fils de Naasson,* 33 *fils d'Aminadab, fils d'Aram, fils d'Esron, fils de Pharès, fils de Judas,* 34 *fils de Jacob, fils d'Isaac, fils d'Abraham, fils de Tharé, fils de Nachor,* 35 *fils de Sarug, fils de Ragau, fils de Phaleg, fils d'Héber, fils de Salé,* 36 *fils de Caïnan, fils d'Arphaxad, fils de Sem, fils de Noé, fils de Lamech,* 37 *fils de Mathusalé, fils d'Hénoch, fils de Jared, fils de Malaléel, fils de Caïnan, fils d'Hénoch,* 38 *fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu.*

J'ai déjà plusieurs fois signalé l'erreur de ceux qui prétendent construire une chronologie sur l'âge qu'avait Notre-Seigneur à la quinzième année de Tibère. En disant : « ENVIRON trente ans », Luc a précisément écarté toutes les combinaisons de ce genre. La question n'intéresse que notre curiosité, et l'Évangile n'a jamais la prétention de la satisfaire. On a dit que trente ans était l'âge légal pour devenir docteur en Israël. Selon les traditions rabbiniques, oui ; selon la loi de Moïse, non, et nous savons

que Jésus ne s'est jamais astreint à la Halachah des scribes.

A propos de la généalogie donnée par Luc, une question se pose, capitale au point de vue de l'exégèse, mais qui n'intéresse directement ni la foi ni la morale, dans laquelle le cœur, avec lequel il faut toujours lire l'Évangile, n'a rien à connaître; question de noms et de chiffres, ennuyeuse par conséquent: difficile de plus, et qu'il n'est pas possible de traiter sans d'assez longs développements. J'avertis donc le lecteur, peu curieux de ces controverses, qu'il peut sauter ce qui suit jusqu'à la page 185, où reprend la suite du récit.

La généalogie de Luc n'est pas la seule en effet que nous trouvions dans les Évangiles: nous en avons une autre donnée par Matthieu. Or ces deux listes diffèrent presque entièrement, à tous les points de vue, et leur conciliation offre à la critique biblique un de ses problèmes les plus ardus.

Elles diffèrent d'abord quant à la place qu'elles occupent dans l'Évangile. Matthieu a mis la sienne au début : « Généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham »; c'est ainsi que s'ouvre son Évangile. Luc au contraire ne nomme les ancêtres de Jésus qu'après son baptême, au moment où va commencer sa vie publique. De même « dans l'Exode, la généalogie de Moïse est placée, non à l'entrée de son histoire, mais au moment où il paraît sur la scène et se présente devant Pharaon (VI, 14 et suiv.) (1). »

Matthieu énumère sa liste en descendant, d'Abraham à David, puis à Joseph et à Jésus ; Luc part de Jésus et remonte à travers les générations jusqu'à l'origine, pour finir par Adam, qui est né de Dieu.

Luc en effet ne s'arrête pas, comme Matthieu, à Abraham le père des Juifs; il écrit plutôt pour des gentils convertis, et en reculant jusqu'à Adam, le père de la race humaine, il montre que le Sauveur est bien le frère de tous les hommes, des païens comme de la race élue.

Jusqu'ici les difficultés ne sont pas grandes. Mais quand on

(1) GODET, page 267.

compare les deux listes données par les deux évangélistes, on s'aperçoit qu'excepté entre Abraham et David, et excepté pour Salathiel avec Zorobabel à l'époque de la captivité, les noms diffèrent partout ailleurs. En sorte que si on divise en quatre parties l'énumération fournie par Luc, la première d'Adam à Abraham, la seconde d'Abraham à David, la troisième de David à la captivité de Babylone, et la quatrième de la captivité à Joseph le père adoptif de Jésus, voici ce qu'on remarque : Luc seul a la première partie; sur la seconde, les deux généalogies sont d'accord ; après David, tous les noms diffèrent jusqu'à Salathiel et Zorobabel son fils aux temps de la captivité; entre Zorobabel et Joseph les listes diffèrent encore. Comment rendre compte de ces divergences?

On a imaginé — naturellement — plusieurs systèmes. Je ne veux pas les discuter tous. Voici du moins les principaux.

On a voulu écarter un embarras en distinguant deux Salathiel et deux Zorobabel : ceux de Matthieu et ceux de Luc ne seraient pas les mêmes. Alors de David à Joseph les rameaux dans leur entier seraient distincts, et le problème se simplifierait en effet : nous n'aurions plus qu'à expliquer comment Joseph est fils de Jacob dans Matthieu, et d'Héli dans Luc. Mais l'hypothèse est difficile à accepter, d'autant plus que dans les deux listes ces mêmes noms se montrent précisément à la même époque. En outre ce ne sont pas des noms très répandus. Qu'il y ait eu parmi les Juifs, vers le retour de la captivité, dans la descendance de David, à la fois deux Salathiel, tous deux pères d'un Zorobabel, à coup sûr ce n'est pas impossible, mais c'est trop invraisemblable pour être admis. Nous trouvons donc deux hommes, saint Joseph et Salathiel, dont chacun a eu deux pères, Joseph était fils de Jacob d'après Matthieu et d'Héli d'après Luc, Salathiel étant né de Jéchonias selon Matthieu et de Néri dans Luc.

Au troisième siècle, Jules Africain imagina une hypothèse que presque tous les Pères ont adoptée et qui a encore aujourd'hui ses partisans. La loi juive stipulait (Deuter. xxv, 6) que, si un homme marié mourait sans enfants, son frère épouserait la

veuve, et l'héritier qui naîtrait de cette union serait reconnu comme fils du défunt. C'est ce qu'on appelle l'institution du Lévirat. Dans ce cas, l'enfant a bien réellement deux pères, un selon la nature, et un autre d'après la loi. Or dans les dix ou onze siècles qui séparent David de notre ère, on ne voit rien d'impossible à ce que cette prescription ait fonctionné plusieurs fois. Pourtant il faudrait admettre encore trop de lévirats, et dans des conditions trop bizarres pour ne pas soulever bien des difficultés. Héli, le père légal de saint Joseph, serait mort sans enfants ; Jacob aurait épousé sa veuve et aurait donné naissance à saint Joseph. Mais alors Jacob et Héli sont frères. C'est possible, si on identifie le Mathan de Matthieu avec le Mathat de Luc, hypothèse qui avec les habitudes des copistes n'a rien d'invraisemblable. Seulement, le père de ce Mathan s'appelle Eléazar dans Matthieu, et Lévi dans Luc. Encore un lévirat, et qui ne tranche pas la difficulté, car leurs pères à leur tour ont des noms différents : Eléazar et Lévi ne sont donc pas frères, ou ne peuvent l'être que par un nouveau lévirat. On voit comment les objections s'accumulent, et nous retrouverons les mêmes au sujet de Salathiel, dont le père est Jéchonias d'après Matthieu et Néri dans Luc.

Au quatorzième siècle parut une autre hypothèse, que les critiques modernes ont soutenue par divers arguments. Luc aurait donné la généalogie, non de Joseph, mais de Marie, et ainsi son désaccord avec Matthieu s'expliquerait aisément. Au premier abord cette théorie semble étrange, puisque Marie n'est même pas nommée dans notre texte. Mais précisément ce n'est pas l'usage juif de jamais indiquer les femmes comme anneaux dans la chaîne des ancêtres, et Luc, dit-on, pour y parvenir a dû user d'artifice. Il a mentionné Joseph, mais en l'écartant ; car il faut comprendre le verset 23 comme s'il y avait : « on croyait Jésus fils de Joseph, en réalité il était fils (ou plutôt petit-fils) d'Héli. » Le texte grec se prêterait à cette interprétation. Seulement comment Luc peut-il appeler Jésus fils d'Héli, si par Marie il en était le petit-fils ? En outre jamais dans l'antiquité le père de Marie n'est appelé Héli ; tous les documents primitifs le nom-

ment Joachim. Enfin et surtout cette explication, si on l'adoptait, ne résoudrait qu'une moitié de la difficulté entre Zorobabel et Joseph; elle ne rendrait pas compte de la divergence dans la troisième partie de la liste, entre David et Salathiel. On demanderait toujours pourquoi le père de Salathiel est Jéchonias dans Matthieu, Néri dans Luc; et la question resterait sans réponse.

A la suite de Grotius, plusieurs interprètes ont pensé que Luc a voulu donner la généalogie des ancêtres véritables de Joseph, tandis que nous trouverions dans Matthieu la liste des héritiers officiels du trône, des chefs de famille dans la descendance de David. Ainsi nous pourrions établir chez nous de deux façons la nomenclature des ancêtres du comte de Paris : l'une en suivant les rois de France depuis saint Louis, et nous y trouverions des titulaires qui n'ont pas effectivement régné, comme Louis XVII et Henri V; l'autre liste partirait aussi de saint Louis, mais suivrait la filiation véritable par les Bourbons et par les Orléans. Et, détail piquant, nous rencontrerions dans ces deux listes deux noms communs à l'une et à l'autre, comme entre Matthieu et Luc : Henri IV et Louis XIII, comme Salathiel et Zorobabel. La seule difficulté, c'est l'emploi du mot « engendra, ἐγέννησεν », par Matthieu, l'évangéliste précisément qui dans cette hypothèse ne reproduit pas la descendance naturelle. On ne pourrait pas dire en français, sans explication, que Henri III *engendra* Henri IV, et que Henri V *engendra* le comte de Paris : la difficulté est-elle aussi véritable en grec?

Assurément aucune de ces explications n'est absolument impossible, et cela suffit pour répondre aux objections des rationalistes. De quel droit, dans l'ignorance où nous sommes, affirme-t-on comme Reuss (1) qu' « aucun de ces expédients ne vaut plus la peine d'être discuté sérieusement, parce qu'ils font tous violence au texte »? Cependant, comme je veux dire ma pensée en toute franchise, je reconnais qu'aucun de ces « expédients » n'a pour lui la clarté définitive, complète, que nous avons trouvée dans les réponses aux objections précédentes. Sur

(1) *Op. cit.*, page 176.

quoi on me permettra de faire plusieurs remarques qui termineront cette discussion.

1° Les auteurs des deux généalogies que nous possédons ne sont vraisemblablement ni Matthieu ni Luc. Nos évangélistes ont trouvé ces listes toutes faites, et les ont simplement insérées dans leurs recueils. On me dispensera d'en donner la preuve, personne n'en doute plus aujourd'hui.

2° Les généalogies avaient, et ont encore aujourd'hui, chez les peuples orientaux une importance considérable, elles sont très fréquentes dans la Bible; et en même temps, par un contraste étrange, on ne les trouve presque jamais complètes ni précises. Ainsi, sans sortir de notre texte, Matthieu n'hésite pas à dire que Joram engendra Ozias, omettant Ochosias, Joas et Amasias entre les deux; il dit que Josias engendra Jéchonias, en passant sous silence encore un intermédiaire. Nous sommes sûrs de ces omissions par la liste des rois de Juda que nous connaissons; qui peut affirmer qu'il ne s'en rencontre pas ailleurs, et qu'il n'y a eu que onze générations par exemple entre Zorobabel et saint Joseph, pendant une durée de 550 ans environ? De même la liste commune aux deux évangélistes entre Abraham et David donne une durée moyenne de 58 ans à chaque génération, chiffre qui semble bien exagéré. A l'inverse, Luc introduit avant Abraham, entre Arphaxad et Salé, un Caïnan inconnu au texte hébreu de la Genèse; on le trouve dans les Septante, mais rien ne prouve qu'il n'y est pas venu de l'Évangile.

3° Ceux qui rédigent les généalogies paraissent préoccupés surtout d'arrangements de nombres que nous ne comprenons plus aujourd'hui. Matthieu termine ainsi sa généalogie (I, 17) : « Il y a donc en tout quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, quatorze générations depuis David jusqu'à la déportation à Babylone, quatorze générations depuis la déportation à Babylone jusqu'au Christ »; nous venons de voir par quels procédés il arrive à ce nombre. Luc n'a pas déclaré sa pensée avec la même ouverture; mais ce n'est point par hasard que sa généalogie compte soixante-dix-sept noms, sept fois onze,

et que les diverses parties se répartissent selon la même loi.

4° Si donc nous cherchons, comme il convient, à comprendre le vrai sens de l'Évangile, nous n'attacherons pas grande importance à la diversité des noms dans nos deux généalogies. Et de fait que nous importe que Salathiel soit le fils de Néri ou de Jéchonias ? quelle conséquence en résulte-t-il pour la foi ou pour la morale ? Cela a un intérêt de curiosité : mais l'Évangile, je ne le dirai jamais assez, n'a aucun souci de contenter notre curiosité. Aussi est-il bien remarquable que les Pères des premiers siècles ne s'inquiétaient pas de cette question ; ils connaissaient assurément la contradiction apparente, ils ne pouvaient pas lire les Évangiles sans la remarquer, et Celse d'ailleurs s'était chargé de la signaler ; il faut pourtant venir, comme je l'ai dit, jusqu'à Jules Africain, jusqu'au troisième siècle, pour trouver le premier essai d'explication. Mais je vais plus loin ; les évangélistes eux-mêmes ne tiennent pas à mettre dans leurs listes plus de précision qu'on n'en demandait autour d'eux. Ils ont souci tous les deux de montrer que Jésus est fils de David, comme l'annonçaient les prophéties. Ensuite ce que nous remarquons dans Matthieu, c'est le choix des seules femmes qui sont mentionnées, Thamar, Ruth, Bethsabée, trois pécheresses (1) repentantes, dans cette énumération qui aboutit à la vierge Marie, le modèle de toute pureté : bien malheureux serait le lecteur qui ne sentirait pas la délicatesse merveilleuse de cette préférence ! Dans Luc, en dehors de la descendance davidique, toute la portée de cette longue nomenclature est dans le dernier mot. Depuis Jésus vous remontez d'ancêtre en ancêtre, de génération en génération, à travers les noms et les siècles jusqu'au père commun de toutes les familles humaines, jusqu'à Adam, qui lui-même, dit notre auteur, est venu de Dieu ; et ainsi l'évangéliste nous fait entrevoir, dans les splendeurs mêmes de l'éternité, la source première du fleuve humain auquel appartient notre Sauveur. Quelqu'un niera-t-il que ce soient là les vrais sens de nos deux généalogies ?

(1) Le mot est un peu fort, appliqué à Ruth. Cependant...

QUATRIÈME SECTION

LA TENTATION

(IV, 1-13)

IV. [1] *Jésus, rempli de l'Esprit-Saint, revint du Jourdain et il fut poussé par l'Esprit dans le désert,* [2] *où il fut tenté par le démon pendant quarante jours. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et quand ils furent passés, il eut faim.* [3] *Alors le démon lui dit : « Si vous êtes le fils de Dieu, commandez à cette pierre de se changer en pain.* [4] *Jésus lui répondit : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de Dieu. »* [5] *Et le démon l'emmena sur une haute montagne; et lui ayant montré en un instant tous les royaumes de la terre,* [6] *il lui dit : « Je vous donnerai toute cette puissance et toute la gloire de ces royaumes; car elle m'a été livrée, et je la donne à qui je veux.* [7] *Si donc vous m'adorez, elle sera toute à vous. »* [8] *Jésus lui répondit : « Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul. »* [9] *Le démon le conduisit encore à Jérusalem, et l'ayant placé sur le faîte du temple, il lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous d'ici en bas.* [10] *Car il est écrit : Il a donné pour vous l'ordre à ses anges de vous garder,* [11] *et ils vous prendront entre leurs mains, de peur que votre pied ne heurte contre la pierre. »* [12] *Jésus lui répondit : « Il est écrit : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. »* [13] *Après l'avoir ainsi tenté de toutes manières, le diable se retira de lui pour un temps.*

« Nous n'avons pas, dit saint Paul (Hebr. IV, 15), un grand prêtre qui ne puisse pas compatir à nos faiblesses; au contraire, puisqu'il a été comme nous tenté en toutes choses, sans le péché. » Mais avant d'entrer dans le détail des diverses tentations, il y a quelques remarques à faire.

Les trois synoptiques — car Marc ici résume les deux autres — admettent comme une réalité l'existence des démons. Il sera

question d'eux très souvent par la suite. Evidemment les apôtres y croyaient, Jésus l'a affirmée; l'Eglise y croit après eux, en sorte que cette existence me paraît de foi (1), quoiqu'elle n'ait jamais été formellement définie. Les rationalistes la rejettent, comme une doctrine grossière, je dirais presque inélégante ; ils prétendent qu'elle n'a été introduite que tardivement dans la Bible, après la captivité de Babylone, sous l'influence des idées assyriennes, comme si les plus anciens livres de l'Écriture, l'Hexateuque par exemple, ne parlaient pas à chaque page des bons et des mauvais anges. En réalité nous ne savons rien des anges par les procédés naturels, nous ne pouvons rien affirmer d'eux, ni rien nier non plus. S'ils existent, ce sont des êtres finis ; or nous n'avons qu'un moyen d'atteindre les êtres finis, c'est l'expérience, extérieure par les sens, intérieure par la conscience, et nous n'avons aucune expérience de ces purs esprits. Nous sommes à leur égard dans la situation d'êtres qui auraient toujours vécu dans l'eau, de poissons si l'on veut, mais raisonnables et intelligents, qui se demanderaient : peut-on vivre ailleurs que dans les flots ? Ils n'auraient aucun moyen de répondre par eux-mêmes à cette question. Que penserions-nous cependant des savants qui parmi eux affirmeraient la vie impossible dans un autre milieu ? De quel droit nous aussi déclarerions-nous qu'il ne peut pas exister des esprits, bons ou mauvais, étrangers à la matière ? Eh bien, ce que nous ignorons, Dieu le sait ; il peut nous le dire, nous le révéler, pour employer le terme exact. Il l'a fait à diverses reprises, et rien ne nous autorise à rejeter sur ce point son témoignage. Jésus encore une fois croyait aux démons, on ne peut pas lire l'Évangile sans le constater ; et moi aussi, j'y crois, parce que sa parole n'est pas moins certaine à mes yeux que mon expérience personnelle. Il savait les choses que j'ignore, et il les a déclarées avec une netteté qui ne me permet ni le doute ni l'hésitation.

Mais en vérité Jésus, le Fils, le Verbe éternel de Dieu, égal à

(1) De foi divine au moins, parce qu'elle appartient à la révélation ; mais non de foi catholique, parce que l'Église ne l'a pas affirmée officiellement.

son Père et parfait comme lui, a-t-il pu être tenté? Dieu est essentiellement le bien, incapable de tout mal ; comment admettre pour lui une tentation ? L'objection devient plus décisive encore si nous réfléchissons que le démon devait savoir à qui il s'adressait, il connaissait d'avance l'inutilité de ses efforts ; dès lors à quoi bon les employer ? On n'attaque pas un adversaire quand on est assuré de la défaite. La réponse m'entraînerait trop loin, si je voulais la donner complète. Il faudrait reproduire la théorie, très en faveur parmi les théologiens catholiques, d'après laquelle l'Incarnation du Verbe, voulue par Dieu avant toutes ses œuvres, aurait été l'occasion de l'épreuve des anges et de la chute des rebelles (1). Je distinguerai seulement, après saint Grégoire le Grand (2), trois phases et comme trois degrés de la tentation : la suggestion, la délectation, et le consentement. Le Verbe fait chair était incapable de consentir au mal, même d'y penser avec quelque plaisir : mais l'idée pouvait lui en être suggérée du dehors. C'est ce qui est arrivé, et cela suffit pour qu'il y ait tentation. Quant à l'audace du démon, elle n'a rien d'invraisemblable. Satan devinait Jésus, mais sans être sûr. Il apercevait en lui cette nature humaine « mise par Dieu un peu au-dessous des anges (3) ; » dans les trente ans de sa vie cachée, dans son baptême tout récent, dans le besoin de nourriture dont il souffrait, Satan retrouvait nos infirmités, nos impuissances physiques, et de là il semblait en droit de conclure aux mêmes défaillances morales. La partie était décisive pour lui ; tant de sainteté, au milieu de tant de faiblesse, l'inquiétait. Il a donc essayé d'éveiller en Jésus cette triple concupiscence (I, Joan. II, 15), convoitise de la chair, convoitise des yeux et orgueil de la vie, dont il connaît trop bien chez nous les ressorts, et qu'il excite rarement dans nos pauvres cœurs blessés sans obtenir quelque résultat.

(1) On trouvera cette opinion présentée par saint François de Sales dans son *Traité de l'amour de Dieu*, l. II, ch. 4 et 5. J'ai cité ce passage dans mon *Exposé de la doctrine catholique*, 2e édit., p. 154 et suivantes.

(2) Lib. I, *in Evangelium*, XVI, 1.

(3) Ps. VIII, 6, et Hebr. II, 7. J'engage mon lecteur à voir ce chapitre II de l'Épître aux Hébreux, du verset 5 à la fin.

Comment a eu lieu la tentation? Faut-il en prendre le récit à la lettre, et supposer que le démon a revêtu une forme humaine pour agir sur le Sauveur, lui parler, le transporter? Cette interprétation soulève bien des difficultés : en particulier, il n'est pas aisé de savoir où serait « la haute montagne » d'où Satan a pu « montrer à Jésus en un instant tous les royaumes de la terre ». D'un autre côté Notre-Seigneur dit, par exemple (Joan. XIV, 30. Cfr. Luc XXII, 31) : « Le prince de ce monde vient », sans qu'il y ait aucune apparition corporelle. On peut donc admettre ici non un mythe ni une légende, mais une sorte d'allégorie ; le drame entier s'est passé dans l'âme de Jésus, qui corporellement n'a pas quitté le désert. Saint Thomas expose cette opinion (1), sans l'adopter, mais aussi sans la combattre.

Ces observations générales me permettront d'être très bref sur les détails du récit.

1. « Jésus fut poussé par l'Esprit dans le désert. » Mais au lieu du passé, le grec emploie ici l'imparfait : « il était poussé, » littéralement « agité, conduit de côté et d'autre à travers le désert ». Nous devons donc, d'après Luc, nous représenter Jésus, non pas dans une place fixe, dans une grotte, par exemple, mais errant dans ces solitudes où, selon Marc (I, 13), il vivait « parmi les bêtes sauvages ».

2. Son isolement et son jeûne durèrent quarante jours. Et la tentation aussi, soit que l'évangéliste l'ait résumée en la dramatisant dans la triple scène de la fin ; soit plutôt qu'après une série de suggestions sourdes, le Tentateur ait jugé utile d'agir d'une façon plus directe et de se montrer à visage découvert.

3. « Si vous êtes le Fils de Dieu », dit le démon. Le sens du grec est plutôt : « Puisque vous êtes Fils de Dieu » ; il n'y a pas d'article dans le texte, et Satan ne veut pas avoir l'air de douter.

4. La parole citée par Jésus « l'homme ne vit pas seulement de pain », est prise dans le Deutéronome VIII, 3. Luc ici, comme toujours du reste, emploie la version des Septante. Les derniers

(1) 3ª p., q. XLI, art. 2, ad 3um.

mots, « mais de toute parole de Dieu », ne se trouvent pas dans les meilleurs Mjj ; mais ils sont dans le Deutéronome et dans Matthieu ; la phrase du reste paraîtrait sans eux trop courte et incomplète. Je ne vois donc pas de raison pour les rejeter.

6. Après la sensualité, l'ambition. Matthieu place cette tentation la dernière, et la plupart des commentateurs sont de son avis. Remarquons que Satan ne ment pas complètement ; il ne dit pas que la puissance sur les royaumes de la terre lui appartient en propre, mais qu'elle « lui a été livrée ». Il exagère cependant, quand il affirme la posséder toute et pouvoir la donner à qui il veut. Comme le dira Notre-Seigneur (Joan. VIII, 44), il est menteur et le « père du mensonge » : si on me permettait ce mot, déplacé peut-être dans une matière aussi grave, « il ment tellement qu'on ne peut même pas croire le contraire de ce qu'il dit (1) ».

7. « Si vous m'adorez » : cette expression n'a probablement pas ici le sens absolu que nous lui attribuons. Le verbe grec indique une inclination profonde, une sorte de prostration comme les souverains orientaux en exigeaient de leurs sujets.

8. La réponse de Jésus est encore tirée du Deutéronome VI, 13, où il y a : « Tu craindras le Seigneur », au lieu de « tu adoreras ». Le sens est le même, seulement Jésus répète à dessein le verbe employé par le prince des ténèbres, en lui donnant sa vraie signification.

10 et 11. Le texte cité par Satan est pris dans Ps. XC, 11 et 12. Jésus répond encore par Deutéronome VI, 16.

13. Au lieu de « le diable se retira de lui pour un temps », le grec signifie plutôt « jusqu'à une occasion favorable ». C'est à la Passion surtout que Satan s'acharna contre le Sauveur avec les derniers emportements de la rage : « Voici votre heure, dira alors Jésus (Luc XXII, 53), et l'empire des ténèbres ». Mais à aucun moment le démon ne l'a laissé en repos ; il l'a contrarié, poursuivi, combattu de toutes manières, essayant de le prendre en faute ou de détruire son œuvre.

(1) Lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre, à propos de Napoléon III.

Le lecteur attentif s'apercevra que pas une fois Satan ne suggère des choses mauvaises en elles-mêmes. Il n'est pas mal de manger quand on a faim, ni même d'employer pour cela une puissance surnaturelle (1); il n'est pas mal de désirer le pouvoir, même sur tous les royaumes de la terre, Jésus en réalité n'est venu ici-bas que pour l'acquérir; il n'est pas mal de nous confier à la Providence et aux soins qu'elle prend de nous, soit directement, soit par le ministère des anges. Le mal réside ici tout entier dans les conditions où ces choses bonnes devraient être faites. Il y a évidemment des tentations plus grossières, que le démon n'a pas employées auprès de Jésus. Défions-nous de sa puissance, soyons en garde contre ses ruses, mais ne le craignons pas : Dieu seul en définitive est vraiment fort et mérite d'être craint.

(1) Jésus l'a fait à la multiplication des pains ; mais pour le peuple, pas pour lui-même, et dans un cas de nécessité.

TROISIÈME PARTIE

LE MINISTÈRE DE JÉSUS EN GALILÉE

(IV, 14 — IX, 50)

Nous n'avons vu jusqu'ici qu'une préface. A la rigueur, elle aurait suffi pour notre salut. Un seul acte du Verbe incarné, l'offrande de lui-même que selon saint Paul (Hebr. X, 5-10) il a présentée à son Père en entrant dans le monde, était capable d'expier tous nos péchés ; et quant aux leçons dont nous avions besoin pour conduire notre vie, ne nous avait-il pas donné déjà tout ce qu'il nous fallait ? L'obéissance, le travail, la pauvreté, la famille unie sous le regard de Dieu, la vie cachée, la plus haute sainteté cherchée dans la perfection des actions communes ; puis la résistance aux conseils du Mauvais, n'étaient-ce pas là les enseignements qui nous étaient le plus nécessaires ? S'il fallait y joindre la parole, Jésus aurait pu sans doute pour cela ne pas attendre l'âge d'homme ; « en lui habitait corporellement toute la plénitude de la divinité », en lui « étaient cachés tous les trésors de la sagesse et de la science (Colass. II, 9 et 2) », il lui était aisé de nous en faire part. Mais il n'aurait pas ainsi réalisé « la forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes, et en se montrant sous l'aspect d'un homme (Philipp. II, 7) » ; il a donc voulu comme nous attendre le développement successif que nous apportent les années, puis se soumettre à une sorte d'initiation que nous venons d'étudier dans notre deuxième partie. Son ministère public commence maintenant, et nous allons le voir prêchant, guérissant, évangélisant sous toutes les formes, fondant son Église par la préparation

de quelques disciples spécialement choisis, jusqu'à ce qu'il « s'humilie lui-même en portant l'obéissance jusqu'à la mort, et la mort de la croix (Philipp. II, 8) ».

J'écris ces lignes le 26 octobre 1901 ; j'ai aujourd'hui soixante ans. Comme saint Paul s'adressant aux Corinthiens avec la volonté « d'amener toute intelligence captive à l'obéissance du Christ (II Cor. X, 5) », moi aussi je prétends « me glorifier un peu (*Ibid.* XI, 16-30) » devant mes contemporains. Je supplie mon lecteur de relire ces déclarations de l'Apôtre à la fois si humbles et si fières ; elles seront mon excuse pour les lignes qui vont suivre.

Je revois donc ma vie passée, ces soixante ans écoulés aujourd'hui, et comme saint Paul, « de quoi que ce soit qu'on ose se vanter, » autour de moi, « moi aussi je l'ose. » Les connaissances scientifiques ? Ma jeunesse a été formée dans les mathématiques, dans la physique, dans la chimie, dans ces études précises que j'ai portées aussi loin qu'on les connaissait alors (1). Les voyages et l'observation de l'humanité sous ses aspects divers ? J'ai parcouru l'Europe entière dans toutes ses parties, le bassin de la Méditerranée avec ses deux rives jusqu'au Sahara, les États-Unis d'Amérique jusqu'à l'autre océan. Les sciences morales, l'histoire, la critique, les systèmes de philosophie dans toutes leurs branches ? Voilà quarante ans que j'y applique mon esprit, je les apprends, je les enseigne ; j'ai fait sur l'économie politique et sur la politique proprement dite des leçons que mes élèves n'ont pas oubliées. En même temps la littérature, et plus que tout le reste, l'expérience de la vie. J'ai fondé des collèges, ce qui ne se fait pas sans fréquenter bien des hommes et discuter bien des intérêts. J'ai élevé des milliers d'enfants, qui sont aujourd'hui dispersés dans toutes les carrières. Plus tard, l'âge venu, je me suis occupé des jeunes filles et des femmes ; j'ai appris à les écouter, à les deviner, à les connaître enfin, autant, je crois, et elles ne me démentiront pas, qu'un homme peut y parvenir. Ainsi je ne sais pas un ordre du

(1) A dix-huit ans, j'étais licencié ès sciences, après des études littéraires complètes. Je ne me doutais pas alors que je le rappellerais un jour dans un écrit comme celui-ci.

développement humain dans lequel je ne sois entré, qu'on me pardonne de le dire, avec une curiosité toujours sympathique et toujours intéressée. Eh bien, le résultat de cette longue enquête, telle que bien peu de mes contemporains ont pu la pousser aussi loin, c'est que s'il y a pour nous quelque lumière dans la vie et quelque force pour le bien, si nous avons quelque part des principes un peu solides pour nous conduire et une espérance un peu certaine pour nous rassurer, nous trouverons tout cela dans la foi à l'Évangile, dans la soumission humble et complète envers le Christ Jésus, notre Sauveur et notre Dieu, celui que nous contemplons ici ensemble « afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce, pour être secourus en temps opportun (Hebr. IV, 16) ».

A la suite de Godet (1), je diviserai en quatre sections l'ensemble des récits où Luc a retracé le ministère de Jésus dans la Galilée. Excepté VI, 20 à VIII, 3, que notre Évangile doit à diverses sources, tout le reste lui est commun avec Marc.

Première section, IV, 14-44 : jusqu'à la vocation des premiers disciples.

Deuxième section, V, 1 — VI, 11 : jusqu'à la nomination des Douze.

Troisième section, VI, 12 — VIII, 56 : jusqu'à leur première mission.

Quatrième section, IX, 1-50 : jusqu'au départ de Jésus pour Jérusalem.

PREMIÈRE SECTION

JUSQU'A LA VOCATION DES PREMIERS DISCIPLES

(IV, 14-44)

14 *Alors Jésus, par le mouvement de l'Esprit, retourna en Galilée, et sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour.* 15 *Il enseignait dans les synagogues, et tous publiaient ses louanges.*

(1) *Op. cit.*, p. 313.

Il y eut en réalité deux retours de Jésus en Galilée. Le premier en venant de la région du Jourdain : c'est alors que l'eau fut changée en vin aux noces de Cana (Joan. II, 1-11). Ensuite Jésus alla à Jérusalem, où il eut avec Nicodème l'entretien rapporté au chap. III de saint Jean; chassé par la haine naissante des Pharisiens, il traversa la Samarie (Joan. IV) et rentra en Galilée, où Hérode Antipas venait d'emprisonner saint Jean (Matth. IV, 12, et Marc I, 14). Les synoptiques ont confondu ces deux voyages. Nous n'en serons pas surpris de la part de Luc, que nous avons déjà vu plusieurs fois résumer d'un mot ce qu'il n'avait pas l'intention de raconter. Du reste en disant que « sa renommée se répandit dans tout le pays d'alentour, » que « tous publiaient ses louanges », il donne assez clairement à entendre que la prédication qu'il va rapporter n'a pas été la première, et que d'autres l'avaient déjà précédée. A sa parole, Jésus ajoutait probablement des miracles, dont la tradition n'a pas été conservée; le mot grec ἐν δυνάμει, qui signifie « avec la puissance » plutôt que « par le mouvement de l'Esprit », l'indique positivement.

La Galilée était alors très peuplée. Sans croire à l'affirmation de Josèphe, qui lui attribue près de quatre millions d'habitants, on peut admettre qu'elle en contenait la moitié, ce qui est encore considérable. Les âmes plus naïves, plus simples qu'à Jérusalem, moins étouffées sous le formalisme ritualiste, y étaient plus accessibles à la prédication du Sauveur. Il était donc naturel qu'il commençât son enseignement dans cette région et qu'il y choisît ses premiers disciples. Sur les réunions dans les synagogues, voir l'introduction, p. 90 et 91.

[16] *Étant venu à Nazareth, où il avait été élevé, il entra, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue, et se leva pour faire la lecture.* [17] *On lui remit le livre du prophète Isaïe; et l'ayant déroulé, il trouva l'endroit où il est écrit :* [18] « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par son onction; il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé,* [19] *annoncer aux captifs la délivrance, aux aveugles* (le bienfait de) *la vue, pour rendre*

libres les opprimés, publier une année favorable du Seigneur et le jour de la rétribution. » [20] *Ayant roulé le livre, il le rendit au ministre et s'assit; et tous, dans la synagogue, avaient les yeux attachés sur lui.* [21] *Alors il commença à leur dire : « Aujourd'hui s'est accompli cet oracle à vos oreilles.* » [22] *Et tous lui rendaient témoignage, et admirant les paroles de grâce qui sortaient de sa bouche, ils disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph? »* [23] *Alors il leur dit : « Sans doute, vous m'alléguerez cet adage : Médecin, guéris-toi toi-même; et vous me direz : Les grandes choses que nous avons ouï dire que vous avez faites à Capharnaüm, faites-les ici dans votre patrie.* » [24] *Et il ajouta : « En vérité, je vous le dis, aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie.* [25] *Je vous le dis en vérité, il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Elie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, et qu'il y eut une grande famine dans toute la terre;* [26] *et* (cependant) *Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays des Sidoniens.* [27] *Il y avait de même en Israël beaucoup de lépreux aux jours du prophète Élisée; et* (cependant) *aucun d'eux ne fut guéri, si ce n'est Naaman le Syrien.* » [28] *En entendant cela, ils furent tous remplis de colère dans la synagogue.* [29] *Et s'étant levés, ils le poussèrent hors de la ville, et le menèrent jusqu'à un escarpement de la montagne sur laquelle elle était bâtie, pour le précipiter en bas.* [30] *Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla.*

Nous avons un récit analogue, mais beaucoup plus court, dans Matthieu XIII, 54-58, et dans Marc VI, 1-6. Est-ce le même fait? Les commentateurs sont partagés. Avec la plupart des modernes, je croirais plutôt à une seule visite du Sauveur à Nazareth. Il me paraît difficile qu'il y soit retourné après qu'on avait tenté de le mettre à mort; il est tout à fait invraisemblable qu'une seconde prédication ait amené des réflexions identiques sur les lèvres des auditeurs. Seulement il faut admettre alors que Luc n'a pas suivi l'ordre chronologique. Nous en verrons bien d'autres exemples ailleurs Rappelons-nous que son Évangile est écrit pour des Gentils, et en relisant cette péricope nous n'aurons pas de peine à comprendre pour-

quoi Luc l'a placée au début des pages où il va raconter les prédications du Sauveur.

16. Jésus commence donc à être célèbre par sa parole et par ses miracles « dans tout le pays d'alentour ». Il vient à Nazareth, « sa ville », entre dans la synagogue un jour de sabbat, écoute sans doute avec l'auditoire la lecture et le commentaire d'un texte de loi, puis se lève pour la lecture de la prophétie. Il n'y avait pas d'orateur désigné; dans une bourgade surtout telle que Nazareth, la présence d'un homme illustre comme était déjà Jésus, constituait une bonne fortune, et nous n'aurons pas de peine à croire que tous en effet « avaient les yeux attachés sur lui ».

18-19. Luc cite ici d'après les Septante et de mémoire, car il y a quelques variantes, deux passages d'Isaïe, LXI, 1, et LVIII, 6. La plupart des Mjj suppriment les mots « guérir ceux qui ont le cœur brisé », et plusieurs ne contiennent pas non plus les derniers « et le jour de la rétribution ». Le prophète célébrait le retour de la captivité; mais ses paroles s'appliquaient si admirablement au Messie et à son œuvre dans le monde, que pour nous, comme pour Jésus et son auditoire de Nazareth, ce sens plus large en est incontestablement la vraie signification.

21. Évidemment l'évangéliste ne nous donne en une phrase qu'un résumé très succinct du discours de Jésus. Le Sauveur fit à lui-même, à son enseignement, à ses actes, l'application du texte qu'il venait de lire; il dut montrer comment la prophétie s'exécutait en sa personne, comment « aujourd'hui » même « cet oracle s'accomplissait à leurs oreilles », puisqu'il était là, réalisant lui-même tout ce que le livre saint avait prédit.

22. L'admiration des gens de Nazareth ne doit pas nous faire illusion sur leurs sentiments. C'était la surprise de trouver ces « paroles de grâce » sur les lèvres du « fils de Joseph » qu'ils croyaient bien connaître, pour l'avoir vu travailler et grandir au milieu d'eux; ce n'était pas la foi en sa mission, encore moins l'humble obéissance à ses conseils. Comme Reuss le dit fort bien (1), « on lui demande de faire ses preuves, on veut profi-

(1) *Op. cit.*, page 237.

ter de sa puissance, mais on se dispense de remplir les conditions préalables pour s'en rendre dignes ». Hélas ! combien de nos contemporains sont encore dans les mêmes dispositions ! Eux aussi admirent Jésus; eux aussi pensent le connaître; eux aussi « lui demandent de faire ses preuves », et de renouveler ses miracles sous leurs yeux, en se déclarant prêts à se soumettre; mais il lit dans leurs cœurs, il voit l'orgueil qui inspire trop souvent leurs pensées, et au lieu de les satisfaire il leur demande, pour le reconnaître, de rentrer en eux-mêmes, où ils le trouveront par la pénitence et par l'humilité.

23. Quel est le sens du proverbe : « Guéris-toi toi-même? » Il me semble invraisemblable que les Galiléens aient voulu dire à Jésus : « Profitez donc de votre puissance pour vous tirer de la basse condition où nous vous avons connu. » Le vrai sens nous est donné par la phrase suivante, sur les miracles opérés par Notre-Seigneur à Capharnaüm, et qu'on désire lui voir répéter dans sa patrie, à Nazareth. Cette allusion en même temps nous oblige à reconnaître une lacune dans le récit de Luc, ou au moins une interversion des événements. Plusieurs des faits qu'il va raconter ensuite ont dû se placer avant la visite à Nazareth. Il est important de le constater ici, sur la parole formelle de l'évangéliste, afin de n'être pas scandalisés, ni même surpris, lorsque nous aurons à le remarquer ailleurs. Luc raconte « par ordre », ainsi qu'il l'a annoncé dans sa préface; mais cet ordre n'est pas l'ordre chronologique. Et au fond, qu'importait à la foi de Théophile, qu'importe à la nôtre que tel fait se soit passé avant ou après celui-là?

21-27. Au lieu d'accorder à ses compatriotes « les grandes choses » qu'ils demandent, Jésus leur donne à entendre qu'il trouvera ailleurs les dispositions morales qu'il exige et qu'on lui refuse dans sa patrie. Suivant son habitude, il élargit encore la question, et rappelant des exemples de gentils, la veuve de Sarepta, le Syrien Naaman, il montre que, bien loin de borner son action à la ville « où il a été élevé », Dieu ne la restreint même pas au peuple d'Israël; il appelle tous les hommes, sans distinction de race ni de patrie, à la participation de ses bienfaits.

Les histoires auxquelles Notre-Seigneur fait allusion sont rapportées III Reg. XVII et XVIII, l'autre IV Reg. V. Le premier texte nous suggère une remarque intéressante. Notre-Seigneur déclare que « le ciel a été fermé pendant trois ans et six mois », et d'après le récit des Rois la sécheresse n'aurait pas duré trois années complètes. On a fait des efforts, vains selon moi, pour concilier ces deux affirmations. La vérité est qu'à l'époque de Notre-Seigneur la période de trois ans et demi était considérée comme la durée constante, normale pour ainsi dire, d'une calamité nationale; ce chiffre était passé en tradition (1). Sur ce point, comme sur tous ceux qui ne touchent pas au salut de nos âmes, Jésus se conforme simplement aux croyances de son époque, il adopte le langage de son temps. Il avait assez à faire de nous préparer à la vie éternelle, et ne s'embarrassait pas de nos préoccupations scientifiques. Reconnaissons-le une fois pour toutes : ce n'est pas seulement au point de vue politique que « son royaume n'est pas de ce monde (Joan. XVIII, 36) ».

28-30. Avec les idées généalogiques des Juifs, rien ne les exaspérait autant que la possibilité du salut pour les gentils. Les exemples de leur étroitesse d'esprit abondent dans l'Évangile et dans les Actes, trop nombreux pour les citer. Jésus n'échappe à leur colère que par un miracle. « Son heure n'était pas encore venue » (Joan. VII, 30), et soit en se rendant invisible, soit en les frappant d'impuissance, soit en les dominant par sa tranquille majesté, « il passa au milieu d'eux » et se retira.

31 *Il descendit à Capharnaüm, ville de Galilée, et là il enseignait les jours de sabbat.* 32 *Et sa doctrine les frappait d'étonnement, parce qu'il enseignait avec autorité.*

31. Le verbe grec traduit par « descendit », κατῆλθεν, peut signifier aussi « il retourna ». Les deux sens sont vrais, car

(1) Voir Dan. VII, 25 ; XII, 7, et dans l'Apocalypse XI, 2, 3 ; XII, 6, 14 ; XIII, 5.

Jésus avait habité déjà Capharnaüm avant de venir à Nazareth (vers. 23) ; et de Nazareth, ville de montagne, à sa nouvelle résidence située sur le lac de Tibériade, la différence de niveau surpasse 600 mètres. Capharnaüm était la capitale juive de la Galilée, comme Tibériade en était le chef-lieu romain. Elle a complètement disparu aujourd'hui, et on discute encore sur ses ruines. A l'époque de Jésus, c'était une cité populeuse, entre le lac et la route commerciale de Damas à Ptolémaïs, centre admirablement choisi pour un ministère tel que celui qu'inaugurait le Sauveur. En ajoutant « ville de Galilée », Luc indique qu'il écrit loin de Jérusalem, et pas pour des lecteurs juifs.

Ainsi Jésus a quitté Nazareth, la ville de son enfance, où il a vécu trente ans dans le silence et l'obscurité ; l'incrédulité de ses habitants l'en a chassé, il n'y reviendra plus. Prenons garde : n'y a-t-il pas des âmes que Jésus quitte aussi, et souvent celles-là mêmes pour qui il a fait davantage, où il a grandi pendant une enfance chrétienne, où il a prodigué ses bienfaits? Triste, l'heure où Jésus s'en va ; et combien délaissée cette pauvre âme jusqu'au jour où elle saura le retrouver dans la foi et le repentir !

32. « L'enseignement de Jésus se distinguait de celui des scribes », dit Marc (I, 22) ; et la différence se faisait sentir pour la forme et pour le fond. L'importance des sujets traités, la fécondité de l'interprétation des textes, la nouveauté des idées, l'intérêt inspiré aux masses que le savoir de l'école ne remuait pas, le réveil de la conscience sollicitée par des appels sérieux, la conviction religieuse passant dans l'âme des auditeurs, parce qu'elle était vivante dans celle de l'orateur, l'accent même et le regard de celui-ci fascinant les esprits et les cœurs, tout cela est admirablement résumé ici par ce seul mot *autorité* dont se servent les trois évangélistes. C'était une puissance qu'il exerçait sur le public, une puissance d'autant plus grande qu'elle ne relevait que de son individualité et ne s'exerçait que dans la sphère spirituelle. Car on nous donne à entendre qu'elle était indépendante des miracles et antérieure à ceux-ci ; et que ces miracles ne se produisirent que là où ces effets

d'une nature plus élevée avaient déjà préparé le terrain (1). »

33 *Il y avait dans la synagogue un homme possédé d'un démon impur,*
lequel jeta un grand cri, 34 *disant : « Laisse-nous; qu'y a-t-il entre*
nous et toi, Jésus de Nazareth? Je sais qui tu es : le Saint de Dieu. »
35 *Mais Jésus lui dit d'un ton sévère : « Tais-toi, et sors de cet*
homme. » Et le démon l'ayant jeté par terre au milieu (de la syna-
gogue), *sortit de lui sans lui avoir fait aucun mal.* 36 *Et tous, saisis*
d'épouvante, se disaient entre eux : « Quelle est cette parole? Il com-
mande avec autorité et puissance aux esprits impurs, et ils sortent! »
37 *Et sa renommée se répandait de tous côtés dans le pays.*

Voici le premier miracle que Luc raconte de notre Sauveur : c'est la guérison d'un malheureux possédé. Les cas de possession sont particulièrement nombreux dans notre évangile, tandis qu'on n'en trouve pas un seul dans saint Jean. Cette misère paraît avoir été fréquente à l'époque de Notre-Seigneur. Nous n'en serons pas surpris si nous nous rappelons que « c'est pour détruire les œuvres du diable que le Fils de Dieu a paru (Joan. III, 8) ». Je l'ai déjà dit : avec l'Église, après Jésus et ses Apôtres, je crois aux démons; et je comprends que ces esprits pervertis, mais supérieurs, sentant approcher l'heure de la lutte décisive, ont dû multiplier leurs efforts pour conserver l'empire de ce monde qui leur appartenait depuis le péché originel (Ephes. VI, 12). Les possédés sont rares aujourd'hui, mais peut-on dire que l'influence de l'esprit mauvais, de celui que l'Écriture appelle Satan, l'adversaire, ait cessé de se faire sentir?

33. L'expression grecque est étrange : ἔχων πνεῦμα δαιμονίου ἀκαθάρτου, ayant un esprit de démon impur. Luc ajoute souvent l'adjectif « impur », mauvais, à cause des Gentils pour lesquels il écrivait, peu familiarisés avec les doctrines révélées sur les bons et les mauvais anges.

On s'est demandé comment ce possédé avait pu être reçu dans la synagogue. Mais l'influence perverse est ordinairement

(1) Reuss, page 239.

intermittente chez ces malheureux, elle leur laisse des intervalles de raison. On peut admettre que c'était ici le cas, et la difficulté disparaît.

34. Le mot grec traduit par « laisse-nous » est plus probablement un simple cri, une exclamation : « Ah ! hélas ! » « Je sais qui tu es, le Saint de Dieu ». J'ai déjà expliqué comment le démon devinait la divinité de Jésus, sans en être sûr cependant.

35-37. Il n'y a pas égalité de puissance entre Dieu et son adversaire, et il importe de le remarquer pour ne pas tomber dans les doctrines dualistes, qui, sous le nom de manichéisme, devaient troubler si longtemps l'Église. Jésus n'a qu'à commander, il ne prononce qu'une parole, et le démon est contraint d'obéir.

Cette autorité suprême qui s'exerce d'un mot devait d'autant plus frapper les assistants que les Juifs d'alors employaient déjà des exorcismes, mais longs et compliqués, où des cérémonies multipliées s'ajoutaient aux formules. On a même trouvé à Bagdad en 1886 des bols, aujourd'hui déposés au Musée royal de Berlin, sur lesquels des exorcismes sont gravés en caractères araméens; ces incantations ont été publiées par Wohlstein, dans la *Revue allemande d'assyriologie*, en décembre 1893 et avril 1894. On veut y voir une preuve nouvelle que la démonologie juive est d'importation assyrienne; mais pourquoi ne serait-ce pas le contraire ? ou plutôt pourquoi n'y aurait-il pas là un reste d'une révélation primitive conservée inégalement dans les deux branches d'une même race ? En tout cas il suffit de lire ces longues prières à adjurations répétées, pour sentir combien la parole impérative de Jésus avait un caractère différent. Les autres menacent, supplient, insistent, lui « commande aux esprits et ils sortent ».

[38] *Étant sorti de la synagogue, Jésus entra dans la maison de Simon, dont la belle-mère avait une grosse fièvre, et ils le prièrent pour elle.* [39] *Se penchant sur son lit, il commanda à la fièvre, et la fièvre la quitta; et s'étant levée aussitôt, elle se mit à les servir.*

Première rencontre dans notre Évangile entre le fils de Dieu et Simon, celui qu'il allait appeler Pierre, et dont il devait faire le fondement de son église, pour la soutenir jusqu'à la fin des siècles (Matt. xvi, 18). Cette première rencontre est signalée par un bienfait que les trois synoptiques rapportent également, Marc, le disciple de Pierre, dans des termes presque identiques à ceux de Luc. Remarquons pourtant que Simon est introduit sans aucune désignation ; il était trop bien connu pour que l'écrivain sentît le besoin de le présenter à ses lecteurs.

Pierre était marié, nous le savons du reste par I Cor. ix, 5, et le mot grec employé ici pour « belle-mère » ne s'applique qu'à la mère de l'épouse ou du mari. Presque tous les apôtres étaient dans le même cas. Et ils avaient des enfants, une famille complète. Jamais pourtant, pas une seule fois, leurs parents n'interviennent dans l'histoire de l'Église primitive. Ne devons-nous pas admirer avec quelle abnégation les disciples ont pratiqué les conseils du maître (xviii, 18), qu'il faut « pour le royaume de Dieu, quitter maison, père, frères, épouse et enfants? »

« Ils le prièrent » ; qui cela ? Pierre et sa femme. Marc ajoute André, le frère de Pierre, Jacques et Jean, les compagnons de leurs travaux.

D'après saint Jean (I, 45), Simon était de Bethsaïda. Mais les deux villes étaient voisines, et le pêcheur pouvait fort bien avoir transporté son domicile dans le centre le plus important.

Galien distingue les fièvres en grandes et petites. Luc, le médecin, connaît la différence, et note de quelle espèce il s'agit.

Jésus « commande à la fièvre ». Tout à l'heure il « commandait » au démon. La répétition du même verbe ne nous entraîne pas à croire qu'il ait personnifié la maladie. Mais il parle en maître dans les deux cas, et il est obéi. La fièvre disparaît, et si complètement qu'en un instant la malade retrouve ses forces, sans prostration, sans accablement ; elle se lève, elle se met à les servir. « Quel après-midi, comme le dit Godet (1), que celui que l'on passa en ce jour-là sous ce toit ! »

(1) Page 338.

40 *Lorsque le soleil fut couché, tous ceux qui avaient chez eux des malades, quel que fût leur mal, les lui amenaient; et Jésus, imposant les mains à chacun d'eux, les guérissait.* 41 *Des démons aussi sortaient de plusieurs, criant et disant : « Tu es le Fils de Dieu; » et il les menaçait pour leur imposer silence, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ.*

Pourquoi attendre jusqu'au coucher du soleil? Parce que le sabbat durait jusqu'à ce moment, et ne permettait pas de transporter les malades. Il est curieux de rapprocher ce détail tout judaïque des expressions familières à saint Luc qui abondent dans ce court passage : δύνοντος τοῦ ἡλίου, au lieu de ὀψίας dans Marc et Matthieu, ἅπαντες, ὅσοι καί, ἐξήρχετο ἀπό, κράζοντα.

« Nous rencontrons ici, dit encore Godet (1), un de ces moments dans la vie du Seigneur où la puissance miraculeuse se déployait avec une richesse particulière. » Le Fils de Dieu aurait pu opérer toutes ces guérisons par un simple acte de sa volonté toute-puissante. Nous ne le verrons jamais agir ainsi. Il impose les mains; il touche les yeux ou les oreilles; il saisit par la main; il parle au moins, un mot de commandement. Jésus en effet n'est pas Dieu seulement, il est « le Verbe *fait chair* »; son humanité, que dis-je? son corps doit avoir une part dans ses œuvres de miséricorde et de salut. Pour nous aujourd'hui encore, c'est toujours « à travers le voile de cette chair » auguste que nous trouverons « la voie nouvelle et vivante (Hebr. x, 20) » qui nous permettra de pénétrer jusqu'à Dieu. Qu'est-ce que l'Infini, et l'Absolu, et l'Inconnaissable, pour ceux qui cherchent à l'atteindre autrement que par Jésus-Christ?

Les démons reconnaissaient le Sauveur, mais il leur imposait silence. Ce n'était pas à ces impurs esprits d'usurper la gloire de l'office apostolique. Jésus au désert avait repoussé le concours de Satan; il ne pouvait accepter d'être proclamé le Messie par ses ministres.

(1) Page 339.

[43] *Dès que le jour parut, il sortit* (de la ville) *et s'en alla en un lieu désert. Une foule de gens se mirent à sa recherche, et étant arrivés jusqu'à lui, ils voulaient le retenir, pour qu'il ne les quittât point.* [43] *Mais il leur dit : « Il faut que j'annonce aussi aux autres villes le royaume de Dieu, car je suis envoyé pour cela. »* [44] *Et il prêchait dans les synagogues de la Galilée.*

42. Jésus cherche la solitude après l'action, et il la cherche « pour prier », selon saint Marc (I, 35). Les apôtres diront à leur tour (Act. VI, 4), lorsqu'avec le développement de l'Église leur tâche deviendra trop lourde : « Nous serons tout entiers à la prière et au ministère de la parole. » Après Notre-Seigneur, les deux fonctions sont toujours restées inséparables.

La foule à la poursuite de Jésus, c'est un des thèmes favoris de Luc (V, 1, 19; VI, 19; VIII, 19, 40; XII, 1; XIX, 3; XXI, 38).

43. Le Sauveur déclare le but de sa mission : annoncer partout, non pas à quelques-uns seulement, mais au genre humain tout entier, le royaume de Dieu. Nous rencontrons ici cette expression pour la première fois, il importe d'en expliquer le sens.

Le mot « royaume de Dieu » a trois sens dans l'Écriture, et particulièrement dans l'Évangile, où son usage est plus fréquent. Il s'applique à la vie éternelle, à la vie de l'humanité en ce monde, et à la vie personnelle de chacun de nous dans l'intimité de sa conscience. Ces trois sens sont au fond dépendants les uns des autres : car si le règne de Dieu s'établit dans nos âmes, il se répandra aussi dans le monde, et la vie éternelle n'en sera que l'épanouissement après la mort. Donc, en « annonçant le royaume de Dieu », Jésus s'adresse d'abord à la conscience personnelle de ses auditeurs; mais les fruits de la régénération obtenue par là se feront sentir dans l'histoire, jusqu'à ce qu'ils atteignent leur résultat définitif et complet dans l'éternité. Ainsi entendu, ce seul mot renferme un enseignement d'une portée admirable, parce qu'il relie ces trois choses entre elles, parce qu'il nous montre dans le perfectionnement de notre âme sous le gouvernement de Dieu la racine de l'arbre qui sera

le progrès de l'humanité sur la terre et son achèvement dans le paradis.

Le « royaume de Dieu » embrasse à la fois toutes les facultés de notre être : il nous soumet tout entiers à celui qui est notre créateur, notre règle et notre fin. Il réclame la soumission de notre intelligence par la foi, le concours de notre volonté par l'obéissance aux préceptes, l'adhésion de notre cœur par l'amour. Dieu n'est-il pas notre maître absolu ? et y a-t-il en nous quelque chose que nous ayons le droit de refuser à sa volonté ou de soustraire à son empire ?

Mais dès ici-bas le « royaume de Dieu » établi soit dans une âme individuelle, soit parmi les hommes, apporte avec lui, sinon le bonheur, au moins la paix et une lumineuse sérénité. Voyez les saints : y en a-t-il un seul qui ne soit prêt à redire avec saint Paul (II, Cor. VII, 4) : « Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations » ? Et l'humanité peut-elle désirer mieux sur la terre que de voir régner dans son sein, sous le regard de Dieu, la justice d'abord, et plutôt encore la charité ?

Un caractère fondamental de ce royaume de Dieu, ici-bas au moins, c'est qu'il n'y est jamais achevé ni définitif ; il ne le sera qu'après la fin des temps. Soit dans nos âmes, soit dans l'histoire, sa vraie formule est un effort, une tendance, un progrès incessant, et pourquoi reculerais-je devant le mot moderne ? une évolution toujours libre et toujours renouvelée vers le bien. Je rappelle seulement le vin nouveau qui fait éclater les outres vieilles (Luc V, 37), et la perfection du Père céleste assignée comme limite à la nôtre (Matt. V, 47), et les paraboles du semeur (Luc VIII, 4-8), du grain de sénevé et du ferment (Luc XIII, 18-21). Cette évolution doit se faire dans tous les ordres de choses, par une clarté plus lumineuse dans la foi, par une moralité plus haute dans la pratique, par une charité plus ardente et plus universelle dans les affections. Comme le dit M. Orr à la fin d'un excellent article sur le royaume de Dieu dans le Dictionnaire de Hastings (1) : « Les tendances sociales de notre âge

(1) T. II, page 856.

donnent à cette idée du royaume de Dieu une valeur spéciale pour notre époque, et nous pouvons espérer que son importance sera reconnue de plus en plus : d'une part, en ennoblissant la conception de l'œuvre chrétienne et en produisant un plus haut esprit d'unité parmi ceux qui s'en occupent; d'autre part, en élargissant la conception du devoir chrétien, de manière à y montrer l'obligation de travailler pour la suprématie de la volonté de Dieu dans tous les départements de la vie privée, sociale, et publique. Peut-être le temps est-il venu de réveiller cette idée que les exigences de l'âge apostolique avaient un peu rejetée à l'arrière-plan; et dans les complexités de notre vie sociale moderne, elle trouvera peut-être des applications et des triomphes que même les hommes inspirés de la première génération ne pouvaient prévoir. »

Tel est en deux mots ce « royaume de Dieu », que Jésus annonçait partout, car « il avait été envoyé pour cela ». Toute la suite de l'Évangile ne servira qu'à en montrer la préparation et à en fixer les caractères, jusqu'à ce que par sa mort et sa résurrection notre Sauveur l'établisse définitivement parmi les hommes.

DEUXIÈME SECTION

JUSQU'A LA NOMINATION DES DOUZE

(V, 1 — VI, 11)

On a prétendu qu'en divisant cette section après le verset 26 on obtenait deux parties où le même arrangement se trouvait répété : chaque fois une vocation, suivie de deux faits soulevant des controverses; et on a voulu en tirer des conclusions sur les procédés artificiels de composition de saint Luc. Mais je n'aperçois pas cette répétition, et le lecteur, je crois, sera de mon avis : la guérison du lépreux (12-16) ne soulève aucune controverse, et en revanche il y a trois discussions, ou même quatre (29-32,

33-39, VI 1-5, et 6-11), et non pas deux, après la vocation de Lévi.

L'établissement du « royaume de Dieu » va entrer dans une nouvelle phase. Après l'avoir fondé silencieusement dans sa vie cachée, dans son baptême, dans son jeûne et sa victoire sur les tentations, Jésus l'a annoncé en Galilée. Mais ce royaume ne doit être limité ni dans le temps ni dans l'espace, il doit s'étendre à toutes les races et à tous les siècles. Il faut donc que le Messie se prépare des aides qui travailleront à continuer et à développer son œuvre après lui. C'est l'institution du ministère ecclésiastique. Nous allons voir Jésus y donner tous ses soins.

Déjà auprès du Baptiste il a rencontré plusieurs de ses futurs disciples, André, Jean, Simon, Philippe et Barthélemy (1), et il leur a adressé un premier appel. Ils sont pourtant retournés à leur vie ordinaire; ils lui appartiennent, mais à moitié. Jésus les veut à lui, tout à fait, et il va renouveler son invitation à quitter tout pour le suivre. N'est-ce pas ce qui arrive, aujourd'hui encore, dans toutes les vocations?

V. [1] *Un jour que Jésus, pressé par la foule qui voulait entendre la parole de Dieu, se tenait sur le bord du lac de Génésareth,* [2] *il vit deux barques qui stationnaient près du rivage; les pêcheurs étaient descendus pour laver leurs filets.* [3] *Il monta dans une de ces barques, qui était à Simon, et le pria de s'éloigner un peu de terre; puis, s'étant assis, il enseigna le peuple de dessus la barque.* [4] *Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avance en pleine mer, et vous jetterez vos filets pour pêcher. »* [5] *Simon lui répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, sur votre parole, je jetterai le filet. »* [6] *L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait.* [7] *Et ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir à leur aide. Ils y vinrent, et ils remplirent les deux barques, au point qu'elles enfonçaient.* [8] *Ce que voyant Simon Pierre, il tomba aux pieds de Jésus, en*

(1) Joan. I, 35-51. Jean, selon son habitude, ne se nomme pas, et Barthélemy est appelé Nathanaël.

disant : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur. » [9] Car l'épouvante l'avait saisi, lui et tous ceux qui l'accompagnaient, à cause des poissons qu'ils avaient pris; [10] il en était de même de Jacques et de Jean, fils de Zébédée, les associés de Simon. Et Jésus dit à Simon : « Ne crains point, car désormais ce sont des hommes que tu prendras. » [11] Aussitôt ramenant leurs barques à terre, ils quittèrent tout et le suivirent.

L'appel de Simon, de Jacques et de Jean nous est aussi raconté par Marc (I, 16-20) et par Matthieu (IV, 18-22); la formule même, « je vais faire de vous des pêcheurs d'hommes », est à peu près identique dans les trois récits, ainsi que l'acquiescement des disciples, « ils quittèrent tout et le suivirent ». Cependant Luc ne range pas les événements dans le même ordre ; seul il raconte la pêche miraculeuse, et il ne nomme pas André, mentionné par les deux autres évangiles. Je crois néanmoins qu'il s'agit du même fait; j'ai peine à concevoir comment ces disciples auraient deux fois quitté tout pour suivre le Maître. En revanche, je ne peux pas m'accorder avec les critiques, généralement rationalistes, qui identifient notre pêche miraculeuse avec celle qui est rapportée par saint Jean (XXI, 1-24) après la résurrection du Sauveur; toutes les circonstances sont différentes. Ici Jésus appelle saint Pierre; ressuscité, prêt à quitter ce monde, il lui donnera l'investiture de sa haute fonction sur « ses agneaux » et sur « ses brebis ». Les deux faits se suivent, ils ne concordent pas. Luc a puisé son récit dans une source spéciale, inconnue aux autres évangélistes. Par une circonstance remarquable, les idiotismes de langage qui lui sont particuliers ne se rencontrent nulle part aussi nombreux : Plummer en a compté jusqu'à sept dans le premier verset seulement.

1 et 2. La foule ne recherchait pas Jésus seulement à cause de ses miracles, elle « voulait entendre la parole de Dieu ». Ce simple mot ne contient-il pas pour nous un exemple et une leçon ?

Les disciples travaillaient quand Jésus les appela : tout à l'heure nous trouverons Lévi à son bureau de péager pour

entendre une parole semblable. Comme le remarque avec raison Plummer (1), aucun des Douze n'était inoccupé au moment de la vocation divine.

3. Nous voyons Jésus assis dans la barque, et de là continuant à enseigner le peuple. Quelle barque ? Celle de Simon, de Pierre. Il y a longtemps que les saints Pères l'ont remarqué : le rivage, c'est la vie présente, où les générations passent à leur tour; notre Maître, le Verbe fait homme, vit en dehors de nous, dans les profondeurs infinies de l'éternité qui nous enveloppe comme une mer; et de là il nous enseigne, il nous prêche le royaume de Dieu, non plus debout comme dans les jours de son existence mortelle, mais assis dans une barque qu'il ne prend pas au hasard, qui est toujours, qui jusqu'à la fin des siècles sera celle de Pierre. Heureux celui qui écoute ses enseignements ! Plus heureux encore celui qui sait s'y soumettre et en profiter ! Pourtant de tout ce discours Luc ne nous répète pas un mot. C'est qu'il a quelque chose de plus important à nous apprendre, la vocation de quelques disciples et les origines du ministère ecclésiastique.

4 et 5. La nuit est le moment favorable pour la pêche. Mais Jésus ne fait pas ses captures dans les ténèbres. Admirons la soumission de Pierre et sa confiance : « Sur votre parole je jetterai le filet ». Et il le fait aussitôt comme il l'a dit.

6 et 7. Sa récompense vient de suite. Il tombe sur un de ces bancs de poissons que tous les voyageurs ont signalés parfois dans les lacs, en particulier dans le lac de Genésareth. Jésus sans doute en était averti par sa science divine qui pénètre tout; il lui a suffi de faire arriver la barque au moment et à l'endroit favorables.

8-10. Quelques commentateurs ont trouvé étrange l'étonnement de saint Pierre après les miracles dont il avait déjà été témoin. Comme si un fait miraculeux, même attendu et prévu, ne nous surprenait pas toujours ! Prenez un pèlerin à Lourdes après une semaine de séjour; il a vu déjà bien des guérisons

(1) Page 142.

extraordinaires; son admiration ne va-t-elle pas éclater encore s'il survient un nouveau prodige? Ajoutons que la pêche miraculeuse touche Pierre et ses compagnons de plus près, plus personnellement; c'est un fait de leur métier, qu'ils apprécient en connaissance de cause.

On a discuté aussi le mot de Simon: « Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur ». Quoi de plus naturel cependant? Averti par la capture prodigieuse qu'il vient de faire, Pierre reconnaît en Jésus un envoyé de Dieu, un légat du Tout-Puissant; aussitôt la pensée de sa faiblesse, de sa condition d'homme misérable lui revient à l'esprit: et il se sent indigne d'approcher le ministre des faveurs d'en-haut. Qui d'entre nous n'aurait le même sentiment dans la même circonstance?

10 et 11. Prendre des hommes; selon le verbe grec, les prendre vivants, les prendre même pour les faire vivre, tel est bien le ministère ecclésiastique. Saint Augustin (1) a montré combien en cela la pêche fournit une image plus juste que la chasse, où tout est plein de violence et de carnage.

« Ils quittèrent tout, et le suivirent. » Ne dites pas que c'était des pauvres gens et qu'ils ont laissé peu de chose, puisqu'enfin ils ont tout laissé; c'est au contraire le dernier dépouillement qui coûte le plus. Après ce sacrifice, une vie nouvelle commence pour ceux qui vont être les disciples, bientôt les Apôtres du Sauveur, une vie qui ne connaîtra plus rien de la chair et du sang (Gal. I, 16), consacrée uniquement à Jésus, à sa gloire et à son œuvre.

[12] *Comme il était dans une des villes* (de la Galilée), *un homme tout couvert de lèpre, apercevant Jésus, se prosterna la face contre terre, et le pria en disant : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. »* [13] *Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit : « Je le veux, sois guéri : » et à l'instant sa lèpre disparut.* [14] *Et il leur défendit d'en parler à personne; mais* (lui dit-il), *va te montrer au prêtre, et offre pour ta guérison le don prescrit par Moïse pour l'attester au*

(1) *De util. jejun.*, IX.

peuple. » [15] *Sa renommée se répandait de plus en plus, et on venait par troupes nombreuses pour l'entendre et pour être guéri de ses maladies.* [16] *Pour lui, il se retirait dans les déserts et priait.*

Nous avons le même récit à peu près identique dans Marc (I, 40-45), et plus abrégé dans Matthieu (VIII, 2-4). Ce dernier place le fait après le Sermon sur la montagne, quand Jésus redescend dans la plaine.

Pour comprendre le vrai sens de l'Évangile, il faut, avec tous les Pères, considérer la lèpre comme le symbole du péché. Quelles paroles alors que celle de ce malheureux : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me purifier (1) », et la réponse de Jésus : « Je le veux, sois purifié, mais va te montrer au prêtre ! » Tomber aux pieds du Sauveur, crier avec confiance vers sa miséricorde, puis s'adresser au prêtre dans le silence, lui « montrer » ses plaies afin qu'il les guérisse, n'est-ce pas en effet l'histoire de toute conversion sincère ?

12. La loi de Moïse (2) interdisait au lépreux de se mêler aux hommes, excepté — par une disposition assez étrange — si la maladie le couvrait de la tête aux pieds. Cet homme, « plein de lèpre » selon le texte, pouvait donc pénétrer dans la foule. Il est sûr de la puissance de Jésus ; mais il croit aussi à sa bonté : autrement pourquoi l'aurait-il abordé ? Seulement il se sent indigne, et voilà le motif de sa réserve.

13 et 14. Jésus le touche, malgré la défense de Moïse ; et c'est pour cela sans doute qu'il lui impose l'offrande prescrite, pour « attester au peuple » qu'il n'est pas venu détruire la loi, mais la perfectionner. Pourquoi lui défend-il d'en parler à personne ? Nous trouverons bien d'autres exemples de cette recommandation (Luc VIII, 56 ; Matt. IX, 30 ; XII, 16 ; Marc I, 34 ; III, 12 ; V, 13 ; VII, 36 ; VIII, 26). Comprenons que Jésus n'est pas venu faire

(1) Le verbe grec que notre traduction a rendu par « guérir », signifie en effet « purifier ». On trouverait déjà dans l'Ancien Testament des rapprochements entre la lèpre et le péché, ps. L, 9 ; Is. LIII, 4, etc.

(2) Levit. XIII et XIV. Luc VIII, 56 ; Matt. IX, 30 ; XII, 16 ; Marc I, 34 ; III, 12 ; V, 43 ; VII, 36 ; VIII, 26.

des miracles, mais « annoncer le royaume de Dieu » ; il n'a rien d'un thaumaturge ordinaire, encore moins d'un magicien qui cherche à faire publier ses prodiges. Il est obligé de faire des miracles : il en faut pour attester sa mission, et sa pitié envers nos misères les lui arrache. Cependant, excepté sa résurrection, il ne s'y résigne jamais pour ainsi dire qu'à contre-cœur (IX, 41 ; Joan. IV, 48). et nous le verrons en refuser (XI, 29). L'essentiel de son œuvre n'est pas là. ne soyons pas surpris que l'Évangile nous le rappelle. Une âme guérie, un cœur tourné vers le bien, voilà ce que notre Sauveur n'a cessé de chercher avant tout parmi les hommes.

15 et 16. Aussi quand le bruit de ses merveilles se répand malgré ses efforts, lui, au lieu de profiter de sa gloire, « il se retire dans les déserts pour prier ». Le texte grec indique une action non passagère, mais continue : « il était se retirant dans les déserts et priant ». Adorons notre Sauveur dans cette solitude, adorons-le dans ses supplications : n'est-ce pas à nous qu'il pensait, et à nos misères morales, plus hideuses à ses yeux que la lèpre des corps ?

Quelques lecteurs peut-être seront tentés de voir une simple fantaisie de prédicateur dans les interprétations que je viens de donner. Ils auraient tort ; je pense avoir exposé le vrai sens de l'Évangile, le récit suivant nous en fournira la preuve. On va amener au Maître un infirme désireux par-dessus tout de sa guérison ; au lieu de la lui accorder, Jésus lui donnera le pardon de ses péchés, et il ne se décidera au miracle que pour établir incontestablement la réalité de son pouvoir souverain sur les âmes. Vous allez lire cette péricope : n'est-elle pas la démonstration irrécusable de la thèse que je soutiens ici ?

[17] *Un jour qu'il enseignait, il y avait là, assis* (autour de lui), *des Pharisiens et des docteurs de la Loi, venus de tous les villages de la Galilée, ainsi que de la Judée et de Jérusalem ; et la vertu du Seigneur se manifestait par des guérisons.* [18] *Et voilà que des gens, portant sur un lit un homme paralysé, cherchaient à le faire entrer et à le mettre devant lui.* [19] *Et n'en trouvant pas le moyen à cause de la*

foule, ils montèrent sur le toit, ôtèrent les tuiles, et descendirent le malade avec son lit au milieu de tous, devant Jésus. [20] *Voyant leur foi, il dit : « Homme, tes péchés te sont remis. »* [21] *Alors les Scribes et les Pharisiens se mirent à raisonner et à dire : « Qui est celui-ci qui profère des blasphèmes? Qui peut remettre les péchés, que Dieu seul? »* [22] *Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : « Quelles pensées avez-vous dans vos cœurs?* [23] *Lequel est le plus facile de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche?* [24] *Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés : Je te le commande, dit-il au paralytique, prends ton lit et va dans ta maison. »* [25] *A l'instant, celui-ci se leva devant eux, prit le lit où il était couché, et s'en alla dans sa maison en glorifiant Dieu.* [26] *Et tous étaient frappés de stupeur; ils glorifiaient Dieu, et, remplis de crainte, ils disaient : « Nous avons vu aujourd'hui des choses merveilleuses. »*

Aussi dans Marc (II, 1-12), et dans Matthieu (IX, 5-8) qui résume le fait.

17. Un certain temps a dû séparer cet événement, accompli à Capharnaüm d'après Marc, de ceux qui précèdent; il le faut pour expliquer la présence de scribes et de pharisiens venus de Jérusalem. J'ai déjà remarqué (1) que d'après saint Jean, Jésus a fait un séjour dans la cité sainte avant son ministère en Galilée qui nous est raconté ici. En outre, la renommée de ses miracles et de ses prédications s'était étendue peu à peu. Or le sanhédrin surveillait de près la vie religieuse des Juifs, afin de la maintenir dans la fidélité aux traditions. La présence des docteurs n'a donc pas de quoi nous surprendre; seulement elle va donner à Jésus l'occasion d'expliquer plus à fond le sens et le véritable but de sa mission sur la terre.

18 et 19. Beaucoup de guérisons avaient été opérées déjà, qui devant ces témoins plus instruits que la foule et plus habiles attestaient que « la vertu du Seigneur (2) » était au pouvoir de

(1) Page 194.

(2) Le mot grec Κυρίου, n'ayant pas l'article, ne peut pas s'appliquer à

Jésus. On apporte un paralytique (Luc emploie le terme médical παραλελυμένος), et comme la foule trop compacte empêchait son lit de passer, on le descend par une ouverture faite dans le toit. Il était facile d'y monter par un escalier extérieur ou par une maison voisine. Mais Strauss a objecté qu'on ne pouvait démolir le toit sans risquer de blesser les gens qui se pressaient au-dessous; c'est un de ses arguments les plus célèbres, avec Lysanias et Quirinius, pour établir le caractère légendaire des Évangiles. Comme si on ne pouvait enlever des tuiles avec assez de précaution pour n'en laisser tomber aucune! Aussi Plummer déclare-t-il simplement (1) que « voir dans de telles difficultés, absolument sans importance, une raison pour rejeter toute la narration comme une légende, c'est de l'enfantillage dans la critique. »

20. Verset capital dans notre récit. Jésus « voit la foi »; de qui? Du malade sans doute, mais surtout des porteurs, qui affirment aussi énergiquement leur conviction qu'il suffit d'approcher le Sauveur pour être guéri. Nous pouvons donc intercéder pour nos frères; une mère, une sœur, une épouse peuvent prier pour ceux qui leur sont chers; Jésus verra leur foi, et lui accordera le pardon du coupable. Là, en effet, je ne le répéterai jamais assez, là est l'œuvre vraie, essentielle, de notre Rédempteur.

21. « Tes péchés te sont remis, » dit le Sauveur. On comprend le scandale des docteurs à cette parole, scandale légitime en réalité : car ils ont raison, Dieu seul a le pouvoir de remettre les péchés. D'autres prophètes que Jésus ont, eux aussi, guéri des malades; aucun, pas même Moïse, ne s'est attribué la faculté de purifier d'un mot les consciences. C'est bien un blasphème que Jésus vient de proférer, à moins qu'il ne soit Dieu, ou quelqu'un délégué par Dieu avec cette autorité toute spéciale.

22 et 23. Jésus connaît, — d'après le texte grec, pénètre à fond

Jésus. Il désigne certainement Jéhovah, dont la puissance opérait par les mains de Jésus.

(1) Page 153.

les pensées des docteurs. Il va prouver le pouvoir de sa parole sur les péchés des hommes, en montrant l'efficacité de cette même parole sur les infirmités les plus rebelles. Dire : tu es pardonné, et dire : tu es guéri, cela est également facile tant qu'on se borne à la parole; mais l'un des effets échappe à notre connaissance, tandis que l'autre, qui réclame aussi bien la toute-puissance de Dieu, pourra se constater immédiatement, et servira de preuve pour le premier.

24. Il y a comme un arrêt dans la phrase de Jésus, avant qu'il s'adresse au malade, arrêt que les trois synoptiques, identiques ici, ont marqué par la parenthèse : « dit-il au paralytique. »

Nous rencontrons ici pour la première fois l'expression : « Le Fils de l'homme, ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου. » On la trouve plus de quatre-vingts fois dans les quatre Évangiles, toujours sur les lèvres du Christ parlant de lui-même, jamais employée par d'autres, ni par ses interlocuteurs, ni par les évangélistes. Quelle en est l'origine? Quel en est le sens?

Elle revient souvent dans l'Ancien Testament, en particulier dans Ezéchiel, mais sans article, « fils d'homme, υἱὸς ἀνθρώπου. » Un célèbre passage de Daniel (VII, 13 à 14) nous montre le Messie sous ce titre plus précis « un fils de l'homme, » venant sur les nuées du ciel pour recevoir un empire éternel après la ruine des quatre bêtes. Le livre d'Enoch, apocryphe un peu antérieur à Jésus-Christ, que nous voyons cité dans l'épître de saint Jude (14), parle aussi du Fils de l'homme comme désignant le Messie. C'était donc, à l'époque de Notre-Seigneur, un des titres ordinaires du Christ attendu par Israël. Jésus semble l'avoir préféré pour deux raisons : parce qu'il convenait à son humilité, et parce qu'il contentait son amour, en affirmant les rapports d'étroite union que le Verbe a voulu contracter avec tous les membres de la famille humaine. Les autres l'appelleront Maître, Seigneur, Fils de David, Jésus; lui est heureux de se désigner sous ce titre qui le rapproche de nous. En même temps il est bien « le Fils de l'homme » par excellence, l'homme idéal, en qui notre nature se trouve portée à l'extrême perfec-

tion dont elle est susceptible. Pourrons-nous lire cette expression une fois sans nous sentir touchés jusqu'au fond du cœur de reconnaissance et d'amour?

25 et 26. La guérison fut instantanée. Luc seul mentionne, pour le paralytique et pour la foule, qu'ils « glorifiaient Dieu. »

[27] *Après cela, Jésus sortit, et ayant vu un publicain, nommé Lévi, assis au bureau du péage, il lui dit : Suis-moi.* » [28] *Et lui, quittant tout, se leva, et le suivit.*

Dans Marc (II, 13, 14) et dans Matthieu (IX, 9).

Jésus sortit « pour aller vers la mer », ajoute Marc. C'est là sans doute, au point où la route commerciale de Damas rejoignait le lac, que les bureaux de péage étaient installés. Rien ne nous empêche de croire que le publicain dont il est question avait assisté à plusieurs miracles du Sauveur; peut-être avait-il entendu la parole : « Tes péchés te sont remis », et vu la guérison qui suivit; peut-être déjà se disait-il en lui-même : Si je m'attachais à lui! Un regard, une parole de Jésus, il n'en fallut pas davantage; il ne prend même pas la peine de rentrer dans son bureau, il se lève, il quitte tout, et il suit le Maître. N'est-ce pas un miracle aussi que d'obtenir une telle obéissance? Et ce miracle, Jésus n'a pas cessé de l'accomplir encore.

Mais qui était ce publicain? Les derniers mots nous obligent à le considérer comme un des Douze. Cependant parmi eux aucun ne s'appelle Lévi. Or saint Matthieu, qui rapporte un fait identique, donne le nom de Matthieu au publicain ainsi appelé, et dans sa liste des Douze, il mentionne « Matthieu le publicain (X, 3) ». Il semble donc probable que, comme beaucoup de ses compatriotes, il avait deux noms, ou bien que Jésus lui imposa après sa conversion celui de Matthieu, qui signifie « le don de Dieu. »

Les publicains étaient pour les Juifs un objet d'aversion et de mépris. Jésus brava ce sentiment en appelant un d'entre eux parmi ses disciples préférés. Mais l'opinion ne céda pas si faci-

lement, et ses protestations vont reparaître dans le récit suivant :

29 Lévi donna un grand festin dans sa maison; et un grand nombre de publicains et d'autres personnes étaient à table avec eux. 30 *Les Pharisiens et les Scribes murmuraient et disaient à ses disciples : « Pourquoi mangez-vous et buvez-vous avec les publicains et les pécheurs? »* 31 *Jésus leur répondit : « Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades.* 32 *Je ne suis pas venu appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. »*

Dans Marc (II, 15-17) et dans Matthieu (IX, 10-13).

29. Le nouveau converti invite ses amis pour leur faire connaître celui dont l'influence a déterminé chez lui un si grand changement : « C'est son premier acte de missionnaire », dit avec raison Godet (1). Luc étant seul à dire formellement que le repas eut lieu dans la maison de Lévi, quelques interprètes, Reuss entre autres (2), en ont conclu que c'était une erreur, qu'on se réunit chez Jésus; mais les textes grecs, surtout Marc, sont plutôt en faveur de Lévi, et d'ailleurs Jésus avait-il une maison pour recevoir?

30. Le texte dit : « Les pharisiens et *leurs* scribes, » c'est-à-dire les docteurs qui les accompagnaient. Aller chez un publicain était un scandale plus grand encore que de le recevoir.

31. Les reproches sont adressés aux disciples, mais c'est Jésus qui répond. Certains interprètes modernes veulent voir dans ses paroles un sens ironique, comme s'il raillait les prétentions des pharisiens à la justice et à la sainteté. Je pense au contraire que notre Sauveur a parlé sérieusement. Railler nos misères, je ne vois pas qu'il l'ait jamais fait, lui qui était venu pour les expier dans son sang. En outre, cette intention moqueuse supposerait la lutte déjà ouverte entre le sanhédrin et lui, ce qui

(1) Page 374.
(2) Page 256.

n'est pas vrai à ce moment de son histoire. Enfin n'y a-t-il donc pas toujours à travers les siècles, jusque sous nos yeux, de ces pharisiens qui se scandalisent de l'indulgence de l'Église envers les pécheurs? N'existe-t-il plus autour de nous des esprits étroits, trop souvent infatués d'eux-mêmes dans leur rigorisme, à qui il est bon de rappeler que Jésus, le souverain médecin des âmes, n'est pas venu pour les bien portants, mais pour les malades?

Voilà donc Jésus à table avec des publicains et des pécheurs. On s'en étonnait, et on s'en étonne encore. J'ai horreur de ce qu'on appelle l'actualité. Cependant, au moment où je revois mes épreuves, voici que les journaux (1) chez nous discutent le cas d'un évêque qui a reçu à sa table un député, « instigateur et auteur des propositions contre la liberté d'enseignement ». Les conversations tenues pendant le repas, évidemment je les ignore. Mais je le demande à mes lecteurs de saint Luc, lequel a mieux compris l'esprit de l'Évangile, l'évêque qui a invité ce « publicain », ou les journalistes qui s'en scandalisent? Cette controverse d'ailleurs n'est pas un fait isolé, elle se répète sous nos yeux chaque jour. Est-il donc inutile d'insister sur les exemples formels que nous a donnés notre Sauveur?

32. Il faudrait, comme le texte grec et la Vulgate, rejeter les mots « à la pénitence » jusqu'à la fin de la phrase. Alors le sens se comprend parfaitement : « Je ne suis pas venu appeler des justes, mais des pécheurs à la pénitence. » Et en effet, des justes, s'il y en a, quel besoin auraient-ils d'un rédempteur? Mais d'un autre côté si nous ne sommes pas justes, de quel droit oserions-nous mépriser les pécheurs? La pénitence nous convient à tous, mais la pénitence qui sera efficace et douce en même temps, si nous la faisons avec Jésus notre Sauveur et sur son invitation.

[33] *Alors ils lui dirent : « Pourquoi les disciples de Jean et ceux des*

(1) *La Libre Parole*, 21 juin, 24 juin, 27 juin 1902. Et ce n'est peut-être pas fini.

Pharisiens jeûnent-ils et prient-ils souvent, tandis que les vôtres mangent et boivent? » [34] *Il leur répondit : « Pouvez-vous faire jeûner les fils de l'époux, pendant que l'époux est avec eux?* [35] *Viendront des jours où l'époux leur sera enlevé: ils jeûneront en ces jours-là.* » [36] *Il ajouta cette comparaison : « Personne ne met à un vieux vêtement un morceau pris à un vêtement neuf : autrement, et on déchire le neuf, et le morceau convient mal au vêtement vieux.* [37] *Personne non plus ne met du vin nouveau dans de vieilles outres : autrement, le vin nouveau rompant les outres, il se répandra, et les outres seront perdues.* [38] *Mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves, et tous les deux se conservent.* [39] *Et personne, après avoir bu du vin vieux, ne veut aussitôt du nouveau, car on dit : Le vieux est meilleur.* »

Marc (II, 18-22) et Matthieu (IX, 14-17). Dans les trois synoptiques, les expressions de cette péricope sont presque toujours identiques (1). Nous avons donc ici très probablement le langage même de Jésus. Il est d'autant plus important de le remarquer que le sens n'en est pas très facile à établir.

33. Il n'y avait dans l'année qu'un seul jour de jeûne imposé, à la fête de l'Expiation. Mais les pharisiens jeûnaient généralement le lundi et le jeudi de chaque semaine, parce que d'après la tradition Moïse était monté sur le Sinaï un jeudi, et en était redescendu le lundi. On comprend que les publicains et les pécheurs n'observaient pas cet usage.

34. Notre-Seigneur s'applique ici à lui-même la qualité de « l'époux » que lui avait donnée saint Jean-Baptiste (Joan. III, 29). La réponse est d'autant plus typique que d'après Marc et Matthieu il y avait des disciples de Jean parmi ceux qui l'interrogeaient.

35. Le texte grec coupe la phrase, comme s'il y avait des points de suspension : « Viendront des jours... et lorsque l'époux leur sera enlevé, ils jeûneront en ces jours-là. » Ils jeû-

(1) Cependant les idiotismes particuliers à saint Luc ne manquent pas. Le verset 39 ne se trouve que dans notre Évangile.

neront d'eux-mêmes alors, sans que personne ait besoin de le leur imposer. Mais pourquoi le jeûne, tant que Jésus était avec eux? — Voici la première allusion que Jésus fait à sa mort; et il y rattache la pratique des pénitences corporelles. C'est en effet le souvenir de la Passion qui a inspiré dans l'Église toutes les austérités, jusqu'au maigre du vendredi.

36-39. On a signalé le goût des évangélistes, de Luc en particulier, pour les doubles comparaisons qui se suivent sur le même objet (Cf. XIII, 19 et 21, Mat. XIII, 44 et 45-46, XXV, 1-12 et 14-30; Luc XV, 4-6 et 8-9, XIV, 28-30 et 31-32). Ici nous en avons même trois, car le verset 39 contient une nouvelle image.

Les interprètes ne sont pas d'accord sur le sens qu'il faut attribuer à ces paraboles; on peut voir leurs sentiments très bien exposés et discutés dans Godet (1). Il me semble que dans tout notre passage, il n'est plus question du jeûne. La réponse sur ce point était suffisante, mais Notre-Seigneur revient à l'objection qui subsistait toujours dans l'esprit de ses interlocuteurs : pourquoi choisir ses disciples parmi les hommes étrangers aux pratiques traditionnelles, au lieu de prendre des pharisiens, des scribes, des docteurs habitués déjà aux préoccupations religieuses, mieux préparés, semble-t-il, par conséquent au ministère qu'ils devaient remplir? C'est qu'on ne répare pas un vieux vêtement avec un neuf, on ne met pas le vin récent dans des outres anciennes. Il y a dans l'Évangile, dans le royaume de Dieu que Jésus est venu prêcher, un esprit nouveau que la piété juive de son époque, toute ritualiste, était incapable de comprendre; même convertis à ses idées, les docteurs resteraient fidèles à leurs premières manières de voir, et si l'occasion s'en présentait, ils diraient encore : « Le vieux est meilleur. » Il fallait à ce ministère nouveau des hommes nouveaux, de ceux dont le Sauveur a dit plus tard (X, 21) : « Je vous loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. » Voilà pourquoi les Douze ne sont

(1) Pages 384 et suivantes.

pas des savants ni des hommes pieux, mais de simples ouvriers et des pêcheurs; Jésus ne les choisit pas à Jérusalem parmi les docteurs, mais en Galilée et dans le peuple. Il y a pourtant une exception à cette règle, et trop illustre pour n'être pas mentionnée : c'est l'Apôtre par excellence, saint Paul, pharisien, instruit aux pieds de Gamaliel dans la connaissance exacte de la loi (Act. XXII, 3). On pourrait rechercher pourquoi Notre-Seigneur ne l'a appelé qu'après sa résurrection, et pourquoi il a fait de lui précisément l'Apôtre des gentils. Mais la question ne concerne pas l'Évangile de saint Luc.

VI. [1] *Un jour de sabbat, dit le second-premier, comme Jésus traversait des champs de blé, ses disciples cueillaient des épis, et, les froissant dans leurs mains, les mangeaient.* [2] *Quelques Pharisiens leur dirent : « Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du sabbat? »* [3] *Jésus leur répondit : « N'avez-vous pas lu ce que fit David* (1), *lorsqu'il eut faim, lui et ceux qui l'accompagnaient :* [4] *comment il entra dans la maison de Dieu, et prit les pains de proposition, en mangea et en donna à ceux qui étaient avec lui, bien qu'il ne soit permis d'en manger qu'aux prêtres seuls? »* [5] *Et il ajouta : « Le Fils de l'homme est maître même du sabbat. »*

Marc (II, 23-28) plus complet, et Matthieu (XII, 1-8).

1. Qu'est-ce que le sabbat « second-premier » ? Personne n'en sait rien : l'expression ne se trouve dans aucun autre ouvrage, ni biblique, ni classique, ni rabbinique ; on peut donc risquer toutes les conjectures. Comme le mot manque dans un certain nombre de manuscrits et de versions, on a supposé que dans les autres il était dû à une interpolation : un lecteur aurait noté que ce sabbat était « le premier », puisque nous allons en rencontrer un autre au verset 6; puis un nouveau lecteur, se souvenant du sabbat mentionné (IV, 33), aurait inscrit en marge « le second »; enfin un copiste aurait introduit les deux notes ensemble dans le texte. Il me paraît

(1) Allusion à I Reg. XXI, 1-6.

inutile de discuter ce point : on n'arrivera jamais à une solution, et du reste qu'importe ?

2-5. Jésus toute sa vie a observé la loi de Moïse. Mais il n'entend pas se soumettre aux règles de la Halachah pharisaïque; il veut surtout nous faire comprendre qu'il y a dans la vraie religion autre chose que ces préceptes étroits, innombrables, purement extérieurs; il doit acheminer les esprits vers la vérité capitale, absolument méconnue de son temps, qu'il n'y a qu'un grand commandement, celui de l'amour, et il engage la lutte à propos du sabbat. Aux yeux des pharisiens, cueillir quelques épis c'était moissonner; les froisser dans les mains, c'était battre le blé, et la piété interdisait de tels actes un jour de sabbat, même si on avait faim. Wiseman rappelait cette histoire aux protestants anglais (1); le dimanche tel qu'ils le pratiquent n'est-il pas en effet celui-là même que blâmait Notre-Seigneur? Non pas certes que Jésus eût l'intention d'abolir le repos du septième jour; mais enfin n'est-il pas vrai que, comme le dit Marc, « le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat, » et ainsi qu'ajoutent les trois synoptiques « le Fils de l'homme est maître même du sabbat » ? La question, du reste, va être posée plus formellement encore dans la péricope qui suit.

[6] *Un autre jour de sabbat, Jésus entra dans la synagogue et il enseignait. Et il y avait là un homme dont la main droite était desséchée.* [7] *Or, les Scribes et les Pharisiens l'observaient,* (pour voir) *s'il faisait des guérisons le jour du sabbat, afin d'avoir un prétexte pour l'accuser.* [8] *Jésus, pénétrant leurs pensées, dit à l'homme qui avait la main desséchée : « Lève-toi, et tiens-toi là au milieu; » et lui, s'étant levé, se tint debout.* [9] *Alors Jésus leur dit : « Je vous le demande, est-il permis, le jour du sabbat, de faire du bien ou de faire du mal, de sauver la vie ou de l'ôter? »* [10] *Puis promenant son regard sur eux tous, il dit à cet homme : « Étends ta main. » Il l'étendit, et sa main redevint saine.* » [11] *Mais eux, remplis de fureur, se consultaient sur ce qu'ils feraient à Jésus.*

(1) *Mélanges*, pages 205 et suivantes de la traduction française.

Marc (III, 1-6), et Matthieu (XII, 9-14).

Voilà l'opposition nettement indiquée entre la loi de l'amour et le précepte positif : lequel des deux est le plus important ? en cas de conflit entre le devoir de faire le bien et l'obligation du sabbat, qu'est-ce que la vraie religion nous ordonne de choisir ? Nous nous étonnons aujourd'hui qu'une telle question ait pu seulement être posée. Pourtant Jésus y est revenu à deux reprises encore dans des circonstances semblables (XIII, 10-17 et XIV, 1-6), et chaque fois il a soulevé la colère de ses auditeurs. C'est que, il faut bien le dire, et avec joie, avec reconnaissance, l'esprit de l'Évangile nous a pénétrés plus profondément que nous ne le croyons nous-mêmes ; et cela, grâce à l'Église catholique, qui n'a jamais varié dans sa fidélité aux doctrines de son Maître.

La scène, du reste, se passe de commentaire. Tout au plus y a-t-il lieu de faire quelques observations.

7 et 8. Nous voyons les mauvaises dispositions des pharisiens. Ils n'osent pourtant pas accuser le nouveau prophète ; mais ils le guettent, ils l'épient en silence. Jésus, au contraire, veut agir publiquement, et il fait avancer le malade, il le fait placer debout au milieu de l'assistance.

9. L'école large de Hillel permettait de traiter un malade le jour du sabbat, si sa vie était en danger ; tandis que l'école de Schammaï interdisait même de le consoler. Le dilemme posé par Jésus s'élève bien au-dessus de ces discussions : car n'est-ce pas faire le mal que de ne pas faire le bien lorsqu'on le peut ?

Saint Jérôme nous a conservé la prière du malade d'après l'évangile des Nazaréens : « J'étais maçon, gagnant de mes mains ma subsistance ; je te prie, Jésus, de me rendre la santé, afin que je ne mendie pas honteusement ma nourriture. » Je suis de l'avis de Godet (1) : « Dès le premier pas hors du domaine de nos Évangiles canoniques, on rencontre l'amplification et la vulgarité. »

11. Le texte grec dit « fous de fureur ». Ils ne trouvèrent pourtant rien à répondre, mais ils n'en devinrent que plus irrités.

(1) Page 405.

TROISIÈME SECTION

DE L'ÉLECTION DES DOUZE A LEUR PREMIÈRE MISSION

(VI, 12 — VIII, 56)

12 *En ces jours-là, il se retira sur la montagne pour prier, et il passa toute la nuit à prier Dieu.* 13 *Quand il fut jour, il appela ses disciples, et en choisit douze d'entre eux, qu'il nomma apôtres :* 14 *Simon, auquel il donna le nom de Pierre, et André son frère Jacques et Jean, Philippe et Barthélemi,* 15 *Matthieu et Thomas, Jacques, fils d'Alphée, et Simon, appelé le Zélé,* 16 *Jude, frère de Jacques, et Judas Iscariote, qui fut un traître.*

Voici une des circonstances les plus solennelles de la vie de Notre-Seigneur : l'appel et l'institution des Apôtres ! C'est-à-dire la fondation et l'établissement de l'Église. Qu'on relise ce que j'ai dit ci-dessus (1) du royaume de Dieu, et on comprendra l'importance capitale d'un pareil événement. L'humanité avait besoin de trois choses : il fallait la racheter, l'instruire, et la sanctifier. Jésus a accompli seul l'essentiel de notre rédemption (2) ; mais pour les deux autres œuvres, on peut dire qu'il n'a presque rien fait par lui-même : la preuve, c'est la nullité des résultats obtenus au moment de sa mort. Seulement il a choisi et préparé une douzaine de disciples qui, se perpétuant à leur tour, donneront à tous les siècles la lumière et la grâce apportées par le Sauveur. De l'Église actuelle nous remontons sans interruption aux Apôtres, et par eux à Jésus-Christ : c'est en deux mots toute l'histoire de la vraie religion.

12. Aussi ne serons-nous pas surpris que Jésus, avant de

(1) Pages 204 et suivantes.

(2) L'essentiel seulement, car tous les saints peuvent dire avec saint Paul : « Ce qui manque aux souffrances du Christ, je l'achève en ma chair pour son corps, qui est l'Église. » (Coloss. I, 24).

procéder à ce grand acte, ait passé une nuit entière à prier. Nous pouvons nous le représenter sur le sommet de la montagne. Il y est seul; la foule est restée sur les pentes; nous le voyons, à genoux, dans la posture d'un suppliant. Le soleil qui descend à l'horizon le colore des teintes du soir. Puis vient l'obscurité et le silence; les astres accomplissent leur cours; Jésus reste toujours immobile, tandis que les heures s'écoulent successivement; et quand le soleil se lève à l'autre bord du ciel, ses premiers rayons frappent notre Sauveur encore agenouillé. Fonder l'Église: parmi les hommes, toujours changeants, toujours divers, établir cette institution permanente, inébranlable, de justice et de vérité: ne soyons pas étonnés qu'il ait prié, qu'il prie encore pour une œuvre aussi prodigieuse.

13. Le jour est venu, Jésus descend, et dans la foule qui l'environne, il en appelle quelques-uns. Douze, comme il y avait eu douze tribus d'Israël. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi », leur dira-t-il après la Cène (Joan. xv, 16), quand il les aura faits prêtres, « mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis pour que vous alliez et que vous portiez du fruit ». Ils ont d'abord été des serviteurs; puis des disciples; aujourd'hui il les nomme apôtres; bientôt il les appellera ses amis (Joan. xv, 15), et après la résurrection ses frères (Joan. xx, 17). Le terme d'Apôtre n'est pas cependant réservé exclusivement aux Douze dans le Nouveau Testament; ceux-là l'étaient, mais d'autres pouvaient l'être aussi.

14-16. Nous possédons quatre listes des Douze, une dans chacun des synoptiques, et la dernière dans les Actes (Matt. x, 2-4; Marc iii, 16-19; Act, i, 13.) Ces quatre listes diffèrent dans l'ordre des noms, même les deux données par saint Luc. On a essayé d'établir une certaine uniformité en les divisant par groupes de quatre: alors les premiers de chaque groupe sont partout les mêmes, Simon, Philippe et Jacques fils d'Alphée. Mais cet arrangement est tout artificiel. Dans nos listes de la Vulgate, excepté celle de Marc, les noms sont rapprochés deux par deux; si l'on s'en rapporte aux textes grecs, cette combinaison est particulière à Matthieu.

Sur deux points pourtant les quatre listes sont d'accord : sur le dernier nom, qui est Judas Iscariote, excepté dans les Actes, qui ne le mentionnent pas, attendu qu'il était déjà mort; et sur le premier, qui est toujours « Simon, auquel il donna le nom de Pierre ». Cette préférence incontestée ne laisse pas d'embarrasser les protestants. Car enfin elle doit avoir une raison, et on n'en peut trouver qu'une : la primauté d'autorité attribuée par Jésus-Christ. Pierre n'était pas le préféré : c'était Jean; Pierre n'était pas le plus ancien des disciples : c'était André (Joan. I, 40-42); Pierre avait un frère plus âgé que lui, et apôtre comme lui : encore André. Pourquoi donc dans toutes les énumérations des Douze, tient-il toujours la tête? Même Jacques et Jean sont intervertis dans les Actes; mais pour Pierre, il semble qu'il y ait comme une nécessité de le placer le premier. Cette remarque prend une force nouvelle quand nous nous rappelons que ces listes ont été rédigées plusieurs années après la mort de Notre-Seigneur, et deux d'entre elles par un disciple chéri de saint Paul. Pierre avait donc conservé un rang à part dans l'Église; il était le chef du collège apostolique, et ses successeurs le sont comme lui.

Suivons les noms dans l'ordre de notre Évangile; nous avons à faire quelques observations intéressantes.

Simon, trop connu pour m'arrêter à lui. Je note seulement que dorénavant Luc ne l'appellera plus que Pierre; et qu'il est nommé cent quatre-vingt-deux fois dans le Nouveau Testament, tandis que Jean, le plus souvent mentionné après lui, et jamais par son nom dans son propre Évangile, ne se rencontre que cinquante fois. Philippe, premier du second groupe de quatre, n'est nommé que douze fois, uniquement par Jean; les autres, excepté Jacques le frère de Jean (21 fois), moins souvent encore.

André, le frère de Pierre, qui est venu au Sauveur le premier, ainsi que l'a raconté Jean (I, 35-42) et qui lui a amené son frère. Quoique en intimité particulière avec le Sauveur (Marc XIII, 3; Cfr. Joan. XII, 29), il ne comptait pas néanmoins dans les trois privilégiés.

Jacques et Jean formaient ce groupe avec Pierre. Ils étaient

frères. Jacques l'aîné, celui qu'on appelle Jacques le majeur. On les désigne parfois comme « les fils de Zébédée », et Notre-Seigneur les nomma plus tard Boanerges, ou fils du tonnerre. Jacques fut le premier martyr de l'Église, et Jean le premier prophète.

Philippe, compatriote d'André et de Pierre (Joan. I, 47).

Barthélemi, très probablement le même que Nathanaël dont parle Jean (I, 45-50) : car Barthélemi n'est pas un nom, ce mot veut dire « fils de Talmaï »; Jean ne nomme nulle part Barthélemi, tandis que les synoptiques ne mentionnent pas Nathanaël; enfin les synoptiques, comme Jean, rapprochent Barthélemi de Philippe.

Matthieu, « le publicain », ajoute l'Évangile de Matthieu qui le place après Thomas; c'est donc le même que Lévi dont nous avons raconté la vocation.

Thomas, « appelé Didyme », d'après Jean. Ils ont presque tous au moins deux noms.

Jacques dit le mineur, fils d'Alphée, et, selon les autres évangélistes, de Cléophas ou Clopas, qui paraît être le même nom qu'Alphée, en araméen Chalpaï, cousin de Jésus par conséquent, et appelé souvent « frère du Seigneur ». Les Juifs l'appelaient le Juste. Il fut le premier évêque de Jérusalem, et écrivit une des sept épitres canoniques que nous avons encore.

Simon, appelé le Zélé, ou plutôt le Zélote, d'une secte à laquelle il appartint sans doute, toujours prête à s'insurger contre les Romains. Au lieu de Zélote, Matthieu et Marc disent « le Cananéen »; mais ce mot ne signifie pas « originaire de Cana », ni « de la race de Chanaan »; c'est la grécisation du terme araméen Kanan, nom de la secte que Luc a traduit par l'expression grecque « le Zélote ».

Jude, ou plutôt Judas frère de Jacques, comme il se désigne lui-même expressément dans son épître (verset 1), et cousin de Jésus par conséquent. Saint Jean (XIV, 22) dit expressément qu'il y avait deux Judas dans le collège apostolique. Les autres synoptiques le nomment Thaddée ou Lebbée. Nous n'en sommes plus à compter ceux des Apôtres qui portent plusieurs noms. Mais ne

connaissons-nous pas encore aujourd'hui des exemples semblables : « un tel, dit un tel » ? Et il faut ajouter ici la difficulté de traduire en grec des noms araméens. Saint Jude est l'auteur d'une des épîtres canoniques.

Enfin Judas Iscariote, l'homme de Kerioth, ville de la Judée, ou de Moab, qui devint un traître. Jésus s'est-il donc trompé en le choisissant? Pas plus que lorsqu'il appelle tant d'âmes qui plus tard méprisent ses bienfaits. Il a vu en lui le germe de qualités excellentes qu'il a tout fait pour développer; à plusieurs reprises il l'a mis sur ses gardes, il lui a laissé la liberté de se retirer. C'est pour notre exemple à tous qu'il a permis que parmi les Douze de son choix et malgré une vocation aussi certaine, il s'en soit trouvé un qui devait le livrer. Judas comme les autres a été l'objet de cette élection que Luc exprime par le verbe grec ἐκλεξάμενος, qui veut dire appeler du milieu, par préférence, pour le propre avantage de celui qui appelle. Pour l'avantage de Jésus ? Eh oui, puisqu' « il était venu pour cette heure ».

17 *Etant descendu avec eux, il s'arrêta sur un plateau, où se trouvaient une foule de ses disciples et une grande multitude de peuple de toute la Judée, de Jérusalem et de la région maritime de Tyr et de Sidon.* 18 *Ils étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux qui étaient tourmentés par des esprits impurs étaient guéris.* 19 *Et toute cette foule cherchait à le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui les guérissait tous.*

Matthieu (IV, 24 — V, 1) et surtout Marc (III, 7-13) changent un peu le lieu de la scène. Mais les trois synoptiques s'accordent à retracer le mouvement populaire qui se fit en Galilée et qui amena les foules auprès de Jésus. La multitude accourait de partout, même de Jérusalem, et des pays païens de la Phénicie. On voulait voir le prophète, on voulait l'entendre, on voulait être l'objet ou au moins le témoin d'un de ses miracles. Le dernier trait seulement, celui du verset 19, est spécial à Luc, cette vertu qui sortait de lui et qui guérissait au simple toucher. Je le demande à ceux qui ont approché Jésus dans l'Eucharistie : la

même vertu ne sort-elle pas toujours de lui pour guérir non les corps, mais les âmes? Quelqu'un l'a-t-il jamais touché ainsi, je dis avec foi et avec amour, sans y trouver le remède à ses misères?

[20] *Alors, levant les yeux sur ses disciples, il leur dit :*

« Ouvrant sa bouche, » dit Matthieu (v. 2), et non plus celle de Moïse ni des prophètes, « il se mit à les enseigner en disant ». Ce qui suit dans les deux Évangiles — Luc abandonne ici Marc, pour se rapprocher de Matthieu — c'est le Sermon sur la montagne, discours vraiment incomparable entre tous ceux que les hommes ont jamais entendus; d'une telle grandeur, d'une perfection si haute que les incrédules eux-mêmes et les pires ennemis de Jésus n'ont pu lui refuser leur admiration. Mais avant de le méditer, quelques remarques sont nécessaires.

Quoique très semblables, les deux éditions que nous avons de ce sermon dans Luc et dans Matthieu présentent pourtant des différences assez sensibles. Tous deux commencent par les béatitudes, et se terminent par la parabole du constructeur. Mais tandis qu'il n'y a que 29 versets en tout dans Luc, nous en trouvons 107 dans Matthieu. Non pas que Luc ait abrégé; au contraire, il contient des parties, les malédictions par exemple, qui ne se rencontrent pas dans l'autre Évangile. Mais il a supprimé beaucoup, sans que d'ailleurs on en voie bien la raison.

Plusieurs explications ont été présentées. La première, qui semble la plus simple, c'est que Notre-Seigneur aurait prononcé deux discours sur la montagne : une fois tel que nous le donne Matthieu, l'autre fois dans la forme plus courte conservée par Luc. Assurément ce n'est pas impossible ; pourtant ce serait étrange. D'autant plus que la plupart des sentences omises ici par Luc vont se retrouver ailleurs dans son Évangile; il aurait donc fallu que Jésus les prononçât aussi à deux reprises, une fois sur la montagne, et ensuite dans la circonstance mentionnée par notre Évangile. En général les critiques modernes rejettent cette hypothèse, et on reconnaîtra qu'ils n'ont pas tort. Que

Notre-Seigneur ait répété plusieurs fois certaines vérités plus importantes, sa passion et sa résurrection, par exemple, ou la supériorité de la charité sur les observances légales, je le crois volontiers ; mais qu'il ait consenti à redire ainsi le sel de la terre (Matt. v, 13 et Luc xiv, 34) ou la lanterne sous le boisseau (Matt. v, 15, et Luc xi, 33), certains exégètes n'y voient pas de difficulté; pour moi, j'ai peine, je l'avoue, à l'accepter.

La question au fond intéresse l'Évangile de Matthieu plutôt que le nôtre. Car s'il faut choisir entre les deux éditions, celle de Luc paraît évidemment la plus vraisemblable. On ne peut guère supposer que Notre-Seigneur ait énoncé de suite, au même moment, en un seul discours, toutes les sentences rapportées par Matthieu. Déjà la plupart des Pères rejetaient cette hypothèse. Voici donc comment je m'explique ces deux discours.

Nous savons par Papias qu'on a fait de très bonne heure un recueil des paroles de Jésus, les λόγια. Ce recueil était en hébreu, ou plutôt en araméen. Un long fragment en a été inséré dans l'Évangile de Matthieu, tel quel, sans coupure. Luc possédait aussi ce recueil; mais comme il s'était proposé de « donner par ordre un récit », il s'est étudié à rattacher ses leçons aux circonstances qui les avaient amenées. Il a donc brisé l'arrangement artificiel des λόγια; il a consulté les traditions orales qui plaçaient à certains moments telle ou telle parole du Sauveur; il a combiné les enseignements avec les faits, ou plutôt il a respecté les combinaisons déjà établies. Jésus, en effet, n'est pas seulement notre docteur, il est encore notre modèle et notre rédempteur; il nous instruit par ses actes autant que par ses paroles, et il nous sauve par sa vie tout entière. Luc a voulu nous le faire connaître sous tous ces aspects à la fois, non sous un seul. Relisez la préface de son Évangile, ci-dessus pages 103-107, et vous comprendrez sa pensée.

Est-il nécessaire de montrer pourquoi le discours sur la montagne trouve sa place ici ? Jésus vient de choisir ses Apôtres ; c'est l'établissement de l'Église dans sa forme extérieure, dans son gouvernement. Mais l'Église doit être une institution enseignante : quelle sera sa doctrine ? que devra-t-elle dire aux

hommes? Si le collège apostolique constitue sa forme, en quoi consistera la matière de ses leçons? Les circonstances étaient particulièrement favorables pour répondre à ces questions, à cause de la foule si nombreuse et si diverse qui entourait le Sauveur. Le Sermon sur la montagne, a-t-on dit, c'est la Grande Charte du royaume de Dieu : il convenait qu'elle fût promulguée devant une multitude d'auditeurs appelés à la mettre en pratique. Il y avait trois cercles autour du Maître : la foule, les disciples, les Douze; et il y a toujours trois cercles autour de lui : l'humanité, l'Église et le ministère. Personne autre que Luc n'y songeait alors; mais aujourd'hui nous sommes avertis et nous comprenons.

[20] « *Heureux, vous qui êtes pauvres, car le royaume des cieux est à vous!* [21] *Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés! Heureux vous qui pleurez maintenant, car vous serez dans la joie!* [22] *Heureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront, vous repousseront de leur société, vous chargeront d'opprobres, et rejetteront votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme!* [23] *Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez de joie, car voici que votre récompense est grande dans le ciel : c'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes.* [24] *Mais malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation!* [25] *Malheur à vous qui êtes rassasiés, car vous aurez faim! Malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes!* [26] *Malheur à vous, quand tous les hommes diront du bien de vous, car c'est ce que leurs pères faisaient à l'égard des faux prophètes!*

Un mot résume ces énergiques apostrophes : c'est le détachement, l'indifférence aux joies et aux souffrances d'ici-bas, en vue de l'éternité. C'est aussi la condamnation des jugements du monde, pour mettre à la place les jugements de Dieu. Il faut bien nous y résigner : Jésus n'estime pas les choses de la même façon que le monde, et la vie chrétienne nous restera toujours impossible, si nous ne commençons par substituer ses appréciations à celles que nous tenons de notre nature et des opinions courantes parmi les hommes.

« Heureux », dit le Sauveur; et ce mot aussitôt nous attire, car lequel d'entre nous ne cherche pas son bonheur? Mais, ô mon Maître, où allez-vous placer le bonheur? Dans la pauvreté, la faim, les larmes, les persécutions, dans ce que nous redoutons le plus. Matthieu ajoute un mot qui transforme les misères naturelles en besoins spirituels : les pauvres « en esprit » (le détachement intérieur), la faim « de la justice ». Ce mot ne se trouve pas dans Luc, et nous n'avons pas le droit de le suppléer. Mais remarquons que dans notre Évangile les sentences n'ont pas la forme de maximes abstraites et générales, comme dans saint Matthieu; ici Jésus s'adresse à ses disciples rangés autour de lui : « vous qui êtes pauvres, vous qui avez faim ». Or ceux-là étaient des croyants, leur détachement avait sa raison d'être dans la foi au Sauveur déjà acceptée. Il en est toujours de même, l'ordre des idées n'a pas changé : d'abord la foi chrétienne, puis le détachement, et comme une âme ne vit pas de négations, nous allons voir ce qui en elle doit prendre la place des goûts, des désirs, des préoccupations de ce monde.

Auparavant, deux observations encore sur la dernière béatitude, identique pour le fond dans Luc et dans Matthieu. Jésus annonce le bonheur à ceux qui souffrent persécution « à cause du Fils de l'homme »; « que nul de vous, écrit saint Pierre aux premiers chrétiens (I Petr. IV, 15 et 16), ne souffre comme meurtrier, comme voleur ou malfaiteur, ou comme avide du bien d'autrui; mais s'il souffre comme chrétien, qu'il n'en ait pas honte, mais qu'il glorifie Dieu pour ce nom même. » Ensuite, comment peut-on lire ces paroles et dire que Jésus ne se croyait pas Dieu? Il met ses disciples sur un pied d'égalité avec les prophètes; il proclame comme un bonheur, comme une joie dont il faut tressaillir, les souffrances et les opprobres endurés pour lui, « à cause du Fils de l'homme »; en vérité, ou il ne comprenait pas ce qu'il disait, ou en lui-même, intérieurement, il s'estimait l'égal de Dieu. Mettez ces paroles sur les lèvres d'un grand homme, d'un Napoléon par exemple : y seront-elles supportables?

[27] Mais je vous le dis, à vous qui m'écoutez : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent. [28] Bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous maltraitent. [29] Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente-lui encore l'autre; et si quelqu'un t'enlève ton manteau, ne l'empêche pas de prendre aussi ta tunique. [30] Donne à quiconque te demande, et si l'on te ravit ton bien, ne le réclame point. [31] Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux. [32] Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on? Les pécheurs aussi aiment ceux qui les aiment. [33] Et si vous faites du bien à ceux qui vous font du bien, quel gré vous en saura-t-on? Les pécheurs aussi en font autant. [34] Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir, quel gré vous en saura-t-on? Des pécheurs aussi prêtent à des pécheurs, afin qu'on leur rende la pareille. [35] Pour vous, aimez vos ennemis, faites du bien et prêtez sans rien espérer (1)*; et votre récompense sera grande, et vous serez les fils du Très-Haut, qui est bon aux ingrats et aux méchants. [36] Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. »*

Notre âme une fois débarrassée de ses inclinations égoïstes pour les faux biens terrestres, voilà donc ce que nous devons y établir : la charité, et, remarquons-le, la charité non pas envers Dieu, mais envers le prochain. Le vrai commentaire de notre texte de Luc se trouve dans la première épître de saint Jean, qu'il faudrait citer tout entière. « Personne n'a jamais vu Dieu; si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est parfait en nous. » Et encore « : Nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru; Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui ». Et encore : « Si quelqu'un dit : j'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur; comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? Et nous avons reçu de lui ce commandement : Que celui qui aime Dieu aime aussi son

(1) Le sens paraît être plutôt d'après le grec : « sans jamais désespérer » qu'on vous le rendra ; ayez confiance en votre prochain, même contre toute espérance.

frère (I Joan. IV, 12, 16, 20 et 21). » Quel langage le monde entendait là ! Et après dix-neuf siècles de christianisme, n'avons-nous pas besoin de l'entendre encore? Le fond est le même dans saint Jean et dans l'Évangile. Seulement le Sermon sur la montagne en présente plutôt les applications pratiques, cette règle par exemple : « Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux ». Règle toute nouvelle; car la sagesse antique avait bien dit : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ». C'était la justice, toute négative; Jésus est allé plus loin, il a demandé davantage, il a établi la charité.

Ne nous y trompons pas, du reste : tel que l'indique le discours sur la montagne, l'amour du prochain n'est pas possible, ni en théorie, ni en pratique, s'il n'est fondé sur l'amour de Dieu. « Aimez vos ennemis, dit Jésus, faites du bien à ceux qui vous haïssent »; c'est même là sa première déclaration. Comment accepter une énormité pareille, à moins d'en trouver une raison pour notre intelligence et la force pour notre volonté ? Mais écoutez la dernière parole de cette péricope : « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. » La raison, la voilà dans l'exemple de notre Père céleste, et une raison capable de toucher notre cœur et de l'entraîner.

N'y a-t-il pas cependant de l'exagération dans quelques-uns des préceptes indiqués par Notre-Seigneur ? Présenter l'autre joue à qui nous frappe, abandonner notre tunique au voleur de notre manteau, laisser prendre notre bien sans réclamer : la vie sociale, la vie humaine restent-elles possibles dans ces conditions? « Pour écarter cette objection, répondrai-je avec Reuss(1), il ne suffit pas de dire qu'il ne s'agit pas ici de lois sociales, mais de devoirs privés, ni de rappeler que d'autres passages de l'Écriture sauvegardent l'ordre public. Il faut admettre que la recommandation de Jésus, bien que *figurée dans sa forme,* est sérieuse et réellement praticable. Or on trouvera sans peine qu'il y a des coups plus durs et plus irritants

(1) Page 211.

que des soufflets, que le chrétien peut être dans le cas de supporter et de pardonner : des attaques contre le fruit de son travail, plus méchantes que ne le sont d'injustes procès : des charges plus lourdes que de brutales extorsions, qu'on peut lui imposer sans qu'il regimbe. Nous parlons des cas où aucune loi positive n'est violée, mais où un sentiment plus délicat du devoir nous engage à subir les effets de l'égoïsme d'autrui sans nous opposer à ses exigences; où il nous serait même aisé de dire non, en nous prévalant du droit strict, et où l'esprit de Jésus nous fait dire oui, en nous guidant par son exemple. »

37 « *Ne jugez point, et vous ne serez point jugés; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés; remettez, et il vous sera remis.* 38 *Donnez, et il vous sera donné; on versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, secouée et débordante; car on se servira pour vous de la même mesure avec laquelle vous aurez mesuré les autres.* » 39 *Il leur fit encore cette comparaison :* « *Un aveugle peut-il conduire un aveugle? Ne tomberont-ils pas tous les deux dans la fosse?* 40 *Le disciple n'est pas au-dessus du maître; mais tout disciple, son instruction achevée, sera comme son maître.* 41 *Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère, et ne vois-tu pas la poutre qui est dans ton œil?* 42 *Ou comment peux-tu dire à ton frère : Mon frère, laisse-moi ôter cette paille de ton œil, toi qui ne vois pas la poutre qui est dans le tien? Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et tu verras ensuite à ôter la paille de l'œil de ton frère.* »

Nouvelle insistance, et plus profonde, en faveur de la charité. L'amour du prochain ne doit pas inspirer seulement nos actes, il règle jusqu'à nos pensées. Il ne suffit pas de supporter le mal sans le rendre ; nous devons même croire le bien, « ne pas juger », en nous-mêmes, « ne pas condamner », ne pas voir la paille dans l'œil de notre frère et prétendre l'ôter, tandis que nous aurons une poutre dans notre œil. Quelques commentateurs, Godet entre autres, veulent trouver ici une allusion aux ennemis de Jésus, aux Pharisiens, et aux critiques acerbes qu'ils faisaient de son enseignement et de sa conduite ;

on comprendrait ainsi aisément les versets 39 et 40, que saint Matthieu reproduit ailleurs (xv, 14 et x, 24, 25), et dans ce sens. Mais c'est restreindre étrangement la portée autrement large des paroles du Maître ; ou bien il faut entendre par pharisiens non pas ceux qui alors entouraient Notre-Seigneur, mais tous les hommes qui jusqu'à la fin des siècles se montrent animés du même esprit. Hélas ! pensez à la presse, rappelez-vous les conversations du monde : y eut-il jamais un temps où l'on fut plus porté à juger son prochain, à grossir la paille de son œil en oubliant sa propre poutre? N'est-ce pas une des misères de notre époque, j'entends parmi les meilleurs de nos contemporains ?

43« *Car il n'y a pas de bon arbre qui porte de mauvais fruits, ni*
de mauvais arbre qui porte de bons fruits. 44 *Chaque arbre se recon-*
naît à son fruit. On ne cueille pas de figues sur les épines; on ne
coupe pas de raisins sur les ronces. 45 *L'homme bon tire de bonnes*
choses du bon trésor de son cœur; et, de son mauvais trésor, l'homme
méchant tire des choses mauvaises : car la bouche parle de l'abondance
du cœur. 46 *Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-*
vous pas ce que je dis? 47 *Tout homme qui vient à moi, qui écoute mes*
paroles et les met en pratique, je vous montrerai à qui il est semblable.
48 *Il est semblable à un homme qui, bâtissant une maison, a creusé*
bien avant, et en a posé les fondements sur le roc. Une inondation
étant survenue, le torrent s'est jeté contre cette maison, et il n'a pu
l'ébranler, parce qu'elle était fondée sur le roc. 49 *Mais celui qui écoute*
et ne met pas en pratique, est semblable à un homme qui a bâti sa
maison sur la terre, sans fondements; le torrent est venu fondre sur
elle, et elle est tombée aussitôt, et grande a été la ruine de cette mai-
son. »

Au verset 48, au lieu de « parce qu'elle était fondée sur le roc », qui est une répétition de Matthieu (vii, 25), les meilleurs manuscrits grecs lisent : « Parce qu'elle était bien construite ». Les idiotismes particuliers à Luc abondent dans cette péricope, qui pourtant se rapproche évidemment de Matthieu ; et on y a signalé quatre termes de la langue médicale : πλήμμυρα,

προσέρρηξεν, συνέπεσεν, et ῥῆγμα. Les différences d'expressions, avec un fonds identique, s'expliquent aisément si l'on admet que nos évangélistes ont puisé tous les deux dans un recueil primitif rédigé en araméen, les λόγια, que chacun a reproduit en grec « comme il pouvait », selon le mot de Papias.

La conclusion du discours a pour but de nous mettre en garde contre les illusions, trop faciles quand il s'agit du précepte de la charité. « Mes petits enfants, dit encore l'épître de saint Jean (I Joan. III, 18), n'aimons pas en parole et avec la langue, mais en action et en vérité. » Si la charité chrétienne est vraiment dans nos cœurs, elle se manifestera naturellement par ses fruits. Nous pouvons éprouver parfois de vifs sentiments d'amour, dire « Seigneur », et le répéter dans de tendres élans d'émotion; Jésus ne blâme pas cette dévotion purement sensible : cependant à quoi bon, si les actes ne suivent pas nos impressions? Si après avoir adoré le Maître, après nous être prosternés à ses pieds, nous ne faisons pas ce qu'il dit? Tout ceci s'adresse en particulier aux âmes chrétiennes, à celles qui déjà touchées par la beauté de l'Évangile, se sentent attirées vers une vie meilleure, l'aiment, la désirent, et trop souvent n'ont pas le courage de la mettre en pratique. C'est la piété de sentiment. On la reproche surtout aux femmes, non sans raison. Mais ne connaissons-nous pas aussi des hommes qui louent les enseignements du Christ, qui les admirent, et qui passent à côté sans y conformer leur existence? Encore une fois, je le répète, notre Sauveur ne condamne pas la piété de sentiment, il sait trop à quel point elle nous est utile. Mais il nous avertit de son insuffisance. L'arbre planté dans notre cœur ne sera vraiment bon que s'il porte de bons fruits; et l'édifice de notre sanctification ne sera solide, capable de résister au torrent des tentations, que si nous avons creusé bien avant et posé les fondements sur le roc. La piété de sentiment, c'est une maison encore, mais bâtie sur la terre; ne nous étonnons pas que le torrent la renverse, et que grande soit parfois sa ruine sous nos yeux, parce que l'énergie pratique a manqué pour la mettre en état de résister aux orages.

Je ne veux pas quitter le Discours sur la montagne sans en signaler d'un mot le caractère littéraire. C'est un mélange unique de familiarité et d'élévation. Les images y abondent, se pressent, comme dans le langage populaire, et des images courantes, à la portée de la main pour ainsi dire : le soufflet, l'autre joue, les aveugles, la paille et la poutre, l'arbre et ses fruits, les figues, les raisins, les ronces, la maison à bâtir. Et dans ces comparaisons triviales, les idées les plus hautes se trouvent enveloppées. Il y a quelque chose d'analogue dans ce qu'Alcibiade dit de Socrate à la fin du Banquet de Platon. Mais encore avec quelle différence !

VII. [1] *Après qu'il eut achevé de faire entendre au peuple tous ses discours, Jésus entra dans Capharnaüm.*

Ce verset devrait être la conclusion du chapitre précédent. Car il put s'écouler un temps assez long avant la guérison miraculeuse qui sera l'objet du récit suivant.

[2] *Or, un centurion avait un serviteur malade, qui allait mourir, et l'aimait beaucoup.* [3] *Ayant entendu parler de Jésus, il lui députa quelques anciens d'entre les Juifs, pour le prier de venir guérir son serviteur.* [4] *Ceux-ci étant arrivés vers Jésus, le prièrent avec grande instance, en disant : « Il mérite que vous fassiez cela pour lui;* [5] *car il aime notre nation, et il nous a même bâti une synagogue. »* [6] *Jésus s'en alla donc avec eux. Il n'était plus loin de la maison, lorsque le centurion envoya quelques-uns de ses amis lui dire : « Seigneur, ne prenez pas tant de peine, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit.* [7] *C'est pour cela que je ne me suis pas même jugé digne de venir moi-même auprès de vous. Mais dites un mot, et mon serviteur sera guéri.* [8] *Car moi, qui suis soumis à des supérieurs, j'ai des soldats sous mes ordres, et je dis à l'un : Va, et il va; à un autre : Viens, et il vient; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait.* [9] *Ce qu'ayant entendu, Jésus fut dans l'admiration, et, se tournant vers la foule qui le suivait, il dit : « Je vous le dis en vérité, e Israël même*

je n'ai pas trouvé une si grande foi. » [10] *A leur retour dans la maison du centurion, les envoyés trouvèrent guéri le serviteur qui était malade.*

Nous ne trouvons rien d'analogue dans Marc; mais la même histoire est racontée par Matthieu (VIII, 5-13). Il y a aussi dans Jean (IV, 46-53) une guérison faite à distance. Seulement toutes les autres circonstances diffèrent. La plupart des critiques concluent à deux événements distincts. Avec raison sans doute : serait-on autorisé à identifier les campagnes de 1796 et de 1801, parce que dans toutes deux Bonaparte a chassé les Autrichiens d'Italie ?

2. Ce centurion n'était pas un Juif, mais un païen, probablement au service d'Hérode Antipas.

3-6. Dans Matthieu ces deux ambassades successives sont supprimées, et remplacées par une démarche que le centurion fait lui-même. Au fond cette divergence n'en est pas une : est-ce qu'on ne nous impute pas tous les jours, et avec raison, les paroles que nous faisons dire par un ami ? Nous ne serons pas surpris non plus qu'après avoir demandé Jésus, le centurion l'arrête en chemin : puisqu'il était Gentil, l'entrée de sa maison suffisait à souiller un Juif. En outre sa foi lui fait sentir l'inutilité de cette démarche : à quoi bon déranger le prophète, puisqu'un mot de lui peut suffire ? La parole du centurion a eu l'insigne honneur d'être reprise par l'Église et placée sur les lèvres où Jésus va venir par la communion.

9. Le verbe grec qui exprime l'admiration, ἐθαύμασεν, est employé dans tout l'Évangile deux fois seulement en parlant de Notre-Seigneur : ici pour la foi du centurion, et dans Marc (VI, 6) au sujet de l'incrédulité des habitants de Nazareth.

10. Toutes les explications naturelles, influence, « contact d'une personne exquise » (1), suggestion, échouent évidemment pour un tel miracle. Le malade n'a pas vu Jésus; il n'a peut-être pas su qu'on s'occupait de lui; il a été guéri pourtant, à ce qu'affirment Luc et Matthieu. Donc ou il faut, avec

(1) RENAN, *Vie de Jésus.*

nos évangélistes, accorder à Jésus une puissance vraiment surnaturelle; ou bien il faut voir dans tout ce récit une simple imagination pieuse, une légende, un conte. Si vous hésitez entre les deux hypothèses, relisez le texte de saint Luc; et puis je vous le demande avec le vicaire savoyard de Rousseau (1), « mon ami, est-ce donc ainsi qu'on invente? » Une légende aurait fait ressortir avant tout le caractère prodigieux de la guérison, aurait insisté sur cette circonstance que Jésus n'a pas approché le malade, ne l'a seulement pas vu. Demandez à un journaliste de raconter cet événement sous la forme d'un « fait divers » : c'est là ce qu'il s'appliquera à mettre en évidence. Au contraire, sur quoi porte l'attention dans le récit de Luc? Sur la foi du centurion païen. Quatre versets entiers lui sont consacrés (6-9); c'est le centre même et la partie importante de la narration, tandis que le miracle est renvoyé au dernier verset et exprimé d'un mot. Pour celui qui a écrit cette page, le prodige n'est qu'un détail, je ne dirai pas insignifiant, mais accessoire; il eût formé le capital dans une légende. En vérité, si on ne sent pas la différence, vivante ici, prise sur le fait, il faut renoncer à rien démontrer aux hommes.

[11] *Jésus se rendit ensuite dans une ville appelée Naïm; plusieurs de ses disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui.* [12] *Comme il arrivait près de la porte de la ville, il se trouva qu'on portait en terre un mort, fils unique de sa mère, et celle-ci était veuve, et beaucoup de gens de la ville l'accompagnaient.* [13] *Le Seigneur l'ayant vue fut touché de compassion pour elle, et lui dit : « Ne pleurez pas. »* [14] *Et il s'approcha et toucha le cercueil; ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi. »* [15] *Aussitôt le mort se leva sur son séant et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère.* [16] *Tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu en disant : « Un grand prophète a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. »* [17] *Et le bruit de ce prodige se répandit dans toute la Judée et dans tout le pays d'alentour.*

(1) *Émile*, l. IV.

Narration spéciale à saint Luc. L'Évangile dans son ensemble nous raconte trois résurrections de morts : la fille de Jaïre, le fils de la veuve de Naïm et Lazare. La première se trouve dans les trois synoptiques, la seconde dans Luc seul et la troisième uniquement dans Jean.

Si le fait rapporté ici est vrai, pourquoi les autres évangélistes le passent-ils sous silence ? Peut-on admettre qu'ils aient ignoré un prodige aussi éclatant, ou que le connaissant ils aient négligé de le mentionner ? Les deux hypothèses sont également insoutenables. L'objection paraît très forte ; examinons cependant. Supposons donc que l'événement n'a pas eu lieu en réalité. Alors ou Luc l'a inventé, ou c'est une légende qu'il a puisée dans le trésor, cher aux rationalistes, de la crédulité populaire. Je n'ai pas à réfuter la première supposition, par la raison qu'elle n'a point de défenseurs ; personne aujourd'hui ne pense qu'aucun des récits évangéliques ait été créé de toutes pièces par l'imagination des rédacteurs. Mais la seconde a un grand inconvénient : elle ne résout pas la difficulté et ne satisfait pas à l'objection. Si en effet notre récit faisait partie de la tradition orale de qui Luc l'aurait appris, Matthieu et Marc devaient l'y trouver aussi bien que lui ; et alors la même question se pose toujours : pourquoi n'en disent-ils rien ? comment l'ont-ils ignoré, ou omis volontairement ? Il faut en tout cas expliquer leur silence ; or la même raison qu'on apportera dans l'hypothèse d'une légende, servira aussi bien pour un fait réellement historique (1). Non, avouons plutôt une bonne fois qu'il y a dans l'histoire de nos textes évangéliques beaucoup de points demeurés obcurs ; la critique cherche à les éclaircir, mais elle n'y réussit pas toujours, et quand elle échoue, elle doit le reconnaître avec franchise. Il n'y a pas accord ici entre Luc et les deux autres synoptiques ; voilà le fait, et j'ajouterai

(1) Il n'y a qu'une explication à qui ce raisonnement ne serait pas applicable : ce serait si l'on disait que Matthieu et Marc ont obéi à des préoccupations critiques étrangères à Luc, qu'ils n'ont pas raconté ce miracle parce qu'il leur paraissait douteux. Mais si on admet un tel soin chez nos évangélistes, de quel droit rejettera-t-on les miracles qu'ils affirment, la résurrection du Sauveur en particulier ?

que nous en avons d'autres exemples. Quant à la raison, nous l'ignorons ; toute hypothèse à ce sujet reste nécessairement problématique. Gardons-nous surtout d'échafauder des systèmes et de tirer des conséquences qui ne peuvent avoir aucune valeur.

Il y a un autre point sur lequel un simple aveu d'ignorance est encore le parti le plus sage. La curiosité inquiète des commentateurs contemporains s'est demandé comment s'opérait la résurrection, ce qu'était devenue l'âme du mort avant son rappel ; où elle était allée ; comment elle avait entendu la parole de vie, et comment elle avait repris possession du corps. Je m'étonne qu'on n'ait pas recherché aussi quel était l'état de ce corps et de ses organes, qu'on n'exige pas une autopsie préalable qui nous renseigne sur le cœur, les poumons, le cerveau et tout le reste. Une école allemande, fameuse il y a cent ans, substituait à la mort une léthargie profonde, sans s'apercevoir qu'elle transposait simplement le miracle au lieu de le détruire ; car la connaissance de cette léthargie aurait supposé chez Jésus un prodige intellectuel non moins surprenant que la puissance nécessaire pour ressusciter un vrai mort. Faut-il répéter une fois encore que l'Évangile n'est pas écrit pour satisfaire notre curiosité, que son unique but est de nous donner les certitudes nécessaires pour sauver nos âmes, que par conséquent il raconte les faits, il répète les paroles du Sauveur, mais il reste muet sur les explications, sur les comment et sur les pourquoi ?

Nous avons enfin pour attester les résurrections opérées par Notre-Seigneur des témoignages autres que nos Évangiles. Ce n'est pas seulement saint Justin par exemple (1) et Origène dans son traité contre Celse (2) ; leurs affirmations ne font sans doute que répéter celles de nos écrits canoniques. Mais dans une apologie adressée à l'empereur Adrien vers l'an 125, Quadratus n'hésite pas à déclarer que « quelques-uns de ces ressuscités sont restés sur la terre longtemps après le départ du Sauveur pendant un temps considérable, et qu'il y en a qui ont vécu jusqu'à notre

(1) *Apol.* I, 22, 48, *Adv. Tryph.* LXIX,
(2) II, 48.

propre époque » (1). Encore la légende, dira-t-on! Ne finit-elle pas pourtant par réunir trop de témoins ?

Avant de commenter brièvement notre texte, on me permettra, après saint Augustin (2) répété par le cardinal Wiseman (3), d'en indiquer le sens profond. C'est en effet une doctrine chère au saint Docteur que « Jésus ne faisait pas des miracles pour les miracles »; sous le prodige qui éclatait aux yeux, une leçon se cachait pour nos intelligences. Cette exégèse n'est peut-être pas moins scientifique : elle est à coup sûr plus vivante et plus profitable, que les discussions de nos contemporains. Disons donc que la mort est l'emblème du péché : il y a des âmes mortes aussi, et c'est pour elles en réalité que Jésus est venu, qu'il est « la résurrection et la vie (Joan. XI, 25) », non pour les corps. Même en admettant d'autres résurrections physiques que celles qui sont rapportées par nos évangiles, le nombre en restera toujours restreint : mais qui peut compter les âmes auxquelles Jésus a rendu la vie ? Ces miracles visibles sont donc les images des miracles invisibles opérés sans cesse par le Sauveur; et ainsi nous trouvons trois états différents dans les trois récits de nos Écritures : la fille de Jaïre, dont le décès est tout récent; le jeune homme de Naïm, qu'on va ensevelir; et Lazare, qui déjà pourrit et se décompose au fond du tombeau, images du péché plus ou moins ancien dans une âme. La mère, qui tient tant de place dans saint Luc, c'est l'Église, veuve, puisque « l'époux lui a été enlevé » (v. 35), inconsolable de sa perte, et c'est à elle que Jésus remet l'enfant après lui avoir rendu la vie. Relisez le récit avec cette interprétation dans l'esprit; et si vous avez connu la chute (hélas! qui n'en a pas l'expérience?) et le repentir, vous comprendrez comment toutes les circonstances, jusqu'aux prières des assistants et à l'impuissance du malheureux lui-même, en sont restées vivantes pour nous.

11. « Ensuite » est la leçon la plus probable; cependant

(1) Rapporté par Eusèbe, *Hist.* IV, 3, 2. C'est malheureusement le seul fragment qui nous reste de cet ouvrage.
(2) Serm. 44 *de verbis Domini.*
(3) *Mélanges*, les miracles.

quelques textes disent « le lendemain ». Le nom de la ville, d'après l'original grec, est Naïn, et non pas Naïm. Josèphe parle d'une cité de ce nom, mais de l'autre côté du Jourdain. On identifie plutôt la localité désignée ici avec un misérable hameau appelé Neïn, à une journée de marche au sud-ouest de Capharnaüm. Les ruines assez étendues attestent l'existence d'une ancienne agglomération considérable. On y arrive, on y grimpe plutôt, par un sentier étroit et raide qui passe auprès de cavernes creusées dans le roc, lesquelles aujourd'hui encore servent de sépultures. Le panorama est splendide, dit-on, quand on approche de la ville.

12. Outre les amis, le cortège funèbre comprenait sans doute des pleureurs et des joueurs d'instruments. La mère précédait immédiatement le cercueil sur lequel on portait le cadavre, car les Juifs enterraient leurs morts le visage découvert.

13. Les trois résurrections accomplies par Jésus ont été obtenues par des prières de femmes : ici la mère toute seule ; pour la fille de Jaïre, la mère avec le père ; les sœurs pour Lazare. Qui peut dire combien de résurrections invisibles ont été procurées de même, pour des pères, des maris, des fils, des frères ? Elles prient toujours dans le monde, et la compassion du Sauveur est toujours touchée par leurs larmes.

14. Quelques commentateurs ont vu un miracle dans l'arrêt des porteurs ; comme si le geste de Jésus n'avait pas suffi ! La traduction littérale de ses paroles est : « Jeune homme, à toi je dis, lève-toi ». « Elie ressuscite des morts, il est vrai ; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite ; il souffle, il se rétrécit, il s'agite ; on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère, qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie. Jésus-Christ ressuscite les morts comme il fait les actions les plus communes ; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel, et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses (1) ».

(1) Massillon, *Sermon sur la divinité de Jésus-Christ.*

15. Le Sauveur était certes en droit de lui commander de le suivre. Au lieu de cela, « il le rendit à sa mère » ; suivant le texte, « il le donna ». C'est à vous d'apprécier l'ineffable douceur de ce mot.

16 et 17. L'admiration du peuple, sa crainte même ne nous surprend pas. Mais savons-nous « glorifier Dieu » à notre tour, lorsque par un prodige plus surprenant encore, il rend la vie à une âme qui l'avait perdue ? Comme d'autres fois dans Luc, « la Judée » où se répandit le bruit du miracle, est ici la Palestine, selon la manière de parler des Romains. Ce dernier verset prépare la péricope qui va suivre, sur l'ambassade de saint Jean Baptiste.

[18] *Les disciples de Jean lui ayant rapporté toutes ces choses,* [19] *il en appela deux, et les envoya vers Jésus pour lui dire : « Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? »* [20] *Étant donc venus à lui : « Jean-Baptiste, lui dirent-ils, nous a envoyés vers vous pour vous demander : Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? »* [21] *A ce moment même, Jésus guérit un grand nombre de personnes affligées de maladies et d'infirmités, chassa des esprits malins, et rendit la vue à plusieurs aveugles.* [22] *Et il répondit aux envoyés : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres.* [23] *Heureux celui pour qui je n'aurai pas été une occasion de chute! »* [24] *Lorsque les envoyés de Jean furent partis, Jésus se mit à dire au peuple, au sujet de Jean : « Qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité par le vent?* [25] *Qu'êtes-vous donc allés voir? Un homme vêtu avec mollesse? Mais ceux qui portent des vêtements précieux et vivent dans les délices sont dans les maisons des rois.* [26] *Enfin qu'êtes-vous allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète.* [27] *C'est de lui qu'il est écrit* (1). *J'envoie mon ange devant votre face, pour préparer les voies devant vous.* [28] *Je vous le dis, parmi les enfants des femmes, il n'y a point de prophète plus*

(1) Malach. III, 1, cité d'après les Septante avec quelques changements.

grand que Jean-Baptiste; mais le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. [29] *Tout le peuple qui l'a entendu, et les publicains eux-mêmes, ont justifié Dieu, en se faisant baptiser du baptême de Jean,* [30] *tandis que les Pharisiens et les Docteurs de la loi ont rendu nul pour eux-mêmes le dessein de Dieu, en ne se faisant pas baptiser par lui.* [31] *A qui donc, continua le Seigneur, comparerai-je les hommes de cette génération? A qui sont-ils semblables?* [32] *Ils sont semblables à des enfants assis dans la place publique, et qui se disent les uns aux autres : Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé; nous vous avons chanté des complaintes, et vous n'avez point pleuré.* [33] *Car Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain, et ne buvant point de vin, et vous dites : Il est possédé du démon.* [34] *Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et vous dites : C'est un homme de bonne chère et un buveur, un ami des publicains et des gens de mauvaise vie.* [35] *Mais la Sagesse a été justifiée par tous ses enfants.* »

Matthieu donne une histoire analogue, mais moins développée (XI, 1-19).

J'ai transcrit sans interruption ce long passage, parce que j'ai l'intention de le commenter sommairement. Les faits qu'il raconte, très importants dans la primitive Église, me semblent moins intéressants aujourd'hui. Saint Jean-Baptiste n'est plus pour nous qu'un nom et un souvenir. Parmi les personnages de cette histoire — et de toute histoire humaine après quelque temps — seul à travers les siècles, Jésus reste toujours vivant.

18. Jean-Baptiste était en prison, comme le dit formellement Matthieu. Il fut décapité peu de temps après cette scène.

19 et 20. Comment comprendre l'enquête du Baptiste? Beaucoup d'interprètes catholiques supposent qu'il a voulu donner à ses disciples l'occasion de constater que Jésus était le Messie; mais alors Jésus n'y aurait rien compris, car il répond à Jean, et non à ses messagers. D'un autre côté Jean n'était pas « un roseau agité par le vent », poussé tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, un homme capable de méconnaître en prison ce qu'il avait affirmé sur le Jourdain. Pourtant l'œuvre de Jésus

présentait des caractères si différents de ceux qu'on attendait du Messie, que les actions du Sauveur, non sa personne, ont pu être une énigme pour son précurseur. Le Verbe fait homme a bien connu Gethsemani : ne soyons pas surpris si la foi de ses amis, même les plus fermes, traverse des heures de trouble. Seulement c'est à Jésus que saint Jean s'adresse dans ses perplexités, c'est Jésus qu'il interroge. Que celui qui doute fasse de même : et alors qui osera le condamner ?

21-23. La réponse de Jésus a étonné Reuss (1) : à quoi bon de nouveaux miracles, puisque les précédents, connus de Jean, ne l'avaient pas convaincu ? Mais autre chose est d'apprendre les faits par une rumeur publique, et autre chose de les voir de ses propres yeux. Il y a une progression évidente dans les derniers termes de l'énumération apportée par Notre-Seigneur, et le sommet de cette ascension successive, le prodige plus éclatant, plus authentique que les résurrections de morts, c'est que « les pauvres sont évangélisés. » Après un mot pareil, Jésus a raison d'ajouter : « Bienheureux celui qui ne se scandalise pas en moi ! » L'énumération des miracles rappelle Isaïe xxxv, 5-6, et LXI, 1.

24-28. Je n'ai rien à remarquer dans l'éloge décerné à saint Jean, sinon à propos du dernier verset. Le mot « prophète » paraît y être une interpolation ; il faut lire ici comme dans Matthieu : « parmi les enfants des femmes, il n'y a personne de plus grand que Jean-Baptiste. Mais, ajoute le Sauveur, le plus petit dans le royaume de Dieu est plus grand que lui. » Jean-Baptiste, c'est l'ancienne alliance dans son achèvement ; entre ce degré suprême de la loi ancienne et le premier de la nouvelle, il y a un hiatus, un gouffre que seul Jésus pouvait combler. « Il n'en résulte donc pas que ce croyant (nouveau) soit plus fidèle que Jean ; Jean peut être plus avancé *sur sa ligne*, mais la ligne du croyant est plus élevée que la sienne (2). »

(1) Page 297.
(2) GODET, page 483.

29 et 30. Ces deux versets font-ils partie du discours de Notre-Seigneur, ou faut-il y voir une réflexion personnelle de l'évangéliste? Il y a controverse. Cependant si on tient compte du « donc » qui commence le verset 31, et si on remarque que l'incidente « continua le Seigneur » dans ce même verset, est incontestablement une interpolation, il semble bien que le discours de Jésus se continue sans interruption, et qu'il faut lui attribuer la comparaison entre le peuple et les docteurs. Elle est du reste tout à fait dans le génie de Jésus.

31-35. On a discuté encore sur l'application à faire de cette parabole des enfants et de leurs jeux. Godet me paraît l'avoir très bien expliquée en la résumant dans une phrase (1) : « Jean a échoué (auprès de vous) par son austérité, j'échouerai par ma douceur; vous ne voulez de Dieu ni sous une forme, ni sous une autre. Cependant il en est dont la conduite, en vous condamnant, justifie Dieu. »

36 *Un Pharisien ayant prié Jésus de manger avec lui, il entra dans*
sa maison et se mit à table. 37 *Et voici qu'une femme qui menait une*
vie déréglée dans la ville, ayant su qu'il était à table dans la maison
du Pharisien, apporta un vase d'albâtre plein de parfum. 38 *Et se*
tenant derrière lui, à ses pieds, tout en pleurs, elle se mit à les arro-
ser de larmes et à les essuyer avec les cheveux de sa tête, et elle les
baisait et les oignait de parfum. 39 *A cette vue, le Pharisien qui l'avait*
invité, dit en lui-même : « Si cet homme était prophète, il saurait
quelle est la femme qui le touche, et que c'est une pécheresse. »
40 *Alors Jésus lui dit : « Simon, j'ai quelque chose à te dire. »*
« Maître, parlez » dit-il. 41 *« Un créancier avait deux débiteurs; l'un*
(lui) *devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante.* 42 *Comme ils n'a-*
vaient pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous deux.
Lequel l'aimera davantage? » 43 *Simon répondit : « Celui, je pense,*
auquel il a le plus remis. » Jésus lui dit : « Tu as bien jugé. »
44 *Et, se tournant vers la femme, il dit à Simon : « Vois-tu cette*
femme? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas donné d'eau

(1) Page 491.

pour (laver) *mes pieds; mais elle, elle les a mouillés de ses larmes, et les a essuyés avec ses cheveux.* 45 *Tu ne m'as pas donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, elle n'a point cessé de me baiser les pieds.* 46 *Tu n'as pas oint ma tête d'huile, mais elle a oint mes pieds de parfum.* 47 *C'est pourquoi, je te le dis, ses nombreux péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé; mais celui à qui on pardonne peu, aime peu.* » 48 *Puis il dit à la femme :* « *Vos péchés vous sont pardonnés.* » 49 *Et ceux qui étaient à table avec lui dirent en eux-mêmes :* « *Qui est celui-ci qui remet même les péchés?* » 50 *Mais Jésus dit* (encore) *à cette femme :* « *Votre foi vous a sauvée, allez en paix.* »

Voici une des pages les plus admirables et — heureusement — les plus connues de nos Évangiles. C'est d'elle surtout qu'on pourrait dire qu'elle a converti plus de pécheurs qu'elle ne contient de lettres. Mais avant d'en aborder le commentaire moral, deux questions se posent auxquelles je ne puis éviter de donner une réponse au moins succincte : Y a-t-il eu une ou plusieurs onctions de Jésus? Qui était la femme dont Luc nous raconte ici l'action? Parmi catholiques et protestants, chez les anciens comme chez les modernes, toutes les opinions ont été soutenues (1). Je ne peux pas les exposer, encore moins les discuter; je vais simplement présenter la mienne, avec les raisons qui l'ont déterminée.

Chacun des quatre évangélistes rapporte une onction faite par une femme sur le Sauveur pendant un repas donné par un Simon : Matthieu (XXVI, 6-13), Marc (XIV, 3-7); Luc dans le passage que j'étudie, et Jean (XII, 1-11); et chacun n'en raconte qu'une. Pourquoi supposer plusieurs répétitions du même fait? Mais d'abord une telle répétition est-elle improbable? Sans recourir à d'autres textes, qui existent d'ailleurs (2), le verset 46 de notre péricope mentionne l'usage d'oindre avec

(1) On les trouvera résumées, avec les principaux arguments, dans un article de MAYOR, Dictionnaire anglais de Hastings, v° *Mary*, t. III, p. 279 et suivantes.

(2) Par exemple ps. XXII, 5 ; XLIV, 8.

de l'huile la tête d'un invité. Donc qu'il y ait eu plusieurs onctions, et toujours pendant un repas, cela n'a rien d'impossible ni d'invraisemblable. Que deux de ces repas se soient passés chez un Simon, et que ces deux Simon soient différents, cela non plus ne soulève aucune difficulté : on a compté une vingtaine de Simon dans Josèphe à cette époque, et il y en a une dizaine dans le Nouveau Testament ; on est obligé de les distinguer par une épithète comme ici, « Simon le pharisien », chez Luc, et « Simon le lépreux » dans les autres récits. Ainsi les raisons pour identifier sont sans valeur. D'autre part, les raisons pour distinguer me semblent décisives. Ce n'est pas seulement l'époque et le lieu qui diffèrent, puisque le repas chez Simon le lépreux a lieu à Béthanie, tout près de Jérusalem, et dans la semaine avant la Passion : on pourrait dire que Luc a déplacé le fait, et comme sa narration ne se rattache en rien à ce qui précède ni à ce qui suit, la réponse à la rigueur ne serait pas invraisemblable. Je n'insisterai pas non plus sur la différence des onctions, les pieds dans Luc, la tête dans Matthieu et Marc : car Jean aussi parle des pieds et raconte que Marie les a essuyés avec ses cheveux. Cependant les larmes ne sont mentionnées que dans notre Évangile, et ce détail nous amène à la divergence fondamentale des récits. La scène racontée par Luc est essentiellement une scène de pénitence et de repentir, il n'y est question que du pardon des péchés : rien de pareil dans les autres évangélistes, où l'onction est présentée comme un hommage anticipé à la sépulture de Jésus. Dans les quatre narrations, l'acte de la femme soulève les réclamations des assistants : mais à Béthanie, on proteste contre la dépense inutile ; ici, contre l'indulgence du Sauveur. Voilà donc le fond véritable de nos histoires, et je ne puis par conséquent identifier des scènes qui, malgré quelques analogies extérieures, diffèrent aussi complètement par leur sens et par leur portée.

La plupart des interprètes d'ailleurs, même aujourd'hui et parmi les critiques les plus libres (1), reconnaissent la distinc-

(1) Reuss, par exemple, page 306.

tion. L'accord n'existe plus quand on veut identifier la femme, la « pécheresse » dont parle Luc. Depuis saint Grégoire le Grand, la tradition catholique dans son ensemble nomme Marie-Madeleine, la sœur de Marthe et de Lazare, celle dont Jésus a chassé sept démons (VIII, 2), chez qui il s'est arrêté en allant à Jérusalem (X, 38-42), celle dont la prière obtint la résurrection de Lazare (Joan. XI, 29 et suiv.), la même qui fit la seconde onction à Béthanie (Joan. XII, 3), qui était au pied de la croix (Joan. XIX, 25), qui fut le premier témoin de la résurrection (Joan. XX, 11-18), celle enfin que nous appelons sainte Madeleine. Mais saint Grégoire a vécu à la fin du sixième siècle; avant lui, les Pères ne sont pas d'accord, et depuis le dix-septième siècle les divergences ont reparu, même parmi les docteurs catholiques. Rien n'est donc certain à cet égard, et je reconnais que l'Écriture ne fournit aucune preuve en faveur de l'identité, elle insinue plutôt le contraire. Si la pécheresse était Madeleine, bien connue dans l'Église primitive, pourquoi Luc ne la désigne-t-il pas? Quelques lignes après ce récit, il va la nommer parmi les femmes qui pourvoyaient aux besoins du Sauveur; comment ne fait-il alors aucune allusion à la scène précédente? Il dit que d'elle « étaient sortis sept démons »; peut-on prendre cela pour un rappel de son pardon? De même Jean, en introduisant Marie, ajoute (XI, 2) : « celle qui oignit de parfum le Seigneur, et lui essuya les pieds avec ses cheveux »; comme cette désignation précède dans son évangile le récit du repas de Béthanie, on veut y trouver la preuve d'une onction précédente, une allusion à celle de Luc par conséquent. Mais cet argument n'a pas grande valeur : les évangélistes de même ne nomment jamais Judas sans ajouter : « qui fut un traître », quoique la trahison soit arrivée bien plus tard; Jean a pu aussi bien désigner Marie par un fait postérieur.

Nous n'avons donc pas ici de raison décisive, comme il y en a pour distinguer les onctions. Cependant les considérations psychologiques m'inclinent dans le sens de saint Grégoire. La femme dont il est question dans les divers passages que j'ai rappelés montre partout un caractère identique : c'est une pas-

sionnée, mais silencieuse, une âme ardente, dont tout le feu reste à l'intérieur, capable, selon l'expression de Bossuet, des plus grands vices comme des plus grandes vertus, dévouée sans réserve, oublieuse de tout pour se consacrer au Sauveur, qui le lui rend par une amitié compatissante et tendre. Si nous acceptons cette tradition, nous y gagnons une figure admirable (1) qui passe dans notre Évangile à demi-voilée, presque toujours aux pieds du Maître, emblème incomparable de la pénitence qui par le repentir s'élève bientôt jusqu'à la contemplation la plus parfaite. Quelques critiques, surtout parmi les protestants, regardent comme impossible que Notre-Seigneur eût admis dans son intimité celle qui tout à l'heure encore était une pécheresse; c'est au contraire cette raison qui me fait croire à l'identité. Rappelons-nous qu'il n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs (v, 32); rappelons-nous le bon pasteur (xv), l'enfant prodigue (xv), le bon Samaritain (x), et tout l'Évangile. A ces paroles il fallait joindre des actes, il fallait par un exemple éclatant affirmer la générosité du pardon; voilà pourquoi j'admets le personnage unique de sainte Madeleine (2). Le récit de saint Luc est autrement touchant et instructif, il grandit jusqu'à devenir sublime, quand dans la pécheresse noyée de pleurs nous voyons déjà la sainte qui aux pieds de Jésus aura choisi la meilleure part, l'amie préférée que le Sauveur voudra associer aux plus grandes œuvres de sa vie.

36. Nous avons vu Jésus mangeant avec les publicains; le voici chez un pharisien. Luc nous l'y montrera deux fois encore (xi, 37; xiv, 1). Aucune maison n'avait plus besoin d'entendre la leçon de la miséricorde.

37-38. En Orient, aujourd'hui encore, quand il y a un festin

(1) Je ne veux pas citer les livres où la question est discutée. Je ne puis cependant m'empêcher d'indiquer la délicieuse brochure de Lacordaire sur sainte Marie-Madeleine. Je n'ai pas voulu la relire avant d'écrire ces pages; il m'aurait été impossible d'en tracer une ligne.

(2) Qu'on ne me dise pas que j'accepte tout l'Évangile pour cette même raison, parce que j'ai envie que ce soit vrai. Non, quand ça arrive, je n'en suis pas dupe; je le sais, et je le dis. Je reviendrai sur la même question plus bas, pages 313 et suivantes.

dans une maison, tous les gens du pays peuvent y assister. La pécheresse entre donc ainsi dans la salle, portant ses parfums, et s'approche du Sauveur. Les anciens mangeaient à demi-couchés sur des divans, le visage tourné vers la table et les pieds à l'extérieur. Au moment où la pauvre femme arrive vers Jésus, un sanglot brise sa poitrine, ses larmes jaillissent ; et alors prosternée sur les pieds de Notre-Seigneur, sans lever les yeux, sans dire un mot, sans demander aucun merci, elle les inonde de pleurs et les essuie avec ses cheveux. Calmée ensuite, mais toujours silencieuse, elle répand sur eux son parfum et les couvre de baisers. Cette scène dut se prolonger un certain temps, et la femme demeurait muette, inattentive à l'assistance, comme perdue dans ses émotions intérieures ; quant à Jésus, rien de sa part, ni un geste, ni une parole, ne montrait qu'il se fût aperçu du fait. Il devait à ce premier moment laisser à la coupable toute l'amertume de sa pénitence en apparence sans espoir.

39. Les sentiments du pharisien, combien d'autres les éprouvent encore au milieu de nous ! Il y a quelques années, dans une exposition de peinture, un tableau causait un véritable scandale : c'était la scène de la pécheresse que le peintre (1), usant d'un droit incontestable, avait rendue vivante et poignante en la plaçant dans un milieu contemporain. Écoutez les conversations du monde, la manière dont on apprécie la conversion d'un tel ou d'une telle qui renonce à ses désordres, le jugement qu'on porte sur l'indulgence de l'Église ; et ces rigides censeurs sont souvent les pires coupables !

40-47. Jésus prend enfin la parole. Avec quelle émotion la pécheresse dut entendre sa voix ! Qu'allait-il lui dire ? Mais non, ce n'est pas à elle qu'il s'adresse, ce n'est pas même d'elle qu'il semble être question d'abord. Elle est pardonnée, mais elle l'ignore ; il faut qu'elle boive jusqu'à la lie le calice humiliant de l'expiation. Tout à l'heure pourtant le Sauveur va se tourner

(1) M. Bérard. Ce procédé n'est pas sans danger, car il obtient un succès facile ; mais tous les artistes du Moyen Age l'ont employé.

vers elle; il ne lui parle pas encore, mais il parle d'elle, et quel éloge lui décerne le Maître qu'elle n'ose pas aborder de près! Aucune de ses larmes, aucune de ses actions n'a passé inaperçue pour celui qui rapporte sur ses épaules la brebis égarée, jusqu'à ce qu'elle entende enfin le mot de l'indulgence définitive : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

Cette dernière phrase, si célèbre, a soulevé une controverse qui dure encore. Les protestants, qui placent l'origine du salut dans la foi et non dans la charité, renversent le sens et traduisent : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, c'est pourquoi elle a beaucoup aimé ». Cette interprétation paraît en effet mieux en rapport avec la parabole qui précède, et ainsi entendue la première phrase s'oppose mieux à la seconde : « Celui à qui on pardonne peu, aime peu ». Mais la particule grecque ὅτι, employée par Luc, n'a jamais le sens de « c'est pourquoi »; elle signifie « que », « parce que », et il faut donner à la phrase la construction la plus étrange pour y trouver la signification des modernes. Non, la Vulgate a bien traduit : l'amour a précédé et amené le pardon; il va le suivre aussi et grandir dans la pécheresse jusqu'à la transformer en une des plus fidèles amies du Sauveur.

Au verset 45, le texte grec dit « depuis que je suis entré ἀφ' ἧς εἰσῆλθον, » à la première personne, et non « depuis qu'elle est entrée ». La lecture de la Vulgate semble plus naturelle; à moins qu'on ne suppose que la pécheresse était entrée avec Jésus et ses disciples, afin d'éviter l'expulsion.

48-50. Jésus s'adresse enfin à la femme; à elle, directement, il dit les paroles de pardon attendues; et pendant que les assistants discutent sur le pouvoir qu'il s'attribue, lui la renvoie en paix, purifiée et sauvée par sa foi. C'était bien la foi en effet qui était le principe premier de son salut, car c'était la foi qui avait inspiré son amour. Elle aimait, non l'homme que ses regards pouvaient contempler à cette table, mais le Rédempteur, l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; et qui le lui montrait là, sinon sa foi?

L'Évangile à son ordinaire ne dit rien des impressions de la pécheresse après son pardon. Silencieuse elle est entrée, silencieuse elle a devant tous avoué ses fautes et témoigné son repentir; silencieuse elle se retire avec les paroles de Jésus dans son cœur. A nous d'apprécier les effets que la miséricorde divine dut produire dans une telle âme; à nous de nous les approprier surtout, car y en a-t-il un seul parmi nous qui puisse dire que ce n'est pas là son histoire?

VIII. [1] *Ensuite Jésus alla par les villes et les villages* (de la Galilée), *prêchant et annonçant la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Les Douze étaient avec lui,* [2] *et quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits malins et de maladies : Marie, appelée Madeleine, de laquelle étaient sortis sept démons;* [3] *Jeanne, femme de Chusa, intendant* (de la maison) *d'Hérode; Suzanne, et plusieurs autres, qui l'assistaient de leurs biens, lui et ses disciples.*

1-3. Détails encore particuliers à Luc, qui attestent le soin qu'il a pris de se renseigner. Sans lui nous ne saurions pas de quoi vivaient Jésus et ses disciples pendant son ministère. Les femmes mentionnées ici ne nous sont pas connues autrement, excepté Madeleine, s'il est permis de l'identifier avec la pécheresse et avec la sœur de Lazare. Une raison pour cela, c'est qu'elle est toujours nommée la première, avant les autres femmes, dans tous les Évangiles, excepté Joan. XIX, 25, où la première est la mère du Sauveur. Les saintes femmes inauguraient ainsi auprès de Jésus et du collège apostolique l'œuvre de soutien et de bienveillance qu'elles ont continuée à travers les siècles. Il était d'autant plus important de la commencer que le ministère de Notre-Seigneur se modifiait profondément à cette époque. A l'extérieur, il abandonnait sa résidence fixe de Capharnaüm pour de véritables tournées de prédication; en même temps il changeait la forme intérieure de son enseignement pour substituer aux leçons directes des paraboles longuement développées.

4 Une grande foule s'étant amassée, et des gens étant venus à lui de diverses villes, Jésus leur dit en parabole : 5« *Le semeur sortit pour semer; et pendant qu'il semait, une partie de la semence tomba le long du chemin, et elle fut foulée aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent.* 6 *Une autre partie tomba sur la pierre, et, aussitôt levée, elle sécha, parce qu'elle n'avait pas d'humidité.* 7 *Une autre partie tomba parmi les épines, et les épines, croissant avec elle, l'étouffèrent.* 8 *Une autre partie tomba dans la bonne terre, et ayant levé, elle donna du fruit au centuple.* » *Après avoir ainsi parlé, il dit à haute voix :* « *Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !* » 9 *Ses disciples lui demandèrent ce que signifiait cette parabole;* 10 *il leur dit :* « *A vous il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu, tandis qu'aux autres* (il est annoncé) *en parabole, afin qu'en voyant ils ne voient point, et qu'en entendant ils ne comprennent point.* 11 *Voici ce que signifie cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu.* 12 *Le chemin qui a reçu la semence, ce sont ceux qui ont entendu la parole; mais ensuite le démon vient, et l'enlève de leur cœur, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés.* 13 *La pierre où est tombée la semence, ce sont ceux qui, entendant la parole, la reçoivent avec joie; mais ils n'ont point de racine : ils croient pour un temps, et ils succombent à l'heure de la tentation.* 14 *Les épines où la semence est tombée, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, s'en vont, et la laissent étouffer par les soucis, les richesses et les plaisirs de la vie, et ils ne portent point de fruit.* 15 *Enfin la bonne terre qui a reçu la semence, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole avec un cœur bon et excellent, la gardent, et portent du fruit avec persévérance.* 16 *Il n'est personne qui, après avoir allumé une lampe, la couvre d'un vase, ou la mette sous un lit; mais on la met sur un chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière.* 17 *Car il n'y a rien de caché qui ne se découvre, rien de secret qui ne finisse par être connu et ne vienne au grand jour.* 18 *Prenez donc garde à la manière dont vous écoutez; car on donnera à celui qui a; et à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il croit avoir.* »

Les trois synoptiques se rencontrent de nouveau (Mat. XIII, 1-23; Marc IV, 1-25), Luc comme toujours plus rapproché de

Marc. L'accord, la dépendance plutôt (1), va durer maintenant jusqu'à la fin de notre troisième partie.

D'après Matthieu et Marc, la scène se passait sur les bords du lac de Tibériade. Jésus était monté sur une barque, et de là, assis, il enseignait la foule qui se pressait sur le rivage. Je n'ai pas de commentaire à donner sur cette parabole, que Notre-Seigneur a expliquée lui-même. Je ne m'arrête qu'aux versets étrangers à la comparaison.

10. Les dernières paroles : « Afin qu'en voyant ils ne voient point, etc. », sont une allusion au texte d'Isaïe (VI, 9, 10). On a signalé l'analogie de la forme parabolique avec l'Incarnation : comme l'humanité du Sauveur, la parabole sert de vêtement au Verbe divin, elle cache à la fois et elle montre la Parole de Dieu. Cependant Jésus a-t-il vraiment voulu parler exprès de manière à n'être pas compris? Il avait deux raisons profondes pour préférer cette forme d'enseignement. D'abord par cela même qu'elle est enveloppée, la parabole, en même temps qu'elle se grave naturellement dans l'esprit comme une histoire, le provoque à la recherche et à la réflexion. Nous n'établirons pas en nous le royaume de Dieu sans des efforts personnels, pas plus dans l'ordre des idées que pour la pratique ; ce n'est pas assez que la semence tombe sur le sol, il faut que la terre travaille ce grain, l'absorbe, le transforme pour le convertir en moissons, et la parabole est excellente pour nous amener à ce travail. Ensuite n'oublions pas que tous ne sont pas égaux dans l'Église, tous n'y ont pas le même rôle ni les mêmes fonctions ; les uns enseignent, et les autres, le plus grand nombre, reçoivent cet enseignement. Aux premiers, Jésus, l'unique Maître de tous les hommes, explique les mystères de son royaume, et c'est par eux qu'il transmet sa doctrine à la foule. Il revient sur cette même idée après la même parabole, dans les versets 16-18. La lampe qui doit donner sa lumière à ceux qui entrent, le secret qui doit être connu au grand jour, telle est la mission des Apôtres et de leurs successeurs. Quant aux

(1) J'ai expliqué dans quel sens. Voy. Introduction, pages 18 et 19.

fidèles, on ne leur demande rien que d'écouter comme il faut, avertis que s'ils manquent de docilité, « même ce qu'ils croient avoir leur sera ôté ». Les hommes qui prétendent rester dans l'ordre purement naturel, soit pour les croyances, soit pour la conduite de la vie, ceux qui rejettent la révélation et qui bornent leur ambition à être d'honnêtes gens, ne garderont intactes ni les lumières ni les lois de la saine nature. N'est-ce pas une vérité d'expérience ? Est-il nécessaire de rappeler les doctrines et les mœurs de l'antiquité païenne ? Et malgré l'influence de l'Évangile à laquelle personne chez nous ne peut échapper complètement, n'avons-nous pas trop souvent les mêmes exemples sous les yeux ? « A celui qui n'a pas », et qui refuse d'avoir, « on ôtera même ce qu'il croit avoir ». Dieu sera juste en les traitant ainsi, car nul n'a le droit de mépriser ses dons.

19 *La mère et les frères de Jésus vinrent le trouver, mais ils ne purent pénétrer jusqu'à lui à cause de la foule.* 20 *On vint lui dire :*
« *Votre mère et vos frères sont là dehors, et ils désirent vous voir.* »
21 *Il leur répondit :* « *Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique.* »

Matthieu XII, 46-50 ; Marc III, 31-35. Luc a déplacé et abrégé cette péricope, que les deux autres synoptiques mettent auparavant. Marc ajoute (III, 20), qu' « ils ne pouvaient pas même prendre leur repas ».

19. Nous voyons combien était nombreuse la foule autour de Jésus, puisqu'elle rendait impossible de l'approcher.

21. La réponse de Notre-Seigneur n'est pas identique dans les différents textes. Il aurait dit d'après les deux premiers Évangiles : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères ? Voici ma mère et mes frères », en étendant la main vers ses disciples. Luc a supprimé ces paroles, il n'a gardé que celles qui suivent, répetées en commun par les trois synoptiques. Encore ma traduction n'en rend-elle pas tout à fait le sens, car en grec il n'y a pas d'article ici devant « mère » et « frères ». Il faudrait lire

plus exactement : « Ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'accomplissent sont mère et frères pour moi. » Ainsi Jésus ne renie pas ses parents naturels : seulement au-dessus de ses relations purement charnelles, il proclame l'existence d'une autre parenté selon l'esprit, et il nous apprend à lui donner la préférence. Il dira bientôt (XIV, 26) : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. » Comme toujours, avant le précepte, il nous a donné l'exemple

Mais qui sont les frères de Jésus dont il est ici question? Nous les retrouvons mentionnés plusieurs fois non seulement dans les Évangiles (Marc VI, 3; Joan. II, 12; VII, 3, 5, etc.), mais aussi dans les écrits postérieurs du Nouveau Testament (Act. I, 14, 1 Cor. IX; 5, Galat. I, 19). Ils sont quatre : Jacques, Joseph, Jude, Simon, et la tradition leur ajoute deux sœurs, dont les noms sont restés inconnus. Comment faut-il entendre ce terme de « frères du Seigneur », qui leur est appliqué dans l'Écriture?

Plusieurs témoins dans l'antiquité, à la suite de Tertullien, et parmi les modernes la plupart de ceux qui ne sont pas catholiques, ont admis une fraternité naturelle. Ils pensent qu'après la naissance de Jésus, Joseph et Marie ont eu d'autres enfants. Ils s'appuient : 1° sur le nom de « frères » répété si souvent; 2° sur la phrase de Matthieu (I, 25) : » Il (saint Joseph) ne la connut point (Marie), jusqu'à ce qu'elle enfantât son fils premier-né », qui semble supposer que des rapports conjugaux ordinaires s'établirent entre eux par la suite; 3° sur le terme de « premier-né » répété par Luc (II, 7) et appliqué par lui encore à Notre-Seigneur; 4° enfin sur la tradition primitive qui, disent-ils, jusqu'à saint Jérôme vers 383, ignorait, ou du moins hésitait à affirmer la perpétuelle virginité de Marie.

Pour un catholique, au contraire, le doute n'est pas permis. Un concile de Latran en 649 a condamné ceux qui nient que « la virginité de Marie est demeurée intacte après son enfantement »; et dans une constitution de 1555 contre les sociniens, le pape Paul IV a défini que « la bienheureuse Vierge

Marie a persévéré dans l'intégrité de sa virginité avant son enfantement, dans l'enfantement, et perpétuellement après l'enfantement. »

Les raisons de nos adversaires, en effet, sont loin d'avoir une valeur décisive. 1° En hébreu, on appelle « frères » tous les parents un peu rapprochés, les cousins germains surtout. Les exemples abondent, par exemple dans la Genèse, XIII, 8; XIV, 16; XXIX, 12, 15; XXXI, 32, 46; IV Reg. X, 13, etc. Dans tous ces passages, la version grecque des Septante porte ἀδελφός, le même mot que nos évangélistes ont employé. Donc ce mot, en style biblique, indique des cousins aussi bien que des frères. 2° En disant que saint Joseph ne connut pas Marie jusqu'à la naissance de son fils, Matthieu ne suppose point que le contraire arriva ensuite ; pas plus que si je dis : Il ne parla point jusqu'à sa mort, il faille en conclure qu'il ait parlé après sa mort. 3° Le mot grec πρωτότοκος est la traduction d'un mot hébreu qui signifie celui qui est né, non pas « avant les autres », mais « sans qu'aucun l'ait précédé »; cette phrase : Les Juifs offraient à Dieu tous leurs premiers-nés, n'implique pas nécessairement que tous les Juifs aient eu plusieurs enfants. L'expression πρωτότοκος est prise ici dans le même sens, « *qui aperit vulvam* ». 4° Comme beaucoup d'autres problèmes plus graves, la question de la virginité perpétuelle de Marie ne se posa pas devant les docteurs de l'Église primitive. Cependant il n'est pas permis de dire que la tradition ancienne, avant saint Jérôme, ignore ou combatte la croyance catholique. C'est le contraire qui est vrai. On ne nous oppose que des textes du seul Tertullien, et encore des textes qui ne sont ni clairs ni formels. Mais saint Ambroise, saint Basile, Origène enseignent que Marie est restée vierge après comme avant la naissance de Jésus ; saint Athanase lui donne la qualité de toujours vierge, ἀειπαρθένος; saint Épiphane imagine le système d'un premier mariage de saint Joseph d'où seraient nés les « frères » mentionnés par l'Évangile. Je ne peux pas établir ici une discussion sur la croyance primitive ; mais quiconque connaît la répugnance de l'Église pour les nouveautés comprendra que le succès de saint Jérôme

aurait été impossible s'il avait fait autre chose que donner une forme définitive aux convictions existant déjà avant lui.

Nous avons en outre des preuves directes dans l'Évangile. Au pied de sa croix, Jésus aperçoit sa mère avec saint Jean, et montrant le disciple qu'il aimait, il dit à Marie : « Voilà votre fils » (Joan. XIX, 26, 27). Etait-ce possible si Marie avait eu d'autres enfants ? A défaut de l'aîné, le soin de la mère leur revenait de droit. Preuve d'autant plus forte qu'en grec le mot « fils » est précédé de l'article : ἴδε ὁ υἱός σου, littéralement : « Voici le fils de toi », comme s'il lui disait : « Vous n'avez qu'un fils, et le voilà désormais. » De même dans Marc (VI, 3), lorsque les habitants de Nazareth rappellent l'origine de Jésus, ils demandent : « N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, et frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? » ὁ υἱὸς τῆς Μαρίας, καὶ ἀδελφὸς κ. τ. λ., avec l'article devant « fils », tandis qu'il n'y en a point devant « frère ». Si Marie avait eu d'autres enfants, il aurait fallu écrire : « N'est-ce pas le charpentier, fils de Marie, et frère, etc. ? » non pas : « Le fils de Marie », qui affirme indiscutablement qu'il n'y en avait qu'un.

Alors comment l'appelle-t-on « frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon (XXVI, 56) » ? Matthieu et Marc (XV, 40), nomment au pied de la croix une « Marie, mère de Jacques et de Joseph » ; ce ne peut être la mère du Sauveur, car les évangélistes n'auraient pas manqué de la mentionner, et ils ne l'auraient pas placée après Marie-Madeleine. D'un autre côté Jean écrit (XIX, 25) : « Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Cléophas ». En rapprochant ces deux textes, et en nous rappelant ce que nous avons dit ci-dessus (1) que Cléophas est le même nom qu'Alphée, l'explication est très simple : Marie, la mère de Jésus, avait une sœur nommée aussi Marie, épouse de Chalpaï, en grec Cléophas ou Alphée, et mère de Jacques, Joseph, Jude et Simon, qui étaient ainsi les cousins germains du Sauveur. Si l'on trouve étrange que deux sœurs aient porté le même nom de Marie, sans

(1) Voyez page 227.

chercher d'autres exemples, je rappellerai seulement qu'à la même époque Octavie, sœur de l'empereur Auguste, avait quatre filles dont les deux aînées s'appelaient Marcella, et les plus jeunes toutes deux Antonia. Du reste un fragment d'Hégésippe (vers 140) conservé par Eusèbe (1), nous fournit une autre hypothèse, plus plausible encore. D'après lui, Cléophas aurait été frère de saint Joseph, et Marie, mère de quatre frères, aurait été belle-sœur seulement de la sainte Vierge, ce que saint Jean a bien exprimé par le mot ἀδελφή.

Il reste pourtant encore une difficulté. Jean dit formellement (VII, 5) que « ses frères ne croyaient pas en lui ». Cependant Jacques et Jude sont comptés parmi les Douze, et après l'Ascension Simon succéda à son frère Jacques comme évêque de Jérusalem. Il semble donc que ce ne soient pas les mêmes personnages. Mais d'un autre côté on ne peut guère admettre côte à côte deux familles contemporaines où trois frères se seraient appelés semblablement Jacques, Jude et Simon. N'est-il pas plus vraisemblable que chez les cousins de Jésus, comme chez d'autres peut-être, la foi était incertaine et vacillante, très ferme à certaines heures, obscure aussi et chancelante parfois ? N'avons-nous pas des exemples pareils encore sous nos yeux ? Cela s'accorde avec Marc, qui entre l'élection des Douze et le passage que je suis en train de commenter, raconte (III, 21) que « les parents de Jésus voulaient se saisir de lui, car ils disaient : « Il est hors de sens. »

On me pardonnera cette longue discussion. Je la devais à l'autorité de l'Église, et à l'honneur de celle que nous invoquons comme la Vierge fidèle, la mère très chaste et sans souillure. Comment après sa maternité divine, Marie aurait-elle pu donner naissance à d'autres enfants ? Y a-t-il une femme qui le croirait? Et n'est-ce pas leur sentiment qui doit faire règle ici ?

[22] *Un jour, il monta dans une barque avec ses disciples, et leur dit : « Passons de l'autre côté du lac. » Et ils se mirent en mer.* [23] *Pen-*

(1) *Hist. eccl.*, III, 11.

dant qu'ils naviguaient, il s'endormit; et un vent impétueux s'étant élevé sur le lac, la barque s'emplissait d'eau, et ils étaient en péril. 24 *S'approchant donc, ils le réveillèrent en disant : « Maître, nous périssons! » S'étant levé, il commanda au vent et aux flots agités, et ils s'apaisèrent, et il se fit un grand calme.* 25 *Puis il leur dit : « Où est votre foi? » Saisis de crainte et d'étonnement, ils se disaient les uns aux autres : « Quel est donc celui-ci qui commande au vent et à la mer, et ils lui obéissent? »*

Marc IV, 35-40 ; Matthieu, VIII 23-27. Les trois synoptiques vont nous montrer la puissance de Jésus successivement sur la nature, sur les démons, sur la maladie, et sur la mort. Identique aux autres pour le fond, la narration de Luc présente toujours le mélange d'hébraïsmes et d'idiotismes particuliers que j'ai déjà signalé.

22. D'après Marc, c'était le soir du même jour.

23. Voici l'unique circonstance où Jésus nous apparaisse endormi. Hors le péché, il a vraiment connu toutes nos faiblesses. Quant à la tempête subite dont parle l'Évangile, les faits de ce genre ne sont pas rares sur le lac de Tibériade, à cause de la dépression du sol (1).

24. Jésus dort, le vent souffle, et nous voyons chez les disciples la foi hésitante, qu'une circonstance grave suffit à ébranler. Ce qui m'étonne toujours, c'est l'étonnement des critiques devant les détails de ce genre : connaissent-ils donc si peu le cœur humain ? On croit, aussi longtemps que la lumière rayonne dans une âme ; viennent les heures sombres, et la foi vacille, elle semble périr. Du moins, c'est à Jésus que les disciples ont recours dans leurs appréhensions. Et Jésus en effet rétablit le calme.

Le sens profond de cet épisode est évident, je me borne à l'indiquer d'un mot. La barque secouée par la tempête, où Jésus se trouve, mais endormi et comme indifférent, c'est l'âme chrétienne au milieu des tentations ; et c'est aussi l'Église, bal-

(1) Voir Introduction, page 75.

lottée par les vents du siècle, toujours près de périr. Ne craignons rien pourtant : il va se lever et dire un mot ; les vents tomberont, les flots s'apaiseront, et il se fera un grand calme, qui attestera encore une fois la puissance divine de notre Sauveur.

[26] *Ils abordèrent ensuite au pays des Gadaréniens, qui est vis-à-vis de la Galilée.* [27] *Lorsque Jésus fut descendu à terre, il vint au-devant de lui un homme de la ville qui était depuis longtemps possédé du démon; il ne portait aucun vêtement et n'avait point d'autre habitation que les sépulcres.* [28] *Aussitôt qu'il eut aperçu Jésus, il vint se prosterner à ses pieds, et s'écria à haute voix : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut? De grâce, ne me tourmentez point. »* [29] *Car Jésus commandait à l'esprit impur de sortir de cet homme. Depuis longtemps* (l'esprit) *l'emportait avec lui, et quoiqu'on le gardât lié de chaînes et les fers aux pieds, il rompait ses liens et le démon l'entraînait dans les lieux déserts.* [30] *Jésus lui demanda : « Quel est ton nom? » Il lui dit : « Je m'appelle Légion; » car beaucoup de démons étaient entrés en lui.* [31] *Et ces démons priaient Jésus de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme.* [32] *Or, il y avait là un nombreux troupeau de porcs qui paissaient sur la montagne; ils le prièrent de leur permettre d'y entrer; et il le leur permit.* [33] *Sortant donc de cet homme, les démons entrèrent dans les pourceaux; et le troupeau, prenant sa course, se précipita par les pentes escarpées dans le lac, et s'y noya.* [34] *A cette vue, les gardiens s'enfuirent, et en portèrent la nouvelle dans la ville et dans les villages.* [35] (Plusieurs) *sortirent pour voir ce qui était arrivé; ils vinrent à Jésus, et trouvèrent l'homme de qui les démons étaient sortis, assis à ses pieds, vêtu et sain d'esprit; et ils furent remplis de frayeur.* [36] *Les témoins de ce fait leur racontèrent aussi comment le démoniaque avait été délivré de la légion.* [37] *Alors tous les habitants du pays de Gadara le prièrent de s'éloigner d'eux, parce qu'ils étaient saisis d'une grande crainte. Jésus monta donc la barque pour s'en retourner.* [38] *Et l'homme de qui les démons étaient sortis le priait de l'admettre à sa suite; mais Jésus le renvoya en disant :* [39] *« Retourne dans ta maison, et raconte tout ce que Dieu a fait pour toi. » Et il s'en alla, et publia par toute la ville ce que Jésus lui avait fait.*

Marc v, 1-20 ; Matthieu viii, 28-34. Comme d'ordinaire, notre Évangile se rapproche tout à fait de Marc ; évidemment ils ont une source commune. Matthieu est plus abrégé, et il introduit deux démoniaques : c'est un exemple des doublets qui sont fréquents chez lui.

26. Selon son habitude, Luc ajoute, pour ses lecteurs étrangers, une petite note géographique au nom de la localité. Sur ce nom lui-même, les manuscrits ne sont pas d'accord. Il faut écarter la ville de Gerasa dans la Pérée, trop éloignée du lac. Les modernes en général placent l'événement à Kersac, située sur le rivage, avec des rochers et des cavernes qui répondent à la description de l'Évangile.

27. Il faut en rapprocher le verset 29 pour connaître l'état du malheureux possédé ; une véritable folie furieuse s'était emparée de lui.

28. « Qu'y a-t-il entre vous et moi ? » Question ordinaire des possédés. Mais le terme « Le Dieu Très Haut » est plutôt une expression usitée dans le monde païen.

30. En lui demandant son nom, Jésus peut avoir eu un double but : le rappeler au sentiment de sa personnalité, et montrer à ses disciples la gravité du mal. C'est le démon qui répond, et il emploie un mot, « légion », qui n'est ni araméen, ni grec, mais romain.

34. Marc évalue à deux mille le nombre des animaux. Rappelons-nous que le porc était impur d'après la loi juive. La présence d'un tel troupeau indique donc que nous sommes en terre païenne, ou plutôt dans un pays où le respect pour les prescriptions de Moïse avait disparu ; ces Israélites violaient leur loi ouvertement. Peut-être cette circonstance explique-t-elle la sévérité dont Jésus fit preuve à leur égard. Il faut bien avouer du reste que toute cette partie du récit reste pour nous fort obscure. Comment les démons sont-ils mieux dans les pourceaux que dans l'abîme, c'est-à-dire dans l'enfer ? Comment s'emparent-ils de ces animaux ? D'où leur vient l'idée bizarre de les précipiter dans le lac et de les noyer ? Je ne connais aucune explication entièrement satisfaisante, et j'aime mieux

adorer en silence que de discuter ce que je ne comprends pas.

38-39. Jésus n'admet pas à sa suite tous ceux qui le demandent, il donne à chacun sa mission, en rapport avec sa nature et avec ses forces. Seulement tandis qu'en Galilée il imposait le silence à ceux qu'il avait guéris, ici, dans une région plus qu'à demi païenne, il veut que le miracle soit publié partout. Notons encore un rapprochement intéressant : le Sauveur avait dit : « Raconte ce que Dieu a fait », et, ajoute l'évangéliste, cet homme « publia ce que Jésus lui avait fait ».

Je ne veux pas le dissimuler : ce miracle, aujourd'hui, est un scandale pour bien des lecteurs. Non seulement les détails nous embarrassent et nous choquent ; mais en quoi, demande-t-on, un pareil récit diffère-t-il de ceux que nous écartons sans discussion dans les apocryphes ? Vous nous dites (1) que les miracles de Jésus, les vrais, ne sont pas seulement des prodiges, mais des œuvres d'amour et de miséricorde, qu'ils renferment toujours, par-dessous la merveille de puissance, une leçon de haute moralité. Où trouvez-vous donc ici rien de semblable ? Dans la « légion » de démons, dans le vil troupeau dont ils s'emparent, dans la noyade furieuse où ils l'entraînent, ne touchons-nous pas du doigt la légende populaire, le produit d'une imagination bizarre et surexcitée ? Et ne sommes-nous pas en droit dès lors de conclure à une origine analogue pour tous les faits du même genre ?

Assurément, si l'Évangile ne contenait que cet unique miracle, ou s'il n'en racontait que de semblables, je n'aurais pas entrepris de le commenter. Mais ce fait qui nous déconcerte est le seul ; à côté, nous en trouvons d'autres au contraire, à toutes les pages, qui nous ravissent par la bonté qu'ils attestent et par le sens profond que nous y découvrons. Qu'on me présente dans un écrin une pierre mal taillée au milieu de bijoux admirables, en m'imposant de prendre ou de laisser le tout : y a-t-il un homme sensé qui hésitera ? Telle est en réalité notre situation. Non, nous n'avons pas le droit de rejeter tous les miracles de

(1) Voir Introduction, page 46.

l'Évangile parce que nous en trouvons un qui nous étonne ; mais nous avons le devoir d'accepter celui-là sans le comprendre, à cause des autres qui visiblement viennent de Dieu. Est-il du reste impossible d'indiquer la portée morale de notre récit ? Qui sait si Jésus n'a pas voulu ici, comme dans l'histoire du figuier frappé de stérilité (Matt. XXI, 18, 20), nous donner sur des êtres inférieurs un exemple des châtiments que les hommes ont à redouter ? C'est la pensée de Bossuet (1) : « Jésus-Christ, dit-il, ne voulait pas sortir de ce monde, sans faire voir des effets sensibles de sa malédiction, voulant faire sentir ce qu'elle pouvait : mais par un effet admirable de sa bonté, il frappe l'arbre (le figuier) et épargne l'homme. Ainsi quand il voulut faire sentir combien les démons étaient malfaisants et jusqu'où allait leur puissance lorsqu'il leur lâchait la main, il la fit paraître sur un troupeau de pourceaux que les démons précipitèrent dans la mer. Qu'il est bon et qu'il a de peine à frapper l'homme ! Ne contraignons pas le Sauveur contre son inclination à étaler sur nous-mêmes l'effet de sa colère vengeresse. » Ayons donc la sagesse de reconnaître humblement notre ignorance, à peu près absolue lorsqu'il s'agit du monde invisible ; et n'allons pas imiter par orgueil ce que la peur inspira aux Gadaréniens, lorsqu'ils « prièrent le Sauveur de s'éloigner d'eux ». Jésus accorda leur demande et s'en retourna. N'était-ce pas pour eux, ne serait-ce pas pour nous la pire de toutes les infortunes ?

40 *Lorsque Jésus fut de retour, le peuple l'accueillit avec joie, car*
tous l'attendaient. 41 *Et voilà qu'un homme nommé Jaire, qui était*
chef de la synagogue, vint se jeter à ses pieds, le priant d'entrer dans
sa maison, 42 *parce qu'il avait une fille unique, d'environ douze ans,*
qui se mourait. Comme Jésus y allait, et qu'il était pressé par la
foule, 43 *une femme, affligée d'un flux de sang depuis douze ans, et*
qui avait dépensé tout son bien en médecins, sans qu'aucun (d'eux) *eût*
pu la guérir, 44 *s'approcha de lui par derrière et toucha la houppe de*
son manteau. A l'instant son flux de sang s'arrêta. 45 *Et Jésus dit :*

(1) *Méditations sur l'Évangile*, la dernière semaine, 20e journée.

« Qui m'a touché? » Tous s'en défendant, Pierre et ceux qui étaient avec lui dirent : « Maître, la foule vous entoure et vous presse, et vous demandez : Qui m'a touché? » [46] *Jésus dit : « Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une vertu était sortie de moi. »* [47] *Se voyant découverte, la femme vint toute tremblante se jeter à ses pieds, et raconta devant tout le peuple pourquoi elle l'avait touché, et comment elle avait été guérie à l'instant.* [48] *Et Jésus lui dit : « Ma fille, votre foi vous a sauvée, allez en paix. »* [49] *Comme il parlait encore, quelqu'un vint trouver le chef de la synagogue, disant : « Ta fille est morte, ne donne pas au Maître plus de peine. »* [50] *Jésus, ayant entendu cette parole, dit au père de la jeune fille : « Ne crains pas, crois seulement, et elle sera sauvée. »* [51] *Arrivé à la maison, il ne laissa personne entrer avec lui, si ce n'est Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère de la jeune fille.* [52] *Or, tous pleuraient et se lamentaient sur elle. Jésus dit : « Ne pleurez point; la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. »* [53] *Et ils se moquaient de lui, sachant bien qu'elle était morte.* [54] *Alors, la prenant par la main, il dit à haute voix : « Enfant, lève-toi. »* [55] *Et son esprit revint en elle, et elle se leva à l'instant; et Jésus ordonna de lui donner à manger.* [56] *Son père et sa mère furent dans le ravissement, et il leur recommanda de ne dire à personne ce qui était arrivé.*

Luc suit toujours Marc (v, 21-43). Matthieu rapporte aussi les mêmes faits (ix, 18-26), mais plus brièvement, et pas à la même époque. Notons que, si Luc incontestablement emploie la même source que Marc, il l'arrange pourtant à sa façon. Nous en avons la preuve dans la répétition des idiotismes qui lui sont familiers. D'ordinaire je les passe sous silence pour ne pas fatiguer le lecteur; on me pardonnera d'en donner la liste ici d'après Plummer (1) :

40. ἐν δὲ τῷ avec l'infinitif, ὑποστρέφειν, ἀπεδέξατο, ἦσαν avec un participe, πάντες, προσδοκῶντες; 41 : καὶ ἰδού, καὶ οὗτος, ὑπῆρχεν, παρὰ τοὺς πόδας; 42 : καὶ αὐτή, ἐν δὲ τῷ avec l'infinitif; 43 : οὐκ ἴσχυσεν; 44 : ἔστη dans un sens médical, παραχρῆμα; 45 : πάντων,

(1) Page 233.

ἐπιστάτα ; 46 : ἐξηλθεῖν ἀπό ; 47 : ἀπήγγειλεν, ἐνώπιον, παντός, τοῦ λαοῦ, ἰάθη, παραχρῆμα ; 50 : μὴ φοβοῦ ; 51 : σύν, etc.

Des deux miracles qui nous sont rapportés, la résurrection ne demande pas de commentaires. J'ai déjà indiqué (1) le sens vrai des résurrections opérées par le Sauveur : elles sont l'image dans l'ordre physique des âmes innombrables qu'il a rappelées à la vie après le péché. Ici la mort est récente ; aussi, dès que l'enfant se lève, « Jésus ordonne de lui donner à manger » ; la communion après la pénitence, la nourriture eucharistique pour fortifier cette âme qui vient de renaître et qui aura de nouvelles épreuves à affronter. Remarquons aussi le soin avec lequel Notre-Seigneur cherche à cacher son miracle : il nie le décès et lui substitue un simple sommeil ; il laisse la foule au dehors, il écarte même ses disciples excepté trois ; il recommande le secret. Croit-on qu'une légende populaire aurait présenté les choses ainsi ?

Mais alors pourquoi Jésus tient-il avec l'hémorrhoïsse une conduite précisément opposée ? Car c'est bien lui qui l'oblige à se déclarer. Qu'il ait opéré la guérison par une sorte de vertu magique, comme une influence magnétique découlée de son corps, et pas même de son corps, mais « de la houppe de son manteau (2) », sans aucune participation de sa volonté, non seulement l'Évangile ne nous oblige pas à le croire, mais il indique formellement le contraire. Si « une vertu est sortie de Jésus », c'est que lui-même l'a voulu ainsi ; autrement tous ceux qui l'entouraient et le pressaient, comme dit saint Pierre, auraient éprouvé le même effet. Il connaît donc la guérison opérée, et quand il demande : « Qui m'a touché ? » ce n'est pas qu'il l'ignore, c'est qu'il veut amener un aveu, et nous donner ainsi une importante leçon. N'oublions pas qu'au témoignage des Pères, les miracles de Jésus, en même temps qu'ils sont

(1) Page 243.

(2) Ce manteau était une pièce d'étoffe carrée, aux quatre coins de laquelle il y avait des houppes formées de trois fils blancs et un fil violet. On s'enveloppait dans ce burnous de telle façon que deux des houppes retombaient par devant et deux derrière.

des faits, sont aussi des symboles; nous ne devons pas seulement les croire, nous devons chercher à les comprendre, en interprétant pour le salut de nos âmes l'œuvre accomplie pour la guérison des corps. Vus ainsi, les moindres détails de notre récit présentent un sens profond et tout chrétien. Comme la maladie dont souffre la pauvre femme, le péché, certain péché surtout, n'est pas seulement une infirmité, il est une honte aussi : honte salutaire avant la faute, lorsqu'elle nous empêche de la commettre, honte détestable après la chute, qui arrête sur nos lèvres l'aveu nécessaire pour la réparer. Voyez comme cette malheureuse est attentive à se cacher; elle vient au milieu de la foule, par derrière, touche le vêtement et se retire, se dissimule plutôt, heureuse d'être guérie et qu'on n'en sache rien. Elle avait la foi, elle avait un ardent désir d'être délivrée de ses misères; une guérison immédiate a été la récompense de ses dispositions. Cependant Jésus ne peut accepter le lâche silence où l'orgueil enferme le repentir; il exige, il impose l'aveu; et quand « tremblante à ses pieds », la femme a raconté le miracle, alors seulement elle entend la parole, le « allez en paix », qui va la rassurer pour toujours. Pour nous, catholiques, qui connaissons la confession, cette histoire n'est-elle pas transparente?

D'après l'Évangile apocryphe de Nicodème, cette femme aurait été Véronique, la même qui plus tard aurait essuyé le visage de Jésus pendant la Passion, sur la voie douloureuse. Eusèbe (1) parle de statues qu'elle aurait fait élever à Panéas, sa ville natale, pour représenter sa guérison, et les historiens suivants ont enrichi sur cette histoire. Tout cela est peut-être vrai : mais l'Évangile n'en dit rien.

(1) *Hist. eccl.*, VII, 18.

QUATRIÈME SECTION

JUSQU'AU DÉPART POUR JÉRUSALEM

(IX, 1-50)

IX. [1]*Ayant assemblé les douze* (Apôtres), *Jésus leur donna puissance et autorité sur tous les démons, et le pouvoir de guérir les maladies.* [2]*Et il les envoya prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades,* [3]*et il leur dit : « Ne prenez rien pour le voyage, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'ayez point deux tuniques.* [4]*Dans quelque maison que vous entriez, demeurez-y jusqu'à ce que vous partiez de ce lieu.* [5]*Si l'on refuse de vous recevoir, sortez de cette ville et secouez même la poussière de vos pieds en témoignage contre eux. »* [6]*Les disciples étant partis, allèrent de village en village, prêchant l'Évangile et opérant partout des guérisons.*

Marc VI, 7-13. Matthieu donne les mêmes avis, mais il les fait précéder de la liste des Douze, et il ajoute à la suite un long discours que nous retrouverons ailleurs par fragments dans notre Évangile.

1. Le mot employé par Luc « ayant assemblé les Douze », indique une sorte de conseil. On règle, sous la présidence de Jésus, la manière dont se feront les missions.

2. Soin simultané des âmes et des corps. On prêche toujours dans le monde le royaume de Dieu, mais les guérisons miraculeuses ont cessé. Ne peut-on pas dire cependant que nos missionnaires portent encore les deux mêmes bienfaits dans les contrées sauvages où ils arrivent?

3-5. Ces versets marquent les conditions de la prédication, non le fond de l'enseignement, qui a été indiqué dans le Discours sur la montagne. Partez tels que vous êtes, dit Notre-Seigneur, et ayez confiance en Dieu. Il y a d'ailleurs quelques divergences entre les différents textes. Ainsi Marc permet un bâton,

tandis que Luc l'interdit; Luc ne dit rien des chaussures, que Matthieu et Marc avaient mentionnées; au lieu d'argent, Marc parle de pièces d'airain, de menue monnaie. Ces détails n'ont point d'importance, non plus que la variante de la Vulgate qui, en parlant de la maison où ils seront entrés, ajoute : « Demeurez-y et n'en sortez pas », tandis que ma traduction se rapproche du grec : « Demeurez-y et sortez de là même. »

6. Ainsi les Apôtres ont fait, sous la direction du Maître et dans son voisinage, l'apprentissage de leur vie de missionnaires. Jésus les préparait de toutes façons pour l'œuvre qu'ils auraient à continuer après son retour vers son Père.

[7]*Cependant Hérode le tétrarque entendit parler de tout ce que faisait Jésus, et il ne savait que penser; [8]car les uns disaient : « Jean est ressuscité des morts »; d'autres : « Élie a paru »; d'autres : « Un des anciens prophètes est ressuscité ». [9]Hérode dit : « Quant à Jean, je l'ai fait décapiter. Quel est donc cet homme de qui j'entends dire de telles choses? » Et il cherchait à le voir.*

Marc VI, 14-16, Matthieu XIV, 1, 2. Après quoi, tous deux racontent la mort de saint Jean-Baptiste. Saint Luc n'en parle pas, sans doute parce que ce récit intéressait moins ses lecteurs.

7. Selon les meilleurs manuscrits, Hérode entendit parler de tout ce qui se faisait, en supprimant « Jésus », et cette leçon paraît plus naturelle. Les prédications des Apôtres, leurs miracles durent produire dans tout le pays une agitation dont la cour fut informée.

8 et 9. Nous allons retrouver tout à l'heure ces croyances populaires. Au fond, on attendait le Messie; et comme Jésus ne prenait pas le rôle qu'on attribuait par avance au roi d'Israël, l'opinion se rejetait sur les personnages secondaires, Jean, Élie, un des prophètes. Quant à Hérode, il hésitait. « Il cherchait à voir Jésus »; ce mot nous prépare à la scène qui sera racontée pendant la Passion.

[10]*Les Apôtres, à leur retour, racontèrent à Jésus tout ce qu'ils*

avaient fait. Il les prit avec lui et se retira à l'écart dans un lieu désert, près de Bethsaïde. [11]*Lorsque le peuple l'eut appris, il le suivit; Jésus les accueillit, et il leur parla du royaume de Dieu, et rendit la santé à ceux qui en avaient besoin.* [12]*Comme le jour commençait à baisser, les Douze vinrent lui dire : « Renvoyez le peuple, afin que se répandant dans les villages et les hameaux d'alentour, ils y trouvent un abri et de la nourriture; car nous sommes ici dans un lieu désert. »* [13]*Il leur répondit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » Ils lui dirent : « Nous n'avons que cinq pains et deux poissons... à moins peut-être que nous n'allions acheter de quoi nourrir tout ce peuple! »* [14]*Car il y avait environ cinq mille hommes. Jésus dit à ses disciples : « Faites-les asseoir par groupes de cinquante. »* [15]*Ils lui obéirent, et les firent tous asseoir.* [16]*Alors Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, et levant les yeux au ciel, il les bénit, les rompit et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuassent au peuple.* [17]*Tous mangèrent et furent rassasiés, et des morceaux qui restaient, on emporta douze corbeilles pleines.*

Par une exception unique, ce miracle est raconté dans les quatre Évangiles : Matth. XIV, 13-21; Marc VI, 30-44, et Joan. VI, 1-13. Un cœur chrétien n'aura pas de peine à deviner la raison de ce privilège ; du reste Jean l'indique expressément en plaçant de suite après la nourriture corporelle, et à son occasion, l'annonce du pain qui doit vivifier les âmes dans l'Eucharistie. Assurément Notre-Seigneur y pensait ; nous y pensons aussi nous-mêmes, surtout quand nous lisons dans saint Jean que la fête de Pâque était proche : Pâque, l'époque où Jésus devait instituer le repas eucharistique, où des millions et des millions de chrétiens depuis des siècles ont reçu la nourriture mystérieuse. Cependant aucun des trois synoptiques n'y fait la moindre allusion ; ils racontent le fait simplement, comme toujours, et le livrent à nos réflexions. Quant aux explications rationalistes, il serait peu généreux de les réfuter ; dire avec Renan (1) qu'à l'exemple des disciples, chacun tira ses petites

(1) *Vie de Jésus*, éd. 1863, page 198.

provisions, on les mit en commun, et « grâce à une extrême frugalité la troupe sainte y vécut » (et les douze corbeilles recueillies ensuite?). n'aurait-il pas mieux valu nier le fait? Seulement c'était difficile, à cause de l'accord des quatre récits. Il n'y a pas dans l'histoire évangélique d'événement mieux attesté que celui-ci ; mais il n'y en a pas non plus dont le caractère franchement surnaturel soit plus évident ni plus incontestable.

10. Au retour de ses apôtres, Jésus, pour les reposer, les emmène à l'écart : véritable retraite qu'ils doivent faire dans la compagnie du Maître. Luc est seul à mentionner Bethsaïda, et encore les manuscrits ne sont pas d'accord ; Plummer (1) cite cinq leçons différentes. Comme d'après les trois autres évangélistes Jésus avait traversé en bateau, tandis que le peuple suivait par le rivage, la Bethsaïda indiquée ici n'est pas la patrie de Pierre ; il s'agit d'une autre Bethsaïda, sur la rive orientale, que nous connaissons par Josèphe (2) et par Pline (3), que le tétrarque Philippe avait fait rebâtir un peu à l'est de l'embouchure du Jourdain, et qu'il avait surnommée Julias, en l'honneur de la fille d'Auguste.

11. Jésus renonce à sa retraite, pour parler du royaume de Dieu et pour guérir les malades. D'après le verbe grec, il accueille même la foule avec bienveillance.

12 et 13. Dans Jean, c'est Philippe qui parle au nom des Douze ; l'avis des cinq pains et des deux poissons est donné par André.

14 et 15. Les trois autres évangélistes ont remarqué l'herbe abondante en cet endroit, à cette époque de l'année. Les hommes s'asseoient à part, selon l'usage juif, par groupes de cinquante, et il fut facile de les compter.

16. L'action de grâces, la bénédiction, la rupture des pains, leur distribution par les mains des apôtres, autant de détails signalés unanimement par les synoptiques. Peut-on s'empêcher de rappeler que nous les retrouverons, les mêmes, à la dernière

(1) Page 243.
(2) *Antiq.*, XVIII, 2, 1 ; *Bell. Jud.*, III, 10, 7.
(3) V, 15.

Cène, quand le pain que Jésus donnera sera « sa chair pour la vie du monde ? »

17. Nos quatre récits s'accordent enfin sur la conclusion : les cinq mille hommes rassasiés, et les douze corbeilles remplies avec les restes du repas.

Ce miracle marque l'apogée de la vie humaine du Sauveur. Son influence jusqu'ici a toujours été croissant; nous allons la voir décliner peu à peu. Ses adversaires vont s'exaspérer de plus en plus, tandis que la foule, malgré quelques retours passagers, le délaissera, puis le poursuivra jusqu'aux extrêmes fureurs de la Passion. Jésus lui-même ne s'y est pas trompé, comme nous allons le voir.

[18]Un jour qu'il priait dans un lieu solitaire, ayant ses disciples avec lui, il leur fit cette question : « Qui dit-on que je suis? » [19]Il répondirent : « Les uns disent Jean-Baptiste; d'autres, Élie; d'autres, qu'un des anciens prophètes est ressuscité. » [20]Et vous, leur demanda-t-il, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre répondit : « Le Christ de Dieu. » [21]Mais il leur enjoignit d'un ton sévère de ne le dire à personne. [22]« Il faut, ajouta-t-il, que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté par les Anciens, par les Princes des prêtres et par les Scribes, qu'il soit mis à mort et qu'il ressuscite le troisième jour. [23]Puis, s'adressant à la foule; il dit : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour, et me suive. [24]Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la sauvera. [25]A quoi sert-il à un homme de gagner le monde entier, s'il se ruine ou se perd lui-même? [26]Et si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira de lui, lorsqu'il viendra dans sa gloire, et dans celle du Père et des saints anges. [27]Je vous le dis en vérité, quelques-uns de ceux qui sont ici présents ne goûteront point la mort, qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu.

Marc VIII, 27-39, Matthieu XVI, 13-28. Entre la péricope précédente et celle-ci, ces deux évangélistes placent un long récit, près de deux chapitres (Matt. XIV, 22-XVI, 12; Marc VI, 45-VIII,

26), dont nous ne trouvons rien dans Luc ; puis à partir de notre verset 18 jusqu'au verset 50, l'accord se retrouve à peu près complet entre les trois synoptiques. Comment expliquer ces divergences, au milieu de concordances indiscutables ? Les critiques ont proposé bien des systèmes ; celui de Godet (1) me paraît le plus vraisemblable. Nous savons que dans la communauté chrétienne primitive, les récits de la vie du Sauveur formaient la base de l'enseignement. Ces récits devaient être disposés par cycles, dont les matières se rattachaient les unes aux autres soit par la chronologie, soit par la ressemblance des sujets. Luc a pu ignorer un ou plusieurs de ces cycles, comme il en a connu d'autres, tous ceux de notre quatrième partie, que les premiers évangélistes n'ont pas possédés. Au fond, il faut bien admettre que le problème de la composition de nos Évangiles gardera toujours quelque chose d'obscur. La question de leur crédibilité est heureusement toute différente, aussi claire et certaine que la première reste hypothétique. Il en est de même dans toutes les sciences : personne ne doute des phénomènes de l'électricité ; est-on également assuré de la théorie des deux fluides ?

18. Matthieu et Marc placent les faits suivants près de Césarée de Philippe, au nord et en dehors de la Galilée, dans la région où se trouvent les sources du Jourdain. A la suite de la mort de Jean-Baptiste, Jésus avait quitté pour quelque temps les états d'Hérode ; il voyageait dans les contrées presque païennes de la Tétrarchie de Philippe. Il priait, nous dit Luc, et la circonstance en valait la peine. Il se trouvait devant un pas décisif dans l'établissement de son œuvre : se faire reconnaître expressément par ses disciples, et en même temps les amener à comprendre que sa royauté messianique serait d'un caractère tout opposé à celui qu'ils attendaient. Le premier point, proclamer le Messie, ne présentait pas de difficulté ; mais faire accepter un Messie souffrant, crucifié, avec les conséquences pratiques qui en résultent, nous-mêmes sommes-nous sûrs d'y être arrivés ?

(1) Pages 574-577.

19-20. Jésus interroge indirectement d'abord, afin de préparer sa vraie question : « Et vous ? » C'est Pierre qui répond au nom de tous : c'est lui qui le premier prononce cette confession sur laquelle la foi des siècles est bâtie : « Vous êtes le Christ de Dieu », et dans Matthieu qui est ici le plus complet : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Luc supprime la réponse du Sauveur, l'autorité donnée à Pierre, les clefs remises entre ses mains, l'Église reposant sur lui et inébranlable aux assauts de l'enfer. S'il avait seul omis ce passage, on ne manquerait pas d'y voir la trace de l'opposition entre saint Paul et saint Pierre ; mais Marc, le disciple, le secrétaire de Pierre, ne le donne pas non plus. Cette raison n'explique donc pas le silence de nos Évangiles : il y en a eu une autre, que nous ignorons.

21-22. Aussitôt cet acte de foi obtenu, le Sauveur en exige un autre, plus difficile et plus pénible. Le Messie, oui, je le suis ; mais non pas un Messie tel que vous l'espérez, un roi de la terre, qui vous donnerait part à sa puissance, à ses richesses, à ses plaisirs ; le Fils de l'homme doit souffrir, doit être rejeté, doit être mis à mort. Jésus les ménage encore en ne parlant pas de son crucifiement, et il annonce sa résurrection. Mais comment les Apôtres pouvaient-ils y croire ? Luc omet encore ici un détail rapporté à la fois par Matthieu et par Marc : la résistance de saint Pierre à l'annonce des tourments, et les reproches de Jésus. Mais tous trois unanimement donnent ce qui va suivre.

23-26. C'est la loi du renoncement posé comme principe fondamental de la vie chrétienne. Avouons que Jésus a une étrange façon d'attirer ses disciples : « Si quelqu'un veut venir après moi », notons qu'il ne s'adresse plus à quelques-uns, mais à la foule, à tous ; « qu'il se renonce lui-même », c'est le premier point, faire abnégation de nos goûts, de nos désirs, de nos préférences ; « qu'il porte sa croix », accepter la souffrance, l'humiliation, tout ce qui nous est pénible enfin, et cela « chaque jour », sans nous lasser, sans nous attendre à mieux, ni le chercher jamais ; « et qu'il me suive », marchant là où je le conduirai, faisant ma volonté, acceptant mes directions et non

les siennes. Ajoutons seulement que Jésus, comme toujours, n'impose la leçon qu'après avoir donné l'exemple.

Les paroles suivantes, la maxime paradoxale sur les deux vies, celle qu'il faut perdre pour sauver l'autre, ne sont pas seulement dans les trois synoptiques, Jean les reproduit (XII, 351), et Luc les a répétées encore ailleurs (XVII, 33.).

Le fond de tout ce passage, un des plus célèbres de l'Évangile, c'est la vanité, la non-importance du temps au regard de l'éternité. Que vaut en effet tout ce qui passe, au prix de ce qui ne passe pas? Les mathématiciens eux-mêmes l'affirment : comparé à une quantité infinie, un nombre fini, si grand qu'il soit, donne un rapport nul, égal à zéro. Jésus au fond ne dit pas autre chose; mais combien cette vérité, quoique évidente, a de peine à entrer dans nos esprits!

27. Le Sauveur termine son exhortation en affirmant l'arrivée prochaine du royaume de Dieu. Que faut-il entendre par ce mot? La transfiguration? La ruine de Jérusalem avec la fondation de l'Église? L'établissement du royaume de Dieu dans la conscience personnelle des auditeurs? Tous ces sens sont vrais, je crois; et aussi la parousie, le retour glorieux de Jésus venant régner avec ses élus, mais à la condition de renvoyer à la fin des temps cette réalisation définitive, dont les autres événements devaient donner prochainement la figure.

[28] *Environ huit jours après qu'il eut dit ces paroles, Jésus prit avec*
lui Pierre, Jacques et Jean, et monta sur la montagne pour prier.
[29] *Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage changea, et ses vêtements*
devinrent éblouissants de blancheur. [30] *Et voilà que deux hommes con-*
versaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie, [31] *apparaissant dans la*
gloire; ils s'entretenaient de sa mort, qui devait s'accomplir à Jérusa-
lem. [32] *Pierre et ses* (deux) *compagnons étaient appesantis par le som-*
meil; mais s'étant réveillés, ils virent la gloire de Jésus, et les deux
hommes qui étaient avec lui. [33] *Au moment où ceux-ci se retiraient,*
Pierre dit à Jésus : « Maître, il nous est bon d'être ici; dressons trois
tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie; » il ne
savait ce qu'il disait. [34] *Comme il parlait ainsi, une nuée vint les*

couvrir de son ombre, et les disciples furent saisis de frayeur en les voyant entrer dans la nuée. 35 *Et de la nuée sortit une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. »* 36 *Pendant que la voix parlait, Jésus se trouva seul. Les disciples gardèrent le silence, et ils ne racontèrent à personne, en ce temps-là, rien de ce qu'ils avaient vu.*

Marc, IX, 1-12, Matthieu, XVII, 1-13.

Les deux autres synoptiques disent : « Six jours après. » Aussi Luc ajoute-t-il « environ », et d'ailleurs on pourrait les mettre d'accord en comptant le jour de départ et le jour d'arrivée. Les trois Apôtres sont les mêmes qu'à la résurrection de la fille de Jaïre et à Gethsémani. Avec eux, Jésus monte sur la montagne, comme dit le texte grec, sans la désigner autrement. La tradition qui place la transfiguration au Tabor ne remonte pas au delà du quatrième siècle, et semble peu vraisemblable, soit à cause de la distance considérable qui sépare cette montagne de Césarée, soit surtout parce que d'après Josèphe (1) elle portait une ville fortifiée. La scène que raconte l'Évangile était impossible dans un tel voisinage.

29. « Pendant qu'il priait », Luc seul a noté cette circonstance. La prière ne devrait-elle pas toujours transfigurer nos âmes? Pour exprimer le changement de Jésus, les premiers Évangiles disent μετεμορφώθη ; écrivant pour des Gentils, Luc a évité cette expression qui rappelait trop de souvenirs païens.

Les apôtres ont d'abord vu les deux personnages sans les connaître. Comment ont-ils su qui c'était, demande Reuss après Strauss, puisqu'il n'en existait point de portraits? Jésus les a-t-il présentés? Mais sans les présenter, il a pu les nommer, ne fût-ce qu'en descendant de la montagne ; ou bien le même miracle qui les rendait visibles, a pu aussi les rendre connus. Franchement, est-ce avec des objections pareilles qu'on veut nous empêcher de croire à l'Évangile?

31. Littéralement : « Qui, apparaissant en gloire, disaient sa

(1) *Bell. jud.*, IV, 1, 8.

sortie qu'il devait accomplir à Jérusalem. » Le mot « sortie », ἔξοδος, ne désigne pas seulement la mort du Sauveur, mais aussi sa résurrection et son ascension. Là, dans ce détail mentionné par Luc, est le point central de tout le récit. Moïse et Élie, c'est l'Ancien Testament, Moïse représente la Loi, Élie les prophètes; ils viennent à Jésus comme à leur Maître, et parlent avec lui de ses derniers jours. La gloire de Dieu, le salut des hommes, de ceux qui étaient morts comme de ceux qui devaient naître par la suite, tout dépendait des mystères à peine entrevus encore qui devaient s'accomplir à Jérusalem.

32-33. Ne soyons pas étonnés que les Apôtres n'aient pas compris. Même après les événements, il a fallu le don du Saint-Esprit pour les éclairer. Nous-mêmes, comprenons-nous toujours la raison profonde et le sens surnaturel des épreuves que Dieu nous envoie? Quant au sommeil dont parle Luc, le mot grec διαγρηγορήσαντες, traduit ici par « s'étant réveillés » n'a pas nécessairement ce sens; il peut signifier « s'étant tenus éveillés » malgré leurs paupières appesanties. A Gethsémani aussi, les trois mêmes compagnons du Sauveur dormiront.

34-35. Selon le texte le plus probable, suivi par ma traduction, la nuée ne couvrit pas les Apôtres, mais seulement Jésus et ses deux interlocuteurs. En revanche, la leçon : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé », ne paraît pas être la vraie; il faudrait lire plutôt : « Celui-ci est mon Fils, mon Élu », en adoptant ἐκλελεγμένος avec les meilleurs manuscrits, au lieu de ἀγαπητός qui paraît être une réminiscence des deux autres synoptiques. Tous les trois ajoutent le mot important : « Écoutez-le », en constatant qu'à ce moment Jésus était seul.

Il y a dans le deuxième Épître de saint Pierre (1, 16-18) une allusion évidente à la Transfiguration : « Ce n'est pas en suivant des fables habilement composées que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais c'est pour avoir vu de nos propres yeux sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père honneur et gloire, quand la gloire de majesté lui fit entendre une voix qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes com-

plaisances : écoutez-le. » Et nous avons entendu nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la sainte montagne. » L'authenticité de cette épître est niée par les rationalistes, je le sais. Elle atteste pourtant la croyance des chrétiens à une époque qui ne peut guère descendre plus bas que les premières années du deuxième siècle.

Remarquons avec Bossuet que Jésus a eu deux transfigurations, une glorieuse que je viens de citer, l'autre douloureuse au Calvaire. Saint Jean seul a été témoin des deux ; Marie, la mère du Sauveur, n'a vu que la douloureuse. Jésus pourtant ne l'aimait-il pas, et tendrement ? Comment donc nous plaindre de nos épreuves ?

37 *Le jour suivant, lorsqu'ils furent descendus de la montagne, une*
foule nombreuse vint au-devant de Jésus. 38 *Et un homme s'écria du*
milieu de la foule : « Maître, je vous en supplie, jetez un regard sur
mon fils, car c'est mon seul enfant. 39 *Un esprit s'empare de lui, et*
aussitôt il pousse des cris : l'esprit le jette par terre, l'agite avec vio-
lence en le faisant écumer, et à peine le quitte-t-il après l'avoir tout
meurtri. 40 *J'ai prié vos disciples de le chasser, et ils ne l'ont pu. »*
41 *« O race incrédule et perverse, répondit Jésus, jusques à quand*
serai-je avec vous et vous supporterai-je ? Amène ici ton fils. » 42 *Et*
comme l'enfant s'approchait, le démon le jeta par terre et l'agita vio-
lemment. 43 *Mais Jésus menaça l'esprit impur, guérit l'enfant et le*
rendit à son père. 44 *Et tous furent frappés de la grandeur de Dieu.*

Marc IX, 14-29. Matthieu XVII, 14-21. Le récit est beaucoup plus complet surtout dans Marc ; notre Évangile n'en donne guère qu'un résumé.

37. Jésus étant descendu de la montagne « le jour suivant ». on en conclut généralement que la Transfiguration a dû avoir lieu la nuit, ou du moins dans la soirée.

38-40. Un fils unique, comme le jeune homme de Naïm, comme la fille de Jaïre. Marc a décrit plus au long les symptômes du mal ; il n'y a pas à s'y tromper, c'est l'épilepsie. Mais rien n'empêche que l'enfant ne fût en même temps possédé du dé-

mon; Jésus a guéri ses deux misères à la fois. Luc ne dit pas la raison de l'impuissance des disciples; d'après les autres synoptiques, c'était leur manque de foi. Dans Marc, le Sauveur insiste pour obtenir la foi, non de l'enfant, mais du père, et le pauvre homme fait une réponse bien touchante, que nous devrions répéter souvent : « Je crois, Seigneur; venez en aide à mon incrédulité. » Oui, la foi; mais pas une foi sans réserve, ni sans hésitation, une foi mélangée d'incrédulité : n'est-ce pas notre état à tous? Et ne devrions-nous pas au moins demander une conviction plus ferme? Comment Luc, s'il a connu cette parole, l'a-t-il supprimée? Il n'avait donc pas notre Évangile écrit de Marc sous les yeux. Nous l'avons déjà constaté trop de fois pour que ce soit la peine d'y revenir.

43. Jésus rendit l'enfant à son père, comme il avait fait pour le fils de la veuve de Naïm. Ainsi Notre-Seigneur respecte l'ordre de la nature, que lui-même, en tant que Dieu, a établi.

44 Tandis que chacun était dans l'admiration de ce que faisait Jésus, il dit à ses disciples : « Vous, mettez ceci dans votre cœur. Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. » 45 Mais ils n'entendaient pas cette parole; elle était voilée pour eux, de sorte qu'ils n'en avaient pas l'intelligence, et ils craignaient de l'interroger à ce sujet.

. Marc IX, 30, 31, Matthieu XVII, 22, 23.

Seconde annonce de la Passion, que Jésus fait à ses disciples pour empêcher que l'admiration de la foule ne les égare sur la nature de son royaume. « Vous, dit-il, mettez ceci dans vos oreilles », selon le grec. Et malgré son insistance, il n'est pas compris. Les idées des Apôtres étaient trop éloignées des siennes; toutes leurs tendances, tous leurs désirs intimes les écartaient de la vérité, au point qu'ils se refusent à interroger le Maître. Plutôt le silence, plutôt ne pas savoir, que d'apprendre une vérité désagréable. Telle était la disposition, même des Douze. Je ne puis ajouter qu'une chose, c'est qu'en cela ils ont toujours parmi nous des successeurs.

[46] *Or, une pensée leur vint,* (savoir) *lequel d'entre eux était le plus grand.* [47] *Jésus, voyant la pensée de leur cœur, prit un petit enfant, le mit près de lui,* [48] *et leur dit :* « *Quiconque reçoit en mon nom ce petit enfant, me reçoit; et quiconque me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui d'entre vous tous qui est le plus petit, c'est celui-là qui est grand.* »

Marc IX, 33-37, Matthieu XVIII, 1-5.

Il est difficile de trouver un lien entre ces divers passages, y compris le suivant : ils semblent rapportés au hasard. Mais, comme l'explique Marc, il s'agit ici d'incidents ou de conversations de voyage. Jésus avec ses disciples traversait la Galilée pour regagner Capharnaüm ; la route demandait plusieurs jours, et la tradition a conservé le souvenir de deux ou trois scènes arrivées pendant le trajet. Ne cherchons donc pas à mettre un enchaînement systématique, là où il n'y en a point.

Nous pouvons être surpris néanmoins, après tout ce qui précède, d'entendre les Apôtres discuter entre eux sur les rangs et les préséances. Rapprochant plusieurs textes (Marc IX, 50; Matt. XVIII, 15, 21, 22), Godet conjecture (1) qu'il y eut parmi eux un véritable conflit et que la paix disparut un instant avec l'union. C'est possible, quoique dans nos récits les Apôtres n'hésitent guère à raconter leurs fautes, lorsqu'ils en ont commis. En tous cas, une leçon d'humilité leur était nécessaire, et Notre-Seigneur la leur donne sous la forme la plus saisissante. Vous vous croyez quelque chose parce que vous m'avez au milieu de vous? Mais « quiconque reçoit un petit enfant en mon nom, me reçoit, et reçoit aussi celui qui m'a envoyé. » Vous vous querellez pour savoir lequel d'entre vous est le plus grand? Il n'y a de vraiment grand que « celui d'entre vous tous qui est le plus petit ». Restait à leur apprendre la charité, la bienveillance indispensable dans leur ministère ; Jésus va le faire dans le morceau qui suit.

[49] *Jean, prenant la parole, dit :* « *Maître, nous avons vu un homme*

(1) Page 617.

qui chasse les démons en votre nom, et nous l'avons empêché, parce qu'il ne va pas avec nous. » [50] « *Ne l'empêchez pas, lui répondit Jésus, car celui qui n'est pas contre vous est pour vous.* »

Marc IX, 38-40.

Nous trouvons une maxime contraire dans Matthieu (XII, 30), et aussi un peu plus loin dans Luc (XI, 23) : « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi. » Reuss (1) me paraît avoir très bien expliqué cette apparente contradiction : « La vérité de pareilles maximes dépend des circonstances. Dans les moments décisifs de la vie, où il s'agit de prendre une résolution suprême, où tout dépend de l'énergie de la conviction et de la volonté, celui qui n'est pas pour Christ doit être regardé comme étant contre lui. Mais ici, où il est question de cette lente éducation providentielle des individus, qui est si variée dans ses voies et moyens, on aurait bien tort d'être trop exigeant dès le premier moment : il faut laisser à l'homme le temps que Dieu lui prête. »

Ici finit le ministère en Galilée. Avec notre quatrième partie, nous allons voir commencer une nouvelle période de la vie du Sauveur.

(1) Page 426.

QUATRIÈME PARTIE

VOYAGE DE GALILÉE A JÉRUSALEM

(IX, 51 — XIX, 28.)

Cette quatrième partie comprend une portion considérable de notre Évangile, plus d'un tiers, exactement 408 versets sur un total de 1151. Elle est le centre, je ne dirai pas doctrinal — sous ce rapport, rien n'égale l'importance des derniers récits, la Passion et la Résurrection — mais matériel et historique du petit livre de Luc. Avant d'en aborder le commentaire, quelques observations générales me semblent indispensables.

1° Toute cette narration en général est particulière à Luc. Nous retrouverons bien, chemin faisant, des paroles de Notre-Seigneur rapportées aussi par Marc et surtout par Matthieu; mais la manière dont elles sont amenées, l'occasion qui leur donne naissance sont absolument différentes. Dans Matthieu, ces sentences se présentent groupées en longs discours, comme le sermon sur la montagne, les avis donnés aux disciples, les paraboles sur le royaume des cieux; dans Luc, nous allons les rencontrer détachées, inspirées presque toujours par une circonstance particulière. Jusqu'ici, nous l'avons vu, Luc s'accorde en général avec Marc; ils suivent le même ordre, racontent les mêmes faits, répètent parfois les mêmes expressions avec une fidélité qui ne permet pas de révoquer en doute leur commune origine. Dans les récits que nous abordons au contraire, l'indépendance de Luc est évidente; à l'exception d'une courte péricope de 29 versets (XVIII, 15-43) où il rejoint Marc, le reste lui appartient en propre, souvent par le fond des choses, toujours

par leur arrangement. Qu'en conclure, sinon que, comme je l'ai déjà dit dans l'introduction (1), Luc écrit ici d'après une source spéciale, inconnue des autres Évangélistes? Les parties communes seront désormais toujours, non des événements, mais des paroles de Jésus; l'existence des λόγια suffit donc pour les expliquer, étant donné que chacun des synoptiques a utilisé ce recueil selon sa forme d'esprit et ses préoccupations personnelles. Où Luc a-t-il pris ses autres renseignements? Il nous est impossible de le dire aujourd'hui. Tout ce que nous affirmons, c'est l'absolue crédibilité de l'Évangile dans cette partie comme dans le reste : non seulement le caractère de l'auteur nous la garantit, non seulement la foi unanime de l'Église primitive nous l'atteste; mais là comme ailleurs, et je dirai là plus qu'ailleurs, nous allons trouver des pages qu'aucun homme, sinon Jésus, n'était capable d'inventer.

2° Le caractère de l'Évangile diffère en effet ici assez sensiblement de ce qui précède et de ce qui suit. Peu de récits; presque point de miracles : on en compte seulement cinq dans ces 408 versets, et encore l'un d'eux est-il à peine indiqué; tout, ou à peu près tout se compose d'enseignements et en particulier de paraboles. Mais quelles paraboles! Le bon Samaritain, le Pharisien et le publicain, le bon pasteur, l'enfant prodigue, le mauvais riche, pour ne rappeler que les plus connues. Si l'Évangile est un écrin, j'ose dire que nous avons ici ses perles les plus précieuses. Les préoccupations spéciales de Luc, que j'ai indiquées dans l'introduction (2), le salut accessible à tous, la miséricorde envers les pécheurs, l'habitude et l'efficacité de la prière, la délicate mansuétude à l'égard des femmes, à peine ai-je pu les signaler jusqu'ici : nous allons les rencontrer à chaque instant dans les pages qui suivent. J'en avertis le lecteur, afin qu'un mot suffise pour les lui faire remarquer dorénavant. Le style aussi est différent : les idiotismes particuliers à Luc persévèrent, mais les hébraïsmes deviennent plus rares, quoiqu'on en rencontre encore

(1) Page 21.
(2) Pages 28 et 29.

3° Une question se pose cependant, et je ne me sens pas le droit de l'écarter par la raison qu'elle est difficile : comment intercaler une aussi longue période dans les autres récits que nous avons de la vie du Sauveur ? Tout paraît se suivre dans les deux premiers synoptiques ; où donc trouver la place pour les faits rapportés ici par Luc ? L'embarras n'est pas moindre, il est même plus grand, comme on le verra, avec Jean : dans son Évangile il y a des vides, parce que l'Apôtre ne raconte guère que les séjours de Notre-Seigneur à Jérusalem, en supprimant les intermédiaires ; mais ces intermédiaires sont assez courts, ils se passent en Galilée, ils concordent mal avec les exigences de notre histoire. Telle est l'objection ; voyons ce qu'on y peut répondre.

Avant tout, je rappelle ce que j'ai dit dans l'introduction (1) sur la chronologie, ou plutôt sur l'absence de chronologie exacte dans les Évangiles. Non, ces livres ne contiennent rien qui ressemble à une suite précise et méthodique des faits. Ils ne pouvaient pas le contenir. Ni les habitudes de l'époque, ni les moyens dont on disposait, ni le but envisagé par nos écrivains, ni les sources d'après lesquelles ils travaillaient, ne leur permettaient une telle recherche. Nous devons donc d'avance nous attendre à des difficultés quand nous voudrons faire cadrer des histoires écrites chacune à son point de vue, sans souci ou à peu près de la succession réelle des événements.

On peut néanmoins essayer une conciliation. Au début de cette partie, Luc nous avertit que Jésus allait se mettre en route pour Jérusalem ; à plusieurs reprises (XIII, 22, 23, XVII, 11, XVIII, 31, XIX, 11, 28) il rappelle le but du voyage. Or ce voyage à Jérusalem, qui devait se terminer par la Passion, Marc (X, 32 et suiv.) et Matthieu (XX, 17 et suiv.) le racontent aussi. Seulement, à les lire, nous aurions pu supposer que le trajet a été parcouru en quelques jours ; tandis que d'après Luc nous devons admettre que Jésus est resté en chemin plusieurs mois. Il va d'abord vers le sud-est dans les contrées méridionales de la Galilée

(1) Pages 78 et suivantes.

voisines de la Samarie ; puis il traverse le Jourdain, passe en Pérée, descend au sud et enfin se tournant à l'ouest il arrive à Jérusalem ; tout cela sans se presser, en évangélisant les pays qu'il parcourt et en continuant à former ses disciples. Que Luc en combinant ce récit y ait fait entrer des éléments étrangers, qu'il ait rapproché dans ce cadre des faits et des actes qui auraient aussi bien pu se placer ailleurs, je le crois, mais de semblables arrangements n'ôtent rien à la valeur historique de sa relation. Comprenons donc que la vie de Jésus n'est pas semblable à celle d'un personnage ordinaire ; accomplie dans le temps, elle est au-dessus du temps, elle a en vue l'éternité. Je suppose que nous découvrions que la parabole du mauvais riche a été prononcée un vendredi 24 janvier l'an 28 de notre ère ; voilà un renseignement précis, de quel intérêt sera-t-il pour nous ? Les évangélistes ont donc eu raison de ne pas s'embarrasser et de ne pas nous embarrasser dans de semblables détails. Notre-Seigneur est probablement allé de Galilée à Jérusalem moins vite que Marc et Matthieu ne le donnent à penser, plus vite au contraire que Luc ne semble le dire : en vérité, qu'est-ce que cela nous fait ?

L'accord, ai-je dit, est plus difficile avec saint Jean. D'après le quatrième Évangile (VI, 4), confirmé par un détail de Marc (VI, 39), Pâque approchait, et le printemps commençait lors de la multiplication des pains. Ensuite Notre-Seigneur va à Jérusalem en septembre pour la fête des Tabernacles (Joan. VII, 10) « non publiquement, mais comme en secret ; » il y retourne l'hiver suivant à la Dédicace (Joan. X, 22) ; puis au printemps pour la résurrection de Lazare (Joan. XI, Béthanie était tout près de Jérusalem) ; et une dernière fois enfin pour la semaine de la Passion. Comment concilier ces divers voyages avec le parcours unique et prolongé mentionné par Luc ? Les commentateurs s'y sont exercés ; et comme je veux être sincère, je suis obligé de dire qu'aucune solution n'est entièrement satisfaisante. Celle qui me paraît la plus naturelle est celle-ci.

Entre le printemps et le mois de septembre, je placerais les événements résumés dans Luc IX, 18-50, le voyage dans les

régions du nord et du nord-ouest, et le retour à Capharnaüm. Après un rapide séjour à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, Jésus revient en Galilée, mais pour repartir, définitivement cette fois, dans le courant d'octobre. En route, il organise les soixante-douze, et les envoie faire une véritable tournée d'évangélisation (Luc x, 1-16). Il en profite pour monter à Jérusalem dans le commencement de décembre à la Dédicace (Joan. x, 22-39), et c'est alors que je place la visite chez Marthe et Marie (Luc x, 38-42), probablement aussi un certain nombre des entretiens que nous allons rencontrer. Il est vrai que Luc rapporte auparavant le retour des soixante-douze (x, 17-24); mais nous avons déjà constaté plusieurs fois (1) chez lui l'habitude d'épuiser un sujet, de le mener jusqu'à la fin avant de passer à un autre. C'est sa manière de raconter « par ordre », manière analogue, si on me permet ce rapprochement, à celle que Voltaire a employée dans le siècle de Louis XIV. De Jérusalem, Notre-Seigneur rejoint les soixante-douze, non plus en Galilée, mais, comme le dit Jean (x, 40), en Pérée où il était mieux à l'abri du sanhédrin. C'était alors la fin de décembre : on avait deux mois et demi, peut-être trois mois et demi si l'année était intercalaire (2), jusqu'aux fêtes de Pâque : c'est plus qu'il n'en faut pour placer tout le reste de notre quatrième partie, et vers la fin la course à Béthanie pour la résurrection de Lazare.

Tel est mon système. Je m'empresse d'ajouter que je n'y tiens pas, et que je suis disposé à accepter toute autre combinaison. Ainsi quelques exégètes, parmi lesquels M. Lehir, supposent que Luc a trouvé dans ses sources trois récits différents du voyage de Notre-Seigneur à Jérusalem. L'Évangéliste, assuré de la vérité de ces récits, les aurait simplement rapportés les uns après les autres, sans se préoccuper de mettre entre eux aucun arrangement. Cette hypothèse est possible aussi. Au fond il me suffit de savoir et de montrer qu'il n'y a pas nécessairement ici contradiction entre nos histoires. Toutes les combinaisons me

(1) Pages 128, 130, 174, etc.
(2) Introduction, page 82.

sont indifférentes, l'intérêt qui m'attache aux Évangiles n'est pas là.

Il est impossible d'introduire une division logique dans cette succession de récits. Cependant pour mettre un ordre au moins extérieur, je partagerai avec Godet cette quatrième partie en trois sections, coupées aux versets où Luc rappelle le voyage à Jérusalem.

Première section : commencement du voyage, IX, 51 — XIII, 21.

Deuxième section : nouvelle série d'événements de voyage, XIII, 22 — XVII, 10.

Troisième section : les dernières scènes du voyage, XVII, 11 — XIX, 28.

PREMIÈRE SECTION

COMMENCEMENT DU VOYAGE

(IX, 51 — XIII, 21)

51 *Quand les jours où il devait être enlevé de ce monde furent venus, il prit la résolution d'aller à Jérusalem.*

Littéralement : « Et il arriva quand les jours de son assomption furent remplis, lui-même affermit son visage pour aller à Jérusalem. » Ce verset du texte est remarquable au point de vue du style, parce qu'il présente à la fois les hébraïsmes et les idiotismes particuliers à saint Luc. Evidemment la nouvelle source employée par notre auteur était araméenne ; mais il la rédigeait en grec selon ses formes et ses habitudes personnelles.

Le mot « assomption, ἀνάλημψις, » ne se rencontre pas ailleurs dans toute la littérature biblique. Son sens propre est celui d' « ascension, » de « retour au ciel » ; mais il signifie ici tous les événements de la fin de la vie terrestre du Sauveur. « Il affermit son visage » est une locution commune à toutes les langues orientales, qui indique un dessein formé, inébranlable,

en présence d'une difficulté ou d'un danger. Ainsi Jésus dès lors prévoit sa Passion : néanmoins il se décide à partir pour Jérusalem, où la croix l'attend, mais aussi la Résurrection, l'Ascension, et par-dessus tout la consommation de notre salut. Déjà il pense la parole qu'il prononcera le jour des Rameaux : « Père, délivrez-moi de cette heure... Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure (Joan. XII, 27). » C'est donc son testament en quelque sorte que nous allons trouver dans les pages suivantes.

[52] *Et il envoya devant lui quelques-uns de ses disciples. Ils se mirent en route, et entrèrent dans une ville des Samaritains pour lui préparer un logement :* [53] *mais les habitants refusèrent de le recevoir, parce qu'il se dirigeait vers Jérusalem.* [54] *Ce que voyant, ses disciples Jacques et Jean* (lui) *dirent : « Seigneur, voulez-vous que nous commandions que le feu descende du ciel et les consume? »* [55] *Jésus, s'étant retourné, les reprit en disant : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes!* [56] *Le Fils de l'homme est venu, non pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » Et ils allèrent dans une autre bourgade.*

53. Rien n'est plus connu que la haine des Samaritains contre les Juifs, haine de voisins, de frères ennemis, déjà ancienne, et portée à son paroxysme à l'époque de Notre-Seigneur. Traiter un Juif de Samaritain, c'était lui faire une sanglante injure ; réciproquement les Samaritains refusaient tout commerce avec les enfants d'Israël. L'aversion était plus forte encore contre ceux qui se rendaient à Jérusalem, à cause du motif religieux qui les y attirait.

55-56. La plupart des Mjj, et les plus autorisés, ne contiennent pas la réponse de Notre-Seigneur. On y lit simplement : « Jésus, s'étant retourné, les reprit ; et ils allèrent dans une autre bourgade. » Aussi presque tous les critiques modernes rejettent-ils les paroles attribuées ici au Sauveur, comme non authentiques. Le sens reste le même ; c'est toujours une leçon de patience et de tolérance, qui complète celle par laquelle se terminait notre troisième partie. Il est assez remarquable que dans les deux occasions la leçon du Sauveur est adressée à saint

Jean, l'apôtre de la charité, celui qui écrivait plus tard, « non comme un commandement nouveau : aimons-nous les uns les autres (Joan. II, 5 et 10) », mais qui ajoutait presque aussitôt en parlant de la foi envers Jésus : « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte point cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison et ne lui dites pas : Salut! »

[57] *Pendant qu'ils étaient en chemin, un homme lui dit : « Je vous suivrai partout où vous irez. »* [58] *Jésus lui répondit : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. »* [59] *Il dit à un autre : « Suis-moi. » Celui-ci répondit : « Maître, permettez-moi d'aller auparavant ensevelir mon père. »* [60] *Mais Jésus lui dit : « Laisse les morts ensevelir les morts; et toi, va annoncer le royaume de Dieu. »* [61] *Un autre lui dit : « Je vous suivrai, Seigneur, mais permettez-moi de renoncer auparavant aux biens qui sont dans ma maison. »* [62] *Jésus lui répondit : « Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu. »*

Les deux premières scènes se retrouvent dans Matthieu, mais à une place toute différente (VIII, 18-22). La dernière est spéciale à Luc. Evidemment elles ont été rapprochées ici à cause de la ressemblance, non des temps, mais des sujets; comme le dit Godet (1), elles appartenaient toutes trois au même cycle de la tradition orale. En les groupant avec la péricope précédente, certains commentateurs ont voulu y voir des exemples et comme des types de la conduite de Jésus avec les divers tempéraments : le bilieux ou cholérique, le sanguin, le mélancolique et le flegmatique.

57-58. D'après Matthieu, c'est un scribe qui propose à Jésus de se joindre à lui. Sans doute il était sincère; mais il cédait à un enthousiasme plus généreux que réfléchi. Jésus le calme en l'avertissant des sacrifices qu'il aura à subir : non seulement la pauvreté, mais la vie errante, sans un lieu fixe « où reposer

(1) T. 2, page 20.

sa tête, » sans foyer domestique, sans aucune des jouissances de ce monde. On s'est demandé à quel parti le scribe s'est arrêté. Question oiseuse, dirai-je avec Reuss (1) : « L'évangéliste a voulu nous transmettre une maxime chrétienne et non pas nous raconter une anecdote. »

59-60. Après le présomptueux, le circonspect. Jésus l'appelle lui-même, et sans écouter ses hésitations, l'envoie « annoncer le royaume de Dieu ». L'ordre du Maître peut nous sembler bien exigeant : ne pas lui permettre d'ensevelir son père ! On a remarqué que d'après la loi, l'accomplissement de ce devoir le rendait impur et le séparait du commerce des hommes pendant sept jours, après lesquels Jésus aurait pu être loin ; qu'en raison de cette prescription même, le grand-prêtre et les Nazaréens étaient légalement (Lev. XXI, 11, Num. VI, 6, 7) dispensés de cette obligation. Mais surtout il y a des cas, et il y a des âmes pour lesquelles tout délai, même légitime en soi, est dangereux. Jésus connaît ces âmes, et leur répète la parole qu'il a dite en Matthieu (x, 37) : « Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. »

61-62. Le troisième s'offre de lui-même ; seulement il désire d'abord faire ses adieux à ses parents qui sont à la maison : c'est le sens probable du grec, adopté par saint Augustin après saint Irénée et Tertullien. Notre-Seigneur ne le presse ni le décourage ; il se borne à lui donner un grave avertissement : le royaume de Dieu ne veut pas des incertains ni des indécis, il faut, pour y être propre, une volonté ferme qui ne regarde pas en arrière. N'avons-nous pas dans ces trois exemples des leçons utiles pour notre conduite ?

X. [1] *Après cela, le Seigneur désigna encore soixante-douze autres disciples, et les envoya devant lui, deux à deux, dans toutes les villes et tous les lieux où lui-même devait aller.*

Croirait-on qu'un détail aussi simple a pu soulever des con-

(1) Page 438.

troverses? Je dois les exposer et les discuter au moins brièvement.

Strauss (1), et toute une légion de critiques après lui, voit ici une légende. Il ne fallait pas soixante-dix hommes, dit-il, pour préparer à Jésus son logement. Mais aussi avaient-ils autre chose à faire, comme nous allons le voir. — Leur mission ne s'accorde pas du tout avec leur retour immédiatement annoncé. J'ai déjà expliqué (2) cette habitude de Luc, cet ordre qu'il met dans ses narrations en poursuivant un sujet jusqu'au bout. — Leurs instructions ne devraient pas être les mêmes que celles des Douze rapportées par Matthieu (IX, 37, X, 16). Pourquoi donc pas, puisque leur mission était la même? Il y a du reste des différences, que je signalerai à l'occasion. — Enfin la préoccupation didactique de Luc est évidente : il a voulu donner un pendant aux soixante-dix anciens établis par Moïse, et plus encore, cédant à ses préoccupations pauliniennes, annoncer par un symbole la prédication de l'Évangile aux soixante-dix nations de la terre; car on arrive précisément à ce chiffre, si l'on additionne les peuples compris dans le dénombrement de la Genèse (X). Mais, comme le dit Reuss (3), « il est incontestable que Jésus lui-même avait à cet égard rompu avec les conceptions étroites du judaïsme ; nous ne voyons donc pas pourquoi il n'aurait pas pu d'avance manifester ses intentions d'une manière symbolique, sauf à assigner à l'accomplissement des stades successifs. »

En disant : « *autres* disciples », Luc les distingue des Douze, dont l'élection a été retracée plus haut. Mais étaient-ils soixante-dix ou soixante-douze? A compter et à peser les autorités, d'après Plummer (4), la question reste indécise. En général, les protestants et les rationalistes disent soixante-dix, les catholiques tiennent pour soixante-douze ; il n'y a pourtant aucun point de dogme intéressé dans l'un ou l'autre chiffre, et j'avoue

(1) *Nouvelle vie de Jésus*, 2e éd., page 362.
(2) Page 289.
(3) Page 442.
(4) Page 271.

que ça m'est égal. Le plus piquant, c'est que la même incertitude s'applique aux organisations d'où ce nombre est tiré : les anciens de Moïse étaient-ils soixante-dix ou soixante-douze ? Ça dépend si on compte Eldad et Medad. Les nations de la terre d'après la Genèse étaient-elles soixante-dix ou soixante-douze ? L'hébreu et les Septante ne fournissent pas le même total. Au lecteur qui en serait surpris, je rappellerai que les douze tribus d'Israël étaient treize, puisque de Joseph il est sorti deux tribus, Ephraïm et Manassé : les douze apôtres étaient treize aussi, en leur adjoignant saint Paul. Sous peine de ne rien comprendre à ces matières dans nos livres saints, il faut absolument renoncer à nos habitudes modernes de précision et de rigueur scientifique ; je ne le répéterai jamais assez.

Mais enfin pourquoi ce nombre, et pas un autre ? Nous voyons par Josèphe (1) que c'était le chiffre usuel pour une assemblée dirigeante parmi les Juifs à cette époque, le sanhédrin lui-même en fournissait un exemple. Que Notre-Seigneur ait pensé aux Anciens institués par Moïse, c'est probable. Je crois surtout que, comme il avait établi les Douze en conformité des tribus d'Israël, il a voulu ici, à ce moment de son œuvre, indiquer le caractère universel de sa rédemption en déterminant le nombre de ses missionnaires d'après le nombre officiel des nations étrangères à la race d'Israël. Dans ce même automne en effet, il disait à Jérusalem (Joan. x, 16) : « J'ai encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les conduise : elles entendront ma voix, et il y aura une seule bergerie, un seul pasteur. » Aussi dans le discours qu'il adresse à ses nouveaux élus ne trouvons-nous rien d'analogue à la première recommandation faite aux Douze (Matt. x, 5) : « N'allez point vers les Gentils, et n'entrez point dans les villes des Samaritains. » Au contraire nous les verrons côtoyer la Samarie (xvii, 11), et entrer dans la Pérée (xviii, 35. Cfr. Marc x, 1), qui était pleine de Gentils.

A l'inverse du collège apostolique, celui des Soixante-douze

(2) *Bell. jud.*, ii, 20, 5 ; *Vita*, 14 ; *Bell. jud.*, iv, 5, 4.

ne devait pas durer. Ce n'était qu'une institution passagère. Aussi le secours du Saint-Esprit ne leur est pas promis comme aux Douze (Matt. x, 19, 20) et il ne sera jamais plus question d'eux dans le Nouveau Testament. Eusèbe (1) déclarait déjà impossible de donner la liste de leurs noms. Il semble cependant qu'on est en droit d'y compter saint Matthias, et Joseph Barsabas (Act. I, 21-24) entre lesquels on hésita pour remplacer Judas, puisqu'ils avaient « accompagné les Douze tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu parmi eux ». Quant à saint Marc, et surtout saint Luc, c'est une hypothèse inadmissible.

Jésus les envoya « deux à deux » pour se soutenir l'un l'autre, et plus encore pour fortifier leur témoignage. Ainsi avait-il fait pour les Apôtres (Marc VI, 7) et le même usage s'est continué dans l'Église naissante (Act. XIII, 2, XV, 27, 39, 40, etc.).

[2] *Il leur dit : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont en*
petit nombre. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers
à sa moisson. [3] *Partez : voici que je vous envoie comme des agneaux*
au milieu des loups. [4] *Ne portez ni bourse, ni sac, ni sandales, et ne*
saluez personne en chemin. [5] *Dans quelque maison que vous entriez,*
dites d'abord : Paix à cette maison. [6] *Et s'il s'y trouve un fils de paix,*
votre paix reposera sur lui; sinon, elle reviendra à vous. [7] *Demeurez*
dans cette maison, mangeant et buvant de ce qu'il y aura chez eux;
car l'ouvrier mérite son salaire. Ne passez pas d'une maison dans une
autre. [8] *Dans quelque ville que vous entriez, si l'on vous reçoit, man-*
gez ce qu'on vous présentera; [9] *guérissez les malades qui s'y trouve-*
ront, et dites-leur : Le royaume de Dieu est proche de vous. [10] *Mais*
dans quelque ville que vous entriez, si l'on ne vous reçoit pas, allez
sur la place publique, et dites : [11] *La poussière même de votre ville, qui*
s'est attachée à nos pieds, nous la secouons contre vous; sachez cepen-
dant que le royaume de Dieu est proche. [12] *Je vous le dis, il y aura,*
au dernier jour, moins de rigueur pour Sodome que pour cette ville.
[13] *Malheur à toi, Corozaïn! malheur à toi, Bethsaïde! Car si les mi-*
racles qui ont été faits au milieu de vous, l'avaient été dans Tyr et

(1) *Hist. eccl.*, I. 12, 1.

dans Sidon, elles auraient depuis longtemps fait pénitence dans le cilice et dans la cendre. [14] *C'est pourquoi il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour Tyr et pour Sidon que pour vous.* [15] *Et toi, Capharnaüm, qui t'élèves jusques au ciel, tu seras abaissée jusqu'aux enfers.* [16] *Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise; et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé.* »

Il faut rapprocher ce discours de celui que Jésus avait adressé aux Douze (IX, 2-6), surtout tel que nous le trouvons dans Matthieu (X, 5-42). Le commencement de Luc (vers. 2) se rencontre dans Matthieu (IX, 36-38). et la fin (13-15) aussi dans Matthieu (XI, 20-24). Je ne vois aucune difficulté à ce que Notre-Seigneur ait donné deux fois des conseils analogues dans des circonstances semblables; et en tenant compte des différences que j'ai déjà signalées, la répétition me paraît incontestable.

Dans les premiers temps de son ministère, Jésus avait dit à ses disciples (Joan. IV, 35) : « Levez les yeux, et voyez les champs qui déjà blanchissent pour la moisson. » L'œuvre avait avancé par son travail, et le moment était venu de prier Dieu pour qu'il envoyât des ouvriers. Oserai-je transcrire la réflexion que fait à ce sujet le pape saint Grégoire (1)? *Ecce mundus est sacerdotibus plenus, sed tamen in messe Dei rarus valde reperitur operator; quia officium quidem sacerdotale suscipimus, sed opus officii non implemus.* »

3. Dans Mathieu, ce sont des « brebis » au lieu d'agneaux. Faut-il voir ici une différence dans l'autorité du ministère? Le texte n'est pas assez formel pour qu'on puisse y insister.

4. Les sandales qu'ils ne doivent pas porter sont des chaussures de rechange. Partez tels que vous êtes, ne vous laissez ni arrêter ni détourner, et ayez confiance en Dieu.

5-7. Conseils au sujet de la maison, comme 8-11 se rapportent à la ville. Dans la maison, souhaitez toujours la paix; dans la ville, annoncez toujours l'approche du royaume de Dieu, quelque

(1) Hom. 17, in Evang.

accueil qu'on vous fasse d'ailleurs. Tant pis pour ceux qui ne sauront pas mériter la paix ou le royaume de Dieu.

12-15. Comme je l'ai indiqué, les lamentations sur les villes de Galilée sont placées ailleurs par Matthieu. Elles me paraissent pourtant naturelles ici. Jésus va quitter pour toujours ce pays qu'il a évangélisé; il constate la stérilité de ses efforts; n'est-il pas tout simple qu'il déplore les résistances opposées à sa parole, et les malheurs qui en seront le châtiment? Nos Évangiles ne racontent qu'un seul miracle opéré à Bethsaïda (Marc VIII, 22) et pas un à Corozaïn; comme le dira Jean (Joan XX, 30), « Jésus a fait encore beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. »

16. C'est Jésus que nous écoutons, quand nous écoutons ceux qu'il a envoyés. Quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir en leur parole! et quelle sécurité dans notre soumission!

[17] *Les soixante-douze* (disciples) *revinrent avec joie, disant : « Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. »* [18] *Il leur répondit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre.* [19] *Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi, et elle ne pourra vous nuire en rien.* [20] *Seulement ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux. »* [21] *En cette heure-là même il tressaillit de joie par* (un mouvement de) *l'Esprit-Saint, et il dit : « Je vous loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et les avez révélées aux petits. Oui,* (je vous loue), *ô Père, de ce qu'il vous a plu ainsi.* [22] *Toutes choses m'ont été données par mon Père; et personne ne sait qui est le Fils, si ce n'est le Père, et qui est le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut le révéler. »* [23] *Et se tournant vers ses disciples, il leur dit en particulier : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez!* [24] *Car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. »*

Les versets 21 et 22 se retrouvent mot pour mot dans Matthieu (XI, 25-27), comme toujours pour une occasion différente, et les versets 23, 24, presque aussi exactement, encore dans un autre endroit (XIII, 16, 17).

17. J'ai déjà dit que dans mon opinion, Luc, à son ordinaire, anticipe sur la marche des événements, pour en finir avec la mission des Soixante-douze, dont en effet il ne parlera plus. Jésus avait bien donné à ses disciples le pouvoir de guérir les malades (vers. 9), mais il ne leur avait pas accordé formellement, comme aux Douze, autorité sur les démons. On comprend donc leur joie naïve, lorsqu'en revenant, ils disent : « Les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. » Ils avaient commandé à des possédés, ils avaient été obéis, et leur surprise égalait leur allégresse.

18. A la suite de quelques Pères, on a cru que Jésus voulait dire : « J'ai vu Satan, avant la création du monde, tomber du ciel à cause de son orgueil; prenez garde, vous aussi, que la même faute ne vous entraîne dans une chute semblable. » Mais le sens est évidemment différent, surtout à cause de l'imparfait ἐθεώρουν : pendant que vous chassiez les démons, je voyais Satan, leur chef et leur maître, tomber du ciel, πεσόντα, à l'aoriste, ce qui indique la simultanéité entre la chute et la vision. Cette défaite de l'ennemi, du prince des ténèbres, va nous expliquer toute la fin du discours, à partir du verset 21.

19. Les vrais prédicateurs de l'Évangile n'auront rien à craindre de leurs adversaires, soit dans l'ordre naturel, soit dans l'ordre surnaturel; toutes les puissances du mal se briseront contre eux.

20. Mais il y a pour eux un bonheur plus sûr et plus grand que les pouvoirs extraordinaires qui leur sont attribués : c'est l'espoir de la vie éternelle. Judas, lui aussi, a fait des miracles par la puissance de Jésus; que lui en revient-il, puisque son nom n'a pas été inscrit dans les cieux? Il est souvent question dans l'Ecriture de ce livre des prédestinés (Is. IV, 3; Ezech. XIII, 9; Dan. XII, 1, etc.); mais les noms une fois inscrits peuvent

être rayés (Exod. xxxii, 32; ps. lxviii, 29; Apoc. iii, 5; xxii, 19).

21-24. En terminant son commentaire, Godet ajoute (1) : « Ce morceau d'une perfection irréprochable et d'une élévation sublime est le chef-d'œuvre de Luc. » Je ne pourrais pas souscrire à cette appréciation : d'abord parce que, comme je l'ai dit, les mêmes paroles se retrouvent, à peu près identiques, dans Matthieu; ensuite parce qu'il me semble bien difficile d'assigner des rangs aux divers morceaux des Évangiles. N'allons-nous pas constater une « perfection » égale et une « élévation » semblable dans les paraboles du bon Samaritain ou de l'enfant prodigue? La vérité, c'est que ce morceau a une importance capitale dans l'enseignement du Sauveur. On me pardonnera donc de m'y arrêter avec quelques développements; et pour mettre de l'ordre dans mes observations, je le considérerai successivement au point de vue critique, au point de vue du dogme, et au point de vue de la morale pratique.

1° Tous les critiques ont été frappés de la ressemblance entre les paroles de Notre-Seigneur que nous venons de citer, et celles qui lui sont attribuées à chaque page de l'Évangile de saint Jean. En général, les enseignements du Sauveur présentent dans les synoptiques des caractères tout différents des discours rapportés par le quatrième Évangile. Ce n'est pas un des moindres soucis des exégètes orthodoxes que d'expliquer ce désaccord. Quant aux rationalistes, ils y puisent leur meilleur argument contre l'authenticité de Jean, grâce à quels procédés, nous allons le voir tout à l'heure. Mais dans cette péricope la similitude est évidente; on a cité nombre de passages de Jean (iii, 35; vi, 46; viii, 17; x, 15, 30; xiv; xvi, 15; xvii, 6, 10) qui se rapprochent du nôtre, presque jusque dans les termes; comme le dit Hase (2), « c'est un aérolithe tombé du ciel johannique », et la difficulté, qu'ailleurs nous avons à résoudre, se retourne ici contre nos adversaires.

Ils s'en sont tirés en niant l'authenticité de ces paroles de

(1) Page 52.
(2) *Gesch. Jesu*, page 527.

Jésus. D'après M. Albert Réville (1), Jésus aurait dit un jour avec un accent mélancolique : « Dieu seul lit dans mon cœur jusqu'au fond, et moi seul aussi, je le connais »; sous l'influence d'une « théologie ultérieure », cette « idée parfaitement naturelle aurait pris la forme sous laquelle nous la trouvons ici »; la preuve, c'est que cette parole, sous sa forme actuelle, brise le fil du discours. Renan enseigne le même système, une intercalation postérieure due à l'influence johannique; et Strauss les avait précédés.

Pourtant, malgré leurs affirmations, le doute, en vérité, n'est pas possible. Nous trouvons ce passage à la fois dans Matthieu et dans Luc, à peu près identique même pour les mots; les différences n'ont point d'importance : ἀπέκρυψας pour ἔκρυψας, γινώσκει τίς ἐστιν ὁ υἱὸς pour ἐπιγινώσκει τὸν νἱόν, ἄν pour ἐάν; le verset 23 diffère un peu plus; ensuite ἀμήν supprimé, βασιλεῖς pour δίκαοι, ἠθέλησαν pour ἐπεθύμησαν, et un ὑμεῖς ajouté. Comme Luc ne connaissait pas Matthieu, ils ont donc pris ce texte tous les deux dans un document plus ancien. Il y a plus : les légères nuances que je viens d'indiquer s'expliquent facilement par la traduction en grec de phrases araméennes; et l'influence hébraïque est sensible dans ὁ πατήρ, au lieu du vocatif, dans εὐδοκία ἐγένετο ἔμπροσθεν σου. Le chrétien du second siècle qui aurait introduit ce passage dans nos deux Évangiles aurait donc fabriqué du grec hébraïque? à cette époque? Qui le croira? Enfin notre morceau est un des plus souvent cités chez les Pères les plus anciens : dans saint Justin trois fois, dans les Homélies clémentines deux fois, dans Tertullien, dans saint Irénée qui reproche à Marcion d'intervertir l'ordre des propositions pour en dénaturer le sens. Disons donc avec M. Sanday (2) que « ce passage est un de ceux des Évangiles dont l'authenticité est le mieux attestée ».

2° Mais alors il faut ajouter avec le même auteur qu'« il n'y a

(1) *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ*, page 17. Je prends cette citation dans Godet, page 49.
(2) *Fourth Gospel*, page 109.

rien dans la christologie johannique qui ne soit confirmé ici. » Non, rien en vérité, si ce n'est le nom de Verbe, qui appartient en propre à saint Jean. Mais sur la Trinité, sur la divinité personnelle de Jésus, le quatrième Évangile ne contient pas un mot qui soit plus clair ni plus formel. Dès le verset 21, nous avons l'Esprit-Saint, le Père, et Jésus qui loue librement le souverain Maître de toutes choses. Au verset 22, le Père et le Fils sont mis sur un pied d'égalité absolue. Et ce Fils, par un mystère inexpliqué, est bien celui qui parle, car « toutes choses lui ont été remises par son Père ». Éternel comme le Seigneur du ciel et de la terre, incompréhensible comme lui, il est venu en ce monde avec une pleine autorité pour révéler aux petits les ineffables grandeurs de Dieu. Aussi ni les prophètes, ni les rois, ni les saints selon Matthieu, n'ont-ils rien vu ou entendu de comparable au spectacle que les yeux des disciples peuvent contempler. Jamais Jésus n'a affirmé ce qu'il était avec une énergie plus forte, avec une conscience plus complète de ses déclarations.

3° Le lecteur peu attentif sera peut-être surpris que j'aie parlé de conseils moraux. Nulle part cependant Notre-Seigneur ne nous en a donné d'une portée plus considérable. « Dieu a caché ces choses aux sages et aux prudents », plutôt « aux savants et aux habiles, et les a révélées aux petits », littéralement « aux enfants ». Quelles choses donc ? Mais toutes celles de la révélation chrétienne, les vérités de la foi, les certitudes de la vie éternelle. Ni la science ni la politique humaine ne sont des chemins pour y parvenir ; elles y nuisent plutôt, si, comme il arrive trop souvent, elles fomentent l'orgueil dans l'intelligence qui les a cultivées. Seuls les petits, ceux du moins qui se sentent tels, les humbles, en définitive, sont capables de goûter ces lumières et de les comprendre. Et c'est Dieu lui-même qui par un juste jugement les cache aux premiers, comme il les montre aux autres. Voulons-nous parvenir à la foi ? Commençons par sentir notre faiblesse : par le cœur au moins devenons de ces petits, de ces enfants à qui le Père veut se révéler ; « la dernière démarche de la raison, a dit quelqu'un que personne ne peut

récuser (1), est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ». Faisons cet aveu dans la sincérité de notre âme, et la vérité illuminera notre ignorance pour y apporter la paix, la joie, avec les clartés d'en haut (2).

« Personne ne sait qui est le Père, si ce n'est... celui à qui le Fils veut le révéler. » Nous ne pouvons atteindre Dieu que par Jésus-Christ. « Je suis la voie, la vérité et la vie », dira-t-il lui-même en saint Jean (XIV, 5). Je ne veux pas rappeler ici les misérables erreurs des hommes, même des plus grands, sur la divinité. Mais n'est-il pas vrai que toute pensée nous est impossible sans le mélange, disons sans le secours d'un élément sensible? et ce secours ne se change-t-il pas en obstacle, quand nous cherchons à concevoir Celui dont la nature échappe essentiellement à tout élément sensible? Que deviendrons-nous donc? Supprimer de notre esprit l'absolu, le parfait, c'est en supprimer la pensée elle-même; nous représenter cet absolu sans faire une part aux sens et à l'imagination, ne serait-ce que par le langage, pour une intelligence humaine, c'est impossible; mais laisser intervenir nos exigences sensibles dans la conception de l'infini, c'est en fausser nécessairement la notion. Lisez les philosophes, les métaphysiciens, les plus grands esprits certes de l'humanité, depuis Platon jusqu'à nos contemporains, vous verrez si j'exagère. C'est alors que Jésus se présente, infini et sensible à la fois, Dieu et homme par une alliance, mystérieuse, mais nécessaire. Grâce à ses leçons, grâce plus encore à ses exemples et à sa vie, nous pouvons atteindre l'inaccessible, nous pouvons affirmer des propositions qui sont vraies, quoique incomplètes encore, sans mélange d'erreur. Et comme il est la vérité dans l'ordre intellectuel, il est aussi la vie dans l'ordre pratique. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », nous a-t-il dit (Matt. V, 48). Voilà le terme; mais quelle

(1) PASCAL, *Pensées*.

(2) On a voulu souvent trouver une application de ces paroles dans la peinture des premiers chrétiens faite I Cor. I et II. Le rapprochement ne me semble pas juste. Jésus parle des fidèles, et saint Paul des prédicateurs; Jésus recommande l'humilité intérieure, saint Paul insiste sur la bassesse extérieure et selon le monde.

sera la forme, la loi de ce progrès? « Je vous ai donné l'exemple, afin que, comme j'ai fait, vous fassiez aussi vous-mêmes (Joan. XIII, 15). » Je ne veux pas insister sur ce point; je rappelle seulement que sainte Thérèse, qui s'y connaissait, avait pour principe de se défier de toute dévotion qui ne passait pas d'abord par l'humanité du Sauveur.

Si nous relisons maintenant tous les textes commentés depuis l'ouverture de notre quatrième partie, il me semble qu'une pensée commune les domine dans leur ensemble, et cette pensée est la conversion des Gentils. Dès le début Jésus quitte la Galilée, seule évangélisée jusqu'ici; il va passer dans des régions réputées impures par les stricts observateurs de la loi. En partant il recommande la douceur, la bienveillance envers les malheureux égarés. Puis il choisit pour une mission aussi difficile des prédicateurs dépouillés de tout, résolus à tout. Il déplore le malheur des villes incrédules qu'il va abandonner; et quand ses disciples reviennent avec l'exaltation de leur succès, lui-même cède un instant à une impression qui semble unique dans sa vie, il tressaille de joie en songeant à toutes les âmes que sa révélation va éclairer, il loue son Père publiquement, il promet aux humbles la vérité que les superbes ne connaîtront pas; il célèbre enfin le bonheur de ceux qui voient et qui entendent tant de merveilles, en leur rappelant néanmoins que tout cela ne serait rien pour eux si leurs noms n'étaient inscrits dans les cieux. N'est-ce pas la même pensée encore qui a inspiré la parabole suivante?

[25] *Alors se leva un docteur de la Loi, qui lui dit pour l'éprouver :* « *Maître, que ferai-je pour posséder la vie éternelle?* » [26] *Jésus lui dit :* « *Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi? Qu'y lis-tu?* » [27] *Il répondit :* « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même.* » [28] *Jésus lui dit :* « *Tu as bien répondu; fais cela et tu vivras.* » [29] *Mais cet homme, voulant se justifier, dit à Jésus :* « *Et qui est mon prochain?* » [30] *Jésus reprit :* « *Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho : il tomba entre les mains des brigands, qui le dépouil-*

lèrent, et l'ayant chargé de coups, le laissèrent à demi-mort. [31] *Or, il arriva qu'un prêtre descendait par le même chemin; il vit cet homme et passa outre.* [32] *De même un lévite, étant venu dans ce lieu, s'approcha, le vit et passa outre.* [33] *Mais un Samaritain, qui était en voyage, passa près de lui, et le voyant, fut touché de compassion.* [34] *Il s'approcha, banda ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin; puis il le mit sur sa propre monture, le mena dans son hôtellerie, et prit soin de lui.* [35] *Le lendemain, tirant deux deniers, il les donna à l'hôte, et lui dit : Aie soin de cet homme, et pour ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour.* [36] *Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de l'homme qui tomba entre les mains des brigands?* « [37] *Le docteur répondit :* « *C'est celui qui a pratiqué la miséricorde envers lui.* » *Et Jésus lui dit :* « *Va, et fais de même.* »

Certains interprètes veulent identifier cette scène, le commencement du moins, avec celle qui est racontée dans Marc (XII, 28-32) et dans Matthieu (XXII, 35-40). Mais ces deux récits n'ont en commun que la formule de nos devoirs, qu'il faut bien nous attendre à trouver partout la même; tout le reste diffère, en particulier la conclusion qui est ici la parabole du bon Samaritain. En vérité il faut une étrange manie de bouleverser les Évangiles pour identifier des narrations aussi dissemblables. — Plummer a remarqué (1) que les premiers mots de notre péricope indiquent une source araméenne.

25. Puisque le scribe se lève, on était donc assis. Nous n'en serons pas surpris, si nous nous représentons le voyage de Notre-Seigneur comme entrecoupé de séjours plus ou moins prolongés dans les endroits qu'il traversait. Le scribe pense embarrasser Jésus par sa question. N'est-ce pas la même que nous posons aussi? Posséder la vie, et éternelle s'il est possible : que devons-nous faire pour y réussir? Le verbe grec traduit ici par « posséder » signifie littéralement « recevoir par héritage »; en style biblique il s'applique d'abord à la terre de Chanaan, promise à Abraham et transmise par lui à sa posté-

(1) Page 284.

rité ; puis il désigne l'obtention du bonheur dans le royaume du Messie.

26. Au lieu de répondre, Jésus interroge. C'était son droit, puisqu'il répliquait à un docteur ; et il affirmait ainsi son respect de la Loi.

27. La formule donnée par le scribe est composée de deux passages du Pentateuque (Deut. VI, 5 et Lev. XIX, 18). Dans le texte primitif, nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces ; l'intelligence n'est pas nommée. Le sens est évidemment le même. Ce sont ces mots que les Juifs récitaient matin et soir, et qu'ils faisaient broder sur la bordure de leur manteau.

28 et 29. Ainsi notre docteur n'avait qu'à pratiquer la loi ; il la connaissait déjà, et si bien que sa première question pouvait maintenant paraître inconvenante. Il en pose donc une seconde « pour se justifier », dit Luc, on comprend dans quel sens.

Le récit qui suit ouvre une série de paraboles qui appellent quelques observations. Elles ne s'appliquent pas comme celles de Matthieu au « royaume des cieux », à l'œuvre de Jésus dans son organisation collective et pour ainsi dire politique ; elles s'adressent à chaque âme en particulier, elles racontent à la fois nos devoirs et nos ressources morales personnelles. Les images en sont prises non plus dans la nature, mais dans les détails de la vie humaine. Là enfin s'affirme l'universalité du salut offert aux hommes, sans distinction de race, ni de climat, ni de privilège quelconque. Aussi les Pères y ont-ils sans difficulté trouvé la conversion des Gentils annoncée par le Sauveur. Ici, par exemple, le voyageur qui descend de Jérusalem à Jéricho, c'est l'homme tombé du paradis sur la terre ; les brigands sont les démons, qui nous ont dépouillés de la grâce et de la vie surnaturelle ; Moïse et sa Loi ont passé sans nous sauver, comme le prêtre et le lévite ; seul Jésus, le bon Samaritain, a pitié de notre misère, verse sur nos plaies l'huile et le vin des sacrements, nous confie à l'Église quand il nous quitte, etc. D'un autre côté, l'imagination populaire a transformé la parabole en fait réel : on indique l'endroit sur la route de Jéri-

cho, on montre les ruines de l'hôtellerie, pour un peu on saurait les noms des personnages. Entre l'idéalisme des Pères et le réalisme de la légende, au-dessus de ces deux écueils plutôt, la simple parabole de l'Évangile grandit à une incomparable hauteur.

30. De Jérusalem à Jéricho on descend pendant une huitaine de kilomètres, la plupart du temps dans une gorge sauvage, qui sert de lit au Cédron quand il a de l'eau. Aujourd'hui encore les rencontres avec des bandes de pillards ne sont pas rares. La mise en scène de la parabole ne présente donc rien que de très vraisemblable.

31. Beaucoup de prêtres habitaient Jéricho; il était naturel que l'un d'eux passât sur cette route. Il passe, et ne s'arrête pas, comme quelqu'un de résolu à ne pas se déranger, qui craint même d'entendre un appel qu'il est bien déterminé à laisser sans réponse.

32. Le lévite fait davantage, il s'approche. Mais après tout, ça ne le regarde pas; le blessé est un inconnu. Et le lévite, aussi, passe.

33-35. Le secours vient d'un Samaritain, d'un étranger, d'un méprisé. Quelques versets plus haut (IX, 53) les Samaritains ont refusé un asile au Sauveur et à ses disciples; Jésus quand même choisira parmi eux le modèle qu'il veut nous proposer. Le voyageur charitable donne ce qu'il a, son vin et son huile; il ne recule pas devant une fatigue personnelle, en mettant le blessé sur sa monture; enfin il songe à l'avenir, et ne partira qu'après l'avoir assuré. Deux deniers, moins de deux francs, mais l'équivalent de deux journées de travail environ.

36. La question de Notre-Seigneur n'est pas posée sous la forme où nous l'aurions attendue. Jésus, semble-t-il, aurait dû demander : « Lequel te paraît avoir traité comme son prochain l'homme etc. ? » et non pas : « Lequel a été le prochain du blessé ? » Nous avons déjà vu un exemple du même genre lors de l'onction de la pécheresse (VII, 47); rien de plus naturel aux Orientaux que cette manière de raisonner. Du reste le sens est le même ici.

37. Dans sa réponse, le docteur ne peut pas se résigner à prononcer le terme abhorré de « Samaritain », il use d'une périphrase.

« Va, et fais de même. » Cette conclusion de Jésus dépassait de beaucoup la loi juive, et surtout ses interprètes autorisés, pour qui le Juif seul était un prochain que l'on dût aimer et secourir. C'est la loi naturelle que Notre-Seigneur rappelle dans toute son étendue, où « il n'y a ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre ». Croit-on qu'il n'y ait plus lieu d'y insister encore de nos jours, au milieu de nous ?

Ai-je dit vrai ? Est-ce simplement la loi naturelle que Jésus promulgue et commente dans la parabole du Bon Samaritain ? « Œil pour œil et dent pour dent; tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi » ; ces formules (Matt. v, 38 et 43) des docteurs juifs sont la véritable expression du droit naturel, même dans toute son étendue. Mais notre Dieu fait homme nous demande davantage. N'a-t-il pas aimé ses ennemis ? donné son sang pour ceux qui le haïssent ? N'intercède-t-il pas tous les jours encore pour ceux qui le méconnaissent, qui le méprisent, qui le persécutent, payant le prix de leur rédemption, prêt à verser le vin et l'huile dans leurs plaies, plaies d'autant plus funestes, hélas ! qu'ils les ignorent eux-mêmes ? « Va, et fais de même, nous dit-il; fais cela et tu vivras. » Non ce n'est plus la loi naturelle, c'est la loi de la charité, autrement élevée, autrement parfaite, mais autrement féconde aussi.

Un dernier mot enfin. Entre le Juif et le Samaritain, ces frères ennemis comme je les ai appelés, le Samaritain est le cadet, le méprisé, et non sans raison. Devant l'infortune du blessé, il oublie tout cela. Et ainsi aucune excuse ne peut nous dispenser de la pratique de la charité. Méditez cette parabole, elle parlera à votre cœur mieux que tous les discours.

[38] *Pendant qu'ils étaient en chemin, Jésus entra dans un village, et une femme, nommée Marthe, le reçut dans sa maison.* [39] *Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Sauveur,*

écoutait sa parole, [40] *tandis qu'elle-même s'empressait aux divers soins du service. Marthe, s'arrêtant* (devant Jésus) : « *Seigneur, lui dit-elle, ne vous mettez-vous pas en peine que ma sœur me laisse servir seule? Dites-lui donc de m'aider.* » [41] *Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous agitez pour beaucoup de choses.* [42] *Une seule est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée.* »

38. Jésus était en voyage, sans doute avec un petit nombre de disciples. Non seulement, en effet, l'Évangile ne les indique pas; mais il n'est pas probable qu'il eût amené une foule nombreuse dans une maison où il n'y avait que deux femmes pour le recevoir. Où se trouvait le village? Qui sont les deux sœurs, Marthe et Marie, que Luc nomme sans autre désignation? On me permettra de renvoyer la réponse à la fin de mon commentaire. Voyons d'abord ce que raconte l'Évangile; nous chercherons ensuite les détails qu'il peut être permis d'y ajouter. J'écarte seulement de suite la supposition de quelques interprètes, que Luc n'a pas voulu désigner l'endroit, de peur d'attirer la haine des Juifs sur les deux sœurs. En ce cas, il ne les aurait pas nommées. Non, lui-même sans doute ne connaissait pas le nom du village. Il a trouvé ce récit dans la tradition orale, et il l'a reproduit tel quel. Les premiers mots indiquent une source araméenne.

39. Grosse affaire pour les deux sœurs de recevoir le Maître. Aussi Marthe se tourmente, se remue, va et vient par toute la maison. Marie, silencieuse, tranquille, écoute le Sauveur. On a cru que Marie avait d'abord commencé par aider sa sœur, et s'était décidée ensuite à quitter le travail pour la contemplation. Mais rien ne le prouve; au contraire, les imparfaits employés par Luc indiquent un état plutôt qu'une succession. Nous voyons Marthe empressée au service, et Marie assise aux pieds de Jésus.

40. Marthe alors, suivant la force du texte, vient se planter devant Notre-Seigneur, et s'en prend à lui de l'inaction de Marie. Gentiment sans doute, mais avec une pointe de reproche où perce la familiarité que lui permettait le Seigneur : « Vous ne

vous inquiétez donc pas, demande-t-elle, que je reste seule à faire tout l'ouvrage? Dites à ma sœur de m'aider. »

41-42. Et Marie reste silencieuse. Mais Jésus répond pour elle. « Marthe, Marthe », dit-il, et ce nom deux fois répété nous prépare à entendre une parole importante. Malheureusement le texte de cette réponse n'est pas bien établi. La traduction que j'ai suivie : « une seule chose est nécessaire », reproduit la leçon de la Vulgate et de quelques Mjj grecs: la plus probable paraît être : « il n'est besoin que de peu de choses ou d'une seule ». Certains commentateurs pensent que Notre-Seigneur a voulu dire : « Il ne faut pas plusieurs personnes pour me servir; il suffit d'un petit nombre, ou même d'une seule. » Mais ce sens doit être rejeté, parce qu'il ne s'accorde pas avec les neutres du grec. D'autres, après plusieurs Pères (1), traduisent : « Vous croyez qu'il me faut un dîner abondant; non, quelques plats suffiront, ou même un seul. » Mais la réponse du Sauveur ainsi comprise paraît bien mesquine, pour nous avoir été conservée par Luc, surtout avec l'adjuration solennelle : « Marthe, Marthe; » et elle devient franchement grotesque si on poursuit le même sens jusqu'au bout, car μερίς s'entend de la nourriture aussi bien que χρεία, et il faudrait traduire : « Marie a choisi le meilleur morceau, qui ne lui sera point enlevé. » Je pense donc que l'interprétation la plus ordinaire dans l'Église est aussi la meilleure. Il s'agit d'une comparaison entre la vie active, toujours affairée, occupée de mille soucis, absorbée trop souvent et distraite par son activité même; et la contemplation recueillie aux pieds du Maître, attentive à sa seule parole, détachée de toute autre pensée. Peut-être Notre-Seigneur a-t-il voulu compléter ainsi et rectifier en quelque mesure l'enseignement donné par la parabole du bon Samaritain. Soigner le prochain, panser les blessés de ce monde, donner son existence à la charité fraternelle : sans doute, « faites cela, et vous vivrez. » Il y a cependant une vie plus haute encore et plus parfaite, celle qui au lieu de se dévouer à Jésus dans ses membres souffrants, s'adresse

(1) Saint Basile, saint Cyrille et Corneille de Lapierre.

à lui directement et se tient silencieuse à ses pieds. Marthe, comme Marie, était une amie du Sauveur; il lui fait le grand honneur de se reposer dans sa maison : il ne la blâme pas, il ne l'invite pas à changer sa manière. Pourtant il affirme que Marie a choisi « la bonne part » en restant auprès de lui pour l'écouter, et il promet « que cette part ne lui sera point ôtée », dans l'éternité surtout où la contemplation amoureuse fera notre bonheur à tous. Ainsi comprise, la leçon du Sauveur éclaire pour nous un des plus importants problèmes de la vie spirituelle.

Nous pouvons maintenant répondre à la question posée au début. Deux sœurs appelées Marthe et Marie, nous les retrouvons dans saint Jean (XI, 1-XII, 8), avec un frère nommé Lazare, celui-là même que Notre-Seigneur ressuscita après quatre jours passés dans le tombeau. Non seulement les noms s'accordent, mais les caractères sont les mêmes : chez Jean comme dans Luc, Marthe, active, empressée, prompte à exprimer ses sentiments, servante fidèle et dévouée : Marie plutôt immobile, ne parlant pas ou à peine, toujours aux pieds de Jésus. La ressemblance est si frappante, qu'on ne trouve guère de critiques, même parmi les modernes, qui hésitent à les identifier. D'autant plus que dans les deux Évangiles les sœurs nous sont présentées comme des amies familières du Sauveur. On peut donc, je crois, considérer ce point comme acquis. L'absence même de désignation dans Luc est une preuve de plus : l'évangéliste n'a pas cru nécessaire d'indiquer qui étaient ces deux sœurs, parce que tout le monde les connaissait. Ajoutons qu'on a retrouvé dans un antique cimetière à Béthanie les noms de Marthe, Eléazar (ou Lazare) et Simon.

A Béthanie; d'où surgit une difficulté. C'est là en effet, nous le savons par Jean, que vivait la famille de Lazare. Mais Béthanie est tout près de Jérusalem. Notre-Seigneur allait donc arriver à la ville sainte quand se passe cet incident. Pourtant son voyage va occuper encore près de neuf chapitres de notre Évangile avant l'entrée du jour des Rameaux. J'ai déjà expliqué (1)

(1) Ci-dessus, pages 288 et 289.

comment se résout la contradiction apparente. Le séjour à Jérusalem mentionné ici est celui de la fête de la Dédicace, au mois de décembre. Jésus avait donné ses instructions aux Soixante-douze, les avait envoyés prêcher ; il les quitte alors pendant deux ou trois semaines, monte à Jérusalem avec quelques disciples, et se prépare à les rejoindre en Pérée, de l'autre côté du Jourdain, où il leur avait donné rendez-vous.

Seulement cet arrangement soulève de nouvelles objections. Que de repas, disent les critiques, toujours avec cette même Marie ! Celui de la pécheresse (Luc VII), car je l'ai déjà dit et je vais le répéter, je crois que cette femme n'est autre que Madeleine ; celui que nous expliquons maintenant ; un dernier encore à Béthanie, presque à la veille de la Passion. Et toujours avec les mêmes circonstances, les pieds de Jésus par exemple : tantôt elle les arrose de larmes et les baise (Luc VII, 38) ; tantôt nous l'y voyons assise (Luc X, 39) ; tantôt elle les parfume (Joan. XII, 3). N'est-il pas évident qu'il s'agit d'un seul fait, et que l'incohérence des traditions a pu seule multiplier ainsi, pour la satisfaction d'une piété avide de détails, un événement qui ne s'est produit qu'une fois ? Je ne peux pas lire ces raisonnements sans me demander ce qui arriverait si on les appliquait par exemple à la vie de Napoléon. Deux campagnes d'Italie, contre les Autrichiens, à quelques années d'intervalle ; ensuite nous trouvons l'empereur en Autriche (Austerlitz), puis en Russie (Friedland), puis après une expédition invraisemblable en Espagne, de nouveau en Autriche (Wagram) et de nouveau en Russie (Borodino). Quelle incohérence ! N'est-il pas évident que nous avons là des « doublets », créés par l'imagination populaire pour augmenter la gloire du grand homme en multipliant ses victoires ; qu'il n'a pas écrasé tant de fois les mêmes malheureux Autrichiens, ni les Russes sans cesse renaissants ; que la critique doit simplifier tout cela et mettre enfin de l'ordre dans cette histoire ? A la vérité on ne l'a pas entrepris jusqu'à présent ; mais je me garderais d'affirmer qu'on ne l'essaiera pas. A coup sûr ce serait déjà fait, si on trouvait à discuter la vie de Napoléon le même intérêt qu'à brouiller les

récits de l'Évangile. Non, le travail du critique n'est pas aussi aisé que le pensaient Strauss et ses disciples; il ne consiste pas à simplifier toujours et quand même. La critique doit chercher la vérité sous les textes et s'efforcer de reproduire la vie, qui n'est simple que rarement. Plusieurs repas, en présence de la même femme, ne me paraissent donc pas invraisemblables. Après tout, Jésus dînait tous les jours, comme nous; et nous ne penserions pas faire un doublet, si nous racontions avoir mangé, fût-ce en une seule année, deux ou trois fois dans la même maison.

Conclusion : Marthe et Marie sont les sœurs de Lazare, et le repas mentionné ici est distinct de celui qui a précédé la Passion. Mais je vais plus loin : je pense que la Marie de notre récit, sœur de Marthe et de Lazare, est la pécheresse du chapitre VII. L'Évangile à la vérité ne l'affirme pas, et mon lecteur reste libre de croire le contraire. Cependant j'estime avoir de bonnes raisons, et je demande à les présenter.

1° D'abord l'identité du caractère chez ces femmes. Toujours la renfermée, la silencieuse; elle n'a rien dit chez Simon le Pharisien; ici encore elle ne dit rien; à la résurrection de Lazare, elle ne prononcera qu'une phrase; au repas de Béthanie, comme à la Croix, pas un mot; si elle parle davantage après la Résurrection, c'est qu'elle pense avoir affaire au jardinier, mais quand elle a reconnu Jésus, elle n'a qu'un cri : « Maître », et elle se tait. Et tout indique que ce silence tient chez elle non pas à l'absence des sentiments, mais plutôt à leur violence; une âme ardente, contemplative, qui se replie sur elle-même, concentrée dans ses émotions.

2° Ce n'est point par hasard que l'Évangile nous la montre toujours aux pieds du Sauveur. Là, dans l'humble souvenir de ses fautes, elle trouve la place qui lui convient. D'autres pourront parler au Maître et le regarder en face; comme Marthe, qui est l'innocence toujours fidèle, ils oseront se tenir debout devant lui et l'interpeller : elle, le repentir, semblable à une pauvre brebis blessée, elle se tient aux pieds du Pasteur miséricordieux et l'écoute.

3° Vue ainsi, rien n'est beau, rien n'est touchant comme l'indulgence de Jésus et son action dans cette âme. Il y a quelques mois, Marie vivait dans le désordre. Mais elle a imploré son pardon, publiquement, elle a renoncé à sa vie coupable; et aujourd'hui Jésus ne dédaigne pas de venir sous son toit, il l'admet à ses pieds, il lui communique les trésors de sa sagesse infinie. Bien plus, il affirme qu'« elle a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée. » Il y a des écrivains qui s'en scandalisent, qui déclarent le fait impossible. Et moi j'en bénis notre Sauveur; je sens dans mon cœur qu'il a eu raison de pardonner ainsi, après le repentir, aux faiblesses et aux fautes, même honteuses, de notre misérable humanité. C'est dans les pécheurs comme saint Paul, qu'il a su trouver ses vases d'élection. Je ne le dirai jamais assez, car là est tout l'esprit de l'Évangile.

4° Il y a pourtant deux difficultés. La première n'est pas très sérieuse : si c'est la même femme, pourquoi Luc ne l'a-t-il pas dit? Peut-être parce qu'il ne le savait pas; peut-être parce qu'il ne le voulait pas; peut-être parce qu'il n'y a pas pensé. Nous ignorons ses raisons; mais son silence ne prouve rien. La seconde objection est plus grave. La scène que je commente ici a dû se passer à Béthanie, qui était « le village » de toute cette famille (Johan. xi, 1). Est-ce donc là aussi que Marie avait vécu comme une pécheresse? Ce serait tout à fait invraisemblable. Il faut admettre qu'à l'époque de ses désordres, elle avait quitté la maison paternelle, et s'était réfugiée en Galilée, peut-être parce qu'elle y était moins connue et par conséquent plus libre. Ensuite, repentante, elle s'est mise à la suite de Jésus pour l'assister de ses biens (Luc, viii, 2), et elle aura dû le quitter pour rejoindre sa sœur, au moment de la mission des Soixante-douze. Je ne donne pas cette explication comme absolument certaine; elle est possible cependant, et cela me suffit.

On me pardonnera de m'être arrêté si longtemps sur cette question. J'aime sainte Madeleine, je l'ai déjà dit et je l'avoue encore; j'aime cette image touchante du véritable et profond repentir; j'aime la tendresse que le Sauveur lui accorde, les bienfaits spirituels dont il la comble, l'indulgence avec laquelle

il l'accueille à ses pieds. Quelques-uns sans doute traverseront la vie sans remords et sans faute : nous, le plus grand nombre, répétons simplement la prière de l'Église (1), que « n'ayant pas suivi l'innocence, nous imitions du moins le repentir ».

XI. [1]*Un jour que Jésus était en prière en un certain lieu, lorsqu'il eut achevé, un de ses disciples lui dit* : « *Seigneur, apprenez-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples.* » [2]*Il leur dit* : « *Lorsque vous priez, dites : Père, que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive;* [3]*donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour;* [4]*et remettez-nous nos offenses, car nous remettons nous-mêmes à tous ceux qui nous doivent; et ne nous induisez pas en tentation.* »

1. N'essayons pas de situer cet incident chronologiquement, ni géographiquement, puisque Luc ne nous fournit pas les indications nécessaires. Mais nous trouvons l'oraison dominicale également chez Matthieu, seulement avec des différences importantes. Différences d'occasion d'abord : le premier évangéliste l'a intercalée dans le Sermon sur la montagne (VI, 9-13), au milieu des préceptes généraux sur la prière. Ensuite différences de texte : Luc dit simplement : « Père », au lieu de « Notre Père qui êtes aux cieux » ; puis il supprime la troisième demande « Que votre volonté soit faite » etc., et la dernière « Délivrez-nous du mal » ; il y a enfin dans le grec quelques nuances d'expressions qui ne changent pas le sens.

Ces différences s'expliquent aisément, si l'on admet que Notre-Seigneur a enseigné deux fois sa prière, d'abord à la foule dans la forme adoptée par Matthieu, ensuite à quelques disciples telle que nous la transmet Luc. Seulement il paraît étrange que dans cette seconde circonstance il ne fasse aucune allusion à la première : c'était pourtant assez naturel, lorsqu'on lui demande : Apprenez-nous à prier, comme l'a fait Jean, de répondre : Mais je l'ai déjà fait, vous devriez le savoir. D'un autre côté, ceux qui rejettent le double enseignement sont assez embarrassés :

(1) Oraison pour la fête de saint Louis de Gonzague.

car enfin sur une prière qu'on devait répéter constamment dans l'Église, comment a-t-il pu se former deux leçons? L'explication la plus vraisemblable que je connaisse constate que l'original primitif devait être en araméen. De très bonne heure il s'en est fait deux traductions; l'une, celle de Matthieu, employée en Orient; l'autre, de Luc, commune aux églises occidentales. Elles n'étaient pas d'ailleurs les seules, car nous en trouvons d'autres chez les Pères, chez saint Grégoire de Nysse, par exemple. On expliquerait ainsi la présence dans notre texte de quelques-uns des idiotismes familiers à Luc, τὸ καθ'ἡμέραν, αὐτοί, παντί.

Quoi qu'il en soit de ces systèmes, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que 1° bien que, pour tout homme capable de réfléchir, la composition du *Pater* ne soit certainement pas moins divine que la résurrection d'un mort, cependant il n'y a rien de proprement surnaturel dans cette prière; 2° malgré les divergences, personne n'hésite à regarder Jésus-Christ comme son auteur; personne n'est tenté de voir une légende dans l'affirmation des évangélistes qui la lui attribuent. Est-on donc en droit de nous opposer ailleurs ces mêmes divergences comme une raison suffisante pour nier les faits dont on est embarrassé? Vous rejetez la conception virginale de Marie par exemple, dirai-je aux rationalistes, parce qu'il y a désaccord apparent entre Matthieu et Luc qui nous la racontent; mais vous admettez fort bien le *Pater*, quoiqu'il y ait désaccord, et beaucoup plus considérable, entre les mêmes Matthieu et Luc qui le rapportent. Devant deux conclusions si contradictoires, ne sommes-nous pas autorisés à supposer que les motifs qui vous entraînent, les vrais, n'ont rien à voir avec les textes ni avec la critique, que vous cédez à des préoccupations à priori opposées d'avance à tout élément surnaturel? Et ne serait-il pas plus loyal de le déclarer franchement, au lieu d'invoquer des difficultés textuelles qui, de votre propre aveu, ne prouvent rien ailleurs? Non, ce n'est pas l'imagination populaire, ce n'est pas la recherche du merveilleux qui a introduit ces nuances dans la tradition où nos évangélistes ont puisé, nous en avons la preuve

évidente ici, ce sont des causes tout objectives, historiques, pourrais-je dire, grammaticales parfois. Travaillons à les reconnaître, nous ferons œuvre de saine critique ; mais nous sortirions de la vérité si nous prétendions trouver là des armes contre la réalité des événements qui nous sont racontés.

2. « Père ». Dans les premiers livres de l'Ancien Testament, ce nom n'est donné à Dieu (Deut. XXXII, 6; Is. LXIII, 16; Jer. III, 4, 19, XXXI, 9; Mal. I, 6) que rarement et par rapport au peuple d'Israël, jamais pour un seul individu; dans les deutérocanoniques (Sap. II, 16, XIV, 3; Ecclis. XXIII, 1, 4) seulement nous le rencontrons parfois avec ce sens. En réalité, il était réservé à Jésus de nous apprendre à invoquer Dieu comme notre Père. Si nous y réfléchissons, il y a sous ce nom toute une révélation sur la nature de Dieu et ses rapports avec nous. De père à fils, nous devons admettre 1° une ressemblance de nature (1), et 2° des sentiments tout particuliers, tendresse vigilante de la part du père, confiance amoureuse dans le cœur du fils.

« Que votre nom soit sanctifié » ; que Dieu soit connu et aimé par tous les hommes, sur toute la terre. Autour de nous, c'est la suppression de l'ignorance religieuse, de l'indifférence et des blasphèmes; dans les pays éloignés, c'est le succès des missionnaires qui travaillent à répandre la religion.

« Que votre règne arrive ». Le règne de Dieu au-dedans de nous, c'est la vérité d'abord, puis la fuite du mal; dans l'humanité, c'est la justice. Mais nous ne demandons pas cela seulement, nous prions pour le règne « du Père », la charité, l'amour soit de nous à Dieu, soit entre les hommes. Ce règne, du reste, ne sera jamais complet en ce monde, ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre moral. Jésus n'est pas un satisfait, ni un conservateur; il ne nous enseigne pas à dire : « Que votre règne se maintienne », mais « qu'il arrive » sans cesse de plus en plus. Pour la connaissance de la vérité et pour la pratique du bien dans les âmes, pour la justice et pour la charité dans l'Église comme dans le monde, il y a toujours place à un pro-

(1) Cfr. Genèse, I, 26-27. Jésus-Christ a rétabli cette ressemblance, non pas supprimée, mais altérée par le péché de nos premiers parents.

grès. Le règne du Père ne sera définitif que dans l'éternité.

3. Nos premières prières doivent être pour la gloire de Dieu, plus précieuse au regard du vrai chrétien que son intérêt propre. Il ne lui est pourtant pas défendu de songer à lui-même, et Notre-Seigneur met sur ses lèvres les demandes dont il a besoin. Je m'exprime mal cependant en parlant de lui-même; car si nos premiers vœux sont inspirés par l'amour de Dieu, nous allons trouver la charité fraternelle dans ceux qui suivent. Prier pour *moi*, non, Jésus ne le permet pas, ou du moins il ne me l'a pas enseigné; ce que je désire pour moi, je dois le demander en même temps pour tous.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » Ce n'est pas grand'chose, le pain seulement; c'est pourtant l'essentiel. Tous les hommes l'ont-ils ? Tous sont-ils assurés chaque matin de trouver leur nourriture indispensable? Nous qui lisons ceci, nous n'avons aucune inquiétude sur nos repas de la journée; mais pensons-nous à nos frères qui ne connaissent pas la même sécurité, et prions-nous pour eux notre Père commun? Notre-Seigneur restreint encore la préoccupation qu'il autorise; selon le grec de Luc, qui s'écarte ici de Matthieu, quoique la pensée soit la même, il nous fait dire : « Donnez-nous jour par jour notre pain quotidien. » « N'ayez point de souci du lendemain, recommande-t-il dans Matthieu (VI, 34), à chaque jour suffit sa peine. » L'adjectif traduit par « quotidien » a soulevé bien des difficultés. Le mot grec — c'est la seule épithète contenue dans le *Pater* — est ἐπιούσιον ; ce mot ne se trouve pas ailleurs, ni dans la Bible, ni dans les auteurs classiques; Mathieu pourtant l'a employé aussi dans le même passage, quoique la Vulgate l'ait rendu (Matt. VI, 11) dans cet autre Évangile par *supersubstantialem*. Quel est son sens véritable ? Ne pouvant pas recourir à la ressource ordinaire de la comparaison entre divers textes, les critiques ont cherché à déterminer la formation du mot. Les uns le font dériver d'ἐπεῖναι, ou d'ἐπιών, ou d'ἐπί avec οὐσία (c'est le sens adopté par la Vulgate dans Matthieu, mais les hellénistes le déclarent impossible); d'autres, d'ἐπιοῦσα, « le jour qui vient » ; d'autres enfin y voient une opposition à

περιούσιος, qui voudrait dire « une propriété, une provision », en sorte que le sens serait le « pain passager, que je consomme à mesure ». Toutes ces étymologies, excepté « supersubstantiel » qu'il faut rejeter, reviennent au même; je ne les signale que pour la curiosité du lecteur.

4. « Remettez-nous nos offenses », littéralement selon Luc « remettez-nous nos péchés, car nous remettons nous-mêmes à tous ceux qui nous doivent. » Il y a une nuance avec le texte de Matthieu, mais bien légère, et en réalité insignifiante. Dans les deux formules, c'est notre indulgence envers nos frères qui sera la cause, ou la mesure, de l'indulgence du Père à notre égard. Je ne comprends pas comment des chrétiens peuvent réciter cette prière en gardant une animosité contre leur prochain, une rancune au fond de leur cœur. Dans Matthieu, Notre-Seigneur y insiste encore à la fin du *Pater* (VI, 14-15) : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi les vôtres; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père céleste ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. »

« Et ne nous induisez pas en tentation. » Le pain quotidien, c'est pour le présent; le pardon de nos péchés regarde le passé : voici maintenant notre demande pour l'avenir. Dieu permet la tentation, il le faut bien : « Parce que tu étais agréable à Dieu, dit l'ange à Tobie (Tob. XII, 13), il a été nécessaire que la tentation t'éprouvât. » Mais nous supplions notre Père de nous soutenir et de nous fortifier quand viendra l'heure de la lutte. Qu'il ait égard à notre faiblesse, afin de nous donner la victoire. Saint Jacques affirme pourtant (I, 13) que « Dieu ne tente personne »; et quelques Pères n'ont pas craint d'introduire en ce sens des gloses explicatives ou restrictives dans notre texte. Ce n'est pas nécessaire, la pensée est assez claire. Elle l'est plus encore si on ajoute la dernière formule de Matthieu omise par Luc : « Mais délivrez-nous du malin. » Quant à *Amen*, il ne se trouve dans aucun texte digne de foi; c'est une addition liturgique, qui nous indique l'emploi qu'on faisait de cette prière dans l'Église primitive.

[5]Il leur dit encore : « Si quelqu'un de vous, ayant un ami, va le trouver au milieu de la nuit, disant : Mon ami, prête-moi trois pains, [6]car un de mes amis qui voyage est arrivé chez moi, et je n'ai rien à lui offrir; [7]et que, de l'intérieur de la maison, l'autre réponde : Ne m'importune point; la porte est déjà fermée, mes enfants et moi nous sommes au lit; je ne puis me lever et te rien donner : [8]si (néanmoins) *le premier continue de frapper, je vous le dis, quand même il ne se lèverait pas pour lui donner les pains parce que le voyageur est son ami, il se lèvera à cause de son importunité, et lui en donnera autant qu'il en a besoin. [9]Et moi je vous dis : Demandez, et on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira. [10]Car quiconque demande, reçoit; et qui cherche, trouve; et on ouvre à celui qui frappe. [11]Quel est parmi vous le père qui, si son fils lui demande du pain, lui donne une pierre? ou qui, s'il lui demande un poisson, lui donne, au lieu de poisson, un serpent? [12]ou qui, s'il lui demande un œuf, lui donne un scorpion? [13]Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner à vos enfants de bonnes choses, combien plus votre Père céleste donnera-t-il l'Esprit bon à ceux qui le lui demandent? »*

La parabole du commencement (5-8) ne se trouve que dans Luc. Matthieu donne à peu près identiquement dans le Sermon sur la montagne (VII, 7-11) l'exhortation qui suit. Il y a quelques remarques à faire sur le texte. Au verset 8, tous les Mjj suppriment la phrase : « Si néanmoins le premier continue de frapper », donnée par la Vulgate. Le verset 12, sur l'œuf et le scorpion, manque dans Matthieu. Enfin au verset 13, à la place de « l'Esprit bon » que donnera le Père, Matthieu dit qu'il donnera « des biens, de bonnes choses »; ainsi Luc, aux avantages de l'ordre temporel substitue ceux de l'ordre spirituel, en quoi le dernier défenseur de l'origine ébionitique de notre Évangile aperçoit l'argument le plus décisif en faveur de sa thèse. « Il a peut-être bien raison, ajouterai-je avec Plummer (1); auquel cas la valeur totale de ses preuves n'est pas forte. »

(1)]Page 300.

Nous avons ici l'exhortation la plus pressante à la prière; à deux qualités surtout dans la prière : à la persévérance inlassable, et à la confiance sans réserve. La disposition que je rends par « persévérance », « importunité » dans ma traduction (verset 9), est exprimée en grec par un mot plus fort encore, ἀναίδια, impudence, absence de honte et de retenue. Nous trouverons plus loin (XVIII, 1-8) une parabole plus étrange encore, où Dieu ne sera plus seulement un ami qui dort et qu'il faut tirer de son lit par nos instances, mais un juge inique et prévaricateur. Jésus a imaginé les comparaisons les plus pressantes, il a employé les termes les plus énergiques pour nous amener à la pratique de la prière. L'aurait-il fait si, comme un trop grand nombre de nos contemporains, il n'y avait vu qu'une autosuggestion, s'il n'avait pas cru et su que notre supplication peut obtenir de notre Père un concours véritable et efficace ? Seulement, admettre dans les affaires de ce monde une intervention divine accordée à nos prières, au fond c'est accepter le miracle, un miracle non éclatant d'ordinaire, mais qui n'en sera pas moins réel. De là l'hésitation de tant d'hommes autour de nous. Et d'un autre côté, si nous ne prions plus Dieu, quels devoirs lui rendrons-nous ? A quoi nous sert d'avoir ce Père tout-puissant ?

[14] *Jésus chassait un démon, et ce démon était muet. Lorsque le démon fut sorti, le muet parla, et le peuple était dans l'admiration.* [15] *Mais quelques-uns d'entre eux dirent : « C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. »* [16] *D'autres, pour l'éprouver, lui demandèrent un signe dans le ciel.* [17] *Connaissant leurs pensées, Jésus leur dit : « Tout royaume divisé contre lui-même se détruit, et il tombe, maison après maison.* [18] *Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il? Car vous dites que c'est par Béelzébub que je chasse les démons.* [19] *Et si, moi, je chasse les démons par Béelzébub, vos fils, par qui les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges.* [20] *Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est donc venu à vous.* [21] *Lorsqu'un homme fort et bien armé garde sa maison, ce qu'il*

possède est en sûreté. [22] *Mais qu'il en survienne un plus fort qui le vainque, il lui enlève toutes les armes dans lesquelles il se confiait, et il partage ses dépouilles.* [23] *Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi, dissipe.* [24] *Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va par des lieux arides, cherchant du repos. N'en trouvant point, il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti.* [25] *Et, quand il arrive, il la trouve nettoyée et ornée.* [26] *Alors il s'en va, prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans cette maison, ils s'y établissent : et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.* »

Nous retrouvons les mêmes pensées, avec des expressions différentes, en partie dans Marc (III, 22-27), et surtout dans Matthieu, avec un autre arrangement (XII, 22-45). Je vais donner ici un exemple de ces rapprochements, afin que le lecteur curieux de ces questions puisse se faire une idée des procédés de composition employés par nos synoptiques. Ils sont ordinairement les mêmes dans toute notre quatrième partie, excepté pour les péricopes spéciales à Luc, en général des paraboles. Je prends ce tableau dans Reuss (1), qui, traduisant sur le grec, indique mieux les nuances du texte. Je saute le verset 16 de Luc, qui se rapporte à ce qui suit et qui ne semble pas à sa place ici. Dans la première colonne je mets Marc, plus éloigné des deux autres, et j'imprime en italique dans Matthieu les mots que Luc a changés ou omis.

Marc III, 22-27	Matt. XII, 22-45	Luc XI, 14-26
	Alors on lui amena un démoniaque aveugle et muet, *et il le guérit de manière que* le muet parlait *et voyait.* Et toute la foule était dans *l'étonnement et disait : « Celui-ci n'est-il pas le fils de David ? » Mais les Pharisiens l'ayant appris*	Un jour il expulsait un démon qui était muet, et quand le démon fut sorti, le muet parla, et la foule fut dans l'admiration.
Et les Scribes venus		

(1) Pages 449 et suivantes.

Marc III, 22-27	Matt. XII, 22-45	Luc XI, 14-26
de Jérusalem disaient qu'« il a Béelzéboul, » et que « c'est avec le secours du chef des démons qu'il chasse les démons. « Et il les interpella et leur dit en se servant de paraboles : « Comment Satan peut-il chasser Satan ? Si un royaume est divisé en lui-même, ce royaume ne peut subsister ; et si une maison est divisée en elle-même, cette maison ne pourra subsister. Et si Satan s'élève contre lui-même et se divise, il ne peut subsister, mais c'en est fait de lui.	dirent : « Celui-ci ne chasse les démons qu'avec le secours de Béelzéboul, le chef des démons » (1). Mais Jésus qui savait leurs *pensées* leur dit : « Tout royaume qui est divisé *contre* lui-même est livré à la dévastation, *et toute ville ou maison qui est divisée contre elle-même ne saurait subsister*. Et si *c'est Satan qui chasse Satan*, il est divisé en lui-même : comment *donc* son royaume subsistera-t-il ?	Cependant quelques-uns d'entre eux dirent : « C'est avec le secours de Béelzéboul, le chef des démons, qu'il chasse les démons. Mais lui qui savait leurs sentiments, leur dit : « Tout royaume qui est divisé en lui-même, est livré à la dévastation, et une maison tombe sur l'autre. Et si Satan aussi est divisé en lui-même, comment son royaume subsistera-t-il ?
	Et si moi je chasse les démons avec le secours de Béelzéboul, avec le secours de qui les vôtres les chassent-ils donc ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Si, au contraire, c'est avec *l'esprit* de Dieu que je chasse les démons, c'est donc à dire que le royaume de Dieu est venu à vous.	Puisque vous dites que c'est avec le secours de Béelzéboul que je chasse les démons. Mais si moi je chasse les démons avec le secours de Béelzéboul, avec le secours de qui les vôtres les chassent-ils donc ? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Si, au contraire, c'est avec le doigt de Dieu que je chasse les démons, c'est donc à dire que le royaume de Dieu est venu à vous.
Personne ne peut enlever les armes d'un guerrier, en entrant dans sa maison, à moins de l'avoir d'abord garrotté ; alors seulement	*Ou bien encore comment quelqu'un peut-il entrer dans la maison* d'un guerrier et enlever ses armes, *à moins de l'avoir garrotté d'abord?*	Tant qu'un guerrier garde son logis les armes à la main, tout ce qui lui appartient est en sûreté. Mais si un plus fort que lui par-

(1) Doublet dans saint Matthieu IX, 32-24.

Marc III, 22-27	Matt. XII, 22-45	Luc XI, 14-26
il pourra piller sa maison.	*C'est alors seulement qu'il pourra piller sa maison.* Quiconque n'est pas avec moi, est contre moi, et quiconque ne rassemble pas avec moi, disperse. Lorsque l'esprit impur est sorti de l'homme, il parcourt les déserts pour chercher le repos, et *ne le trouve pas. Alors* il dit : « Je *veux* m'en retourner dans ma demeure d'où je suis sorti. Et en y arrivant, il la trouve *vide*, balayée et embellie. Alors il s'en va prendre *avec lui* sept autres esprits plus méchants que lui, et ils viennent s'y établir, et la fin de cet homme-là est pire que son commencement.	vient à le vaincre, il lui enlève l'armure en laquelle il avait mis sa confiance, et distribue ses dépouilles. Quiconque n'est pas avec moi, est contre moi, et quiconque ne rassemble pas avec moi, disperse. Lorsque l'esprit impur est sorti de l'homme, il parcourt les déserts pour chercher le repos. Et ne le trouvant pas, il dit : Je m'en vais retourner dans ma demeure, d'où je suis sorti. Et en y arrivant, il la trouve balayée et embellie. Alors il s'en va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, et ils viennent s'y établir, et la fin de cet homme-là est pire que son commencement.

Les différences, on le voit, sont surtout fréquentes dans la narration ; nous avons au contraire dans les discours de longs fragments absolument identiques. L'explication la plus répandue suppose que les deux évangélistes ont puisé les discours dans les λόγια (1), déjà rédigés en araméen, peut-être même traduits en grec, au moins en partie ; ils ont connu les récits par la tradition orale. Ce système suffit à rendre compte de la plupart des faits, mais encore ne faut-il pas le prendre trop à la lettre.

15. On a discuté sur l'étymologie de Béelzébub, mais on n'est pas même sûr de l'orthographe véritable. Ce mot ne se trouve

(1) Voir l'Introduction page 20.

nulle part ailleurs dans la Bible. Nous allons voir la réponse de Notre-Seigneur à l'odieuse insinuation que font ses ennemis. Notons seulement comme la haine contre lui grandit, jusqu'à lui faire un crime de ses miracles et de ses bienfaits.

16. Ce verset, comme je l'ai déjà dit, doit être rattaché à une péricope suivante. Nous avons rencontré trop d'interversions semblables dans Luc pour en être surpris.

17-18. Première réponse de Jésus : Satan ne peut pas se combattre lui-même, sous peine de perdre bientôt sa puissance.

19-20. Deuxième réponse : Je ne suis pas seul à chasser les démons; vos fils, c'est-à-dire vos disciples, les exorcistes en font autant. Et je n'ai pas besoin de leurs cérémonies pour cela : donc le royaume de Dieu est venu à vous.

21-22. Troisième réponse : Satan ne cède qu'à un plus fort que lui; donc... La conclusion est si évidente, que Notre-Seigneur ne s'est pas donné la peine de l'énoncer.

23. Par conséquent vous n'avez pas le droit d'hésiter devant les faits dont vous êtes témoins, vous devez prendre parti, et « qui n'est pas avec moi est contre moi. »

24-26. Comment ces versets sur le retour du démon et l'état qui en résulte se rattachent-ils à ceux qui précèdent? Certains commentateurs y voient une allusion à la situation religieuse des Juifs : avant la captivité, ils étaient possédés du démon de l'idolâtrie; depuis leur retour de Babylone, cet esprit impur a été chassé, mais il en est venu d'autres plus méchants que lui, et la fin d'Israël est pire que son commencement. On pourrait penser aussi que Jésus parle de ses auditeurs : il les a soustraits un moment aux influences pernicieuses qui les dominaient; mais leurs hésitations et leur manque de foi les ont livrés de nouveau à la puissance du mal, et leur nouvel état est pire que le précédent. En général, les auteurs catholiques voient là un grave avertissement sur le danger des rechutes dans la vie chrétienne : « Il est impossible, dira saint Paul (Hebr. VI, 4 et 6), que ceux qui ont été une fois éclairés... et qui sont tombés, soient renouvelés une seconde fois et amenés à la pénitence. » Cependant saint Paul ajoute aussitôt une réflexion qui montre que

pour lui, comme pour son Maître, « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu (Luc XVIII, 27) », mais prenez garde, à Dieu seul. J'ai insisté souvent sur la bonté envers les pécheurs répétée à chaque page de notre Évangile; la sévérité exprimée ici contre les rechutes n'en est que plus effrayante.

[27] *Comme il parlait ainsi, une femme élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : « Heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées! »* [28] *Jésus répondit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent! »*

Détail particulier à Luc. « Ce petit trait, dit Reuss (1), porte au plus haut point le cachet de l'authenticité et de l'originalité et peut servir à prouver combien, dans la première communauté, les souvenirs traditionnels ont dû être riches et précis. » Il n'est pas nécessaire de faire remarquer tout ce qu'il y a de touchant dans une pareille apostrophe : une mère seule a pu la prononcer. Elle a été la première à réaliser la prophétie du *Magnificat* (*Supra* I, 48) : « Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Dans sa réponse, Jésus ne nie pas le privilège de sa mère, il nous rappelle seulement (*Supra* VIII, 21) qu'il existe avec lui des liens plus précieux que ceux de la chair et du sang. Et ce bonheur, le plus grand de tous, appartient aussi à Marie : car qui mieux qu'elle a su écouter la parole de Dieu et la garder dans sa vie entière?

[29] *Le peuple s'amassant en foule, il se mit à dire : « Cette génération est une génération méchante; elle demande un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas.* [30] *Car, de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'homme sera un signe pour cette génération.* [31] *La reine du Midi se lèvera, au jour du jugement, avec les hommes de cette génération, et les condamnera, parce qu'elle est venue des extrémités de la terre en-*

(1) Page 453.

tendre la sagesse de Salomon; et il y a ici plus que Salomon. [32] *Les hommes de Ninive se lèveront, au jour du jugement, avec les hommes de cette génération et les condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la voix de Jonas : et il y a plus ici que Jonas.* »

Aussi dans Matthieu (XII, 38-42), avec des changements d'ordre; peut-être un abrégé dans Marc (VIII, 11-13).

29. C'est ici qu'il faudrait placer le verset 16 ci-dessus : « D'autres, pour l'éprouver, lui demandèrent un signe dans le ciel. » Matthieu a fait ainsi, et son arrangement est plus logique. J'ai déjà signalé dans Luc l'empressement des foules à rechercher Jésus. Le Sauveur avait plusieurs raisons pour refuser « le signe » qu'on lui demandait : les miracles qu'il avait accomplis devaient suffire à tout esprit de bonne foi; il n'y a pas de limite aux exigences des sceptiques en fait de surnaturel; ce qu'on désire, c'est une œuvre prodigieuse, magique en quelque sorte, et Dieu ne veut pas employer sa toute-puissance à des merveilles où elle éclaterait seule, sans participation de la bonté, il est notre père autant et plus encore que notre Dieu.

30. Jésus fait une allusion évidente à sa Résurrection, dont l'histoire de Jonas était la figure. Dans Matthieu, nous n'avons plus une allusion, mais une application directe. En effet, parmi tous les miracles du fils de Dieu, celui-là est le fondement positif et irréfragable de notre foi; les Apôtres et saint Paul le présentent constamment ainsi dans leurs prédications, on n'a qu'à ouvrir les Actes et les Epîtres pour s'en convaincre.

31. Les miracles, même celui de la Résurrection, ne sont pas la seule preuve de la divinité du Sauveur : nous en trouvons une autre dans la sagesse qui tombe de ses lèvres, et celle-là, au lieu de s'affaiblir, grandit avec les siècles. Jésus se met hardiment en parallèle avec Salomon; « et il y a ici plus que Salomon », dit-il. Continuons cette comparaison; nous avons vu dans l'humanité d'autres sages que Salomon, d'autres grands hommes : lequel pourrons-nous rapprocher de Jésus, l'ouvrier de Nazareth? Faut-il rappeler l'affirmation bien connue de Napoléon, un juge compétent à coup sûr en pareille matière :

« Je me connais en hommes, et je te dis que Jésus-Christ n'est pas un homme »?

« 33 *Personne n'allume une lampe pour la mettre dans un lieu caché ou sous le boisseau : on la met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière.* 34 *La lampe de ton corps, c'est ton œil. Si ton œil est bon, tout ton corps sera dans la lumière; s'il est mauvais, ton corps aussi sera dans les ténèbres.* 35 *Prends donc garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres.* 36 *Si donc tout ton corps est lumière, sans aucun mélange de ténèbres, il sera éclairé tout entier, comme lorsque brille sur toi la clarté d'une lampe.* »

Ces trois sentences n'ont guère de lien entre elles, ni avec ce qui précède. Nous avons déjà vu la première (1) (VIII, 16); elle se retrouve dans Matthieu (V, 15) et dans Marc (IV, 21). La seconde est donnée par Matthieu (VI, 22, 23). La dernière est spéciale à Luc.

35. « Prends garde que la lumière qui est en toi ne soit ténèbres. » Peu d'avertissements ont autant d'importance; car l'homme qui ne se laisse pas guider par la vérité, tout en la connaissant, peut redresser ses voies; mais celui dont l'intelligence est faussée, qui prend le bien pour le mal, comment se corrigera-t-il jamais? Or la lumière peut s'obscurcir en nous quelquefois par la superstition, presque toujours par l'influence des passions, de l'orgueil surtout, qui nous persuadent aisément ce qu'elles désirent. « Jamais on ne fait le mal si pleinement que quand on le fait par conscience, » disait Pascal; et ailleurs : « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. »

37 *Pendant qu'il parlait, un Pharisien le pria de manger chez lui; Jésus entra dans sa maison, et se mit à table.* 38 *Or, le Pharisien vit avec étonnement qu'il ne s'était pas lavé* (les mains) *avant le repas.* 39 *Le Seigneur lui dit : Vous, Pharisiens, vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat; mais au dedans de vous tout est plein de rapine et*

(1) Ci-dessus, page 257.

d'iniquité. [40] *Insensés! celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans?* [41] *Toutefois faites l'aumône de votre superflu, et tout sera pur pour vous.* [42] *Mais malheur à vous, Pharisiens, qui payez la dîme de la menthe, de la rue et de toutes les herbes, et qui n'avez nul souci de la justice et de l'amour de Dieu! C'est là ce qu'il fallait pratiquer, sans omettre le reste.* [43] *Malheur à vous, Pharisiens, qui aimez qu'on vous donne les premiers sièges dans les synagogues, et qu'on vous salue dans les places publiques!* [44] *Malheur à vous, parce que vous ressemblez à des sépulcres qu'on ne voit pas, et sur lesquels on marche sans le savoir!* » [45] *Alors un docteur de la Loi prenant la parole lui dit : « Maître, en parlant de la sorte, vous nous outragez aussi.* » [46] *Jésus répondit : « Et à vous aussi, docteurs de la Loi, malheur! parce que vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter, et vous-mêmes vous n'y touchez pas d'un seul doigt!* [47] *Malheur à vous, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et ce sont vos pères qui les ont tués!* [48] *Certes vous montrez bien que vous consentez aux œuvres de vos pères; car eux les ont tués, et vous, vous leur bâtissez des tombeaux.* [49] *C'est pourquoi la Sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres; ils tueront les uns et chasseront les autres :* [50] *afin qu'il soit redemandé compte à cette génération du sang de tous les prophètes qui a été répandu depuis la création du monde,* [51] *depuis le sang d'Abel jusqu'au sang de Zacharie, tué entre l'autel et le temple. Oui, je vous le dis, ce sang sera redemandé à cette génération.* [52] *Malheur à vous, docteurs de la Loi, parce que vous avez enlevé la clef de la science; vous-mêmes n'êtes point entrés, et vous avez empêché ceux qui entraient.* » [53] *Comme Jésus leur disait ces choses, les Pharisiens et les Scribes se mirent à le presser vivement et à l'accabler de questions,* [54] *lui tendant des pièges, et cherchant à surprendre quelque parole de sa bouche, afin de l'accuser.*

Les mêmes malédictions sont placées par Matthieu (XXIII) à Jérusalem, dans les derniers jours avant la Passion. Toujours des versets identiques ; et avec cela des divergences telles qu'évidemment les deux écrivains ne se sont pas connus. Ici l'explication est aisée à deviner. Certainement Jésus a parlé plusieurs fois, souvent peut-être, contre les Scribes et les Pha-

risiens; dans ses discours multipliés, il a dû répéter, en partie au moins, les mêmes reproches, et la tradition les aura conservés sous des formes diverses. Matthieu et Luc les ont groupés ensuite, chacun à sa manière, en les rattachant à deux circonstances distinctes.

Je n'essaierai pas de commenter ce discours dans son sens littéral immédiat : que nous font aujourd'hui les Pharisiens de la Palestine et les docteurs de la loi mosaïque? Essayons plutôt de pénétrer les paroles du Maître dans leur esprit, et de voir les applications qu'on en doit faire au milieu de nous.

Il y a quelques variantes dans les textes grecs, mais elles ne semblent pas assez importantes pour les relever. La plus considérable porte sur le verset 53, où au lieu de « comme Jésus leur disait ces choses », ainsi que dit ma traduction d'après la Vulgate, la vraie leçon paraît être « comme Jésus sortait de là ». Je dois aussi faire remarquer au verset 49 que les paroles attribuées par Notre-Seigneur à « la Sagesse de Dieu » ne se trouvent pas dans l'Ancien Testament. On a voulu y voir une citation d'un livre de l'Écriture aujourd'hui perdu. D'autres pensent que par « la Sagesse de Dieu », Jésus se désigne lui-même; et en effet dans le parallèle de Matthieu (XXIII, 34) il dit : « Voici que je vous envoie des prophètes »; mais alors Luc n'aurait pas dû parler au passé : « La Sagesse de Dieu *a dit.* » J'admets plutôt, avec un certain nombre de commentateurs, que Notre-Seigneur énonce ici une loi générale de la Providence divine.

Les malédictions du Sauveur s'adressent non pas à des impies et à des incrédules, ni à des pécheurs publics et scandaleux, mais au contraire à des Pharisiens et à des docteurs, à ceux qui faisaient profession parmi les Juifs de connaître mieux que personne et d'observer la loi de Dieu dans toute sa plénitude. De telles gens existent toujours dans nos sociétés chrétiennes; avec le clergé, ce sont les personnes pieuses, et sous ce nom je n'entends pas spécialement les femmes; au contraire, les vices stigmatisés par Notre-Seigneur se rencontrent plutôt chez des hommes. Le premier est l'hypocrisie, le soin exagéré du dehors : le Pharisien se scandalise parce que Jésus ne s'est pas lavé les

mains, mais « au dedans tout est plein de rapine et d'iniquité ». En même temps un souci rigoureux des pratiques positives qui fait oublier la vraie pratique : on paie la dîme des menus herbages pendant qu'on néglige la justice et l'amour de Dieu, la dévotion véritable disparaît étouffée sous les dévotions; il fallait faire les unes, dit le Sauveur, sans omettre les autres. En second lieu, la recherche de la vaine gloire : on aime les premières places dans les assemblées, on veut être salué du nom de maître, on tient à sa réputation de piété. On va plus loin : on s'irrite contre les prophètes, contre les saints qui, poussés par l'esprit de Dieu, approprient aux temps nouveaux le fonds toujours ancien des vertus chrétiennes : n'avons-nous pas vu l'Église dans tous les siècles obligée de les défendre et de les protéger? Enfin, et c'est surtout contre quoi le Sauveur proteste, ils chargent les hommes de fardeaux intolérables, sans y toucher eux-mêmes d'un seul doigt; ils enlèvent la clef de la vie chrétienne, ils la montrent sous un aspect qui éloigne et qui rebute les âmes simples; eux-mêmes ne sont point entrés, et ils ont empêché ceux qui entraient. Il m'est impossible d'écrire cette page sans penser aux jansénistes qui ont fait tant de mal en France sous leurs dehors de religion. Est-il bien sûr que leur influence détestable ait entièrement disparu? N'avons-nous pas nous-mêmes quelque chose à prendre dans les sévères avertissements du Sauveur? et les défauts qu'il signale, si contraires à l'Évangile, n'ont-ils point de part dans l'aversion malheureuse qui écarte de l'Église un si grand nombre de nos contemporains?

En même temps qu'il flétrit les vices, Jésus rappelle les vertus nécessaires : l'aumône, la justice, et l'amour de Dieu, ou pour tout dire en un mot, la charité. Commençons, nous, « personnes pieuses », par l'établir solidement dans nos cœurs. Croyez-vous que, si le peuple chrétien était véritablement animé tout entier par la sainte charité, le monde pourrait résister à son influence?

XII. [1]*Sur ces entrefaites, les gens s'étant assemblés par milliers autour de Jésus, au point de se fouler les uns les autres, il se mit à*

dire à ses disciples : « Gardez-vous avant tout du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. 2 *Il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé, rien de secret qui ne doive être connu.* 3 *C'est pourquoi tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres, on l'entendra au grand jour; et ce que vous aurez dit à l'oreille dans l'intérieur de la maison, sera publié sur les toits.* 4 *Je vous dis à vous qui êtes mes amis : Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus.* 5 *Je vais vous apprendre qui vous devez craindre : craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne; oui, je vous le dis, craignez celui-là.* 6 *Cinq passereaux ne se vendent-ils pas deux as? Et pas un d'eux n'est en oubli devant Dieu.* 7 *Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point; vous êtes de plus de prix que beaucoup de passereaux.* 8 *Je vous le dis, quiconque m'aura confessé devant les hommes, le Fils de l'homme aussi le confessera devant les anges de Dieu :* 9 *mais celui qui m'aura renié devant les hommes sera renié devant les anges de Dieu.* 10 *Et quiconque parlera contre le Fils de l'homme, obtiendra le pardon; mais pour celui qui aura blasphémé contre l'Esprit-Saint, il n'y aura point de pardon.* 11 *Quand on vous conduira devant les synagogues, et devant les magistrats et les autorités, ne vous mettez point en peine de la manière dont vous vous défendrez, ni de ce que vous direz;* 12 *car le Saint-Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faudra dire. »*

Nous avons ici un exemple de ce que, dans son excellente édition de saint Luc, Wright appelle une « conflation », d'un mot anglais plus facile à comprendre qu'à traduire exactement. Laissons de côté le verset 1, qui a bien ses analogues dans Matthieu (xvi, 5, 6) et dans Marc (viii, 14, 15) ; mais des analogues seulement. Tout le reste se retrouve en partie dans Luc lui-même, en partie dans Marc, en totalité dans Matthieu, parfois mot pour mot, parfois avec des variantes considérables et dans un ordre difiérent. Voici l'indication de ces rapprochements :

2 = Luc viii, 17 = Matt. x, 26 = Marc iv, 22
3-7 = Matt. x, 27-31
8-9 = Luc ix, 26 = Matt. x, 32-33 = Marc viii, 38

10 = Matt. XII, 32 = Marc III, 28-29

11-12 = Luc XXI, 12-15 = Matt. X, 19-20 = Marc XIII, 11.

J'ai déjà expliqué (1) comment d'après cela je comprends la composition de notre Évangile; je n'y reviens pas. Rappelons-nous seulement que Luc nous donne une collection de sentences plutôt qu'un discours suivi. Nous ne chercherons donc pas à mettre ici un enchaînement que lui-même n'avait pas en vue.

« Cette scène violente (voir la fin du chapitre précédent) avait eu du retentissement au dehors; un attroupement considérable s'était formé. Soulevée par l'animosité de ses chefs, la foule manifestait des dispositions hostiles à Jésus et à ses disciples. Jésus sent le besoin de se tourner vers les siens qui se tiennent là tout intimidés et de leur donner, à la face de tous, les encouragements que réclame la situation... Il comprend la nécessité de jeter dans la balance un contrepoids du côté de la foi. Ainsi s'explique l'exhortation suivante, qui a pour but de relever le courage des Apôtres et de leur rendre la hardiesse du témoignage (2). »

1. Saint Luc encore une fois nous montre la foule autour du Sauveur, et exceptionnellement nombreuse. Celui-ci pourtant s'adresse, non à tout le peuple, mais au cercle restreint de ses disciples. Un mot seulement au sujet de la scène précédente : « Gardez-vous du levain des Pharisiens, qui est l'hypocrisie. » Je pense que Notre-Seigneur a employé ici l'image du levain de la même façon que dans la parabole du ferment (XIII, 20). Un peu de levain pénètre la pâte tout entière et la transforme; ainsi l'hypocrisie des Pharisiens altère et corrompt toute la loi de Moïse, qu'ils se vantent de pratiquer mieux que personne; ainsi la recherche de nous-mêmes, le souci des applaudissements, la fausseté du cœur enfin peut gâter nos vertus les plus excellentes.

2-3. Si on lie ces versets au précédent, Jésus veut dire : A quoi bon l'hypocrisie? Vous ne tromperez personne, car en définitive

(1) Introduction, pages 17 et suivantes.
(2) GODET, page 125.

tout se sait. Je croirais plutôt qu'après un bref avertissement, le Sauveur passe de suite à la prédication, il recommande la franchise et l'audace : Dites au grand jour, publiez sur les toits tout ce que je vous ai enseigné.

4-5. Vous ne devez rien craindre en effet, ni personne, sinon « celui qui après votre mort a le pouvoir de vous jeter dans l'enfer ». Qui est celui-là ? Quelques commentateurs pensent qu'il s'agit de Satan. Avec le plus grand nombre, je repousse cette interprétation. Car d'abord n'est-ce pas le démon qui inspire « ceux qui tuent le corps » des Apôtres et des prédicateurs de la vérité? Pourquoi donc alors dire : « Ne craignez pas celui-là, mais craignez-le quand même ? » Ensuite le texte grec nous conduit à un autre sens. Dans l'usage de la Bible, quand le verbe « craindre, φοβέω, » s'applique à un danger, à un ennemi quelconque, il est toujours suivi de la préposition ἀπό ; quand on parle de « craindre Dieu », on supprime la préposition : or ici le régime est à l'accusatif sans préposition ; donc il s'agit de la crainte de Dieu, et pas d'une autre. Enfin l'Écriture ne nous dit jamais de craindre le démon, mais de lui résister (Jac. IV, 7, I Petr. V, 9), parce qu'en effet il peut bien nous entraîner en enfer, si nous lui cédons, mais non pas nous y jeter ; ce juste châtiment n'appartient qu'à Dieu seul.

Je traduis « géhenne » par l'enfer. Au sens propre, la Géhenne était la vallée de Hinnom, contiguë à Jérusalem. C'est là qu'on immolait des enfants à Moloch, en les précipitant dans le feu. Plus tard, quand ces abominations eurent été supprimées par le roi Josias (IV, Reg. XXIII, 10), on y brûlait, dans une fournaise toujours ardente, les ordures de la ville, les carcasses d'animaux, et jusqu'aux cadavres des criminels. Ainsi la Géhenne devint le symbole du lieu des châtiments éternels.

Notre-Seigneur n'a jamais enseigné formellement l'immortalité de l'âme, pas plus que l'existence de Dieu. Mais un texte comme celui que je commente montre assez ce qu'il en pensait.

6-7. Meilleure encore que la crainte de Dieu sera la confiance en sa bonté. « Les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés » ; rien ne vous arrive sans la permission de la Provi-

dence. Pourquoi donc avons-nous tant de peine à nous reposer entre ses mains, pauvres hommes agités de mille soucis divers, quand nous savons que pas un seul des oiseaux du ciel n'est en oubli devant lui?

8-9. A qui l'aura confessé devant les hommes, à qui aura bravé pour lui ou les supplices ou les mépris, Jésus promet la récompense méritée : à son tour il confessera son disciple devant son Père et devant les anges. Quant à celui qui l'aura renié, notre Sauveur ne consent pas à dire, au moins dans Luc, qu'il le reniera lui-même ; par une délicatesse touchante de notre Évangile ami des pécheurs, il emploie une tournure impersonnelle : « il sera renié devant les anges de Dieu. » Si ces lignes tombent sous les yeux d'un malheureux dont le cœur ne soit pas endurci, ne sentira-t-il pas tout ce qu'il y a de miséricorde et d'amour caché dans une pareille expression?

10. Que faut-il entendre par « le blasphème contre l'Esprit-Saint », pour lequel il n'y aura point de pardon, « ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir », selon l'addition de Matthieu? Les théologiens après saint Thomas (1) distinguent les péchés de faiblesse, qui sont contre le Père, les péchés d'ignorance, contre le Fils, et les péchés de vraie malice, dans lesquels proprement nous blasphémons le Saint-Esprit. Saint Thomas en énumère six espèces : le désespoir, la présomption, l'impénitence, l'obstination, le rejet de la vérité connue, la jalousie de la grâce chez autrui. Ces péchés, dit-il, sont irrémissibles selon leur nature, parce qu'ils excluent les moyens qui pourraient amener notre pardon; cependant ils n'empêchent pas la toute-puissance et la miséricorde de Dieu, qui peut toujours miraculeusement pardonner et guérir.

11 et 12. Les « synagogues » sont les tribunaux juifs ; « les magistrats et les autorités » désignent la puissance romaine. Les Apôtres seront traînés devant l'une et l'autre juridiction, et le Saint-Esprit les assistera. Persécutions à l'extérieur, secours divin au dedans d'eux-mêmes, Notre-Seigneur l'a toujours

(1) 2ª, 2ª q. XIV.

annoncé à ses disciples; il le répétera encore dans le discours après la Cène que nous a conservé saint Jean.

13 *Alors, du milieu de la foule, quelqu'un dit à Jésus : « Maître,*
dites à mon frère de partager avec moi notre héritage. » 14 *Jesus lui*
répondit : « Homme, qui m'a établi pour être votre juge, ou pour
faire vos partages? » 15 *Et s'adressant au peuple : « Gardez-vous avec*
soin, leur dit-il, de toute avarice; car, dans l'abondance même, la vie
d'un homme ne dépend pas des biens qu'il possède. » 16 *Puis il leur dit*
cette parabole : « Il y avait un homme riche, dont le domaine avait
beaucoup rapporté. 17 *Et il s'entretenait en lui-même de ces pensées :*
Que faire? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte. 18 *Voici,*
dit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, et j'en ferai de plus
grands, et j'y amasserai tous les produits de mes terres et (tous) *mes*
biens. 19 *Et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as de grands biens en*
réserve pour beaucoup d'années; repose-toi, mange, bois, fais bonne
chère. 20 *Mais Dieu lui dit : Insensé! cette nuit même on te redeman-*
dera ton âme; et ce que tu as mis en réserve, pour qui sera-t-il? 21 *Il*
en est ainsi de l'homme qui amasse des trésors pour lui-même, et qui
n'est pas riche devant Dieu. » 22 *Jésus dit ensuite à ses disciples :*
« C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas pour votre vie, de
ce que vous mangerez; ni pour votre corps, de quoi vous le vêtirez.
23 *La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement.*
24 *Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'ont*
ni cellier ni grenier, et Dieu les nourrit. Combien n'êtes-vous pas de
plus de prix que ces oiseaux? 25 *Qui de vous pourrait, avec tous ses*
soins, ajouter une coudée à sa taille? 26 *Si donc les moindres choses*
sont au-dessus de votre pouvoir, pourquoi vous inquiétez-vous des
autres? 27 *Considérez les lis, comment ils croissent : ils ne travaillent*
ni ne filent, et, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'était pas
vêtu comme l'un d'eux. 28 *Si Dieu revêt de la sorte, dans les champs,*
l'herbe qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée au four, combien
plus le fera-t-il pour vous, hommes de peu de foi? 29 *Vous non plus, ne*
cherchez pas ce que vous mangerez ou ce que vous boirez, et ne vous
laissez pas aller à de vains désirs. 30 *Car ce sont les nations du monde*
qui s'inquiètent de toutes ces choses; mais votre Père sait que vous en

avez besoin. [31] *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît.* »

Le commencement, y compris la parabole, est spécial à Luc ; le reste (22-31) se retrouve dans Matthieu, au Discours sur la montagne (VI, 25-34). Strauss (1) a rapproché cette parabole de celles de l'économe infidèle (XVI, 1-8) et du juge inique (XVIII, 2-5). Dans toutes trois, dit-il, « c'est par un monologue placé dans la bouche du principal personnage que le récit se dénoue. Du propriétaire qui ne sait où mettre sa récolte, il est dit : Et il pensait en lui même, disant. De l'économe infidèle : Mais il se disait en lui-même. Du juge inique : Là-dessus il se dit en lui-même. Enfin les monologues du riche propriétaire et de l'économe infidèle débutent par un tour semblable et tout particulier. Le premier dit : Que dois-je faire ?... voilà ce que je ferai ; le second dit également : Que dois-je faire ?... je sais ce que je ferai. » Et, au nom de la critique, Strauss conclut hardiment : « Sans nul doute, l'auteur conciliant du troisième Évangile a puisé cette partie de ses paraboles dans une source ébionite, afin de donner aussi la parole à l'extrême droite du christianisme de son temps. » Eh bien, elle n'était pas très exigeante en fait de preuves, la « critique » du temps de Strauss. S'il fallait attribuer à une source commune toutes les pièces du théâtre français, ou seulement toutes les tragédies en vers qui commencent par un monologue et où le personnage s'interroge lui-même : Que faire? que devenir? nous serions conduits aux rapprochements littéraires les plus étranges. Quant aux ébionites, à cette extrême droite, etc. Strauss a oublié que la conclusion de la parabole se retrouve, identique pour le sens et souvent pour les termes, dans Matthieu et que la même doctrine est répétée encore dans les Épitres (I Cor. VI, 7 ; VII, 30, II Cor. IX, 8-10 ; Philip. IV, 6, etc.) : Paul et Matthieu étaient-ils donc de l'extrême droite aussi? Alors de qui se composait la gauche?

Le sens de la péricope entière nous est donné dans la maxime

(1) Tome I, pages 338-340.

qui la termine : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » J'en ferai le commentaire en son lieu : mais il ne faut jamais la perdre de vue pour comprendre ce qui précède.

13-15. Pendant que Jésus parlait, un de ses auditeurs avait été frappé sans doute de l'autorité de ses discours. Il demande au Maître d'intervenir dans une question d'intérêt dont il se préoccupait plus que de la vie éternelle. N'y a-t-il pas toujours des hommes qui ne veulent voir dans l'Évangile que « les promesses de la vie présente (I Tim. IV, 7) »? Mais Jésus refuse de se mêler de ces affaires : « son royaume n'est pas de ce monde (Joan. XVIII, 36) »; surtout il veut détruire en nous l'amour des biens d'ici-bas, non nous donner des moyens pour les acquérir. La dernière phrase du verset 15 est assez obscure dans le grec. Ma traduction a bien rendu le sens le plus probable : la richesse ne nous garantit jamais une heure de vie, et alors quelle folie que de nous y attacher par l'avarice! La parabole suivante va présenter le développement de cette pensée.

16-21. Relisez cette parabole, et pesez-en les termes : l'inquiétude, le souci que la richesse apporte avec elle; l'instinct de la propriété surexcité dans le cœur, et exprimé par la répétition des adjectifs, « *ma* récolte, *mes* greniers, *mes* terres, *mes* biens, *mon* âme »; et après tant de projets laborieux, l'incertitude de la jouissance : « Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme! » La mort frappe tous les hommes indistinctement, mais avec quelle différence! Pour le riche, c'est une catastrophe; on la lui cache le plus possible, on le trompe, pourra-t-il avoir le courage de l'accepter? Le pauvre la voit venir souvent comme une délivrance, en tout cas sans déchirement; on lui en parle, et il l'accueille sans révolte, qu'a-t-il à perdre? L'expérience est là, vous pouvez la constater quand vous voudrez. Vraiment, ne vous indignez pas, reconnaissez-le plutôt dans votre cœur : Jésus avait raison de préférer les pauvres.

22-30. Jusqu'ici le Sauveur a parlé à la foule, au peuple; il nous a tous mis en garde contre l'avarice. Maintenant il s'adresse à ses disciples, à ceux qui font profession de lui appartenir plus

étroitement, et à eux il demande davantage. Ne pas mettre son bonheur et son ambition dans les richesses, c'est un premier degré, indispensable à tout chrétien ; le second degré, plus parfait déjà, consiste à « ne pas nous inquiéter de toutes ces choses » comme les païens, mais à les abandonner à notre Père céleste, qui « sait que nous en avons besoin » ; et il y a un troisième degré, plus parfait encore et plus rare, que nous trouverons au verset 33.

Rien n'est plus célèbre dans l'Évangile que les comparaisons dont Notre-Seigneur se sert pour nous recommander le détachement des biens terrestres et la confiance en Dieu : les oiseaux du ciel, ici les corbeaux, et les lys des champs. Les soins que la Providence témoigne envers ces êtres sans raison, combien plus les aura-t-elle pour nous, hommes de peu de foi ? Tous nos efforts n'ajouteront pas une coudée à notre taille, ou plutôt selon le grec, une durée quelconque à notre vie. Alors à quoi bon tant de soucis ? Et Notre-Seigneur arrive ainsi à la maxime qui résume tout cet enseignement.

31. Cette maxime, ma traduction la donne d'après la Vulgate. Dans le texte grec de Luc, d'après les meilleurs Mjj, elle est à la fois plus courte et plus absolue : « Mais cherchez son royaume, et ces choses seront placées devant vous. » Les trois mots « premièrement, sa justice, tout » ont été introduits plus tard dans Luc sous l'influence de Matthieu. Je le remarque pour être correct, car je ne vois pas de différence appréciable dans le sens.

La pensée au fond est toujours la même : Jésus recommande à ses disciples de s'attacher au royaume de Dieu, d'en poursuivre la réalisation sans s'inquiéter de leur propre fortune, et il leur promet qu'alors les nécessités de ce monde leur seront données par surcroît. Voilà un engagement formel : oui ou non, l'histoire l'a-t-elle vérifié ? Les peuples et les siècles de prospérité sont-ils ceux où l'on s'est le plus acharné, par tous les moyens, à la possession des richesses ? ou bien trouverons-nous une aisance plus générale et plus large chez les nations et dans les époques qui n'ont admis cette préoccupation qu'au second

rang, faisant passer d'abord le règne de la justice et de la charité ? La réponse ne me semble pas contestable. Nos âges modernes sont fiers, non sans raison, de leurs progrès matériels; cependant n'avons-nous pas vu apparaître en même temps une plaie hideuse, pour laquelle il a fallu inventer un nom, le paupérisme? Croit-on que le paupérisme existerait, si nos inventions industrielles avaient été appliquées avec les idées et dans l'esprit recommandés par Notre-Seigneur? Les âges de foi ne l'ont pas connu; la richesse alors était moins grande, mais l'aisance était plus générale (1). La comparaison entre les nations chrétiennes et les peuples païens conduit à la même affirmation, et l'expérience de la vie sous nos yeux la répète encore : ce ne sont pas les plus avides de la richesse qui réussissent toujours le mieux. La parole de l'Évangile est donc vraie comme une loi de la nature : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

[32]« *Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner son royaume.* »

Je mets ce verset à part, non seulement parce qu'il est spécial à Luc, mais à cause de sa consolante douceur. Je crois voir Jésus regardant la petite troupe de ses disciples autour de lui; dans sa pensée il envisage toutes les nations de la terre, toute cette humanité qui ne le connaît pas, au milieu desquelles il va les envoyer comme des brebis parmi les loups. Et encore il leur recommande de mépriser l'argent, c'est-à-dire toutes les ressources de ce monde. Petits, faibles, et pauvres, il faut pourtant qu'ils triomphent, car telle est la volonté du Père tout-puissant.

A nous aussi Jésus le dit : « Ne craignez point, petit troupeau. » Restons le troupeau de Jésus-Christ par la soumission à sa parole, par l'attachement à notre unique Pasteur; petits

(1) Cela résulte des études historiques faites de notre temps sur le moyen âge. Voyez par exemple le livre de M. L. Delisle sur la condition des paysans en Normandie, et la plupart des Traités d'économie politique.

sinon dans le nombre, au moins dans l'humilité qui convient toujours à des chrétiens. Quoi que les hommes puissent penser de nous, soyons fidèles à mériter ce titre; et alors le Père nous donnera son royaume, qui n'est point fait pour les grands, ni pour les orgueilleux, ni pour ceux qui n'appartiennent pas au troupeau du Sauveur.

33 *Vendez ce que vous avez, et le donnez en aumône. Faites-vous des bourses que le temps n'use point, un trésor inépuisable dans les cieux, où les voleurs n'ont point d'accès, et où les vers ne rongent point.* 34 *Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.* »

Ne nous y trompons pas : Jésus n'exprime sa tendresse que pour demander de plus grands sacrifices. A ceux qu'il vient d'appeler son « petit troupeau », il propose enfin la règle de l'absolue perfection : vendre ce qu'ils ont, et le donner en aumône, se dépouiller tout à fait, comme saint François d'Assise lorsqu'il rendit à son père jusqu'à ses vêtements, ajoutant qu'il n'en aurait que plus de confiance pour dire désormais : « Notre Père qui êtes aux cieux ». Comme Godet le fait remarquer très justement (1), « il est clair que Jésus s'adresse à des gens à qui, selon lui, l'entrée du ciel est déjà assurée : car à quoi bon s'amasser un trésor dans un lieu dont l'accès ne vous serait pas ouvert? » Nous avons donc ici un conseil, non un précepte; une direction pour quelques-uns, non une règle pour tous. Ceux même à qui parle le Sauveur ne devront pas toujours pratiquer en fait et à la lettre le dépouillement absolu ; mais s'ils veulent vraiment appartenir au petit troupeau des âmes parfaites, rien ne les dispense du détachement intérieur le plus complet, « car là où est notre trésor, là aussi sera notre cœur ». Et sur cette parole profonde finissent les enseignements de Jésus au sujet de la richesse.

Ne les a-t-on pas trouvés trop longs, ces enseignements? trop rigides aussi peut-être ? En somme, que deviendrions-nous, que

(1) Page 148.

deviendrait notre société, si l'on essayait d'y pratiquer exactement les leçons données par l'Évangile?

J'ai déjà fait remarquer, d'après le texte, trois degrés, et comme trois échelons successifs dans ces leçons : un précepte pour tous, « gardez-vous de toute avarice »; une règle pour les disciples, « cherchez le royaume de Dieu, et le reste vous sera ajouté »; un conseil pour quelques-uns, « vendez ce que vous avez, et donnez-le en aumônes ». Mais croit-on sérieusement que Notre-Seigneur ait eu tort d'insister autant sur le mépris des richesses? On demande ce que deviendrait une société fondée sur le détachement absolu; et je demande à mon tour ce que deviendra une société qui ne connaît plus d'autre distinction que la fortune, où l'argent est tout, peut tout, fait tout. C'est de la nôtre que je parle. Il n'y a pas un penseur qui ne soit inquiet de son avenir, si elle ne parvient à changer ses voies et à rentrer en quelque mesure au moins dans l'esprit de l'Évangile.

Mais j'irai plus loin... Qu'on me pardonne mon audace; à mon âge je peux dire toute ma pensée. Les gens du monde se trompent souvent sur la gravité des fautes qui nous séparent du « royaume de Dieu ». Parce que les péchés de la chair sont les plus communs et parfois les plus retentissants, on croit qu'ils sont le principal obstacle à la vie chétienne. Sans parler de l'orgueil, qui est la grande cause de damnation, je n'hésite pas à affirmer après plusieurs Pères et notamment saint Chrysostôme (1), que l'amour exagéré des richesses perd plus d'âmes que la recherche des plaisirs. Dieu me préserve d'oublier la sainteté de sa religion, ou de donner aux malheureux qui vivent dans le désordre une sécurité trompeuse. Cependant on ne peut lire l'Évangile sans remarquer une différence absolue dans la conduite de Notre-Seigneur à l'égard de l'impudicité ou de l'avarice. C'est que les fautes du premier genre ont une excuse dans la faiblesse humaine, surtout lorsqu'elles sont amenées par un sentiment d'amour même coupable. En parlant ainsi, je ne

(1) *Homil.* 79 *in Matt.*

fais que traduire saint Chrysostôme : « *Non est corporum et pecuniæ par cupiditas : sed acrior multo atque vehementior illa corporum est. Quanto igitur cum imbecilliore luctantur (virgines), tanto minus venia dignæ sunt si vincantur.* » Gardons-nous donc de tout péché, quel qu'il soit ; mais rentrons aussi en nous-mêmes, examinons notre cœur pour voir si nous n'y conservons pas dans quelque repli secret la passion basse, et honteuse, et misérable, de l'amour désordonné de l'argent.

35 « *Ayez aux reins la ceinture, et dans vos mains la lampe allumée.* 36 *Soyez semblable à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, dès qu'il arrivera et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt.* 37 *Heureux ces serviteurs, que le maître, à son retour, trouvera veillant! Je vous le dis en vérité, il se ceindra, il les fera mettre à table, et s'approchera pour les servir.* 38 *Qu'il arrive à la deuxième veille, qu'il arrive à la troisième, s'il les trouve ainsi, heureux ces serviteurs!* 39 *Mais sachez que si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait point percer sa maison.* 40 *Vous aussi, tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas.* » 41 *Alors Pierre lui dit :* « *Est-ce à nous que vous adressez cette parabole, ou bien est-ce aussi à tous?* » 42 *Le Seigneur lui répondit :* « *Quel est l'économe fidèle et sage que le maître établira sur ses serviteurs, pour donner à chacun, dans le temps convenable, sa mesure de froment?* 43 *Heureux ce serviteur, que le maître, à son arrivée, trouvera faisant ainsi!* 44 *Je vous le dis en vérité, il l'établira sur tous ses biens.* 45 *Mais si ce serviteur dit en lui-même : Mon maître tarde à venir; et qu'il se mette à battre les serviteurs et les servantes, à manger, à boire et à s'enivrer,* 46 *le maître de ce serviteur viendra au jour où il ne l'attend pas, et il le fera couper en morceaux, et lui assignera sa part avec les infidèles.* 47 *Le serviteur qui aura connu la volonté de son maître, et qui n'aura rien tenu prêt, ni agi selon sa volonté, recevra un grand nombre de coups.* 48 *Mais celui qui ne l'aura pas connue, et qui aura fait des choses dignes de châtiment, recevra moins de coups. On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné; et plus on aura confié à quelqu'un, plus on lui redemandera.* »

Excepté les premiers et les derniers versets, tout le reste est donné par Matthieu XXIV, 43-51.

Après nos devoirs négatifs, les devoirs positifs. Le chrétien, le disciple surtout ne doit pas s'inquiéter des nécessités matérielles; cela ne suffit pas : il doit encore veiller et se tenir toujours prêt pour recevoir son maître à l'heure imprévue où ce maître paraîtra. Tel est le sens général de cette péricope.

35. Les Orientaux, comme les Romains du reste, étaient obligés de relever leurs longs vêtements par une ceinture, quand ils voulaient rendre leur démarche plus alerte. La lampe allumée (« dans vos mains » est une addition de la Vulgate) indique aussi la vigilance toujours en éveil. On peut voir dans les reins ceints le symbole de l'activité, et dans la lampe celui de la foi qui éclaire et qui guide l'action.

36-39. Nous avons dans Marc (XIII, 33-37) la même idée exprimée par une comparaison analogue; c'est aussi le sujet de la parabole des dix vierges dans Matthieu (XXV, 1-13). Veillez, ne vous laissez pas distraire ni endormir, vous ne savez pas à quelle heure votre maître rentrera. Sur quoi on s'est demandé si la fin du monde aurait lieu pendant la nuit; on s'est demandé pourquoi Notre-Seigneur ne parle que de la deuxième et de la troisième veille, sans mentionner la première ni la quatrième; on s'est demandé même s'il y en avait une quatrième, les Juifs, paraît-il, n'en comptant que trois. Je ne vois aucune raison pour discuter ces questions, la réponse n'ajouterait rien à la clarté de la parabole.

Les modernes à leur tour se sont demandé quelle est cette arrivée du maître à laquelle Notre-Seigneur fait allusion. Un certain nombre pensent qu'il veut parler de la parousie, c'est-à-dire de son retour au milieu des hommes pour établir sur la terre le règne du Messie. Nous retrouverons plus loin (XXI) cette question. Ici les textes, surtout celui de Marc, qui est plutôt le parallèle de notre XXI, peuvent s'interpréter de la parousie. Mais je ne crois pas que ce soit leur sens naturel : Jésus me paraît avoir en vue le moment de notre mort, et je m'appuie pour le penser sur la parabole du riche insensé qui précède, et

sur les deux versets qui suivent. En tout cas, nous devons l'entendre du moment de notre mort pour nous en faire l'application. La parousie a beaucoup préoccupé les premiers chrétiens, c'est vrai ; mais il y a longtemps que nous ne l'attendons plus.

« Heureux ces serviteurs », dit Jésus, ceux que le Maître trouvera vigilants ! « Écris, dit l'ange dans l'Apocalypse (XIX, 9.) : Heureux ceux qui sont invités au festin des noces de l'Agneau ! » C'est Jésus lui-même qui veut les servir. Ne l'a-t-il pas fait pour ses Apôtres au dernier repas qu'il a pris avec eux (Joan. XIII, 1-17.) ? Mais il était alors dans l'humilité de sa condition humaine. Pensons au festin où le Verbe de Dieu, dans sa gloire et dans sa puissance, dans sa tendresse aussi, s'appliquera au service de ceux qui lui auront été fidèles.

39-40. L'image change : c'est le père de famille qui veille pour défendre sa maison contre les voleurs. Et toujours la même conclusion : « Tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. » Excepté les saints, la mort nous surprend toujours. Ne parlons pas des morts subites : même les malades, ceux dont tout le monde dit : Il ne passera pas la journée, eux ne s'en doutent pas, et ils arrivent à leur dernière heure sans avoir cru qu'elle était aussi proche. Encore une fois soyons toujours en haleine et toujours prêts.

41. La question de Pierre est toute naturelle, si nous nous rappelons l'observation que j'ai répétée plusieurs fois dans la péricope précédente. Au sujet des richesses, Jésus avait parlé tantôt à la foule, tantôt à ses disciples. Maintenant Pierre, ému sans doute surtout de la récompense promise, demande à qui le Sauveur l'a annoncée : à tous, ou à ses fidèles seulement ?

42-46. Suivant une habitude très ordinaire, le Sauveur ne répond pas directement. Au contraire, il pose une question : « Quel est, etc. ? » Et précisant la parabole précédente, il distingue, parmi les serviteurs, celui qui est chargé de gouverner et en même temps de nourrir les autres. A lui, s'il est fidèle, une récompense spéciale : « le Maître l'établira sur tous ses biens. » Mais s'il manque à ses devoirs, si, pensant avoir le temps devant

lui et le pouvoir d'en abuser, il oublie sa mission et ne songe plus qu'à lui-même, son châtiment sera plus terrible aussi. Oui, la phrase « il le fera couper en morceaux » est dans Luc : διχοτομήσει, il l'écartèlera, il le mettra en pièces ; « et lui assignera sa part avec les infidèles », « dans l'étang ardent de feu et de soufre », dit l'Apocalypse (XXI, 8) qui ajoute : « C'est la seconde mort ».

47-48. Ces versets complètent les précédents et achèvent de préciser la réponse à Pierre. « A quiconque beaucoup a été donné, il sera redemandé beaucoup. » Que la punition soit dure pour celui qui était averti, qui savait son devoir et qui l'a transgressé en pleine connaissance de cause, cela nous paraît équitable ; mais est-il juste de punir aussi, même de moins de coups, le pécheur qui ignorait la volonté de son maître ? Non sans doute, si son ignorance, comme parlent les théologiens, était invincible. Dans le cas contraire, sa responsabilité est atténuée, mais elle subsiste. « Quand des païens, dit saint Paul (Rom. II, 14, 15), accomplissent naturellement ce que la loi commande, ils se tiennent lieu de loi à eux-mêmes, ils montrent que l'œuvre de la loi est écrite dans leurs cœurs, leur conscience rendant témoignage. » C'est la loi naturelle, que l'homme droit n'ignore jamais.

[49]Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il s'allume? [50]Je dois être baptisé d'un baptême, et quelle angoisse en moi, jusqu'à ce qu'il soit accompli! »

Ces deux versets n'ont point d'analogue ailleurs. Le premier est très obscur. De quel feu est-il question ? Le feu de la persécution ? L'Esprit-Saint ? La sainteté et l'amour de Dieu ? Tous ces sens ont leurs partisans ; je les indique sans me prononcer. La liaison des idées demanderait le premier sens, car Notre-Seigneur va parler des persécutions que ses disciples auront à subir. La fin du verset aussi n'est pas claire. Il y a dans le grec : τί θέλω εἰ ἤδη ἀνήφθη ; littéralement « qu'est-ce que je veux, si déjà il s'allume ? » On en a donné beaucoup d'interprétations. Voici

celle que je propose, sans prétendre du reste à l'imposer.

Le sens du verset 50 est certain, au moins dans la première partie : Jésus parle d'un « baptême » de sang, de sa Passion et de sa croix. Il emploie le même mot, dans la même acception lorsqu'il s'adresse à Jacques et à Jean dans Marc (x, 38, 39), et tous les commentateurs, anciens et modernes, l'interprètent ainsi. Dans les versets qui suivent, 51-53, le Sauveur annonce encore des combats, non plus pour lui, mais pour ses disciples. Nous pouvons donc nous le représenter jetant un regard sur tout cet avenir : il envisage les déchirements, les luttes, les persécutions que son Évangile doit entraîner d'abord pour lui-même, ensuite pour ses adeptes ; et à cette vue, il se trouble un instant, il hésite. Comme dans le temple le jour des Rameaux (Joan. XII, 27), comme à Gethsémani (XXII, 41 et suivants), il sent s'élever en son cœur deux volontés contraires ; il semble ne savoir plus ce qu'il désire, et il éprouve dans ce conflit une angoisse inexprimable. En serons-nous surpris ? Non, notre Jésus n'est pas un impassible, un stoïcien ; il n'a pas sans émotion envoyé les siens au-devant des douleurs ; lui-même n'a pas affronté la mort d'un cœur léger. Adorons-le dans les sentiments vraiment humains qu'il éprouve ; il n'est peut-être jamais plus grand qu'à ces moments-là.

51 « *Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre ? Non, vous dis-je, mais la division.* 52 *Car désormais, s'il y a cinq personnes dans une maison, elles seront divisées, trois contre deux, et deux contre trois :* 53 *le père sera divisé contre son fils, et le fils contre son père : la mère contre sa fille, et la fille contre sa mère ; la belle-mère contre sa belle-fille, et la belle-fille contre sa belle-mère.* »

Dans Matthieu x, 34-36.

Cette prophétie est parfaitement claire. Le plus étrange, c'est qu'elle se vérifie encore, après dix-neuf siècles, tous les jours, sous nos yeux. Nous ne nous querellons pas à propos de Mahomet, ni de Bouddha, ni de Napoléon, et déjà plus au sujet de Gambetta. Mais ce Jésus, combien de maisons, aujourd'hui encore,

où la division est entrée à cause de lui! C'est pour moi une des preuves les plus saisissantes de sa divinité que cet empire qu'il exerce toujours sur nos cœurs. Sympathie chez les uns; antipathie chez les autres; l'apathie seule est impossible à son égard.

54 *Il disait encore au peuple :* « *Lorsque vous voyez la nuée se lever au couchant, vous dites aussitôt : La pluie vient; et cela arrive ainsi.* 55 *Et quand vous voyez souffler le vent du midi, vous dites : Il fera chaud, et cela arrive.* 56 *Hypocrites, vous savez reconnaître les aspects du ciel et de la terre : comment donc ne reconnaissez-vous pas les temps où nous sommes?* 57 *Et comment ne discernez-vous pas de vous-mêmes ce qui est juste?* »

Analogue dans Matthieu XVI, 1-3.

Est-ce la conclusion du même discours? Ou bien sommes-nous ici dans une circonstance différente? En tout cas, il est difficile d'indiquer un lien entre cet avertissement et ceux qui précèdent, ou ceux qui vont suivre. Le passage de Matthieu n'est certainement pas identique à celui-ci.

Il n'est besoin de changer qu'un mot, non une idée, pour que le raisonnement du Sauveur s'applique à nos contemporains. Jésus parlait de la connaissance des temps; disons la connaissance des hommes, et nous retombons dans l'argument que je présentais tout à l'heure. « Vous savez démêler, dirai-je à mes lecteurs, les aptitudes des uns et des autres : comment donc ne reconnaissez-vous pas la transcendante supériorité de Jésus-Christ? Et comment ne discernez-vous pas de vous-mêmes ce qui est divin? » Ceux qui demeuraient ainsi embarrassés, le Sauveur les traitait d'hypocrites; je vous demanderai simplement : êtes-vous sûrs de rester complètement honnêtes, loyaux, sincères, dans vos hésitations?

58 *Lorsque tu te rends avec ton adversaire devant le magistrat, tâche en chemin de te dégager de sa poursuite, de peur qu'il ne te traîne devant le juge, et que le juge ne te livre à l'officier de justice,*

et que celui-ci ne te mette en prison. [59]*Je te le dis, tu ne sortiras point de là que tu n'aies payé jusqu'à la dernière obole.* »

Parallèle dans Matthieu, le Sermon sur la montagne, v, 25, 26. Le dernier verset est mot pour mot dans le premier Évangile, excepté que Luc supprime l'ἀμήν hébreu, et remplace le quadrans romain par le λεπτόν grec.

Matthieu applique cette parabole à la réconciliation avec le prochain. Luc semble nous recommander plutôt la réconciliation avec Dieu ; on peut cependant demander qui est alors cet adversaire avec qui nous nous rendons devant le magistrat? Sans doute il ne faut pas trop presser les termes d'une comparaison; il est néanmoins difficile de ne pas voir ici trois personnes, celle à qui le discours s'adresse, son adversaire, et le juge. Une fois en prison, aurons-nous encore le moyen de payer? Jésus ne le dit pas, mais il nous avertit que nous ne serons pas relâchés tant qu'il nous restera une dette, si minime soit-elle : le λεπτόν est la huitième partie d'un as, lequel valait six centimes.

XIII. [1]*En ce même temps, quelques-uns vinrent raconter à Jésus ce qui était arrivé aux Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec* (celui de) *leurs sacrifices.* [2]*Il leur répondit :* « *Pensez-vous que ces Galiléens fussent de plus grands pécheurs que tous les autres Galiléens, pour avoir souffert de la sorte?* [3]*Non, je vous le dis, et si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière.* [4]*Ou bien ces dix-huit sur qui tomba la tour de Siloé, et qu'elle tua, pensez-vous que leur dette fût plus grande que celle de tous les autres habitants de Jérusalem?* [5]*Non, je vous le dis, et si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même manière.* [6]*Il dit aussi cette parabole :* « *Un homme avait un figuier planté dans sa vigne; il vint pour y chercher des fruits, et n'en trouvant point,* [7]*il dit au vigneron : Voilà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et que je n'en trouve point; coupe-le donc; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre?* [8]*Le vigneron répondit : Seigneur, laissez-le encore cette année; je creuse-*

rai tout autour et j'y mettrai du fumier. 9 *Peut-être portera-t-il du fruit; sinon, vous le couperez l'an prochain.* »

Spécial à Luc.

1-5. Notre Évangile est seul à mentionner les deux faits rapportés ici, le massacre des Galiléens dans le temple, et la chute de la tour; aucune autre histoire n'y fait allusion. Mais les Galiléens égorgés n'étaient pas nécessairement très nombreux, et avec les habitudes de Pilate, telles que Josèphe nous les dépeint, un acte de violence n'a rien d'invraisemblable de sa part. Quant aux dix-huit personnes écrasées dans un accident, c'est un de ces faits divers qui occupent l'attention pendant quelques jours, mais que l'histoire n'estime pas assez importants pour les enregistrer.

Jésus cependant en tire une leçon de la plus grave importance. Nous sommes portés trop souvent à voir dans les événements de ce monde une sorte de jugement de Dieu; je parle de nous chrétiens, restés beaucoup trop juifs sous ce rapport. Quand nous assistons à des catastrophes de santé, ou de fortune, frappant des ennemis de la religion, nous croyons y reconnaître une punition d'en haut; en revanche, nous sommes scandalisés, si tout réussit en ce monde à ceux qui n'ont pas la foi, ou qui même la combattent. Il en était ainsi pour le peuple d'Israël; qu'on lise par exemple au Deutéronome (XXVIII) les bénédictions et les malédictions annoncées par Moïse : la prospérité ou le malheur de la nation devaient dépendre de la fidélité qu'ils apporteraient au service de Jéhovah. Dieu le voulut ainsi, non seulement à cause de la grossièreté de leurs cœurs, mais parce que jusqu'à l'Ascension de Jésus-Christ le ciel n'était ouvert pour personne, la récompense éternelle des vertus était renvoyée à plus tard; il fallait donc lui substituer une sanction provisoire en ce monde. Les choses ont changé depuis la venue du Rédempteur, et hardiment il nous affirme que les victimes n'étaient pourtant pas de plus grands pécheurs que ceux qui ont été épargnés. Non, ce n'est pas en ce monde que, pour les individus, la justice de Dieu a son cours. Il faudrait plutôt appliquer

ici-bas aux impies cette parole d'un psaume (LXXVII, 29-31) précisément à propos des convoitises terrestres : « Ils mangèrent, ils s'en rassasièrent à l'excès, Dieu contenta ainsi leurs désirs. » Seulement le même psaume ajoute aussitôt : « Ils tenaient à peine ce qu'ils avaient souhaité, les morceaux étaient encore dans leur bouche, quand la colère du Seigneur fondit sur eux. » Et voilà pourquoi à tous Notre-Seigneur nous recommande la pénitence, sans laquelle nos fautes nous rendent dignes des pires châtiments.

Si la sanction véritable pour les individus se trouve dans l'autre monde, dans la survie de l'éternité, il n'en est pas de même pour les nations. Elles ne sont pas immortelles, et comme elles ont leurs vertus et leurs vices, elles doivent en recevoir ici-bas la récompense ou le châtiment. Aussi la plupart des commentateurs ont-ils pensé que notre péricope tout entière, avec la parabole du figuier stérile que je vais expliquer, contenait une allusion directe à la ruine de Jérusalem et à la fin tragique du peuple juif. Quelques Galiléens dont Pilate a mêlé le sang à celui de leurs sacrifices : mais ce même sang juif, dans ce même temple, Titus bientôt le fera couler à torrents. La tour de Siloé qui s'abat sur dix-huit personnes : mais les murs entiers de la ville sainte et du temple vont s'écrouler, et combien de milliers seront écrasés sous leurs ruines ! Israël pourrait néanmoins éviter ce désastre s'il faisait pénitence; au figuier jusqu'ici stérile une année sera donnée encore, avec des soins plus abondants, pour l'amener à produire une récolte. Après Jésus, les Apôtres prêcheront l'Évangile dans la Terre Sainte, l'Église naissante y sera fondée; pourquoi les enfants d'Israël refuseraient-ils de se convertir?

6-7. La parabole s'arrête en effet sans solution déterminée. « Peut-être portera-t-il du fruit; sinon, vous le couperez l'an prochain ». Nous savons dans quel sens les événements se sont prononcés. Jésus le savait par avance aussi, nous le verrons bientôt. Mais il lui était trop dur d'affirmer le châtiment du pécheur; quand il le prédira pour Jérusalem (XIX, 41 et suivants), il ne pourra s'y décider qu'en pleurant. Croirait-on que

parmi les anciens, et aussi chez les modernes, on a prêté toutes sortes de sens mystérieux aux trois années du verset 7? Pour les uns, l'état de nature, puis la loi mosaïque, puis l'Évangile; pour d'autres, les trois gouvernements d'Israël, les juges, les rois, et les grands-prêtres; selon quelques-uns, les trois âges de l'homme; ou bien les trois années du ministère public de Jésus. Mais si l'une de ces interprétations était vraie, comment expliquer la quatrième année accordée encore à l'arbre stérile?

Laissons toutes ces discussions, et relisons la parabole en nous l'appliquant à nous-mêmes. Hélas, ne le connaissons-nous pas, cet arbre à qui Dieu demande du fruit, et qui depuis de longues années peut-être n'en a pas donné, des fruits de pénitence, des fruits de piété, de dévouement et d'amour? Jésus, le vigneron divin, sollicite la patience de son Père; il va multiplier ses efforts dans notre âme inféconde jusqu'ici. Que son travail ne soit pas perdu. Dieu ne nous menace que pour nous épargner; car, comme le dit saint Augustin, quand on a la volonté de frapper on ne crie pas d'abord : Prenez garde. Figuier stérile, qui charges inutilement la terre, redoute la vengeance d'en haut, d'autant plus terrible qu'elle aura été plus patiente, et porte enfin de dignes fruits de pénitence, si tu ne veux périr à ton tour.

[10] *Jésus enseignait dans une synagogue un jour de sabbat.* [11] *Il y avait là une femme possédée depuis dix-huit ans d'un esprit qui la rendait infirme : elle était courbée, et ne pouvait absolument pas se redresser.* [12] *L'ayant vue, Jésus l'appela et lui dit :* « *Femme, vous êtes délivrée de votre infirmité.* » [13] *Et il lui imposa les mains; aussitôt elle se redressa, et elle glorifiait Dieu.* [14] *Mais le chef de la synagogue, indigné de ce que Jésus avait fait cette guérison un jour de sabbat, dit au peuple :* « *Il y a six jours pour travailler, venez donc vous faire guérir ces jours-là, et non pas le jour du sabbat.* » [15] « *Hypocrites, lui répondit le Seigneur, est-ce que chacun de vous, le jour du sabbat, ne détache pas de la crèche son bœuf ou son âne, pour le mener boire?* [16] *Et cette fille d'Abraham, que Satan tenait liée depuis dix-huit ans, il ne fallait pas la délivrer de cette chaîne le jour du sab-*

but? » [17] *Pendant qu'il parlait ainsi, tous ses adversaires étaient couverts de confusion, et tout le peuple était ravi des choses merveilleuses que Jésus faisait.*

Spécial encore à Luc.

Nous avons déjà vu des scènes semblables, notamment VI, 6-11; par conséquent mon commentaire sera très bref.

10. C'est la dernière fois que nous rencontrons Jésus dans une synagogue. La haine croissante de ses ennemis ne lui permettait plus d'y enseigner.

11. La maladie de cette femme était bien causée par une possession diabolique. Non seulement Luc l'affirme, mais le verset 16 ne permet pas d'en douter.

12. La malade ne demande rien; Jésus la voit, l'appelle et la guérit.

14. Le miracle était trop éclatant pour que le chef de la synagogue osât blâmer ouvertement le thaumaturge. Il s'adresse donc au peuple, seulement assez haut pour être entendu.

15. Il n'en fallait pas davantage pour justifier le reproche d'hypocrisie que le Seigneur renvoie en sa personne à tous les Pharisiens. Ils le méritaient du reste par une raison plus profonde : méconnaître le précepte de la charité, pour rester fidèles à une observance purement positive et secondaire, n'était-ce pas altérer dans un sens tout hypocrite la volonté de Dieu et sa loi?

16. S'appuyant sur le titre de « fille d'Abraham » que le Sauveur donne à la malheureuse infirme, certains exégètes ont conclu qu'elle était en état de grâce. Ils le déduisent aussi du fait que Notre-Seigneur ne lui remet pas ses péchés. La vérité est que nous n'en savons rien; il serait plus sage de le reconnaître que de faire prononcer Luc sur une question dont il ne dit mot.

17. Mais il nous raconte la double impression produite chez les témoins. Confusion irritée des uns, ravissement enthousiaste des autres, ces sentiments après tant de siècles n'ont pas cessé d'accompagner Jésus.

18 *Il ajouta donc : « A quoi le royaume de Dieu est-il semblable, et*
à quoi le comparerai-je? 19 *Il est semblable à un grain de sénevé,*
qu'un homme a pris et jeté dans son jardin : (le grain) *a poussé, il est*
devenu un grand arbre, et les oiseaux du ciel se reposent dans ses
rameaux. » 20 *Il dit encore : « A quoi comparerai-je le royaume de*
Dieu? 21 *Il est semblable au levain qu'une femme prend et mêle dans*
trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. »

Les deux paraboles se retrouvent dans Mathieu XIII, 31-33; la première dans Marc IV, 30-32.

La première prophétise l'extension extérieure de l'Église par toute la terre. Les débuts sont faibles et modestes, petits comme un grain de sénevé, selon le proverbe juif; le semeur jette ce grain dans un jardin, c'est-à-dire dans la nation d'Israël, et la semence devient un arbre (*grand* est ici une addition non authentique). Le sénevé ou moutarde atteint parfois en Palestine la hauteur d'un arbre fruitier; mais la version syriaque désigne une plante que les botanistes appellent *Salvadora persica*, dont on a vu sur les bords du lac de Génésareth certains exemplaires hauts de vingt-cinq pieds. Et les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les peuples de l'univers, se reposent dans ses rameaux. Déjà Daniel (IV, 9, 18) et avant lui Ezéchiel (XXXI, 6; XVII, 23) avaient employé la même figure pour représenter un grand empire donnant sa protection aux nations.

La seconde parabole annonce la transformation intérieure que l'Église produira dans le genre humain : « Comme le levain, dit Reuss (1), pénètre la masse de la pâte et lui communique peu à peu sa vertu propre, ainsi l'Évangile est un ferment conservateur et régénérateur destiné à pénétrer, et capable d'atteindre et de s'assimiler la masse entière de l'humanité. » Pourtant ce qui agit dans l'humanité, ce n'est pas proprement l'Évangile, que l'humanité ignore ou rejette trop souvent, c'est l'Église, ce sont les chrétiens par leurs doctrines, leurs convictions, plus encore par leurs actes et par leurs

(1) Page 323.

exemples. Rappelons-nous seulement l'esclavage antique, et les monstrueux empereurs romains, et plus monstrueuses encore les fêtes que leur influence répandait partout, pour lesquelles on couvrait le monde de monuments immenses, où les spectateurs s'entassaient par milliers pour voir couler le sang humain. Le ferment a agi; nous ne valons peut-être pas grand'chose : incontestablement néanmoins, il me semble, nous valons mieux que les contemporains de Jésus-Christ.

La transformation des sociétés reconnue par Reuss n'est pas le premier effet du royaume de Dieu. Le ferment apporté par notre Sauveur agit d'abord sur les individus, les pénètre et les élève. La pâte de farine, notre nature d'homme, reste pour le fond ce qu'elle était ; mais la parole évangélique la travaille, la soulève, y introduit une vie et des propriétés qu'elle ne connaissait pas. Tout se transforme chez ceux qu'elle pénètre de son influence, les idées, les goûts, les aspirations. Laissons ce ferment divin agir dans nos âmes, il aura bientôt réussi à les hausser vers le bien.

Il y a dans nos deux paraboles une idée fondamentale qu'on me permettra de mettre en lumière. C'est l'idée de l'évolution du royaume de Dieu. Aucune théorie plus que l'évolution n'a été à la mode dans les dernières années du siècle qui vient de finir; on l'a appliquée à tout, à l'homme en lui-même, aux sociétés, à la formation des animaux et des plantes, à la géologie, à la construction même de tout notre univers. Longtemps, bien longtemps avant Spencer, avant Darwin, avant Lamarck, Jésus l'indiquait comme la loi de la vie chrétienne soit dans l'individu, soit dans son Église. Vue d autant plus remarquable chez lui, qu'elle était directement contraire aux idées juives de son temps. D'après la foi populaire en Israël, le royaume du Messie devait s'établir une fois pour toutes avec éclat, par une victoire décisive et étonnante, par une vraie révolution. Et bien non, le royaume de Dieu voulu par Jésus-Christ n'est pas une institution faite du premier coup, complète, achevée, qui n'aurait qu'à s'implanter sur la terre, à régner ensuite parmi les hommes dans sa perfection immobile.

Pour la foi comme pour la pratique, pour les doctrines comme pour les œuvres, c'est une semence qui peu à peu se développera jusqu'à devenir un arbre; elle puisera des sucs nourriciers dans tout ce qui l'entoure, dans les éléments du sol comme dans la pluie du ciel, elle s'assimilera les uns et rejettera les autres; elle s'accommodera aux époques, aux circonstances, aux besoins des temps nouveaux; quelques rameaux se dessécheront, tomberont, et seront remplacés par d'autres; mais en réalité, malgré ces modifications que l'évolution amène, c'est toujours la même plante, développée selon la loi de son être. A quoi encore comparerons-nous le royaume de Dieu? Il est semblable au levain, qui par lui-même n'est pas une nourriture, mais dont l'action va se faire sentir dans la pâte, qui la transforme successivement, qui en atteint tous les éléments l'un après l'autre, soulevant la masse partie par partie dans son travail progressif, « jusqu'à ce que toute la pâte soit levée ». Il y a quelques années, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, M. de Vogüé émettait l'idée que nous sommes peut-être encore aux premiers siècles du christianisme, et qu'avec le temps l'Évangile amènera dans l'humanité des résultats que nous ne sommes même pas capables de soupçonner. Qui sait s'il n'avait pas raison? Un fidèle des catacombes pouvait-il se douter du monde chrétien dans lequel nous vivons, des idées, des mœurs, des préoccupations que nous a données la parole de Jésus-Christ? et saurions-nous deviner les fruits que l'évolution de ce ferment arrivera à produire dans le cours des âges?

DEUXIÈME SECTION

NOUVELLE SÉRIE D'ÉVÉNEMENTS DE VOYAGE

(XIII, 22-XVII, 10)

XIII. [22]*Il allait* (ainsi), *enseignant par les villes et les villages, et s'avançant vers Jérusalem.* [23]*Quelqu'un lui demanda : « Seigneur,*

n'y aura-t-il qu'un petit nombre qui soient sauvés? » *Il leur dit :*
[24] « *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite; car beaucoup, je vous*
le dis, chercheront à entrer, et ne le pourront pas. [25] *Une fois que le*
père de famille sera entré et aura fermé la porte, si vous êtes dehors
et que vous vous mettiez à frapper, en disant : Seigneur, ouvrez-nous!
il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. [26] *Alors vous vous mettrez*
à dire : Nous avons mangé et bu devant vous, et vous avez enseigné
dans nos places publiques. [27] *Et il vous répondra : Je vous le dis, je ne*
sais d'où vous êtes; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité.
[28] *C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents,*
lorsque vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, et tous les Prophètes
dans le royaume de Dieu, tandis que vous serez jetés dehors. [29] *Il en*
viendra de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi; et ils
prendront place au banquet dans le royaume de Dieu. [30] *Et tels sont*
(aujourd'hui) *les derniers, qui seront les premiers; tels sont les pre-*
miers, qui seront les derniers. »

Des analogues sont donnés par Matthieu VII,13-14, 22-23; VIII, 11-12. Le dernier verset, avec une légère variante, se retrouve dans Marc X, 31, et deux fois dans Matthieu XIX, 30 et XX, 16.

22. Ne cherchons pas à déterminer le temps et l'endroit de ce récit, ni de quel voyage à Jérusalem il est question ; Luc l'ignorait peut-être ; en tous cas il n'en a rien dit. S'agit-il du voyage pour la Dédicace mentionné par Jean (X, 22) ? ou de celui qui a précédé la Passion ? Je pencherais pour la première hypothèse. Mais ces questions, capitales pour une vie de Jésus, sont sans importance dans un commentaire.

23. « Quelqu'un lui demanda. » Qui ? un disciple, ou un étranger? Encore une curiosité qui restera non satisfaite. En vérité que nous importe ? La question posée à Jésus est une de celles que les gens du monde agitent encore volontiers : le grand ou le petit nombre des élus. Ils apprendront avec plaisir que le Sauveur a été interrogé au moins une fois avec précision sur ce sujet, et ils sauront, j'espère, faire leur profit de sa réponse.

24. Les Juifs enseignaient rigoureusement le très petit nombre des élus. Notre-Seigneur ne décide rien, ni en leur faveur, ni dans le sens contraire; mais il tourne immédiatement à une conclusion pratique le doute qui lui est proposé. Que les sauvés soient nombreux ou rares, là n'est pas pour nous la vraie question; tâchons d'en être; « efforcez-vous, dit le Maître, d'entrer par la porte étroite », et le verbe qu'il emploie est d'une énergie intraduisible, « tendez tous vos nerfs, dépensez tout votre souffle ». « Beaucoup, ajoute-t-il, chercheront à entrer, et ne le pourront pas. » Notons le futur; Jésus ne dit pas qu'il y en a qui cherchent sans réussir; mais ils chercheront, trop tard, quand il ne sera plus temps, et alors leurs tentatives resteront sans succès.

25-29. Dans son sens premier, tout ce passage s'applique aux Juifs. Ce sont eux qui s'autorisent de leur familiarité avec le Sauveur; c'est à eux qu'il répondra : « Je ne sais d'où vous êtes », votre race n'est pas une garantie de salut; et avec des pleurs de tristesse et des grincements (*le* pleur et *le* grincement, dit le texte grec) ils verront les Gentils occuper la place qu'ils se croyaient réservée dans le royaume de Dieu. Mais je répéterai ici encore ce que j'ai déjà dit des Pharisiens : les mêmes esprits existent toujours dans le monde. C'est nous, chrétiens extérieurement pieux, c'est nous, prêtres, qui devons lire en tremblant les motifs de miséricorde invoqués par ces malheureux et le refus irrité du père de famille.

30. « Tels sont aujourd'hui les derniers, qui seront les premiers; tels sont les premiers qui seront les derniers. » Ne cherchons donc pas à estimer les choses de l'autre monde d'après leur arrangement dans celui-ci. Luc ne dit pas que la hiérarchie présente doive être complètement renversée. Mais Dieu assignera son rang à chacun selon ses mérites, et ce classement subsistera.

[31] *Le même jour, quelques Pharisiens vinrent lui dire : « Retirez-vous et partez d'ici; car Hérode veut vous faire mourir. »* [32] *Il leur répondit : « Allez et dites à ce renard : Je chasse les démons et guéris*

les malades aujourd'hui et demain, et le troisième jour j'aurai fini.
33 *Seulement il faut que je poursuive ma route aujourd'hui, et demain, et le jour suivant: car il ne convient pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem.* 34 *Jérusalem, qui tues les prophètes, et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble sa couvée sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu!* 35 *Voici que votre maison va vous être laissée déserte. Je vous le dis, vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vienne le jour où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* »

Spécial à Luc jusqu'au verset 33. Le reste 34-35, Matthieu l'a placé mot pour mot comme conclusion du long discours contre les Scribes et les Pharisiens pendant la dernière semaine de Jésus à Jérusalem (XXIII, 37-39). Avec la plupart des modernes, je crois l'arrangement de Matthieu préférable; on a peine à comprendre cette douloureuse apostrophe, si Jésus était éloigné de la ville sainte.

31. L'avertissement donné au Sauveur suppose forcément qu'il se trouve alors dans les pays soumis à la domination d'Hérode. Or les États du tétrarque comprenaient deux provinces très distinctes, la Galilée et la Pérée. Dans laquelle Jésus voyageait-il à ce moment ? Il n'est pas facile de le décider. Que les exégètes amis de la précision me le pardonnent, mais je considère cette décision comme sans importance et sans intérêt. Dans toute la partie que nous étudions, ni la géographie, ni la chronologie de Luc ne me paraissent fixées avec certitude; l'évangéliste sans doute accouplait des traditions fragmentaires, plutôt qu'il n'utilisait un récit suivi. On objecte la promesse de son introduction : « raconter *par ordre* »; mais l'ordre en effet n'est pas absent de son livre, seulement c'est celui des idées, non des faits. Si le lecteur en est surpris, il peut revoir ce que j'ai dit (1) de la chronologie au temps de Notre-Seigneur. Au fond il faut toujours en revenir là : que nous importe que les paroles rapportées ici aient été prononcées en

(1) Dans l'Introduction, pages 78 et suivantes.

Galilée ou en Pérée, avant le voyage de la Dédicace ou après? Quand nous nous serons donné beaucoup de peine pour éclaircir la question, en supposant que nous ayons réussi, nous serons obligés d'avouer que l'intérêt et la vraie portée du fait sont ailleurs, dans la connaissance plus parfaite que ce récit nous apporte des dispositions intimes du Sauveur, et des moyens que nous avons pour nous attacher à lui.

On s'est étonné qu'Hérode ait voulu faire mourir Jésus. Pendant la Passion, nous le verrons (XXIII, 8) animé d'intentions toutes contraires. Aussi a-t-on supposé que les Pharisiens usaient d'un subterfuge pour pousser leur victime à Jérusalem, où il leur serait plus facile de satisfaire leur haine. Mais la réponse de Notre-Seigneur : « Allez et dites à ce renard », condamne cette hypothèse. Hérode était un incertain, un vacillant, capable d'arrêter Jean-Baptiste, puis d'écouter ses conseils, puis de le faire mourir. Il aurait traité Jésus de la même façon.

32-34. La menace n'obtient rien de Notre-Seigneur. Il a du bien à faire, une mission à remplir, il s'en acquittera jusqu'au bout. Les trois jours mentionnés ici ont beaucoup occupé les commentateurs; il y ont vu tantôt trois jours effectifs, tantôt les trois ans du ministère public, ou un temps très court, ou une durée déterminée quelconque. Ce dernier sens me paraît le plus probable, surtout en tenant compte de ce qui doit arriver le troisième jour. « J'aurai fini », dit ma traduction; le verbe grec τελειοῦμαι signifie plutôt « je suis achevé, j'arrive à ma perfection ». Au fond c'est de sa mort que Jésus parle, et nous voyons en quels termes.

34. Il est impossible de lire sans attendrissement cette apostrophe à la ville ingrate et cruelle. « Combien de fois », dit Notre-Seigneur, justifiant d'un mot les nombreux voyages faits à la capitale que lui attribue saint Jean, sans que les synoptiques en aient parlé, « j'ai voulu... et tu n'as pas voulu »; l'opposition des deux volontés, celle de Dieu et la nôtre, notre liberté qui reste maîtresse en définitive : « celui qui t'a créé sans toi, disait saint Augustin, ne te sanctifiera pas sans toi. »

Jérusalem, c'est encore l'âme opiniâtre dans sa résistance à la grâce. Combien de fois Jésus l'a sollicitée ! par combien de moyens, tantôt les épreuves, et tantôt les bienfaits! Il a voulu notre salut, il le veut encore, il nous y invite; sera-ce nous qui ne voudrons pas ?

35. Le mot « déserte », très douteux dans le parallèle de Matthieu, est certainement inauthentique ici. Le sens est donc : « Votre maison va vous être laissée », vous serez abandonnés à vous-mêmes ; Dieu se lasse à la fin de vous appeler et de vous soutenir, il va vous livrer à votre propre faiblesse devant vos ennemis. « Et vous ne me verrez plus jusqu'à ce que *vienne le jour où* vous disiez » ; les mots en italique sont encore une interpolation. Le sens est plus clair ainsi : il ne s'agit pas d'une apparition déterminée de Jésus, comme serait son entrée triomphale à Jérusalem, ou son retour au jugement dernier; chaque âme verra son Sauveur, quand elle sera disposée à l'accueillir avec les sentiments qu'elle lui doit.

XIV. [1]*Un jour de sabbat, Jésus étant entré dans la maison d'un chef des Pharisiens pour y prendre son repas, ceux-ci l'observaient.* [2]*Et voici qu'un homme hydropique se trouvait devant lui.* [3]*Jésus, prenant la parole, dit aux Docteurs de la loi et aux Pharisiens : « Est-il permis, ou non, de faire une guérison le jour du sabbat? »* [4]*Et ils gardèrent le silence. Lui, prenant cet homme par la main, le guérit et le renvoya.* [5]*Puis il leur dit : « Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retire aussitôt le jour du sabbat? »* [6]*Et ils ne surent que lui répondre.*

Le miracle est spécial à Luc; mais le raisonnement du verset 5 se retrouve dans Matthieu (XII, 11), rattaché à un autre fait.

C'est le troisième exemple (Cfr. VI, 6 et XIII, 14) d'une guérison opérée le jour du sabbat malgré la résistance des Juifs. Le fait est-il répété trop souvent ? Il ne semble pas, puisque chaque fois Jésus soulève les mêmes protestations. Et aujourd'hui encore il existe des chrétiens, non catholiques à la vérité, qui gardent le repos dominical avec une rigueur digne des anciens Hébreux.

Nous aurions besoin d'être plus exacts en France, c'est vrai. Mais d'un autre côté il y a une observance du précepte pire que sa violation, on ne saurait le nier après que Notre-Seigneur l'a montré tant de fois. Il est souvent question du sabbat dans l'Évangile, jamais pour le supprimer, jamais non plus pour le renforcer, presque toujours pour nous rappeler qu'il doit céder devant d'autres devoirs plus importants.

1. A trois reprises Luc nous montre Jésus prenant son repas chez les Pharisiens. Il y avait des hommes de bien parmi eux. Du reste, le Maître avait trop recommandé le pardon des offenses pour ne pas le pratiquer lui-même. En réalité, nous ne lisons pas qu'il ait jamais refusé aucune invitation. « Un chef des Pharisiens », dit l'Évangile, c'est-à-dire un des principaux parmi eux, car ils n'étaient pas organisés en parti.

5. La plupart des textes grecs portent : « Si son fils ou son bœuf tombe dans un puits », υἱός, au lieu de ὄνος traduit par la Vulgate. Ce détail n'a point d'importance; cependant la leçon de la Vulgate et des manuscrits qui l'autorisent me paraît plus vraisemblable.

[7] Ensuite, ayant remarqué l'empressement des convives à choisir les premières places, Jésus leur dit cette comparaison : [8] « Quand tu seras invité par quelqu'un à des noces, ne prends pas la première place, de peur qu'il n'y ait parmi les invités un homme plus considéré que toi. [9] Et que celui qui vous aura invités l'un et l'autre ne vienne te dire : Cède-lui la place; et qu'alors tu n'ailles avec confusion occuper la dernière place. [10] Mais lorsque tu seras invité, va te mettre à la dernière place, et quand viendra celui qui t'a invité, il te dira : Mon ami, monte plus haut. Alors ce sera pour toi un honneur devant tous les autres convives. [11] Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Spécial à Luc. Mais la sentence du dernier verset sera répétée par Luc XVIII, 14, et par Matthieu XXIII, 12.

Prendre dans les incidents communs de la vie un point de départ pour les enseignements les plus relevés, c'est une des

habitudes constantes de notre Sauveur; toujours le ferment dans la pâte. Il vient de guérir l'hydropique et l'a renvoyé. Maintenant chacun s'installe pour le repas, les convives s'empressent afin d'avoir les meilleures places; Jésus en profite pour nous donner à tous une leçon d'humilité, pour proclamer ce grand principe de la vie chrétienne que « quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé ». Je ne m'arrêterai pas à prouver que son intention n'est pas de nous enseigner une forme de politesse, encore moins de nous recommander le choix des dernières places comme un moyen habile d'arriver aux premières. Toute cette « comparaison », cette « parabole » plutôt selon le grec, reçoit son sens de la maxime qui la termine, où il n'est plus question d'un repas, ni de procédés plus ou moins honnêtes pour assurer notre avancement. Ayons d'humbles sentiments de nous-mêmes, abaissons-nous devant Dieu et devant les hommes, c'est la condition fondamentale et indispensable pour que la grâce, qui doit nous élever, s'établisse en nous. On demandait un jour à Esope quelle était l'occupation des dieux : « Abaisser ce qui est élevé, répondit-il, et élever ce qui est abaissé, *elata deprimere et humilia extollere* (1). »

[12]*Il dit aussi à celui qui l'avait invité : « Lorsque tu donnes à dîner ou à souper, n'invite ni tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni des voisins riches, de peur qu'ils ne t'invitent à leur tour, et ne te rendent ce qu'ils auront reçu de toi.* [13]*Mais, quand tu donnes un festin, invite des pauvres, des estropiés, des boiteux et des aveugles;* [14] *et tu seras heureux de ce qu'ils ne peuvent te rendre la pareille; car cela te sera rendu à la résurrection des justes.* »

Spécial à Luc.

Lysias dit dans le *Phèdre* (2) : « S'il était juste d'accorder ses faveurs à ceux qui les désirent avec le plus d'ardeur, il faudra

(1) Cité par Fillion, page 268.
(2) Traduction Saisset, page 306.

donc aussi en toutes choses obliger non les plus dignes, mais les plus indigents;... quand tu donneras un repas, tu devras inviter non tes amis, mais les mendiants et les affamés. » Cette préférence, que Platon présentait comme une absurdité qui se condamne d'elle-même, Jésus nous la propose comme la règle de notre conduite. Nul homme sensé n'agira ainsi, dit le philosophe grec; tout vrai chrétien devra le faire, dit le Sauveur. Est-ce le cas de rappeler la doctrine de saint Paul? (I Cor. I, 19 et suivants) « Il est écrit : Je détruirai la sagesse des sages, et j'anéantirai la science des savants... Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse du monde? Car le monde, avec sa sagesse, n'ayant pas connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication... Car la folie de Dieu est plus sage que les hommes. » Et plus loin (*Ibid.* III, 18) : « Si quelqu'un d'entre vous pense être sage dans ce monde, qu'il devienne fou, afin de devenir sage. » Sur quoi la « sagesse du monde » se récrie toujours comme au premier siècle, et déclare avec Rousseau (1) que « l'Évangile est plein de choses incroyables, de choses qui répugnent à la raison, et qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir ni d'admettre ».

Oui, Rousseau a raison : « l'Évangile est plein de choses qu'il est impossible à tout homme sensé » de pratiquer à la lettre; nous en avons déjà vu plusieurs, par exemple de présenter l'autre joue à qui nous a frappé sur l'une (VI, 29); nous allons en trouver encore en continuant ce chapitre. Pense-t-on que cet aveu m'embarrasse? Il m'embarrasserait si, comme les protestants, je croyais la révélation divine contenue uniquement dans l'Ecriture, sans reconnaître à la Tradition le droit d'en apporter une interprétation légitime. On aurait peine à expliquer comment les Anglais, si stricts observateurs du dimanche, reçoivent à leur table d'autres personnes que « les pauvres, les estropiés, les boiteux et les aveugles ». Pour moi, catholique, la difficulté n'existe pas, car l'Eglise me montre dans quelle mesure je dois appliquer ces paroles. C'est à elle que Notre-

(1) Profession de foi du vicaire savoyard. *Émile*, l. IV.

Seigneur a commis le soin de « nous enseigner à garder tout ce qu'il nous avait commandé (Matt. xxviii, 20) ». Instruit par sa conduite, je comprends que le Sauveur a voulu combattre ici notre égoïsme, qui ne recherche en tout et toujours que notre intérêt. Il nous connaissait trop bien pour prétendre à le supprimer. Mais il le secoue par des admonestations contraires, et il l'utilise comme une force qu'on retourne contre elle-même, en nous montrant dans l'autre vie des satisfactions plus vraies, plus profondes, plus durables que toutes celles que nous pourrions nous procurer ici-bas.

Nous ne renoncerons donc pas à inviter nos amis et nos parents; nous ne donnerons pas aux pauvres, à notre table, une place qui les gênerait. Mais nous nous souviendrons de la bienfaisance, qui est un devoir indispensable pour tout chrétien; nous ferons aux malheureux une part dans notre abondance. Il n'y a pas un vrai disciple de Jésus-Christ qui n'y pense. Demandez aux Petites Sœurs des pauvres, par exemple, quelles sont les maisons où elles trouvent le plus de ressources.

Au verset 14 quelques interprètes ont cru voir une allusion à l'hypothèse d'une double résurrection; il y aurait d'abord celle des justes, puis un règne terrestre du Messie, et enfin la résurrection définitive de tous les hommes. On apporte en faveur de ce système d'autres passages du Nouveau Testament que je n'ai pas à expliquer ici (1). Notre texte dit simplement : « Cela te sera rendu à la résurrection des justes », c'est-à-dire au jour où tu ressusciteras avec eux; il ne parle pas de la résurrection des impies, et son silence, naturel ici puisqu'il s'agit seulement des justes, ne prouve rien dans la question.

15 *Un de ceux qui étaient à table avec lui, ayant entendu ces paroles, dit à Jésus :* « *Heureux celui qui aura part au banquet dans le royaume de Dieu!* » 16 *Jésus lui dit* « *Un homme donna un grand festin et y convia beaucoup de gens.* 17 *A l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux invités : venez, car tout est déjà prêt.* 18 *Et*

(1) Par exemple I Cor. xv, 23 ; I Thes. iv, 16 ; Apoc. xx, 5, 6.

tous, (comme) *de concert, se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté une terre, et il faut que j'aille la voir; je te prie de m'excuser.* [19] *Le second dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer; je te prie de m'excuser.* [20] *Un autre dit : Je viens de me marier, et c'est pourquoi je n'y puis aller.* [21] *Le serviteur étant revenu rapporta ces choses à son maître. Alors le père de famille irrité dit à son serviteur : Va vite dans les places et les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux.* [22] (A son retour), *le serviteur dit : Seigneur, il a été fait comme vous l'avez commandé, et il y a encore de la place.* [23] *Le maître dit au serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et ceux que tu trouveras, presse-les d'entrer, afin que ma maison soit remplie.* [24] *Car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon souper.* »

Cette parabole est-elle la même que celle du festin dans Matthieu (XXII, 1-14)? Je pencherais pour la négative à cause des différences. Pourtant la pensée générale est identique, et je ne voudrais pas me prononcer.

Je copie le commentaire de Reuss (1) qui me paraît excellent. « Jésus veut faire voir que l'admission à ce banquet dont on vient de parler ne dépend pas seulement de l'invitation une fois faite, mais de conditions que les invités ne sont pas toujours disposés à remplir. Le maître de la maison, c'est Dieu; le festin, c'est la félicité du royaume de Dieu; l'invitation a été faite, il y a longtemps déjà; enfin le moment du festin arrive, tout est prêt : cela se rapporte à l'Évangile, à la bonne nouvelle que le royaume est proche, et qu'avec le repentir et la foi on y entrera directement; le serviteur qui va prendre les invités, c'est Jésus s'adressant aux Juifs, à ceux qui connaissent la loi et les prophètes, aux gens d'école, aux riches, etc. Mais à ce moment décisif, ceux-ci ont des excuses à faire valoir; les intérêts mondains les préoccupent. Alors le maître envoie chercher d'autres convives, les pauvres de la rue, les gens de basse

(1) Page 486.

classe, ceux qui ont des défauts tristes, peut-être hideux, les publicains, les femmes de mauvaise vie. Ceux-là s'empressent de venir, mais il y a de la place de reste. Alors le Maître envoie chercher d'autres convives hors de la ville (de la Palestine, de la nation), le long des grandes routes et des sentiers qui longent les haies de la campagne, et les païens viennent s'asseoir au banquet dédaigné par ceux qui y étaient appelés d'abord. »

La parabole a certainement le sens historique et social qu'on lui attribue ainsi. Mais elle en a un autre d'une application plus directe pour nous. De la part de son Père, Jésus invite toujours au banquet du royaume de Dieu. Tout homme y est appelé, nous-mêmes avons reçu la convocation. Serons-nous de ceux que les soucis du monde, l'indifférence religieuse causée par les affaires ou par les plaisirs, empêchent d'y arriver? Le ciel, l'éternité, mon âme immortelle, c'est très bien, je ne dis pas non, j'y penserai quand j'aurai le temps : aujourd'hui, j'ai autre chose à faire. Et c'est de ceux-là qu'il est dit « qu'aucun d'eux ne goûtera le souper » du père de famille.

15. Un des convives s'écrie : « Heureux ceux qui auront part au banquet dans le royaume de Dieu! » Les commentateurs discutent sur les motifs secrets qui ont pu inspirer cette parole : le désir de détourner les reproches que Jésus allait adresser au maître de maison, la volonté de lui tendre un piège, etc. N'est-il pas plus naturel de voir dans cette exclamation une simple pensée pieuse inspirée par « la résurrection des justes » que Notre-Seigneur vient de mentionner?

16-17. Les auteurs bien informés affirment que ce double appel est encore d'usage en Orient. On invite longtemps d'avance, et quand le moment du festin est arrivé, un serviteur passe dans les maisons pour avertir que tout est prêt. Aucune excuse n'est admise alors de la part de celui qui a accepté la première invitation.

18-20. Ceux qui refusent ne sont pas des ennemis ni des gens malintentionnés. Ils pensent avoir de bonnes raisons, et ils les présentent avec politesse. Seulement ils sont absorbés par d'autres soucis, plus importants à leurs yeux que le ban-

quet du père de famille. Là se trouve pour nous la portée morale de notre parabole.

21. L'adverbe « vite » indique peut-être la brièveté de l'époque pendant laquelle l'appel sera adressé aux Juifs : quarante ans, jusqu'à la ruine de Jérusalem. « Les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux », ce sont précisément les convives que, dans la péricope précédente, Jésus recommandait d'inviter à nos fêtes.

23. « Presse-les d'entrer », dit ma traduction; d'après la Vulgate « force-les d'entrer », et le verbe grec a la même énergie. Il ne peut cependant être question d'employer la force : comment un serviteur tout seul en aurait-il le moyen? C'est plutôt une exhortation à la sainte vigueur dont parlera saint Paul (II Tim. IV, 2) : « Prêche la parole, insiste en temps et hors de temps, reprends, censure, exhorte, en toute patience et en toute instruction. » A la vérité on a abusé du *compelle intrare*, qui est dans la Vulgate; mais tous les catholiques l'interprètent comme moi aujourd'hui.

24. « Je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon souper. » Cette dernière phrase fait-elle encore partie de la parabole? Est-ce le père de famille qui la prononce, ou Jésus lui-même qui résume ainsi son enseignement? Les deux opinions ont leurs partisans. Cependant l'emploi du *vous* au pluriel, ὑμῖν en grec, tandis que dans la parabole il n'y a jamais qu'un serviteur, indique que la sentence ne s'adresse pas à lui. Jésus parle donc ici à l'assemblée qui l'entoure, et par conséquent il s'exprime en son propre nom.

[25] *Comme une grande foule cheminait avec lui, il se retourna et leur dit :* « [26] *Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.* [27] *Et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple.* [28] *Car qui de vous, s'il veut bâtir une tour, ne s'assied pas auparavant pour calculer la dépense, et* (voir) *s'il a de quoi l'achever?* [29] *de peur qu'après avoir posé les fondements de l'édifice, il ne puisse pas le conduire à sa fin, et que tous*

ceux qui le verront ne se mettent à le railler, [30] *disant : Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu achever.* [31] *Ou quel roi, s'il va faire la guerre à un autre roi, ne s'assied d'abord pour examiner s'il peut, avec dix mille hommes, faire face à un ennemi qui vient l'attaquer avec vingt mille ?* [32] *S'il ne le peut, tandis que celui-ci est encore loin, il lui envoie un ambassadeur pour négocier la paix.* [33] *De même, quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple.* »

Spécial à Luc, excepté les versets 26 et 27 dont les analogues se retrouvent dans Mathieu x, 37-39.

25. Le repas est fini, la scène est changée. Rien dans l'Évangile n'indique à quel moment précis eut lieu ce discours. Une foule nombreuse accompagnait Jésus, entraînée par l'enthousiasme, par l'affection, par l'espoir d'une part spéciale dans son royaume que l'on croyait prochain. Mais le Maître sait qu'il faut d'autres dispositions pour le suivre, et il avertit le peuple de la destinée qui l'attend.

26. Haïr ses proches, même les plus chers, haïr encore sa propre vie, Jésus peut-il vraiment nous le demander? On répond parfois que « haïr » ici signifie seulement aimer moins: ou que cette recommandation ne s'adresse pas à tous, mais aux disciples seulement, à ceux que le Sauveur s'attache de plus près et associe à son œuvre. Sans doute il y a du vrai dans ces interprétations, dans la première surtout qui s'accorde avec Matthieu : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Il faut le dire cependant, des circonstances se présentent quelquefois où le plus humble chrétien est obligé de haïr et de sacrifier les êtres qui lui tiennent de plus près, et jusqu'à sa vie. Ne l'a-t-on pas vu pour les martyrs des premiers siècles?

27. Renoncer à ses affections les plus précieuses ne suffit pas, il y a deux conditions nécessaires : porter sa croix, se renoncer soi-même, immoler ses goûts, ses préférences, ses besoins même, accepter la douleur sous toutes ses formes; et suivre le Maître, marcher sur ses traces, imiter ses exemples. Jésus

l'avait déjà dit (IX, 23), mais il ne juge pas inutile de le répéter. Voilà donc, redisons-le avec lui, voilà ce qu'il exige de ceux qui veulent être ses disciples. Il le demandait à la foule qui cheminait avec lui sur les routes de la Palestine, rêvant de puissance, de gloire et de plaisirs; il le demande toujours à quiconque veut venir à lui, et pour dissiper toute illusion, il appuie sa recommandation de deux paraboles, les plus fortes, les plus pressantes que nous puissions imaginer.

28-32. On a signalé dans les Évangiles, surtout dans Luc, la fréquence de deux paraboles juxtaposées pour exprimer une même idée : ainsi le vêtement vieux et les outres vieilles (v. 36 et 37), le grain de sénevé et le ferment (XIII, 18-21), tout à l'heure la brebis et la drachme perdues (XV, 4-10). Il y a alors un sens fondamental commun à toutes deux, et chaque parabole ajoute une nuance intéressante à constater.

Ici le sens fondamental est très clair : n'essayez pas de vous donner à moi et de devenir mes disciples, si vous n'êtes disposés au renoncement le plus absolu. Votre cœur se tourne vers moi, le charme secret de mes enseignements vous attire : mais avez-vous cette disposition nécessaire? Il faut d'abord « vous asseoir » comme pour une délibération approfondie, examiner vos intentions, voir à quoi vous êtes résolu. Autrement vous vous rendrez ridicule comme celui qui « a commencé à bâtir et qui n'a pu achever »; ou bien vous vous exposez aux pires désastres pour avoir voulu entreprendre une guerre que vous n'étiez pas en état de soutenir. Nous voilà avertis, et le verset 33 précise encore, en la résumant, cette grave leçon.

Quant aux nuances, les expressions « bâtir un édifice », et « vaincre un ennemi » les indiquent suffisamment. Nous avons un double travail à accomplir, en nous-mêmes et au dehors : établir les vertus chrétiennes dans notre âme, et triompher des obstacles qui dans le monde s'opposent au règne de Dieu. Pour cette double tâche, la règle est toujours la même : le renoncement, la croix à porter, et l'imitation du Sauveur.

Qu'arrivera-t-il cependant si, ayant fait l'examen qui nous est recommandé, nous ne trouvons pas en nous la force, ou la vo-

lonté de pratiquer le renoncement indispensable? Jésus n'a pas examiné cette hypothèse. Bien plus, à prendre ses paroles à la lettre, il semble que c'est notre affaire, que nous sommes maîtres en définitive, non seulement en fait, mais en droit, de trancher la question dans un sens ou dans l'autre. L'homme pouvait ne pas entreprendre sa tour, s'il ne se reconnaissait pas les ressources nécessaires; le roi peut ne pas faire la guerre, il peut négocier la paix, s'il craint que le sort des armes ne tourne contre lui. Ils auront raison même, ils seront sages de ne pas commencer une œuvre au-dessus de leurs forces. Ainsi nous ne serions pas à blâmer de renoncer à être les disciples du Christ, si l'effort qu'il demande nous paraît trop héroïque pour nos moyens. Est-ce là l'idée de Notre-Seigneur? Aucun de mes lecteurs ne le croira. Non, nous ne sommes pas maîtres de renoncer à l'édifice que nous avons à élever; nous n'avons pas le droit de déposer les armes et d'abandonner la lutte contre l'ennemi qui veut perdre notre âme. Si les ressources nous manquent, nous devons les chercher, surtout par la prière; nous devons demander l'énergie que nous ne nous sentons pas, pour arriver au dépouillement absolu. *Da quod jubes, et jube quod vis,* disait saint Augustin, donnez ce que vous ordonnez, et ordonnez ce qui vous plaît. C'est la conclusion de tout ce morceau.

[34] *Le sel est bon; mais si le sel s'affadit, avec quoi lui donnera-t-on de la saveur ?* [35] *Inutile et pour la terre et pour le fumier, on le jette dehors. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.* »

Aussi dans Mathieu v, 13, et dans Marc ix, 50. La dernière phrase se retrouve dans Matthieu xi, 15; xiii, 9 et 43, dans saint Marc iv, 9, 23; vii, 16, et dans Luc viii, 8.

Cette dernière phrase nous avertit de la gravité des leçons précédentes. Ayons dans notre cœur des oreilles pour entendre, et les tenant ouvertes, relisons les enseignements que Notre-Seigneur vient de nous donner; nous n'en trouverons pas de plus importants.

Le sel, c'est la nation d'Israël. Peuple élu de Dieu, il n'a pas d'autre raison d'être que de servir d'instrument à la volonté divine. Si donc il rejette cette volonté en refusant de reconnaître le Messie, s'il perd ainsi la saveur qui le distingue parmi les familles humaines, il sera condamné à disparaître tout à fait. La nationalité juive ne sera pas transformée, elle périra; et les individus, « jetés dehors, » porteront dans le monde entier le témoignage des châtiments divins.

Le sel, ce sont les chrétiens, devenus inutiles et répugnants le jour où ils ont perdu le sens des choses supérieures. Comme le dit très bien Godet (1) : « La vie naturelle peut avoir son utilité pour le règne de Dieu, soit sous la forme de l'honnêteté mondaine représentée par *la terre,* soit même sous celle d'une conduite représentée par *le fumier*. En effet, dans le premier cas, elle est encore le sol où peut être semé le germe de la vie supérieure; et dans le second, elle peut, du moins, provoquer une réaction salutaire chez ceux que le mal indigne ou dégoûte, et même chez celui qui a mené cette vie-là, et les pousser ainsi à chercher le salut; tandis que l'infidélité des *chrétiens* ne fait qu'inspirer aux autres et à eux-mêmes le dégoût de l'Évangile. »

Le sel enfin, ce sont les âmes plus particulièrement attachées à Jésus et qui font officiellement profession de lui appartenir, les prêtres surtout, les religieux, les religieuses. Ils doivent être dans le monde comme le sel dans les viandes, pour en remonter la fadeur et le préserver de la corruption. Mais s'ils se laissent affadir eux aussi et pénétrer par l'esprit du monde, « avec quoi leur rendra-t-on de la saveur? » Nous n'avons qu'à voir ce que deviennent les malheureux qui sortent de leur vocation. « Inutiles pour la terre et pour le fumier, on les jette dehors; » n'est-ce pas vrai même pour ceux qui ont un nom, du talent, toutes les conditions humaines du succès?

XV. [1] *Tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre.* [2] *Et les Pharisiens et les Scribes murmuraient, disant :*

(1) Page 210.

« Cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux. » 3 *Sur quoi il leur dit cette parabole :* » 4 *Qui d'entre vous, ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée? Et quand il l'a retrouvée, il la met avec joie sur son épaule;* 6 *et, de retour à la maison, il assemble ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue.* 7 *Ainsi je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* 8 *Ou bien quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume une lampe, ne balaye sa maison, et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée?* 9 *Et quand elle l'a retrouvée, elle assemble ses amies et ses voisines, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue.* 10 *Ainsi, je vous le dis, il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence.* »

Il y a l'analogue de la brebis perdue dans Matthieu, XVIII, 12-14.

Le chapitre XV de Luc se compose de trois paraboles, toutes trois relatives au même sujet : la miséricorde de Dieu envers les pécheurs. Si l'on excepte le récit de la Passion, il n'y a guère dans l'Évangile de pages qui aient eu sur les âmes une action aussi profonde, aussi décisive, aussi bienfaisante.

1. « Tous » manque dans quelques Mjj; cependant il se trouve dans les meilleures autorités, et comme il présente la leçon la plus difficile, il doit être maintenu. Ainsi partout où passait Jésus, les hors la loi, les méprisés, « les publicains et les pécheurs » venaient à lui en grand nombre; et ils venaient simplement pour l'entendre. D'autres accouraient pour être guéris, ou pour être témoins de ses miracles, ou même, comme les Pharisiens, pour le prendre en faute et l'accuser; eux, les gens perdus dans l'opinion d'alors, ne cherchaient rien que sa parole, ses conseils, les leçons toutes bienveillantes qu'il leur donnait, afin d'arriver à une vie meilleure.

2. « Et les Pharisiens et les Scribes », les gens bien pensants, « murmuraient » contre lui. Il s'indignaient de son indulgence envers ceux qu'ils regardaient comme des gredins et des misérables. A quatre reprises, Luc nous a signalé cette révolte des hommes honnêtes et vertueux, des prétendus gens de bien, contre l'accueil bienveillant avec lequel Jésus recevait les pécheurs (v, 30, VII, 34, ici, et XIX, 7). Non seulement il les laissait s'approcher de lui, mais il s'asseyait à leur table, et « il mangeait avec eux ». Jésus allait indifféremment, semble-t-il, chez les uns et chez les autres; nous l'avons vu prenant son repas avec des pharisiens; d'autres fois il accepte l'invitation des publicains. A tous il apporte le salut; il ne repousse personne; aux uns comme aux autres, il présente la parole de Dieu, et il les déclare bienheureux, pourvu seulement qu'ils sachent l'écouter et la garder dans leurs cœurs, vérifiant ainsi ce que le prophète Isaïe avait annoncé (XLII, 2 et 3; Cfr. Matt. XII, 18) : « Il ne fera pas acception de personne... il ne brisera pas le roseau à demi rompu, il n'éteindra pas la mèche qui fume. » N'y a-t-il pas là une leçon pour les prêtres, et même pour les chrétiens de notre temps, si prompts à condamner et à exclure ceux qui ne pensent pas comme eux?

Qu'on me pardonne si dans ce commentaire j'ai été dur parfois pour ceux qu'on appelle, et qui volontiers s'appellent eux-mêmes « les gens bien pensants ». Dur, ce n'est pas moi qui le suis, c'est l'Évangile. En réalité, « les gens bien pensants » ne sont pas toujours « des gens qui pensent bien »; il leur manque trop souvent l'essentiel du christianisme, qui est, avec l'humilité, la douce et bienveillante charité. Déjà, à l'aurore de nos temps modernes, saint François de Sales blâmait le zèle indiscret et intolérant des catholiques trop ardents; je ne veux pas répéter les traits qui abondent dans sa vie, dans ses œuvres, dans ses conversations; mais qui ne connaît son joli mot, qu' « on prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre »? Il ne faisait que redire sous une autre forme la leçon constante du Sauveur. On ne me reprochera donc pas de répéter à mon tour le même enseignement. Heureux si je pouvais

persuader aux catholiques qui me liront la nécessité de la charité, même envers les incrédules, envers les mal pensants, même envers leurs ennemis!

Mais écoutons les paraboles du Sauveur.

4. Dans un troupeau de cent brebis, qu'il en manque une, ce n'est pas grand'chose. D'autant plus que, si c'est le pasteur qui l'a perdue, comme le dit Notre-Seigneur, il y a pourtant de sa faute à elle. Il lui suffisait de rester avec le troupeau. Mais la fantaisie l'a entraînée, ou le goût des aventures, ou l'ambition de se conduire elle-même, peut-être l'ignorance tout simplement, l'ignorance présomptueuse surtout. Dès que le berger s'en aperçoit, il n'a souci que de la pauvre égarée. « Il laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert », c'est à dire dans les pâturages loin des villes, et il part à la recherche de « celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ». Un écrivain ordinaire nous aurait peint ici ses courses, ses anxiétés. Notre-Seigneur n'en dit rien : là n'est pas pour lui l'important. Il indique seulement d'un mot la constance de ses efforts que rien ne lasse « jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ». La vraie pensée du récit va se montrer dans les versets suivants.

5 et 6. « Et quand il l'a retrouvée », dans quel état, grand Dieu! déchirée par les ronces, épuisée par la fatigue, se débattant peut-être encore pour ne pas se laisser saisir. Sur toutes ces misères, de nouveau Jésus se tait; il a hâte de prononcer la parole dont son cœur est plein « il la met avec joie sur ses épaules ». Quoi! pas un coup? pas un reproche? il ne la chasse pas devant lui avec fureur jusqu'au bercail qu'elle a sottement abandonné? Non, il voit sa lassitude, il a pitié de ses plaies et de son accablement; elle n'aurait pas la force de rejoindre le troupeau, elle se perdrait peut-être encore, et il faut la sauver à tout prix. Alors le bon pasteur oublie sa propre fatigue; il charge sur ses épaules la brebis qu'il a retrouvée, il l'y place « avec joie », il accepte pour lui-même toute la peine du retour; et rentré à la maison, il veut que tout le monde prenne part à son bonheur.

Lecteur, si vous visitez à Rome les catacombes où notre Église catholique a eu son berceau, partout sur les murs vous retrouverez l'image de ce bon Pasteur avec sa brebis sur ses épaules. Dans les premiers siècles on ne peignait pas Jésus crucifié ; c'était, selon les idées du temps, un spectacle trop ignominieux pour qu'on osât le présenter aux regards des premiers fidèles. Mais ces chrétiens, rachetés d'entre la société païenne dont les vices éclataient au grand jour, contemplaient avec ravissement l'image de celui qui les avait cherchés, qui les avait retrouvés, qui les avait rapportés avec une miséricorde si touchante jusqu'au bercail de son Église. « Ni les impudiques, écrivait saint Paul (I Cor. VI, 9-11), ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les outrageux, ni les rapaces ne posséderont le royaume de Dieu. Voilà pourtant ce que vous étiez ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et par l'Esprit de notre Dieu. » Les siècles ont marché, les hommes sont toujours les mêmes. N'est-ce pas à nous que tout cela s'adresse ?

7. Relisons-la, cette parole si connue, fondement de nos meilleures espérances : « Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ». Et où sont-ils sur la terre, ces justes qui n'ont pas besoin de pénitence ? S'ils existent, Dieu les connaît. Ce n'est pas moi, je le déclare ; et chacun de mes lecteurs peut sans doute l'avouer aussi. L'Écriture (Proverb. XXIV, 16) dit du juste qu' « il tombe sept fois, mais qu'il se relève » ; il a donc besoin de pénitence, et nous bien davantage encore. Au moins qu'elle soit sincère, qu'elle soit définitive. Les premiers chrétiens dont je parlais tout à l'heure, ramenés par le bon Pasteur de leurs égarements païens à la pureté de l'Évangile, passaient ensuite des catacombes au martyre. Jésus ne nous impose pas les mêmes immolations ; il nous demande cependant le même détachement, et des sacrifices qui, pour n'être pas sanglants, ne sont pas

moins douloureux à nos âmes. Ayons courage, il sera avec nous; que dis-je ? il nous portera, il nous soutiendra dans les heures pénibles, nous n'avons qu'à le laisser faire. La joie du ciel est à ce prix; voudrions-nous le lui refuser ?

8-10. La seconde parabole répète à peu près la première. Une drachme (98 centimes) sur dix a été perdue, et le Sauveur laisse croire que c'est par *sa* propre faute. Son trésor pourtant est diminué, et « il allume une lampe, il balaye sa maison, il cherche avec soin »; la pièce perdue ne connaît même pas son infortune ni le sort honteux qui l'attend; mais lui ne néglige aucun effort « jusqu'à ce qu'il l'ait retrouvée ». Et alors la joie éclate aussi dans le ciel « devant les anges de Dieu ». Que les prêtres de Jésus-Christ méditent ces leçons; ils y verront où est leur devoir dans les temps troublés que nous traversons.

[11] *Il dit encore : « Un homme avait deux fils.* [12] *Le plus jeune dit à son père : Mon père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir; et le père leur partagea son bien.* [13] *Peu de jours après, le plus jeune fils ayant rassemblé tout ce qu'il avait, partit pour un pays lointain, et il y dissipa son bien en vivant dans la débauche.* [14] *Lorsqu'il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à sentir le besoin.* [15] *S'en allant donc, il se mit au service d'un habitant du pays, qui l'envoya à sa maison de campagne pour garder les pourceaux.* [16] *Il eût bien voulu se rassasier des gousses que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait.* [17] *Alors, rentrant en lui-même, il dit : Combien de mercenaires dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim.* [18] *Je me lèverai, et j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi;* [19] *je ne mérite plus d'être appelé ton fils : traite-moi comme l'un de tes mercenaires.* [20] *Et il se leva, et alla vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit, et tout ému, il accourut, se jeta à son cou, et le baisa.* [21] *Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils.* [22] *Et le père dit à ses serviteurs : Apportez la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds.* [23] *Amenez le veau gras et tuez-le; faisons un festin de réjouis-*

sance : [24] car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. Et ils se mirent à se réjouir. [25] Or le fils aîné était dans les champs; comme il revenait et approchait de la maison, il entendit de la musique et des danses. [26] Appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était. [27] Le serviteur lui dit : Votre frère est arrivé, et votre père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré sain et sauf. [28] Mais il se mit en colère et ne voulut pas entrer. Le père sortit donc, et se mit à le prier. [29] Il répondit à son père : Voilà tant d'années que je te sers, sans avoir jamais transgressé tes ordres, et jamais tu ne m'as donné, à moi, un chevreau pour me réjouir avec mes amis. [30] Et quand ton autre fils, qui a dévoré son bien avec des courtisanes, arrive, tu tues pour lui le veau gras ! [31] Le père lui dit : Toi, mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi. [32] Mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que ton frère était mort, et qu'il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. »

C'est la célèbre parabole de l'enfant prodigue. Spéciale à Luc. Marcion la supprimait dans son texte de Luc ; cela seul nous suffit pour apprécier la valeur de ses changements.

Dans son sens premier, le plus littéral, cette parabole, comme les précédentes, s'applique aux Pharisiens par opposition aux pécheurs. Peut-être indique-t-elle aussi la conduite de Dieu à l'égard des païens et des Juifs. Mais ces deux interprétations n'ont qu'une valeur purement historique. La vraie portée de la parabole est psychologique, et d'une psychologie qui convient à tous les temps; on fait encore, on fera toujours couler des larmes en racontant l'enfant prodigue, parce que le cœur humain s'y reconnaît trop bien.

11 et 12. C'était une brebis sur cent, une drachme sur dix; voici maintenant un fils sur deux. Mais il est plus coupable, parce qu'il n'a aucune excuse. La portion qu'il réclame était, selon la loi juive, moitié de celle de l'aîné, un tiers de l'héritage paternel par conséquent. Le père cède. Et Dieu cède aussi; il n'attend même pas notre demande. A chacun de nous il donne ses facultés naturelles, facultés du corps et facultés de l'âme,

avec la liberté pour en user à son gré. Allez, nous dit-il, la vie présente est pour vous une épreuve ; luttez, défendez-vous contre les tentations ; je vous soutiendrai aussi longtemps que vous voudrez me rester fidèles.

13. Notre jeune étourdi veut jouir. Le voisinage de son père le gêne, non pas que ce père soit trop austère ni tyrannique, nous verrons le contraire tout à l'heure. Mais son autorité n'en subsiste pas moins. Il faut s'en affranchir pour vivre à son aise, sans règle et sans frein. Le jeune homme réalise en hâte l'héritage qu'il s'est fait donner, et le voilà « parti dans un pays lointain », dit Notre-Seigneur, parti sans adieux, sans regrets, tout enivré de son indépendance et des plaisirs qu'il se promet. Ainsi l'âme s'éloigne de Dieu par le péché ; il n'y a pas un détail qui ne s'applique à notre histoire personnelle avec une effrayante précision.

14-16. Jésus fait ici la peinture de toutes nos fautes, quelles qu'elles soient. Cependant, il faut bien le dire, parmi nos misères morales, il y en a une à laquelle les traits du tableau conviennent plus particulièrement : ce sont les entraînements des sens, les plus communs, hélas ! chez les enfants des hommes, mais non pas les plus difficiles à pardonner lorsqu'un repentir sincère essaie de les effacer. L'application que je signale a été faite dans un admirable sermon de Massillon (1) ; il parlait ainsi dans les premières années du dix-huitième siècle : que ne dirait-il pas aujourd'hui ? Du reste l'Évangile lui-même indique ce sens, non pas tant par l'adverbe rare ἀσώτως, que ma traduction après la Vulgate a rendu par « dans la débauche », et qui signifie plutôt « comme un dissipateur, avec prodigalité » ; mais au verset 30, le fils aîné dira de son frère qu'« il a dévoré son bien avec des courtisanes », et il n'est plus permis d'hésiter.

Le reproche que Notre-Seigneur adresse aux plaisirs sensuels, combien vrai ! combien profond ! c'est d'entraîner la ruine de tous les trésors dont la Providence nous avait comblés. Tout s'engloutit successivement dans ce gouffre : les privilèges sur-

(1) Vendredi de la deuxième semaine de Carême.

naturels d'abord par l'éloignement de Dieu : la grâce, le souci des choses élevées, la foi elle-même ; puis les biens naturels, la délicatesse du cœur, les pensées généreuses, l'intelligence parfois, la santé même, la fortune presque toujours, l'honneur et l'indépendance trop souvent. Et quand nous avons tout jeté dans cet abîme, une faim inassouvie ronge encore nos âmes ; les plaisirs rêvés ne nous rassasient pas. Ce sont alors les folies monstrueuses d'un Néron, d'un Héliogabale, ce sont les souvenirs qui font la honte de tant de consciences d'hommes, sans que le vide qui les torturait ait été comblé. « Quel fruit aviez-vous alors des choses dont vous rougissez aujourd'hui ? » demande saint Paul (Rom. VI, 21), et il ajoute : « car la fin de ces choses, c'est la mort ». Nous pouvons contempler ainsi notre misérable prodigue, déchu de tous ses avantages, tombé dans la servitude, gardant son immonde troupeau, « désirant remplir son ventre », selon la leçon de la Vulgate après les Mjj byzantins, avec leur nourriture abjecte, et « personne ne lui en donnait ». Tel est l'état où l'entraînement des sens amène trop souvent une âme chrétienne, faite pour connaître Dieu, le servir et l'adorer.

17-19. Arrivé là, ce malheureux « rentre en lui-même ». C'est le commencement de la conversion. Les premières réflexions qui l'inspirent ne sont pas d'un ordre très élevé ; comment les attendre d'une âme ainsi avilie par l'habitude des plaisirs grossiers ? Il se rend compte au moins de sa misère ; il avoue la faim qui le tourmente. En même temps il se souvient du bien-être dont il jouissait chez son père, il le regrette, il le désire, il accepte par avance tous les sacrifices pour sortir de son abjection et pour retrouver le pain sans lequel il va périr. Nous n'en sommes pas à la charité encore ; mais nous avons l'humilité et la sincérité. Heureux les pécheurs qui dans leurs désordres ont conservé au moins ces deux vertus ! Il n'en faut pas davantage pour les amener à la pénitence.

20. A peine prise, la résolution est aussitôt exécutée. De telles promptitudes de conversion ne sont point rares, précisément chez ceux que l'appât des mauvaises jouissances avait

séduits. Pour eux la difficulté à vaincre ne se trouve pas dans leur péché lui-même : ils en sont dégoûtés, ils en sentent le vide jusqu'à la nausée. Non, c'est l'amour-propre, c'est l'orgueil qui résiste. Que vont dire les amis du prodigue, quand ils apprendront sa résolution ? Que diront les gens de son père, qui l'ont vu partir tout fier de sa liberté, et devant lesquels il va reparaître en si piteux équipage? Et son père lui-même, quel accueil en recevra-t-il? Sondez votre cœur, vous qui me lisez, et dites si la véritable victoire à remporter, pour vous aussi, n'est pas là.

Et voilà notre jeune homme refaisant en sens inverse la route qu'il avait parcourue autrefois. C'est toujours lui, mais combien différent ! Avec sa délicatesse infinie pour les pécheurs, Jésus ne s'est pas attardé à nous peindre ce retour; son cœur avait hâte d'arriver à la réconciliation. Le père attendait son enfant. Tous les jours sans doute il allait sur le chemin, poussé par le désir et par l'espérance. Aussi son fils était encore loin, dit l'Évangile, il l'aperçoit; malgré les haillons, malgré la fatigue et l'épuisement, malgré la distance, il le reconnaît. Que va-t-il faire? C'est ici qu'éclate la bonté compatissante de notre Père qui est aux cieux. Il va au-devant du repentir qui s'avance péniblement; « il accourt tout ému, dit Notre-Seigneur, il tombe sur le cou de son enfant, il le couvre de baisers »; telle est la force des verbes grecs, ἐπέπεσεν ἐπὶ τὸν τράχηλον αὐτοῦ καὶ κατεφίλησεν αὐτὸν.

21-24. Le fils commence à dire les paroles d'excuse et de repentir qu'il avait préparées, mais il ne peut aller jusqu'au bout. A peine a-t-il prononcé l'humble aveu de ses torts : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne mérite plus d'être appelé ton fils »; son père ne le laisse pas achever. Il a remarqué l'état misérable du voyageur : vite, qu'on l'habille, qu'on le chausse, qu'on lui donne la tenue, la parure même qui convient à mon enfant; et qu'on tue le veau gras, et nous ferons un festin; car — relisons ces paroles — « mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé ». Le festin commence. Est-il possible à un catho-

lique d'ignorer quelle est cette table où le prodigue repentant vient s'asseoir ?

La parabole se tait sur les sentiments du « retrouvé » pendant ce repas ; elle nous les laisse à deviner. Mais elle va nous présenter une autre scène qui n'est pas pour nous moins féconde en enseignements.

25-32. Les commentateurs se sont ingéniés d'ordinaire à faire ressortir les torts du fils aîné. Ils remarquent son égoïsme, qui se traduit par divers détails : non seulement il se refuse à prononcer le doux nom de « frère », il dit : « ton autre fils » (verset 30), mais même le mot de « père » ne vient pas sur ses lèvres ; il reproche durement au père son indulgence ; il semble n'avoir été fidèle que dans l'espoir d'une récompense (verset 29). Il y a peut-être du vrai en cela ; cet aîné paraît bien avoir le cœur un peu sec, il pense trop à soi. Cependant il est en droit de dire : « Voilà tant d'années que je te sers, sans avoir transgressé tes ordres », et le père ne l'oublie pas. Voyez-vous comme ce père agit avec le rebelle ? Il ne reproche rien, il ne commande même pas ; il ne cède pas non plus, mais il quitte le festin, il va au-devant du mécontent, «et il se met à le prier ». Et quelle parole il lui adresse ! « Toi, mon fils (τέκνον en grec, plus tendre que υἱέ), tu es toujours avec moi, et tout ce que j'ai est à toi. » Oui, « il faut se réjouir, parce que ton frère — avec quelle délicatesse il ne dit pas : mon fils ! — était mort, et qu'il est revenu à la vie ». Mais ce festin est pour toi aussi, comme tout le reste ; si vive, si légitime qu'elle soit, la joie d'aujourd'hui passera vite, et nous nous retrouverons ensemble dans les liens d'un commun amour.

Que fit l'aîné ? Que devint le prodigue ? Jésus ne l'a pas dit, et comme le remarque Plummer (1), ce silence n'est pas une des moindres adresses de cette exquise parabole Les deux fils gardaient leur liberté. Et nous aussi, nous avons la nôtre : bien malheureux si, après avoir lu ce récit, nous ne l'employons pas à nous attacher plus étroitement au Père qui nous donne de si touchants témoignages de miséricorde et d'amour !

(1) Page 379.

XVI. [1] *Jésus dit aussi à ses disciples :* « *Un homme riche avait un économe qu'on accusa devant lui de dissiper ses biens.* [2] *Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de toi? Rends compte de ton administration; car désormais tu ne pourras plus gérer* (mes biens). [3] *Alors l'économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître me retire la gestion de ses biens? Travailler la terre, je n'en ai pas la force, et j'ai honte de mendier.* [4] *Je sais ce que je ferai, afin que, lorsqu'on m'aura ôté mon emploi, il y ait des gens qui me reçoivent dans leurs maisons. Faisant donc venir l'un après l'autre les débiteurs de son maître, il dit au premier : Combien dois-tu à mon maître?* [6] *Il répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Prends ton billet : assieds-toi vite, et écris cinquante.* [7] *Ensuite il dit à un autre : Et toi, combien dois-tu? Il répondit : cent mesures de froment. L'économe lui dit : Prends ton billet et écris quatre-vingts.* [8] *Et le maître loua l'économe infidèle d'avoir agi habilement; car les enfants de ce siècle sont plus habiles entre eux que les enfants de la lumière.* [9] *Moi aussi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin que, lorsque vous quitterez la vie* (1), *ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels.* [10] *Celui qui est infidèle dans les petites choses, est infidèle aussi dans les grandes.* [11] *Si donc vous n'avez pas été fidèles dans les richesses d'iniquité, qui vous confiera les biens véritables?* [12] *Et si vous n'avez pas été fidèles dans les biens étrangers, qui vous donnera votre bien propre?* [13] *Nul serviteur ne peut servir deux maîtres; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon.* »

A l'exception du verset 13, qui se retrouve mot pour mot dans Matthieu (VI, 24), tout le reste est spécial à Luc.

Cette péricope a terriblement exercé les commentateurs. Elle en a même scandalisé quelques-uns. On l'a attribuée à une influence ébionite, condamnant la richesse quelle qu'elle soit.

(1) Ceci est la leçon de la Vulgate. D'après le véritable texte, il faudrait lire plutôt : « Lorsque les richesses vous quitteront, ἐκλίπῃ à la troisième personne, au lieu de ἐκλίπητε. Au fond le sens est le même; mais outre les témoignages externes, l'expression que la richesse doit nous quitter à la mort est plus en harmonie avec le langage habituel du Sauveur.

Dans le riche propriétaire, on a vu tour à tour Dieu, les Romains, Mammon, Satan ; dans l'économe infidèle, la hiérarchie juive, les publicains, Pilate, Judas, Satan, les pénitents, saint Paul, Jésus lui-même. D'autres ont supposé des altérations du texte, ou même une invention personnelle de l'évangéliste. Pour un peu on aurait supprimé tout le passage, comme on a fait pour le récit de la femme adultère (Joan. VIII, 3-11). Sans doute, l'interprétation n'est pas facile. Je crois cependant avec Plummer (1) qu'elle est assez claire, à condition de ne pas presser trop les détails de la parabole, et surtout de ne pas faire dire au texte ce qu'il ne contient pas.

La pensée générale, la vérité que le Sauveur veut nous inculquer ici, c'est la nécessité du détachement par rapport aux biens de ce monde. Il en a déjà parlé plusieurs fois (2) ; ne soyons pas surpris qu'il y revienne, et il insistera tout à l'heure encore dans la parabole du mauvais riche. Ce que Jésus réprouve, remarquons-le, ce n'est pas l'avarice proprement dite, le vice honteux qui amasse l'argent pour le plaisir d'avoir l'argent, de le regarder, de le compter ; la recommandation du Sauveur va bien plus loin. Qu'on me permette de m'expliquer à fond.

L'homme vient en ce monde avec une tendance invincible vers le bonheur. Saint Augustin raconte qu'un jour, à Carthage je crois, un devin annonça que, si le peuple se réunissait dans le cirque, il se faisait fort de révéler là, à chacun, son secret désir. On vint de tous les côtés, et quand la foule fut compacte, le devin se contenta de dire : « Ce que vous désirez ? Vous voulez tous être heureux. » Il avait raison, et la même expérience pourrait se répéter toujours. Seulement en quoi consiste ce bonheur ? Où devons-nous le placer ? Quel bien avons-nous à poursuivre et à posséder pour être heureux ?

Les uns, pressés de jouir, mettent leur idéal en la vie présente. Et comme l'argent est le moyen universel pour nous pro-

(1) Pages 379-381.

(2) VI, 20 et suivants ; IX, 23 et suivants ; XII, 13 et suivants. Voyez ci-dessus, pages 231, 277, 337.

curer tous les biens de ce monde, honneurs, plaisirs, puissance, ils attachent leur âme à la fortune, non pas pour elle-même, mais comme au signe représentatif de toutes les jouissances d'ici-bas. Voilà aussi contre quoi Jésus s'élève et proteste à chaque instant. Il ne nous détourne pas de chercher notre bonheur, le renoncement qu'il nous recommande n'a pas ce sens ; mais notre bonheur, il veut que nous le placions après la la mort, dans « les tabernacles éternels ». La vie périssable n'est qu'une épreuve, un chemin pour y parvenir ; les biens terrestres, résumés dans l'argent, sont un moyen pour le gagner. Tout l'Évangile se résume dans ce point de vue fondamental : le néant, la vanité de la vie présente avec ses biens et ses maux, en regard de l'éternité. Et comme toute notre conduite en dépend, comme en même temps notre nature entière résiste contre cette affirmation, nous ne devons pas nous étonner que Notre-Seigneur l'ait répétée, qu'il l'ait reproduite sous les formes les plus diverses, afin d'en pénétrer nos cœurs. Relisez le passage avec cette pensée, et je crois que vous en comprendrez le sens.

Dans l'esprit de la parabole — et les versets suivants répètent la même doctrine — nous ne sommes jamais vraiment propriétaires de rien en ce monde. Au regard de Dieu qui les a créés, nous n'avons des biens terrestres que l'administration, et une administration toujours précaire, car Dieu peut à chaque instant nous en demander compte. Ce sont là les richesses trompeuses, « richesses d'iniquité » même, sinon par leur origine qui n'est pas toujours illégitime, au moins par leur attrait sur nos cœurs et par notre tendance à les prendre pour fin de notre vie. « Les biens véritables », « notre bien propre », nous ne les trouverons que dans le ciel, et au lieu de nous attacher aux autres, nous devrions les employer à « nous faire des amis qui nous reçoivent dans les tabernacles éternels ». Comme le dit très bien Godet : « Semblable à un père riche, qui avant de livrer à son fils le plus précieux de l'héritage qu'il lui réserve, le mettrait à l'épreuve en lui confiant un domaine de moindre valeur, ainsi Dieu ne craint pas d'exposer les biens

terrestres à toutes les chances de notre infidélité, afin que l'emploi que nous faisons de ces biens de mince valeur démontre notre aptitude à la gestion de notre fortune éternelle, ou notre incapacité à l'administrer et par conséquent à la posséder. Il y a là, ajouterai-je avec le même auteur, une admirable conception du but de la vie terrestre et même de l'existence de la matière. »

Soit, dira-t-on, le sens général de la parabole se comprend ainsi. Il n'en est pas moins vrai que Jésus a l'air de recommander la fraude, le vol, sinon pour nous enrichir nous-mêmes, au moins pour faire l'aumône. « Le maître loua l'économe infidèle d'avoir agi habilement ; moi aussi je vous dis : Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité. » C'est ici qu'il ne faut pas faire dire à l'Évangile ce qu'il ne dit pas. Le maître loue son économe de quoi ? d'avoir bien agi ? Non, mais d'avoir agi habilement. L'infidèle a été coupable, et la gestion ne lui est point rendue. Cependant il a montré son adresse dans sa manière de faire ; et raisonnant *à fortiori*, Notre-Seigneur nous déclare : « Les enfants de ce siècle sont plus habiles que les enfants de la lumière. » Voici, nous dit-il, un prévaricateur, un fourbe, qui a bien su, dans une circonstance critique, se tirer d'embarras et se préparer des amis par son habileté ; et vous, enfants de la lumière, vous ne saurez pas employer votre fortune à vous assurer des protecteurs auprès de Dieu ? Si vous vous montrez ainsi infidèles dans les petites choses, dans les richesses trompeuses, dans les biens qui vous sont étrangers et qui ne vous appartiennent que par le dehors, comment pouvez-vous espérer la bienveillance de votre Maître au jour de la reddition des comptes ? Tel est le sens de la péricope. Et Luc le montre encore par sa conclusion : « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres : vous ne pouvez servir Dieu et Mammon », c'est-à-dire l'argent. Auquel des deux notre société du vingtième siècle voudra-t-elle appartenir ?

[14] *Les Pharisiens, qui aimaient l'argent, écoutaient aussi tout cela,* [15] *et se moquaient de lui.* [15] *Jésus leur dit : « Vous cherchez à paraître*

justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs; et ce qui est grand aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu. [16] *La loi et les Prophètes vont jusqu'à Jean: depuis Jean, le royaume de Dieu est annoncé, et chacun fait effort pour y entrer.* [17] *Plus facilement le ciel et la terre passeront, qu'une seule lettre de la Loi périsse.* [18] *Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère; et celui qui épouse la femme renvoyée par son mari, commet un adultère.* »

Le verset 16 a un analogue dans Matthieu (XI, 12, 13); le verset 17 aussi (v. 18): quant à la loi du verset 18, elle est formulée aussi dans Marc (X, 10-12), et deux fois dans Matthieu (v. 32 et XIX. 9).

On s'est donné beaucoup de peine pour trouver un lien entre ces diverses sentences. Aucune de ces tentatives n'a réussi. Il me semble plus sage de remarquer avec Wright que les chapitres XV-XVII ont quelque chose d'inachevé; les paraboles mêmes ne présentent ni introduction ni conclusion. Peut-être, comme le suppose Wright, Luc attendait-il de nouvelles informations avant de donner la forme définitive à son ouvrage.

14-15. L'avarice des Pharisiens nous a déjà été signalée, leur hypocrisie également. Notre-Seigneur ajoute que « ce qui est grand aux yeux des hommes est une abomination devant Dieu », laissant percer encore une fois son amour pour l'humilité.

16. Si « chacun, πᾶς en grec, fait effort » maintenant pour entrer dans le royaume de Dieu, le privilège des Juifs a donc disparu. Du reste cela résulte du fait que « la Loi et les Prophètes vont », ou « ont été annoncés jusqu'à Jean-Baptiste ». Depuis lui, l'Évangile les a remplacés, qui s'adresse également à tous les hommes.

17. Mais alors comment Notre-Seigneur peut-il dire qu' « une seule lettre de la Loi » ne périra pas? Difficulté d'autant plus grande, qu'au verset suivant lui-même va promulguer un précepte nouveau, inconnu à la législation mosaïque. Le passage est beaucoup plus clair dans le parallèle de Matthieu (v, 17, 18), où Jésus dit : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou

les Prophètes; je ne suis pas venu les abolir, mais les accomplir », ou plutôt les perfectionner; et alors il ajoute : « Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un seul iota ou un seul trait de la Loi ne passera pas. » L'Évangile n'est pas la suppression de la Loi; mais il en est le progrès et l'efflorescence.

18. C'est sur ce texte, répété par les trois synoptiques, que l'Église catholique s'appuie pour condamner le divorce. Aux reproches d'intransigeance et de dureté, elle répond simplement : Je n'y peux rien; cette loi, ce n'est pas moi qui l'ai établie; lisez l'Évangile : « Quiconque ayant renvoyé sa femme en épouse une autre, est adultère; et celui qui épouse une femme répudiée est adultère. » En présence d'un texte aussi formel, l'Église ne cédera jamais.

[19] *Il y avait un homme riche, qui était vêtu de pourpre et de fin lin, et qui faisait chaque jour une chère splendide.* [20] *Un pauvre homme, nommé Lazare, était couché à sa porte, tout couvert d'ulcères.* [21] *Il eût bien voulu se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche, mais personne ne lui donnait rien; les chiens mêmes venaient lécher ses ulcères.* [22] *Or il arriva que le pauvre mourut, et il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.* [23] *Élevant les yeux du milieu des tourments, il vit de loin Abraham, et Lazare dans son sein,* [24] *et il s'écria : Abraham,* (notre) *père, aie pitié de moi, et envoie Lazare pour qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt et me rafraîchisse la langue; car je souffre cruellement dans ces flammes.* [25] *Abraham répondit : Mon fils, souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et que Lazare a eu de même ses maux; maintenant il est ici consolé, et toi, tu souffres.* [26] *De plus, entre vous et nous il y a pour toujours un grand abîme, afin que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le puissent, et qu'il soit impossible de passer ici du lieu où vous êtes.* [27] *Et* (le riche) *dit : Je te prie donc, père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père,* [28] *car j'ai cinq frères, pour leur attester ces choses, de peur qu'ils ne viennent, eux aussi, dans ce lieu de tourments.* [29] *Abraham répondit : Ils ont Moïse et les Prophètes; qu'ils*

les écoutent. [30] *Non, Abraham,* (notre) *père, reprit-il; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence.* [31] *Mais Abraham lui dit : S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, quelqu'un des morts ressusciterait, qu'ils ne le croiraient point.* »

Spécial à Luc. Je n'insiste pas sur le rapport entre cette parabole et celle de l'économe infidèle; l'une est la contre-partie de l'autre. Seulement elle y ajoute sur l'autre vie des lumières que nous ne trouvons pas ailleurs.

19. Me permettra-t-on, pour la facilité du commentaire, de désigner le riche, comme font les Anglais, par le mot latin qui a ce sens, *Dives?* En réalité nous ne savons pas son nom, Notre-Seigneur ne nous l'a pas appris. On a donné toutes sortes de raisons pour ce silence; la plus probable est que le récit entier est une allégorie, non une histoire, et que *Dives* n'a jamais existé. Cependant on a voulu voir en lui Hérode, ou Anne le grand-prêtre; un commentateur du douzième siècle, Euthymius, l'appelle Nineuis. Mais quel fondement ont ces conjectures? et au fond que nous importe?

L'opulence du riche est indiquée par deux traits, le vêtement et la nourriture. La pourpre était le vêtement de dessus, rouge, en laine. Par-dessous, on portait le fin lin d'Égypte, qui se vendait, dit-on, au poids de l'or. Quant aux repas, les auteurs classiques contemporains nous ont raconté les folies de luxe que les Romains avaient introduites dans leurs festins. Ces deux traits font mieux ressortir la misère lamentable de Lazare.

20. De tous les personnages cités dans les paraboles, voici le seul à qui Jésus ait attribué un nom : Lazare. On a bâti sur ce détail bien des conjectures. Quelques Pères, quelques modernes aussi, en ont conclu que le fait raconté par Notre-Seigneur était un fait réel, véritablement arrivé. On a rappelé à ce sujet la mort et la résurrection d'un autre Lazare, le frère de Marthe et de Marie, l'ami de Jésus; cet événement rapporté par Jean (xi) a dû en effet se passer vers la même époque; on a rapproché les faits, et on en a tiré toutes sortes de conclusions.

Mais il est impossible d'identifier les deux personnages : le Lazare de Jean a une famille et une maison, tandis que nous allons voir le dénûment absolu du pauvre de la parabole. Quant au nom de Lazare, c'est probablement l'hébreu Éléazar, « Dieu est mon aide », nom très fréquent à cette époque, comme nous le voyons dans Josèphe.

Au lieu de « était couché », le verbe grec ἐβέβλητο signifie plutôt « était déposé à la porte » extérieure de Dives; on l'avait mis là, espérant qu'il ne manquerait pas de secours à l'entrée d'une habitation aussi fastueuse.

21. Remarquons-le, car nous verrons la contre-partie tout à l'heure, quand le riche demandera une goutte d'eau : tout le désir de Lazare se bornait à « se nourrir des miettes qui tombaient de la table du riche ». Ma traduction ajoute d'après la Vulgate : « Mais personne ne lui donnait rien. » Cette phrase ne se trouve dans aucun des Mjj grecs qui font autorité; elle a été ajoutée par similitude avec l'enfant prodigue (xv, 16), et elle n'est pas à sa place ici : car si « personne ne donnait rien » à Lazare, comment vivait-il? Avec la faim, le pauvre homme souffrait de la nudité et de la maladie; il était plein d'ulcères, et n'avait pas de quoi les couvrir, puisque « les chiens venaient les lécher ». Ce détail est-il mentionné pour faire ressortir par contraste la dureté de Dives? Je ne le pense pas : les chiens en Orient ne sont jamais mentionnés que comme des animaux immondes, et les mots ἀλλὰ καί placés au commencement de la phrase dans le grec indiquent une progression, une aggravation de misère. Lazare était malheureux et abandonné à ce point qu'il ne pouvait même pas se défendre contre les chiens errants qui venaient lécher ses ulcères, et sans doute lui arracher aussi les misérables morceaux de ses repas.

22. Tel était l'état des choses sur terre; et maintenant nous allons voir le changement. Lazare meurt, les anges le transportent dans le sein d'Abraham. Croirait-on qu'il s'est trouvé des interprètes pour penser que le corps de Lazare avait été transporté aussi avec son âme? Comme si une pareille hypothèse était nécessaire pour le récit, où rien ne l'indique. Par

« le sein d'Abraham », il faut entendre non pas le ciel, mais le lieu où les âmes des justes morts avant Jésus-Christ attendaient qu'il les fît entrer avec lui dans le paradis au jour de son Ascension.

« Le riche mourut aussi », peu de temps après sans doute; n'est-ce pas toujours peu de temps après, par rapport à l'éternité ? « Et il fut enseveli. » Le texte grec, et plusieurs Mss latins arrêtent la phrase ici, renvoyant « dans l'enfer » à la phrase suivante. Le sens revient au même. Je préfère pourtant la leçon grecque, qui fait bien ressortir deux choses : la pauvreté de Lazare, dont la sépulture n'a pas été mentionnée; et la misère réelle de Dives, pour qui tout semble fini avec ces mots « et il fut enseveli », tandis que le pauvre est transporté par les anges dans le sein d'Abraham.

23. Ici commence une scène dont la foi chrétienne a discuté les moindres détails avec une curiosité passionnée et je ne dirai pas légitime, mais à coup sûr bien excusable. Nous savons si peu de choses sur cette autre vie qui nous attend ! Jésus en a parlé : recueillons ses moindres paroles, ramassons les miettes qui tombent de ses lèvres, et nous parviendrons ainsi à nous faire une idée de cet autre monde qui demain, qui bientôt, va devenir le nôtre.

A coup sûr un tel raisonnement est légitime. Jésus connaissait tout de l'autre vie; pour lui, le monde de l'éternité n'avait pas de mystère, et comme il est le Verbe de Dieu, il ne nous a jamais rien enseigné qui ne soit vrai, rigoureusement certain. Cependant il n'a jamais eu pour but non plus de contenter notre curiosité; ici en particulier son intention n'est pas de nous révéler la nature des peines et des joies qui nous attendent après la mort, mais de nous montrer la nécessité et le moyen d'éviter les unes et de gagner les autres. Je ne fais donc pas de difficulté pour reconnaître qu'il s'exprime dans sa parabole selon les idées des Juifs de son temps; formées par l'Écriture sainte, ces idées étaient correctes; mais n'oublions pas dans ce qui suit que notre Sauveur n'a voulu ici ni les appuyer, ni les redresser, mais s'en servir seulement. En outre il emploie un langage qui, dans certaines parties au moins, est

nécessairement figuré; ni les yeux qu'élève Dives, ni ses cris, ni les paroles prononcées par Abraham, ni le doigt de Lazare, ni la langue du riche, ne peuvent être pris au pied de la lettre. Où cesse la figure? où commence la réalité? L'Évangile ne le dit pas. Ici encore c'est à l'Église qu'il faut nous adresser, pour recevoir d'elle l'interprétation autorisée que nous devrons donner à notre texte.

Donc du fond de l'enfer, de la Géhenne, comme l'appelaient les Juifs, plongé dans les tourments, le riche lève les yeux, et de loin, dans le sein d'Abraham il aperçoit Lazare, le mendiant bien connu. Va-t-il à cette vue se rappeler sa propre arrogance, sa dureté impitoyable, la regretter, en demander pardon? Non, comme l'enseigne l'Église, le temps du repentir est passé pour lui maintenant. Égoïste et jouisseur il a été pendant sa vie; égoïste et jouisseur il reste encore à jamais, et sa prière va nous le montrer.

24. Peut-être manque de confiance, orgueil peut-être, il ne s'adresse point à Lazare, mais à Abraham, son « père », comme il l'appelle pour l'émouvoir. Ce qu'il demande, ce n'est pas un changement moral, ce n'est pas la rémission de ses fautes; c'est un soulagement au moins momentané dans ses souffrances. Que Lazare trempe le bout de son doigt dans l'eau et lui en rafraîchisse la langue, à cause de la flamme qui le torture; ses désirs ne vont pas plus loin. Nous allons voir que cet adoucissement si minime, si rapide, lui sera refusé. L'Église n'a-t-elle pas raison d'en conclure l'éternité des peines qu'endurent les damnés? S'ils ne réussissent même pas à obtenir une goutte d'eau pour les calmer un instant, comment pourraient-ils espérer la fin de leur supplice?

25. « Abraham répond : Mon fils », il ne lui refuse pas ce nom qui était vrai, « souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie, et que Lazare a eu de même ses maux », ou plutôt « des maux » selon le grec; car les biens que Dives a possédés étaient ceux-là mêmes qu'il désirait, par conséquent *ses* biens; tandis que les maux de Lazare lui sont venus comme une épreuve envoyée par la Providence. De ce passage, on a voulu

conclure à l'ébionitisme de Luc : Dives est condamné *comme riche ;* Lazare est sauvé *comme pauvre*. Ainsi pensait l'école de Tubingue, et Renan après elle. Mais est-ce que vraiment le riche n'a rien à se reprocher que son opulence ? Quel usage a-t-il donc fait de sa fortune ? La charité envers le prochain n'est-elle plus un devoir pour les hommes, et ce malheureux l'a-t-il pratiquée ? Quant à Lazare, il n'est pas seulement un pauvre, il est un pauvre soumis à la volonté de Dieu. On a remarqué que dans tout le récit il ne prononce pas une parole, pas un cri de révolte, pas une plainte, pas une injure, ni sur terre ni dans l'autre monde. Jésus aimait ces silencieux ; n'avait-il pas raison ? Enfin, si Luc a cédé ici à l'hérésie ébionite, comment donc assigne-t-il un rôle aussi brillant à Abraham, le riche des riches en Israël ?

26. D'après les rabbins, il n'y avait entre les élus et les réprouvés qu'un espace comme la largeur de la main. Jésus n'accepte pas cette idée. Il parle d'un « abîme » infranchissable, qui a été « affermi », indiquant ainsi un inflexible décret de séparation. La requête de Dives est donc à la fois injuste et impossible. Mais la conversation ne s'arrête pas ici, et les derniers versets ne sont pas les moins instructifs.

27, 28. N'espérant plus rien pour lui-même, Dives songe à ceux qu'il a laissés sur la terre, à ses frères qui y vivent encore comme lui-même y a vécu. Sans doute « l'abîme » qui le sépare de Lazare n'existe pas entre les élus et la terre. Que Lazare donc aille « dans la maison de son père, pour leur attester ces choses, de peur qu'ils ne viennent, eux aussi, dans ce lieu du tourment ». Ainsi les damnés, et les saints à plus forte raison, connaissent encore et aiment encore ceux qu'ils ont connus et aimés ici-bas. Je pourrais en déduire la légitimité de l'invocation des Saints. Mais plutôt pour tous ceux d'entre nous qui ont perdu des êtres autrefois chéris, quel encouragement à les réjouir par le spectacle de nos vertus ! et quelle tristesse, si nous leur donnions à craindre par notre conduite de nous voir aller « nous aussi, dans le lieu du tourment ».

29. Abraham ne va pas répondre que cette mission de Lazare

soit impossible. Il déclare simplement qu'elle est inutile : « Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent. » Et nous, en plus de Moïse et des Prophètes, nous avons l'Évangile, qui en est la perfection et l'achèvement. Écoutons-le, nous y trouverons tout ce qu'il faut, riches ou pauvres, pour assurer notre éternité. Ici, comme on l'a remarqué, Abraham prend un langage plus sévère. Il ne dit plus « mon enfant ». Il affirme simplement la vérité, sans explications.

30. « Non, père Abraham », leur foi n'est pas assez ferme pour qu'ils se soumettent aux enseignements révélés. Sans doute, comme beaucoup d'autres, ils disent : La vie future, qu'est-ce qu'on en sait de certain? Jamais personne n'en est revenu. Le plus sûr est de jouir de la prospérité présente; après, on verra. « Mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence », ou « ils seront persuadés », selon les leçons différentes du texte.

31. On connaît la réponse d'Abraham qui clôt toute la discussion et aussi la parabole : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes », ni l'Évangile de Jésus-Christ, « quelqu'un des morts ressusciterait, qu'ils ne croiraient point ». En effet Lazare de Béthanie est ressuscité, les Juifs ne l'ont point cru; Jésus lui-même est ressuscité, ils ne l'ont pas cru davantage. Ne demandons pas des miracles, ne réclamons pas des preuves; là n'est point la difficulté qui nous arrête. Mais rentrons plutôt en nous-mêmes, et pesons sincèrement dans l'humilité de notre conscience les enseignements que Jésus vient de nous donner ici : au fond la charité, toujours la charité, de laquelle notre salut dépend en définitive. Je voudrais après cette parabole pouvoir mettre sous les yeux du lecteur les passages du Coran où il est question de la vie future; une comparaison d'un instant suffirait pour nous convaincre, plus que tous les miracles. « Travaillons, dirai-je avec Pascal, non pas à nous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de nos passions », et surtout de l'orgueil, qui est le grand obstacle à la vie chrétienne. Cherchez bien, c'est encore lui qui a perdu le mauvais riche.

XVII. [1] *Jésus dit à ses disciples :* « *Il est impossible qu'il n'arrive pas des scandales ; mais malheur à celui par qui ils arrivent !* [2] *Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui mît au cou une meule de moulin, et qu'on le jetât dans la mer, que de scandaliser un de ces petits.* [3] *Prenez garde à vous-mêmes. Si ton frère a péché* [contre toi], *reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui.* [4] *Et quand il pécherait contre toi sept fois le jour, s'il revient sept fois te dire : Je me repens, tu lui pardonneras.* »

Le verset 1 se retrouve dans Matthieu (XVIII, 7) ; le verset 2 dans Matthieu (XVIII, 6, l'ordre est interverti), et dans Marc (IX, 42) ; on trouve dans Matthieu (XVIII, 15, 21-22) un analogue aux versets 3-4. Comme avant la parabole du mauvais riche, nous avons encore ici des sentences détachées, sans lien entre elles ni avec le contexte. Ma péricope en comprend deux, que je vais expliquer successivement.

1-2. Première sentence, contre les scandales. Il faut entendre ici par ce mot tout acte de notre part, parole, exemple, entraînement quelconque, qui porte notre prochain à offenser Dieu. « Il est impossible, dit Notre-Seigneur, qu'il n'arrive pas des scandales » ; impossible, non absolument, mais moralement, à cause de la corruption du monde. « Mais malheur à celui par qui ils arrivent ! » « L'âme perdue, comme un éternel fardeau, s'attache à celui qui l'a entraînée au mal et l'entraîne à son tour dans l'abîme (1). » Descendons dans notre conscience, homme ou femme du monde, prêtre même ou religieux, qui que ce soit, qui lisons ces lignes : n'avons-nous jamais été une occasion de péché pour « un de ces petits », pour quelque âme encore faible et peu avancée dans la vie chrétienne ? Relisons la terrible déclaration du Sauveur, et « prenons garde à nous-mêmes ». Surtout, si nous avons eu ce malheur, tâchons de le réparer en faisant le bien.

3-4. Le pardon des offenses. Le texte grec porte : « Si ton frère a péché, reprends-le », sans ajouter « contre toi » ; mais

(1) Godet, page 280.

la suite du discours justifie cette addition. Dans Matthieu, le Sauveur dit à Pierre de pardonner non pas sept fois par jour, mais soixante-dix fois sept fois; évidemment cela revient au même. Seulement, Luc ajoute deux choses : qu'on reprenne le coupable, et qu'il se repente. Hors de ces conditions en effet, le pardon ne peut pas être un pardon.

[5] *Les Apôtres dirent au Seigneur : « Augmentez notre foi. » [6] Le Seigneur leur dit : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi, et te transplante dans la mer; et il vous obéirait. »*

Dans les passages analogues de Matthieu (XVII, 20 et XXI, 21) et de Marc (XI, 22, 23), au lieu d'un mûrier, c'est une montagne que la parole de foi peut transporter dans la mer. On en a conclu, peut-être un peu vite, que Luc écrivait dans une région où il n'y avait pas de montagnes.

Vais-je discuter le sens littéral de la réponse de Notre-Seigneur, et comme Celse, l'adversaire des chrétiens au deuxième siècle, dire que la foi a donc toujours manqué aux disciples du Christ, puisque nous ne voyons pas qu'aucun ait pu d'un mot arracher un mûrier et le transplanter dans la mer? Faisons-nous plutôt l'application morale de cette parole. A l'exemple des Apôtres, disons au Sauveur : ajoutez à notre foi. C'est dans tout l'Évangile la seule prière adressée au Maître par les Douze ensemble. Comme eux, nous croyons, nous avons la foi, mais incertaine, troublée, hésitante. Seigneur, augmentez-la dans nos âmes, afin qu'elle nous inspire de faire dans notre vie morale les prodiges que vous attendez de nous.

« [7] *Qui de vous, ayant un serviteur au labourage ou à la garde des troupeaux, lui dira à son retour des champs : Viens vite, et mets-toi à table? [8] Ne lui dira-t-il pas au contraire : Prépare-moi à souper, ceins-toi, et me sers, jusqu'à ce que j'aie mangé et bu; après cela, toi, tu mangeras et tu boiras? [9] Est-ce qu'il doit de la reconnaissance à ce serviteur, parce qu'il fait ce qui lui était ordonné? [10] Je ne le pense*

pas. De même vous, quand vous aurez fait ce qui vous était commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; nous avons fait ce que nous devions faire. »

Spécial à Luc.

Cette péricope comme la précédente s'adresse aux Apôtres. Elle concerne non les fidèles ordinaires, mais ceux qui ont la charge des biens du père de famille. Aux uns est confié le rude travail du labour; les autres ont le soin plus tranquille de paître les troupeaux. Ni les premiers, ni les derniers ne doivent se plaindre ou envier le sort du voisin. Pour aucun d'eux, la tâche n'est jamais finie, et quand le ministère des âmes est terminé, il reste encore la prière, qui doit occuper leurs instants de liberté. Cependant, le Maître qu'ils ont dans les cieux leur assure le nécessaire pour la vie temporelle. Et quand ils ont accompli jusqu'au bout la tâche qui leur était assignée, ils doivent dire, nous devons dire tous : « Nous sommes des serviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions faire », sans rien de plus, fût-ce un saint Paul, un saint Augustin, un saint Vincent de Paul. Dieu a droit à toute notre activité, à tous nos efforts. « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu, demandait saint Paul (I Cor. IV, 7)? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu comme si tu ne l'avais pas reçu? »

Les protestants voient ici la condamnation des œuvres et du mérite personnel. « Ces paroles, dit la Confession d'Augsbourg (1), montrent clairement que Dieu nous sauve par sa miséricorde et à cause de sa promesse, non qu'il le doive à la valeur de nos œuvres. » Cependant écoutons un protestant, Godet (2) : « Cette appréciation de l'œuvre humaine est vraie dans la sphère du *droit* où se plaçait le pharisaïsme et fait crouler ce système légal, en niant, avec le *mérite* humain (3), l'*obligation* de Dieu à récompenser l'homme; et cette appréciation

(1) *Confession d'Augsbourg*, III.
(2) Page 285.
(3) Les catholiques aussi nient le mérite purement humain. Mais ils croient pourtant à un vrai mérite fondé sur la promesse de Dieu.

doit demeurer toujours celle de l'homme quand il évalue son œuvre vis-à-vis de Dieu. Mais il y a une sphère supérieure à celle du droit, celle de l'*amour;* dans celle-ci s'accomplit par l'homme un travail d'une autre nature, celui qui a le caractère du joyeux et filial dévouement; et aussitôt se produit une appréciation divine fondée sur un autre principe, le cas infini que l'amour fait de l'amour. Jésus a formulé cet autre point de vue XII, 36,37. » (Voir ci-dessus.) Reuss aussi trouve dans ce passage la déclaration « que le devoir ne cesse jamais, qu'une béatitude de repos est une absurdité, que le progrès doit être indéfiniment possible et réel, et que, par conséquent, la force d'y arriver ne peut jamais nous faire défaut, si nous la cherchons là où elle se trouve (1). » Ai-je besoin de dire que nous, catholiques, nous souscrivons pleinement à ces interprétations?

TROISIÈME SECTION

LES DERNIÈRES SCÈNES DU VOYAGE

XVII, 11-XIX, 28.

11 *En se rendant à Jérusalem, Jésus passa sur les confins de la Samarie et de la Galilée.*

De quel voyage s'agit-il? Que le lecteur me pardonne; mais la question, très grave pour une vie de Jésus, est sans importance dans un commentaire. Luc raconte-t-il toujours la même course qu'au IX, 51 et au XIII, 22? Parle-t-il d'un autre voyage? La question ne me regarde pas. Je n'ai qu'à expliquer successivement les diverses parties de son Évangile, sans rechercher à quelle époque ni à quelle circonstance se rattachent les événements rapportés.

Cependant, dira-t-on, il y a une préoccupation que vous ne

(1) Page 508.

pouvez pas écarter ainsi : celle de la valeur réelle, historique, des faits contenus dans notre texte. L'absence de chronologie exacte est précisément un caractère distinctif de la légende. Si vous ne pouvez pas faire cadrer le récit de Luc avec celui de Jean, si les voyages à Jérusalem racontés par l'un et par l'autre ne concordent pas, comme après tout Jésus n'a vécu que d'une seule façon, cette divergence inconciliable montre que nous avons ici devant nous non pas des événements historiques, véritablement arrivés, mais des conceptions fabuleuses dont le tissu a été arrangé peu à peu par l'imagination exaltée des premiers chrétiens.

J'ai déjà répondu trop souvent à cette objection pour y revenir encore. Que le lecteur veuille bien se reporter à ce que j'ai dit ci-dessus de l'accord entre les Évangiles (1), puis de la chronologie (2), et plus loin par comparaison avec la vie de Napoléon (3). Faut-il répéter une fois de plus que « l'ordre » choisi par Luc est l'ordre des matières, non celui des temps? La suite des faits préoccupait peu les premiers fidèles, je le reconnais volontiers. Entre son baptême et sa Passion, Jésus avait enseigné, opéré des miracles, parcouru la Palestine en divers sens et à plusieurs reprises; on était avide de ses paroles et curieux de ses prodiges (Act. 1, 1 et 21, 22), mais on ne se souciait guère de mettre quelque enchaînement dans les récits. N'ayant pas été témoin lui-même de la vie du Sauveur, ne trouvant à sa disposition que des sources fragmentaires, Luc n'avait peut-être pas la pensée, à coup sûr il n'avait pas le moyen d'établir dans son œuvre un ordre chronologique exact. Plusieurs de ces fragments parlaient sans doute de voyages à Jérusalem : l'évangéliste reproduisait cette indication sans rechercher de quel voyage il s'agissait. Et ainsi les commentateurs catholiques ont raison lorsqu'ils considèrent ce désordre non comme un motif de doute, mais comme une preuve de crédibilité au contraire en faveur de Luc. Il n'a pas « arrangé »

(1) Page 65.
(2) Page 78.
(3) Page 312.

son livre, il n'en a pas fait la toilette, il nous a simplement donné tels quels les récits qu'il trouvait sur la vie de Jésus, après les avoir vérifiés et reconnus exacts (1) : la seule comparaison avec les apocryphes nous atteste et nous garantit sa sincérité historique.

Du reste la conciliation n'est pas impossible, je l'ai montré au début de cette quatrième partie (2). L'arrangement que j'ai proposé alors n'est d'ailleurs pas le seul. Le lecteur curieux de cette question la trouvera traitée dans toutes les vies de Jésus, où elle est à sa place mieux qu'ici.

[12] *Comme il entrait dans un village, dix lépreux vinrent à sa rencontre, se tenant à distance,* [13] *ils élevèrent la voix et dirent :* « *Jésus, Maître, ayez pitié de nous.* » [14] *Dès qu'il les eut aperçus :* « *Allez, leur dit-il, montrez-vous aux prêtres.* » *Et en y allant, ils furent guéris.* [15] *L'un d'eux, lorsqu'il se vit guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix.* [16] *Et il se jeta le visage contre terre aux pieds de Jésus, et lui rendit grâces : c'était un Samaritain.* [17] *Alors Jésus dit :* « *Est-ce que les dix n'ont pas été guéris ? Les neuf autres, où sont-ils?* [18] *Il ne s'est trouvé que cet étranger pour revenir et rendre gloire à Dieu !* » [19] *Et il lui dit :* « *Lève-toi, ta foi t'a sauvé.* »

Spécial à Luc.

Notre Évangile a déjà raconté plus haut (v, 12-14) une guérison de lépreux; on peut voir les explications que j'ai données à ce sujet(3). Trois circonstances cependant sont à remarquer dans notre récit.

D'abord Jésus demande aux malades un acte de foi. Sans les toucher, sans les guérir, « allez, leur dit-il aussitôt, montrez-vous aux prêtres ». C'était la formalité imposée par la Loi pour constater la guérison, et permettre aux lépreux redevensu

(1) Voir le Prologue, pages 103-107.
(2) Pages 287 et suivantes.
(3) Page 211.

sains de reprendre leur place au milieu des hommes. Il faut que ces malheureux, encore couverts de leur mal, aient assez de confiance en sa parole pour se mettre en route. Ils le font, « et en y allant, ils furent guéris ». Dirai-je que nous avons là une image de la contrition parfaite, qui, sans nous dispenser d'avouer nos fautes, les efface pourtant, même avant la confession?

En second lieu, de ces dix « guéris », il y en a un seul que la reconnaissance ramène aux pieds du Maître pour le remercier et glorifier Dieu. Sentiment rare que l'action de grâces! Dieu nous comble de ses bienfaits : pensons-nous jamais à la gratitude que nous lui en devons? Si empressés à demander, si impatients parfois lorsque notre prière n'est pas exaucée tout d'abord, nous sommes lents, et distraits, et froids pour remercier. Jésus s'en plaint ici; ne lui avons-nous pas donné le droit de nous adresser le même reproche?

Enfin l'unique reconnaissant n'appartient pas au peuple élu, c'est un Samaritain. La maladie lui avait permis de se mêler aux Israélites, comme aujourd'hui encore on voit à Jérusalem lépreux juifs et lépreux mahométans, malgré leur haine, habiter ensemble. En notant ce détail, Luc a évidemment obéi à la même pensée qui tant de fois lui a fait citer les témoignages de bonté accordés par le Sauveur à des publicains et à des pécheurs. Non, le salut apporté par Jésus-Christ n'est pas réservé aux seuls enfants d'Abraham, aux gens bien pensants, aux membres de la race élue; un misérable Samaritain peut lui aussi y avoir part et mériter de s'entendre dire : « Lève-toi, ta foi t'a sauvé ». Nous avons rencontré cette idée trop souvent pour qu'il soit nécessaire d'y insister encore.

[20] *Les Pharisiens lui demandèrent quand viendrait le royaume de Dieu; il leur répondit :* « *Le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards.* [21] *On ne dira point : Il est ici, ou : Il est là; car le royaume de Dieu est au dedans de vous.* » [22] *Alors il dit à ses disciples :* « *Viendra le temps où vous désirerez voir un seul des jours du Fils de l'homme, et vous ne le verrez point.* [23] *On vous dira :*

Il est ici, et : Il est là; gardez-vous d'y aller et de courir après eux.
[24] *Car, comme l'éclair qui luit, brille d'un bout du ciel à l'autre, ainsi*
en sera-t-il du Fils de l'homme en son jour. [25] *Mais il faut auparavant*
qu'il souffre beaucoup, et qu'il soit rejeté par cette génération.
[26] *Et comme il arriva aux jours de Noë, ainsi arrivera-t-il aux jours*
du Fils de l'homme. [27] *Les hommes mangeaient et buvaient, ils se*
mariaient et mariaient leurs filles, jusqu'au jour où Noë entra dans
l'arche, et le déluge vint, qui les fit périr tous. [28] *Et comme il arriva*
aux jours de Lot : les hommes mangeaient et buvaient, ils achetaient
et vendaient, ils plantaient et bâtissaient; [29] *mais le jour où Lot sortit*
de Sodome, une pluie de feu et de soufre tomba du ciel qui les fit périr
tous; [30] *ainsi en sera-t-il au jour où le Fils de l'homme paraîtra.*
[31] *En ce jour, que celui qui sera sur le toit, et dont les effets seront*
dans la maison, ne descende point pour les prendre; et que celui qui
sera aux champs ne revienne pas non plus en arrière. [32] *Souvenez-*
vous de la femme de Lot. [33] *Quiconque cherchera à sauver sa vie, la*
perdra, et quiconque l'aura perdue, la sauvera. [34] *Je vous le dis, en*
cette nuit-là, de deux personnes qui seront dans le même lit, l'une
sera prise, et l'autre laissée; [35] *de deux femmes qui moudront ensemble,*
l'une sera prise et l'autre laissée; de deux hommes qui seront dans le
même champ, l'un sera pris et l'autre laissé. » [36] *Ils lui dirent : « Où*
sera-ce, Seigneur? » [37] *Il répondit : « Où sera le corps, là s'assemble-*
ront les aigles. »

La plus grande partie de cette péricope n'existe que dans Luc. Cependant on retrouve, avec des nuances de rédaction, les versets 23, 24, dans Matthieu (XXIV, 23, 26, 27); 26, 27 = Matt. XXIV, 37-39; 31 = Matt. XXIV, 16-18; 34, 35 = Matt. XXIV, 40, 41; 37 = Matt. XXIV, 28. De plus, Marc XIII, 21, donne l'analogue de 23; et XIII, 15, 16, l'analogue de 31. Même la seconde partie de notre verset 35 : « De deux hommes qui seront dans le même champ, l'un sera pris et l'autre laissé, » paraît être une glose copiée de Matt. XXIV 40, et introduite ainsi dans saint Luc; car ces mots manquent dans la plupart des Mjj grecs, et les meilleurs.

20. On a voulu voir toutes sortes d'intentions perfides dans

la question des pharisiens, « quand viendrait le royaume de Dieu ». Peut être en effet ont-ils voulu embarrasser Jésus, ou l'amener à quelque réponse dont ils profiteraient contre lui. Mais peut-être aussi leur demande était sincère. Il pouvait se trouver parmi eux des âmes droites, cherchant loyalement la lumière, comme Nicodème par exemple; et, avec les idées de leur époque, tout ce qu'ils voyaient de Jésus, tout ce qu'ils entendaient devait les plonger dans le plus extrême embarras. J'ai déjà dit un mot (1) des espérances messianiques répandues dans Israël au temps de Notre-Seigneur. Il est indispensable de les préciser maintenant, autant que cela est possible. Toute la dernière partie de l'Évangile serait incompréhensible, si nous ne connaissions les opinions courantes en Palestine sur l'avènement attendu, prochain, du Messie. On me permettra donc de reproduire ici quelques-uns des traits (2) sous lesquels les documents juifs, voisins de l'ère chrétienne, représentaient le Sauveur espéré.

D'après le Psautier de Salomon (composé entre 63 et 48 avant J.-C.), Dieu suscitera un prince de la maison de David pour régner sur Israël, écraser ses ennemis et purifier Jérusalem des païens; il rassemblera un peuple saint, dans lequel il n'y aura ni orgueil, ni péché, ni impureté quelconque, et leur partagera la terre selon leurs tribus; les nations païennes le serviront et viendront à Jérusalem pour contempler la gloire du Seigneur. Ce roi lui-même recevra de Dieu des pouvoirs miraculeux; il sera exempt de péché et saint, rempli de puissance et de sagesse par l'Esprit-Saint; il frappera la terre et anéantira ses ennemis, non avec des armes extérieures, mais par la parole de sa bouche. On lit dans l'Assomption de Moïse, contemporaine de l'ère chrétienne : « Alors le royaume de Dieu apparaîtra au milieu de toute créature, et le démon aura une fin, et la tristesse disparaîtra avec lui. Alors le Très-Haut se lèvera de son trône, et il viendra de son habitation sainte avec fureur et

(1) Introduction, page 93.
(2) Je me borne à traduire Schürer, II, 2, paragraphe 29.

colère pour le salut de ses enfants, et la terre tremblera jusque dans ses fondements, les montagnes s'abaisseront et les collines tomberont. Le soleil ne donnera plus sa lumière, la lune sera changée en sang, les étoiles tomberont confuses; la mer rentrera dans l'abîme, les sources tariront, les rivières sécheront. Alors viendra le Dieu très haut, le seul Éternel, pour châtier les païens et détruire toutes les idoles. Alors tu seras heureux, ô Israël; Dieu t'exaltera et te soulèvera jusqu'au firmament, d'où tu contempleras tes ennemis sur la terre; tu les verras, et tu te réjouiras, et tu reconnaîtras ton créateur pour le bénir. » Enfin, car je ne peux pas citer tous ces témoignages rassemblés et discutés par Schurer, d'après des vers sibyllins de la même époque (1), « quand Rome gouvernera et absorbera l'Égypte, alors un immense empire d'un prince immortel brillera parmi les hommes; un roi sans tache viendra, qui s'emparera des sceptres de la terre entière pour tous les siècles, dans la fuite du temps. »

On comprend maintenant la perplexité des Juifs, des pharisiens surtout, les hommes éclairés de la nation, en présence d'un personnage tel que Jésus. Sa sainteté, son autorité, ses miracles surtout, semblaient annoncer le Messie. Mais d'un autre côté il n'avait rien d'un vainqueur, ni d'un roi capable de soumettre la terre à son sceptre; au lieu de réduire les pécheurs sous l'empire des justes, il vivait avec eux et s'asseyait à leur table; non seulement il n'ébranlait pas la terre et refusait les signes dans le ciel, mais il ne témoignait aucun souci des Romains et laissait sans protestation Israël abaissé sous une domination païenne. Alors la question venait tout naturellement sur les lèvres des meilleurs parmi les Juifs : « Quand arrivera le royaume de Dieu? » Expliquez-vous, semblent-ils dire au Sauveur, tirez-nous d'incertitude en nous donnant la lumière que par nous-mêmes nous ne pouvons trouver.

Cette lumière, la réponse de Notre-Seigneur va précisément la fournir en distinguant deux avènements.

(1) *Orac. Sybil.*, III, 36-92.

20b-21. Aux pharisiens, Jésus parle de son premier avènement, comme rédempteur du genre humain. Cet avènement ne doit pas s'accomplir « de manière à frapper les regards ». Ne le cherchez point ici ou là; n'attendez pas qu'il se manifeste par des circonstances remarquables, qui le signalent extérieurement à notre attention. « Le royaume de Dieu est au dedans de vous. »

Cette dernière phrase a soulevé une controverse critique, non sur le texte grec, qui n'est pas douteux, mais sur le sens qu'il faut lui attribuer. Luc ayant écrit ἐντὸς ὑμῶν, quelques-uns traduisent, « en votre pouvoir, le royaume de Dieu dépend de vous ». La plupart comprennent « au milieu de vous; le royaume de Dieu, vous l'avez déjà, puisque me voici parmi vous ». D'autres enfin lisent, comme ma traduction, « au dedans de vous, dans vos cœurs ». Le premier sens ne me paraît pas acceptable; je ne voudrais pas condamner absolument le second; cependant, je préfère décidément le troisième, non seulement parce qu'il nous contente davantage en nous apportant une instruction qui est de tous les temps, mais parce qu'il répond mieux à la signification de la préposition grecque ἐντός (1), et qu'il s'accorde davantage avec le contexte : si le royaume de Dieu était extérieur à vous, alors il y aurait des signes, extérieurs aussi, pour l'annoncer; n'en attendez pas, n'en cherchez point, parce que ce royaume est tout spirituel et « au dedans de vous ». Quant à l'objection que Notre-Seigneur ne pouvait pas dire cela aux pharisiens hypocrites et incrédules, d'abord elle suppose gratuitement, comme je l'ai montré, qu'aucun pharisien n'était sincère; de plus, elle prend trop à la lettre le présent « est, » ἐστίν, comme l'affirmation d'un fait, tandis que c'est plutôt une déclaration de la nature vraie du « royaume de Dieu ». Encore une fois, ne le cherchons pas dans les événements du monde; c'est dans les âmes qu'il s'établit et que nous le trouverons. Leçon d'une importance capitale à coup sûr, aussi bien pour nous que pour les lettrés du pre-

(1) Le contraire de cette préposition ne serait pas ἔξω, mais ἐκτός.

mier siècle; et j'ai beau chercher, je ne vois pas comment Notre-Seigneur aurait pu la formuler autrement.

Après cette instruction donnée aux pharisiens, Jésus va compléter son enseignement en parlant à ses disciples de la parousie, de son second avènement à la fin des temps, comme juge du genre humain. Ainsi que toutes les prophéties, celle-là est assez obscure. Nous la retrouverons, à côté de la ruine de Jérusalem, au chapitre XXI. Pour mettre un peu d'ordre dans mon commentaire, je distinguerai ici avec Godet (1) quatre points : quand et comment Jésus reparaîtra-t-il? Quel sera l'état du monde à ce moment-là? Quelle sera la condition morale à remplir pour être sauvé dans cette crise suprême? Enfin le triage qui en résultera.

22-25. Jésus doit être « rejeté par cette génération ». Ensuite, ses disciples « désireront voir un des jours du Fils de l'homme », soit comme un regret du temps où ils l'avaient au milieu d'eux, soit plutôt comme une aspiration anxieuse vers l'époque où il viendra enfin rendre à chacun selon ses œuvres. Mais « ils ne le verront point » ; il faudra attendre pendant de longs siècles, et tout d'un coup, « comme l'éclair qui brille d'un bout du ciel à l'autre, ainsi en sera-t-il du Fils de l'homme en son jour » ; inopiné, et éclatant partout à la fois, de sorte que nous n'aurons pas à « y aller et à courir après eux ».

26-30. Les hommes cependant oublieront la catastrophe qui les menace. De même aux jours de Noë et aux jours de Lot, ils mangeaient, buvaient, achetaient, vendaient, se mariaient, comme si leur vie devait durer toujours; et la colère de Dieu tomba sur eux à l'improviste. « Ainsi en sera-t-il au jour où le Fils de l'homme paraîtra. » Nous ne songeons jamais qu'au présent; le jugement de Dieu qui nous attend, qui s'approche, qui va nous saisir, est l'événement auquel nous pensons le moins.

31-33. La condition pour être sauvé dans cette crise suprême, c'est le détachement. « Que celui qui sera sur le toit et dont les

(1) Page 294.

effets seront dans la maison, ne descende point pour les prendre; que celui qui sera aux champs ne revienne pas non plus en arrière. » Les mêmes recommandations dans Matthieu sont appliquées à la fuite des chrétiens pour échapper à la ruine de Jérusalem. Qu'est-ce à dire, sinon que la destruction de la ville sainte est la figure des derniers jours du monde? Ici Notre-Seigneur ajoute : « Quiconque cherchera à sauver sa vie, la perdra, et quiconque l'aura perdue, la sauvera; » et le sens, avec cette maxime, devient parfaitement clair.

34-35. Les liens de ce monde les plus forts, les rapports les plus intimes n'empêcheront pas le triage qui séparera alors les élus des réprouvés. Deux dans le même lit pendant la nuit, deux occupés de jour au même ouvrage : l'un sera pris et l'autre sera laissé.

36-37. Enfin les disciples demandent en quel endroit de l'univers se fera le jugement. Jésus ne leur donne qu'une réponse évasive. Le lieu, comme le moment de ce second avènement, de la parousie, doit rester inconnu.

XVIII. [1] *Il leur adressa encore une parabole pour montrer qu'il faut toujours prier, sans se lasser* (jamais). [2] *Il dit :* « *Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu, et ne se souciait pas des hommes.* [3] *Il y avait aussi dans cette ville une veuve qui venait à lui, disant : Fais-moi justice de mon adversaire.* [4] *Et pendant longtemps il ne le voulut point; mais ensuite, il dit en lui-même : Encore que je ne craigne pas Dieu et que je ne me soucie pas des hommes,* [5] *cependant, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas sans cesse m'accabler de ses instances.* [6] *Entendez, ajouta le Seigneur, ce que dit ce juge inique.* [7] *Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient à lui nuit et jour, et il tarderait à leur égard?* [8] *Je vous le dis, il leur fera bientôt justice. Seulement, quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre?*

Spécial à Luc.

Par les premiers mots : « il leur adressa encore », et par la

dernière phrase : « quand le Fils de l'homme viendra », cette parabole se rattache à la péricope précédente. Qu'est-ce que les disciples auront à faire en attendant la parousie? Jésus répond : prier, et il ne recule pas devant un apologue étrange pour nous y exhorter avec plus d'insistance. Déjà dans notre Évangile nous avons vu à plusieurs reprises Notre-Seigneur nous donner l'exemple de la prière (III, 21; V, 16; VI, 12; IX, 18, 29; XI, 1); il nous en a enseigné une formule (XI, 2-4); il en a promulgué et développé le précepte (XI, 5-13). Comme si tout cela ne suffisait pas encore, nous allons voir à quelle comparaison il a recours pour nous persuader de l'efficacité de la prière.

1. Ce verset est une préface de l'évangéliste. Nous en rencontrerons une autre tout à l'heure au verset 9, et aussi plus loin XIX, 11. Jésus, dit-il, voulait « montrer qu'il faut toujours prier, sans se lasser ». Évidemment il ne s'agit pas de réciter des prières sans interruption; ni de passer notre vie dans une méditation continuelle, un saint Louis de Gonzague lui-même avait peine à y réussir pendant une heure. L'auteur sacré veut qu'à travers les occupations, les soucis, les affaires de ce monde, notre désir vers l'éternité soit constant et s'exprime de temps en temps avec une persévérance infatigable. Assurément la veuve de la parabole n'était pas à tout moment chez son juge; mais elle y pensait sans cesse, et répétait ses supplications malgré les délais, malgré les refus. L'Évangile ne demande pas autre chose, même des plus parfaits parmi nous.

2. Un juge inique, un juge sans conscience et sans honneur, voilà à qui Jésus ne craint pas de comparer son Père, pour nous encourager, pour relever notre confiance et animer notre zèle.

3. Une veuve, dit Luc, dans la même ville, insistait pour se faire rendre justice : une veuve, ce qu'il y a de plus faible, de plus abandonné et dénué parmi les hommes. N'est-ce pas l'Église, privée de son époux, qu'il représente ainsi? J'ai déjà remarqué que Luc parle des veuves neuf fois, Marc trois fois seulement, Mathieu jamais.

4. J'ai aussi montré ci-dessus (1) la ressemblance des réflexions du juge inique avec celles du riche insensé et de l'économe infidèle, et j'ai réfuté les conclusions que Strauss voulait en tirer; je n'y reviens pas.

5. « Je lui ferai justice, dit le texte, de peur qu'à la fin elle ne vienne m'assommer. » Comme le verbe français « assommer », le verbe grec employé ici présente à la fois le sens physique et le sens moral. Les commentateurs ont adopté tour à tour les deux significations ; cependant le sens figuré me paraît le plus probable.

6. « Et le Seigneur dit : Entendez ce que dit le juge inique. » Et je vous le répète, à vous qui lisez ces pages : écoutez la leçon que vous donne votre Sauveur, recourez à la prière. Vous vous plaignez de n'avoir pas la foi ; ou bien vous trouvez trop durs, impraticables peut-être, les préceptes de la vie chrétienne : avez-vous employé la prière, je dis celle qui insiste, qui ne se lasse pas, qui sort d'un cœur vraiment touché et enflammé du désir du bien ? Si vous ne l'avez pas fait, pouvez-vous prétendre avoir accompli votre devoir?

7. Avec quelle vivacité Jésus fait l'application de sa parabole! « Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus — le mot se rencontre ici pour la première fois dans saint Luc — qui crient à lui nuit et jour, et il tarderait à leur égard? » Ce dernier membre de phrase a soulevé bien des discussions parmi les critiques; d'autant plus que le texte n'est pas sûr, et qu'en fait, dans la parabole, le juge « tarde » à l'égard de la veuve. Mais le sens devient certain, en tenant compte de la première phrase du verset 8 : « Je vous le dis, il leur fera bientôt justice. »

8. « Seulement, ou cependant, quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre? » Question terrible, car Jésus l'a laissée sans réponse. La solution dépend de nous, ne l'oublions pas. Si le Verbe de Dieu avait prononcé une affirmation dans un sens ou dans l'autre, nous pourrions nous endor-

(1) Page 337.

mir, en nous reposant sur sa parole. Mais il a laissé toutes les hypothèses ouvertes. La foi peut grandir dans le monde jusqu'à la fin des temps; elle peut y périr et disparaître. L'avenir reste entre les mains de chaque génération. Puisse la nôtre conserver ce dépôt, l'accroître même par sa bonne volonté et par ses vertus, afin de le transmettre à celle qui la suivra ici-bas !

Au sujet de cette péricope, certains critiques, dont on trouvera les noms dans Godet et dans Plummer, ont construit tout un système dont je dois au moins dire un mot. Dans les instances de la veuve, dans la vibrante apostrophe de Notre-Seigneur : « Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient à lui nuit et jour? Je vous le dis, il leur fera bientôt justice », ils ont vu une trace des désirs de vengeance qui selon eux remplissaient les âmes des premiers chrétiens contre leurs persécuteurs. Seulement, quels persécuteurs? Les Juifs, répondent les uns ; et ceux-là par conséquent pensent que ce morceau est un des plus anciens de l'Évangile. Les empereurs romains, disent les autres, qui attribuent alors à notre péricope une origine plus récente. Il n'en faut pas davantage à des imaginations de critiques pour construire tout un système, pour conclure à une composition fragmentaire, successive, de l'Évangile de saint Luc.

Pour moi, je l'avoue, je n'aperçois ici aucun désir de vengeance. Jésus affirme que Dieu donnera bientôt à ses élus la récompense qu'ils ont méritée, « la couronne de justice qu'en juste juge il leur a réservée pour ce jour-là (II Tim. IV, 8) ». Mais en parlant du bonheur futur, pas plus dans l'Évangile que dans saint Paul, il n'est question de châtiments contre des persécuteurs quelconques. Si l'on veut trouver dans le Nouveau Testament des cris de vengeance contre les ennemis de l'Église naissante, c'est dans l'Apocalypse qu'il les faut chercher. Là (Apoc. VI, 9, 10) nous verrons « sous l'autel les âmes de ceux qui ont été immolés à cause de la parole de Dieu et à cause du témoignage qu'ils ont rendu ; » et nous les entendrons « crier d'une voix forte, en disant : Jusques à quand, ô Maître,

le Saint et le Véritable, ne ferez vous pas justice et ne redemanderez-vous pas notre sang à ceux qui habitent sur la terre? » Là éclatent les cris de malédiction, les *Væ* prononcés par les Anges, à ce point que « les hommes chercheront la mort, et ils ne la trouveront pas : ils désireront de mourir, et la mort fuira loin d'eux (Apoc. IX, 6) ». Ces quelques citations suffisent pour permettre au lecteur d'apprécier la différence d'accent entre de pareils morceaux et l'Évangile, surtout celui de Luc. Donc ici encore les conjectures des critiques tombent à faux.

9 Il dit encore cette parabole en vue de quelques-uns qui se persuadent qu'ils sont justes, et qui méprisent les autres : 10 « Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, l'autre publicain. 11 Le pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères, ni encore comme ce publicain. 12 Je jeûne deux fois la semaine; je paie la dîme de tout ce que je possède. 13 Le publicain, se tenant à distance, n'osait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine en disant : O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur. 14 Je vous le dis, celui-ci descendit justifié dans sa maison, et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

Spécial à Luc.

Oserai-je dire toutes les réflexions que m'inspire cette célèbre parabole? Et cependant quelle lumière nous lui devons! combien nos idées religieuses seraient différentes, si ce morceau ne se trouvait pas dans l'Évangile! Souvent déjà Jésus a affirmé sa miséricorde, sa tendresse envers les pécheurs repentants; mais aucun discours, pas même peut-être l'Enfant prodigue, ne la fait ressortir autant que le contraste établi ici.

9. Comme pour la parabole précédente, Luc a mis une préface en tête du récit qui va suivre. A un point de vue littéraire, je le regrette : le coup porté par la conclusion, au verset 14, aurait frappé plus fort, s'il était resté imprévu. Mais

qui sait si les commentateurs alors n'auraient pas hésité d'accepter cet enseignement?

10. Le mont Moriah, occupé par le temple, n'était pas le sommet le plus élevé de Jérusalem. Cependant sur trois côtés il dominait des ravins plus ou moins profonds (1). L'expression « monter au temple » était donc exacte. On s'y rendait surtout aux heures du sacrifice (2). Quel que fût le moment, d'ailleurs sans importance pour le but du récit, Notre-Seigneur nous y présente le contraste de deux hommes en prière, un pharisien et un publicain, un observateur zélé de la Loi, et un misérable pécheur.

11. On priait debout dans l'antiquité, chez les Juifs comme ailleurs, les yeux élevés vers le ciel. Il y a pourtant une certaine emphase dans le verbe σταθείς, choisi par Jésus pour peindre la posture du pharisien : il était droit, raide, affirmant par sa tenue les sentiments que nous allons voir dans son cœur. « O Dieu, je vous rends grâce », disait-il en lui-même. Ces premiers mots sont à coup sûr irréprochables. Mais la suite de ses paroles nous impose deux observations. D'abord il ne demande rien : relisez toute cette étrange prière, le pharisien ne pense pas qu'il ait quoi que ce soit à acquérir, ni même à perfectionner. Il est parfaitement satisfait de lui-même, et certainement il était convaincu que Dieu ne devait pas l'être moins. Ensuite, il rend grâces à Dieu, de quoi? des bienfaits qu'il a reçus? Non, mais de ses propres vertus, dont il étale complaisamment le tableau; en sorte que toute cette prétendue prière tourne à glorifier non pas Dieu, l'auteur de tout bien, mais lui-même. C'est une litanie en son propre honneur que notre pharisien va réciter. Le détail en est admirable.

D'abord le procédé habituel aux orgueilleux, la comparaison. « Mais enfin, demandait-on à Talleyrand, pour qui vous prenez-vous donc? » — « Pas pour grand'chose, si je me juge; mais pour beaucoup, si je me compare. » Le pharisien ne

(1) Voir Introduction, page 89.
(2) Page 114.

s'en fait pas faute : « je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères ». Nous n'avons aucune raison pour douter que ce fût vrai ; il n'avait aucun de ces défauts, non plus que ceux du publicain qui venait d'entrer dans le temple avec lui. « Je ne veux pas être pris pour un de ces hommes-là », se disait sans doute l'irréprochable pharisien.

12. S'abstenir du péché ne suffit pas ; il faut encore pratiquer les vertus Notre zélé personnage n'y manque pas, il a même des vertus qui ne sont pas imposées : il jeûne deux fois par semaine, quoique la Loi ne le commande qu'une fois par an et les préceptes traditionnels quatre ou cinq fois ; il donne la dîme de tous ses revenus (1), au lieu de la dîme légale restreinte au bétail et aux produits des champs. Mortifications et aumônes, il les pratique réellement, et non par ostentation, mais par une pensée religieuse, puisque le souvenir lui en revient devant Dieu. Voilà à coup sûr un homme de bien, presque un saint, en tous cas un modèle.

13. Et pendant ce temps, loin du sanctuaire, loin du pharisien qui s'en était approché, le malheureux publicain, les yeux baissés, « se frappait la poitrine en disant : O Dieu, ayez pitié de moi le pécheur. » C'était vrai aussi. Sans doute il avait commis des fautes graves et en grand nombre, il avait offensé Dieu bien des fois. Cependant il reconnaît ses torts, il se met au-dessous de tous ; ou plutôt il ne se compare à personne, mais il se recommande à la miséricorde de Celui qui peut tout.

14. Écoutons maintenant la sentence prononcée par Jésus, le souverain maître des âmes, le Docteur de toute vérité : « Je vous le dis, celui-ci — le publicain — s'en retourna justifié en comparaison de l'autre, du pharisien. » On fait souvent dire à Notre-Seigneur, comme ma traduction : « et non pas l'autre » ; mais ni le texte grec, ni la Vulgate ne sont aussi sévères pour le pharisien. A la vérité les Mjj grecs varient entre plusieurs leçons ; celle que je viens d'indiquer est la plus autorisée,

(1) Et non de son capital, comme ma traduction le dit après la Vulgate.

παρ' ἐκεῖνον ; les autres, ἢ ἐκεῖνος (μᾶλλον sous-entendu), ἢ γὰρ ἐκεῖνος ; reviennent au même : toujours une comparaison, qui donne la préférence au publicain.

Que devrons-nous donc penser des jugements humains? Voici un homme qui se croit juste, et sans doute il n'est pas seul à le penser, il a pour lui l'estime du monde ; il mène une vie correcte, irréprochable, il observe tous les préceptes ; il va plus loin, il pratique les conseils, il s'impose l'aumône et la mortification à un degré avancé ; encore une fois, c'est un saint homme. A côté de lui, Jésus nous montre un publicain, un pécheur décrié pour ses égarements, peut-être pour ses vices, un de ces malheureux dont on dit volontiers : c'est un propre à rien, un scélérat, un sacripant. Et le publicain s'en retourne sanctifié par son repentir, la Vérité l'affirme positivement, tandis que nous doutons encore si les vertus du pharisien lui ont devant Dieu servi à quelque chose. L'aurions-nous cru sans l'attestation formelle du Sauveur? La raison, Jésus nous la donne dans la conclusion de la parabole, une de ses maximes favorites, que nous avons déjà rencontrée (XIV, 11), que nous ne saurions méditer assez : « Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. » La conséquence de cet orgueil, c'est l'absence de la charité ; et sans la charité, toutes les autres vertus, à quoi servent-elles?

[15] *Des personnes lui amenèrent aussi leurs petits enfants pour qu'il les touchât ; ce que voyant, ses disciples les repoussaient avec de dures paroles.* [16] *Mais Jésus appela ces enfants et dit : « Laissez les petits enfants venir à moi et ne les empêchez pas ; car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent.* [17] *En vérité, je vous le dis, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera point. »*

Ici, jusqu'à la fin du chapitre, les trois synoptiques se retrouvent d'accord. Matthieu XIX, 13-XX, 34, avec quelques lacunes ; Luc surtout se remet à suivre Marc X, 13-52, à l'exception de 35-45 qu'il a déjà donnés ailleurs. Dans notre péricope, les

deux Évangiles ne diffèrent que par un petit nombre de mots.

D'après Marc (x, 1) ce fait s'est passé, non plus en Galilée, mais dans la Pérée, de l'autre côté du Jourdain, où nous savons par Jean (x, 40) que Jésus se rendit après la fête de la Dédicace. A quel moment du récit précédent Notre-Seigneur est-il monté à Jérusalem pour cette solennité? J'ai déjà dit que je n'en sais rien. Mais je note les circonstances chronologiques et géographiques où l'accord entre les synoptiques, interrompu si longtemps, va se rétablir.

Dans notre péricope, Luc parle de nourrissons, βρέφη, les deux autres évangélistes d'enfants simplement, παιδία. Malgré l'identité presque absolue de Luc et de Marc, ce dernier finit par un trait que nous sommes surpris de ne pas retrouver dans notre Évangile : « Il les embrassa, et les bénit en leur imposant les mains. » Matthieu ne mentionne que la bénédiction. Mais Jésus caressant les petits enfants, Luc n'aurait pas manqué de reproduire un tel détail, s'il l'avait connu.

Quant à la portée morale de cet épisode, je rappelle ce que j'ai dit dans ma préface (1), que certaines paroles du Sauveur ressemblent à la cellule initiale des biologistes, qui, par son développement successif, devient un être vivant complet, avec tous ses organes. Un sapin, un chêne, ou, dans le règne animal, un bœuf, un lion, un homme, n'est jamais autre chose que cette petite cellule primitive, agrandie, transformée, parvenue à son épanouissement définitif. Cette image s'impose lorsqu'on rapproche la scène racontée ici des résultats qu'elle a produits dans le monde. On veut amener des enfants à Jésus; les disciples les repoussent afin de ménager le temps du Maître et de maintenir sa dignité. Jésus dit au contraire : « Laissez venir à moi les petits enfants ». L'Église a recueilli cette parole; et qui pourrait raconter les œuvres innombrables suscitées par ce simple mot à travers les siècles? A Paris seulement, en 1897, le Recueil publié par l'Office central des œuvres de bienfaisance énumérait 1229 — vous lisez bien, plus de

(1) Page VI.

douze cents — institutions charitables consacrées à l'enfance et à l'adolescence. L'antiquité n'a rien connu de pareil ; ni la Grèce ni Rome n'avaient seulement l'idée d'organisations semblables; aujourd'hui encore, nous ne trouverons rien qui y corresponde là où l'Évangile n'a pas pénétré. L'enfance est une faiblesse; Jésus l'a prise sous sa protection ; un mot, un geste de lui, il n'en a pas fallu davantage, et cette faiblesse a trouvé l'appui dont elle avait besoin.

Mais l'enfance est aussi une innocence; d'où la maxime qui clôt notre récit : « En vérité, je vous le dis, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera point. » L'enfance a surtout deux qualités, vertus difficiles dans l'âge mûr, sans lesquelles le royaume de Dieu ne peut être reçu : la confiance et l'humilité. Rappelons simplement ici la prière de Notre-Seigneur que j'ai déjà commentée (1) : « Je vous loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits. » Jésus est du moins en accord constant avec lui-même.

Pour la péricope suivante, on me permettra de répéter ce que j'ai déjà fait une fois, et d'imprimer les trois Évangiles à côté les uns des autres. C'est la meilleure manière de se rendre compte des ressemblances et des divergences qui se rencontrent dans nos récits. Je prends encore cette traduction dans Reuss (2), plus voisin du texte original, et je mets en caractères ordinaires dans Marc les termes qui diffèrent de ceux de Luc.

(1) x, 21, ci-dessus, page 302.
(2) Page 524.

Matt. xix, 16-26

Un jour quelqu'un s'approcha de lui, et lui dit : « Maître, quel bien faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle? » Et il lui dit : « Pourquoi me questionnes-tu au sujet de ce qui est bien? Un seul est bon. Mais si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. Il répondit : « Lesquels ? » Et Jésus dit : « Ceux-ci, tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne déroberas pas, tu ne rendras pas de faux témoignage ; honore père et mère ; tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Le jeune homme lui répondit : « Tout cela, je l'ai observé. Que me manque-t-il encore? »

Et Jésus lui dit : « Si tu veux être parfait, va vendre ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor aux cieux. Puis viens et suis-moi. » Et le jeune homme ayant entendu cela, s'en alla tout triste, car il avait beaucoup de biens.

Alors Jésus dit à ses disciples : « En vérité, je vous dis qu'un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. »

Marc x, 17-27

Quelqu'un accourut, se jeta à ses pieds, *et lui adressa cette question : « Mon bon maître, que* faut-*il que je fasse pour obtenir la vie éternelle? » Et Jésus lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a de bon que Dieu seul. Tu connais les commandements: Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne tueras pas, tu ne déroberas pas, tu ne rendras pas de faux témoignage,* tu ne refuseras pas aux autres ce qui leur est dû ; *honore ton père et ta mère. » Et* il reprit et *dit :* « Maître, *tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse. » Alors Jésus,* fixant son regard sur lui, le prit en affection et *lui dit : « Il te manque une chose.* Va *vendre tout ce que tu as,* donne-*le aux pauvres, et tu auras un trésor au ciel. Puis viens et suis-moi* (1). »

A ce discours, le visage de cet homme s'assombrit, et il s'en alla tout triste, car il avait beaucoup de biens. *Et Jésus,* regardant autour de lui, *dit* à ses disciples : « *Qu'il est difficile que ceux qui ont de l'argent* entrent *dans le royaume de Dieu !* Et les disciples s'étonnaient de ses discours. Mais Jé-

Luc xviii, 18-27

18 *Et un certain chef lui adressa cette question : « Mon bon maître, que faudra-t-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle ? »* 19 *Et Jésus lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon? Il n'y a de bon que Dieu seul.* 20 *Tu connais les commandements : Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne tueras pas, tu ne déroberas pas, tu ne rendras pas de faux témoignage ; honore ton père et ta mère. »*

21 *Et il dit : « Tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse. »*

22 *Jésus, ayant entendu cela, lui dit : « Une seule chose te manque encore. Vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres, et tu auras un trésor aux cieux. Puis viens et suis-moi. »*

23 *L'autre, en entendant cela, fut très affligé, car il était fort riche.*

24 *Mais Jésus, en le voyant, dit : « Qu'il est difficile que ceux qui ont de l'argent arrivent au royaume de Dieu !*

(1) Reuss ajoute ici : « En te chargeant de la croix. » Mais je n'ai trouvé ces mots ni dans la Vulgate, ni dans aucun des textes grecs que j'ai consultés.

Matt. xix. 16-25	Marc x. 17-27	Luc xviii. 18-27
	sus reprit et leur dit : « Mes enfants, qu'il est difficile que ceux qui mettent leur confiance dans l'argent, entrent dans le royaume de Dieu ! *Un chameau* passera *plus facilement par le trou d'une aiguille, qu'un riche n'entrera dans le royaume de Dieu.* » *Et* ils en furent encore plus consternés et *se dirent* entre eux : « *Et qui pourra être sauvé ?* « *Et Jésus* les regarda et *dit :* « Pour les hommes, c'est impossible, mais non pour Dieu. Car *pour Dieu* tout *est possible.* »	[25] *Car un chameau entrera plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un riche n'entrera dans le royaume de Dieu.* »
Je vous le répète : Un chameau entrera plus facilement par le trou d'une aiguille, qu'un riche dans le royaume des cieux. »		[26] *Et ceux qui l'entendaient dirent :*
Les disciples ayant entendu cela, en furent fort consternés et dirent : « Qui donc pourra être sauvé ? » Et Jésus les regarda et leur dit : « Pour les hommes, cela est impossible, mais pour Dieu tout est possible. »		*« Et qui pourra être sauvé ? »* [27] *Et il dit : « Ce qui est impossible pour les hommes, est possible pour Dieu.* »

Évidemment les trois Évangiles racontent un seul et même fait. Il n'est pas admissible qu'une telle scène se soit renouvelée plusieurs fois durant la vie de Notre-Seigneur; personne d'ailleurs ne le suppose. Il y a pourtant entre les trois récits des variantes assez notables, que je signalerai encore dans mon commentaire. Qu'en conclure, sinon que les évangélistes travaillaient sur des sources différentes? Certains traits permettent d'affirmer que Marc avait recueilli les impressions d'un témoin oculaire, Luc connaissait Marc, sinon sous sa forme actuelle, au moins dans un premier projet plus court et moins vivant; quant à Matthieu, il paraît indépendant des deux autres. Voilà tout ce qu'une étude attentive nous permet de dire sur la composition des synoptiques.

18. Luc attribue la scène à « un certain chef »; Marc ne désigne personne; Matthieu pas davantage, mais plus loin, par deux fois, il dit : « Le jeune homme », et l'ensemble de la conversation semble indiquer en effet les élans et les irrésolutions de la jeunesse. Peut-être l'expression « un chef » dans Luc montre-

t-elle un rang social dû à la richesse plutôt qu'une situation officielle dans une hiérarchie quelconque.

La qualification « mon bon maître » est extraordinaire; on ne la voit pas employée à l'égard des rabbins les plus célèbres. Le jeune homme a pu vouloir se concilier la bienveillance du Maître; ou bien, témoin de sa conduite avec les enfants, dont le récit précède immédiatement celui-ci dans les trois Évangiles, il a senti son cœur ému de la tendresse que venait de leur témoigner Jésus.

Sa demande atteste sa naïve sincérité : « Que faudra-t-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle? » N'est-ce pas là ce que nous demanderions au Sauveur, s'il nous était permis, à nous aussi, de tomber à ses pieds et de l'interroger ? Prenons garde cependant, Jésus est un Dieu jaloux, un maître exigeant, et nous allons le voir.

19. « Pourquoi m'appelles-tu bon, répond le Sauveur? Il n'y a de bon que Dieu seul. » Étrange déclaration dans la bouche du Verbe incarné. Les commentateurs en ont été embarrassés, choqués même; Reuss n'a pas craint de supposer qu'on avait modifié à dessein le texte de Matthieu pour échapper à cette difficulté. Notre-Seigneur me paraît avoir voulu faire comprendre à son interrogateur qu'il se trompait, en ayant une trop basse idée de la perfection morale. Le jeune homme se croyait « bon » lui-même, et il attribuait à bien d'autres la même qualité; Jésus, d'un mot, relève son idéal moral à un degré autrement sublime. C'est l'application de la parole du discours sur la montagne (Matt. v, 48) : » Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

20. Notre-Seigneur ensuite lui rappelle les commandements, ceux-là du moins qui règlent nos devoirs envers le prochain. Observer ces préceptes, c'est la condition primordiale, indispensable à tous, pour « obtenir la vie éternelle ». Rien jusqu'ici n'a indiqué qu'il doive aller plus loin avec son interlocuteur, ni lui demander davantage.

21. Mais le jeune homme répond : « Tout cela, je l'ai observé depuis ma jeunesse ». Et dans Matthieu il ajoute une

question que les autres supposent évidemment : « Que me manque-t-il encore? » Comme s'il disait : Tout ce que vous me recommandez là, je le sais et je le fais. Cependant mon âme reste inquiète et troublée. Je devine, je sens qu'il y aurait quelque chose de plus à accomplir, une œuvre meilleure à laquelle je suis appelé, et qui m'ouvrirait la vie éternelle. Tous ceux dont la vocation a été incertaine, discutée, ont connu ces angoisses.

22. Marc nous donne ici un trait profond : « Alors Jésus l'ayant regardé, l'aima ». Il y a dans l'Évangile quelques-uns de ces regards du Sauveur, comme celui qu'il adresse à Pierre après le triple reniement. C'est au lecteur de les méditer, et de désirer qu'un de ces regards du Maître incomparable tombe sur son cœur.

Mathieu fait dire à Notre-Seigneur : « Si tu veux être parfait ». Condition indispensable pour comprendre le récit. Il y a deux degrés dans la vie chrétienne : un premier degré, imposé à tous, c'est l'observation des commandements; et un second degré, plus élevé, laissé d'ordinaire à la bonne volonté de chacun, c'est la pratique des conseils. Les protestants, dont les commentaires me rendent en général de grands services, ne veulent pas admettre ici cette distinction; ils ont supprimé les conseils évangéliques. Comment donc vont-ils expliquer la suite du récit? La pauvreté complète, le détachement absolu, est-il commandé à tous comme le respect des droits du prochain? Devons-nous tous vendre nos biens et les distribuer aux pauvres, comme nous sommes tous tenus de ne pas tuer et de ne pas dérober? Ici, et partout, c'est l'Église qui a mission de « nous apprendre à garder ce que Jésus nous a commandé (Matt. xxviii, 20) »; et l'enseignement qu'elle nous donne, que je répète après elle, est admirable à la fois par sa juste mesure et par sa fécondité.

Donc à ce jeune homme qui a toujours pratiqué les commandements, qui demande une règle de vie plus haute, Jésus va indiquer les conseils de perfection : « Vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres; puis viens et suis-moi ». Quitter tout,

et suivre Jésus : nous avons entendu cette formule bien des fois, elle résume en deux mots la perfection évangélique. Notre-Seigneur ne parle ici que des richesses à abandonner, parce que là se trouvait pour notre jeune homme l'obstacle au détachement absolu, comme la suite le fit voir. Mais en réalité ce sont toutes nos affections terrestres que nous devons sacrifier, tous nos liens d'ici-bas qu'il faut rompre, quels qu'ils soient, pour nous attacher au Sauveur. La péricope prochaine nous le montrera. Ceux qui « veulent être parfaits », Jésus les exige tout entiers à son service, sans réserve, sans restriction, sans partage.

23. Luc dit simplement que « l'autre fut très affligé, car il était fort riche ». Moins indulgents, les deux premiers évangélistes racontent qu' « il s'en alla tout triste »; triste du sacrifice qu'on lui demandait, triste de sa lâcheté qui résistait, triste peut-être de la vie éternelle qu'il perdait. Car la plupart des interprètes catholiques pensent que son salut fut compromis par son refus; non pas qu'il pût être damné pour n'avoir pas observé les conseils, mais parce qu'ayant désobéi à l'appel de Dieu, il ne reçut plus sans doute les grâces surabondantes nécessaires pour son salut. « Ne vous y trompez pas, écrivait saint Paul (Gal. VI, 7), on ne se moque point de Dieu. » Notre Père est après tout maître de ses dons; lorsqu'il a offert la sainteté à une âme, et qu'il s'est heurté à une volonté indocile, pourquoi serait-il tenu de continuer à lui prodiguer ses secours? Ne repoussons jamais les appels de Dieu. S'il semble nous demander trop, il fortifiera notre faiblesse, et le plus sûr en définitive pour nous est de lui obéir, avec simplicité, avec humilité, avec confiance.

24-27. Toute la fin de la péricope roule sur la difficulté de concilier le salut avec les richesses. Marc nous offre une variante intéressante, car elle exprime la pensée du Sauveur avec plus de précision : « Qu'il est difficile que ceux qui mettent leur confiance dans l'argent, entrent dans le royaume de Dieu! » Mais qu'il est difficile, ajouterai-je, d'avoir la fortune, et de n'y pas compter comme sur notre appui le plus assuré!

Il faut pour cela renverser toutes les idées humaines. Aussi Notre-Seigneur ajoute-t-il la phrase bien connue, qu'« il est plus facile à un chameau d'entrer par le trou d'une aiguille », proverbe oriental que nous retrouvons dans le Talmud et dans le Coran (1), tantôt dans les mêmes termes, tantôt en remplaçant le chameau par un éléphant.

« Qui pourra donc être sauvé? » demandent alors les disciples. Car où est l'homme dont le cœur ne s'attache pas à la richesse, soit qu'il la possède, soit qu'il la convoite? Et Jésus répond : « Ce qui est impossible pour les hommes est possible pour Dieu ». Ainsi le salut d'un riche est un vrai miracle.

J'ai déjà expliqué (2) l'aversion de l'Évangile pour les biens de ce monde. Je me borne à remarquer en terminant l'erreur de ceux qui reprochent à Luc son prétendu ébionitisme. Il n'y a pas, dans tout le Nouveau Testament, de passage plus fort contre les richesses que celui que je viens d'expliquer; or Mathieu et Marc, qui ne sont pas suspects d'ébionitisme, le contiennent également.

[28] *Pierre lui dit alors : « Nous, nous avons tout quitté pour vous suivre. »* [29] *Il leur dit : « Je vous le dis en vérité, nul n'aura laissé sa maison, ou ses parents, ou ses frères, ou son épouse, ou ses enfants, à cause du royaume de Dieu,* [30] *qu'il ne reçoive beaucoup plus en ce siècle même, et dans le siècle à venir la vie éternelle. »*

Dans Mathieu, XIX, 27-29; dans Marc, X, 28-30.

La remarque de Pierre est toute naturelle après ce qui précède. Il ne parle pas en son nom seulement, mais au nom des Douze; et parmi eux se trouvait Judas, que l'amour de l'argent allait entraîner bientôt à la trahison.

La réponse de Jésus dépasse beaucoup le collège apostolique. Elle s'adresse aux hommes de tous les temps : « Nul n'aura laissé », et le Sauveur, élargissant le conseil qu'il vient de

(1) VII, 38.
(2) Page 384.

donner au jeune homme, énumère avec complaisance toutes les affections qu'on peut quitter pour le royaume de Dieu. Cette rupture doit être en effet surnaturelle; mais alors elle reçoit les plus magnifiques promesses : « Beaucoup plus en ce siècle même, et dans le siècle à venir la vie éternelle ». Tous ceux qui ont pratiqué ce détachement peuvent attester la vérité de l'engagement pris par Notre-Seigneur; ils ont retrouvé en effet dès ce monde des parents, des frères, des enfants à aimer, à édifier, à préparer pour le royaume de Dieu, en attendant la vie éternelle. Je ne parle pas seulement des religieux et des prêtres; quel est l'homme d'œuvres, le chrétien convaincu et fervent, qui n'éprouve chaque jour cette bénédiction?

31 *Ensuite Jésus prit à part les Douze, et leur dit : « Voici que*
nous montons à Jérusalem, et que va s'accomplir tout ce que les Pro-
phètes ont écrit du Fils de l'homme. 32 *Il sera livré aux Gentils, et*
moqué, et flagellé, et couvert de crachats; 33 *et après l'avoir flagellé,*
on le mettra à mort, et il ressuscitera le troisième jour. » 34 *Mais ils*
ne comprirent rien à cela; c'était pour eux un langage caché, dont ils
ne saisissaient pas le sens.

Dans Mathieu, xx, 17-19; dans Marc, x, 32 34.

31-33. Deux fois déjà Jésus a annoncé sa Passion aux Apôtres (ix, 22 et 44). Au moment de se mettre en route directement pour Jérusalem, il répète la même prédiction avec beaucoup plus de détails. Je copie dans Fillion (1) l'indication des prophéties anciennes que Jésus rappelle : Ps. xvi, 10; xxi, xlix, 15; Is. liii; Dan. ix, 26; Zach. xi, 12; xii, 10; xiii, 7. Il est assez curieux que Luc, qui annonce ici avec tant d'insistance la flagellation, ne la mentionne pas dans son récit de la Passion. Quant au genre de mort qui sera infligé au Sauveur, Mathieu seul a indiqué le crucifiement; Marc et Luc, écrivant pour des Gentils, semblent avoir reculé devant l'horreur qu'inspirait ce supplice.

(1) Page 322.

34. Déjà au chap. IX, 45, Luc avait noté l'inintelligence des Apôtres. Il n'y a rien là de surprenant : comme tous les contemporains, ils attendaient le règne glorieux du Messie; des moqueries, des coups de fouet, des crachats, une exécution juridique, ils n'y pouvaient rien comprendre, non plus qu'à la résurrection qui devait suivre et réparer la honte du supplice.

[35] *Comme il approchait de Jéricho, il arriva qu'un aveugle était assis sur le bord du chemin, demandant l'aumône.* [36] *Entendant passer beaucoup de gens, il demanda ce que c'était.* [37] *On lui dit : « C'est Jésus de Nazareth qui passe. »* [38] *Aussitôt, il s'écria : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. »* [39] *Ceux qui marchaient devant le reprenaient pour le faire taire; mais il criait encore plus fort : « Fils de David, ayez pitié de moi. »* [40] *Alors Jésus, s'arrêtant, commanda qu'on le lui amenât, et quand l'aveugle se fut approché, il lui demanda :* [41] *« Que veux-tu que je te fasse? » Il lui dit : « Seigneur, que je voie. »* [42] *Et Jésus lui dit : « Vois, ta foi t'a sauvé. »* [43] *A l'instant il recouvra la vue, et il le suivait en glorifiant Dieu. Tout le peuple, voyant cela, rendit gloire à Dieu.*

Dans Mathieu, XX, 29-34; dans Marc, X, 46-52. J'ai signalé dans l'introduction (1) les principales divergences de ces récits. Voici quelques-unes des explications qui ont été proposées : il y aurait eu trois aveugles guéris, deux racontés par Mathieu, l'autre par Marc et par Luc; à l'entrée de Jéricho, un seul aveugle aurait imploré le Sauveur, n'aurait pas été guéri, aurait suivi la foule, et obtenu sa guérison à la sortie de la ville; un aveugle guéri à l'entrée, un autre à la sortie; il y avait deux Jéricho voisines, Jésus sortait de l'ancienne et approchait de la nouvelle quand le miracle eut lieu; à la place de « Jésus approchait de Jéricho », lire « Jésus était encore près de Jéricho, » etc. Je ne mentionne pas les opinions étranges des rationalistes, qui voient ici des allusions aux Juifs et aux Gen-

(1) Pages 66 et suivantes.

tils, et l'influence des doctrines de saint Paul (1). Ne serait-il pas plus simple, et plus loyal, de reconnaître que nous n'avons point d'explication satisfaisante, mais que des variantes de détail ne peuvent pas infirmer la crédibilité du fond ?

Les expressions caractéristiques de Luc abondent dans ce récit. Puisque cette péricope est une des dernières de notre quatrième partie, le lecteur me permettra de signaler les principales : verset 35 : ἐγένετο... ἐν τῷ infinitif, ἐπαιτῶν; verset 36 : διαπορευομένον, ἐπυνθάνετο ; verset 37 : ἀπήγγειλαν, παρέρχεται ; verset 38 : ἐβόησεν ; verset 39 : σιγήσῃ. αὐτός ; verset 43 : παραχρῆμα, πᾶς. Quelques-uns de ces idiotismes, le premier, par exemple, sont dus à une influence araméenne. On reconnaît, sans que j'y insiste autrement, la même main qui a écrit les chapitres du début.

35. Marc appelle l'aveugle Bartimée, fils de Timée. C'est le seul personnage guéri par Jésus dont un synoptique nous donne le nom.

37-38. La foule dit : « C'est Jésus de Nazareth ». L'aveugle crie : « Jésus, fils de David ». et par cette appellation il proclame qu'il le reconnaît pour le Messie. Dans Luc comme dans Marc, ce titre, tout judaïque, n'est pas attribué ailleurs à Jésus.

39. Ordinairement le Sauveur marchait en tête de ses disciples (XIX, 28; Marc X, 32) ainsi que le bon Pasteur en avant de ses brebis (Joan. X, 4). Ici cependant, comme dans une procession solennelle, il se faisait précéder par une partie de la foule. On peut faire aisément l'application mystique de ces deux circonstances : tantôt Jésus marche le premier, nous indiquant la voie où nous devons le suivre; tantôt nous le contemplons au milieu des siècles de l'humanité, avec des générations innombrables par devant et d'autres derrière, lui le centre de toute cette histoire, Jésus de Nazareth aux yeux de la foule,

(1) Godet (p. 333) cite la phrase suivante de Volkmar : « Le mendiant aveugle de Marc est scindé par Luc en deux moitiés : *a*) l'aveugle, comme tel, qu'il place avant Jéricho ; *b*) l'élément païen dans l'aveugle, qui est placé après Jéricho (Zachée). »

mais pour l'aveugle conscient de son infirmité, le fils de David, le Messie, le Rédempteur, seul capable de nous guérir et de nous donner la lumière.

40-41. « Que veux-tu que je te fasse ? » demande le Sauveur. Trop souvent quand nous prions, si Jésus nous apparaissait et nous adressait la même question, nous serions embarrassés pour répondre. Bartimée, lui, n'hésite pas : « Seigneur, que je voie ». N'est-ce pas la supplication qui devrait venir sur nos lèvres, soit quand nous n'avons pas la foi, soit dans les circonstances où nous avons à prendre une de ces décisions qui intéressent gravement notre avenir en ce monde, et peut-être dans l'autre ? Mais il faut d'abord nous savoir aveugles, et penser que Jésus peut nous éclairer.

42. La foi de l'aveugle : il la proclamait par ses cris; il la proclamait par sa confiance; il la proclamait par son empressement, Marc nous le montre jetant son manteau pour accourir plus vite à l'appel du Sauveur.

43. Nous sommes habitués à trouver dans Luc le dernier détail : après un miracle du Sauveur, celui qui en a été l'objet, et le peuple entier avec lui, rendant gloire à Dieu. Quelques jours seulement nous séparent maintenant de l'entrée à Jérusalem et de la Passion.

XIX. [1] *Jésus étant entré dans Jéricho, traversait la ville.* [2] *Et voilà qu'un homme nommé Zachée, chef des publicains et fort riche,* [3] *cherchait à voir qui était Jésus; et il ne pouvait y parvenir à cause de la foule, car il était de petite taille.* [4] *Il courut* (donc) *en avant et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là.* [5] *Arrivé à cet endroit, Jésus leva les yeux, et l'ayant vu, il lui dit : « Zachée, descends vite, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. »* [6] *Zachée se hâta de descendre et le reçut avec joie.* [7] *Voyant cela, ils murmuraient tous en disant : « Il est allé loger chez un pécheur. »* [8] *Mais Zachée, se présentant devant le Seigneur, lui dit : « Voici, Seigneur, que je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort de quelque chose à quelqu'un, je lui rends le quadruple. »* [9] *Jésus lui dit : « Le salut est entré aujourd'hui dans cette*

maison, parce que celui-ci est aussi un fils d'Abraham. [10] *Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu.* »

Spécial à Luc. Croirait-on qu'il s'est trouvé des exégètes pour voir là une répétition de la vocation de Lévi (v, 27, 28)? Il n'y a pourtant rien de commun entre les deux récits, que la qualité de publicain du principal personnage. Encore une fois je me demande comment de tels critiques, s'il en existe alors, arrangeront la vie de Napoléon dans deux mille ans d'ici (1).

2. Zachée est un nom hébreu qui signifie pur; le publicain n'était donc pas un païen, mais un Juif. Le titre de « chef des publicains » qui lui est donné ne représente pas une fonction ni une qualité connue avec précision. Jéricho exportait beaucoup de baume et de parfums; en outre elle servait de centre à un commerce considérable. Il était donc naturel que les collecteurs de taxes s'y trouvassent nombreux, et les Romains pouvaient leur avoir donné un chef.

3-4. Zachée, tout petit, gêné par la foule, courant en avant, puis grimpant sur un arbre pour voir passer Jésus, ce sont là des traits trop vifs, trop naturels pour avoir été inventés. Il fallait que son envie de contempler le Sauveur fût bien forte pour lui inspirer une conduite pareille : un homme important, des plus riches de la ville, le chef des percepteurs, juché sur une branche, et cela aux yeux de tout le peuple, qui sans doute le connaissait bien ! Hélas ! combien d'hommes qui n'ont pas le même courage, et que le respect humain empêche de regarder Jésus ! Le désir de Zachée n'est pas simple curiosité comme celui d'Hérode (XXIII, 8), mais plutôt un désir mêlé d'un commencement de foi, ainsi que chez les Grecs dont parle Jean (Joan. XII, 21).

5. Aussi sa récompense ne se fait pas attendre, et dépasse de beaucoup ce qu'il espérait. Jésus l'appelle par son nom : comment donc le connaissait-il ? Mais les cris de la foule suffisaient sans doute pour le lui apprendre. De plus Jésus s'invite chez

(1) Voir ci-dessus, page 312.

lui; c'est dans sa maison qu'il veut s'arrêter à Jéricho, et loger aujourd'hui. Voici la sixième fois qu'il est question des publicains dans notre Évangile, toujours en leur faveur (III, 12; V, 27; VII, 29; XV, 1; XVIII, 10).

6-7. Zachée reçoit le Sauveur, et la foule murmure : « Il est allé loger chez un pécheur. » Nouvelle preuve que Zachée n'était pas un païen; autrement on n'aurait pas manqué de le remarquer. Mais l'indignation n'aurait pas été plus forte. Représentons-nous ce peuple qui accompagne Jésus, surexcité encore par la récente guérison de Bartimée; et c'est chez un pécheur que Jésus va descendre, quand il y avait dans la ville tant de gens irréprochables, corrects, bien pensants, convaincus qu'ils méritaient plutôt cet honneur!

8. On s'est demandé à quel moment Zachée a déclaré ses intentions généreuses : est-ce aussitôt, dès l'entrée de Notre-Seigneur sur son seuil ? ou le lendemain, quand le Sauveur allait le quitter, après une nuit passée sous son toit? Pour ma part, je ne crois guère aux conversions instantanées, quoiqu'il y en ait des exemples dans l'Évangile; il me semble plus probable qu'avant de se dépouiller ainsi, le publicain a dû écouter le Sauveur, laisser la grâce pénétrer dans son cœur avec les paroles du Maître, et y établir le mépris des richesses dont il va donner la preuve.

9. Zachée a renoncé à la moitié de ses biens; de plus il répare avec surabondance les injustices qu'il peut avoir commises. Et Jésus déclare que « le salut est entré aujourd'hui dans cette maison », non seulement pour le pécheur chez qui il a été reçu, mais pour tous ceux qui le touchent de près. C'est la maison entière qui de riche va devenir modeste; c'est sur la maison entière que descend la bénédiction du Sauveur.

Comme toujours la piété chrétienne a voulu compléter l'Évangile. Tantôt elle a confondu Zachée avec saint Mathias, élu apôtre à la place de Judas; tantôt elle en fait le premier évêque de Césarée en Palestine; une tradition dont j'ignore l'origine, appuyée par une bulle du pape Martin V (en 1427), l'amène en Gaule, à Rocamadour, près de Cahors. Faut-il insister encore

13. Pendant son absence, le souverain veut éprouver ses serviteurs. Il confie à chacun une mine, environ une centaine de francs, la même somme à tous, c'est-à-dire l'œuvre du salut, et il nous dit : « Faites-la valoir jusqu'à ce que je revienne ».

14. Ces « concitoyens qui haïssent » le noble personnage, qui déclarent : « Nous ne voulons pas qu'il (d'après le grec τοῦτον, que cet individu) règne sur nous », ce sont les Juifs, qui n'ont cessé de s'opposer à Jésus pendant sa vie et après sa mort. Ils envoient une ambassade contre leur souverain, et il est impossible de ne pas voir dans ce trait une allusion aux événements contemporains du Sauveur. Les Juifs, en effet, avaient agi de la sorte contre Archélaüs, lorsqu'en l'an IV avant notre ère il alla à Rome solliciter d'Auguste la succession de son père Hérode. Le souvenir en était tout récent à l'époque où parlait Notre-Seigneur, à Jéricho surtout qu'Archélaüs avait embellie de magnifiques constructions. Mais un tel détail aurait-il été intelligible, si notre Évangile avait été composé après la ruine de Jérusalem ?

15. Arrive le jour de la reddition des comptes, de la parousie si l'on veut, ou du jugement final, et c'est Jésus qui va porter la sentence.

16-19. Les deux premiers serviteurs, par leur activité, par leur zèle, ont fait fructifier le dépôt qu'ils avaient reçu : inégalement, selon les moyens de chacun, et ils reçoivent une récompense inégale, mais en tout cas bien supérieure à ce qu'ils ont produit. Avec justice d'ailleurs, ils reconnaissent que le résultat vient du souverain plutôt que d'eux-mêmes : « *Votre* mine », disent-ils; c'est déjà le mot célèbre de saint Augustin, qu' « en couronnant nos mérites, Dieu couronne ses propres dons ».

20-21. Le troisième serviteur n'a voulu prendre aucune peine; il a mis simplement l'argent de côté, il ne l'a pas dépensé inutilement, mais il le représente tel quel, sans profit. Au début de la parabole, Jésus avait parlé de dix serviteurs; maintenant il n'en mentionne que trois. Évidemment ces trois sont les types de toutes les situations possibles : un gros revenu, un revenu moyen, point de revenu.

22-23. Comme excuse de sa négligence, ou plutôt de son inertie, le serviteur inutile s'appuie sur la dureté de son maître, « un homme rigide, qui (selon le proverbe) retire ce qu'il n'a pas déposé et moissonne ce qu'il n'a pas semé ». Le roi n'a pas de peine à retourner ces paroles contre lui : il fallait donc alors « mettre mon argent à la banque, et à mon retour je l'aurais retiré avec les intérêts ». Si vous n'aviez pas l'énergie de vous employer vous-même au salut des âmes, vous auriez dû au moins de quelque manière, ne serait-ce que par vos exemples et par vos prières, aider au succès de ceux qui y travaillaient.

24. La sentence ne se fait pas attendre : « Otez-lui la mine, et la donnez à celui qui en a dix. » Et voilà le serviteur paresseux dépouillé de tout ce qu'il avait, tandis que le fervent chrétien s'enrichit davantage. Même en ce monde, Dieu donne des grâces de plus en plus abondantes à ceux qui en profitent ; il les retire à ceux qui n'en font point d'usage. Il faut bien reconnaître que c'est justice.

25. L'objection : « Seigneur, il en a déjà dix », de qui vient-elle ? Fait-elle encore partie de la parabole ? Ou bien sont-ce les auditeurs de Jésus qui l'ont formulée ? Dans ce dernier cas, le verset 26 leur serait adressé La question ne peut pas être tranchée d'après le texte ; mais elle n'importe en rien pour le sens.

26. « On donnera à celui qui a, et à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. » La même sentence est donnée par Matthieu (XIII, 12 et XXV, 29), par Marc (IV, 25). Nous l'avons déjà rencontrée dans notre Évangile (VIII, 18), avec une nuance : « Celui qui n'a pas, même ce qu'il *semble avoir* lui sera ôté. » Je l'ai expliquée alors (1) des biens spirituels dans l'ordre de la nature, la vérité et la vertu philosophiques, que par un juste jugement Dieu refuse souvent aux hommes qui rejettent les biens surnaturels. On peut également appliquer cette même maxime à la grâce, comme je l'ai fait en commentant le verset 24. Dans la vie chrétienne, aussi bien que dans la vie natu-

(1) Page 258.

relle, l'expérience confirme tous les jours la parole du Sauveur.

27. Après avoir ainsi rétribué les serviteurs selon leur mérite, le roi prononce la sentence contre ses ennemis : « Qu'on les amène, et qu'on les immole en ma présence. » C'est l'arrêt de destruction contre Jérusalem.

[28] *Après ce discours, Jésus se mit en marche, en tête de la foule, pour monter à Jérusalem.*

Pour aller à son supplice, qu'il prévoyait, qu'il avait annoncé, mais à sa résurrection aussi, à l'établissement de son Église, à l'œuvre de notre salut en définitive, en vue de laquelle il était venu ici-bas.

« Nous donc aussi, dirai-je avec saint Paul (Hebr. XII, 1, 21), courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte, les yeux fixés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de la foi, qui, en vue de la joie qui lui était réservée, a souffert la croix, méprisant l'ignominie, et s'est assis à la droite du trône de Dieu. » Jésus marche devant, « en tête de la foule »; à nous de le suivre, même sur ce chemin qui par le renoncement et par la mort doit avec lui nous conduire à la gloire.

CINQUIÈME PARTIE

LE SÉJOUR A JÉRUSALEM

(XIX, 29 — XXI, 38.)

La chronologie des derniers jours du Sauveur est incertaine, à cause du désaccord bien connu entre les synoptiques, d'après lesquels Jésus mourut le jour de Pâque, et Jean, qui fixe la Passion à la veille de la fête. Comme mon Évangile n'indique point de dates, je m'abstiens en ce moment de discuter la question, et je me conforme simplement au calendrier traditionnel qui place l'entrée à Jérusalem le premier jour de la semaine hébraïque, le dimanche des Rameaux. Nous savons par Jean (XII, 1, 12), qu'avant d'arriver à Jérusalem, Jésus s'était arrêté la veille à Béthanie, le village de Lazare et de ses sœurs, qui est en effet sur le chemin de Jéricho.

[29] *Lorsqu'il approcha de Bethphagé et de Béthanie, vers la montagne appelée des Oliviers, il envoya deux de ses disciples,* [30] *en disant : Allez au village qui est en face; en y entrant, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel aucun homme ne s'est jamais assis; déliez-le, et me l'amenez.* [31] *Et si quelqu'un vous demande pourquoi vous le détachez, vous lui répondrez : Parce que le Seigneur en a besoin.* » [32] *Ceux qui étaient envoyés partirent et trouvèrent l'ânon comme Jésus le leur avait dit :* [33] *Comme ils détachaient l'ânon, ses maîtres leur dirent :* « *Pourquoi déliez-vous cet ânon?* » [34] *Ils répondirent :* « *Parce que le Seigneur en a besoin.* » [35] *Et ils l'amenèrent à Jésus; puis, ayant jeté leurs manteaux sur l'ânon, ils le firent monter dessus.* [36] *Sur son passage, les gens étendaient leurs manteaux sur la route.* [37] *Lorsqu'il*

fut près de la descente du mont des Oliviers, toute la foule, transportée de joie, se mit à louer Dieu à haute voix pour toutes les merveilles qu'ils avaient vues. [38]« *Béni soit, disaient-ils, le roi qui vient au nom du Seigneur! Paix dans le ciel, et gloire* (à Dieu) *dans les hauteurs des cieux!* » [39]*Alors quelques Pharisiens, du milieu de la foule, dirent à Jésus :* « *Maître, faites taire vos disciples.* » [40]*Il leur répondit :* « *Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront.* »

Je n'indiquerai plus les rapprochements avec les autres Évangiles. Dorénavant, jusqu'à la fin, tout est commun à nos quatre récits, excepté certains morceaux que je noterai comme spéciaux à Luc. Il en est ainsi des deux derniers versets, 39 et 40, qui ne se trouvent pas ailleurs.

29. Jésus était sans doute arrivé chez Lazare, à Béthanie, le vendredi soir. Il s'y est reposé le jour du sabbat, tandis que ceux qui l'accompagnaient avaient continué jusqu'à Jérusalem, et y avaient porté les idées, les espérances, l'enthousiasme, dont ils étaient animés. Sans doute ils y trouvèrent des Galiléens, gagnés eux aussi à l'admiration du Sauveur. D'après Josèphe, beaucoup de pèlerins arrivaient ainsi dans la ville le 8 du mois de Nisan, une semaine avant le jour de Pâque.

Bethphagé, nommé avec et avant Béthanie, est, comme le dit Plummer (1), incertaine d'accentuation, d'étymologie, et de situation. Origène, Eusèbe et saint Jérôme en parlent sans indiquer où elle était. D'après le Talmud, c'était une localité à l'est de Jérusalem, tout près des murs : alors nous ne comprendrions pas l'ordre suivi par Luc, à moins qu'il n'ait été entraîné par l'influence de Marc, qui nomme successivement (dans le texte grec) d'abord Jérusalem, l'endroit le plus éloigné, puis Bethphagé, enfin Béthanie. Un certain nombre de modernes pensent que le nom de Bethphagé s'appliquait à tout un district suburbain, dont Béthanie aurait fait partie. En tout cas il s'agit ici d'endroits situés à l'est du mont des Oliviers, sur la pente d'où l'on n'aperçoit pas Jérusalem. Le

(1) Page 445.

trajet de Béthanie à la ville est moindre que quatre kilomètres. Luc écrit loin de Jérusalem et pour des gens qui la connaissent peu : « la montagne *appelée* des Oliviers », dit-il, au lieu d'écrire simplement « la montagne des Oliviers », comme Matthieu.

30. « Allez au village qui est en face », toujours sur le même versant oriental de la montagne. C'est peut-être faire beaucoup d'honneur à cet endroit de l'appeler « un village » ; le mot grec κώμη peut signifier un hameau de deux ou trois maisons. Il n'en fallait pas davantage pour trouver un ânon. Au jour de son triomphe, Jésus veut une monture « sur laquelle aucun homme ne s'est jamais assis ». De même il est né d'une mère vierge, et il sera enseveli dans un tombeau neuf, où personne n'aura été déposé avant lui. De même, quoiqu'il accueille les pécheurs, avec quelle indulgence nous le savons, il a une tendresse particulière pour l'innocence des petits enfants, il choisit ses amis parmi ceux que le péché n'a jamais atteints, qui n'ont dans leur vie appartenu qu'à lui, et sans partage. Il est le Dieu jaloux de l'Écriture, ne l'oublions pas.

31. Comment Jésus sait-il que là, dans les maisons en face, il y a un ânon attaché ; que les propriétaires s'opposeront à son départ, mais qu'ils céderont quand on leur dira que « le Seigneur en a besoin »? Les interprètes ont vu dans ces circonstances la preuve que le Sauveur était déjà venu à Jérusalem, comme le raconte saint Jean, et qu'il s'y était fait des amis. Sans doute, leur conclusion me paraît légitime. Elle n'explique pourtant pas la seconde vue qui permet à Notre-Seigneur d'affirmer des détails aussi précis. Il y a ici une connaissance surhumaine, vraiment miraculeuse. Il y a même quelque chose de plus : Notre-Seigneur impose à ses disciples une confiance absolue en son savoir divin ; il leur demande d'aller sans autre preuve, et d'agir en conformité avec sa parole. De leurs successeurs il réclame toujours cette obéissance aveugle.

32. Marc ajoute (XI, 4) sur la recherche de l'ânon des indications détaillées qui ont fait penser que saint Pierre était l'un des deux disciples.

33-35. Tout se passe comme le Sauveur l'avait annoncé. On jette des manteaux sur l'animal, et on y fait monter Jésus qui va faire ainsi dans Jérusalem son entrée triomphale. Nulle part dans l'Ancien Testament nous ne rencontrons les rois sur pareille monture. Mais il devait y avoir pour Notre-Seigneur, dans la gloire même et dans la pompe de cette journée, quelque chose qui nous rappellerait que son royaume n'est pas de ce monde.

36-37. Nous nous représentons facilement les transports, les cris, les démonstrations joyeuses de la foule. L'enthousiasme fut à son comble, lorsqu'on arriva à l'endroit où la route, ayant contourné la montagne, débouchait sur le versant occidental et dominait la cité sainte. Probablement quelques-uns de Jérusalem étaient venus jusque-là ; on se racontait les miracles les plus récents, Lazare surtout et Bartimée, on échangeait des espérances sur le royaume de Dieu ; les témoignages de déférence et les exclamations redoublaient à chaque instant.

38. Parmi ces cris d'allégresse, il y en a un que mentionnent les trois autres évangélistes, et que seul le nôtre ne donne pas : Hosanna, sorte de « hourra » triomphal hébreu ; Luc écrivait pour les Gentils, qui ne l'auraient point compris. En revanche il donne au Sauveur le titre de « roi », et il rappelle le cantique des anges à la Nativité, avec une variante intéressante : « Paix dans le ciel, et gloire dans les hauteurs des cieux ». Enfin la phrase : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » est tirée du psaume CXVII, verset 26.

Des palmes dans les mains, le psaume CXVII, l'hosanna, autant de cérémonies, disent les hébraïsants, usitées par les Juifs à la fête des Tabernacles. Il n'en faut pas davantage à quelques critiques pour conclure que nos Évangiles ont confondu Pâque avec cette fête, et que par conséquent tous nos écrits sont des légendes inventées après coup. En vérité on a peine à discuter sérieusement de pareils systèmes. D'abord la cérémonie des Tabernacles se passait dans le temple, c'était une fête liturgique et religieuse, et il n'y a rien de pareil ici ; en second lieu, les évangélistes ont soin de dire que les fêtes pascales n'étaient pas commencées, on en était à six jours encore,

par conséquent ils ne font aucune confusion ; enfin n'était-il pas naturel que le peuple employât pour exprimer sa joie à l'arrivée du Fils de David les mêmes gestes, les mêmes cris, auxquels d'autres cérémonies analogues l'avaient habitué ? Lisez l'entrée d'un de nos anciens rois dans une de ses bonnes villes, la procession, le dais, la marche jusqu'à l'église : serait-on en droit de dire que le chroniqueur s'est trompé, qu'il a confondu l'arrivée du souverain avec une procession du Saint-Sacrement, et que tout son récit n'est qu'une légende ? C'est exactement la même chose.

39-40. Ces deux versets, je l'ai dit, sont particuliers à Luc. A côté de la foule qui acclame, il y a les Pharisiens qui observent, dont la haine, résolue déjà, a décidé contre Jésus les dernières violences. Ils sentent leur faiblesse devant les entraînements du peuple ; et n'osant pas s'opposer de front au mouvement unanime, ils s'adressent à Jésus lui-même : « Maître, faites taire vos disciples ». La réponse du Sauveur est bien remarquable. Il fallait qu'il fût reconnu pour le Messie, et acclamé comme tel, dans la ville sainte, par les enfants d'Abraham, les héritiers de la promesse, le peuple élu ; « s'ils se taisaient », s'ils lui avaient refusé l'hommage auquel en ce jour il avait droit, à leur place « les pierres auraient crié ». Notre-Seigneur savait bien que cette journée de triomphe allait porter à son paroxysme la fureur de ses ennemis. Mais il ne veut pas, il ne peut pas être venu en ce monde, sans que son rôle et sa nature y aient été constatés une fois au moins publiquement ; la décision divine à cet égard est absolue, rien ne l'empêchera d'avoir son cours. Et le cantique inauguré ce jour-là sur notre terre, le « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », ne cessera jamais de retentir, quelles que puissent être les conséquences pour ceux qui l'auront prononcé.

41 *Quand il fut proche de Jérusalem, à la vue de cette ville, il pleura*
sur elle en disant : « 42 *Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce*
jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix ! Mais maintenant ces
choses sont cachées à tes yeux. 43 *Viendront sur toi des jours où tes*

ennemis t'environneront de tranchées, t'investiront et te serreront de toutes parts; [44]ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

Spécial à Luc.

41. A partir de ce verset, il n'y a pas jusqu'à la fin des Évangiles un fait, un détail dont la tradition ne montre l'emplacement à Jérusalem ou dans les environs. On sait à quels endroits précis Jésus a pleuré sur la ville, prédit la fin du monde, parlé aux saintes femmes pendant sa Passion, s'est montré à Madeleine ressuscité, etc. Bien plus, on indique la place exacte d'événements inconnus aux évangélistes, comme les trois chutes successives et la rencontre avec Marie dans la voie douloureuse. Le lecteur me dispensera de discuter ces traditions, et même de les rappeler. D'abord elles n'intéressent véritablement que les pèlerins à Jérusalem ; j'écris un commentaire sur l'Évangile, non une vie de Jésus, encore moins un Guide aux Lieux saints. Et puis ces traditions, si vénérables soient-elles, ne remontent guère au delà des croisades, et les plus anciennes jusqu'à Constantin. Entre les événements et leur localisation, il s'est écoulé au moins trois cents ans, pendant lesquels Jérusalem a été assiégée plusieurs fois, saccagée, ruinée de fond en comble, le pays entier a été bouleversé. Je ne dis pas que toutes ces adaptations soient inexactes ; beaucoup, au contraire, les plus importantes, peuvent produire en leur faveur des témoignages vraiment dignes de foi. Cependant nous avons ici un travail analogue à celui des apocryphes. La dévotion populaire n'admet pas facilement l'incertitude sur les circonstances d'un drame qui la passionne comme celui de la Passion ; si les Évangiles se taisent, on saura bien suppléer à leur silence. Jésus chargé de sa croix doit avoir rencontré sa Mère ; on l'affirme, et on indique l'endroit. Les rationalistes, je l'ai déjà dit (1), ont raison à mon sens lorsqu'ils parlent de

(1) Introduction, page 43.

cette « Haggadah » chrétienne, de ces légendes composées peu à peu par l'imagination toujours féconde du peuple fidèle. Mais je trouve ici un motif de plus, et décisif, pour accorder ma foi aux récits que nous allons lire dans saint Luc. Si l'Évangile était une composition du même genre, formée de légendes pieuses sur un fond historique, quelle raison aurait-on eue pour y recevoir certaines anecdotes en écartant les autres ? Pourquoi n'indiquerait-il pas, lui aussi, les emplacements exacts des faits ? Pourquoi aurait-il supprimé les trois chutes, si expressives, et la rencontre avec Marie, si touchante ? Non, il y a eu dès l'origine une histoire de Jésus, sobre de détails, mais vraie, objectivement certaine, et nos Évangiles l'ont recueillie. A côté de cette histoire, la tradition chrétienne a conservé d'autres circonstances, en les arrangeant parfois, en les inventant même au besoin. On peut s'en édifier, on peut y croire ; pourtant l'Église, en les distinguant toujours soigneusement des faits authentiques rapportés dans ses Évangiles, nous a garanti la sécurité de la foi qu'elle exige de nous pour ses livres canoniques. L'histoire n'empêche pas la légende ; mais la légende à son tour, lorsqu'elle reste légende comme ici, est la meilleure preuve en faveur de l'histoire.

On me pardonnera d'avoir rappelé ces principes de critique : il est indispensable, en abordant les derniers jours du Sauveur, de raffermir dans nos âmes la confiance que méritent les récits que je vais commenter.

Luc dit donc : « Quand il fut proche de Jérusalem, en vue de cette ville. » De tout le versant occidental du mont des Oliviers, que Jésus descendait en ce moment, on aperçoit la ville ; elle s'étale sous les yeux du voyageur en un splendide panorama, depuis le temple avec son enceinte jusqu'aux monuments de Sion qui couronnent le tableau. Au milieu de la foule qui l'acclamait, notre Sauveur contemplait cette cité, la capitale de son peuple, la résidence des rois ses ancêtres, le centre unique du culte de Jéhovah sur la terre. Il en connaissait l'incrédulité haineuse ; les paroles des Pharisiens venaient encore de la lui rappeler. Il était à quelques pas de Gethsémani, où il

serait livré ; il pouvait derrière les remparts deviner le Calvaire, où il devait être crucifié. Par delà sa mort, il en apercevait le châtiment, la ruine de la ville, et oubliant son propre sort, « il pleura sur elle », dit saint Luc.

Dans deux circonstances, l'Évangile nous a montré Jésus pleurant : après la mort de Lazare (Joan. XI, 35), et ici. Une fois l'amitié, une fois le patriotisme lui ont arraché des larmes. Le verbe grec employé dans les deux occasions n'est pas le même : à propos de Lazare, Jean dit ἐδάκρυσεν, qui convient à des pleurs coulant silencieusement sur les joues ; ici Luc a écrit ἔκλαυσεν, dont il s'est servi déjà pour la veuve de Naïm, pour la pécheresse chez le Pharisien, et pour les pleureuses auprès de la fille de Jaïr, terme qui indique de vrais sanglots, une lamentation publique en quelque sorte, comme le malheur que Jésus déplorait.

Ainsi nous rencontrons chez le Verbe incarné les sentiments, les émotions même, pourquoi ne dirais-je pas les passions ? sans leur désordre évidemment, dont notre nature humaine est agitée : « il est devenu semblable aux hommes, écrira saint Paul (Philipp. II, 7), et il s'est montré sous l'aspect d'un homme ». Jésus a eu un ami, et l'a aimé ; il a eu une patrie, et l'a aimée ; il a pleuré sur leur infortune. Adorons ses larmes, qu'une tendre compassion lui fait répandre ; nous n'en verrons point pendant sa Passion ; et n'ayons pas honte d'en répandre nous-mêmes, si quelque douleur vient nous frapper. Là se trouve, pour le remarquer en passant, le fondement de notre dévotion au Sacré-Cœur, que les chrétiens ne comprennent pas toujours ; si notre Sauveur n'avait pas eu un cœur de chair, vraiment semblable au nôtre, « moins le péché (Hebr. IV, 15) », il n'aurait pas pu éprouver ainsi nos émotions. Il les a prises sur lui, pour les sanctifier, pour en faire le moyen de notre salut, pourvu que nous sachions les unir aux siennes et les régler selon l'ordre comme lui.

Jésus pleure sur Jérusalem coupable et qui va être condamnée : ne pleure-t-il pas aussi sur les âmes malheureuses qui s'éloignent de lui, et que la colère de Dieu frappera un jour ? Nous

allons entendre ses lamentations adressées à la ville pécheresse ; lisons-les en pensant à nous-mêmes. L'application se fera toute seule ; je ne crois pas que ces paroles, avec leur mélange de juste sévérité et d'amoureuse compassion, puissent tomber sur un cœur d'homme sans le pénétrer et y éveiller le repentir.

42. « Si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix ! » Notre-Seigneur dit : « Toi aussi », en pensant à la foule qui célèbre son entrée, qui le bénit au plus haut des cieux : et « nous aussi », n'avons-nous pas sous les yeux des exemples de conversions, de vies chrétiennes pleines de foi, de sécurité et d'amour ? Il y a de plus ici la preuve évidente que Jésus n'en est pas à sa première entrevue avec Jérusalem : « Du moins en ce jour qui t'est donné ». Tu as pu m'ignorer jusqu'ici ; change du moins aujourd'hui, reviens à moi, puisque l'occasion t'en est encore offerte. Luc confirme ainsi indirectement les récits de Jean. Ne fait-il pas en même temps l'histoire de nos âmes, sollicitées tant de fois par la grâce ? Hé ! qu'avons-nous donc à connaître ? « Ce qui ferait ta paix. » Pauvres cœurs humains, toujours troublés, toujours malades, non, sans Jésus, vous ne trouverez pas la paix. « Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, disait saint Augustin, et notre cœur est inquiet, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. »

« Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux. » Elle était fière pourtant de sa science et de sa beauté, fière aussi de ses vertus, cette Jérusalem splendide qui se dressait sous son regard ; on se croyait sage, on se croyait riche, on se croyait peut-être heureux ; et on ignorait la vraie lumière, qui avec Jésus se présentait devant les murs, les yeux lui restaient obstinément fermés. Faites l'application vous-même, je n'en ai pas le courage.

43-44. Notre-Seigneur annonce le châtiment ; et il l'annonce avec une précision telle : « Tes ennemis t'environneront d'un mur, ils t'investiront, ils te renverseront par terre, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre », que, ces mots s'étant vérifiés à la lettre, les rationalistes y voient la preuve que notre Évangile a été écrit après l'événement. Mettons leur raisonnement en forme :

Il est impossible, disent-ils, de prédire les événements futurs ; or l'Évangile attribue à Jésus une prédiction de la ruine de Jérusalem ; donc l'Évangile n'a pu être composé qu'après la destruction de la ville par Titus. On voit tout de suite où est la pétition de principe. Qui vous a dit qu'il soit impossible de prédire les événements futurs ? Oui, si le surnaturel, si le miracle en particulier est impossible ; autrement, non ; et c'est toute la question. J'ai déjà discuté ces arguments (1), je n'y reviens pas. Voici seulement en deux mots notre raisonnement à nous chrétiens : S'il y a un Dieu, il connaît l'avenir ; s'il le connaît, il peut le révéler aux hommes ; alors la prédiction est possible, et rien ne prouve que Luc n'ait pas écrit avant le siège de Jérusalem. Il faudra chercher ailleurs des raisons pour se prononcer pour ou contre. Du reste, comme l'a très bien remarqué Godet (2), ces détails n'ajoutent rien en réalité à la prophétie ; il suffisait que Jésus prévît le siège de la ville pour ajouter les murs et l'enceinte. « Penserions-nous aujourd'hui à un siège imminent sans voir en esprit des tranchées et des batteries ? Il n'est pas nécessaire pour cela d'être prophète. » Enfin Notre-Seigneur répète ici presque mot pour mot un passage d'Isaïe (XXIX, 3) :

« Parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » Nous avons déjà entendu (XII, 54-56) le Sauveur se plaindre que les Juifs savaient reconnaître les aspects du ciel et de la terre, mais qu'ils ne comprenaient pas les temps où ils vivaient. Il en va de même pour bien des hommes : ils sont habiles dans le discernement des affaires de ce monde ; d'autres peuvent prévoir avec certitude les mouvements des astres ou les transformations de la matière. Mais quand le roi des âmes vient à eux dans sa justice et dans son salut, comme l'avait annoncé le prophète (Zach. IX, 9), ils ne savent pas le reconnaître et ils laissent passer l'occasion. « Voici maintenant le jour favorable, écrivait saint Paul (II Cor. VI, 2), voici le jour du salut. » Mais lisez tout

(1) Introduction, pages 34 et suivantes.
(2) Page 364.

ce passage de la deuxième Épître aux Corinthiens, depuis v, 14, jusqu'à vi, 13, vous y trouverez une exhortation plus efficace que je ne saurais l'écrire.

On a remarqué que dans le discours de trois versets adressé à Jérusalem, le pronom *tu, toi*, est répété douze fois. Quelle insistance de la part du Sauveur! Se peut-il que nous y restions insensibles?

[45] *Étant entré dans le temple, il se mit à chasser ceux qui y vendaient et y achetaient,* [46] *leur disant : « Il est écrit : Ma maison est une maison de prière, et vous en avez fait une caverne de voleurs. »*

Les trois synoptiques s'accordent dans ce récit, excepté pour la date du fait. Luc semble placer la purification du temple au moment même de l'entrée triomphale dans Jérusalem. Cependant il n'indique pas de jour précis; et comme Marc (xi, 12) dit que ce fut le lendemain, nous n'avons point de raison pour contester son témoignage.

Mais Jean aussi a raconté une scène analogue (ii, 13-17). Seulement il la place au début du ministère public de Notre-Seigneur, à la première Pâque qu'il passa à Jérusalem. Sur quoi les critiques se sont partagés. Au temps d'Origène, l'opinion générale identifiait les deux circonstances; un certain nombre de commentateurs pensent encore que, les synoptiques n'ayant raconté qu'un seul séjour du Sauveur à Jérusalem, ils ont été forcément conduits à grouper dans leur récit les événements accomplis à diverses époques. La majorité aujourd'hui distingue deux purifications du temple. Jésus assiste à la première Pâque après son baptême; il trouve le temple transformé en une sorte de marché public; il chasse les trafiquants, même avec un fouet de cordes, comme Jean l'a raconté. A la Pâque suivante, il est absent; l'usage ancien, l'abus plutôt se rétablit paisiblement, surtout sous l'influence d'Anne, l'ancien grand-prêtre, qui avait gagné par ce commerce une fortune énorme. Arrive la troisième Pâque, la dernière du Sauveur; il entre en roi dans Jérusalem, et retrouvant les mêmes désordres dans la

maison de son Père, il use aussitôt de son influence sur le peuple pour nettoyer de nouveau le lieu saint. Tout cela s'enchaîne aisément. En outre les détails diffèrent entre Jean et les synoptiques, par exemple la défense rapportée par Marc (XI, 16) de transformer le temple en un lieu de passage. J'inclinerais donc à croire, comme Godet, comme Plummer, comme presque tous les catholiques, qu'il faut distinguer les deux scènes.

Les mots « et y achetaient » ne sont pas authentiques. La citation faite par Notre-Seigneur est prise à la fois dans Is. LVI, 7, et dans Jérém. VII, 11.

Reuss, qui d'ailleurs n'admet qu'une seule purification, a bien représenté la physionomie du temple (1) : « On y vendait des bêtes pour les sacrifices, et il y avait des changeurs qui fournissaient aux étrangers la monnaie nationale, la seule que les agents du fisc sacerdotal acceptaient quand on venait payer la capitation. On comprend qu'un pareil marché amenait incessamment du bruit, des cris, des contestations, des fraudes, sans compter que la chose en elle-même ne convenait pas à la sainteté du lieu. Plus l'affluence du monde était grande (2), moins il était possible d'y maintenir l'ordre et la décence, et le culte, qui était déjà assez matériel par sa nature, perdait ainsi jusqu'à l'apparence de l'élément religieux. Et en tous cas c'était une singulière préparation au recueillement qui convenait au lieu saint, que d'avoir à se frayer un chemin au milieu d'une cohue bruyante de trafiquants occupés de leurs intérêts, se disputant les chalands ou se querellant entre eux, et de bêtes encombrant le passage et entourées d'acheteurs et surtout de curieux. »

On me dira qu'excepté les bêtes, ce spectacle se retrouve encore dans bien des pèlerinages. Je n'en disconviens pas ; mais au moins il se présente en dehors de l'église. Peut-être, nous catholiques, avons-nous besoin de méditer parfois ce trait

(1) Page 555.
(2) Elle était énorme aux fêtes, surtout à Pâque.

de la vie du Sauveur. Jésus n'a pas voulu confier son ministère à des anges; il l'a remis à des hommes, qui ont les besoins, les préoccupations, les goûts de la nature humaine. L'Église, en leur imposant le célibat, les a affranchis des soucis de famille, les plus poignants parmi les charges de ce monde. Avons-nous toujours l'abnégation, le désintéressement qui conviendrait à nos fonctions? Un des plus graves reproches que nous adresse le peuple chez nous, en France, c'est d'être des hommes d'argent, de ne donner rien jamais sans le faire payer. On rappelle les chaises, les quêtes, le casuel, les souscriptions et sollicitations de toute nature. Je sais bien que les prêtres, comme tout le monde, ont besoin de ressources pour vivre, « l'ouvrier mérite son salaire (x, 7) ». Je me doute que cette misère doit être bien pire dans les clergés séparés qui ont femme et enfants. A nous de voir pourtant, chacun en particulier, si nous n'avons pas une leçon à tirer de l'exemple terrible qui nous est donné ici par le Sauveur.

47 *Il passait ses journées à enseigner dans le temple. Et les princes*
des prêtres, les Scribes et les principaux du peuple cherchaient à le
perdre; 48 *mais ils ne savaient comment s'y prendre, car tout le peuple*
l'écoutait avec ravissement.

Nous avons ici un rapide résumé des jours qui ont précédé la Passion. Jésus enseignait dans le temple pendant la journée; nous allons écouter quelques-unes de ses instructions, beaucoup moins nombreuses dans Luc que dans Matthieu. La nuit, il retournait à Béthanie. Toute l'aristocratie juive, tous les chefs, disons le mot, tout l'élément conservateur n'avait qu'un souci : se débarrasser de lui. On en cherchait le moyen dans l'ombre, sans oser recourir à la violence ouverte, à cause de l'admiration affectueuse que le peuple lui témoignait. Nous allons donc assister à une sorte de duel entre le Sauveur et ses adversaires qui usent de tous les artifices pour l'entraîner dans quelque faute dont ils auraient pu profiter contre lui.

XX. [1]*Un de ces jours-là, comme Jésus enseignait le peuple dans le temple, et qu'il annonçait la bonne nouvelle, les Princes des prêtres et les Scribes survinrent avec les Anciens,* [2]*et lui dirent : « Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses, ou qui vous en a donné le droit? »* [3]*Jésus leur répondit : « Moi aussi je vous ferai une question. Répondez-moi :* [4]*Le baptême de Jean était-il du ciel, ou des hommes? »* [5]*Mais ils faisaient entre eux cette réflexion : « Si nous répondons : Du ciel, il nous dira : Pourquoi n'avez-vous pas cru en lui?* [6]*Et si nous répondons : Des hommes, tout le peuple nous lapidera, car il est persuadé que Jean était un prophète. »* [7]*Ils lui répondirent donc qu'ils ne savaient d'où il était.* [8]*« Et moi, leur dit Jésus, je ne vous dis pas non plus par quelle autorité je fais ces choses. »*

1. « Un de ces jours-là », dit Luc. D'après Marc, c'est probablement le lendemain, le mardi, qu'il faut placer l'incident, que je vais commenter. On a appelé cette journée la journée des questions, à cause des interrogations qui se succèdent, tantôt posées par Notre-Seigneur, et tantôt par ses adversaires. Représentons-nous Jésus dans un des parvis du temple, la foule autour de lui, attentive à ses paroles. Une députation survient, et adresse au Maître une question ; il répond, ou bien il interroge à son tour ; le peuple écoute, admire un instant l'embarras des jaloux, et Jésus reprend son enseignement. Le premier groupe qui entame la lutte était formé de membres du Sanhédrin, grands-prêtres, scribes et anciens ; j'ai expliqué ces mots dans l'Introduction (1).

2. Les deux questions n'étaient pas mal trouvées : « Par quelle autorité faites-vous ces choses », l'expulsion des marchands, l'enseignement du peuple ? Si Jésus avait répondu : En ma qualité de Messie, ils auraient ajouté aussitôt : Qui donc vous en a donné le titre ?

3-4. L'interrogation du Sauveur n'est pas un simple subterfuge pour éviter une réponse embarrassante. Après un silence de plusieurs siècles, Israël avait vu récemment — trois ans à

(1) Pages 86-88.

peine s'étaient écoulés depuis lors — un prophète se lever dans son sein ; et c'était ce prophète, le Baptiste bien connu de tout le peuple, qui montrant Jésus avait dit (Joan. I, 29, 27) : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde », et encore : « Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure ». Donc en demandant : « Le baptême de Jean était-il du ciel, ou des hommes ? » Notre-Seigneur préparait directement la réponse qu'il ferait ensuite à la demande des sanhédrites. Comme ceux-ci étaient des docteurs, l'usage les obligeait à répondre les premiers.

5-7. Mais la réponse n'était pas facile. Ils se consultent entre eux, et demeurent perplexes. Si nous avouons Jean pour un prophète, comment expliquer notre résistance à ses discours ? D'un autre côté si nous nions sa mission divine, le peuple, plus surexcité que jamais, va nous lapider sur-le-champ. Aussi prennent-ils le parti des gens embarrassés : « Nous ne savons d'où il était ».

8. « Et moi, leur dit Jésus, je ne vous dis pas non plus par quelle autorité je fais ces choses ». Puisque vous êtes incapables de vous prononcer sur Jean-Baptiste, comment auriez-vous autorité pour me juger ?

Mais il ne suffisait pas de réduire ses ennemis au silence. Jésus devait la vérité à la foule qui l'environnait. Il la lui présenta sous la forme d'une parabole que nous trouvons dans nos trois Évangiles.

9 *Alors il se mit à dire au peuple cette parabole : Un homme planta une vigne, et la loua à des vignerons ; puis il s'en alla pour un temps assez long en un pays étranger.* 10 *Le temps* (des vendanges) *étant venu, il envoya un de ses serviteurs aux vignerons, afin qu'ils lui donnassent* (une part) *du produit de la vigne. Mais eux, l'ayant battu, le renvoyèrent les mains vides.* 11 *Il envoya encore un autre serviteur ; et, l'ayant aussi battu et traité indignement, ils le renvoyèrent les mains vides.* 12 *Il en envoya un troisième, qu'ils blessèrent de même et jetèrent dehors.* 13 *Alors le maître de la vigne se dit : Que faire ? J'enverrai mon fils bien-aimé ; peut-être qu'en le voyant, ils auront pour*

lui du respect. [14] *Mais quand les vignerons le virent, ils se dirent entre eux : Celui-ci est l'héritier, tuons-le, afin que la vigne soit à nous.* [15] *Et l'ayant chassé hors de la vigne, ils le tuèrent. Que leur fera donc le maître de la vigne?* [16] *Il viendra et exterminera ces vignerons, et donnera sa vigne à d'autres. » Ce qu'ayant entendu, ils lui dirent : « A Dieu ne plaise. »* [17] *Mais, jetant les regards sur eux, Jésus dit : « Qu'est-ce donc que cette parole de l'Écriture : La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue le sommet de l'angle?* [18] *Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé; et celui sur qui elle tombera sera écrasé. »* [19] *Les Princes des prêtres et les Scribes cherchèrent à se saisir de lui à l'heure même, car ils avaient compris que c'était pour eux que Jésus avait dit cette parabole: mais la crainte du peuple les retint.*

9. Jésus s'adresse au peuple, mais les sanhédrites sont encore présents, comme nous le verrons par la suite. Avec la parabole du semeur, celle-ci est la seule qui se trouve à la fois dans les trois synoptiques. Elle ne concerne pas notre direction personnelle, elle ne nous apprend rien sur nos devoirs ; son but est de nous instruire sur la conduite de Dieu dans l'organisation de la vérité religieuse à travers les siècles. Elle nous enseigne le plan de la Providence pour le passé, le présent et l'avenir, dans la dispensation de la vraie religion au milieu des hommes. Le propriétaire, c'est notre Père céleste; la vigne est le royaume de Dieu sur la terre ; les vignerons, ce sont les Juifs, surtout la hiérarchie parmi eux ; les serviteurs envoyés successivement, ce sont les prophètes. Avec cette clef, tout est clair dans la parabole, et les auditeurs ne s'y trompèrent pas.

10-12. Il n'est fait mention que de trois serviteurs ; mais la miséricorde divine en a envoyé bien davantage. Pendant des siècles, depuis Moïse jusqu'au second temple, elle a multiplié les avertissements. Peut-être un des prophètes, sans manquer à l'essentiel de sa mission, s'y était mal pris, il n'avait pas su accommoder son enseignement aux besoins du peuple ; et Dieu en suscitait un autre, sans se décourager, sans s'irriter de son insuccès ni du mauvais accueil fait à ses représentants.

13. « Après avoir, dit l'Épître aux Hébreux (I, 1, 2), à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, et par lequel il a aussi créé le monde. » Et d'après le texte grec de la parabole : « J'enverrai le Fils de moi le bien-aimé, ils le respecteront. » Notre-Seigneur affirme ici sa nature divine ; dans une parabole sans doute, avec autant de clarté pourtant que dans aucun texte de saint Jean.

14-15. Au lieu de l'écouter avec docilité, les vignerons le traitent plus mal encore qu'ils n'avaient fait pour les serviteurs. Non par ignorance, mais voulant conserver comme une propriété personnelle le bien que le Maître suprême leur avait confié, ils « chassent le Fils hors de la vigne », ils l'excommunient, ils le traînent hors des murs de la ville, et là ils le font mourir. Jésus ici abandonne le passé, pour raconter les événements prochains, ceux qu'il va subir lui-même dans trois jours. Si l'on agit de la sorte avec son fils, « que fera donc le maître de la vigne ? »

16. Dans Matthieu, ce sont les auditeurs qui, saisis par l'intérêt du récit, proclament la sentence. Dans Luc comme dans Marc, elle est prononcée par Jésus : « Il viendra » d'abord, dans la justice de son courroux ; « il exterminera les vignerons », c'est la ruine de Jérusalem et la destruction du peuple juif ; enfin « il donnera sa vigne à d'autres » en appelant les Gentils à prendre dans son royaume la place d'Israël. Les assistants comprirent parfaitement la pensée du Sauveur, puisqu'ils s'écrièrent : « A Dieu ne plaise ».

17-18. « La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue le sommet de l'angle. » Notre-Seigneur cite ici le psaume CXVII, 22, un des psaumes que les Juifs considéraient comme messianiques, celui-là même où ils avaient pris leur cantique de la fête des Rameaux : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » ; et il y ajoute une parole tirée peut-être en partie d'Is. VIII, 14, combiné avec Dan. II, 34, 35, 44 : « Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle

tombera sera mis en poudre ». Est-ce par allusion à ces prophéties que les premiers chrétiens, saint Justin par exemple (Tryph. XXXIV, XXXVI), appelaient Jésus « la pierre, Λίθος ? ». En tous cas, l'histoire a vérifié, elle vérifie encore la prédiction du Sauveur. Dans l'édifice de l'humanité, Jésus est la pierre que beaucoup ont rejetée, pierre angulaire cependant, qui porte le poids de la construction et qui en relie les parties ; quelques-uns dans chaque génération essaient de la démolir, mais elle brise ceux qui l'attaquent, sans qu'ils réussissent jamais à l'entamer.

19. Les sanhédrites avaient compris, leur irritation était à son comble. Ils auraient voulu se débarrasser immédiatement du prophète dont la parole et le succès les gênaient ; « mais la crainte du peuple les retint ». Nous allons donc les voir essayer de nouvelles ruses pour perdre sans danger le Sauveur.

[20] *Ils ne le perdirent donc pas de vue, et lui envoyèrent des gens subornés qui feignaient d'être justes pour le surprendre dans ses paroles, afin de le livrer aux magistrats et au pouvoir du gouverneur.* [21] *Ces gens vinrent ainsi l'interroger : « Maître, nous savons que vous parlez et que vous enseignez sans erreur, et que vous ne faites acception de personne, mais que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité.* [22] *Nous est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? »* [23] *Jésus, connaissant leur ruse, leur dit : « Pourquoi me tentez-vous ?* [24] *Montrez-moi un denier. De qui porte-t-il l'image et le nom ? » Ils lui répondirent : « De César. »* [25] *Et il leur dit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »* [26] *Et ils ne purent le reprendre sur aucune parole devant le peuple ; et admirant sa réponse, ils gardèrent le silence.*

Il serait difficile d'imaginer une question plus perfide, un piège plus habilement tendu. « Jamais, sans doute, dit avec raison Godet (1), dans tout le cours de son ministère, Jésus n'avait couru un si grand péril. » S'il répondait : « Oui, payez

(1) Page 383.

le tribut à César », il renonçait donc à être le roi qui devait affranchir Israël, le Messie attendu, et le peuple aussitôt se détachait de lui. Mais refuser le tribut, c'était proclamer la révolte sous les yeux des Romains, toujours vigilants à Jérusalem, plus attentifs encore lorsque les fêtes de Pâque réunissaient dans le temple tous les fanatiques et tous les turbulents de la nation. Et avec quelle adresse les envoyés du Sanhédrin présentent leur cas de conscience! « Vous parlez sans erreur, vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, vous ne faites acception de personne », vous êtes incapable de céder à des considérations humaines et de trahir par lâcheté ou simplement par une prudence vulgaire le mandat que vous avez reçu d'en haut. C'était pousser presque forcément le Sauveur à une déclaration qui, quelle qu'elle fût, devait le perdre infailliblement.

La réflexion de Jésus au verset 23 : « Pourquoi me tentez-vous? » n'est pas authentique dans Luc, c'est une glose provenant de Matthieu. Du reste, le récit marche bien mieux en la supprimant. A la question : « Est-il permis de payer le tribut? » le Maître répond aussitôt : « Montrez-moi un denier », sans avertir qu'il a découvert le piège.

Dans la célèbre sentence qui clôt le débat (vers. 25) : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », quelques interprètes n'ont voulu voir qu'une allusion aux deux espèces de monnaie qui avaient cours alors parmi les Juifs. Il y avait la monnaie nationale, ne portant pas d'effigie, conformément aux prescriptions de la Loi qui interdisait toute image sculptée dans Israël; et pour les affaires, pour les échanges commerciaux, on employait les pièces romaines usitées dans tout l'empire, celles de Tibère à l'époque où nous sommes arrivés. D'après ces critiques, Jésus aurait voulu dire simplement : « Rendez à César les monnaies de César, et à Dieu les monnaies de Dieu; » réservez chaque espèce de pièces à la destination pour laquelle elle est faite, appliquez les unes aux transactions de la vie civile et politique, les autres aux besoins du temple et de votre vie religieuse. C'était un conseil

de changeur, au lieu d'un précepte de conscience. Mais, comme Reuss le remarque très bien (1), outre que cette interprétation de la réponse serait « insuffisante, en ce sens qu'elle semble plutôt éviter que résoudre la question posée », Jésus en réalité va bien plus loin. « Il constate que l'homme (ainsi que la société) appartient ici-bas à deux sphères distinctes, à la sphère politique et civile, à la sphère morale et religieuse. Chacune lui impose des devoirs particuliers auxquels personne ne peut se soustraire. Jésus pouvait admettre (2), bien qu'ici il ne le déclare pas explicitement, que la première sphère est inférieure à la seconde; mais tant qu'elle ne gêne pas l'exercice des devoirs de celle-ci, rien ne dispense l'individu de ceux qui lui incombent envers l'autre. Tant que Dieu reçoit ce qui lui est dû, il n'y a pas de raison pour qu'on s'insurge contre l'ordre établi dans le monde. »

Nous sommes ici en présence d'une de ces paroles, comme il y en a dans l'Évangile, dont on ne saurait exagérer la portée. Il était bien simple de dire : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » ; en réalité, c'est toute une révolution que Jésus opérait parmi les hommes en parlant ainsi, et si profonde que nous, citoyens et chrétiens du vingtième siècle, nous sommes loin encore d'en avoir vu toutes les conséquences. Les sociétés anciennes, on l'a montré dans les plus savants ouvrages (3), reposaient entièrement sur la confusion, ce n'est pas assez dire, sur l'identité fondamentale de la politique et de la religion. C'est au nom de ce principe que les empereurs, pendant trois siècles, ont martyrisé les chrétiens : un contempteur des dieux de Rome, un violateur du culte national, ne pouvait pas être un bon citoyen. La loi mosaïque ne différait guère en cela des croyances communes : le véritable roi d'Israël était Jéhovah(I Reg. VIII), un même code réglait les pratiques religieuses et aussi les devoirs civils et poli-

(1) Page 571.

(2) Il l'admettait certainement, et il n'a peut-être rien affirmé avec plus d'énergie. Voyez ci-dessus IX, 23-26, XII, 3-12, 49-53, etc.

(3) Entre autres la *Cité antique*, de Fustel de Coulanges.

tiques, la nationalité juive avait son centre et son symbole dans le temple du mont Moriah. Or la maxime énoncée par Jésus détruisait cette confusion. Elle établissait à côté l'un de l'autre deux domaines distincts, celui de Dieu et celui de César, la vie religieuse en dehors de la vie civile et politique, chacune avec son organisation sociale particulière, et avec des droits et des devoirs spéciaux pour l'individu. Sans doute l'homme n'a pas deux consciences: en cas de conflit, c'est la loi divine qui prévaut, et nos martyrs, inspirés par l'Évangile, ont assez affirmé que César n'a jamais le droit de s'opposer aux volontés de Dieu. Mais de telles circonstances sont rares. Dans le train ordinaire des choses, chaque pouvoir est indépendant sur son terrain propre, et règle en maître les matières qui sont de son ressort.

Cette doctrine paraît bien simple; personne, je pense, en théorie ne la conteste. Et pourtant combien elle est loin d'avoir reçu partout son application! Je ne parle pas des sociétés non chrétiennes, où les deux pouvoirs, aujourd'hui comme avant Jésus-Christ, restent absolument confondus. Mais parcourez en esprit l'Europe non catholique : le tsar en Russie, le roi de Prusse, le roi d'Angleterre : chacun d'eux est chef de la religion comme il est souverain de son État, il préside son église nationale et la gouverne au même titre que ses armées. Sans doute l'influence de l'Évangile, et aussi l'exemple des catholiques, ont empêché le principe de produire chez eux toutes ses conséquences; mais ce sont bien les protestants qui avaient posé cette règle admise aux traités de Westphalie : « *Cujus est regio, illius est religio*, un pays ne doit pas avoir d'autre religion que celle du prince. » N'est-ce pas précisément le contraire de la maxime formulée par le Sauveur?

Hélas! nous-mêmes en France, avons-nous pleinement compris et adopté la sentence de l'Évangile? Savons-nous séparer comme il convient les deux domaines, celui de la politique, et celui de la religion? J'écris ces lignes dans les premiers éclats de la bataille que vont amener dans notre pays les élections de 1902, quand retentissent encore autour de nous les tonnerres

déjà lointains de l'affaire Dreyfus. Candidats et électeurs, quelle est la question qui les préoccupe? Quel était le fond vrai autour duquel s'agitaient, si vives, les discussions à propos de la trahison d'un officier? Toujours des préoccupations confessionnelles et religieuses, toujours la confusion entre les deux pouvoirs. Que nos adversaires travaillent à brouiller ces matières, je le comprends; comme le Sanhédrin de Jérusalem, c'est leur intérêt. Mais les catholiques devraient être plus sages. Ils le devraient d'autant plus qu'à plusieurs reprises le Souverain Pontife leur a rappelé la règle posée par le Sauveur, il les a exhortés à séparer les deux ordres de choses, qui ne peuvent que se perdre l'un et l'autre par la confusion. Les passions sont trop vives, on ne l'écoute pas, et il s'en plaint non sans tristesse (1). Lui du moins n'a pas oublié la distinction établie par le divin Maître : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu »; malgré les préjugés, malgré les intérêts plus forts encore et les ambitions personnelles, Jésus soutiendra celui qui répète sa parole divine, et il finira par triompher. Le monde marche ainsi, je le crois malgré les apparences, vers un ordre tout nouveau, plus conforme à l'Évangile, où la religion grandira d'autant plus qu'elle se dégagera mieux des misères et des petitesses inhérentes aux choses d'ici-bas. A César ce qui est à César, soit, sans restriction et sans reprise hypocrite; mais qu'est-il en comparaison de Dieu?

[27] *Quelques-uns des Sadducéens, qui nient la résurrection, s'approchèrent alors et l'interrogèrent :* [28] *« Maître, lui dirent-ils, Moïse nous a donné cette loi : Si un homme, ayant une femme, meurt sans laisser d'enfants, que son frère prenne sa femme, et suscite des enfants à son frère.* [29] *Or, il y avait sept frères; le premier prit une femme, et mourut sans enfants.* [30] *Le second prit sa femme, et mourut aussi sans enfants.* [31] *Le troisième la prit ensuite, et de même tous les sept, et ils moururent sans laisser d'enfants,* [32] *Après eux tous, la femme mourut aussi.* [33] *Duquel donc, au temps de la résurrection, sera-t-elle la*

(1) Lettre à l'archevêque de Bourges, janvier 1902.

femme, car elle l'a été de tous les sept? » [34]*Jésus leur dit :* « *Les enfants de ce siècle se marient et sont donnés en mariage;* [35]*mais ceux qui seront trouvés dignes d'avoir part au siècle à venir et à la résurrection des morts, ne prendront point de femme et n'auront point de mari;* [36]*car ils ne peuvent même pas mourir, puisqu'ils sont comme les anges, et qu'ils sont fils de Dieu, étant fils de la résurrection.* [37]*Que les morts ressuscitent, c'est ce que Moïse lui-même a fait connaître dans le passage du Buisson, lorsqu'il nomme le Seigneur : le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.* [38]*Or, Dieu n'est pas Dieu des morts, mais Dieu des vivants; car tous sont vivants devant lui.* » [39]*Quelques-uns des Scribes, prenant la parole, lui dirent :* « *Maître, vous avez bien parlé.* » [40]*Et ils n'osaient plus lui poser aucune question.*

Il est facile de voir que Notre-Seigneur ne parle pas aux Sadducéens sur le même ton que lorsqu'il s'adresse aux Pharisiens. Il ne trouvait pas chez les premiers cette hypocrisie qui, plus que tout le reste, excitait son indignation. Sans être précisément de ceux qu'on appelait « des pécheurs » dans Israël, comme les publicains, les Sadducéens du moins ne se targuaient pas de leur justice; et en réfutant leur erreur, Jésus montre envers eux quelque chose de la bienveillance qu'il a toujours témoignée à quiconque ne se vante pas de ses vertus. Luc, écrivant pour les Gentils, a même supprimé une phrase un peu dure adoucie dans Marc, que Matthieu place au commencement de la réponse de Notre-Seigneur.

Je ne reviens pas sur les doctrines générales des Sadducéens, que j'ai exposées dans l'introduction (1). Ici, je le reconnais, il y a quelque chose de peu net dans l'ensemble de la discussion. C'est que, parmi les Juifs, les idées elles-mêmes étaient peu nettes sur la survivance de l'homme après la mort; on distinguait mal l'immortalité de l'âme d'avec la résurrection du corps; et le Sauveur était bien obligé de parler lui-même de manière à être compris. Aujourd'hui nous séparons clairement ces deux

(1) Page 95.

choses, grâce en grande partie à l'influence de la philosophie grecque, du platonisme surtout. Si le lecteur s'étonne de cette déclaration, je le prierai de relire ci-dessus XIII, 18-19, la parabole du grain de sénevé avec mon commentaire (1). La graine ne deviendrait pas un arbre, si elle ne savait pas reconnaître dans le sol et s'approprier les éléments qui lui sont favorables; mais en les absorbant, elle les transforme, grâce à l'énergie propre qu'elle possède, et c'est ce qu'a su faire l'Église sortie de l'Évangile pour toutes les vérités morales et religieuses qu'elle a trouvées dans le monde.

27-33. Le « cas de conscience » imaginé par les Sadducéens repose sur la loi du lévirat (Deut. XXV). Il ne s'agit plus pour eux de doctrine: c'est par une difficulté toute pratique, un peu grotesque, qu'ils combattent la résurrection telle que les traditions juives la présentaient. Le texte des versets 30 et 31 offre des variantes, mais sans importance pour le sens.

34-36. Les rabbins, paraît-il, avaient coutume de résoudre le problème en attribuant la femme au premier des sept maris. Notre-Seigneur donne une réponse toute différente. Les ressuscités, dit-il, « sont fils de Dieu, ils ne peuvent plus mourir »; par conséquent « ils ressemblent aux anges » par l'absence de vie charnelle aussi bien que par l'immortalité. Le mariage disparaît donc dans l'autre vie, n'ayant plus de raison d'être. Notons que Jésus semble limiter ici la résurrection aux justes seulement, à « ceux qui seront trouvés dignes d'avoir part au siècle à venir ». Mais la parabole du mauvais riche nous a donné sa véritable pensée sur ce sujet.

37-39. Le Sauveur ne se contente pas de dénouer la difficulté mise en avant par les Sadducéens. La réalité de l'autre vie était à ses yeux un point trop important pour ne pas mériter un enseignement précis et formel. Aussi il prend dans la partie la plus vénérée de l'Ancien Testament, dans le Pentateuque, un argument que personne parmi ses auditeurs ne pourra contester. A l'objection tirée de Moïse, il oppose une parole prise

(1) Pages 354 et suivantes.

dans Moïse. Peut-être, comme les rhapsodes l'avaient fait pour Homère, avait-on divisé le Pentateuque en péricopes qui portaient le nom de l'incident principal; de là l'expression employée ici : « Dans le passage du Buisson ». En tous cas, c'est à l'apparition du buisson ardent (Exod. III, 6, 15, 16) que Dieu s'appelle lui-même « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ». On objecte (1) que ce nom veut dire simplement « le Dieu déjà adoré par nos pères ». Il est pourtant étrange que des critiques du dix-neuvième siècle pensent entendre le Pentateuque mieux que les scribes juifs qui en faisaient leur constante étude, et qui ont loué sans réserve l'interprétation de Notre-Seigneur. Mais ces critiques tiennent à affirmer que la doctrine de la survivance est purement hellénique, inconnue à l'Ancien Testament.

J'ai déjà expliqué (2) que, le ciel ayant été ouvert aux hommes seulement par l'Ascension de Notre-Seigneur, il n'y avait pas lieu d'en parler auparavant avec la précision à laquelle nous sommes habitués aujourd'hui. Toute l'alliance mosaïque repose sur des peines et des récompenses appliquées par Dieu dès cette vie. Cependant les âmes des hommes ont toujours été immortelles, et il n'est pas possible que la révélation n'y ait fait allusion au moins quelquefois. C'est ce que montre ici le raisonnement du Sauveur. Comme le dit très bien Plummer (3), les choses mortes peuvent avoir un créateur, un maître, un gouverneur; seuls les êtres vivants sont capables d'avoir un Dieu. Si Abraham avait cessé d'exister à sa mort, Dieu aurait cessé d'être son Dieu. « Je *suis* le Dieu d'Abraham » suppose qu'Abraham est encore vivant. Cette explication du reste se rapporte à l'immortalité de l'âme, non à la résurrection proprement dite. Mais c'était le point important, et, dans l'esprit des auditeurs, celui sur lequel tombait vraiment la difficulté.

39-40. Aussi, malgré leur haine, les scribes ne purent s'em-

(1) Reuss, page 574.
(2) Page 350.
(3) Page 471.

pêcher d'approuver la réponse de Jésus. Ils le laissent en repos, et c'est lui alors qui va leur montrer l'insuffisance de leur science.

41 *Jésus leur dit : « Comment dit-on que le Christ est fils de David?*
42 *David lui-même dit dans le livre des Psaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite,* 43 *jusqu'à ce que je fasse de vos ennemis l'escabeau de vos pieds.* 44 *David l'appelle Seigneur; comment peut-il être son fils? »*

Luc résume ici un épisode raconté plus longuement par Marc et surtout par Matthieu. Notre évangéliste est un Gentil, il écrit pour des Gentils; l'exégèse rabbinique n'offre pour lui que peu d'intérêt, et il passe rapidement.

Au point de vue du monothéisme juif absolu, la question posée par le Sauveur était insoluble. Le Messie doit être fils de David, et en même temps son Seigneur; à la fois inférieur à David et au-dessus de lui : comment cela est-il possible? Aujourd'hui, observe avec raison Fillion (1), « un enfant du catéchisme répondrait à cette difficulté », parce qu'il connaît la Trinité et l'Incarnation, qui suppriment la contradiction. Mais les docteurs d'Israël ignoraient ces dogmes; et Jésus, tout en manifestant leur impuissance, nous fait voir la richesse de la révélation contenue dans l'Écriture, si seulement nous savons l'y chercher.

D'après l'hébreu, le psaume doit se traduire : « Jéhovah a dit à mon Seigneur ». Que ce cantique s'applique au Messie, on n'en peut plus douter après l'affirmation du Sauveur; c'était du reste la croyance universelle de la synagogue. Mais les critiques non catholiques contestent son attribution au roi David; ils soutiennent que Jésus s'est exprimé selon l'opinion de son temps, sans affirmer, sans savoir peut-être rien de plus à cet égard que les idées courantes parmi ses contemporains. Sa parole les gêne si peu qu'ils n'hésitent pas à voir dans ce

(1) Page 347.

psaume un chant composé en 143 avant Jésus-Christ, en l'honneur de Simon Macchabée; il faut venir en effet à cette date pour rencontrer dans toute l'histoire juive depuis Samuel un homme qui ait, comme celui à qui s'adresse le psaume, concentré dans ses mains l'autorité royale avec le suprême pontificat. Mais sans entrer dans les détails, une origine aussi rapprochée est visiblement impossible : à cette date, la traduction des LXX était déjà publiée, et elle contenait ce psaume; en outre, dans un laps de temps aussi court, à peine quatre générations, les Juifs n'auraient pas pu oublier l'occasion de ce poème ni attribuer à David, sans contestation, une ode composée à propos d'un des derniers Macchabées. Nous devons donc rejeter les hypothèses des critiques modernes et reconnaître que Jésus nous donne ici, « quant à son origine divine, une déclaration » toute semblable à celle « que Jean nous a conservée (VIII, 58) : avant qu'Abraham ne fût, je suis. Fils d'Abraham, et pourtant avant Abraham! Fils de David, et pourtant Seigneur de David! (1) » Ainsi Notre-Seigneur, indirectement, établit les dogmes fondamentaux de notre foi.

45 *Tandis que tout le peuple l'écoutait, il dit à ses disciples :* 46 « *Gardez-vous des Scribes, qui se plaisent à se promener* (vêtus) *de longues robes; qui aiment à être salués dans les places publiques, à occuper les premiers sièges dans les synagogues et les premières places dans les festins;* 47 *ces gens qui dévorent les maisons des veuves, et font pour l'apparence de longues prières, recevront un châtiment plus sévère.* »

Ici encore, et pour la même raison, Luc, d'accord cette fois avec Marc, qu'il reproduit presque mot à mot, résume un long discours que nous trouvons dans Matthieu. Du reste Luc en a déjà présenté une grande partie ailleurs, notamment XI, 39-52.

Les derniers adversaires qui s'étaient attaqués au Sauveur étaient non des Pharisiens, mais des Sadducéens. Ce n'est pourtant pas contre eux, c'est contre les docteurs que Jésus élève

(1) GODET, page 400.

la voix au moment où il va quitter le temple au soir de la journée « des questions ». Assurément personne ne le soupçonnera de justifier ni d'excuser les jouisseurs tels qu'étaient les Sadducéens; mais faut-il répéter encore que ses pires ennemis ne se rencontrent point parmi eux, et que l'hypocrisie, l'orgueil et la rapacité, vices ordinaires des scribes, éloignent les âmes de l'Évangile plus que les lamentables péchés de la chair? Jésus aime la pureté, il recommande l'austérité et la mortification; nous savons avec quelle énergie tous les saints formés à son école les ont mises en pratique. Mais l'humilité et la charité sincère, il les a imposées à tous comme des conditions indispensables pour entrer dans le royaume de Dieu. Prêtres ou fidèles, docteurs ou laïques, examinons-nous tous sur ce point.

XXI. [1]*Jésus, levant les yeux, vit les riches qui mettaient leurs offrandes dans le tronc.* [2]*Il vit une pauvre veuve qui y mettait deux petites pièces de monnaie,* [3]*et il dit : « Je vous le dis en vérité, cette pauvre veuve a mis plus que tous les autres.* [4]*Car tous les autres ont offert à Dieu de leur superflu; mais cette femme a donné de son indigence, tout ce qu'elle avait pour vivre. »*

Ce récit est commun à Luc et à Marc seulement.

Après les discussions précédentes, Jésus, dit Marc, s'était assis vis-à-vis du trésor, sans doute dans la cour des femmes, où il y avait treize troncs, en forme de trompettes, destinés à recevoir les offrandes faites au temple. Une pauvre veuve s'approche, et y dépose deux petites pièces valant ensemble à peine la moitié d'un sou; les rabbins avaient interdit de donner moins. D'autres en même temps, selon Marc, apportaient de riches offrandes. Jésus ne blâme pas leurs dons généreux, il ne leur reproche rien; mais il affirme que la pauvresse a mis davantage, car « les autres ont offert de leur superflu, tandis qu'elle a donné sur son indigence tout ce qu'elle avait pour vivre ».

Ainsi Dieu n'estime pas nos présents d'après leur valeur

intrinsèque, mais d'après le sentiment qui nous les inspire. Et ceci est vrai de nos actions aussi bien que de nos offrandes. Un acte de la vie ordinaire, un léger sacrifice, s'il est accompli avec un ardent amour, peut avoir plus de mérite qu'une privation considérable acceptée à contre-cœur et comme malgré nous. Au fond c'est la charité qui importe, qui fait le fond de toute la vie chrétienne. Vérité bien simple assurément : pourtant combien le Sauveur a eu de peine pour la faire entrer dans nos esprits! Il en a rempli l'Évangile; il l'a répétée sous toutes les formes, à tel point que je crains d'en fatiguer mes lecteurs. Et néanmoins je me demande si, en terminant ce livre, ils seront enfin convaincus qu'aimer Dieu d'abord, et leur prochain ensuite, Notre-Seigneur réellement ne leur demande pas autre chose.

Nous ne reverrons plus Jésus dans le temple de Jérusalem. Lecteur, avez-vous gardé le souvenir de sa première visite, lorsque, enfant de douze ans, Marie et Joseph l'y trouvèrent « assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant? » Sentez-vous l'unité intime, profonde, de toute cette vie humaine consacrée au service de l'amour et de la vérité? A cette heure où il va quitter pour toujours « la maison de son Père », au milieu des malédictions que lui arrache l'égoïsme aveugle de la hiérarchie, il trouve dans son cœur une parole de tendresse et d'éloge pour une pauvre veuve qui sait aimer Dieu, non moins admirable dans la gracieuse récompense du bien caché que dans le juste châtiment du mal secret (1).

(1) Je crois, avec bon nombre de commentateurs, qu'il faudrait placer ici l'épisode de la femme adultère rapporté par Jean VIII, 3-11. Ce passage manque dans beaucoup de manuscrits de Jean, et les plus autorisés; il n'est pas d'accord avec l'esprit général de cet Évangile; enfin à la place où nous le trouvons, il fait l'effet d'une intercalation bizarre, qui coupe un récit d'ailleurs bien enchaîné, sans avoir lui-même aucun rapport ni avec ce qui précède, ni avec ce qui suit. Au contraire, cette péricope serait en harmonie parfaite avec le livre de Luc, où éclate si souvent l'indulgence du Maître envers les pécheurs; il est facile de la placer dans les journées passées au temple, la soudure peut se faire aisément à plusieurs endroits. Je donne donc ici ce morceau, mais en note et sans commentaire, pour respecter le texte de mon Évangile tel que l'Église nous le présente.

« Alors les Scribes et les Pharisiens lui amenèrent une femme surprise en

[5]*Quelques-uns disant que le temple était bâti de belles pierres et orné de* (riches) *dons, Jésus dit :* [6]« *Des jours viendront où, de tout ce que vous regardez là, il ne restera pas une pierre sur une autre pierre qui ne soit renversée.* » [7]*Alors ils lui demandèrent :* « *Maître, quand ces choses arriveront-elles, et à quel signe connaîtra-t-on qu'elles sont près de s'accomplir?* » [8]*Jésus répondit :* « *Prenez garde qu'on ne vous séduise; car plusieurs viendront sous mon nom, disant : Je suis* (le Christ), *et mon temps est proche. Ne les suivez point.* [9]*Et quand vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne soyez pas effrayés; il faut que ces choses arrivent d'abord; mais la fin ne viendra pas sitôt.* » [10]*Il continua ainsi :* « *Une nation s'élèvera contre une nation, et un royaume contre un royaume.* [11]*Il y aura de grands tremblements de terre, des pestes et des famines en divers lieux, et dans le ciel d'effrayantes apparitions et des signes extraordinaires.* [12]*Mais,*

adultère, et l'ayant placée au milieu de la foule, ils dirent à Jésus : « Maître, cette femme vient d'être surprise en adultère. Or Moïse, dans la Loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes. Vous donc, que dites-vous ? » C'était pour l'éprouver qu'ils l'interrogeaient ainsi, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait sur la terre avec le doigt. « Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : « Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle! » Et s'étant baissé de nouveau, il écrivait sur la terre. Ayant entendu cette parole, et se sentant repris par leur conscience, ils se retirèrent les uns après les autres, les plus âgés d'abord, puis tous les autres, de sorte que Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu. Alors Jésus s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme, lui dit : « Femme, où sont ceux qui vous accusaient? Est-ce que personne ne vous a condamnée? « Elle répondit : « Personne, Seigneur. » Jésus lui dit : « Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez, et ne péchez plus. »

On devine les scrupules qui ont amené la suppression de ce récit. Passe encore pour la pécheresse du festin chez le Pharisien : elle du moins, par toute sa conduite, avoue ses fautes et implore son pardon. Mais ici il n'y a plus ni aveu ni repentir. Aussi, sans entrer dans la discussion, je ferai observer que l'Évangile ne parle point de pardon. Jésus refuse de condamner la femme adultère au supplice que lui infligeait la Loi ; c'est tout. Il avait dit à la pécheresse repentante : « Vos péchés vous sont pardonnés, allez en paix. » A cette femme, toujours muette et debout après le départ de ses accusateurs, il dit seulement : « Allez, et ne péchez plus. » Du reste, qu'il soit de Jean ou de Luc, l'authenticité de ce passage est incontestable : pour nous catholiques, depuis le Concile du Vatican qui a défini la canonicité des Écritures avec toutes leurs parties, telles qu'on les trouve dans la Vulgate, la question ne se pose même pas.

avant tout cela, on mettra les mains sur vous, et on vous persécutera;
on vous traînera dans les synagogues et dans les prisons, on vous tra-
duira devant les rois et les gouverneurs, à cause de mon nom. 13 *Il*
vous arrivera ainsi, afin que vous puissiez (me) *rendre témoignage.*
14 *Mettez donc ceci dans vos cœurs, de ne point songer d'avance à votre*
défense: 15 *car je vous donnerai moi-même une bouche et une sagesse à*
laquelle tous vos ennemis ne pourront ni répondre ni résister. 16 *Vous*
serez livrés même par vos parents, par vos frères, par vos proches et
par vos amis, et ils feront mourir plusieurs d'entre vous. 17 *Vous serez*
en haine à tous à cause de mon nom. 18 *Cependant pas un cheveu de*
votre tête ne se perdra; 19 *par votre constance, vous sauverez vos*
âmes. 20 *Lorsque vous verrez des soldats investir Jérusalem, sachez*
que sa désolation est proche. 21 *Alors que ceux qui seront en Judée s'en-*
fuient dans les montagnes, que ceux qui demeurent dans les campagnes
n'entrent pas dans la ville. 22 *Car ce seront des jours de justice, pour*
l'accomplissement de tout ce qui est écrit. 23 *Malheur aux femmes qui*
seront enceintes ou qui allaiteront en ces jours-là! Car la détresse
sera grande sur la terre, grande la colère (divine) *contre ce peuple.*
24 *Ils tomberont sous le tranchant du glaive; ils seront emmenés captifs*
parmi toutes les nations, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les
Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. 25 *Il y*
aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et, sur
la terre, les nations seront dans l'angoisse et la consternation, au bruit
de la mer et des flots (soulevés), 26 *les hommes séchant de frayeur dans*
l'attente de ce qui doit arriver; car les puissances des cieux seront
ébranlées. 27 *Alors on verra le Fils de l'homme venant dans une nuée*
avec une grande puissance et une grande gloire. 28 *Quand ces choses*
commenceront à arriver, relevez vos regards et vos têtes, parce que
votre délivrance approche. » 29 *Et il leur dit cette comparaison :*
« *Voyez le figuier et tous les arbres;* 30 *dès qu'ils ont poussé leurs*
fruits, vous savez de vous-mêmes, en les voyant, que l'été est proche.
31 *De même, quand vous verrez ces choses arriver, sachez que le*
royaume de Dieu est proche. 32 *Je vous le dis en vérité, cette génération*
ne passera point, que tout cela ne soit accompli. 33 *Le ciel et la terre*
passeront, mais mes paroles ne passeront point. 34 *Prenez garde à*
vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'appesantissent par l'excès du

manger et du boire, et par les soucis de la vie, et que ce jour ne fonde sur vous à l'improviste; [35]*car il viendra comme un filet sur tous ceux qui habitent la face de la terre.* [36] *Veillez donc et priez sans cesse, afin que vous soyez trouvés dignes d'échapper à tous ces maux qui doivent arriver, et de paraître debout devant le Fils de l'homme.* »

J'ai reproduit d'une traite ce long morceau, qu'on appelle le discours eschatologique du Sauveur, c'est-à-dire relatif aux choses finales. On le retrouve, avec des différences parfois assez sensibles, dans le chapitre XXIV de Matthieu et le chapitre XIII de Marc. A cause des difficultés de l'interprétation, je ferai d'abord le commentaire littéral, me réservant de présenter ensuite quelques observations.

On peut distinguer le préambule (5-9); la prophétie (10-33); et les conséquences morales (34-36).

5. Quel jour convient-il de placer cette scène ? Peut-être au soir du mardi, la journée des questions; à mon avis, plutôt le lendemain, en supposant que la matinée ait été prise par l'épisode de la femme adultère. La question est difficile à résoudre, et n'a au fond aucune importance.

Mardi ou mercredi, en tous cas nous savons par les deux premiers Évangiles que Notre-Seigneur sortait du temple au moment où la conversation commença. On admirait les colonnes des portiques, monolithes de marbre hauts de plus de douze mètres, les murailles gigantesques, les blocs énormes des soubassements; on admirait aussi les dons d'une magnificence presque invraisemblable, comme cette vigne en or offerte par Hérode, avec des grappes de la taille d'un homme, dons venus de partout, d'Orient, d'Égypte, d'Asie, même de l'empereur Auguste, d'Agrippa, de Julie. Aussi Tacite (1) appelle-t-il le temple « un sanctuaire d'une immense opulence ».

6. Jésus répond d'abord simplement que cet édifice sera renversé; de toute sa splendeur éblouissante il ne restera pas « pierre sur pierre ». On raconte que Frédéric le Grand

(1) *Hist.*, V.

demandait un jour à un de ses familiers : « Que pensez-vous de Jésus-Christ? » — « Et vous, Sire, répondit le courtisan, que pensez-vous de la ruine de Jérusalem? »

7. D'après Matthieu et Marc, l'entretien n'alla pas plus loin d'abord. Mais quand on eut franchi la vallée du Cédron et gravi les premières pentes du mont des Oliviers, comme de là on apercevait le temple dans tout son développement et tout son éclat, quelques disciples, dont Marc nous a conservé les noms, Pierre, Jacques, Jean et André, s'approchèrent du Maître et l'interrogèrent sur l'avenir. Leur question nous étonne d'abord. Ils ne paraissent pas surpris de la ruine que le Sauveur vient de leur annoncer; ils ne demandent pas : « Comment est-ce possible? Comment une pareille catastrophe arrivera-t-elle? » Ils admettent le fait comme certain, et en effet nous savons que dans les idées très répandues parmi les Juifs, le temple devait disparaître (1) pour laisser la place au royaume de Dieu. Leur curiosité ne porte que sur l'époque et sur les marques auxquelles on pourra reconnaître l'avènement prochain du nouvel ordre de choses : « Quand ces événements arriveront-ils, et à quel signe connaîtra-t-on qu'ils sont près de s'accomplir ?

8-9. Selon sa coutume, Jésus ne répond pas directement. Au lieu de satisfaire la curiosité des questionneurs, il profite de l'occasion pour leur donner un avis pratique : « Prenez garde qu'on ne vous séduise » ; il annonce en termes généraux des faux Christs, puis des guerres et des séditions; « mais la fin ne viendra pas sitôt ». On a objecté qu'il ne s'est pas produit de faux Messies avant la ruine de Jérusalem ; tous ceux dont parle l'histoire sont postérieurs au siège de Titus. « Cependant, dit très bien Reuss (2), il y a eu à diverses reprises des mouve-

(1) On a dit le contraire, en s'appuyant sur Apoc. xi, 1, 2. Mais comme le remarque Godet (p. 433), ce système conduit « à une inconcevable absurdité : le temple échappant pendant trois ans et demi à la destruction, pendant que durant tout ce temps les Gentils occupent le parvis, et que ceux qui adorent dans le temple n'ont ni à boire ni à manger ! » Toute l'Apocalypse doit être interprétée dans un sens symbolique, le temple comme le reste.

(2) Page 600.

ments insurrectionnels provoqués par des fanatiques enthousiastes, qui promettaient au peuple l'expulsion plus ou moins miraculeuse des Romains. Ce fait nous semble suffire pour justifier les expressions employées dans le texte. »

10-11. Jusqu'ici nous sommes restés dans le préambule. Mais Jésus va fournir les renseignements qu'on lui demande; il a trop souvent prédit la destruction de la ville sainte, pour ne pas s'y arrêter une fois avec quelques détails. Il est assis sur le versant du mont des Oliviers, les quatre apôtres à ses côtés, ayant sous les yeux le panorama de Jérusalem; il s'arrête un instant, il semble réfléchir, et, dit Luc, « il continua ainsi » : des guerres effroyables, « de grands tremblements de terre, des pestes et des famines », dans le grec deux mots dont le son se rapproche, λοιμοὶ καὶ λιμοί, aussi « des apparitions dans le ciel et des signes extraordinaires ». Sur ces derniers prodiges, nous avons le témoignage de Josèphe (1), celui de Tacite (2), celui de Titus lui-même, qui reconnaissait dans les malheurs des Juifs la colère d'un dieu irrité. Je ne dis pas que tous ces récits doivent être pris à la lettre; mais puisque les contemporains interprétaient ainsi les événements, pouvons-nous être surpris que Notre-Seigneur ait parlé le même langage? Quant aux calamités naturelles, je ne veux pas répéter le détail qu'en a donné par exemple V. Oosterzee (3); mais Tacite caractérise ainsi cette période : « Féconde en événements, signalée par des combats, troublée par des séditions, cruelle même pendant la paix; quatre princes égorgés; trois guerres civiles, des guerres étrangères, et souvent les unes et les autres tout à la fois (4); « *opimum casibus, atrox prœliis, discors seditionibus, ipsa etiam pace sævum; quatuor principes ferro interempti; tria bella civilia, plura externa ac plerumque permixta;* » et Renan lui-même a écrit : « Les tremblements de terre faisaient rage de toutes parts; la famine sévissait; une

(1) *Bell. jud.*, VI, 5, 3.
(2) *Hist.*, V, 13.
(3) Commentaire sur saint Luc, traduction anglaise, t. II, page 252.
(4) *Hist.*, I, 2, traduction Didot.

peste effroyable ravagea le monde; on crut que c'était la plus terrible épidémie qu'il y eût jamais eu (1). » La prédiction du Sauveur n'est-elle pas justifiée ?

12-19. « Avant tout cela », il se passera d'autres événements qui concernent de plus près les disciples, et sur lesquels Jésus s'arrête un instant. C'est l'annonce des persécutions qu'ils auront à souffrir, « à cause de son nom », devant toutes les juridictions des Juifs et des Gentils, « livrés par leurs parents, par leurs amis » les plus chers, afin de « rendre au Sauveur le témoignage » auquel il a droit; vainqueurs cependant par « la sagesse que lui-même mettra dans leur bouche ». La même prédiction est donnée par Jean dans le sermon après la cène (XV, 18-21, XVI, 1-4, 33), parfois dans les mêmes termes. Peut-on nier qu'elle se réalise encore sous nos yeux, de nos jours ? « Vous serez en haine à tous à cause de mon nom »; non seulement Tacite répond presque aussitôt (2) que les chrétiens « furent convaincus de la haine du genre humain »; mais nous avons vu, à Paris, en plein dix-neuvième siècle, un archevêque et une trentaine de prêtres fusillés sans autre motif possible que celui d'appartenir à Jésus-Christ; et la lutte entre le monde et l'Église continue toujours. « Cependant pas un cheveu de votre tête ne se perdra, par votre constance vous sauverez vos âmes »; non pas votre vie corporelle évidemment, puisqu' « on fera mourir plusieurs d'entre vous », et sur les quatre auditeurs de Jésus, trois devaient périr ainsi : mais la vie éternelle, qui seule importe, que vous assurerez par votre patience inébranlable au milieu des tourments.

20-24. Jésus prophétise plus distinctement la destruction de Jérusalem. Il avertit ses fidèles de ne pas céder à l'entraînement qui porte les peuples en cas de guerre à se réfugier dans les enceintes fortifiées. C'est ce que firent les Juifs, menacés par Titus; c'est pour cela qu'un si grand nombre restèrent ensevelis sous les décombres, onze cent mille, dit Josèphe, six

(1) *Les Évangiles*, page 149-150.
(2) *Annal.*, XV, 44.

cent mille d'après Tacite, chiffres évidemment exagérés, mais qui nous donnent une idée de l'effroyable carnage qu'on fit de ce peuple. Le reste (97 000 selon Josèphe) fut emmené en esclavage, comme l'avait prédit le Sauveur, et dispersé parmi les nations où il subsiste encore. Nous savons par Eusèbe (1) que les chrétiens d'alors évitèrent ces malheurs, s'étant enfuis dans les montagnes jusqu'à la ville de Pella, selon le conseil que leur avait donné Jésus.

Luc en effet avait dit avec précision : « Lorsque vous verrez des soldats investir Jérusalem, sachez que sa désolation est proche. » De ce détail, comme de ceux plus explicites encore que nous avons rencontrés plus haut (XIX, 43, 44), les rationalistes concluent que notre Évangile n'a pu être écrit qu'après le siège. Ils insistent d'autant plus que les deux autres synoptiques n'emploient ici qu'une expression très vague : « Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation établie là où elle ne doit pas être. » Ils s'appuient encore sur une autre expression, également spéciale à Luc : « Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. » Évidemment, disent-ils, cette parole n'a pu être écrite que quelques années après la ruine de Jérusalem, et par conséquent tout notre Évangile date de l'an 80, ou environ.

J'ai déjà discuté ce raisonnement qui repose sur l'impossibilité à priori de la prophétie ; j'ai montré le sophisme, la pétition de principe qui en fait le fond (2). Mais supposons Luc écrivant, comme on le veut, après les événements : aurait-il été aussi sobre de détails sur une catastrophe dont le retentissement éclata dans le monde comme un coup de tonnerre ? Titus ne craignit pas de construire à Rome, à côté du Forum, un arc de triomphe qui subsiste encore, pour perpétuer le souvenir de sa victoire : et un évangéliste, arrangeant, ou inventant les paroles du Sauveur, se serait contenté d'expressions aussi pâles, aussi dénuées de relief et de passion que celles qu'il

(1) *Hist. eccles.*, III, 5, 3.
(2) Page 444.

a mises sur les lèvres de Jésus ! Ce passage, au contraire, prouve, à mon sens, que notre texte a été rédigé avant le siège des Romains ; car il aurait une tout autre couleur, s'il avait été écrit plus tard.

Quant aux « temps des Gentils », qui doivent « s'accomplir pendant que Jérusalem sera foulée aux pieds », le mot grec employé ici, καιροί, indique en général des temps favorables. Notre Seigneur prévoit donc les siècles de la conversion des païens et de leur entrée dans l'Église. Et on nous dit qu'une telle prédiction était impossible avant le renversement de la théocratie juive. Comment donc alors la trouvons-nous aussi, dans des termes un peu différents, mais identique au fond, dans Matthieu (VIII, 11, 12; XXI, 43; XXII, 9, 10; XXIV, 14, etc.) et dans Marc ? Mais il y a plus : la substitution des Gentils au peuple d'Israël dans le royaume de Dieu est présentée plusieurs fois par saint Paul; elle fait le fond de l'épître aux Romains (notamment IV, VII, IX, X, XI), incontestablement authentique, antérieure par conséquent à la ruine de Jérusalem, car on ne suppose pas que saint Paul ait vécu jusque sous Vespasien. Nous ne serons donc pas surpris de retrouver une allusion à cette doctrine sous la plume de Luc, son disciple, avant l'anéantissement du temple. La seule question possible serait de se demander quel est l'auteur véritable de cet enseignement. Saint Paul l'a-t-il reçu de Jésus comme saint Luc, ou bien est-ce l'apôtre qui a inspiré l'Évangéliste ? Mais il n'y a pas une ligne de saint Paul qui ne donne la réponse, et tellement claire, tellement formelle qu'il faut bien se rendre à l'évidence, et reconnaître Jésus comme le Maître dont Paul n'est que le disciple et le serviteur. Donc la prédiction existait et elle était connue des chrétiens, avant l'an 70.

On voit ce qui reste des arguments avec lesquels on prétendait prouver que notre Evangile est une compilation de la fin du premier siècle. Je n'insiste pas davantage; le lecteur curieux de ces systèmes en trouvera le détail dans Godet (1), à qui je dois beaucoup du reste pour toute cette discussion.

(1) Pages 430 et suivantes.

25-33. Un grand nombre de commentateurs pensent qu'ici Jésus change de sujet : il abandonnerait la ruine de Jérusalem, et parlerait de la fin du monde avec la parousie et les signes qui doivent la précéder. Je ne le crois pas, à cause du verset 32 : « Cette génération ne passera pas, avant que tout cela ne soit accompli ». On a expliqué de plusieurs manières le terme « cette génération », afin de l'étendre jusqu'à la fin du monde; mais aucune de ces interprétations n'est satisfaisante. D'un autre côté pourtant, s'il s'agit simplement de la guerre de Titus, comment entendre « les signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles », « les flots de la mer soulevés », et « l'angoisse » inexprimable qui saisit tous les hommes, qui les fait « sécher », ou qui les « glace » de frayeur, selon le sens qu'on donnera au verbe grec ἀποψυχόντων ?

Je répète d'abord ce que j'ai dit plus haut (1), que pour les contemporains ces prodiges ont existé. Tacite écrit (2) : « Il y avait eu plusieurs prodiges... On vit dans l'air des armées qui s'entrechoquaient, des armes étincelantes. Il y eut un embrasement subit de nuages, qui couvrit de feux tout le temple. Les portes de ce temple s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes; on entendit une voix surnaturelle qui criait : Les dieux s'en vont, et en même temps tout le bruit d'un départ. » Je ne peux pas citer tout Josèphe (3), qui a longuement développé ces récits; lui aussi parle de guerriers et de chars armés qui parcouraient les rues au coucher du soleil; d'une lueur semblable à la clarté du jour qui au milieu de la nuit, le 8 du mois de Xantique, environna le temple et l'autel; d'une des portes, la plus massive de toutes, qui s'ouvrit d'elle-même pendant la nuit ; il raconte en outre qu'une étoile en forme de glaive et une comète furent suspendues sur la ville durant une année entière. Tacite et Josèphe ne sont pourtant pas des témoins absolument indignes de foi.

Mais surtout Jésus parle ici le langage prophétique, et pour

(1) Page 468.
(2) Édition Didot, pages 428 et 429.
(3) Édition Didot, pages 292 et 293.

interpréter sainement ses paroles, nous devons les rapprocher des passages analogues des prophètes. Or lisez dans Isaïe XIII la prédiction de la ruine de Babylone; au chapitre XXXIV le châtiment de l'Idumée; dans Ézéchiel XXXII la punition de l'Egypte; dans Joel II et dans Amos VIII, 9 la colère de Dieu sur Jacob; dans Joel III, 12-16 le jugement des nations : tous ces textes, et bien d'autres semblables (1), emploient les mêmes images, le soleil obscurci, la lune sans éclat, les étoiles tombant du ciel. Est-il donc étonnant que Notre-Seigneur ait reproduit dans sa prophétie les figures ordinaires aux prophètes? Aurait-il même été compris, s'il s'était exprimé autrement?

Un seul passage ne cadre pas avec cette interprétation. C'est le verset 27 : « Alors on verra le Fils de l'homme venant dans une nuée avec une grande puissance et une grande gloire. » J'en donnerai l'explication dans mes remarques finales.

Les versets 28-30 sur la comparaison prise du figuier, dont les pousses annoncent l'été, ne demandent point de commentaire particulier. On a remarqué seulement que Luc, dans sa parabole, ne nomme pas seulement le figuier, mais il ajoute : « Et tous les arbres », sans doute parce qu'il écrivait pour des pays où le figuier était soit inconnu, soit moins précoce qu'en Palestine.

34-36. La conclusion de tout ce discours, nous l'avons déjà trouvée, nous allons la rencontrer plusieurs fois encore sur les lèvres de Notre-Seigneur : « Veillez donc et priez sans cesse », ne vous laissez pas absorber, ni seulement distraire par les soins de la vie présente, tenez-vous prêts pour « paraître debout devant le Fils de l'homme ». Ces mots deviendront plus clairs encore par les observations qui vont suivre. « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » Efforçons-nous donc de les entendre, ces paroles éternelles, afin d'en tirer toute la lumière que le Sauveur a voulu nous donner.

Outre le sens que j'ai exposé, notre péricope en a en effet un

(1) Sans compter l'Apocalypse, un livre prophétique aussi, dont le style entier est du même genre.

autre dont je n'ai rien dit jusqu'ici. Le lecteur étranger à ces matières va s'étonner de mon affirmation : comment un discours peut-il avoir à la fois plusieurs sens? Rien n'est pourtant plus ordinaire dans les passages prophétiques de l'Écriture; les rationalistes eux-mêmes sont obligés d'en convenir. Presque toujours le Voyant annonce un événement prochain : c'est la captivité d'Israël, ou sa délivrance, ou le châtiment de ses ennemis; il présente cette prédiction dans le langage imagé que j'ai rappelé tout à l'heure, quelquefois par des actes qui sont de vraies figures. Mais l'événement dont il parle n'est souvent lui-même que le symbole d'un autre fait ultérieur plus important pour la gloire de Dieu, d'une portée plus considérable dans la dispensation de son plan providentiel sur le genre humain. Saint Paul n'a pas craint d'appliquer cette règle aux moindres détails de la vie des patriarches ou de l'histoire du peuple élu : « Toutes ces choses leur sont arrivées pour servir d'exemple », dit-il, et quiconque a lu ses Épîtres ne peut avoir oublié les interprétations qu'il donne ainsi des deux mariages d'Abraham, des deux jumeaux nés de Rebecca, de la pierre d'où Moïse tira de l'eau dans le désert, etc.

Quand un prophète annonce ainsi à la fois deux choses, l'une prochaine qui est la figure, l'autre éloignée où nous trouvons son principal objet, il passe ordinairement de la première à la seconde sans transition, sans indication de temps, comme si, simultanées dans sa connaissance, elles devaient l'être aussi dans l'histoire et dans la réalité. On l'a comparé alors à quelqu'un qui, placé sur un sommet, embrasse d'un coup d'œil tout le paysage étendu devant ses yeux : lointains ou rapprochés, les détails se projettent l'un sur l'autre, selon l'expression des mathématiciens; le spectateur ne voit que l'ensemble, ou plutôt encore il aperçoit les contours, parfois indistincts, brouillés et confondus, sans avoir aucun sentiment des distances, peut-être énormes, qui séparent les divers plans. Ainsi en est-il dans la vision prophétique. Notre-Seigneur, sur ce point comme sur tous les autres, excepté le péché, s'est conformé aux lois générales (Matt. XXIV, 36; Marc XIII, 32).

Ces explications étaient indispensables pour faire comprendre comment le Sauveur, en même temps qu'il prédit la destruction du temple et de Jérusalem, annonce aussi la fin du monde : la première est la figure de la seconde. Les mêmes traits par lesquels il a peint la chute d'Israël, qui se sont vérifiés alors, comme je l'ai montré, on les retrouvera, sur une plus vaste échelle sans doute, dans la catastrophe dernière du genre humain : et les chrétiens de cette terrible époque sont avertis, comme l'ont été ceux du premier siècle, par les enseignements de Notre-Seigneur.

Il y aura pourtant des différences. Ces chrétiens futurs ne devront plus chercher à fuir, puisque « ce jour tombera comme un filet sur tous ceux qui habiteront la face de la terre. » Et en même temps « le Fils de l'homme viendra dans une nuée avec une grande puissance et une grande gloire. » C'est la doctrine célèbre de la parousie, dont il me faut bien dire un mot.

Incontestablement les chrétiens du premier siècle ont vécu dans l'attente d'un retour prochain de Jésus-Christ sur la terre. Nous trouvons cette croyance dans les Actes (I, 11 ; II, 20 ; III, 19-21 ; XVII, 31), dans les Épitres de saint Paul (I Thess. V ; II Thess. I ; Philipp. IV, 5 ; II Tim. IV ; Heb. XII, etc.) dans celle de saint Jacques (VI, 7-11), dans la première de saint Pierre (IV), dans l'Apocalypse tout entière ; au deuxième siècle, elle a inspiré les rêves millénaires de Papias, de Tertullien, de saint Irénée : l'Église ne s'en est dégagée que peu à peu, quoiqu'elle ne l'ait jamais approuvée formellement, et il faut venir jusqu'à la *Cité de Dieu* de saint Augustin pour la voir définitivement écartée par des raisons victorieuses. Les explications que j'ai données ci-dessus rendent compte facilement de cette illusion, sans même parler de la croyance universelle à l'époque de Jésus-Christ, qui identifiait la ruine de Jérusalem avec la fin du monde. Il fallut une expérience prolongée pour désabuser les hommes, et leur faire comprendre cette parole : « Jusqu'à ce que les temps des Gentils soient accomplis. »

Mais n'était-ce pas une erreur en définitive ? et pouvons-nous accorder notre foi à des livres qui se sont ainsi trompés ? Non,

nos Livres saints ne se sont pas trompés. Il y aurait eu erreur, si l'Écriture avait assigné une date, même vague, à la parousie, s'il fallait appliquer par exemple à cet événement la parole de Notre-Seigneur : « Cette génération ne passera pas auparavant ». Mais affirmer simplement que le retour du Fils de l'homme était proche, c'était encore dire la vérité, et cela de deux manières. D'abord, comme s'exprime saint Pierre traitant ce sujet dans sa seconde Épître (1), « il est une chose que vous ne devez pas ignorer, c'est que, pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour. Le Seigneur ne tarde pas dans l'accomplissement de sa promesse, comme quelques-uns le croient; mais il use de patience envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous arrivent à la pénitence. » Ensuite, si la fin du monde est différée pour le genre humain, elle est toujours prochaine pour chacun de nous; la mort va bientôt nous mettre en présence du Fils de l'homme. N'est-ce pas là ce qui nous importe? et l'Écriture n'avait-elle pas raison de nous avertir, afin que nous nous préparions à « paraître debout » devant notre Juge?

[37] *Pendant le jour, Jésus enseignait dans le temple, et il en sortait pour aller passer la nuit sur la montagne qu'on appelle des Oliviers.* [38] *Et tout le peuple, dès le matin, venait à lui pour l'écouter dans le temple.*

Il n'y a pas besoin de commentaire. Notre-Seigneur passait les nuits hors de Jérusalem, peut-être pour échapper à la trahison (cependant il se montrait ouvertement pendant le jour), peut-être pour prier à son aise et renouveler ses forces dans une union plus intime avec Dieu. La plupart des interprètes pensent qu'il ne vint pas au temple le mercredi. Ce n'est pas mon opinion : comme le dimanche soir ou le lundi il était à Béthanie, la phrase de Luc ne s'appliquerait donc

(1) III, 8 et 9. L'authenticité de cette Épître est fortement contestée, je le sais; mais en tous cas elle atteste les croyances admises dans la communauté chrétienne au plus tard vers le milieu du second siècle.

qu'à deux nuits seulement, et cela ne me semble pas probable.

La foule venait à Jésus. J'ai déjà signalé plusieurs fois ce trait dans notre Évangile. Deux jours après, les sentiments du peuple devaient être bien différents. Hélas! ces changements de dispositions, ne les connaissons-nous pas aussi?

Cinq Mnn, qui d'ailleurs ne valent que pour un seul, donnent ici l'épisode de la femme adultère. J'ai déjà dit les raisons qui me font attribuer ce récit à Luc, mais en le plaçant plus tôt. Je mettrais également au mercredi la scène racontée par Jean (XII, 20 et suiv.); puis Jésus reste à Bethanie le jeudi jusqu'à l'heure de la pâque, au coucher du soleil.

Remarquons que le Sauveur n'a fait aucun miracle pendant ces derniers jours de présence à Jérusalem. Si on en demande la raison, je renverrai à Jean, qui a donné la réponse (XII, 37 et suiv.).

SIXIÈME PARTIE

LA PASSION

XXII-XXIII

Je diviserai cette partie, avec Godet (1), en trois sections : avant la Passion (XXII, 1-46); la Passion (XXII, 47-XXIII, 46); après la Passion (XXIII, 46-56).

PREMIÈRE SECTION

PRÉAMBULES DE LA PASSION

XXII, 1-46

Dans cette section, il n'y a de particulier à Luc que les versets 8, 15, 24, 28-30, 35-38, 43 et 44. Luc n'a plus rien de commun avec Matthieu, sinon ce qu'on trouve également dans Marc ; les λόγια ne racontaient pas la Passion.

[1] *La fête des Azymes, qu'on appelle la Pâque, approchait;* [2] *et les Princes des prêtres et les Scribes cherchaient comment ils feraient mourir Jésus; mais ils craignaient le peuple.*

1. Luc, parlant pour des Grecs, confond la Pâque et les Azymes comme Josèphe l'a fait plusieurs fois. En réalité, on

(1) Page 442.

tuait l'agneau pascal le 14 du mois de Nisan dans l'après-midi: on le mangeait le même soir, qui pour les Juifs était déjà le 15, le jour chez eux commençant au coucher du soleil: les Azymes, ou les pains sans levain, duraient du 15 au 21 inclus; le 16 on offrait dans le temple les prémices de la moisson. Tel est du moins le calendrier généralement accepté. Nous verrons pourtant tout à l'heure d'autres arrangements, imaginés en vue de supprimer le désaccord entre les synoptiques et Jean.

2. Dès la résurrection de Lazare, les chefs parmi les Juifs avaient résolu la mort de Jésus. Ils n'hésitaient que sur la manière et sur le moment, par crainte d'un mouvement dans le peuple, surtout parmi les plus sympathiques au Sauveur, les Galiléens, que la Pâque amenait en grand nombre à Jérusalem. Ils avaient donc décidé d'attendre après la fête. Mais Dieu avait réglé que son Fils, le véritable Agneau pascal, serait immolé pendant la fête. Nous allons voir la circonstance qui amena l'exécution exacte du plan divin.

[3] *Or, Satan entra dans Judas, surnommé Iscariote, l'un des Douze;* [4] *et Judas alla s'entendre avec les Princes des prêtres et les officiers du temple, sur la manière de le leur livrer.* [5] *Eux, pleins de joie, promirent de lui donner de l'argent.* [6] *Il s'engagea de son côté, et il cherchait une occasion favorable de leur livrer Jésus, sans ameuter la foule.*

3. Jean a, comme Luc, mentionné l'influence du démon sur le cœur du traître. L'imagination des commentateurs s'est exercée à chercher des motifs pour ce crime : pousser Jésus à se déclarer comme le Messie; lui donner l'occasion de se sauver par un miracle; voir s'il serait réellement assez puissant pour se tirer d'affaire; — se venger du reproche que le Sauveur lui avait adressé publiquement au souper de Béthanie après l'onction de Madeleine, etc. Nos Évangiles sont bien plus simples, et bien plus vrais, en parlant uniquement de l'avarice. Il ne faut qu'une passion désordonnée, mais

non combattue, pour entraîner nos âmes, les âmes d'élite surtout, celles qui ont vécu dans une plus intime familiarité avec le Sauveur, aux pires trahisons: c'est l'expérience de tous les jours. Et ces pauvres malheureux vont comme dans un rêve, jusqu'aux dernières extrémités de leurs désordres. L'énormité même de leurs fautes les réveille parfois alors; mais parfois aussi il est trop tard, comme il arriva pour le misérable Iscariote.

4. Les « officiers du temple » étaient les chefs de la milice lévitique préposée à la garde du lieu saint. C'étaient eux qui seraient chargés d'arrêter Jésus; on ne pouvait donc rien faire sans leur concours.

5. D'après Matthieu, le prix fixé pour livrer Jésus fut de trente deniers, représentant pour la valeur cinq à six cents francs d'aujourd'hui. Ce n'était pas une fortune, mais Judas sans doute ne s'était jamais vu propriétaire de pareille somme.

6. Le marché fut conclu, et on n'eut plus qu'à attendre une occasion.

7 *Arriva le jour des Azymes, où l'on devait immoler la Pâque.*
8 *Jésus envoya Pierre et Jean : « Allez, leur dit-il, nous préparer le repas pascal ».* 9 *Ils lui dirent : « Où voulez-vous que nous le préparions? »* 10 *Il leur répondit : « En entrant dans la ville, vous rencontrerez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera,* 11 *et vous direz au maître de cette maison : Le maître te fait dire : Où est le lieu où je mangerai la Pâque avec mes disciples?* 12 *Et il vous montrera une grande salle meublée : préparez-y ce qu'il faut.* 13 *Ils partirent, et trouvèrent les choses comme il avait dit; et ils préparèrent la Pâque.*

8. Luc seul nous a conservé les noms des Apôtres envoyés par Notre-Seigneur, Pierre et Jean, que nous trouvons associés bien souvent dans les Évangiles et dans les Actes. N'a-t-on pas cependant supposé chez Luc, le pauliniste, un parti pris de dénigrer saint Pierre?

10-11. Jésus évite intentionnellement de désigner l'endroit

où il prendra le repas du soir. Nous n'avons pas de peine à deviner le motif de cette précaution : c'est la présence de Judas. Le Sauveur connaît le traître et ne veut pas lui fournir trop tôt l'occasion d'accomplir ses desseins. Tout sera préparé : où? En dehors de Pierre et de Jean, jusqu'au dernier moment personne ne le saura.

12. Le mot grec traduit ici par « salle » indique la pièce d'en haut d'une habitation, sous la terrasse qui servait de toit.

13. Le maître de la maison connaissait déjà sans doute Jésus, il était peut-être de ses disciples. En tout cas, c'était l'usage à Jérusalem d'ouvrir sa porte aux étrangers pour la célébration de la Pâque; on ne demandait en échange que la peau de l'agneau immolé et les ustensiles, probablement peu nombreux, qui servaient pour le repas.

Mais la grave question est de savoir quel jour il faut placer cette Cène, non pas quel jour de la semaine, tout le monde est d'accord (1) pour le jeudi, mais à quel quantième du mois juif? Sommes-nous au soir du 14 Nisan, ou du 13? Chez les catholiques, comme parmi les protestants et les rationalistes, les interprètes ne sont pas d'accord. Chaque opinion a ses défenseurs. Comme dans les matières délicates, le problème même a besoin d'être précisé : l'année où Jésus est mort, les Juifs ont-ils célébré la Pâque du jeudi au vendredi soir, ou le lendemain, du vendredi soir au samedi soir? La première hypothèse est celle des synoptiques; elle admet que la dernière Cène du Sauveur, celle que nous allons raconter, où il a institué l'Eucharistie, était pour tous le repas pascal, et qu'il a été crucifié le jour même de la Pâque. La seconde s'appuie sur saint Jean; d'après elle, le souper raconté dans les Évangiles eut lieu non pas le soir où commençait la fête, mais la veille, et Notre-Seigneur est mort le jour de la préparation, à l'heure même où l'on immolait dans le temple les agneaux qui devaient être mangés le soir.

(1) A peu près. Quelques modernes ont essayé d'avancer les événements d'un jour, mais ils n'ont pas été suivis.

Plummer dit avec raison (1) que dans l'état présent de nos connaissances, la difficulté ne peut pas être résolue d'une manière définitive. Si nous adoptons l'arrangement johannique, toute la péricope que j'explique en ce moment ne se comprend plus : le jour des Azymes n'était pas arrivé, et il n'y avait pas lieu de préparer encore la Pâque, qui ne tombait que le lendemain. Mais d'un autre côté, avec le repos imposé par la fête, aussi strict au moins que celui du sabbat, comment expliquer la réunion du Sanhédrin pour juger Jésus, le crucifiement, Simon le Cyrénéen, les précautions surtout et la hâte en vue d'éviter un travail interdit par la Loi? On a essayé diverses conciliations : on a prétendu qu'à cause de la foule, les Galiléens étaient autorisés à commencer la fête vingt-quatre heures plus tôt; ou bien que la solennité, dépendant d'une astronomie toujours incertaine, durait deux jours; que d'après Philon et peut-être Josèphe, la Pâque proprement dite ne commençait qu'un jour après les Azymes. Mais les deux premières hypothèses n'ont pour elles que la bonne volonté des commentateurs; et la troisième ne me paraît pas assez appuyée pour que je veuille la soutenir.

Je n'ose donc pas prendre parti dans cette discussion, quoique le sentiment de saint Jean me paraisse le plus probable. Il a pour lui l'autorité formelle de cet Apôtre (XIII, 1; XVIII, 28; XIX, 14, 31), et un certain nombre de faits racontés par les synoptiques : le port des armes par un des disciples (Marc, XIV, 47), le retour des champs du Cyrénéen (*id.* XV, 21), l'achat d'un suaire par Joseph d'Arimathie (XV, 46), la préparation de parfums par les femmes (Luc XXIII, 56), la déposition de la croix, toutes choses interdites un jour de fête; et les Pères les plus anciens lui sont favorables (2). Quant à l'affirmation des synoptiques, en réalité la préparation de la Pâque commençait le samedi précédent, appelé le Grand Sabbat; le 13 de Nisan au soir, le chef de chaque famille visitait la maison avec

(1) Page 491.
(2) Cités dans le Dictionnaire de Hastings, I, page 412.

une lumière, cherchant tout ce qui contenait du levain pour le mettre de côté et le brûler le lendemain (1). Un tel usage me paraît justifier, au moins en partie, l'expression de « jour des Azymes ». Seulement la Cène n'aurait pas été alors le festin pascal, et certaines circonstances, comme la bénédiction de la coupe (xxii, 17), deviennent difficiles à expliquer; surtout les évangélistes n'auraient pas dû écrire que c'était « le jour où il fallait immoler la pâque ». La question reste donc indécise.

14 *L'heure étant venue, Jésus se mit à table, et les Douze Apôtres*
avec lui; 15 *et il leur dit : J'ai désiré d'un grand désir de manger*
cette Pâque avec vous, avant de souffrir. 16 *Car, je vous le dis, je ne*
la mangerai plus jusqu'à la Pâque parfaite, célébrée dans le royaume
de Dieu. » 17 *Et prenant une coupe, il rendit grâces et dit : « Prenez,*
et partagez entre vous. 18 *Car, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit*
de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu. » 19 *Puis il*
prit du pain, et ayant rendu grâces, il le rompit et le leur donna, en
disant : « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous; faites ceci en
mémoire de moi. » 20 *Après avoir soupé,* (il prit) *de même la coupe, en*
disant : « Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui va
être versé pour vous. 21 *Seulement voici que la main de celui qui me*
trahit est avec moi à cette table. 22 *Car le Fils de l'homme s'en va selon*
ce qui a été décrété; mais malheur à l'homme par qui il est trahi! »
23 *Et* (les disciples) *se mirent à se demander les uns aux autres quel*
était celui d'entre eux qui devait faire cela.

14. « L'heure » était le coucher du soleil, entre six et sept heures. S'il s'agit du repas pascal, on le mangeait précisément par groupes de dix à vingt personnes. « Douze », donné par la Vulgate, paraît être un glossème.

15. A peine Jésus est-il à table, ses premières paroles nous font pressentir ce qui va se passer d'extraordinaire pendant ce repas. « J'ai désiré de désir, ἐπιθυμίᾳ ἐπεθύμησα, manger cette pâque avec vous avant de mourir. » Les deux premiers mots

(1) *Ibid.*, III, page 691.

sont un hébraïsme dont le sens est : j'ai désiré ardemment. Pour qui croit à la divinité de Jésus-Christ, je n'hésite pas à le dire, cette parole est plus surprenante que tous les miracles. Remarquons d'abord que la puissance chez un Dieu ne doit pas nous étonner, mais plutôt ce qu'il y a d'incomplet, d'insuffisant, de besogneux dans un cœur qui désire ; aussi ai-je cherché vainement dans tout l'Évangile une autre déclaration analogue du Sauveur. Ensuite Jésus parle comme homme évidemment, car pour Dieu désirer est impossible ; mais alors sa Passion qui approchait, qui devait commencer aussitôt après le repas, aurait dû retenir un pareil aveu sur ses lèvres. Non ; il n'oublie pas ses souffrances, il les mentionne dans la même phrase, πρὸ τοῦ με παθεῖν. N'importe, quand même, il faut qu'il exprime son contentement d'être arrivé à ce repas ardemment désiré. Quelle peut être la cause de tant de satisfaction ? Certes il ne s'agit pas de l'agneau pascal ni des herbes amères. Ce que Jésus attendait, ce après quoi il soupirait depuis longtemps, nous allons le voir par la suite du récit.

16. A la place de l'ancien rite qui n'était qu'une figure, Jésus, avant de quitter la terre, va établir une réalité. A la vérité ce n'est pas encore la Pâque parfaite, qui sera célébrée dans le royaume de Dieu. Là, comme le disait saint Paul, toute obscurité aura disparu et nous verrons face à face (I Cor. XIII, 12). En attendant, il veut devenir lui-même, dans le repas qu'il va instituer, notre nourriture et notre breuvage. Seulement cela même, comme nous allons le voir, ne lui permet pas d'y participer.

17-18. Notre-Seigneur bénit une coupe, et la donne à ses Apôtres. Les difficultés critiques commencent ici. Ces versets sont-ils authentiques ? Je pense que oui, absolument ; mais tout le monde n'est pas de cet avis. Ils sont omis dans une version copte, dans la Peshito, dans deux manuscrits latins. Cependant toutes les autres sources les contiennent, et leur autorité est incontestablement supérieure.

D'un autre côté les diverses versions syriaques autres que la Peshito ont confondu cette coupe avec celle de la consécra-

tion, qu'elles ont supprimée après le pain. On y a vu un reflet des idées de saint Paul, qui dans un passage (I Cor. x, 16) mentionne le calice avant le pain, quoique dans son récit de la Cène (*Ibid.* xi, 23 et suivants) il se conforme à l'ordre le plus commun. La Didaché place aussi la coupe en premier lieu (ix, 2-4, x, 3). Tenant compte de toutes ces modifications, M. Sanday, après Blass, dans un très remarquable article sur Jésus-Christ (1), pense que notre leçon actuelle de Luc est un remaniement très ancien, datant des premières années du deuxième siècle; le texte original serait le texte occidental, plus court, grossi successivement par des additions venues soit des autres synoptiques, soit de saint Paul. Mais :

1° Nous ne trouvons nulle part ce texte occidental. Tous les Mjj grecs, et presque toutes les versions, à de rares exceptions près, contiennent le passage dans son intégrité, tel que nous le lisons soit dans nos Bibles grecques, soit dans la Vulgate. Les anciens Pères aussi avaient la même leçon : je ne citerai que Tertullien dans son livre contre Marcion iv, 40 : ce témoignage est capital.

2° Pour soutenir son système, M. Sanday n'a que quelques versions syriaques, et encore est-il obligé de les combiner avec un artifice qui montre l'esprit de système, plaçant celle du Sinaï tantôt avant, tantôt après celle de Cureton.

3° Enfin la grande raison, c'est l'embarras d'expliquer les deux coupes. Mais précisément cette difficulté montre comment on a bien pu supprimer l'une dans quelques éditions; elle ne permet pas de supposer qu'on l'ait ajoutée.

Je conserve donc le texte intégralement tel que nous l'avons, en ajoutant même au verset 18 les mots « ἀπὸ τοῦ νῦν, je ne boirai plus *désormais* du fruit de la vigne », qui ne sont pas dans la Vulgate. Et voici comment je comprends la scène.

Les rites du festin pascal avaient établi quatre ou cinq coupes successives que le chef de famille partageait avec les assistants après avoir solennellement béni Dieu. En admettant,

(1) Dictionnaire de Hastings, II, page 636.

ce que je croirais volontiers, que Notre-Seigneur à ce dernier repas se soit affranchi en partie de la loi juive, comme il entendait célébrer la Pâque, même en l'anticipant, il a dû se conformer sur beaucoup de points aux usages établis. Il prit donc *une* coupe (sans article dans le grec), la première ou la seconde, rendit grâces, en but le premier, et la passa ensuite aux Apôtres, en leur disant qu'il n'en boirait plus désormais jusqu'à ce que le royaume de Dieu fût venu. Il n'était pas question de l'Eucharistie encore. Plus tard, après le souper, il prend de nouveau *la* coupe, avec l'article cette fois, parce qu'on a connaît déjà, n'y trempe pas les lèvres, et la distribue : ce n'est plus le vin, c'est son sang, qui va être versé pour la rédemption du monde. Voilà incontestablement ce qu'a voulu dire Luc; on l'embrouille, en cherchant ailleurs des explications trop raffinées.

19-20. Ces deux versets contiennent l'institution de l'Eucharistie, le véritable agneau pascal substitué à celui qui n'était qu'une figure. On en pourrait donner bien des commentaires.

Un commentaire historique d'abord, cherchant dans l'Ancien Testament les symboles de cette nourriture surnaturelle; puis dans le Nouveau toutes les circonstances où la « fraction du pain » est mentionnée comme un signe distinctif des chrétiens, dès le lendemain de la Pentecôte (Act. II, 42, 46); même au jour de la Résurrection, c'est à cela que les disciples d'Emmaüs reconnaissent le Maître (Luc, XXIV, 80). Dans les Actes, dans les Épîtres, dans les monuments les plus anciens de la littérature chrétienne, un acte aussi simple en soi que la fraction du pain, κλάσις τοῦ ἄρτου, est toujours rappelé avec une solennité qui nous amène à y reconnaître l'acte par excellence du culte dans l'Église primitive. Et ceci oblige à maintenir dans notre texte le « faites ceci en mémoire de moi » (vers. 19) que quelques-uns ont voulu attribuer uniquement à saint Paul.

Un commentaire dogmatique, où j'insisterais simplement sur la franche clarté des paroles du Sauveur : « Ceci est mon corps donné pour vous; ce calice est la nouvelle alliance en mon sang, répandu pour vous. » Il n'y a vraiment qu'une ma-

nière de les entendre; aussi jusqu'au seizième siècle toutes les sectes chrétiennes les ont-elles entendues de même. Quelques-uns, comme les Juifs à Capharnaüm, diront peut-être : « Cette parole est dure, et qui peut l'écouter? » Jésus ne changera pas pour eux son enseignement; il leur demandera seulement comme aux Douze : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller? » Répondons plutôt avec Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu (Joan. VI, 61, 68-70). »

Un commentaire moral. Voici la première communion qui ait été faite dans le monde. Ceux qui la reçoivent avaient été choisis par Jésus, préparés pendant trois ans par ses soins; on ne peut pas douter qu'excepté le traître, qui peut-être ne communia point, les autres n'y aient apporté une ferveur sincère et de vifs élans de piété. Les résultats pourtant, disons-le à notre honte, furent lamentables. Moins de vingt-quatre heures après le repas du cénacle, Jésus mourait au Calvaire; et des onze Apôtres à qui il avait distribué son corps et son sang, un seul, saint Jean, était resté fidèle jusqu'au pied de la croix. Les autres avaient fui, avaient abandonné leur Maître, s'étaient cachés. Hélas! cette déplorable histoire n'est-elle pas la nôtre? ne connaissons-nous pas aussi ces élans de ferveur suivis de honteuses défections? Mais après leur chute, les Apôtres du moins se relevèrent, et soutenus par la fraction du pain, demeurèrent fermes jusqu'au bout. Comme eux, nous avons dans l'Eucharistie le remède à nos faiblesses; sachons y recourir et puiser dans cette nourriture toute la force dont nous avons besoin.

Un commentaire exégétique enfin, et il faut bien que je m'y arrête. Nous avons quatre éditions des paroles de la consécration, chacune avec des variantes spéciales, dans Matthieu, dans Marc, dans Luc et dans Paul (I Cor. XI, 21). Les voici selon le texte original :

Saint Matthieu

Τοῦτό ἐστι τό σῶμά μου.

Τοῦτό γάρ ἐστι τὸ αἷμά μου, τὸ τῆς καινῆς διαθήκης, τὸ περὶ πολλῶν ἐκχυνόμενον εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν.

Saint Marc

Τοῦτό ἐστι τὸ σῶμά μου.

Τοῦτό ἐστι τὸ αἷμά μου, τὸ τῆς καινῆς διαθήκης, τὸ περὶ πολλῶν ἐκχυνόμενον.

Saint Luc

Τοῦτό ἐστι τὸ σῶμα μου, τὸ ὑπὲρ ὑμῶν διδόμενον· τοῦτο ποιεῖτε εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν.

Τοῦτο τὸ ποτήριον ἡ καινὴ διαθήκη ἐν τῷ αἵματι μου, τὸ ὑπὲρ ὑμῶν ἐκχυνόμενον.

Saint Paul

Τοῦτό μου ἐστι τὸ σῶμα, τὸ ὑπὲρ ὑμῶν κλώμενον· τοῦτο ποιεῖτε εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν.

Τοῦτο τὸ ποτήριον ἡ καινὴ διαθήκη ἐστὶν ἐν τῷ ἐμῷ αἵματι· τοῦτο ποιεῖτε εἰς τὴν ἐμὴν ἀνάμνησιν.

Voilà donc quatre formules différentes des paroles de la consécration. Et ce n'est rien encore : nous trouvons dans les diverses liturgies, catholiques ou séparées, huit autres formules des mêmes paroles (1), qui remontent toutes à une origine très ancienne, primitive ou à peu près primitive dans l'Église. Comment expliquer ces divergences?

Remarquons d'abord que, si elles ne sont pas identiques dans les termes, toutes ces formules cependant se rapprochent dans le fond. On voit de suite que Matthieu et Marc d'un côté, Luc et Paul de l'autre représentent deux traditions différentes; et en général les liturgies les ont combinées. Cependant Notre-Seigneur n'a parlé que d'une façon, et nous sommes en présence d'une question très intéressante au point de vue scripturaire. Évidemment la méthode des doublets, dont on a usé si souvent et abusé parfois, n'est plus de mise ici; personne ne pensera que Jésus ait répété quatre fois la formule de la consécration, une fois comme dans Matthieu, puis selon Marc, etc.

Il faut donc admettre que nos évangélistes ont gardé dans leurs récits une certaine indépendance personnelle. Je l'ai déjà dit plusieurs fois; mais l'exemple présent me permet de l'affirmer avec une certitude absolue. Cette indépendance ne porte pas, grâce à l'inspiration, sur le fond des choses, ni sur le

(1) Elles sont données par Fillion, page 364.

sens des enseignements du Sauveur. Mais l'inspiration, d'un autre côté, ne supprime pas l'homme ni l'écrivain; elle l'éclaire, elle le guide, elle ne l'anéantit pas. Comment ces deux actions se combinent-elles? C'est le mystère de la vie surnaturelle, où la grâce agit en même temps que la nature; c'est le mystère de Jésus-Christ, Dieu et homme à la fois, sans qu'aucune de ces natures soit en lui supprimée ni amoindrie; mystère qui fera notre admiration quand nous pourrons le pénétrer, parce que là, plus que nulle part ailleurs, éclate et se joue la « multiforme sagesse de notre Dieu (Ephes. III, 10) ».

Maintenant s'il me fallait prendre parti pour l'une ou pour l'autre de ces formules, je pencherais décidément en faveur d'une cinquième, de celle que l'Église romaine emploie dans sa liturgie. Elle n'a pas de nom d'auteur; cela seul la rend plus vénérable que les liturgies même de saint Jacques et de saint Marc. On ne lui connaît pas d'origine; les prêtres se la transmettent les uns aux autres, et la répètent fidèlement; dans l'Église primitive, on disait la messe, on pratiquait la « fraction du pain » avant qu'il y eût des Évangiles, et les Apôtres, puis les prêtres ordonnés par eux, devaient s'attacher à redire ces paroles exactement telles que le Sauveur les avait prononcées. Dans un livre écrit, une allusion assez claire suffisait, tout le monde pouvait comprendre; mais pour la pratique du « mystère », on se serait fait un crime d'ajouter ou de modifier un mot. Voilà mon opinion et mes raisons; on comprendra cependant que, sur un point aussi délicat, je n'ose pas me prononcer absolument.

21-33. Je garderai la même réserve sur la question que soulèvent ces versets : Judas a-t-il reçu la communion des mains de Jésus comme les autres Apôtres, ou a-t-il quitté la table avant l'institution de l'Eucharistie? Les interprètes sont très partagés, même parmi les catholiques; en général les modernes penchent pour la négative. Luc semble bien dire que le traître assistait à la fraction du pain et à la répartition de la coupe; mais nous allons voir que pour la péricope suivante il a certainement interverti l'ordre des faits; pourquoi pas de

même ici? D'après Matthieu et Marc, l'avertissement que lui donne Jésus et les questions des Apôtres à ce sujet ont précédé l'institution de l'Eucharistie; après quoi Judas disparaît sans qu'il soit question de lui, nous ne le retrouvons plus qu'au jardin des Oliviers.

La conscience éprouve un soulagement à penser que cette première communion n'a pas été profanée par un aussi épouvantable sacrilège, et que le misérable n'a du moins pas ajouté à son crime le crime absolument inutile d'une telle trahison contre l'amour. En tout cas il a vu que Jésus le devinait, il a été averti des conséquences de son acte : « Malheur à celui par qui le Fils de l'homme est trahi. » Les quatre Évangiles s'accordent sur le fond, quoiqu'ils soient difficiles à concilier dans les détails.

[24] *Il s'éleva aussi parmi eux une dispute,* (pour savoir) *lequel d'entre eux devait être estimé le plus grand.* [25] *Jésus leur dit : « Les rois des nations dominent sur elles, et ceux qui leur commandent sont appelés Bienfaiteurs.* [26] *Pour vous, ne faites pas ainsi; mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert.* [27] *Car, quel est le plus grand, de celui qui est à table, ou de celui qui sert? N'est-ce pas celui qui est à table? Et moi cependant je suis au milieu de vous comme celui qui sert.* [28] *Vous, vous êtes demeurés avec moi dans mes épreuves;* [29] *et moi, je vous prépare un royaume, comme mon Père me l'a préparé,* [30] *afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël.*

Cet épisode, que Luc seul rattache à la dernière Cène, ne peut pas se placer à ce moment, après la communion et l'annonce de la trahison de Judas. On s'accorde généralement à le mettre au commencement du repas, avant le lavement des pieds. Peut-être la dispute entre les Apôtres prit-elle son origine dans le choix des places à table.

Notre-Seigneur qui ce soir-là institue des prêtres pour le gouvernement de son Église, leur trace un idéal de leurs fonc-

tions bien opposé à celui que les hommes imaginent. Dans le pouvoir civil, « les rois des nations dominent sur elles; pour vous, ne faites pas ainsi, mais que parmi vous celui qui gouverne soit le serviteur ». Moi-même, ajoute le Sauveur, j'ai vécu de la sorte au milieu de vous, et c'est ainsi que vous aurez part à la récompense que mon Père vous a préparée. Nos prêtres n'ont pas oublié cette recommandation : n'est-ce pas à eux que s'adressent chaque jour avec confiance tous ceux qui ont besoin d'un appui ou d'un service, soit pour l'âme, soit pour le corps?

[31] *Le Seigneur dit : « Simon, Simon, Satan vous a réclamés pour vous cribler comme le froment;* [32] *mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point; et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères. »* [33] *« Seigneur, lui dit Pierre, je suis prêt à aller avec vous et en prison et à la mort. »* [34] *Jésus lui répondit : « Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas aujourd'hui, que tu n'aies nié trois fois de me connaître. »*

Bien des fois déjà dans Luc (1), nous avons vu Notre-Seigneur se dérober en apparence aux questions qui lui étaient posées; conduire son discours de telle sorte que la réponse s'y trouvait, d'autant plus décisive qu'elle arrivait précédée d'un principe plus général. Il use ici du même procédé. Ses Apôtres ayant demandé lequel d'entre eux était le plus grand, ou le premier, au lieu de répondre d'abord, il commence par leur donner une leçon sur la nature de leur autorité et des rangs dans son Église. Cependant il y a une hiérarchie dans cette Église; parmi les membres du collège apostolique, il y en a un qui devra être le chef, et il le déclare par la suite de son discours. Même le lien indiqué ici, « le Seigneur dit », manque dans plusieurs Mjj, et des meilleurs, en sorte que le discours de Jésus se continue sans interruption. « Simon, Simon,

(1) Par exemple VII, 18 et suivants; IX, 46; XII, 41 et suivants; XIII, 23 et suivants; XIV, 15 et suivants.

dit-il, j'ai prié pour toi »; il a bien prié aussi pour tous les autres, même » pour tous ceux qui par leur parole croiront en lui » à travers les siècles (Joan. xvii); mais il a eu une prière spéciale pour son futur vicaire sur la terre. Il a demandé pour les autres « qu'ils soient un, qu'ils soient consommés en un », ce qui ne peut se faire évidemment que par l'obéissance à une autorité centrale; pour Pierre, il a demandé « que sa foi ne défaille point ». « Et toi, ajoute-t-il, quand tu seras converti » après le triple reniement de la nuit prochaine, « confirme tes frères. » L'Église voit dans ces paroles la garantie de l'infaillibilité du Souverain Pontife; et avec raison sans doute : car enfin comment serait-il capable de « confirmer ses frères », de les affermir dans la foi, si la sienne pouvait chanceler? Le même texte nous découvre aussi la nature de cette infaillibilité. Pierre ne la reçoit pas comme un privilège personnel; il garde la faiblesse humaine tout entière, et ne va que trop s'en apercevoir. Mais quand il remplit son office de « confirmer ses frères », alors à cause d'eux et de la soumission qu'ils lui doivent, il ne peut les entraîner ni dans le mal ni dans l'erreur.

Comme la trahison de Judas, le triple reniement de saint Pierre est annoncé dans les quatre Évangiles, d'une manière identique pour le fond, avec des variantes dans les détails. Certains commentateurs se sont imposé un gros travail pour concilier les variantes; ils ont imaginé deux, et même jusqu'à trois prédictions différentes faites par Notre-Seigneur dans la même soirée, comme s'il y avait pris plaisir, ou que Pierre eût été tout à fait inhabile à comprendre. Après ce que j'ai dit ci-dessus au sujet des formules de la consécration, on ne s'attend pas à me voir discuter ces hypothèses, ni même les exposer. Que Jésus ait annoncé les reniements de son Apôtre dans la salle du cénacle selon Luc et Jean, ou sur le chemin de Gethsémani d'après Matthieu et Marc, en vérité qu'est-ce que cela nous fait? Croirait-on qu'il s'est trouvé des critiques pour disserter sur les deux verbes différents qui expriment « ayant rendu grâces » dans l'institution de l'Eucharistie, εὐλογήσας pour Matthieu et Marc, tandis que Luc et Paul ont employé

εὐχαριστήσας? Avec une pareille façon de voir les choses, on ne doit pas comprendre qu'il existe quatre évangiles; il ne devrait y en avoir qu'un seul. A quoi bon les trois autres, puisqu'ils ne peuvent être que la répétition du premier?

Je note plutôt qu'en annonçant à l'Apôtre trop confiant sa triste chute, Jésus le désigne par le nom de Pierre qu'il lui avait imposé lui-même. C'est la seule fois dans tout l'Évangile.

Il dit encore à ses disciples : 35« *Quand je vous ai envoyés sans bourse, ni sac, ni sandales, avez-vous manqué de quelque chose?* 36« *De rien,* » *dirent-ils. Il ajouta :* « *Mais maintenant, que celui qui a une bourse la prenne, et de même celui qui a un sac; et que celui qui n'a point d'épée, vende sa tunique et en achète une.* 37 *Car, je vous le dis, il faut encore que cette parole de l'Écriture s'accomplisse en moi : Il a été mis au rang des malfaiteurs. En effet, ce qui me concerne touche aussi à sa fin.* » 38*Ils lui dirent :* « *Seigneur, il y a ici deux épées.* » *Il leur répondit :* « *C'est assez.* »

35. Notre-Seigneur rappelle les recommandations qu'il avait faites à ses Apôtres ci-dessus, x, 4 et suiv.

36. « Mais maintenant » les temps sont changés : vous ne rencontrerez plus la sympathie qui vous aidait autrefois; il faudra pourvoir vous-mêmes à tous vos besoins, bien plus il faudra vous défendre contre l'hostilité des hommes. Car « le serviteur n'est pas plus grand que le maître; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi (Joan, xv, 20). »

37. Jésus cite en se l'appliquant le verset 12 du chap. LIII d'Isaïe : « Il a été mis au rang des malfaiteurs ». Par conséquent ce chapitre doit s'entendre de lui, comme l'Église l'a toujours pensé. Nous y trouvons une peinture anticipée, et surtout la théologie complète de la Passion.

38. Visiblement les Apôtres n'ont pas compris : car qu'était-ce que deux épées contre les troupes armées qui allaient se saisir du Sauveur? Aussi leur répond-il : « Ça suffit, en voilà assez », comme sur un sujet qu'il écarte sans vouloir le discuter davantage.

Jésus ayant refusé de s'expliquer avec ses Apôtres, dirai-je après Maldonat, il ne nous appartient pas de deviner le sens de ses paroles. En réalité tout ce dialogue « des glaives » est assez obscur. Pourquoi n'oserais-je pas écrire toute ma pensée? Notre divin Sauveur a montré devant ses ennemis une force d'âme, une constance et une sérénité qu'aucun homme n'a jamais égalées. Cependant il n'a jamais d'avance envisagé sa Passion sans éprouver un trouble (XII, 40 et 50, Joan. XII, 20) qui prouve à nos yeux la réalité de sa nature humaine. Il y a ici quelque chose de cette disposition; « il a vraiment pris nos langueurs, dit encore Isaïe dans ce même chapitre, il a supporté nos douleurs » ; comme il nous arrive dans les grandes angoisses, il a semblé n'être plus maître de sa pensée ni de sa parole. Cette même infirmité que j'adore, nous allons la retrouver plus manifeste encore au jardin de Gethsémani (1).

[39] *Étant sorti, il s'en alla, selon sa coutume, vers le mont des Oliviers, et ses disciples le suivirent.* [40] *Lorsqu'il fut arrivé dans ce lieu, il leur dit : « Priez, afin de ne point tomber en tentation. »* [41] *Puis il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre; et s'étant mis à genoux, il priait,* [42] *disant : « Père, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice! Cependant que votre volonté soit faite, et non la mienne! »* [43] *Alors un ange lui apparut du ciel, pour le fortifier.* [44] *Et étant en agonie, il priait plus instamment, et sa sueur devint comme des gouttes de sang découlant jusqu'à terre.* [45] *Après avoir prié, il se leva et vint vers ses disciples, qu'il trouva endormis de tristesse.* [46] *Et il leur dit : « Pourquoi dormez-vous? Levez-vous et priez, afin de ne point entrer en tentation. »*

« Cette scène de Gethsémani, dirai-je avec Reuss (2), serait la page la plus sublime d'un poème, si elle n'était le trait le plus divin d'une histoire. » Je défie tout homme, quel qu'il soit, de la lire sans en être ému. Saint Jean n'y a fait qu'une

(1) Voyez par exemple dans Matt. XXVI, 45 et 46.
(2) Page 654.

allusion; elle sortait de son cadre, et elle était trop connue pour le retenir. Mais les deux autres synoptiques l'ont racontée plus longuement que saint Luc. Celui-ci en les résumant y ajoute pourtant des détails considérables, notamment les versets 43 et 44 dont je parlerai plus bas.

Qu'on me permette encore de citer Pascal (1) : « Qui a appris aux évangélistes les qualités d'une âme parfaitement héroïque, pour la peindre si parfaitement en Jésus-Christ? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie? Ne savent-ils pas peindre une mort constante? Oui, car le même saint Luc peint celle de saint Étienne plus forte que celle de Jésus-Christ. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et ensuite tout fort. Mais quand ils le font si troublé, c'est quand il se trouble lui-même ; et, quand les hommes le troublent, il est tout fort. »

39. Jésus sort du cénacle, puis de la ville, traverse le Cédron et remonte les pentes du mont des Oliviers, suivi par les onze Apôtres. C'est pendant ce trajet, accompli lentement sans doute, que se place une partie du discours rapporté par saint Jean. N'oublions pas qu'on était à la pleine lune, et qu'on y voyait presque comme pendant le jour.

40. Le lieu où allait Jésus était une sorte de jardin planté d'oliviers, appelé Gethsémani, c'est-à-dire le pressoir à huile. Selon les premiers Évangiles, il prend d'abord avec lui ses trois préférés, Pierre, Jacques et Jean, les mêmes qui avaient été témoins de sa transfiguration glorieuse, et les emmène à l'écart.

41. Mais leur société lui devient pénible. « Triste jusqu'à la mort », « accablée de terreur et d'angoisse, son âme » avait besoin de solitude. Il s'éloigne à un jet de pierre, une cinquantaine de pas, et se met à genoux pour prier; selon Marc « il se prosterne à terre », et selon Matthieu « il se jette sur sa face en priant ». Comme Notre-Seigneur est allé et revenu trois fois, ces divers récits peuvent parfaitement être exacts.

(1) *Pensées.*

42. Il disait, d'après Matthieu : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi! Cependant ce ne sera pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux. » D'après Marc : « Abba, Père, tout est possible pour toi : éloigne de moi ce calice! Toutefois que ce ne soit pas ce que moi je veux, mais ce que toi tu veux ». Et enfin d'après notre Luc : « Père, si tu voulais éloigner de moi ce calice! Cependant que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse, mais la tienne. » Cette dernière phrase répète presque mot pour mot la demande du *Pater* que Luc avait omise, mais que Matthieu nous a conservée. Dans les trois textes, il y a un calice que Jésus prie son Père d'éloigner; il y a en lui une volonté autre que celle de son Père; et il y a pourtant, non pas à la fin, mais toujours, une soumission entière, absolue, aux décrets paternels.

Avant de commenter ces divers points, si nous voulons comprendre ce qui se passe dans cette nuit terrible, rappelons une parole déjà ancienne de notre Évangile. Au début du ministère public du Sauveur, Luc racontant la tentation dans le désert terminait son récit par ces mots (IV, 13) : « Le diable se retira de lui pour un temps. » Et tout à l'heure Jésus va dire : « Voici votre heure et l'empire des ténèbres. » Sentant l'occasion décisive, Satan renouvelle ses assauts avec une autre tactique : « Là il faisait appel à l'amour de la jouissance; ici il s'adresse à la crainte de la douleur. » Son insuccès sera le même : « Là Jésus renonçait à régner sur nous sans Dieu; ici il va accepter de mourir pour nous avec Dieu (1). »

Quel était donc ce calice qui soulevait tant de répugnance chez le Sauveur? C'étaient d'abord les souffrances et les ignominies de la Passion maintenant prochaine; c'était l'angoisse de la mort. Oui, Jésus a frémi devant la douleur, et plus encore devant le trépas. Il n'a pas gardé la sérénité d'une âme impassible; et par là, il a été je ne dirai pas seulement plus humain, mais plus grand que les Stoïciens et que Socrate. Car enfin leur fameux cri : « Douleur, tu n'es point un mal », ou ils le

(1) Godet, page 482.

sentent ainsi, et alors où est leur mérite ? ou bien c'est un mensonge à l'adresse du public, et je ne sais rien de plus petit que ces attitudes de comédien en un tel moment. Nous tous qui n'aimons pas les pénibles et vilaines choses, nous, pauvres hommes ordinaires, qui avons horreur de souffrir et de mourir, nous qui connaissons les larmes amères et les angoisses d'un cœur qui s'affole, dans nos chagrins, dans nos épouvantes, dans nos heures troubles et sombres, contemplons Jésus la face contre terre au jardin des Oliviers, et ne craignons pas de dire avec lui : Père, tout vous est possible ; si vous vouliez éloigner de moi ce calice !

Mais il y a autre chose encore dans la coupe affreuse qui se présente aux lèvres du Sauveur : il y a nos péchés, les péchés du genre humain tout entier. « Nous avons tous erré comme des brebis, disait Isaïe dans ce chapitre LIII que Notre-Seigneur tout à l'heure s'appliquait à lui-même, chacun s'est égaré dans sa voie, et Dieu a mis en lui l'iniquité de nous tous. » Et saint Paul (II Cor. v, 21), avec plus d'énergie peut-être encore : « Celui qui n'a point connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous. » Jésus doit expier nos péchés, il doit satisfaire pour eux à son Père ; il faut donc qu'il les prenne sur lui, qu'il les accepte, tous, les plus hideux, les plus secrets, les plus lâches, depuis Caïn qui a tué son frère, depuis Judas qui le vend pour trente deniers, jusqu'à nos fautes à nous que personne ne connaît, jusqu'à la dernière abomination qui sera commise sur la terre. Comprend-on que son cœur se soulève, et que son âme hésite devant tant d'horreurs ? Mais ce n'est pas tout. La souffrance elle-même ne rachète pas les fautes ; une seule œuvre a une véritable valeur expiatoire, c'est la contrition, si du moins elle est égale à la malice du péché. Hélas ! combien la nôtre est insuffisante, je dis celle des meilleurs parmi les hommes ! Avons-nous jamais l'idée de la sainteté du Dieu que nous avons offensé, de sa majesté, de sa justice ? Jésus connaît cela ; il voit, il déplore l'énormité d'une seule transgression : et son cœur se brise, selon la force du mot contrition, et le repentir le submerge comme une mer

écumante qui envahit tout. Une dernière pensée ajoute enfin son amertume à toutes les autres : si encore le sacrifice ainsi accepté devait être efficace! si, après les péchés expiés par tant de douleurs, les pécheurs, si tous les pécheurs sans exception devaient profiter de la rédemption qui leur a été acquise! Mais Jésus s'est repenti et il est mort pour Caïn; il s'est repenti et il est mort pour Judas; combien d'autres, jusqu'à la fin du temps, pour lesquels il s'est repenti et il est mort, qui ne sauront pas, qui ne voudront pas en tirer parti, et qui seront damnés quand même! Ah! que cette coupe est atroce! Les souffrances, la mort, la contrition : et tout cela inutile! Mon Père, mon Père, encore une fois tout vous est possible : ne voudrez-vous pas que ce calice s'éloigne de moi?

Qu'allons-nous dire cependant? Dans le Christ Jésus, dans le Verbe incarné, il y a donc une volonté distincte de celle de son Père, du Dieu éternel? Oui, une telle volonté existe; l'âme humaine de notre Jésus est une âme complète, elle a les mêmes facultés que la nôtre, les mêmes puissances. A côté des décisions divines, elle peut vouloir des objets différents : « Pas ce que je veux », dit Marc; elle peut les vouloir autrement : « Pas comme je veux », dit Matthieu; et Luc écrit le mot décisif : « Que votre volonté se fasse, et non la mienne. » Mystère sans doute; mais c'est le mystère même de l'Incarnation, que l'Église a maintenu, sur ce point particulier, contre l'hérésie des Monothélites au septième siècle. Jésus n'a pas seulement la liberté humaine; il a nos appétits, avec leurs désirs et leurs révoltes, moins la concupiscence mauvaise qui est en nous un fruit du péché. Pour notre psychologie chrétienne, la douleur n'est pas *le* mal; elle est pourtant *un* mal, et la répugnance qu'elle soulève dans notre nature ne constitue pas en soi un désordre moral. Pauvres êtres sensibles et faibles, enfants de la race d'Adam, dont la chair frémit à l'approche de la souffrance, adorons notre Sauveur dans l'angoisse humiliante à laquelle il s'est soumis pour nous : il n'a pas seulement pris nos péchés, il n'en a pas seulement accepté la contrition : il s'est soumis aux affres que l'expiation nous inspire, jusqu'à quelle extré-

mité nous le dirons tout à l'heure. Mais en subissant ces dégoûts, il les a surmontés, et c'est ce que nous devons voir d'abord.

« Cependant que votre volonté soit faite, et non la mienne. » Voilà l'expression de la sainteté absolue. Je sens les répugnances qui grondent en moi; je sens mes nerfs qui résistent, et qui se raidissent contre la perspective qui m'attend; mon âme elle-même se glace d'épouvante et de dégoût : n'importe, la volonté de mon Père est ma règle, j'y soumets non seulement mes actions, mais ma prière et mes désirs. Méditons cet acquiescement ainsi donné; tâchons d'y façonner notre cœur; encore une fois la sainteté la plus parfaite ne va pas plus loin.

43. « Alors un ange lui apparut du ciel, pour le fortifier. » Le verbe grec ὤφθη « fut vu », suppose une apparition extérieure et objective. De même ἐνισχύων s'entend d'un soulagement physique, de forces corporelles rendues à quelqu'un; Hippocrate aussi l'emploie dans ce sens. Ne nous étonnons pas que le Verbe incarné puisse être fortifié par un ange; il est homme, je ne me lasserai pas de le redire, et comme tel « abaissé pour un peu de temps au-dessous des anges (Hebr. II, 9). Quelle gloire, quelle douceur pour cet esprit de lumière, de soutenir Jésus, au moment où les puissances des ténèbres réunissent tous leurs efforts afin de l'accabler!

44. La douleur intérieure devient telle que Jésus entre dans une véritable agonie; il prie avec d'autant plus d'insistance, et voici que des gouttes de sang sortent de son corps comme une véritable sueur, et découlent jusqu'à terre. L'exemple n'est pas unique, paraît-il; on a relevé ailleurs des traits du même genre (1). Il est rare cependant, et il suppose une émotion dont l'intensité n'est pas commune. Ainsi ce ne sont pas les hommes, c'est la volonté de Jésus qui a fait couler les premières gouttes de ce sang qui devait racheter le monde.

Ce verset, comme le précédent, sont particuliers à Luc. De plus un certain nombre de Mjj, dont le Vaticanus, ne les

(1) Lönarz et Langen cités par Schanz.

contiennent pas; d'autres les marquent d'un signe de doute. Cependant les critiques sont à peu près unanimes aujourd'hui pour les recevoir. On voit bien en effet la raison qui les a fait supprimer : le scandale causé par tant de faiblesse chez le Sauveur; on ne voit pas d'où ils seraient venus, en dehors d'une tradition certaine et authentique. Les plus défiants parmi les exégètes disent que si ces versets ne sont pas de Luc lui-même, en tout cas ils n'en ont pas moins de valeur. On me dispensera donc d'une discussion devenue inutile. Je ferai remarquer seulement avec Pascal (1) que « l'Église a eu autant de peine à montrer que Jésus-Christ était homme, contre ceux qui le niaient, qu'à montrer qu'il était Dieu; et les apparences étaient aussi grandes. »

45. La tristesse avait engourdi les Apôtres, qui dormaient malgré eux. Sur quoi Strauss demande comment ils ont pu savoir ce que disait et ce que faisait leur Maître. Comme s'ils ne pouvaient pas le voir et l'entendre avant de succomber au sommeil!

46. Jésus en les réveillant répète l'avis qu'il leur avait déjà donné avant son épreuve : « Veillez et priez, afin de ne point entrer en tentation. » La vigilance et la prière comme moyens indispensables de garder nos âmes, voilà pour nous la conclusion pratique de tout ce morceau.

Saint Paul fait allusion à cette scène, lorsqu'il dit (Hebr. v, 7-9) : « C'est lui qui, dans les jours de sa chair, ayant présenté avec de grands cris et avec larmes des prières et des supplications à celui qui pourrait le sauver de la mort, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, et qui, après avoir été élevé à la perfection, est devenu pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur d'un salut éternel. »

Nous avons vu chez notre Sauveur, je ne dirai pas les hésitations, il n'y en a pas trace, mais les luttes, les angoisses, les infirmités. C'est fini maintenant; il va désormais marcher d'un pas ferme, inébranlable, jusqu'à la mort.

(1) *Pensées*.

DEUXIÈME SECTION

LA PASSION

(XXII, 47-XXIII, 46)

47 *Comme il parlait encore, voici qu'une troupe de gens parut; celui*
qu'on appelait Judas, l'un des Douze, marchait en tête. Il s'approcha
de Jésus pour le baiser. 48 *Et Jésus lui dit : « Judas, tu livres le Fils*
de l'homme par un baiser! » 49 *Ceux qui étaient avec Jésus, voyant ce*
qui allait arriver, dirent : « Seigneur, si nous frappions de l'épée? »
50 *Et l'un d'eux frappa le serviteur du grand prêtre, et lui coupa*
l'oreille droite. 51 *Mais Jésus dit : « Laissez-les faire. » Et, ayant*
touché l'oreille de cet homme, il le guérit. 52 *Puis, s'adressant aux*
Princes des prêtres, aux officiers du temple et aux Anciens qui
étaient venus pour le prendre, il leur dit : « Vous êtes venus, comme
après un brigand, avec des épées et des bâtons. 53 *J'étais tous les jours*
avec vous dans le temple, et vous n'avez pas mis la main sur moi.
Mais voici votre heure et l'empire des ténèbres. »

47. A peine Jésus, sa prière faite, est-il revenu vers les Apôtres, le jardin est envahi par une troupe d'hommes armés, les gens du Sanhédrin, les gardes du temple. Saint Jean à deux reprises (XVIII, 3, 12) mentionne « la cohorte »; mais il désigne probablement la garde du temple qui obéissait au Sanhédrin : il n'était pas nécessaire de mobiliser toute une cohorte, une compagnie, pour arrêter un seul homme isolé pendant la nuit, outre qu'on ne voit pas pourquoi le gouverneur romain aurait mis ses soldats au service des Juifs. A la tête de la troupe marche un des Douze, Judas, qui va accomplir sa trahison.

48. Il va l'accomplir en donnant un baiser à celui qu'il veut livrer, c'est le signe convenu. Il y a là un comble d'horreur et de perversité qui confond l'imagination; et pourtant les trois synoptiques sont unanimes à signaler le fait. Dès le début, la

Passion du Sauveur devait trancher avec tout ce qu'on a jamais vu parmi les hommes. Jésus, qui ne se plaindra de rien, ni des soufflets, ni des crachats, ni des fouets, ni de la croix, Jésus ne peut s'empêcher d'en gémir; et quelle plainte! « Judas, c'est par un baiser que tu trahis le Fils de l'homme? » Que ceux-là y pensent, qui ont jamais fait dans leur vie une communion sacrilège : Mon ami, leur disait le Sauveur, c'est dans cet acte d'amour que tu veux me livrer et me trahir!

49-51. Les disciples se souviennent du dialogue des glaives qu'ils ont si mal compris. Un d'entre eux, selon les premiers Évangiles, Pierre, dira Jean plus tard lorsque la révélation du nom sera devenue sans danger, tire son épée et coupe l'oreille du serviteur du grand prêtre, de Malchus d'après Jean. Mais Jésus ne veut pas être défendu de cette façon; il retient ses disciples (1), il touche l'oreille de cet homme, et le guérit. Son dernier miracle, et incontestable, malgré l'opposition des rationalistes : car autrement, comment n'aurait-on pas reproché cette violence au Sauveur durant son procès? Comment ne l'aurait-on pas mis en présence de sa victime?

52-53. D'un mot Notre-Seigneur fait ressortir la violence illégale qui caractérise son arrestation : « Vous me poursuivez comme un brigand, cependant j'étais avec vous tous les jours dans le temple; pourquoi ne m'avez-vous pas saisi alors? » On s'est étonné que des membres du Sanhédrin fussent présents; mais l'arrestation de Jésus était-elle donc pour eux de médiocre importance? D'un autre côté se sentaient-ils assez sûrs de Judas pour abandonner l'affaire entre ses mains? « Voici votre heure, ajoute le Sauveur, et la puissance des ténèbres », non par une allusion à la nuit, qui devait être très claire, mais en songeant à l'enfer déchaîné contre lui.

54 *S'étant saisis de lui, ils l'emmenèrent à la maison du grand prêtre.*

(1) L'expression grecque ἐᾶτε ἕως τούτου, traduite ici par : « Laissez-les faire, » est assez obscure. La traduction lui donne son sens le plus naturel.

D'après saint Jean, ils le garottèrent, et le conduisirent, ainsi chargé de liens, d'abord chez Anne, l'ancien grand-prêtre, le beau-père de Caïphe qui occupait le suprême pontificat. J'ai déjà parlé d'Anne plusieurs fois, et de l'influence prépondérante que, malgré sa déposition par les Romains, il avait conservée dans la hiérarchie. Il voulut sans doute être le premier à interroger le prisonnier; ou peut-être, au milieu de la nuit, Caïphe n'était pas préparé pour le recevoir. Les auteurs les plus compétents pensent que les maisons d'Anne et de Caïphe se touchaient, séparées seulement par une cour. C'est dans cette cour que les événements suivants vont se passer, je veux dire le triple reniement de saint Pierre.

Ce reniement, chacun des quatre Évangiles l'a raconté. Nous en avons donc quatre récits, et je veux les mettre ensemble sous les yeux du lecteur. Je suis obligé pour cela de supprimer dans Mathieu, dans Marc et dans Jean quelques versets intermédiaires. Luc seul rapporte sans interruption les faits relatifs au Prince des Apôtres. Chaque écrivain est maître de l'ordre à suivre dans sa narration; mais, outre que le plan de Luc me paraît plus méthodique, c'est lui que je commente, je dois donc plier les autres à son arrangement. Comme dans les tableaux précédents, j'emprunte la traduction de Reuss (1), excepté pour saint Jean.

SAINT MATTHIEU	SAINT MARC	SAINT LUC	SAINT JEAN
Mais Pierre le suivait de loin, jusqu'à la cour du grand prêtre, et étant entré dans l'intérieur, il s'assit parmi les domestiques pour voir l'issue.	Et Pierre le suivit de loin, jusque dans l'intérieur de la cour du grand prêtre, et il était assis parmi les domestiques se chauffant à la flamme.	Mais Pierre suivait de loin, 55 et comme ils allumèrent un feu au milieu de la cour et qu'ils s'assirent autour, Pierre s'assit au milieu d'eux.	Cependant Simon Pierre suivait Jésus avec l'autre disciple. Ce disciple, étant connu du grand prêtre, entra avec Jésus dans la cour du grand prêtre, tandis que Pierre était resté près de la porte, en dehors. L'autre disciple, qui était connu du grand prêtre, sortit donc, parla à la portière et fit en-

(1) Page 659.

SAINT MATTHIEU	SAINT MARC	SAINT LUC	SAINT JEAN
Et une servante s'approcha de lui en disant: « Toi aussi tu étais avec Jésus le Galiléen. » Mais il le nia devant tous en disant : « Je ne sais ce que tu dis. »	Une des servantes du grand prêtre survint, et voyant Pierre qui se chauffait, elle le regarda et dit : « Toi aussi tu étais avec ce Nazaréen Jésus. » Mais il le nia en disant : « Je ne sais ni ne comprends ce que tu dis. »	56 Et une servante l'ayant vu assis près de la flamme, fixa sur lui son regard et dit : « Celui-là aussi était avec lui. » 57 Mais il le renia en disant : « Femme, je ne le connais pas. »	trer Pierre. Cette servante, qui gardait la porte, dit à Pierre : « Toi aussi, n'es-tu pas des disciples de cet homme ? » Il dit : « Je n'en suis point. » Les serviteurs et les gardes étaient rangés autour d'un brasier, parce qu'il faisait froid, et ils se chauffaient; Pierre se tenait avec eux, et se chauffait. Ils lui dirent : « Toi aussi n'es-tu pas de ses disciples? » Il le nia, et dit : « Je n'en suis point. «
Mais comme il sortait vers la porte, une autre l'aperçut, et dit à ceux qui étaient là : « Celui-là était aussi avec Jésus le Nazaréen. » Et il le nia de nouveau en jurant : « Je ne connais pas cet homme. »	Et il s'en alla dehors dans le vestibule, et un coq chanta. Et la servante le voyant, se mit à dire aux assistants : « Celui-là en est. » Mais il le nia de nouveau.	58 Et quelque temps après, un autre l'ayant aperçu dit : « Toi aussi, tu en es. » Mais Pierre dit : « Camarade, je n'en suis pas. »	
Mais peu après, les assistants s'approchèrent et dirent à Pierre : « Certainement toi aussi tu en es, car ton langage te fait connaître. » Alors il se mit à proférer des imprécations et à jurer : « Je ne connais pas cet homme. » Et aussitôt un coq chanta.	Et peu après, les assistants dirent de nouveau à Pierre : « Certainement tu en es, car tu es Galiléen. » Mais il se mit à faire des imprécations et à jurer : « Je ne connais pas l'homme dont vous parlez. » Et pour la deuxième fois, un coq chanta.	59 Et après un intervalle d'environ une heure, un autre affirmait le fait en disant : « Assurément celui-là était aussi avec lui, car c'est un Galiléen. » Mais Pierre dit : « Camarade, je ne sais ce que tu dis. » En ce moment, comme il parlait encore, un coq chanta. 60 Et le Seigneur se retourna et regarda Pierre.	Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : « Ne t'ai-je pas vu avec lui dans le jardin ? » Pierre le nia de nouveau; et aussitôt un coq chanta.
Et Pierre se souvint de la parole de Jésus, qui avait dit : « Avant qu'un coq ne chante, tu me renieras trois fois. » Et il s'en alla dehors, et pleura amèrement.	Et Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : « Avant qu'un coq ne chante deux fois, tu me renieras trois fois. » Et il se mit à pleurer.	61 Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, comme il lui avait dit : « Avant qu'un coq ne chante aujourd'hui, tu me renieras trois fois. » 62 Et Pierre s'en alla dehors et pleura amèrement.	

On me pardonnera d'avoir donné encore un exemple des concordances entre nos Evangiles. Ici comme partout, les récits s'accordent pour le fond et varient dans les détails. Ce ne sont plus les orthodoxes qui, pour les concilier, imaginent des dou-

blets; la parole de Notre-Seigneur : « Tu me renieras trois fois », était trop formelle pour le leur permettre. Mais par un renversement piquant, c'est Strauss et Paulus qui insistent pour distinguer les dénégations de saint Pierre; Strauss en a compté jusqu'à huit. Je dirai plutôt avec Reuss (1) : « On voit combien peu il faut être exigeant à l'égard des circonstances accessoires, des paroles prononcées, des indications de temps, de lieux, de personnes. Le fond de l'histoire subsiste avec toutes ces différences. » Seulement je supplie le lecteur de vouloir bien se rappeler cette règle de critique; nous aurons encore à en faire usage.

L'exemple de Pierre est une terrible leçon, toujours vivante, pour ceux qui se confient en eux-mêmes. Il aimait son Maître; il parlait sincèrement lorsque tout à l'heure il se déclarait prêt pour la prison et pour la mort. Cependant il n'est pas besoin de Pilate ni du grand conseil pour faire évanouir ce beau courage; un mot d'une pauvre fille a suffi. Du moins, si l'Apôtre est faible, il n'est point pervers. Après son troisième reniement, au moment où chante le coq, Jésus passe dans la cour, allant sans doute d'Anne chez Caïphe, ou inversement; le Sauveur se retourne, regarde Pierre, dit saint Luc qui, seul, nous a conservé ce détail. Il n'en fallut pas davantage : sous ce regard, le coupable rentra en lui-même, se souvint, se ressaisit; « il s'en alla dehors, et pleura amèrement ». Nous ne le retrouverons plus jusqu'à la Résurrection.

Ne le nions pas, cette histoire est toujours vraie. Elle a été, elle sera peut-être encore la nôtre. Heureuses les âmes qui, dans leurs égarements, peuvent sentir et savent comprendre les regards que le Sauveur laisse tomber sur elles; regards de plainte, de tristesse, plus que de reproche, regards d'amour plutôt que de colère. Judas aussi a été regardé, mais il s'est endurci. Pierre pleure au contraire; et Jésus pardonne à ses larmes si complètement qu'il va lui apparaître un des premiers, lorsqu'il sortira glorieux du tombeau.

(1) Page 663.

63 *Ceux qui tenaient Jésus se moquaient de lui et le frappaient.*
64 *Ils lui bandèrent les yeux, et, le frappant au visage, ils l'interrogeaient, disant : « Devine qui t'a frappé. »* 65 *Et ils proféraient contre lui beaucoup d'autres injures.*

Voilà en deux mots comment s'est passée la nuit pour le Sauveur : il a servi de jouet à cette canaille, dirai-je après Bossuet. Cependant au verset 64 les mots « le frappant au visage » manquent dans les meilleurs Mjj et ne paraissent pas authentiques; mais le sens reste le même. En revanche, les autres évangélistes nous donnent un atroce détail que Luc a omis : les crachats sur la figure. Peut-être l'a-t-il indiqué par les « autres injures » dont il parle, sans avoir le courage de le mentionner plus clairement. Il ne devait pas y avoir un supplice ou un affront que notre Sauveur ne fût condamné à subir.

66 *Dès qu'il fut jour, les Anciens du peuple, les Princes des prêtres et les Scribes s'assemblèrent, et firent amener Jésus devant eux. Ils dirent : « Si tu es le Christ, dis-le-nous. »* 67 *Il leur répondit : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas;* 68 *et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas* [*et vous ne me relâcherez pas*]. 69 *Désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. »* 70 *Alors ils dirent tous : « Vous êtes le Fils de Dieu? » Il leur répondit : « Vous le dites, je le suis. »* 71 *Et ils dirent : « Qu'avons-nous encore besoin de témoignage? Nous l'avons nous-même entendu de sa bouche. »*

66. A la pointe du jour, le Sanhédrin s'assemble au complet. Comme je l'ai dit dans l'Introduction (1), il comptait soixante-dix membres : les Princes des prêtres, anciens grands prêtres ou membres des familles où se recrutait le souverain pontificat; les Scribes, ou docteurs de la Loi; les Anciens, qui représentaient l'élément civil. Jésus avait été traduit devant eux dès son arrestation; Luc n'en a rien dit, mais les autres évangélistes le racontent. Notre Evangile lui-même le suppose par

(1) Page 86.

les mauvais traitements rapportés dans la péricope précédente et par le ton de la réponse du Sauveur. Seulement un jugement rendu pendant la nuit ne pouvait pas être légal. Il fallut donc tenir une séance de jour, et là sans doute l'unanimité ne fut plus aussi complète : Joseph d'Arimathie et ses amis refusèrent de condamner le Sauveur.

67-69. A cette séance du matin, on voulait surtout faire vite. On s'abstient donc des discussions et des témoignages dans lesquels on s'était embarrassé la nuit précédente, et on pose de suite à Jésus la question capitale : « Si tu es le Christ, dis-le-nous. » Autorisé par la partialité évidente de ses juges, Notre-Seigneur refuse d'abord de répondre. La phrase de mon texte : « Et vous ne me relâcherez pas », n'est probablement pas authentique. Cependant le tribunal qui l'interroge est un tribunal régulier, représentant légitime de la Loi ancienne; il lui doit donc une affirmation explicite de sa nature et de sa mission, et il déclare que « désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu ». Ainsi dans cette occasion solennelle, au risque de sa vie, Jésus n'a pas hésité à proclamer sa nature divine. Comment accepter ensuite la thèse des rationalistes, Renan, par exemple, et Havet, qui déclarent que lui-même ne se croyait pas Dieu et ne s'est jamais donné pour tel?

70. Les Juifs du Sanhédrin ne s'y méprirent pas : « Tu es donc le Fils de Dieu? » demandent-ils. Et Jésus répond : « Vous-mêmes dites que je le suis. » Cette réponse est plus formelle encore dans Marc (XIV, 62) : « Je le suis, » mais le sens est le même. Cette locution : « Vous le dites, » est dans le langage rabbinique une formule qui implique l'approbation de tout ce qui vient d'être dit par l'interlocuteur.

71. Du reste l'exclamation des sanhédrites supprime toute incertitude : « Qu'avons-nous encore besoin de témoignage? Nous l'avons nous-mêmes entendu de sa bouche. » Et sans protester, sans s'expliquer davantage, car il reconnaît avoir été bien compris, Jésus se laisse condamner de blasphème. Seulement le Sanhédrin n'avait plus le pouvoir d'infliger la peine de

mort; il leur faut aller devant Pilate, et produire une accusation à laquelle le procurateur romain serait plus sensible.

Avant d'aborder cette nouvelle phase de la Passion, arrêtons-nous sur les qualifications qui viennent d'être données à Jésus. Il y en a trois. La première est proposée par les sanhédrites: « Si tu es *le Christ*, dis-le-nous. » La deuxième vient de Jésus lui-même: « Désormais *le Fils de l'homme* sera assis à la droite de la puissance de Dieu. » Enfin la troisième est une question des sanhédrites: « Es-tu donc *le Fils de Dieu?* » Comme je l'ai déjà remarqué, Jésus n'est plus ici devant la foule indiscrète, ni en présence de Pharisiens sans mandat; il est interrogé par le tribunal de son peuple, siégeant régulièrement. Il accepte donc les trois titres qui lui sont donnés; il se reconnaît le Christ, il se proclame le Fils de l'homme, il s'avoue le Fils de Dieu. Dans ces trois noms, nous allons trouver le résumé de tout ce que la foi chrétienne nous apprend à son égard.

1° Le mot Christ, Χριστός, est la traduction grecque de l'hébreu Messiah. Il signifie l'oint, celui qui a reçu l'onction. Il est employé dans l'Ancien Testament pour désigner quelquefois les prêtres, et plus souvent les rois. Cependant, déjà dans les Psaumes, et surtout dans la célèbre prophétie des soixante-dix semaines de Daniel (IX, 25 et 26), il indique le futur sauveur d'Israël. A partir de cette époque, le sens proprement messianique que nous lui donnons aujourd'hui est devenu le sens universellement accepté. On en a la preuve dans les Psaumes de Salomon (XVII et XVIII), apocryphe palestinien du premier siècle avant notre ère, dans la littérature rabbinique un peu postérieure, et surtout dans le langage des Juifs rapporté par nos Évangiles. J'ai déjà exposé ci-dessus (1) l'idée qu'on se faisait du Messie attendu, je n'y reviens pas.

Cependant, à cause des rêves tout charnels que les Juifs ses contemporains associaient à la doctrine prophétique du Christ, Jésus n'aimait pas se donner publiquement ce titre. Quand Pierre, poussé par ses questions, le proclame « le Christ de

(1) Introduction, page 93 et page 403.

Dieu », Notre Seigneur aussitôt « leur enjoint d'un ton sévère de ne le dire à personne » (1). Peut-être trouvera-t-on qu'ici même sa réponse au Sanhédrin manque de netteté; mais elle était beaucoup plus claire pour les Juifs que pour nous. Une des principales conceptions du Messie le représentait en effet comme le juge des vivants et des morts. Or Jésus, dans sa réponse, s'attribue formellement cette mission, et en termes plus clairs encore dans Marc (XIV, 62) et dans Mathieu (XXVI, 64). Ainsi il s'est reconnu officiellement pour le Christ, le Messie annoncé par les Écritures, prédit par les prophètes, attendu par tout le peuple, l'Oint, le Prêtre-Roi qui devait être la rédemption et le salut d'Israël.

2° J'ai expliqué plus haut (2) l'origine et le sens de l'expression « le Fils de l'homme, ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου ». Dans les dernières années du siècle qui vient de finir, une vive discussion s'est élevée à ce sujet en Allemagne et en Angleterre. On a soutenu que dans la langue araméenne parlée par Notre-Seigneur, ce terme ne pouvait pas avoir de sens, ou du moins qu'il n'en avait qu'un, celui d' « un homme » tout simplement, les premiers mots « le fils de » ayant perdu leur force par l'usage. Mais d'autres orientalistes ont répondu, avec raison il me semble, qu'il y avait plusieurs dialectes araméens à l'époque de Notre-Seigneur (le juif, le galiléen, le syriaque); que nous connaissons ces dialectes seulement par des écrits postérieurs de plus d'un siècle à l'époque où vivait Jésus, durée plus que suffisante pour modifier la valeur d'un terme; que, même dans ces idiomes plus récents, à côté de l'expression vague (barnâshâ) qui signifiait en effet alors plutôt « un homme », il y en a une autre plus précise (b'reh d'nâshâ) que Notre-Seigneur peut fort bien avoir employée; enfin qu'un terme répété quatre-vingts fois au moins par les évangélistes (soixante-neuf fois dans les synoptiques, onze ou douze fois dans Jean), toujours sur

(1) Ci-dessus IX, 21, page 277.

(2) Page 215. Il est bien remarquable que jamais personne ne donne ce titre à Jésus, sinon Jésus lui-même. Dans toute l'Écriture, il n'y a qu'une exception, saint Étienne mourant (Act. VII, 55).

les lèvres de Jésus lui-même, ne peut pas être dénué de sens, ni inventé par eux; qu'on le trouve également dans d'autres écrits de la même époque, par exemple dans les Similitudes d'Enoch (1), que si c'était une création de la langue ecclésiastique primitive, on aurait plutôt attribué au Sauveur un titre faisant mieux ressortir sa divinité. Aussi après une discussion qui a duré dé à plus de vingt ans et qui n'est pas close (2), la plupart des critiques, même rationalistes, admettent-ils aujourd'hui l'emploi de ce terme par Jésus, dans le sens précis que lui donnent nos langues modernes (3).

Cette désignation plaisait au Seigneur pour plusieurs raisons. Elle affirmait sa nature humaine, qu'il avait prise par amour, et qu'il chérissait avec une tendresse si profonde; elle contentait son humilité, en même temps qu'elle le posait comme le représentant, idéal et typique, si je peux le dire, de la postérité d'Adam; elle montrait enfin et elle voilait à la fois son caractère messianique. Se présenter comme le « Fils de l'homme », c'était tout ensemble, dans les idées du temps, dire à quelques-uns: je suis le Messie, et le cacher à la foule. Quiconque a lu mon commentaire comprendra combien les deux choses étaient également indispensables.

Dans deux circonstances surtout, Jésus a employé ce terme: quand il parle de sa Passion, et quand il s'annonce comme le futur juge des vivants et des morts. Ses motifs sont évidents: s'il a souffert, s'il est mort et ressuscité, c'est au nom et comme

(1) XLVI, LXII, LXIX.

(2) On la trouvera parfaitement résumée dans un article de M. Driver, Dictionnaire de Hastings, v° *Son of man*, t. IV, page 580 et suivantes.

(3) Que Jésus ait parlé grec au moins quelquefois, comme le pense M. Sanday (Dictionnaire de Hastings, IV, page 583 a), cela ne semble certainement pas impossible. On comprenait et on parlait le grec dans tout l'Orient, même à Jérusalem; les preuves abondent à ce sujet, par exemple l'histoire des étendards romains que j'ai rapportée dans l'Introduction (page 92) d'après Josèphe, ou la satisfaction étonnée des Juifs lorsque saint Paul s'adresse à eux « dans la langue hébraïque » (Act. XXII, 2), c'est-à-dire en araméen. Mais il est bien douteux que Notre-Seigneur ait employé le grec en conversant avec ses disciples; et cette hypothèse est tout à fait inutile ici.

représentant de la famille humaine tout entière ; de même c'est comme homme qu'il viendra prononcer la sentence finale, respectant le principe de droit naturel, et divin par conséquent, que tout accusé doit être jugé par ses pairs.

Pas plus que les apôtres ni les contemporains, l'Église n'appelle jamais le Sauveur : « Fils de l'homme ». Elle lui donne un autre titre qui revient au même, avec un sentiment plus doux et plus tendre : « Jésus, fils de Marie », implore-t-elle dans sa liturgie, d'après notre Luc encore. Il me semble entendre dans ce nom un écho de la sombre plainte de Job (XIV, 1 et 2) : « L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rassasié d'inquiétudes. Comme la fleur, il germe et il sèche ; il fuit comme l'ombre et ne s'arrête jamais. » Plainte sombre en effet, pourtant si vraie ! Et vraie de Jésus, « l'homme de douleurs et qui connaît l'infirmité (Is. LIII, 3) », comme elle l'est de nous tous ; mais par là même, gage et fondement de nos plus fermes espérances. « Nous n'avons pas un pontife, dira l'Epitre aux Hébreux (IV, 15), qui ne puisse pas compatir à nos faiblesses ; au contraire, puisqu'il a été comme nous tenté en toutes choses, sans le péché. » Que peuvent attendre ceux qui n'y croient pas ? Quelles illusions faut-il qu'ils se fassent sur la vie, s'ils peuvent s'en déclarer satisfaits !

3° La question des sanhédrites : « Tu es donc le Fils de Dieu ? » paraît bien étrange. Rien dans ce qui précède ne l'a préparée. On a parlé du Messie, du Fils de l'homme ; pourquoi lui demander tout à coup s'il est le Fils de Dieu ? Cependant la même question, avec la même brusquerie, quoique dans un ordre différent, se retrouve dans les autres synoptiques. Nous avons là une preuve très forte en faveur des discours attribués au Sauveur par saint Jean. D'après le quatrième Évangile, Jésus avait parlé plusieurs fois de sa divinité, et il en avait parlé précisément à Jérusalem. Les sanhédrites connaissaient donc son enseignement sur ce point. Dès lors la marche de leur interrogatoire est facile à comprendre. Ils demandent d'abord : Es-tu le Messie ? Oui, dit Jésus, mais il n'y a pas encore là le blasphème qui mérite la mort ; et aussitôt, poussant leur pointe :

Tu es donc le Fils de Dieu? L'accusé le reconnaît; il n'en faut pas davantage, il est digne de mort.

Nous cependant, comment devons-nous entendre ce titre, « le Fils de Dieu, ὁ υἱὸς τοῦ θεοῦ? » A l'inverse du « Fils de l'homme ». Jésus se le donne très rarement à lui-même, tandis que le Nouveau Testament le répète de lui presque à toutes les pages. Seulement, dit-on, cette qualification ne signifie rien, ou du moins rien de particulier au fils de Marie. Lui-même ne nous a-t-il pas appris, en cent occasions différentes, à appeler Dieu notre père, à le considérer comme tel, sans désigner par là autre chose qu'un amour réciproque, et un effort vers la ressemblance avec notre Créateur? Si nous sommes tous les enfants de Dieu, lui, plus parfait que nous, l'est davantage encore, sans que ce nom pourtant comporte rien de tel qu'une identité de nature. Jésus est Fils de Dieu, comme tous les saints l'ont été; mais il n'est pas Dieu, et lui-même aurait considéré comme un blasphème qu'on lui attribuât cette opinion. Telle était en général l'interprétation des critiques rationalistes au siècle dernier.

Elle est abandonnée aujourd'hui; et en effet elle n'est guère soutenable. Sans doute la littérature apostolique n'affirme pas la Trinité divine avec la netteté que le progrès des siècles devait amener au concile de Nicée. Jamais cependant Jésus ne présente notre filiation divine comme identique, ni même comme vraiment semblable à la sienne. Le Sanhédrin lui-même l'a compris ainsi: autrement, où aurait été le blasphème? En outre grammaticalement le sens général devait exclure l'article; il aurait fallu demander: « Es-tu donc *un* fils de Dieu? » et non pas *le* fils. Ainsi nous pouvons, nous devons tous devenir enfants de Dieu: lui l'est; nous sommes *des* fils du Père céleste; lui est *le* Fils, unique, incomparable. Toutes choses lui ont été données par son Père, sans réserve ni restriction quelconque. Seul enfin il connaît véritablement le Père, et le révèle à qui il lui plaît. Dans tout ceci, je laisse de côté l'Évangile de saint Jean, je n'emploie que mon saint Luc; si ce n'est pas notre dogme chrétien de la génération éternelle du Verbe, à coup sûr c'en est au moins le fondement.

Ainsi Jésus est le Christ, le Messie; donc l'héritier des promesses de l'ancienne Alliance, l'objet du vieux Testament, le sauveur et le véritable roi d'Israël. Comme Fils de l'homme, il entre en rapports avec toute l'humanité, il la représente et il la rachète, en attendant qu'il la juge. Enfin son titre de Fils de Dieu nous transporte dans les splendeurs de l'éternité, et nous le montre, là, égal à son Père, engendré par lui avant la création du monde. Qu'on me pardonne cette théologie; elle n'était pas inutile avant de reprendre la suite de la Passion.

XXIII. [1] *Toute l'assemblée s'étant levée, ils menèrent Jésus devant Pilate.* [2] *Et ils se mirent à l'accuser, en disant :* « *Nous avons trouvé cet homme qui poussait notre nation à la révolte, et défendait de payer le tribut à César, se disant lui-même Christ* (et) *roi.* » [3] *Pilate l'interrogea, disant :* « *Es-tu le roi des Juifs?* » *Jésus lui répondit :* « *Tu le dis.* » [4] *Pilate dit aux Princes des prêtres et au peuple :* « *Je ne trouve rien de criminel en cet homme.* » [5] *Mais redoublant leurs instances, ils dirent :* « *Il soulève le peuple, répandant sa doctrine dans toute la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé, jusqu'ici.* »

1. Les sanhédrites en masse accompagnent Jésus chez le gouverneur, afin de donner par leur présence plus de poids à l'accusation (1). Il n'est pas question encore de la foule; c'était le matin, et elle ne se rassembla que peu à peu.

2. Nous allons assister au procès le plus étonnant qui ait été jugé parmi les hommes. Les accusateurs mentent sciemment; le juge s'en aperçoit et constate l'innocence du prévenu; quant à l'accusé, il se tait, il laisse sans réponse les calomnies de ses

(1) Les commentateurs se sont demandé à quel endroit Pilate les reçut. Question d'autant plus difficile que le gouverneur avait, paraît-il, à Jérusalem deux demeures entre lesquelles il choisissait: la tour Antonia, à l'angle nord-ouest du temple, et le palais d'Hérode dans la ville. Mais comment répondre, puisque les évangélistes ne nous en disent rien? Et du reste, qu'on me pardonne de le répéter encore, que nous importe? Une fois pour toutes, c'est l'Évangile que je commente, non les légendes, qui peuvent avoir néanmoins leur part de vérité; là où l'Évangile est muet, on ne sera pas surpris que je me taise aussi.

ennemis. Cependant la fureur des accusateurs redouble sans cesse; le juge faiblit à chaque instant; et la victime, comme une brebis sans défense, se laisse mener au supplice (Is. LIII, 7).

Il n'est pas difficile d'indiquer les raisons de cette triple conduite. Jésus exécute les prophéties; il se soumet à son Père; il accomplit l'œuvre librement acceptée de notre rédemption. Le peuple juif tourne contre Jésus la rage de ses espérances trompées; personne ne veut plus avoir été de ses partisans; la foule subit en outre sa psychologie naturelle, hier comme aujourd'hui, en vertu de laquelle les sentiments s'exaspèrent chez elle de plus en plus: une fois lancés dans la voie de la cruauté, ils réclameront toujours de nouveaux outrages et de nouvelles tortures. Quant à Pilate, c'est un homme froid et de bon sens, mais c'est aussi une conscience sans fermeté, d'autant plus qu'il se souvient d'avoir mécontenté ses administrés à plusieurs reprises, et l'empereur n'aime pas les plaintes qui lui arrivent des provinces; il fera donc ses efforts pour se débarrasser de cet ennuyeux procès, mais avant tout « pas d'affaires! » Et il condamnera l'innocent, dont il voit parfaitement l'innocence, pour s'éviter un embarras et sauver sa carrière. A côté de ces agents visibles, n'oublions pas enfin les invisibles; la « puissance des ténèbres » joue sa suprême partie et donne son suprême effort pour anéantir en un instant l'œuvre inaugurée par le prophète de Nazareth.

Tout cela se devine dans les récits que nous avons de la Passion. Il faut les combiner ensemble pour arriver à une impression complète et claire. Je ne ferai pas ce travail, qui ne rentre pas dans mon cadre; le lecteur devra l'essayer lui-même. Luc, que je commente, a ajouté quelques détails du plus grand prix; mais en général il se borne à résumer les faits, et je n'ai qu'à le suivre.

Faut-il ajouter qu'après dix-neuf siècles cette histoire n'a rien perdu pour nous de sa puissance ni de ses enseignements? Chaque année on prêche la Passion dans nos églises; aucune curiosité ne s'y attache, les chrétiens en connaissent d'avance les moindres péripéties; cependant ils viennent en foule pour

l'entendre. Mais j'ai vu quelque chose de plus démonstratif encore. En 1891, j'assistais à la représentation de la Passion à Oberammergau, en Bavière; presque dès le début, vers neuf heures du matin, la pluie commença à tomber, et la plus grande partie du public, dans une salle à moitié découverte alors, recevait l'eau du ciel; on essaya bien de s'abriter sous des parapluies, mais ce rideau imprévu gênait les spectateurs placés derrière : ils réclamèrent, et il fallut renoncer à toute protection. Eh bien, pas un seul de ces malheureux inondés n'eut la pensée de quitter sa place ; jusqu'à quatre heures de l'après-midi, ils restèrent là immobiles sous les torrents d'eau qui les pénétraient. Tous pourtant n'étaient pas des croyants, ils en donnaient parfois la preuve. Mais tel était sur eux l'attrait de ce spectacle, qu'ils préféraient se mouiller, et voir jusqu'au bout. N'ai-je pas raison de dire que c'est là un drame incomparable, vraiment unique dans l'histoire de notre humanité?

Les Juifs présentent trois accusations contre le Sauveur : il pousse le peuple à la révolte, il défend de payer le tribut à César, il se dit roi. Trois mensonges incontestables. En revanche, pas un mot du crime de blasphème, pour lequel eux-mêmes venaient de le condamner; mais un tel reproche serait resté sans influence sur le gouverneur.

3-4. Pilate ne retient que le dernier chef, et voyant Jésus dans l'accoutrement où on le lui présente, il lui demande avec plus de surprise que de colère : « Toi, tu es le roi des Juifs? » La question est bien rapportée dans les mêmes termes chez les quatre évangélistes; la réponse de Notre-Seigneur, le « Tu le dis » affirmatif, est identique aussi dans les synoptiques : saint Jean y ajoute, sur la nature de cette royauté toute spirituelle, des explications à la suite desquelles le Romain se dit de Jésus : C'est un enthousiaste à moitié fou ; et nous comprenons sa déclaration faite non plus seulement aux sanhédrites, mais au peuple qui commençait à se rassembler : « Je ne trouve rien de criminel en cet homme. »

5. Le procès aurait dû s'arrêter là. Mais les Juifs insistent : « Il soulève le peuple dans toute la Judée », et ces mots viennent

confirmer l'Évangile de saint Jean, qui seul nous raconte le ministère de Notre-Seigneur dans cette province; « depuis la Galilée, où il a commencé, jusqu'ici » : allusion évidente à l'entrée triomphale du jour des Rameaux.

[6]Quand Pilate entendit nommer la Galilée, il demanda si cet homme était galiléen; [7]et ayant appris qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui se trouvait aussi à Jérusalem en ces jours-là. [8]Hérode eut une grande joie de voir Jésus; car depuis longtemps il en avait le désir, parce qu'il avait entendu parler de lui, et il espérait lui voir opérer quelque prodige. [9]Il lui adressa beaucoup de questions, mais Jésus ne lui répondit rien. [10]Or, les Princes des prêtres et les Scribes se trouvaient là, l'accusant avec opiniâtreté. [11]Mais Hérode, avec sa garde, le traita avec mépris, et après s'être moqué de lui et l'avoir revêtu d'une robe blanche, il le renvoya à Pilate. [12]Le jour même, Hérode et Pilate devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient auparavant.

Cet épisode est particulier à Luc; mais personne, que je sache, n'en a contesté la valeur historique.

6-7. Jésus devait être traîné devant toutes les juridictions : d'abord Anne, puis Caïphe avec ses amis du Sanhédrin, puis le Sanhédrin tout entier, puis Pilate, puis Hérode, et tout à l'heure de nouveau Pilate. Quels motifs inspirèrent le procurateur romain ? Voulut-il se procurer auprès d'Hérode un supplément d'informations ? ou faire au souverain juif une politesse qui ne lui coûtait rien ? ou simplement se débarrasser d'un procès qui l'ennuyait ? Peut-être y eut-il un peu de tout cela ; nous ne le saurons jamais avec certitude.

8-9. La conduite du Sauveur devant Hérode est bien remarquable. On attendait beaucoup de lui, il aurait pu se sauver en donnant quelque satisfaction à l'inoffensive curiosité du tétrarque: il ne dit rien, il ne fit rien, il préféra se laisser moquer comme un fou, disons le mot, comme un imbécile.

Même quand il s'agit de ses intérêts les plus chers, Jésus ne parle pas à tout le monde. Il nous l'a dit plus haut (x, 21) : sa

révélation n'est point pour les savants ni pour les habiles, elle est réservée aux petits. Il n'a besoin de personne; c'est nous qui avons besoin de lui, et avant toute chose nous devons le sentir. Ne l'interrogez donc pas, vous, les habiles de ce siècle, ne pressez pas les questions, pour faire montre de votre savoir, ou pour lui faire étaler le sien; il n'a pas pour vous de réponse. Votre curiosité vous semble légitime, excusable à coup sûr, comme un simple divertissement de l'esprit; au fond elle est inspirée par l'orgueil, par la vanité tout au moins, elle a sa racine dans cette concupiscence des yeux que signalait l'apôtre saint Jean (I Joan. II, 16); Jésus est venu en ce monde pour la combattre, il ne dira pas une parole pour la contenter. Ainsi a-t-il fait avec Hérode, quand il y allait de sa vie: ainsi fera-t-il jusqu'à la fin des temps avec les questionneurs superbes et indiscrets.

Hérode ne voulait pas seulement l'entendre s'expliquer, « il espérait lui voir opérer quelque prodige ». Et l'Évangile, dans cette circonstance, n'en raconte point. Belle occasion pourtant, avouons-le, pour une éclatante manifestation de puissance. Belle occasion surtout pour la légende, si elle a vraiment inspiré l'Évangile, pour placer ici quelque fait extraordinaire, quelque merveille inouïe, qui aurait fortifié à jamais la foi des croyants. Devant Hérode et sa cour, un miracle, une guérison: quel triomphe! Comment l'imagination populaire a-t-elle pu s'en abstenir? Elle s'en est abstenue pourtant: « Jésus ne lui répondit rien. » Ne dites pas que la suite des événements le rendait impossible; que si le Sauveur avait opéré le prodige attendu, il ne pouvait manquer d'être relâché, et qu'alors le crucifiement n'aurait pu avoir lieu. Est-ce que les ennemis de Jésus n'ont pas été témoins de ses miracles, de la résurrection de Lazare par exemple? Est-ce que leur haine, au lieu de diminuer, n'en a pas été accrue? La légende ne pouvait-elle pas supposer la même chose pour Hérode? Non, les miracles du Sauveur n'ont jamais été des actes de puissance, de purs tours de force, comme le demandait le tétrarque; jamais Notre-Seigneur n'a voulu faire montre de son pouvoir, fût-ce pour

sauver sa vie. La légende même ici l'a compris (1), elle a laissé à l'Évangile sa naïve vérité; et ce caractère, mieux que toutes les critiques de détail, nous garantit la sincérité incomparable des prodiges que nos récits sacrés attribuent au Sauveur.

10-12. Cependant, devant Hérode, les ennemis de Jésus l'accusaient avec violence; ainsi font-ils toujours devant les puissances de ce monde, puissances politiques, intellectuelles, ou sociales. Mais ni pour se justifier, ni pour éblouir Hérode, Jésus ne voulut sortir de son silence. « Et Hérode alors, avec sa soldatesque, le méprisa » comme un sot, on se moqua de lui, on jeta sur ses épaules une robe éclatante, et au milieu des éclats de rire et des dérisions, on « le renvoya à Pilate ». Rendons grâce à Dieu : cette insulte de nos jours est devenue rare. Ne pas croire au Christ Jésus, nous n'en avons que trop d'exemples; mais le railler, le bafouer, les hommes d'esprit eux-mêmes ne l'osent plus. Car après tout, Hérode est mort; et devant la postérité, entre lui et sa victime, lequel est resté le plus grand?

Saint Luc a noté que « le jour même, Hérode et Pilate devinrent amis ». Je ne veux pas que mon commentaire tourne au pamphlet : pourtant, cet accord entre les intellectuels et les politiques dans une commune haine contre le Christ, n'en avons-nous pas des exemples dans notre histoire?

[13] *Pilate, ayant assemblé les Princes des prêtres, les Anciens et le peuple,* [14] *leur dit :* « *Vous m'avez amené cet homme comme excitant le peuple à la révolte; je l'ai interrogé devant vous, et je n'ai trouvé en lui aucun des crimes dont vous l'accusez;* [15] *ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyés à lui. Ainsi cet homme n'a rien fait qui mérite la mort.* [16] *Je le relâcherai donc après l'avoir fait châtier.* »

13. A mesure que la matinée s'avançait, et qu'on promenait Jésus à travers la ville, le peuple devenait plus nombreux.

(1) Les apocryphes relatifs à la Passion, comme l'Évangile de Nicodème, ne racontent aucun miracle de Jésus chez Hérode.

Pilate comptait sans doute trouver chez eux moins de jalousie contre le Nazaréen; mais les sanhédrites avaient travaillé la foule, et avaient réussi à lui communiquer leur fureur.

14-15. Ce malheureux Pilate semble plaider plutôt que prononcer une sentence. Qu'il soit convaincu de l'innocence de Jésus, cela est hors de doute; seulement il la fait valoir comme un avocat, au lieu de l'affirmer comme un juge. Nous allons voir à quelles extrémités ses lâches concessions l'entraîneront peu à peu.

Au verset 15, au lieu de « car je vous ai renvoyés à lui, » la plupart des Mjj portent : « Car il l'a renvoyé à nous », qui donne un sens, il me semble, plus naturel.

16. « Je le relâcherai donc, après l'avoir fait châtier. » Voilà comment les âmes honnêtes et chrétiennes tombent par degrés dans les pires fautes. On en aurait horreur d'abord; Pilate aussi repousse l'idée de livrer Jésus au bourreau. Mais il imagine un de ces compromis qui doivent tout concilier, et qui en réalité perdent tout. Non, il n'y a pas de faiblesse légitime, ni de concession possible, quand la passion est excitée; accorder quelque chose alors, c'est abandonner tout. Au lieu de dire : Je vais châtier l'innocent, afin de donner quelque satisfaction à ses ennemis déchaînés, et je le relâcherai ensuite, Pilate n'avait qu'un langage à tenir, le seul conforme à sa conscience : Il n'est pas coupable, donc je lui rends sa liberté, et je n'écouterai aucune réclamation. Mais c'est la fermeté des saints. Demandons-la au moins, si nous ne l'avons pas.

[17] *Pilate était obligé, à chaque fête* (de Pâque), *de leur accorder la délivrance d'un prisonnier.* [18] *Mais la foule tout entière s'écria : Fais mourir celui-ci, et relâche-nous Barabbas :* » [19] *lequel avait été mis en prison à cause d'une sédition qui avait eu lieu dans la ville, et d'un meurtre.* [20] *Pilate, qui désirait relâcher Jésus, les harangua de nouveau;* [21] *mais ils répondirent par ce cri : « Crucifie-le! crucifie-le! »* [22] *Pour la troisième fois, Pilate leur dit : « Qu'a-t-il donc fait de mal? Je n'ai rien trouvé en lui qui mérite la mort. Ainsi je le ferai châtier et le renverrai. »* [23] *Mais ils insistèrent, demandant à*

grands cris qu'il fût crucifié, et leurs clameurs [et celles des grands prêtres] l'emportèrent; [24] *Pilate prononça que ce qu'ils demandaient serait exécuté.* [25] *Il relâcha, comme ils le réclamaient, celui qui avait été mis en prison pour sédition et pour meurtre, et il livra Jésus à leur volonté.*

L'épisode de Barabbas, ce parallèle honteux, est rapporté dans nos quatre Évangiles. Avec des détails différents, bien entendu; mais je ne songe plus à faire ressortir ces divergences.

17. Notre texte dit que Pilate était obligé, à Pâque, de délivrer un prisonnier. Ce verset manque dans un certain nombre de Mjj, et des meilleurs, comme le Vaticanus; dans d'autres, on le trouve inséré à des places différentes. Aussi les critiques modernes en général le rejettent, et l'enchaînement du récit s'arrange d'autant mieux. Ajoutons enfin qu'on ne saurait dire en vertu de quoi le gouverneur romain « était obligé » d'accorder à Pâque la délivrance d'un prisonnier; saint Jean paraît s'exprimer plus correctement lorsqu'il fait dire à Pilate (XVIII, 39) : « C'est la coutume que je vous accorde à la fête de Pâque la délivrance d'un prisonnier. » Une coutume à laquelle les procurateurs se conformaient volontiers en compensation de l'abandon du *jus gladii*, ceci est tout à fait dans les habitudes de l'administration romaine.

18-19. Pilate avait renvoyé Jésus. Aussitôt la foule s'écrie : « Enlevez celui-ci, et relâchez-nous Barabbas, » un voleur et un meurtrier. On a disserté sur le véritable nom de cet homme, Barabbas paraissant n'être qu'un surnom. Quelques Mnn de Matthieu l'appellent Jésus, comme le Sauveur; Origène paraît avoir connu cette tradition, et ne la combat point. Cependant aucun des Mjj ni des anciennes versions n'y fait allusion dans aucun des quatre Évangiles, et on comprend difficilement pourquoi nos écrivains auraient omis un détail aussi significatif. Aujourd'hui, après quelque hésitation, la plupart des critiques s'accordent à rejeter cette appellation.

Voilà donc notre Sauveur mis en comparaison avec un scé-

lérat, et la foule préfère Barabbas. Sur quoi un pieux auteur remarquait que Jésus ne protesta pas. Au contraire, ce lui fut une grande joie dans les amertumes de sa Passion : il y avait donc au moins l'un d'entre nous dont il procurait la délivrance!

20-21. Pour la première fois, la foule pousse le cri terrible : « Crucifie-le! crucifie-le! » Jusqu'ici il n'avait été question que d'une mort quelconque. Maintenant le supplice est désigné, et les hurlements sauvages de la populace en délire vont redoubler jusqu'à ce qu'ils aient triomphé.

22-24. Pilate cependant ne cède pas d'abord. Pour la troisième fois (voir les vers. 4 et 14), il essaie d'apaiser la foule, de transiger en consentant à la flagellation, et n'obtient rien.

Lecteur qui vous fatiguez de cette scène, qui vous irriteriez volontiers de la stupide fureur des Juifs et des lâches transactions de Pilate, comme aussi peut-être du silence prolongé de Jésus, faut-il vous rappeler le sens profond et l'application morale de ce prodigieux récit? Barabbas, c'est le péché avec ses attraits séduisants et sa laideur réelle; la foule, ce sont nos passions, dont la fureur s'accroît toujours, si nous ne savons pas leur résister dès l'abord; le juge, c'est notre volonté, qui au lieu de repousser leurs assauts, s'effraie de l'énergie nécessaire, cherche à satisfaire l'un et l'autre, et s'enfonce de plus en plus dans ses pitoyables conciliations. Relisez l'Évangile avec cette pensée, et dites si jusque dans les détails cette histoire ne se vérifie pas chaque jour. Cependant Jésus se tait dans cette âme; il regarde, et il attend; heureux s'il ne va pas une fois encore être la victime, et se voir crucifié dans un cœur qu'il avait racheté!

25. « Il relâcha celui qui avait été mis en prison pour sédition et pour meurtre »; Luc a eu horreur de le nommer une fois de plus. » « Et il livra Jésus à leur volonté. » Je n'ai jamais pu lire ce dernier mot sans attendrissement. A la volonté de qui, grand Dieu? De ses pires ennemis. Et lui se laissa faire. Hélas! n'est-il pas livré tous les jours à notre volonté aussi? Et quel emploi faisons-nous de lui?

Les autres évangélistes sont ici beaucoup plus complets. Luc par exemple ne dit rien de la flagellation, racontée avec tant d'affreux détails par Jean; ni du lavement des mains, que nous a rapporté Matthieu. Du reste, quoique je ne fasse pas un récit de la Passion, mais un simple commentaire de Luc, le lecteur me saura gré sans doute de lui proposer un arrangement méthodique des événements qui se sont succédé dans cette matinée. Je prends ce tableau dans Van Oosterzee (1). On pourrait en imaginer d'autres; mais celui-ci me semble raisonnable.

1° La production de Jésus devant Pilate, avec la première accusation. 2° Premier interrogatoire, en public d'abord, puis en particulier. 3° Première déclaration d'innocence, qui amène de nouvelles accusations. 4° L'envoi à Hérode. 5° Sentence de Pilate, où l'on voit son hésitation. 6° Le choix proposé entre Jésus et Barabbas. 7° La femme de Pilate l'informe de son rêve; pendant ce temps, les sanhédrites travaillent la foule. 8° On préfère Barabbas. 9° La flagellation. 10° L'*Ecce Homo*. 11° Nouveaux efforts de Pilate pour sauver Jésus. 12° Le lavement des mains. 13° La sentence pour le crucifiement.

D'après Jean (XIX, 14), il était midi lorsque la sentence définitive fut prononcée. D'après Marc (XV, 25), il était neuf heures du matin lorsque Jésus fut crucifié. On a essayé divers systèmes de conciliation; mais ici, comme pour le jour de la Passion, l'heure indiquée par Jean semble seule possible, étant donné la multiplicité des événements accomplis dans la matinée. Il est probable que par cette expression : « Lorsqu'on crucifia Jésus », Marc indique le commencement de son supplice, c'est-à-dire la flagellation; et comme Jean dit : « environ midi », il pouvait être un peu plus tôt.

26 *Comme ils l'emmenaient, ils prirent un nommé Simon de Cyrène, qui revenait des champs, et ils le chargèrent de la croix, pour qu'il la portât derrière Jésus.*

(1) Traduction anglaise, II, p. 362 et 363.

Ce détail, commun aux trois synoptiques, donne absolument raison à saint Jean, quand il affirme que c'était la veille de Pâque. Simon n'aurait pu « revenir des champs » le jour de la fête, où tout travail était scrupuleusement interdit. Cependant Jean lui-même n'a pas mentionné le fait. C'est que toute intention de controverse est étrangère à nos évangélistes ; ils racontent ce qu'ils savent, comme ils le savent, rien de plus. Marc nous dit que Simon était le père d'Alexandre et de Rufus, un disciple chrétien établi à Rome (Rom. xvi, 13) au moment où lui-même écrivait son Évangile.

Voilà donc Jésus sur la voie douloureuse. Le trajet jusqu'au Calvaire demandait une demi-heure à peine. La croix était un tronc d'arbre, en chêne ou en pin, d'une hauteur de $2^{m}50$ environ, avec une traverse à laquelle on clouait les mains. On clouait aussi les pieds. Sur la poutre verticale, on adaptait d'ordinaire une sorte de siège pour supporter le poids du corps, qui autrement aurait bientôt fendu et arraché les mains. Le condamné portait lui-même sa croix jusqu'au lieu du supplice, en dehors de la ville, sur le bord d'un chemin. Mais habituellement il n'emportait ainsi que la traverse horizontale, les gibets verticaux restaient en place. Peut-être ce jour-là, comme il y avait trois crucifiés, fallut-il traîner tous les bois ; ceci joint à l'affaiblissement du Sauveur, expliquerait l'intervention de Simon. On fixait d'abord la traverse ; puis au moyen de cordes, on élevait le corps, et on clouait les mains et les pieds. Tous ces renseignements nous sont donnés par des auteurs païens, Cicéron, Plaute, Plutarque, aussi bien que par Josèphe et par le Talmud.

Ils nous disent aussi que ce supplice était non moins infamant que douloureux. On le réservait aux esclaves et aux malfaiteurs insignes. « Les crucifiés, dit Godet (1), vivaient ordinairement une douzaine d'heures, quelquefois même jusqu'au second et au troisième jour. La fièvre, qui se déclarait bientôt, amenait une soif ardente. L'inflammation croissante des plaies

(1) Page 524.

du dos, des mains et des pieds, la congestion du sang à la tête, aux poumons et au cœur, le gonflement de toutes les veines, une oppression inexprimable, des douleurs de tête atroces, la rigidité des membres causée par la position forcée du corps : tout se réunissait pour faire de ce suppplice, selon l'expression de Cicéron (1), *crudelissimum teterrimumque supplicium.* » On a maintenant une idée de ce qui attendait le Sauveur.

[27] *Jésus était suivi d'une grande foule de peuple, et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui.* [28] *Il se tourna vers elles, et dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants;* [29] *car voici que des jours viennent où l'on dira : Heureuses les stériles,* (heureux) *le sein qui n'a point enfanté et les mamelles qui n'ont point allaité!* [30] *Alors ils diront aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous.* [31] *Car, si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec? »*

Péricope spéciale à Luc. J'ai déjà fait remarquer plusieurs fois que son Évangile est le livre des femmes. Il a été le seul à nous raconter le témoignage de sympathie qu'elles ont apporté à Jésus sur la voie douloureuse. A ce moment terrible, où étaient les Apôtres? Où étaient tous ceux que le Sauveur avait guéris, ou consolés, ou instruits? Seules, des femmes lui présentaient leur pitié et leurs larmes. On a noté que dans tout l'Évangile il ne s'en rencontre pas une qui ait été hostile à Notre-Seigneur. Et à travers les siècles, leur sympathie lui est demeurée fidèle.

28-31. Aussi Jésus n'hésite-t-il pas à rompre pour elles le divin silence qu'il gardait depuis son arrestation. Devant les Juifs, ou devant Pilate, comme à la croix, nous avons bien de lui quelques paroles, mais toujours courtes, prononcées comme à regret. Dans cette unique occasion, il a donné à sa pensée le développement d'un petit discours. Et quel discours! Il s'oublie

(1) *In Verr.*, v, 64.

lui-même, pour pleurer à son tour sur le châtiment dont la colère de Dieu frappera le peuple ingrat et perfide, sur la désolation des mères lorsque ce jour terrible arrivera. Il cite une phrase du prophète Osée (x, 8), quand les hommes diront aux montagnes de tomber sur eux, pour les soustraire à la fureur divine; et il ajoute un mot qui appelle nos plus sérieuses réflexions : « Si on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on du bois sec? » Si Dieu s'acharne de la sorte contre son Fils unique et sans tache, quel traitement ne réserve-t-il pas au pécheur endurci et impénitent, au jour où cette âme coupable va tomber entre ses mains? Cette parole est dite pour nous; refuserons-nous de la comprendre?

C'est ici qu'on place la rencontre de Jésus avec sa sainte mère, rencontre qui dut avoir lieu quelque part, puisque Marie était à la croix (Rom. xvi, 13); et aussi l'épisode de cette femme, Bérénice ou Véronique, qui reçut sur un voile l'empreinte de la face du Sauveur. Mais l'Évangile n'en parle pas. Ces deux épisodes, dont le premier est incontestable, sont, avec les chutes successives de Jésus, tout ce que l'imagination populaire a su ajouter à la sobre narration de l'Évangile (1). Je veux bien que la sainteté auguste de la situation ait retenu la légende; mais d'un autre côté aucun sujet n'a jamais été contemplé, médité avec une piété aussi ardente, aussi vive, je dirais presque aussi acharnée, que la Passion. Comment donc n'a-t-on pas su trouver d'autres traits, des miracles surtout? Il y a là, pour l'explication rationaliste de la vie du Sauveur, une difficulté qui me paraît insoluble. J'oubliais le Juif errant; mais est-ce la peine d'en parler?

[32] *Les soldats conduisaient en même temps deux malfaiteurs, qui devaient être mis à mort avec Jésus.*

Une prophétie d'Isaïe (xv, 28), rapportée précisément à ce

(1) Je ne parle pas de compositions telles que la *Douloureuse Passion* de Catherine Emmerich, par exemple. La piété des fidèles s'édifie de ces ouvrages; mais elle les place résolument et absolument en dehors de la foi

sujet par saint Marc (LIII, 12), avait annoncé que le Messie « serait mis au rang des malfaiteurs ». Aucun affront, comme aucune souffrance, ne devait lui être épargné. Du reste Jésus ne repousse pas cette assimilation honteuse : n'est-il pas lui-même chargé des péchés de tous les hommes ?

[33] *Lorsqu'ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, ils le crucifièrent, ainsi que les deux malfaiteurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche.* [34] *Jésus dit : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ils se partagèrent ensuite ses vêtements, en les tirant au sort.* [35] *Le peuple se tenait là, et regardait. Les membres du grand conseil [aussi bien que le peuple] le raillaient, en disant : « Il en a sauvé d'autres; qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. »* [36] *Les soldats aussi se moquaient de lui; s'approchant et lui présentant du vinaigre,* [37] *ils disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même. »* [38] *Il y avait aussi au-dessus de sa tête une inscription [en grec, en latin et en hébreu], portant : « Celui-ci est le roi des Juifs. »*

33. Le nom « Calvaire » est l'équivalent de l'hébreu « Golgotha », que Luc a traduit plus exactement par le grec « Κρανίον, crâne », sans doute à cause de la forme du rocher. Saint Jérôme réfutait déjà (1) la légende séduisante d'après laquelle ce nom serait venu du fait que Noé aurait enterré là, avant le déluge, les ossements d'Adam.

« Ils le crucifièrent », dit Luc tout uniment; les trois autres récits parlent de même. Pas un mot lyrique, ni descriptif. Nos Évangiles ignorent décidément toute littérature. C'est au moins une garantie de leur sincérité. J'ai déjà donné plus haut (2) quelques détails sur ce supplice. C'est à notre méditation surtout de contempler Jésus ainsi dressé sur la terre au milieu de deux scélérats.

34. La prière du Sauveur : « Père, pardonnez-leur, car ils ne

(1) *Com. in Matt.*
(2) Page 524.

savent ce qu'ils font », manque dans quelques Mjj importants, par exemple dans le Vaticanus. Mais on la trouve dans la plupart, dans les anciennes versions, et chez les Pères du deuxième siècle. Aussi presque tous les critiques la reçoivent-ils aujourd'hui dans le texte.

C'est la première des sept paroles si célèbres que Jésus prononça sur le Calvaire. Après celle-ci on place communément : 2° Luc infr. 43, au bon larron ; 3° Joan. XIX, 26, à Marie ; 4° Mat. XXVII, 46, « Éli, etc. » ; 5° Joan. 28, « J'ai soif » ; 6° Joan. 30, « Tout est consommé ; 7° infr. 56, « Père, je remets mon âme, etc. » Ainsi trois de ces paroles viennent de Luc, dont deux sont des cris de miséricorde ; trois viennent de Jean ; une seule, des deux premiers synoptiques.

« Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » La première parole de Jésus, au moment où on l'attache à la croix, est une parole d'indulgence et de miséricorde. Il prie pour ses bourreaux ; ce n'est pas assez, il leur cherche lui-même une excuse. Croirait-on qu'il s'est trouvé des commentateurs pour restreindre la portée de sa prière aux Juifs qui l'ont fait condamner, ou même aux quatre soldats qui étaient en train de le clouer sur l'instrument de son supplice? Jésus n'est-il donc pas mort pour tous les hommes? N'est-ce pas pour tous les pécheurs, quels qu'ils soient, qu'il a répandu son sang? Peut-il n'avoir pas prié pour tous? Mais, dit-on, il ajoute : « Car ils ne savent ce qu'ils font. » Hé ! n'est-ce pas vrai de tous les pécheurs? Parmi ceux qui se laissent entraîner au mal, combien y en a-t-il qui pensent que vraiment « ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu, et le livrent à l'ignominie » (Hebr. VI, 6)? Notre-Seigneur voit notre ignorance, il la fait valoir auprès de son Père, comme un argument pour obtenir notre pardon. Rappelons plutôt les enseignements de l'apôtre saint Jean (I Joan. II, 1, 2) : « Mes petits enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez point. Et si quelqu'un a péché, nous avons comme avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste. Il est lui-même victime de propitiation pour nos péchés, non seulement pour les nôtres, mais pour ceux du monde entier. »

« Ils se partagèrent ensuite ses vêtements, en les tirant au sort. » C'était, dans la loi romaine, le bénéfice des exécuteurs de la sentence. Ils accomplissaient ainsi une prophétie du psaume XXI : « Ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe. »

35-37. D'après le texte authentique, les insulteurs du Christ auraient été surtout les sanhédrites, auxquels se joignaient les passants. Le peuple regardait, et laissait faire. « Il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même, criait-on, s'il est le Christ de Dieu, l'élu. » Jésus semblait en effet n'avoir plus aucune puissance; on le raillait, les soldats bientôt s'unissant à la foule, on se moquait de lui; toute sa force en apparence l'avait abandonné. Cependant « Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde (II Cor. v, 19) »; et ainsi celui qui paraissait incapable de tout salut, devenait au même moment la rédemption et la vie de l'univers.

38. Comme les autres évangélistes, Luc mentionne l'inscription mise au-dessus de la tête du Sauveur. Les mots « en grec, en latin et en hébreu », ne sont pas authentiques ici, c'est une interpolation venant de saint Jean. Les quatre textes qui nous sont donnés de l'inscription, identiques au fond, ne le sont pas pour les mots. On a essayé de les concilier, en disant que Marc reproduisait le texte latin, Luc le grec, Jean l'hébreu; et Matthieu alors? Pourquoi ne pas reconnaître que l'exactitude verbale n'est jamais une préoccupation de nos évangélistes? Puisque le sens est le même chez tous, qu'importent les mots?

39 *L'un des malfaiteurs pendus à la croix l'injuriait, disant :*
« N'es-tu pas le Christ? Sauve-toi toi-même et sauve-nous. » 40 *Mais*
l'autre le reprenait, en disant : « Ne crains-tu pas Dieu, toi qui es
condamné au même supplice? 41 *Pour nous, c'est justice, car nous re-*
cevons ce qu'ont mérité nos crimes; mais lui, il n'a rien fait de mal. »
42 *Et il dit à Jésus : « Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous*
serez entré dans votre royaume. » 43 *Jésus lui répondit : « Je te le dis*
en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

Cette histoire est spéciale à Luc, l'évangéliste, je ne me lasserai pas de le redire, de la miséricorde et du pardon. Elle ne laisse pas d'embarrasser les partisans de l'harmonie quand même; car Matthieu (verset 37) et Marc (verset 26) écrivent sans distinguer : « Et les brigands crucifiés avec lui l'insultaient aussi. » Après tout ce que j'ai dit tant de fois sur l'indépendance des Évangiles, on ne sera plus surpris que Luc ait connu un détail ignoré de ses prédécesseurs.

Cet épisode choque encore d'autres exégètes. Wright par exemple, dans son excellente édition de Luc, écrit dans une note que « aux yeux de la critique historique le récit du bon larron n'est pas au-dessus de tout soupçon, et qu'on ne saurait réclamer pour lui le même degré de certitude que pour les autres incidents du crucifiement. « Il ajoute pourtant que ce fait « possède une grande probabilité intrinsèque »; et comme il n'apporte aucune raison, pas même un commencement de raison, en faveur de son doute, nous sommes bien en droit de n'en pas tenir compte. Mais que de difficultés pour accepter la miséricordieuse indulgence du Sauveur !

Voici donc un criminel, un scélérat, arrivé avec ses péchés à la dernière heure de sa vie; et Jésus lui dit « en vérité », avec serment : « Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis », non pas au ciel sans doute, qui ne devait être ouvert même à l'humanité du Christ qu'à l'Ascension, mais pas en purgatoire non plus; non, là où je serai moi-même, dans l'endroit où les âmes justes attendent avec une pleine sécurité le bonheur qui leur est promis. Reconnaissons du reste dans les paroles du malfaiteur deux caractères qui justifient le pardon qu'il reçoit. Il y a d'abord un aveu de ses fautes : « Pour nous le châtiment est justice, car nous subissons ce qu'ont mérité nos crimes. » Ensuite il y a un acte de foi et d'espérance dont on ne saurait exagérer la valeur : « Pour lui, il n'a rien fait de mal. Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez entré dans votre royaume. » Jésus est là, pendu à ses côtés, mourant du même supplice, accablé des mêmes douleurs, en tout semblable à ses compagnons d'infortune, raillé même par la foule, impuissant

à se défendre; et ce scélérat proclame son innocence, il parle de son royaume, il lui demande un souvenir comme à quelqu'un qui peut tout. On a cherché à expliquer l'origine de pareils sentiments dans cette âme. Peut-être le spectacle des souffrances de Jésus, sa patience, sa résignation surhumaine; peut-être son unique parole au Calvaire : « Père, pardonnez-leur », avaient touché ce cœur endurci jusque-là. Surtout la grâce de Dieu faisait son œuvre, et donnait au Sauveur dans le bon larron les prémices de tous ceux qu'il devait racheter. Sur quoi je dirai avec un saint Père : *Unus est, ne desperes,* il y en eut un, pour nous montrer que nous ne devons jamais désespérer; « *unus est, ne præsumas* », il n'y en eut qu'un, pour nous empêcher de nous perdre par une présomption exagérée. Jésus peut sauver tout le monde, même les plus criminels, même à leur dernier soupir, et il le fait parfois; mais il ne veut pas que nous y comptions, et c'est par une vie sainte que nous devons nous préparer une sainte mort.

44 *Il était environ la sixième heure, quand des ténèbres couvrirent*
toute la terre jusqu'à la neuvième heure. 45 *Le soleil s'obscurcit, et le*
voile du temple se déchira par le milieu. 46 *Et Jésus s'écria d'une voix*
forte : « Père, je remets mon esprit entre vos mains. » En disant ces
mots, il expira.

44. De midi à trois heures, tant que Jésus fut vivant sur sa croix, « toute la terre », c'est-à-dire Jérusalem et la région avoisinante, fut couverte de ténèbres. A quelle cause attribuer cette obscurité? A une cause naturelle, ou miraculeuse? L'explication qui paraîtrait la plus simple serait de supposer une éclipse; le texte grec semble l'indiquer, en disant dans la leçon la plus répandue : τοῦ ἡλίου ἐκλείποντος; bien plus, Origène rapporte (1) qu'au témoignage de Phlégon, un chroniqueur affranchi de l'empereur Adrien qui mourut en 138, il y eut vers cette époque un tremblement de terre, et la nuit se fit en plein midi

(1) Cont. Celse, II, 33, 59.

au point qu'on voyait les étoiles. Eusèbe a cité la phrase de Phlégon, qui place cette éclipse extraordinaire à la 202e olympiade, ou selon la version arménienne d'Eusèbe à la 4e année de la 203e, de toutes manières dans les environs de l'an 30 de notre ère. Mais à Pâque, la lune était pleine, en opposition par conséquent avec le soleil; une éclipse à ce moment-là n'aurait pu arriver qu'en vertu d'un miracle tout à fait prodigieux et par trop invraisemblable. Phlégon a pu connaître le fait des ténèbres, et se tromper sur la cause. On a essayé d'autres interprétations : des nuages plus ou moins épais, de nature diverse, comme on en a observé en plusieurs lieux, à différentes époques. Toutes ces explications au fond reculent seulement la difficulté sans la résoudre; des nuages, soit; mais pourquoi précisément dans cette région, et à cette heure-là? Les trois synoptiques racontent le fait, sans commentaire selon leur habitude, sans indiquer, même d'un mot, qu'ils lui attribuent un caractère miraculeux.

45. « Le voile du temple se déchira par le milieu »; aussitôt après la mort de Jésus, selon les autres évangélistes. Il s'agit du voile qui séparait la partie la plus intime du temple, le Saint des saints, du Saint qui le précédait. Seul, le grand-prêtre, une fois par an, soulevait ce voile et pénétrait dans l'intérieur. Et voici que le rideau se déchire; tout le monde peut voir, tout le monde peut entrer, non seulement tous les descendants d'Abraham, les enfants d'Israël, mais les Gentils, les païens, tous les membres de la famille humaine, quels qu'ils soient. Plus de sanctuaire inaccessible; plus d'alliance réservée à quelques-uns; « il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare, ni Scythe, ni esclave, ni libre; mais tout en tous, le Christ (Coloss. III, 11). » Aussi l'histoire de l'humanité se distingue-t-elle vraiment en deux périodes : avant la Croix, et après la Croix. Qu'on le veuille ou non, c'est un fait; là se trouve l'événement capital, décisif, dans la vie du genre humain.

46. Matthieu et Marc disent simplement que « Jésus poussa un grand cri »; seul, Luc nous a conservé cette dernière parole :

« Père, je remets mon esprit entre vos mains », avec soumission, avec confiance, avec amour. « En disant ces mots, il expira. »

Je copie dans Wright (1) les listes suivantes :

Allusions au fait de la mort de Jésus : I Thess. II, 15; IV, 14; I Cor. VIII, 11; Rom. VIII, 34; XIV, 9; Apoc. I, 18; II, 8; I Petr. IV, 1; Act. I, 3; III, 15; XVII, 3.

Allusions à la croix : I Cor. I, 17, 23; II, 2, 8; II Cor. XIII, 4; Gal. II, 20; III, 1, 13; V, 11; VI, 12; Phil. II, 8; III, 18; Col. I, 20; II, 14; Eph. II, 16; Héb. XII, 2; I Pet. II, 24; Act. II, 36; IV, 10; V, 30, X, 39; XIII, 29; Apoc. XI, 8.

Allusions à la vertu de la mort de Notre-Seigneur : I Thess. V, 10; I Cor. I, 30; XV, 3; II Cor. V, 14, 18; Gal. I, 4; II, 20; III, 13; Rom. III, 24; IV, 25; V, 10, 19; VIII, 32; XIV, 15; Col. I, 14; II, 20; Éph. I. 7; II, 16; V, 2, 25; I Tim. I, 15; Tit. II, 14; Héb. I, 3; II, 9, 14; IX, 26; X, 12; Apoc. I, 5; V, 9, 12; XIII, 8; I Petr. I, 2, 18; II, 21; III, 18; Act. VIII, 32; XX, 28.

TROISIÈME SECTION

APRÈS LA MORT DE JÉSUS

XXIII, 47-56

47 *Le centurion, voyant ce qui était arrivé, glorifia Dieu et dit :* « *Certainement cet homme-là était juste.* » 48 *Et toute la multitude de ceux qui assistaient à ce spectacle, après avoir vu toutes ces choses, s'en retournèrent en se frappant la poitrine.* 49 *Mais tous ceux de la connaissance de Jésus, et les femmes qui l'avaient suivi de Galilée, se tenaient là, à distance, regardant ce qui se passait.*

A peine Jésus est-il mort, la réaction commence aussitôt en sa faveur. Luc nous dit en un mot les sentiments de trois

(1) Page 210.

classes de personnes au Calvaire : les Romains, la multitude, les amis de Jésus. Aux yeux des Romains, représentés par leur centurion, gens habitués à voir mourir, la conduite de Jésus montre évidemment tout autre chose qu'un scélérat. La foule, comme il arrive d'ordinaire, change de dispositions aussitôt que le dernier soupir du Sauveur a satisfait sa colère. Aux uns comme aux autres, du reste, les prodiges accomplis à cette même heure apportaient un sérieux avertissement. Tous se retirent peu à peu et il ne reste sur le rocher avec quelques femmes, que les amis de Jésus effrayés encore, n'osant approcher, mais retenus là par leur amour. Sans doute il y avait quelques-uns des Apôtres; parmi les femmes, les autres évangélistes nous apprennent la présence de Marie-Madeleine, de Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joseph, et de Salomé, mère des fils de Zébédée, venues de Galilée avec le Maître, et qui l'avaient rejoint sur la voie douloureuse. Sa mère y était-elle? Il semble que non, puisqu'un instant auparavant, saint Jean « l'avait prise chez lui (Joan. XIX, 27) »; cependant ce texte n'est pas absolument décisif.

50 *Il y avait un membre du grand conseil, nommé Joseph, homme*
bon et juste, 51 *qui n'avait donné son assentiment ni au dessein des*
autres, ni à leurs actes. Il était d'Arimathie, ville de Judée, et atten-
dait, lui aussi, le royaume de Dieu. 52 *Cet homme alla trouver Pilate,*
et lui demanda le corps de Jésus. 53 *Il le descendit* (de la croix), *l'en-*
veloppa d'un linceul, et le déposa dans un sépulcre taillé (dans le roc),
où personne n'avait encore été mis. 54 *C'était le jour de la Préparation,*
et le sabbat allait commencer. 55 *Les femmes qui étaient venues de la*
Galilée avec Jésus, ayant accompagné (Joseph), *virent le sépulcre et la*
manière dont le corps de Jésus y avait été déposé. 56 *Et s'en étant re-*
tournées, elles préparèrent des aromates et des parfums; et le jour du
sabbat, elles demeurèrent en repos, selon la Loi.

Jésus n'est pas seulement mort, il a été enseveli, et nos quatre Évangiles nous racontent comment. Quelques rationalistes ont imaginé que son décès n'avait été qu'apparent, une

simple léthargie, dont on l'aurait fait revenir ensuite; personne ne soutient plus ce roman bizarre aujourd'hui. En revanche, notre Évangile donne sans y penser des détails qui ont leur importance au point de vue de la Résurrection : le linceul, le sépulcre « où personne n'avait encore été mis », l'attention des femmes à regarder « comment le corps de Jésus a été déposé ».

Pilate dut accorder sans difficulté la permission de sépulture que demandait Joseph d'Arimathie. La loi romaine (1) dit en effet : « *Corpora eorum qui capite damnantur, cognatis ipsorum non sunt deneganda.* » Puisque nous ne retrouverons plus Pilate, je dirai ici que quelques années plus tard, Vitellius, légat de Syrie, l'envoya à Rome pour répondre aux plaintes adressées contre lui. Ensuite la légende se substitue à l'histoire, tantôt pour le faire mourir dans le désespoir et le suicide, tantôt au contraire pour raconter sa conversion et même sa sainteté : l'église cophte célèbre sa fête et celle de sa femme le 25 juin.

Laissons les saintes amies du Sauveur passer dans le repos la douloureuse journée du sabbat. Quelles angoisses, quelles tristesses, après les terribles émotions du vendredi! Elles n'attendent rien, elles n'espèrent rien; mais l'amour vit toujours dans leur cœur, avec le souvenir des bienfaits passés. Jésus aussi dort tranquille dans son tombeau; tous les bruits sont tombés, toutes les colères se sont éteintes; lui du reste ne les sentirait plus. Adorons-le dans cette suprême humiliation de sa sépulture; un mourant, même accablé, comme il l'était sur la croix, peut lutter encore : un mort, un enseveli ne résiste plus. C'est le jour du sabbat qu'il repose ainsi; et c'est le jour du sabbat qu'à l'origine, après la création de l'univers, Dieu s'est reposé de toutes les créations qu'il avait faites. Le monde ancien est enseveli avec le Sauveur dans ce sépulcre; un monde nouveau va en sortir avec lui, rajeuni, vivant, plein d'espérances, le royaume de Dieu qui a conquis la terre depuis vingt siècles, et qui n'a pas dit son dernier mot.

(1) Citée par V. Oosterzee, page 401.

SEPTIÈME PARTIE

LA RÉSURRECTION ET L'ASCENSION

XXIV

Pour un homme quel qu'il fût, excepté Jésus de Nazareth, l'histoire serait maintenant finie, et mon commentaire s'arrêterait. Tout se termine à la tombe, même pour les héros. Pour Jésus, au contraire, tout a commencé à la tombe ; ce qui a précédé n'était qu'une préface, sa vie véritable date du sépulcre. Telle est la conviction de millions et de millions d'hommes, qui depuis vingt siècles affirment que Jésus est sorti vivant de son tombeau le troisième jour, et que depuis lors il est resté vivant, non pas seulement d'une existence idéale dans l'esprit et le cœur de ses fidèles, mais dans la réalité concrète, quoique invisible, de sa nature humaine; je dis, vivant par l'union de son âme et de son corps, de la même âme et du même corps dont la séparation a constitué sa mort sur le Calvaire. L'origine de cette conviction, nous allons la trouver dans le chapitre qui me reste à commenter. Mais la question est trop importante pour que je ne la discute pas avec quelques développements. C'est ici le nœud de toute la foi chrétienne, le fondement de nos espérances, la raison de notre conduite. On me pardonnera bien de m'y arrêter un instant. J'examinerai donc sucessivement : I, Les récits écrits de la résurrection; II, la valeur de ces récits; III, leur origine; IV, les explications qui ont été proposées.

I. — Nous trouvons dans le Nouveau Testament six récits

des apparitions de Jésus ressuscité. Chaque évangéliste donne le sien : Matt. XXVIII, Marc XVI, Luc XXIV, Joan. XX et XXI; en outre il y en a un au livre des Actes I, 3 et suivants, et un autre enfin dans saint Paul I Cor. XV.

Mais tous ces textes n'ont pas une égale valeur historique. La critique conteste fortement les derniers versets de Marc, depuis le verset 9, qui manque en effet dans les plus anciens Mjj; l'Évangile sans doute ne se terminait pas au verset 8, mais la véritable fin est irrémédiablement perdue; celle que nous avons paraît venir du prêtre Aristion, au commencement du deuxième siècle. Beaucoup de critiques rejettent aussi le chapitre XXI de Jean, quoique le style fournisse en sa faveur un argument difficile à réfuter. Je ne veux pas entreprendre ici de discussion sur ces points, et pour ôter aux incrédules jusqu'à l'apparence d'une contestation, je n'emploierai que les récits dont l'authenticité est hors de doute.

Cependant, je maintiens dans Luc le verset 12 relatif à saint Pierre. Ce verset n'a contre lui que le Cantabrigiensis, qui date du sixième siècle, et dont les leçons en général sont sans autorité, quelques Mnn de l'Itala et une version syriaque; tous les autres Mjj et toutes les autres versions le contiennent. Les critiques qui le rejettent, comme Westcott et Hort après Blass, ou Scrivener, pensent qu'il doit bien être de Luc, mais dans une édition postérieure. Ils supposent(1) que l'évangéliste avait d'abord rédigé son livre sur une membrane commune et bon marché; plus tard, à l'époque où il composa les Actes, il refit une copie plus riche de l'Évangile, pour la présenter à Théophile, qui était un personnage de distinction, et y inséra, surtout vers la fin, des détails qu'il avait appris depuis. Les deux copies auraient circulé dans l'Église, et la première aurait donné naissance au texte occidental, plus court en quelques endroits. Mais c'est là une hypothèse toute gratuite, qu'on me dispensera d'examiner. Qu'importe au fond, puisque ces cri-

(1) Je prends ces renseignements dans Plummer, pages 566 et suivantes. Cfr. Introduction, page 55.

tiques reconnaissent que ce verset vient réellement de Luc?

J'ai dit : récits des apparitions, non de la résurrection. Quelques lecteurs estimeront la différence insignifiante; en réalité elle est capitale. Personne en effet n'assistait à la résurrection; par conséquent toutes les histoires qu'on nous en fera ne peuvent être que des œuvres d'imagination. Tels ne sont pas nos documents. Ils racontent ce qui a été vu par l'un ou par l'autre, par exemple le tombeau vide, ou l'apparition du Christ à Emmaüs; sur sa sortie du sépulcre, ils se taisent absolument, aucun n'a essayé une relation quelconque; de même, ils restent muets sur ce que devenait Jésus dans les intervalles des apparitions. Ils disent ce qu'ils savent, ce qu'on a pu constater, jamais davantage. Réserve d'autant plus remarquable que les apocryphes ne l'ont pas imitée; on trouvera par exemple dans l'évangile de Pierre une peinture complète de Jésus sortant du tombeau au milieu des gardes frappés de terreur. N'est-ce pas là déjà une forte garantie de crédibilité?

II. — Il existe pourtant contre la valeur historique de ces récits une présomption considérable : c'est qu'ils ne sont pas d'accord entre eux; ils oscillent, ils flottent, ils se contredisent, comme les légendes. Reuss (1) a résumé habilement ces divergences : « D'après Matthieu, deux femmes (les deux Marie) vont au tombeau et y trouvent un ange assis sur la pierre, qui leur apprend que Jésus est ressuscité et qui leur enjoint d'envoyer les disciples en Galilée pour y voir Jésus. A leur retour, chemin faisant, Jésus leur apparaît et leur répète la même injonction. Puis elles rejoignent les disciples et les informent de ce qui vient de se passer. — D'après Luc, plusieurs femmes (parmi lesquelles il y avait les deux Marie) vont au tombeau et trouvent deux hommes dans le caveau, qui leur apprennent que Jésus est ressuscité, sans leur donner d'autre mission auprès des disciples. Elles vont rejoindre ces derniers, sans qu'il soit question d'une apparition de Jésus en route. — D'après le texte

(1) Page 698.

authentique de Marc, trois femmes (parmi lesquelles les deux Marie) vont au tombeau et trouvent un homme assis dans le caveau, qui leur apprend que Jésus est ressuscité et qui leur enjoint d'envoyer les disciples en Galilée pour y voir Jésus. Mais elles n'en disent rien à personne. — D'après Jean, une seule femme (Marie-Madeleine) va au tombeau, et le trouvant ouvert et vide, elle court chercher Pierre et Jean, qui y viennent également et qui s'en retournent après avoir constaté le fait. Marie, restée seule, voit deux anges dans le caveau et immédiatement après Jésus lui apparaît et lui dit d'aller avertir les disciples. »

Les essais de conciliation n'ont pas manqué. Parmi ceux qu'on a proposés, plusieurs sont possibles; aucun n'est tout à fait satisfaisant. Je n'en suis ni surpris ni ému. Ces apparentes contradictions, nous les avons rencontrées à chaque pas dans nos Évangiles, et dans les matières les plus simples, les plus étrangères à tout surnaturel, à toute légende. Nous avons deux enseignements du *Pater*, les deux enseignements ne concordent pas (1); nous avons trois récits du jeune homme riche, les trois récits ne concordent pas (2); nous avons quatre reproductions des paroles de la Cène, ces quatre reproductions ne concordent pas (3); nous avons quatre narrations des reniements de saint Pierre, les quatre narrations ne concordent pas (4). Je ne rappelle que les exemples les plus incontestables; mais le même fait se reproduit dans toute la suite des Évangiles : beaucoup d'événements sont racontés par deux évangélistes, ou par trois, ou par quatre, toujours alors avec des variantes de détail plus ou moins considérables, absolument toujours. Personne cependant ne rejette le *Pater* pour cela, ni l'histoire du jeune homme, ni l'institution de l'Eucharistie, ni les reniements de Pierre; sans quoi il faudrait rejeter tout l'Évangile. De quel droit serait-on plus exigeant pour la Résurrection? Les divergences

(1) Voir ci-dessus, page 315.
(2) Page 417.
(3) Page 489.
(4) Page 504.

de récits sont tellement ordinaires, c'est tellement la règle, que, je n'hésite pas à le dire, si nous n'en trouvions point ici, c'est alors que nous devrions nous méfier; un tel accord, absolument unique, constituerait une présomption légitime d'entente préalable et par conséquent de fausseté.

Mais sous les différences de détail il y a identité pour le fond. Nos relations en effet s'accordent à dire : 1° que les Apôtres ne s'attendaient pas à la résurrection, et n'y croyaient pas; 2° que l'événement arriva le matin du premier jour de la semaine, aussitôt après le sabbat; 3° que les premiers témoins furent des femmes, venues au tombeau avec des parfums, qu'elles trouvèrent le sépulcre vide; 4° qu'elles virent d'abord des anges, qui leur annoncèrent la résurrection. Ainsi le récit de la résurrection ressemble absolument à tous ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent : toujours un même fait, rapporté avec des circonstances différentes. Et je suis en droit de dire qu'au point de vue critique, il faut ou rejeter tout l'Évangile, ou accepter la résurrection.

Cependant il y a d'autres difficultés encore, et qui semblent plus considérables. Ce ne sont pas seulement les récits du matin de la Résurrection qui diffèrent. Comme le dit Réuss, leur parallélisme serait plutôt « de nature à nous faire voir que la tradition et la foi de l'Église au sujet de la résurrection du Seigneur n'est pas le produit d'une combinaison arbitraire et conventionnelle; autrement, on en serait venu à une relation uniforme et stéréotype. » Mais les contradictions s'étendent plus loin et ont une portée plus considérable. D'après Matthieu, il n'y eut d'apparitions qu'en Galilée, ce qui suppose un délai de plusieurs jours au moins après Pâque. Luc, au contraire, ne rapporte que des apparitions faites à Jérusalem ou dans les environs, et, semble-t-il d'après son récit, toutes dans la même journée. Saint Jean, si nous laissons le chapitre XXI, ne parle aussi que d'apparitions faites à Jérusalem, mais dont la dernière aurait eu lieu huit jours après Pâque. Selon les Actes, les apparitions se sont renouvelées pendant quarante jours; seulement, comme dans l'Évangile de

Luc, Jésus recommande à ses Apôtres de ne pas quitter Jérusalem. Paul enfin n'indique ni les époques ni les localités; pourtant, quand il raconte que Jésus « est apparu en une seule fois à plus de cinq cents frères, » un tel événement n'a pu se passer qu'en Galilée, et probablement plusieurs semaines après Pâque. Nous voici donc en présence de deux histoires au moins, ou plutôt de deux traditions, celle de Jérusalem, et celle de Galilée; et puisqu'il y en a deux, et qu'elles se contredisent, ne devons-nous pas les rejeter ensemble?

Qu'il y ait eu deux traditions, je ne prétends pas le contraire. Je crois même qu'il y en a eu bien davantage, et je l'expliquerai tout à l'heure. Mais je soutiens qu'elles ne se contredisent pas. Avant de le montrer, j'emprunte à Wright(1) un tableau qui résume fort bien les principales apparitions.

	NOMS DES TÉMOINS	DATES	LOCALITÉS	SOURCES
1.	Marie-Madeleine (Mat., Marc, Luc, Joan.). Marie, mère de Jacques et de Joseph (Mat., Marc). Salomé (Marc), Jeanne (Luc).	Matin de Pâque.	Près du tombeau.	Mat. xxviii, 1-10; Marc xvi, 1-8; Luc xxiv, 1-11, 22, 23; Joan. xx, 1, 11-18.
2.	Pierre.	Pâque.	Jérusalem ou les environs.	Luc xxiv, 34; I Cor. xv, 5.
3.	Cléophas et un autre.	Pâque, le soir.	Emmaüs.	Luc xxiv, 13-32.
4.	Dix apôtres (Jean), onze et leurs compagnons (Luc).	Pâque, le soir.	Jérusalem.	Luc xxiv, 33 et suiv.; Joan. xx, 19-23.
5.	Onze apôtres.	Quasimodo.	Jérusalem.	Joan. xx, 26-29; I Cor. xv, 5.
6.	Plus de cinq cents frères.	Inconnu.	Inconnu (Galilée).	I Cor. xv, 6.
7.	Saint Jacques.	Inconnu.	Inconnu.	I Cor. xv, 7.
8.	Tous les apôtres.	Inconnu.	une montagne en Galilée.	Mat. xxviii, 16-20; I Cor. xv, 7.
9.	Les apôtres.	40 jours après Pâque.	Le mont des Oliviers.	Luc xxiv, 50, 51; Act. I, 6-12.
10.	Saint Paul.	Quelques années plus tard.	Près de Damas.	Act. ix, 3 et suiv., xxii 6 et suiv., xxvi, 12; I Cor. xv, 8.

Il faudrait en réalité rétablir, après ou avant le n° 8, l'appa-

(1) Page 215.

rition à sept Apôtres, en Galilée, racontée au chapitre XXI de Jean.

Les contradictions ne sont donc pas aussi fortes qu'on le prétendait, puisqu'un tel tableau est possible. Il suffit d'admettre que Luc, dans son Évangile, a groupé un certain nombre de faits, sans souci d'une exacte chronologie. Mais mon lecteur a rencontré déjà bien des fois le même procédé; je rappelle seulement II, 39 (1), et tous les commencements de sections de ma quatrième partie. Au chapitre XXIV, dans les versets 33 à 49, Luc a résumé dans un seul récit plusieurs apparitions arrivées à Jérusalem, notamment les deux racontées par Jean à huit jours d'intervalle; puis il s'est tu sur les apparitions en Galilée, qu'il ne connaissait peut-être pas; et, pour terminer son livre, il a ajouté de suite quelques mots sur l'Ascension. Mais c'est lui, ne l'oublions pas, qui au début des Actes a mentionné les quarante jours écoulés entre Pâque et l'Ascension; donc il ne pouvait pas, dans son Évangile, prétendre que les faits dont il parlait s'étaient tous accomplis dans une seule journée.

On insiste, et on dit : Les Apôtres étaient encore à Jérusalem, d'après Jean, huit jours après Pâque; ils y étaient revenus, selon Luc, quarante jours plus tard; entre les deux, ils durent faire deux fois, en allant et en revenant, le voyage de Galilée. Ils ne purent donc séjourner près du lac de Tibériade que trois semaines au plus; est-ce suffisant pour qu'ils y aient repris leurs habitudes de vie, comme nous le montre le chapitre XXI de Jean? Ainsi on nous objecte ce chapitre XXI, qu'on regarde d'un autre côté comme apocryphe. Étrange procédé de discussion! Soit, cependant; avec toute l'Église catholique et avec les meilleurs critiques, je considère ce chapitre de Jean comme authentique, et dès lors je ne veux pas esquiver la difficulté. Mais en vérité quelle idée se fait-on des Apôtres, si on est surpris qu'aussitôt revenus dans leur pays, ils soient retournés à leurs occupations, et à la pêche, qui était la principale? Ces

(1) Page 156.

braves gens étaient pauvres, ils vivaient au jour le jour de leur travail. A peine rentré chez lui, dès le lendemain, Pierre a dû reprendre ses filets et demander au lac sa nourriture de la journée. Séparés de Jésus, ceux qu'on appelait les Onze, ressemblaient à tout le monde; ils ne sont devenus des Apôtres, ils ne se sont consacrés « à la prière et au ministère de la parole (Act. VI, 4) » qu'après la Pentecôte. Le fait est tellement connu que je n'ai pas à y insister.

J'ai exposé dans toute leur force les objections qui ont été soulevées contre la résurrection du Sauveur. Je pense avoir le droit de dire qu'en vérité elles ne prouvent rien. Mais la valeur historique de nos récits ressortira bien mieux encore si nous recherchons leur origine.

III. — On croit souvent que notre foi à la résurrection de Jésus-Christ repose sur les Évangiles. C'est le contraire qui est la vérité : la foi de l'Église en la Résurrection a précédé les Évangiles, et leur a servi de fondement. Le fait est incontestable, et il fournit l'explication de tout ce qui pourrait paraître obscur dans le paragraphe précédent.

Le fait, dis-je, est incontestable. Oui, on a cru à la Résurrection avant de la raconter par écrit. Les Apôtres, en effet, après la descente du Saint-Esprit, se sont mis non à rédiger des livres, mais à prêcher. Et ils prêchaient quoi? Précisément la résurrection de Jésus-Christ. Lisez les discours de saint Pierre dans les Actes, devant le peuple, devant le Sanhédrin, devant le centurion Corneille; son affirmation est toujours la même : « Vous avez crucifié l'auteur de la vie, mais Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et nous en sommes les témoins. » Saint Paul répète absolument le même langage aux Juifs, aux Gentils, à tous, il n'a jamais qu'un argument pour solliciter leur conversion : « Le Christ est ressuscité, il est le juge des vivants et des morts, donc il faut venir à lui par la foi et par l'obéissance. »

Mais, dira-t-on, les discours des Actes sont des compositions postérieures, arrangées à loisir selon les idées admises alors.

Soit, je le veux bien. Il existait pourtant des chrétiens, incontestablement, lorsque nos Évangiles ont été rédigés; on ne les a même rédigés par écrit que pour donner satisfaction aux croyances des églises déjà établies. Partout la tradition, la prédication orale a précédé l'écriture. Or parmi ces croyances traditionnelles, pouvons-nous imaginer que la résurrection du Sauveur ne tenait pas le premier rang? Donc on enseignait ce mystère, et on le croyait, bien avant que Matthieu, ou Luc, ou même Marc eussent l'idée de le raconter dans des livres. Que mon lecteur veuille bien y réfléchir, et dès lors il comprendra sans peine les divergences de nos récits. On citait ici telle apparition, là telle autre; on insistait tantôt sur une circonstance, tantôt sur une autre; mais le fond était toujours le même : Jésus est sorti vivant de son tombeau, et nous en sommes les témoins. Les évangélistes recueillaient ces traditions, et de ces éléments, identiques pour le fond, dissemblables pour les détails, composaient les narrations qu'ils nous ont transmises.

Ce n'est pas là une simple hypothèse. Nous avons, dans le Nouveau Testament, des écrits autres que les Évangiles, quelques-uns plus anciens. Partout nous trouvons des allusions à la Résurrection. Voici d'après Wright (1) « l'indication des principaux passages où il est parlé de cet événement capital :

1 Thes. I, 10; IV, 14; I Cor. VI, 14; XV, 1-58; II Cor. IV, 14; V, 15; XIII, 4; Gal. I, 1; Rom. I, 4; IV, 24 et suiv.; VI, 4,9; VII, 4; VIII, 11, 34; X, 7 et suiv.; XIV, 9; Philip. III, 10; Colos. I, 18; II, 12; III, 1; Ephes. I, 20; II, 6; II Tim. II, 8; Hebr. XIII, 20; Apoc. I, 5; II, 8; I Petr. I, 3, 21; III, 21; Act. I, 3, 22; II, 24, 31; III, 15, 26; IV, 10, 33; V, 30; X, 40; XIII, 30 et suiv.; XVII, 3, 18, 31; XXVI, 23.

Il est donc inexact de dire, comme je l'ai fait ci-dessus, que nous avons six récits des apparitions de Jésus ressuscité. En réalité, ce qui nous affirme la Résurrection, ce n'est pas Luc, ni Jean, ni Paul : c'est l'Église entière. Cela est si vrai, que parmi les hérétiques des premiers siècles, aucun, pas même

(1) Page 213. Je donne cette liste dans l'ordre suivi par Wright, qui n'est pas l'ordre de nos Bibles, mais celui de la composition probable et de la date de ces divers écrits.

ceux qui niaient la conception virginale de Marie, aucun n'a osé contester la Résurrection. Nos récits n'ont donc de valeur que comme témoins de la foi des premiers chrétiens. En revanche ils ont aussi cette valeur complète, et pour les rejeter, ce n'est pas contre quelques livres qu'il faut produire des objections; c'est l'affirmation d'une multitude entière, *ingens multitudo*, le mot est de Tacite, qu'il faut renverser. Comme l'a fort bien dit Reuss (1), « l'Église qui subsiste depuis dix-huit siècles a été bâtie sur ce fondement: elle en est donc pour ainsi dire une attestation vivante, et à vrai dire c'est elle qui est sortie du tombeau du Christ, avec lequel, selon toutes les probabilités, elle y serait autrement restée enterrée à jamais ».

IV. Donc incontestablement, dès le milieu du premier siècle et même avant, peu d'années après la mort de Jésus, des milliers d'hommes, des millions peut-être, en Palestine et dans tout l'empire romain, admettaient le fait de la Résurrection. Peut-on rendre compte de cette croyance par des causes purement naturelles?

« L'apologétique, dit encore Reuss (2), peut aujourd'hui s'épargner la peine de discuter sérieusement certaines explications imaginées autrefois pour écarter le miracle, telles que la supposition d'une simple léthargie, de laquelle Jésus serait peu à peu revenu; ou celle d'une fantasmagorie organisée par des chefs de partis occultes, à l'effet de faire prendre le change aux disciples; ou celle d'un mensonge sciemment mis en circulation par ces derniers, et autres pareilles, tout aussi romanesques et singulières; l'histoire et la psychologie, la physiologie et le bon goût en ont fait justice depuis longtemps. L'expédient de réduire le fait à un simple mythe se heurte surtout contre la brièveté de l'espace de temps écoulé entre l'événement et les premières prédications, et le recours à une illusion visionnaire est impossible en face de l'universalité et de la fermeté des convictions au sein de l'Église. »

(1) Page 701.
(2) *Loc. cit.*

Je suivrai le conseil de Reuss; je n'entreprendrai pas de réfuter les systèmes « romanesques et singuliers » qui ont été proposés pour expliquer la croyance à la Résurrection. Je ne triompherai pas non plus de la chute avérée de ces hypothèses. Car beaucoup d'explications rationalistes peuvent être abandonnées; s'il en reste une seule dont je n'aie pas le moyen de démontrer la fausseté, les victoires obtenues ailleurs ne me servent plus à rien. Pour avoir cause gagnée, je dois prouver qu'*aucune* supposition n'est admissible, en dehors de la vérité historique, objective, de la Résurrection.

Or sous l'influence de Renan (1), et plus encore de l'esprit naturaliste dont mes contemporains sont pénétrés, il existe une explication qui n'a pas perdu son crédit auprès d'eux. C'est la théorie des visions, combinée avec celle de la légende. On admet que les premiers chrétiens, que les Apôtres eux-mêmes ont accepté sincèrement la Résurrection. Ils ont cru voir Jésus au milieu d'eux, lui parler, l'entendre; ils n'ont répété aux fidèles que ce dont ils étaient convaincus les premiers. Ainsi s'est fondée la foi de l'Église. Puis le travail de la légende est intervenu; on a précisé les circonstances des prétendues apparitions, on a donné aux détails une rigueur, une portée, une netteté qu'ils n'avaient pas d'abord. Et ainsi se sont formés les récits qui nous sont parvenus, récits sincères à coup sûr, vrais subjectivement, mais sans réalité objective : car ils ont pour point de départ des hallucinations toutes subjectives — qu'on me pardonne de répéter les mots, il n'y en a pas d'autres pour expliquer clairement ces idées, — précisées ensuite et cristallisées, comme on dit, par l'effort continu de la dévotion populaire.

Cette hypothèse, à coup sûr, est ingénieuse; elle représente, je crois, le suprême effort du rationalisme incrédule. Elle n'est cependant pas soutenable, et voici pourquoi.

Il faut rejeter d'abord l'intervention de la légende. J'ai prouvé ci-dessus en effet que nos récits évangéliques se présentent dans

(1) *Les Apôtres.*

des conditions qui ne permettent pas d'en contester la réelle valeur historique ; on me dispensera de recommencer cette démonstration. Mais après ce que j'ai dit, j'affirme, avec les exégètes de tous les partis, que nous avons devant nous des histoires, non des fables. Il est commode d'insinuer en général que l'imagination pieuse a brodé, a arrangé les détails. Ce n'est pourtant pas ainsi qu'on traite des textes. Il faudrait dire quels versets on récuse, quels détails paraissent suspects, et apporter des raisons. J'ai indiqué toutes les objections de ce genre que je connais, je les ai discutées au point de vue critique ; le reste garde une autorité historique qu'une simple hypothèse ne peut pas ébranler. A une insinuation générale sans preuve, j'oppose donc une fin de non-recevoir qui s'appuie sur des arguments précis, et je passe. En bonne critique, je soutiens que j'ai raison.

Quant au système des visions, des hallucinations, Reuss l'a repoussé par une réflexion qui pourrait suffire en effet : « C'est impossible, dit-il, en face de l'universalité et de la fermeté des convictions au sein de l'Église. » Comment, si nous avons à faire à de pures illusions visionnaires, comment ne s'est-il jamais produit un contradicteur? pas un seul? pas même lorsque cette affirmation a entraîné les plus mauvais traitements, et cela dès les premières semaines après la Pentecôte (Act. III, 2, 21 ; V, II, 40, etc.), quand la foi publique n'avait pas encore eu le temps de se former? Mais il y a d'autres difficultés que je veux exposer rapidement.

1° La croyance à la Résurrection n'a pas commencé par une apparition de Jésus. Nos quatre Évangiles s'accordent unanimement à raconter que le point de départ a été d'abord une visite au sépulcre, dans laquelle le caveau a été trouvé vide. Est-ce donc une hallucination qui a fait croire aux saintes femmes que le corps du crucifié n'y était plus? Elles venaient avec des parfums, pour lui rendre les derniers devoirs ; elles ont constaté la pierre enlevée; est-ce une vision? Elles ont cherché ces restes précieux, Madeleine surtout avec persévérance : comment admettre dans tout cela une illusion visionnaire?

2° Ni les saintes femmes, ni surtout les Apôtres, n'étaient disposés à admettre la Résurrection. Les quatre Évangiles l'affirment encore, et sans doute on ne verra pas là une légende. Non pas qu'ils fussent des adversaires acharnés et violents, comme plus tard saint Paul ; aussi bien que la sympathie, l'hostilité passionnée aurait pu enfanter la croyance. Mais nous ne constatons chez eux rien de semblable. Ce sont plutôt des hésitants, des douteurs, des découragés, presque même des indifférents, comme saint Pierre quand il va à la pêche ; l'état d'esprit, en somme, le moins propre à donner naissance à des visions.

3° Aussi, lorsque Jésus se montre à eux, leur premier mouvement est de ne pas croire (Mat. XXVIII, 17 ; Luc XXIV, 37, 41 ; Joan. XX, 24 et suiv.). Ils doutent de leurs yeux, ils veulent palper, toucher les blessures. Ce n'est pas assez encore : il faut que Jésus mange devant eux et leur distribue les restes. Cela est-il compatible avec une hallucination ?

4° Les apparitions commencent toutes le jour de Pâque, et finissent toutes quarante jours après. Si elles sont purement subjectives, comment personne n'en a-t-il eu après cette date ? Cet arrêt brusque est d'autant plus extraordinaire, qu'il y a un progrès visible dans la série des apparitions ; elles deviennent plus solennelles, les témoins sont de plus en plus nombreux. Puis tout à coup, elles cessent ; on raconte les anciennes, mais il ne s'en produit plus de nouvelles. A qui fera-t-on admettre que l'imagination a cessé d'enfanter ainsi chez tous le même jour ? Des visions personnelles, subjectives ? Chacun aurait voulu avoir la sienne, et la série se serait continuée, non pas quarante jours, mais jusqu'à épuisement du sujet.

Que le lecteur veuille bien peser ces considérations. Il conclura comme moi que l'hypothèse des visions est inadmissible ; et comme c'est la seule explication naturelle présentable, nous voilà obligés d'admettre le miracle, de croire que Jésus est réellement sorti vivant du tombeau.

On me pardonnera de m'être arrêté à cette discussion. La vie de Jésus-Christ, telle que la raconte saint Luc, commence par

un miracle, la conception virginale, et elle finit par un autre miracle, la Résurrection. Le premier est peut-être plus important au point de vue théorique, car il entraîne cette conséquence que Jésus est le Verbe incarné, le Fils unique de Dieu; mais la croyance que nous lui accordons repose en définitive sur l'unique témoignage de Marie. La Résurrection par elle-même n'a pas une égale valeur démonstrative : Dieu aurait pu rendre la vie à un simple prophète, comme nous savons qu'il a enlevé Élie au ciel sans le faire passer par la mort. Seulement il s'agit ici d'un fait patent, public, officiel en quelque sorte, tel qu'il le faut pour fonder la foi des générations. Quiconque croit au Christ ressuscité, celui-là est chrétien. Comment donner ce nom à un admirateur, même sincère, de l'Évangile, à un adepte, même enthousiaste, de ses enseignements, s'il pense que le Sauveur est resté mort après la tragédie du Calvaire, qu'il ne vit plus que dans la mémoire de ses disciples, et qu'il a fini, comme tous les hommes, au fond d'un tombeau? Voilà pourquoi j'ai cru devoir exposer les arguments qui prouvent le contraire. Le lecteur incrédule ne sera peut-être pas convaincu; je ne me flatte pas de pouvoir, mieux que saint Paul (II Cor. x, 5), « amener toute intelligence captive à l'obéissance du Christ ». Mais je défie toute âme droite de ne pas reconnaître qu'il y a là des raisons sérieuses, et des preuves dont la solidité est en rapport avec la grandeur de la foi que nous prétendons obtenir.

Je puis maintenant aborder le texte du dernier chapitre de saint Luc, et reprendre mon commentaire.

[1] *Le premier jour de la semaine, de grand matin, elles se rendirent au sépulcre, avec les aromates qu'elles avaient préparées.* [2] *Elles virent que la pierre avait été roulée loin du sépulcre;* [3] *et, étant entrées, elles ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus.* [4] *Comme elles étaient remplies d'anxiété à ce sujet, voici que leur apparurent deux hommes vêtus de robes resplendissantes.* [5] *Saisies de frayeur, elles baissèrent le visage vers la terre; mais ils leur dirent : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?* [6] *Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de ce qu'il vous a dit lorsqu'il était encore*

en Galilée : 7 Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. » 8 *Et elles se ressouvinrent des paroles de Jésus.* 9 *A leur retour du sépulcre, elles rapportèrent toutes ces choses aux Onze et à tous les autres.* 10 *Celles qui firent ce rapport aux Apôtres étaient Marie-Madeleine, Jeanne, Marie* (mère) *de Jacques, et les autres femmes qui étaient avec elles.* 11 *Mais ils regardèrent leurs discours comme des rêveries, et ils ne crurent pas ces femmes.* 12 *Toutefois Pierre se leva et courut au sépulcre; et, s'étant penché, il ne vit que les linges par terre, et il s'en alla chez lui, dans l'admiration de ce qui était arrivé.*

1. « Le premier jour de la semaine. » Nos quatre Évangiles sont d'accord pour placer au lendemain du sabbat la visite que les saintes femmes firent au sépulcre : car l'expression de Mathieu ὀψὲ σαββάτων veut dire ici non pas « le soir du sabbat », ce qui serait inconciliable avec la suite du récit, mais « aussitôt après le sabbat ». Il y en a d'autres exemples dans la littérature grecque, et personne ne le conteste.

« De grand matin », dit Luc. Il faisait encore nuit, d'après Jean, tandis que selon Marc, le soleil était dé à levé. Supposez des soldats qui vous racontent la journée d'Austerlitz; contesterez-vous le fait de la bataille, si l'un vous dit que Napoléon montait un cheval blanc, tandis que l'autre l'a vu sur un cheval gris? D'autant plus qu'ils peuvent avoir raison tous les deux : il suffit que l'empereur ait changé de monture dans le courant de la journée. C'est probablement ce qui s'est passé ici : on partit à la nuit, et on arriva après le lever du soleil. Voilà pourtant ces contradictions qu'on nous a présentées comme des raisons suffisantes pour transformer en légende l'histoire de la Résurrection.

« Elles se rendirent au sépulcre. » Qui, « elles »? Les quatre Évangiles ne s'accordent que sur un nom, celui de Marie-Madeleine; Jean ne mentionne qu'elle. Néanmoins, dans Jean lui-même, au verset 2, Madeleine dit : « οὐκ οἴδαμεν, nous ne savons pas », au pluriel; elles étaient donc plusieurs. Qu'on me par-

donne d'insister sur ma comparaison : croit-on que nos soldats, dans leurs récits, donneront des listes identiques pour les généraux qui formaient l'état-major de l'empereur? On n'aura pourtant pas le droit de les accuser d'erreur : car ces officiers n'ont pas nécessairement été les mêmes, ni toujours ensemble aux différentes heures de la bataille. Pourquoi ne pas supposer une circonstance semblable ici ? En vérité j'ai honte de discuter sérieusement de telles objections; aussi je ne m'y soumettrai plus. Qu'on dise qu'on ne croit pas à la Résurrection parce qu'on ne veut pas y croire, soit, je le comprends. Mais celui qui pense trouver dans ces minutieuses discordances un motif suffisant pour nier le fond de nos récits, je soutiens qu'il se dupe lui-même; car en toute autre matière, jamais il n'appliquerait cette façon de raisonner.

2. Luc n'avait pas mentionné jusqu'ici la pierre qui fermait l'entrée du caveau. Elle était énorme, paraît-il, et dans Marc, les femmes se demandent : « Qui est-ce qui nous ôtera la pierre de l'ouverture? » En arrivant, elles la trouvent « roulée au loin ». Comment concilier ce fait avec une hallucination?

3. Le sépulcre sans doute, comme les tombeaux qu'on visite encore autour de Jérusalem, était une sorte de chambre creusée dans le roc, au niveau du sol. Les visiteuses y entrent, cherchent le corps, ne le trouvent pas. Elles devaient pourtant avoir pris de la lumière pour disposer leurs aromates. Étrange illusion en vérité, que celle qui les empêchait d'apercevoir un cadavre qui aurait été là, sous leurs yeux et sous leurs mains!

4. Mais voici que les visions commencent. « Deux hommes leur apparurent, vêtus de robes resplendissantes. » J'ai annoncé que je ne discuterais plus les objections. Cependant il y a un seul ange dans Mathieu et dans Marc, pendant que Luc en compte deux. Cette fois la contradiction est flagrante. Je répondrai avec Lessing, qui pourtant n'était pas un croyant(1) : « Froids épluchеurs de difficultés, ne voyez-vous donc pas que les évangélistes ne comptent point les anges? Tout le sépulcre,

(1) Cité par V. Oosterzee, page 408.

tout le voisinage du sépulcre fourmillaient d'anges invisibles. Il n'y avait pas là simplement deux anges laissés en arrière, semblables à deux grenadiers devant la porte d'un général absent, mais des millions. Ce n'était pas toujours un qui apparaissait, ni le même, pas toujours les deux mêmes. Tantôt un se montrait, tantôt un autre : d'abord ici, puis là ; en nombre, ou solitaires ; annonçant des choses différentes. »

5. « Ils leur dirent. » Sans doute, je le reconnais, ils ne prononcèrent pas tous deux à la fois les mêmes phrases. Ils parlaient peut-être à tour de rôle ; ou bien un seul exprima les pensées qui leur étaient communes. Quand deux personnes font une démarche ensemble, une seule ordinairement tient la conversation ; n'attribue-t-on pas pourtant à toutes deux les choses qui sont dites? Pourquoi ne pas interpréter de même le langage de Luc?

Naturellement le discours des anges n'est pas identique dans nos trois récits. Mais voyez les raisonnements de nos adversaires. Ces discours contiennent tous une phrase qui s'y retrouve à peu près dans les mêmes termes : « Il n'est point ici, mais il est ressuscité. » Parmi tous les Mjj, un seul l'omet, le Cantabrigiensis ; et on lui donne raison contre tous les autres, et on voit ici une interpolation due à l'influence de Mathieu et de Marc. Ailleurs pourtant, toujours dans ce chapitre, au verset 1 par exemple, le même Cantabrigiensis présente des additions, et on les rejette ; mauvais lorsqu'il ajoute, il devient bon quand il retranche. Est-ce donc là une sérieuse façon de critiquer les textes? Si nos Évangiles diffèrent, on soutient qu'ils se contredisent ; s'ils s'accordent sur une phrase, on dit que cette phrase est interpolée. De bonne foi, que penser de tels arguments? Est-ce de la science loyale ou du parti pris?

6 et 7. Les anges rappellent aux saintes femmes les prédictions qu'autrefois en Galilée Jésus leur avait faites des événements accomplis maintenant sous leurs yeux : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. » C'était le moyen de raffermir leur foi, de la préparer à accepter le mi-

racle dont elles étaient le premier témoin. Notre-Seigneur leur apparaissait alors comme le maître des temps, à qui rien n'arrivait qu'en vertu d'une prédisposition divine. « Il faut », avait dit le Sauveur; nous retrouverons la même parole sur ses lèvres dans les explications qu'il va donner aux disciples d'Emmaüs.

8. Pas plus que les Apôtres, les femmes n'avaient compris les enseignements du Maître, lorsqu'il leur annonça toutes ces choses. Maintenant « elles se ressouviennent des paroles de Jésus », et la suite des faits commence à s'éclaircir dans leur esprit. Ne nous en étonnons pas. Était-il donc facile de croire à des événements aussi prodigieux, avant de les avoir vus s'accomplir? Acceptons-nous franchement nous-mêmes, sans arrière-pensée, tout ce que Jésus a prédit de l'autre vie et de notre avenir éternel?

9. A son ordinaire, Luc résume les événements qui suivirent. Sa manière même de s'exprimer : « Elles rapportèrent toutes ces choses aux Onze et à tous les autres, » nous donne assez à entendre que nous n'avons ici qu'un sommaire. Qui étaient « tous les autres »? Se trouvaient-ils ensemble avec les Onze? Notre auteur n'en dit rien, pas plus qu'il n'a raconté l'apparition de Jésus à Madeleine, la même peut-être que celle dont parle Mathieu.

10. Luc nomme enfin les saintes femmes dont il a parlé jusqu'ici : Marie-Madeleine, toujours la première dans tous nos récits, Jeanne, Marie « mère » (1) de Jacques; puis il ajoute : « et les autres femmes qui étaient avec elles ». Nous connaissons déjà Madeleine. Nous connaissons aussi Jeanne; elle a été mentionnée au chapitre VIII, verset 3, comme une de celles qui, ayant été guéries par le Sauveur, l'assistaient de leurs biens, et notre évangéliste ajoutait : « Femme de Chusa, intendant d'Hérode ». Les modernes pensent que Luc a connu par elle différents détails qu'il est seul à raconter; par exemple l'envoi de

(1) Ce mot n'est pas dans le texte ; mais il n'y a pas de doute qu'il faut le suppléer ici.

Jésus à Hérode pendant sa Passion, et probablement aussi l'histoire des pèlerins d'Emmaüs que nous allons raconter tout à l'heure. Un des deux disciples, en effet, s'appelait Cléopas, équivalent à Cléopatros, un nom qui n'est pas juif, et qui semble désigner un personnage du cercle hérodien (1).

11. Au lieu de croire les femmes, les disciples « regardèrent leurs discours comme des rêveries, comme des radotages », selon la traduction de Reuss. Ce détail n'a pas l'air d'avoir été inventé, et il nous montre à quel point on était peu disposé à accueillir favorablement les visions. Au lieu d'accepter d'emblée et avec enthousiasme l'idée de la Résurrection, les Apôtres y résistèrent tant qu'ils purent, et ne se rendirent qu'à l'évidence.

12. J'ai déjà dit que je maintenais ce verset, malgré la controverse qu'il a soulevée. Le fait qu'il raconte est d'ailleurs absolument dans le caractère de Pierre, toujours ardent, prompt dans ses résolutions. Sans doute le souvenir de sa chute le harcelait aussi et le rendait plus impatient. Pendant que les autres niaient et continuaient à se désoler sans espérance, il voulut voir par lui-même. Donc, « il se leva, et courut au sépulcre. » N'était-ce pas une manière de réparer sa faute et d'apaiser ses remords? Tout cela est trop humain pour n'être pas vrai. Arrivé au tombeau, « il se pencha » pour regarder, et « ne vit que des linges par terre ». Saint Jean nous a raconté qu'il l'accompagnait et nous a conservé tous les détails : l'innocence avec le repentir, tous deux poussés par l'amour, voilà bien les visiteurs qu'aujourd'hui encore il faut à Jésus ressuscité.

La fin du verset est susceptible de deux sens : « Il s'en alla chez lui, dans l'admiration de ce qui était arrivé, » comme dit ma traduction, ou bien : « Il se retira, admirant en lui-même ce qui était arrivé. » La différence n'est pas considérable, et ne touche pas au fond des choses.

Le tombeau est vide, le corps du crucifié n'y est plus, les femmes disent qu'il est ressuscité. N'allons-nous pas en avoir la preuve?

(1) C'est l'opinion de Sanday dans le Dictionnaire de Hastings, II, page 639.

13 *Ce même jour, deux disciples allaient à un village nommé* Emmaüs, *distant de Jérusalem de soixante stades;* 14 *et ils s'entretenaient de tous ces événements.* 15 *Pendant qu'ils discouraient, échangeant leurs pensées, Jésus lui-même les joignit et fit route avec eux;* 16 *mais leurs yeux étant retenus* (par une vertu divine), *ils ne le reconnaissaient pas.* 17 *Il leur dit :* « *De quoi vous entretenez-vous ainsi en marchant, que vous soyez tout tristes?* » 18 *L'un d'eux, nommé Cléopas, lui répondit :* « *Tu es bien le seul étranger venu à Jérusalem, qui ne sache pas les choses qui y sont arrivées ces jours-ci?* » 19 « *Quelles choses?* » *leur dit-il. Ils répondirent :* « (Ce qui est arrivé) *à Jésus de Nazareth, qui était un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple :* 20 *comment les Princes des prêtres et nos Anciens l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié.* 21 *Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël; mais, avec tout cela, c'est aujourd'hui le troisième jour que ces choses sont arrivées.* 22 *A la vérité, quelques-unes des femmes qui sont avec nous, nous ont fort étonnés : étant allées avant le jour au sépulcre,* 23 *et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire que des anges leur ont apparu et ont annoncé qu'il est vivant.* 24 *Quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre, et ont trouvé toutes choses comme les femmes l'avaient dit; mais lui, ils ne l'ont point vu.* » 25 *Alors Jésus leur dit :* « *O hommes sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes!* 26 *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire?* » 27 *Puis, commençant par Moïse, et parcourant tous les Prophètes, il leur expliqua, dans toutes les Écritures, ce qui le concernait.* 28 *Lorsqu'ils se trouvèrent près du village où ils allaient, il parut vouloir aller plus loin.* 29 *Mais ils le pressèrent, en disant :* « *Reste avec nous, car il se fait tard, et déjà le jour baisse.* » *Et il entra* (dans le village), *pour rester avec eux.* 30 *S'étant mis à table avec eux, il prit le pain et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et il le leur donna.* 31 *Alors leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent; mais il disparut de devant leurs yeux.* 32 *Et ils se dirent l'un à l'autre :* « *N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant au-dedans de nous, lorsqu'il nous parlait en chemin, et nous expliquait les Écritures?* » 33 *Se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où*

ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons, [34] *qui leur dirent :*
« Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il est apparu à Simon. »
[35] *Eux-mêmes, à leur tour, racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.*

Le récit des pèlerins d'Emmaüs est, avec les histoires de l'enfance et quelques paraboles, le seul morceau de l'Évangile vraiment composé et écrit. Il offre un charme de sincérité tout particulier, tellement que Strauss lui-même ne pouvait s'empêcher d'y reconnaître un fond réellement historique. Le style du reste est tout à fait le style de saint Luc. Il me serait facile de signaler ses idiotismes ordinaires, ses expressions et ses tournures favorites; en même temps que les phrases abondent en hébraïsmes, surtout dans le dialogue. Aussi la plupart des critiques s'accordent-ils à penser que ce récit a dû être transmis à l'évangéliste non par la tradition orale, mais dans un document écrit en araméen et qu'il a mis en grec.

13. Nous sommes encore au premier jour de la semaine, notre jour de Pâque à nous, dans l'après-midi. On nous dit qu'Emmaüs était à soixante stades de Jérusalem, onze kilomètres environ; les voyageurs arrivèrent dans le village à la tombée du jour, vers cinq heures et demie dans cette saison. Sans doute ils firent la route lentement, comme des gens qui causent et qui discutent en chemin. Ils étaient donc partis sur les trois heures. On a discuté sur l'emplacement d'Emmaüs, d'autant plus que le Sinaïticus et quelques autres Mjj lisent cent soixante stades au lieu de soixante, trente kilomètres à la place de onze, et certains Pères se sont autorisés de cette variante pour identifier le bourg de l'Évangile avec Nicopolis, sur la route de Jaffa. Mais nos marcheurs, partant de là au coucher du soleil, n'auraient pas pu rentrer à Jérusalem assez tôt pour y trouver encore les disciples assemblés. En outre, Nicopolis était une ville, tandis que le mot grec κώμη employé ici désigne à peine un village.

14 et 15. Les deux disciples causaient des événements récents, échangeaient leurs pensées, lorsqu'un autre voyageur les re-

joignit par derrière, qui semblait venir, lui aussi, de Jérusalem. C'était Jésus lui-même, le compagnon mystérieux, toujours prêt à venir vers ceux qui parlent de lui, qui s'unit aux âmes où sa pensée réside, et qui, sans se faire connaître, chemine avec elles sur les routes de cette vie.

16. « Leurs yeux étaient retenus », comme obscurcis, par une vertu divine, ajoute ma traduction, et j'ai conservé ces mots. Peut-être en effet l'aveuglement des disciples eut-il une cause surnaturelle. Cependant Madeleine non plus ne reconnaissait pas le Sauveur auprès du sépulcre (Joan. xx, 14, 15); les Apôtres non plus sur le lac de Tibériade (Joan. xxi, 4), sans qu'il y eût là rien de miraculeux. D'après le fragment final de Marc (Marc xvi, 12), Jésus se montra « sous une autre forme », ce qui suffirait à expliquer la méprise des voyageurs. Mais surtout nous avons ici la preuve du fait répété tant de fois par nos Évangiles, que les disciples ne s'attendaient pas à la Résurrection, et refusaient d'y croire. S'ils avaient été dans l'état d'esprit que supposent les rationalistes, les pèlerins, comme Madeleine, comme les Apôtres, seraient immédiatement tombés aux genoux de leur nouveau camarade, au lieu de le prendre pour un étranger.

Mais pourquoi Notre-Seigneur permet-il leur ignorance? Il n'avait qu'un mot à dire pour se faire reconnaître aussitôt et pour les combler de joie. Ce mot-là, Jésus n'a jamais hâte de le prononcer. Ceux qu'il aime, il les éprouve pour leur bien, afin d'avancer et d'affermir leurs progrès. Inconnu, il va donner à ses compagnons, et par eux à l'Église, tout un enseignement que nous n'aurions pas reçu autrement. De même, je le disais tout à l'heure, il fait route avec ses fidèles à travers la vie, il leur est uni de l'union la plus intime, prenant sa part de leurs émotions, des joies et surtout des douleurs; mais il se cache, il dissimule sa présence, afin de nous laisser le mérite de la foi, jusqu'au jour où il apparaîtra victorieux et rayonnant pour notre félicité éternelle.

17. Le nouvel arrivant demande le sujet de la conversation. D'après les meilleurs Mjj, sa question aurait été simplement :

« De quoi parlez-vous ainsi en marchant? » et il faudrait ensuite faire une autre phrase : « Et ils s'arrêtèrent tristes. » Le sens de la Vulgate, suivi par ma traduction, semble plus naturel; elles lisent, avec le plus grand nombre des autorités, ἐστέ au lieu de ἐστάθησαν. On conviendra que le choix au fond importe peu.

18. Luc nous donne le nom d'un des pèlerins, Cléopas. J'ai déjà exposé les conjectures que ce nom, grec de forme, a inspirées sur l'auteur de tout le récit. Comment s'appelait l'autre? Les hypothèses sont nombreuses, toutes en réalité sans fondement. On a dit que c'était Luc lui-même, et cette opinion a encore ses défenseurs. Les objections qu'on lui adresse ne me paraissent pas toutes décisives. D'après saint Paul (Coloss. IV), Luc, dit-on, était un Gentil; qui empêche qu'il fût devenu un prosélyte, comme peut-être Cléopas lui-même? Dans sa préface (1, 2), l'évangéliste nous a fait comprendre qu'il n'avait pas personnellement vu Jésus; mais il ajoute « dès le commencement », ce qui permettrait qu'il l'eût connu à la fin de sa vie. Cependant, lorsque dans les Actes, Luc raconte des faits dont il a été le témoin, il dit « nous », et il n'y a rien de pareil ici. De plus, les aramaïsmes, si fréquents dans les phrases échangées, ne s'expliqueraient pas sur les lèvres d'un écrivain qui savait le grec. Le plus sage est donc de reconnaître que nous ignorons qui était le compagnon de Cléopas.

19-24. Le petit discours des disciples peint exactement l'état d'esprit de ceux qui avaient connu et aimé Jésus. Ils avaient vu en lui « un prophète puissant en œuvres et en paroles »; ils l'avaient salué comme le Messie qui devait délivrer les enfants de Jacob et rétablir le royaume d'Israël. Puis toutes ces espérances s'étaient effondrées dans la catastrophe du Calvaire, et le troisième jour allait s'achever sans qu'il y eût chance de les voir refleurir. On parlait bien de son tombeau vide, d'une résurrection; mais des ouï-dire, rapportés par des femmes, indignes de considération : lui, le Crucifié, personne ne l'avait vu. D'où nous devons conclure que ces disciples ne savaient rien encore de l'apparition à Madeleine. Voilà bien ce qu'on devait penser et dire ce jour-là dans le petit cercle chrétien.

Au verset 24, Cléopas dit : « Quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre. » Cependant au verset 12, Luc n'avait mentionné que Pierre, et nous serions embarrassés si Jean ne nous apprenait qu'il courut avec Pierre. « C'est ici un exemple entre tant d'autres, dit très justement Godet (1), des pièges que tend, sans le vouloir, à la critique, le mode de narration simple et naïf des écrivains sacrés : ils disent en chaque occasion uniquement ce que réclame le contexte, omettant tout ce qui va au delà, puis suppléant eux-mêmes plus tard, lorsque cela est amené par un autre contexte, les circonstances omises d'abord. » Cette observation est capitale; les lecteurs qui auront suivi mon commentaire ne pourront manquer d'en reconnaître le bien fondé. Comment Renan a-t-il pu dire et répéter, presque à chaque page de ses livres, qu'on tenait surtout à être complet, qu'on ne voulait rien laisser perdre dans les récits de la vie du Sauveur? A force de l'affirmer, il finirait par le faire croire; et c'est exactement le contraire qui est la vérité.

25. Alors Jésus prend la parole. Il reproche à ses interlocuteurs de n'avoir su arriver à la foi ni par l'intelligence, ni par le cœur. Prenons garde qu'il ne soit en droit de nous adresser les mêmes paroles.

26. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? » La nécessité que Notre Seigneur expose ici résulte du plan divin, tel qu'il avait été manifesté par les prophéties. Il y avait une autre raison plus profonde, les exigences de la rédemption des hommes et de l'expiation de nos fautes. Le Christ devait souffrir d'abord, et ses épreuves étaient pour son humanité sainte l'unique moyen d'entrer dans la gloire. Serons-nous en droit de nous plaindre maintenant, si nous, vrais pécheurs et vrais coupables, Dieu nous impose de passer par le même chemin? Ne devrions-nous pas plutôt le bénir dans nos afflictions, puisque c'est ainsi, et seulement ainsi, qu'à l'exemple de Jésus nous pourrons entrer dans la gloire?

(1) Page 564.

27. Le Sauveur justifie la nécessité dont il vient de parler, en « expliquant dans toutes les Écritures ce qui le concernait ». Nous voudrions connaître ces passages de l'Ancien Testament et l'interprétation que Notre-Seigneur en a donnée. L'évangéliste ne nous a pas conservé ce discours, véritable leçon d'Écriture sainte, faite par le maître le plus autorisé. A côté du Messie glorieux, seul connu des Juifs, il leur montrait aussi le Messie souffrant, la victime en face du roi. C'est à nous aujourd'hui, par nos recherches personnelles, de refaire ce travail que Luc ne nous a point transmis. Mais nous ne comprendrons jamais rien à l'ancienne Alliance, si nous ne reconnaissons d'abord qu'elle est pleine de Jésus-Christ.

28. Notre-Seigneur « parut vouloir aller plus loin », non par dissimulation, mais pour éprouver ses compagnons. Écouter la vérité était bien; faire la charité valait mieux encore, et c'était la condition indispensable pour leur révéler le Sauveur. « Ce ne sont pas ceux qui écoutent qui sont justes, mais ce sont ceux qui pratiquent qui seront justifiés (Rom. II, 13). »

29. Les voyageurs insistent en effet auprès de l'inconnu pour lui donner l'hospitalité. « Reste avec nous, lui disent-ils, parce que la nuit vient. » Ah oui, restez avec nous, Jésus Sauveur, parce que les ténèbres nous environnent de toutes parts; les ombres s'allongent autour de nous ; la foi diminue dans le monde, la charité même se refroidit. Vous êtes l'unique soleil des âmes, qui les éclaire et les échauffe, le seul rayon qui pénètre nos obscurités. Restez avec nous, car la nuit est trop profonde et trop triste dans les cœurs que vous avez quittés. L'Église répète cette parole pendant tout le temps de Pâque : « Restez avec nous, Seigneur, parce que le soir arrive. » Quel cœur chrétien ne voudra la redire aussi ?

30. Jésus se laisse convaincre; il se met à table, et comme le plus digne, il bénit le pain, le brise et le leur donne. Quelques interprètes ont vu là l'Eucharistie, comme si les disciples avaient communié des mains du Sauveur. Mais rien ne l'indique. Au contraire, il n'est pas question de vin, le sacrifice aurait donc été incomplet; l'Évangile ne dit même pas si les

pélerins ont mangé ce pain, ils sont peut-être repartis sans le consommer; on a remarqué enfin que l'Écriture, lorsqu'elle raconte l'Eucharistie, met toujours le verbe à l'aoriste, ἔδωκεν, jamais à l'imparfait, ἐπεδίδου, employé ici. La supposition de l'Eucharistie me semble donc tout à fait improbable.

31 et 32. Ils reconnurent alors le Sauveur, qui aussitôt disparut devant leurs yeux. Il se laissa voir juste assez longtemps pour qu'il n'y eût pas d'hésitation dans leur esprit sur le compagnon mystérieux qui venait de passer avec eux plusieurs heures, dont la parole avait fait vibrer et avait réchauffé leurs cœurs. Comment le corps du Sauveur pouvait-il ainsi apparaître et disparaître à volonté? Je dirai dans la péricope suivante tout ce que nous savons à ce sujet.

33-35. Aussitôt ils revinrent à Jérusalem, refaisant la route qu'ils avaient parcourue tout à l'heure, mais dans des dispositions bien différentes. J'imagine que le trajet dura moins longtemps, pressés qu'ils étaient de raconter l'apparition à toute la communauté fidèle, de faire partager leur certitude et leur joie. Et voici que, quand ils arrivent, on les accueille avec un cri d'allégresse : « Le Seigneur est positivement ressuscité, et il est apparu à Simon ». Quel triomphe lorsqu'on entendit leur histoire! Comme tous les cœurs se dilataient, à mesure que l'heureuse nouvelle se confirmait de plus en plus!

Nous n'avons pas le récit de l'apparition à saint Pierre. Saint Paul la mentionne aussi dans l'épitre aux Corinthiens, mais c'est tout. Nous ne connaîtrons jamais l'entretien de Jésus ressuscité avec l'apôtre qui l'avait renié trois fois.

[36] *Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus se présenta au milieu d'eux, et leur dit : « La paix soit avec vous! c'est moi, ne craignez point. »* [37] *Saisis de stupeur et d'effroi, ils crurent voir un esprit.* [38] *Mais il leur dit : « Pourquoi vous troublez-vous, et pourquoi ces pensées s'élèvent-elles dans vos cœurs?* [39] *Voyez mes mains et mes pieds; c'est bien moi. Touchez-moi, et considérez qu'un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. »* [40] *Ayant ainsi parlé, il leur montra ses mains et ses pieds.* [41] *Comme, dans leur joie, ils hésitaient*

encore à croire et ne revenaient pas de leur étonnement, il leur dit :
« Avez-vous ici quelque chose à manger? » 42 *Ils lui présentèrent du*
poisson rôti et un rayon de miel. 43 *Lorsqu'il eut mangé devant eux,*
prenant ce qui restait, il le leur donna.

Les textes présentent ici un certain nombre de variantes. Au verset 36, le Cantabrigiensis supprime toutes les paroles de Jésus. De même il omet le verset 40 en entier. J'ai déjà dit pourquoi je n'admets pas cette autorité, qui se présente seule contre tous les autres Mjj et la plupart des versions. La raison qu'on donne, que ces passages auraient été empruntés à Jean, ne me touche pas non plus : deux évangélistes ne peuvent-ils donc pas rapporter les mêmes détails ? En revanche, dans presque aucun des Mjj, nous ne trouvons les derniers mots du verset 36 : « C'est moi, ne craignez point » ; ni le « rayon de miel » du verset 42; ni enfin le détail final du verset 43 : « Prenant ce qui restait, il le leur donna. » Ces phrases ont pu être ajoutées plus tard, elles ne changent rien au fond du récit.

36. Cette apparition, le soir du jour de Pâque, paraît identique à celle qui est racontée par Jean, xx, 19-23. Il y a cependant une difficulté, Luc vient (verset 33) de mentionner les Onze; et d'après Jean les Apôtres n'étaient que dix, puisque Thomas n'assistait pas à cette première rencontre. Mais le terme « les Onze » désigne indistinctement le collège apostolique, complet ou non, après la trahison de Judas. Et si l'on insistait, je demanderais pourquoi Thomas, présent au retour des pèlerins d'Emmaüs, n'aurait pas pu s'en aller ensuite, avant que Jésus ne se fût montré?

Jusqu'ici Jésus ressuscité s'est fait voir à des individus. Il va maintenant se révéler à la communauté tout entière, à l'Église naissante, peut-on dire, et fonder la foi des siècles futurs sur des preuves indiscutables. Les fidèles s'entretenaient des événements de la journée, lorsque tout d'un coup, au milieu d'eux, Jésus apparut, « les portes étant fermées », dit Jean, avec la même soudaineté qu'il s'était évanoui sous les yeux des disciples d'Emmaüs. « La paix soit avec vous », leur dit-il. C'était

le salut ordinaire des Juifs. Cependant Notre Seigneur ne paraît pas l'avoir employé d'habitude. Mais en inaugurant sa vie nouvelle après le repos du sépulcre, il répète lui-même le souhait que les anges avaient prononcé sur son berceau. « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » chantait-on dans le ciel à Bethléhem; « paix avec vous », redit-il après sa seconde naissance. La paix dans les esprits, dans les cœurs, dans les rapports des hommes entre eux, tel est le bien qu'il apporte à ceux qui voudront le recevoir.

37. N'y a-t-il pas ici encore une contradiction, non plus avec les autres Évangiles, mais dans Luc lui-même? Tout à l'heure, à la fin de la péricope précédente, les Onze et leurs amis affirmaient avec transport la résurrection du Seigneur; Cléopas et son compagnon viennent d'exalter leur foi en racontant leur histoire. Or, pendant même que ces entretiens durent encore, Jésus se présente, et les voilà tous « saisis de stupeur et d'effroi », qui « croient voir un esprit ! » Est-ce possible? N'est-il pas arrivé à notre évangéliste comme à tous ceux qui veulent trop prouver, et qui dépassent le but?

Pour apprécier cette objection, supposons, le soir du jour de Pâque en cette année 1902, une réunion de personnes chrétiennes. On cause de la fête, des souvenirs qu'elle rappelle, de la foi et des espérances que ce miracle nous garantit. Tout à coup Jésus apparaît, avec son visage et ses vêtements tels que la tradition les a fixés dans toutes les mémoires. Se trouvera-t-il un seul spectateur pour n'être pas « saisi de stupeur et d'effroi? » Assurément tous les témoins croient à sa résurrection, de toute leur âme : ne penseront-ils pas cependant « voir un esprit? » C'est qu'il est très différent de parler d'un miracle, surtout aussi extraordinaire, d'y adhérer sans hésitation ni réserve, et de le contempler soi-même de ses propres yeux. Ceux qui ne comprendraient pas un sentiment si naturel devraient lire la charmante comédie intitulée *La joie fait peur;* ils y trouveront, plus détaillée, exactement la même analyse psychologique que Luc nous donne ici. La brusque soudaineté du fait, l'excès même de la joie, comme il sera dit au

verset 41, troublent l'âme et l'empêchent de croire à ce qu'elle désire trop.

38-40. Il faut établir la foi des Apôtres, qui sera celle de l'Église, sur un fondement inébranlable; Jésus se le doit à lui-même, il le doit à tous ceux dont il demandera la confiance. Aussi ne blâme-t-il pas les hésitations auxquelles il assiste. Il va donner au contraire deux preuves de la réalité de son corps.

En premier lieu : « Touchez », ne vous contentez pas du témoignage des yeux, qui pourrait être trompeur. « Voici mes mains et mes pieds », déchirés encore par les clous de la croix. « Un esprit n'a ni chair, ni os », approchez, ne craignez point, constatez que « c'est bien moi ».

41-43. Une telle preuve aurait pu suffire, l'incrédulité de Thomas n'en demanda point d'autre. Jésus cependant en ajouta une nouvelle, décisive cette fois. Il se fit présenter de la nourriture, les restes sans doute du repas du soir, et « il les mangea devant eux » (verset 43). L'absorption des aliments, leur disparition, était un fait facile à vérifier, même sans supposer, comme notre texte, que le Sauveur ait distribué les restes à ceux qui l'entouraient. Ou un tel détail est inventé, ou bien il écarte absolument l'hypothèse d'une illusion.

Nous pouvons maintenant chercher à nous faire une idée de la nature du corps de Jésus ressuscité. Ce corps est bien le même qui, comme le chante l'Église, est né de la Vierge Marie, celui qui a souffert, qui a été immolé sur la croix pour nous, celui dont le côté percé a fourni de l'eau et du sang : car lorsqu'on l'a cherché au tombeau, il n'y était plus, le sépulcre était vide; les femmes, les disciples ont pu le reconnaître à ses traits, à sa voix; il a gardé enfin les cicatrices des blessures reçues au Calvaire. Ce corps existe réellement, objectivement, puisque non seulement on le voit, mais on le touche, il occupe une portion de l'espace, il marche, il est debout, assis ou couché. D'un autre côté cependant ses propriétés sont toutes différentes de celles de nos corps mortels : il entre dans une salle à travers les murs; il apparaît ou disparaît à volonté; il peut manger, mais il n'a aucun besoin de nourriture. Saint

Paul, racontant d'avance la résurrection des morts, a écrit (I Cor. xv, 42-44) : « Semé dans la corruption, le corps ressuscite incorruptible; semé dans l'ignominie, il ressuscite glorieux; semé dans la faiblesse, il ressuscite plein de force; semé corps animal, il ressuscite corps spirituel : car s'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel ». Je ne prétends pas que ce soit clair; car enfin, « un corps spirituel », l'expression a de quoi surprendre. Mais savons-nous bien ce qu'est un corps « animal », ou matériel ? Restons dans la question qui nous occupe en ce moment : si nous avons de la peine à comprendre comment un corps peut demeurer le même, quoique ayant des propriétés toutes différentes, cette difficulté n'est pas spéciale à la résurrection. Il n'y a pas un animal qui ne se renouvelle sans cesse, et en entier; au bout d'un temps plus ou moins long, son corps a complètement changé, il ne contient plus un seul des éléments qui le composaient d'abord; nous disons pourtant qu'il est toujours le même : comment cela est-il possible ? « La dernière démarche de la raison », ici comme ailleurs, « est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent (1). » L'état du corps de Jésus-Christ entre sa Résurrection et son Ascension, échappant à notre expérience, échappe aussi à ce que nous appelons notre connaissance; c'est un mystère pour nous; je dis mystère évident, connu pour tel. N'essayons pas d'en tirer une objection contre la vérité de la Résurrection, de peur de faire sourire tous ceux qui ont jamais sondé les bornes infranchissables de l'intelligence humaine.

44 *Puis il leur dit : « C'est là ce que je vous disais, étant encore*
avec vous, qu'il fallait que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de
Moïse, dans les Prophètes et dans les Psaumes, s'accomplît. » 45 *Alors*
il leur ouvrit l'esprit, pour qu'ils comprissent les Écritures; 46 *et il*
leur dit : « Il est ainsi écrit, et il fallait que le Christ souffrît, et
qu'il ressuscitât des morts le troisième jour, 47 *et qu'on prêchât en son*

(1) Pascal, *Pensées*.

nom la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations, à commencer par Jérusalem. [48] *Vous êtes témoins de ces choses.* [49] *Pour moi, je vais vous envoyer le don promis par mon Père; vous, restez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force d'en-haut.* »

Entre la péricope précédente et celle-ci, je placerais la plus grande partie des quarante jours qui se sont écoulés jusqu'à l'Ascension, le voyage des Apôtres en Galilée, les apparitions qui s'y produisirent. Les paroles rapportées ici ont été prononcées à Jérusalem, peu avant l'Ascension, peut-être le jour même, si on les relie au paragraphe suivant. Ou bien Luc résume dans ce discours, selon son habitude, tous les enseignements que le Sauveur a donnés pendant cette période. Le « puis » de ma traduction, qui semble relier cette péricope à la précédente, ne se trouve ni dans le grec (εἶπεν δέ), ni dans la Vulgate (*et dixit*). Quant à supposer, comme quelques critiques, que Luc, au moment où il rédigea son Évangile, croyait que les apparitions n'avaient duré qu'une journée, et que plus tard, mieux renseigné, il avait fixé dans les Actes l'intervalle de quarante jours, cette hypothèse a contre elle une présomption insurmontable : l'auteur aurait dû corriger son Évangile ; s'il ne le pouvait pas, il aurait dû au moins faire comprendre au début des Actes qu'il s'était trompé. Au lieu de cela il confirme son premier écrit : « J'ai raconté dans mon premier livre toute la suite des actions et des enseignements de Jésus, jusqu'au jour où... il fut enlevé au ciel. A eux aussi, après sa Passion, il s'était montré vivant... pendant quarante jours. » Est-ce là le langage d'un écrivain qui reconnaît son erreur ? Ne nous donne-t-il pas plutôt à entendre expressément que c'est nous qui nous sommes trompés, si nous avons cru que tous les faits groupés à la fin de son premier livre se sont accomplis dans une seule journée ?

44. J'ai déjà expliqué la nécessité à laquelle Notre-Seigneur fait allusion : « Il fallait », à cause des décrets divins, du plan fixé par la Providence, « il fallait que tout ce qui est écrit de

moi dans la Loi, les Prophètes et les Psaumes s'accomplît », c'est-à-dire ma mort et ma résurrection pour le salut des hommes. Jésus indique ici une classification des livres de l'Ancien Testament qui est encore employée : historiques, prophétiques et moraux ; c'est en effet toute la Bible, et elle parle de lui à chaque page. Mais il ajoute : « Lorsque j'étais encore avec vous » ; nous a-t-il donc réellement quittés et laissés seuls ? D'une présence visible et corporelle, telle qu'il l'avait accordée à ses Apôtres pendant trois ans, oui, sans doute. Pourtant il avait dit au début de sa Passion : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous » ; et encore : « Si quelqu'un m'aime... mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons chez lui notre demeure (Joan. XIV, 18, 23). » Union mystérieuse, connue seulement par la foi, qui n'en est pas moins réelle et profonde ; c'est ce qu'on appelle l'état de grâce, le plus précieux de tous nos trésors ici-bas.

45. « Alors il leur ouvrit l'esprit, pour qu'ils comprissent les Écritures ». Ce verset prépare les suivants, et appelle quelques explications.

Nous avons vu Jésus, pendant son ministère public, s'attacher avant tout à la formation de ses Apôtres. Enseignements, miracles, leçons diverses par la parole ou par l'exemple, tout est d'abord pour eux ; ils sont le but principal et l'objet constant de la pensée du Maître. Cependant il ne s'agissait encore que d'une formation personnelle ; Jésus les sanctifiait, sans paraître, sauf dans quelques cas rares, avoir d'autre préoccupation que d'établir dans une douzaine d'âmes choisies les vertus qu'il désirait. A la suite de la Résurrection, le point de vue est changé : il n'est plus question d'eux précisément, mais du genre humain, de l'Église ; ils ne sont plus le but, ils deviennent un moyen, un instrument maintenant prêt, et destiné à l'établissement du royaume de Dieu sur la terre. Jésus ne les envisage plus en eux-mêmes, il parle de leur mission, il leur donne les pouvoirs et les grâces nécessaires pour s'en acquitter. C'est la croyance de l'Église que tous les sacrements, excepté le Baptême et l'Eucharistie, ont été institués pendant les quarante

jours qui ont précédé l'Ascension ; aussi bien que l'autorité de l'Église (Matt. xxviii, 18-20), y compris la prééminence de Pierre, annoncée à Césarée (Matt. xvi, 18, 19), conférée au lac de Tibériade (Joan. xxi, 15-17).

Luc nous donne ici, sous une forme différente, plus résumée et moins précise peut-être, la même idée de l'œuvre du Sauveur ressuscité. Dans les paroles de Jésus qu'il va citer, les dernières de son Évangile, rien ne se rapporte aux disciples personnellement, tout concerne leur ministère. L'intelligence des Écritures, la rédemption des hommes par la mort du Christ, la prédication universelle, la rémission des péchés, le témoignage public, le don du Saint-Esprit, la force d'en-haut, telles sont les promesses de Notre-Seigneur. On reconnaît de suite qu'elles ont en vue non pas quelques personnes privilégiées, mais l'ensemble de la société spirituelle.

L'intelligence des Écritures d'abord. Par une action miraculeuse, Notre-Seigneur la donna à ses disciples. Par une Providence non moins miraculeuse, quoique plus secrète, il la conserve à son Église, interprète autorisé et infaillible de la révélation, « afin que nous ne soyons plus des enfants, flottants et emportés à tout vent de doctrine (Ephes. iv, 14) ».

46. La leçon des Mjj les plus autorisés dit simplement : « Ainsi il est écrit que le Christ souffrirait », en omettant « et il fallait que ». J'ai déjà expliqué cette nécessité tout à l'heure au verset 26, nécessité bien rigoureuse à coup sûr, puisque Notre-Seigneur l'affirme ici pour la troisième fois.

47. Tous les mots portent dans ce verset : « Au nom du Christ sera prêchée la pénitence pour la rémission des péchés, parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem ». La nature et le fondement de la prédication : « Au nom du Christ », pas en vertu de la raison humaine, ni d'un système de philosophie. Son objet : « La pénitence » à tous les hommes, quels qu'ils soient, car tous en ont besoin. Son but : « Pour la rémission des péchés », c'est le bienfait que Jésus est venu nous apporter. Son théâtre et son étendue : « Parmi toutes les nations », l'univers entier, et la suite complète des temps. Son ordre : « En

commençant par Jérusalem » ; malgré leur perfidie, les Juifs seront encore les premiers appelés au royaume de Dieu.

48. « Vous êtes témoins de ces choses », μάρτυρες, dit le texte grec, « martyrs ». Car les premiers chrétiens immolés par la fureur païenne ne sont pas des docteurs, ni des philosophes, ni des croyants, ni des enthousiastes ; ce sont des témoins, qui attestent ce qu'ils ont vu, qui affirment les miracles auxquels ils ont assisté, et en particulier la résurrection du Christ. » Des témoins qui se font égorger (1) », là est tout leur rôle. « Ce que nous avons entendu, écrira saint Jean (I Joan. I, 1, 3), ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché... nous vous l'annonçons, afin que... notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ ».

49. Jésus enfin leur annonce le Saint-Esprit promis par son Père, et leur commande « de rester dans la ville, jusqu'à ce qu'ils soient revêtus d'une force d'en-haut ». La Trinité sainte est exprimée tout entière dans ses paroles, le Père qui a promis, le Fils qui envoie, et le Saint-Esprit qui sera donné aux Apôtres. La formule du baptême indiquée par saint Matthieu (Matt. XXVIII, 19), « au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit », n'est pas plus explicite.

[50] *Il les conduisit [hors de la ville,] jusqu'à Béthanie, et, ayant levé les mains, il les bénit.* [51] *Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux, et il fut enlevé au ciel.* [52] *Pour eux, après l'avoir adoré, ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie.* [53] *Et ils étaient continuellement dans le temple, louant et bénissant Dieu. Amen.*

Il y a dans nos textes des variantes que je dois signaler d'abord. Au verset 50, « hors de la ville » ne se trouve pas dans le grec ; au lieu de « jusqu'à Béthanie », les Mjj alexandrins portent « jusque vers, ἕως πρός », qui semble plus exact. Au verset 51, les mots « et il fut enlevé au ciel » ne se lisent ni dans le Cantabrigiensis, ni dans le Sinaïticus, et paraissent être

(1) Pascal, *Pensées*.

une addition postérieure. Au verset 52, « après l'avoir adoré » est omis par le Cantabrigiensis et quelques Mss de l'Itala ; toutes les autres autorités le contiennent. Enfin au verset 53, il ne faut probablement garder que « louant Dieu », et rejeter « et bénissant », comme aussi « Amen », où l'on voit en général une addition liturgique en vue de la lecture publique. De toutes ces corrections, une seule a quelque importance, la suppression de « et il fut enlevé au ciel » ; encore l'ensemble du récit suppose la même pensée, et le récit des Actes écarte toute incertitude.

Aussi je n'accepte pas l'opinion de certains critiques modernes, qui veulent voir dans notre péricope une apparition quelconque du Sauveur, sinon le soir même de Pâque, au moins peu de jours après, en tout cas absolument distincte de l'Ascension. Pourquoi nous dire alors que les Apôtres « revinrent à Jérusalem avec une grande joie », et qu'« ils étaient continuellement dans le temple à bénir Dieu? » Ne sent-on pas dans ces expressions la conclusion définitive de toute l'histoire qui précède? Luc pourrait-il enfin au verset 2 des Actes affirmer que « dans son premier livre il a raconté » la vie de Jésus « jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel? »

Mais, dit-on, les deux narrations ne concordent pas. Voyons donc le récit des Actes (I, 4-13, 14) :

« Un jour qu'il était à table avec eux, il leur recommanda de ne pas s'éloigner de Jérusalem, mais d'attendre ce que le Père avait promis, ce que, leur dit-il, vous avez entendu de ma bouche; car Jean a baptisé dans l'eau, mais vous, sous peu de jours, vous serez baptisés du Saint-Esprit. Eux donc, étant réunis, lui demandèrent : Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël? Il leur répondit : Ce n'est pas à vous de connaître les temps ou les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. Après qu'il eut ainsi parlé, il fut élevé en leur présence, une nuée le

déroba à leurs yeux. Et comme ils avaient les regards fixés vers le ciel pendant qu'il s'éloignait, voici que deux hommes parurent auprès d'eux, vêtus de robes blanches, et dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel? Ce Jésus, qui du milieu de vous a été enlevé au ciel, en viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. Ils revinrent alors à Jérusalem, de la montagne appelée des Oliviers, laquelle est près de Jérusalem, à la distance du chemin d'un jour de sabbat. Quand ils furent arrivés, ils montèrent dans le cénacle où ils se tenaient d'ordinaire... Tous, dans un même esprit, persévéraient dans la prière. »

Relisons maintenant notre péricope de l'Évangile, en la joignant la précédente, qui s'y rapporte incontestablement. J'y l'avoue, je suis surtout frappé des concordances. C'est le même lieu, le mont des Oliviers, sur le chemin de Béthanie. Ce sont les mêmes recommandations, et la même promesse. C'est la même disparition, « élevé », ou « enlevé au ciel ». Enfin les deux récits se terminent par le même retour des Apôtres et la même assiduité continue à la prière. Il n'y a que trois différences : la « nuée » qui dans les Actes « dérobe Jésus à leurs yeux » ; les discours des deux « hommes » et le « cénacle » substitué au « temple ». Les deux premières sont des omissions du premier récit ; et quant au lieu de réunion, est-il si invraisemblable d'admettre que les disciples se tenaient tantôt dans le temple, et tantôt dans le cénacle? Le fait important ici, c'est la continuité de la prière. A moins de se copier absolument lui-même, il me semble que Luc ne pouvait pas se ressembler davantage.

Nous avons donc ici un résumé de l'histoire de l'Ascension, et c'est dans ce sens que je vais le commenter.

50. J'ai déjà dit que le vrai texte est : « Il les conduisit jusque vers Béthanie ». Pour y aller, on passait par le mont des Oliviers; c'est là que Jésus se sépara de ses disciples, avant d'être arrivé au village.

51. Le dernier geste du Verbe incarné en quittant la terre, où il avait « passé en faisant le bien (Act. x, 38) », a été une

bénédiction. Ses mains étaient levées encore sur nous tous, répandant la miséricorde et l'amour, lorsqu'il cessa d'être aperçu. Cette bénédiction n'a pas été inefficace : l'humanité n'a pas seulement connu, elle a pratiqué depuis lors des vertus qu'elle ne soupçonnait pas auparavant. Même malgré nous, l'Évangile nous a pénétrés de son influence, et nous a rendus meilleurs : l'homme ne peut plus être, sinon dans des intervalles de folie, le « gorille féroce et lubrique » des temps qui ont précédé Jésus-Christ. Nous surtout chrétiens, inclinons-nous sous cette bénédiction toute-puissante ; pensons aux mains divines toujours étendues sur notre tête ; rappelons hardiment au Sauveur le secours que son geste nous a promis. Et dans nos épreuves, dans nos afflictions, dans nos difficultés de toute sorte, ne doutons jamais : « car les dons et la vocation de Dieu sont sans repentance (Rom. XI, 29) », c'est-à-dire sans changement ni reprise.

52 et 53. D'où vient la « grande joie » que les Apôtres éprouvaient en rentrant à Jérusalem? Un écrivain de fiction, comme le dit Plummer (1), n'aurait pas manqué de les faire se lamenter du départ de leur Maître. On peut indiquer plusieurs causes de leur satisfaction : le triomphe de celui qu'ils aimaient ; l'attente du « don de Dieu » ; par-dessus tout la certitude que Jésus laissait dans leurs âmes de son appui pour la mission qu'il leur avait confiée. Les voici réunis, une troupe de cent vingt personnes environ (Act. I, 15), avec Marie la mère de Jésus, « persévérant unanimement dans la prière ». Le grain de sénevé est jeté maintenant dans la terre ; il n'a qu'à se développer et à grandir, sous la bénédiction que le Christ lui a laissée en nous quittant.

Une question se pose néanmoins, que je ne pourrai pas résoudre complètement, je le dis d'avance, mais que je ne peux pas supprimer non plus. Comment faut-il entendre ces mots : « Il fut élevé au ciel »? De quel « ciel » est-il question? L'explication était très simple dans les idées cosmologiques des écri-

(1) Page 565.

vains sacrés et de leurs contemporains. On se représentait la terre comme une étendue plate, au-dessus de laquelle tournaient les cieux planétaires; plus haut, lorsqu'on avait franchi ces espaces, on arrivait au ciel empyrée, immobile, limite de l'univers, en dehors duquel il n'y avait plus rien. Jésus donc, ou son corps si l'on veut, s'élève dans l'air, traverse les cercles des planètes, pénètre jusqu'à l'empyrée, et l'ayant dépassé, se trouve au-dessus, en dehors du monde, « assis à la droite de Dieu (Luc XXII, 69; Coloss. III, 1, etc.) ». Mais de telles conceptions sont absolument inadmissibles pour nous aujourd'hui; personne, même les enfants, ne croit plus au ciel empyrée. L'astronomie nous a donné de l'univers une représentation qui exclut ces vieilles hypothèses. Ni au-dessus, ni au-dessous de la terre, en admettant qu'il y ait un dessus et un dessous, on ne peut concevoir la place pour un « ciel » quelconque. Par conséquent l'Ascension n'a point de sens, elle est impossible, ou bien il faut lui trouver une interprétation conciliable avec la cosmogonie dont la science moderne a démontré l'exactitude. Quelle sera cette interprétation?

Reconnaissons-le d'abord, l'objection n'est pas seulement sérieuse, elle est absolument juste. Non, nous ne comprenons plus l'Ascension, nous ne pouvons plus la comprendre comme se la représentaient saint Luc et ses premiers lecteurs. La science a changé nos idées sur ce point, et le changement est irrévocable; le ciel de la lune, et celui de Mars, etc., et le ciel empyrée qui les enveloppait tous, ont à jamais disparu de nos esprits. Je pourrais dire : Eh bien? Quel changement en résulte-t-il pour le fond des choses? Les anciens croyaient avoir une idée claire, lorsqu'ils construisaient ainsi l'univers; en réalité ils étaient dupes de leur imagination, sans le savoir. Nous le savons, nous, et c'est un progrès; mais le mystère, dans la vérité des choses, ne date pas de notre science moderne, il existait déjà réellement pour eux. Qu'entendaient-ils en effet par ce ciel empyrée, où Jésus était éternellement à la droite de Dieu? Si nous les avions poussés, nous leur aurions montré bien vite le vague de leurs notions que l'expérience n'appuyait

pas. Donc reconnaissons le mystère, disons franchement que nous ne savons pas ; notre aveu d'ignorance se confondra avec leur science imaginaire, et nous garderons leurs formules, en déclarant simplement qu'elles restent obscures pour nous. Je le demande, aux savants surtout : est-ce la seule occasion où nous aurons à dire : Je n'en sais rien?

Mais je pense qu'on peut aller plus loin, et, sinon donner une réponse précise, au moins montrer que l'idée de l'Ascension n'a rien d'absurde ni d'impossible scientifiquement. Toute la difficulté repose au fond sur la notion d'espace : il n'y a pas d'espace en dehors de l'univers, et dans l'univers il n'y a pas de lieu, pas de place, pas d'espace pour ce qu'on appelle le ciel. Est-il donc sûr que les corps, puisqu'il s'agit du corps de Jésus-Christ, ne peuvent jamais exister, en aucun cas, en dehors de l'espace? C'était la théorie de Descartes, qui voyait dans l'étendue la propriété fondamentale, essentielle, de la matière; mais ce n'est pas l'idée de Leibniz, encore moins celle de Kant. Si l'espace n'est, comme le pensait ce dernier, qu'une forme purement subjective de notre propre sensibilité, il suffit de dire que le ciel échappe à cette sensibilité, ce qui est d'ailleurs incontestable, et nous ne chercherons plus le lieu où il se trouve. Il y a des corps que notre expérience sensible atteint, et pour nous ils sont dans l'espace; il peut y avoir d'autres corps, et la foi nous apprend qu'il y a en effet tout un monde, que notre expérience n'atteint pas; ces corps ne sont donc pas dans l'espace, mais ils n'existent pas moins, objectivement et réellement, pour cela (1). Je ne dis pas que j'admette entièrement la thèse de Kant; il me suffit de montrer que la difficulté n'est pas au fond de l'ordre scientifique; elle est de l'ordre métaphysique plutôt, et parmi les systèmes métaphysiques il y en a, non des moindres, qui se concilient parfaitement avec la réalité du dogme de l'Ascension.

(1) Ne trouverait-on pas dans Platon le point de départ pour une explication à peine différente (République, livre VII, allégorie de la Caverne)? On ne prétendra pas cependant que Platon ni Kant aient écrit pour défendre notre foi.

Jésus cependant, que fait-il dans cette existence nouvelle? Il nous a quittés « en nous bénissant ». De longs siècles se sont écoulés depuis lors; son humanité n'est pas restée inactive: à quoi s'occupe-t-elle? L'Épître aux Hébreux nous le montre « toujours vivant afin d'intercéder pour nous (VII, 25); » dans l'Apocalypse, saint Jean l'a vu (V, 6) « comme tué, et debout » cependant, brisant les sceaux du livre que « personne ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre n'était digne d'ouvrir ». L'Église le possède et l'adore dans l'Eucharistie. Mais surtout, comme l'ont déclaré les Anges (Act. I, 11), il se prépare à « revenir du ciel de la même manière qu'on l'y a vu monter, » à reparaître parmi les hommes afin d'y être le juge des vivants et des morts, afin de rendre à chacun selon ses œuvres. « Pour lui, un jour est comme mille années, et mille ans sont comme un jour. Le Seigneur ne tarde pas dans l'accomplissement de sa promesse, comme quelques-uns le croient; mais il use de patience à cause de vous, ne voulant qu'aucun périsse, mais que tous arrivent à la pénitence (II Petr. III, 8-9). » Attente, espoir, miséricorde, c'est en trois mots tout le sens de l'Évangile.

CONCLUSION

En terminant cette étude sur l'Évangile de saint Luc, il me sera bien permis d'ajouter quelques réflexions.

Si mon lecteur n'est pas croyant, il doit être frappé pourtant de certains caractères extraordinaires. Voilà un petit livre qui, je l'ai dit souvent et on a pu le constater, n'est pas proprement une œuvre littéraire; il ne nous apporte ni éloquence, ni poésie. C'est la vie, simplement racontée, d'un homme qui a passé sur la terre il y a bien des siècles, dans un coin perdu de l'empire romain. Comment donc sa biographie nous intéresse-t-elle encore au point que, de fait, chez nous, hommes du vingtième siècle, il n'existe aucun livre aussi connu, aussi lu, autant de fois imprimé que celui-là? Que nous fait Jésus de Nazareth, disparu depuis si longtemps? Pourquoi nous agite-t-il encore? César avait bien autrement de génie que lui, et Auguste, et Virgile, et Tacite, et tant d'autres; Mahomet aussi, ou Luther, ou Spinoza. Pourtant vous laissez leurs œuvres, et vous lisez l'Évangile. Avouez donc que « jamais homme n'a parlé comme cet homme (Joan. VII, 46); » il y a dans ses discours si simples, si dépourvus d'art, une force secrète qui saisit les cœurs, et qui ne leur permet pas de rester indifférents.

Mais plus extraordinaires encore que ses paroles, l'Évangile nous raconte ses actions. Ici nous sommes en face du prodige continuel: prodige dans sa naissance; prodige dans ses miracles; prodige dans sa mort; prodige surtout dans sa Résurrection et dans son Ascension. Sont-ce là de pures inventions,

des contes de fées créés par l'imagination populaire ? Vous n'oserez pas l'affirmer après avoir lu ce livre. Parmi tous ces miracles, deux surtout ont été l'objet de discussions acharnées : la série du commencement, et la série de la fin ; les origines racontées dans les deux premiers chapitres de saint Luc, et la Résurrection avec l'Ascension rapportées dans le dernier. L'incrédulité a reconnu que, si ces deux récits sont vrais, ou seulement l'un des deux, j'entends d'une vérité historique et objective, nécessairement Jésus est le Fils de Dieu ; et elle a livré contre eux tous les assauts, au nom de la critique, de l'histoire, de la science des religions, de l'astronomie même et de la cosmologie. Les discussions contre le dernier chapitre, mon lecteur vient de les examiner avec moi ; quelle impression lui en reste-t-il ? Peut-être il a oublié les difficultés du début, le recensement, la quinzième année de Tibère, Lysanias, les généalogies : je le supplie de les parcourir de nouveau et de voir si, parmi toutes ces objections, il s'en trouve une seule qui soit restée sans réponse. Car il faut prendre parti ; Jésus n'est pas un personnage auprès duquel on puisse passer sans se prononcer à son sujet. Ou sa vie a été la plus colossale tromperie de l'histoire, ou bien il est Dieu, et comme tel, notre Maître et notre Roi. Examinez, lisez, priez aussi dans le fond de votre cœur pour obtenir la lumière. La question en vaut la peine, il n'y en a pas, aujourd'hui encore, d'un intérêt plus considérable ni plus vital pour vous.

Quant au lecteur assez heureux pour posséder la foi, il n'aura point parcouru ces pages sans éprouver leur influence décisive pour le bien. « L'Évangile est un grand geste », disait un de mes maîtres (1) ; oui, un geste qui nous montre le ciel, qui nous invite à passer au-dessus des apparences sensibles, pour entrer, de cœur et d'âme, dans la région des réalités surnaturelles. Il nous apprend, selon le mot de saint Paul (II Cor. IV, 18), à regarder, non pas les choses visibles, mais celles qui

(1) M. Hogan, mort en 1901, supérieur retraité du Séminaire de Boston aux États-Unis.

sont invisibles; car les choses visibles ne sont que pour un temps; au lieu que les invisibles sont éternelles. » Il y a bien dans l'Évangile des leçons de détail, positives et pratiques. Mais, quand nous avons lu ce petit livre, l'impression qui nous reste en définitive est celle d'un soulèvement pour ainsi dire de notre âme qui, des misères et des bassesses présentes, la transporte dans un autre monde, plus pur, plus élevé et plus heureux.

Mais il ne suffit pas de connaître ce monde supérieur; il faut y pénétrer. Jésus est la voie qui nous y donne accès. Nous venons de l'étudier, de le contempler dans sa douceur et son humilité (Matt. xi, 29); ces mots, à la vérité, ne sont pas dans saint Luc, mais ils expriment bien l'image qui nous reste de notre Sauveur. Doux et humble nous l'avons vu dans son étable de Bethléem, puis dans les trente années de son obéissance à Nazareth; doux et humble à chaque page de sa vie publique, aimant la société des petites gens, des ignorants et des pécheurs, pardonnant à toutes les faiblesses, sévère seulement contre les hypocrites et les orgueilleux; doux et humble nous l'avons retrouvé dans toute la suite de sa Passion, dans sa Résurrection même où il évite l'éclat, où il ne châtie personne. L'indulgence, la miséricorde, la bonté, ces mots admirables, sont revenus sans cesse sous ma plume en commentant le texte de saint Luc. Le bon Pasteur au doux regard, rapportant sur ses épaules la malheureuse brebis égarée, telle est bien la peinture que l'évangéliste a gravée dans mon esprit. Mieux encore, Jésus sur la croix, qui se console de ses souffrances et des injures de la foule en promettant le paradis au bon larron; la terre a-t-elle jamais rien connu de plus divin?

Enseignez-nous donc vos vertus, ô Jésus Sauveur, unique Maître des âmes. Par vos leçons, par vos exemples, plus efficaces encore que vos paroles, par votre grâce secrète surtout, apprenez-nous à les pratiquer dans le silence et l'obscurité, comme vous avez fait vous-même. Et quand vous viendrez, comme vous l'avez dit (Luc xxi, 27), « dans une nuée, avec une grande puissance et une grande gloire », au jour où « vous

ferez toutes choses nouvelles (Apoc. xxi, 5) », puissiez-vous nous recevoir dans la Jérusalem sainte dont vous êtes le flambeau, là où il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, pour jouir de votre vue et de votre amour dans une félicité éternelle.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE 1

INTRODUCTION 1

I. — Généralités sur les Évangiles 1
II. — L'Evangile de saint Luc 4
III. — L'origine 6
IV. — L'auteur, la date et le lieu de la composition 13
V. — Les sources 17
VI. — L'intégrité 22
VII. — But et caractères 22
VIII. — Crédibilité 30
IX. — Les miracles 34
X. — Canonicité 51
XI. — Histoire du texte 53
XII. — Accord des Évangiles 65
XIII. — Milieu historique des faits évangéliques 73
XIV. — Divisions de l'Évangile de saint Luc 98

L'Évangile selon Luc 101

Le prologue 103

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVANGILE DE L'ENFANCE 108

Première section : L'annonce de la naissance du Précurseur 109
Deuxième section : l'Annonciation 117
Troisième section : la Visitation 122
Quatrième section : la naissance de Jean-Baptiste 129
Cinquième section : la Nativité de Jésus 133
Sixième section : la Circoncision et la Présentation 149
Septième section : l'Enfance de Jésus 159

DEUXIÈME PARTIE

L'AVÈNEMENT DU MESSIE 167

Pages.

Première section : le ministère de Jean-Baptiste 168
Deuxième section : le Baptême de Jésus..... 175
Troisième section : la Généalogie 178
Quatrième section : la Tentation 185

TROISIÈME PARTIE

Le ministère de Jésus en Galilée 191

Première section : jusqu'à la vocation des premiers disciples..... 193
Deuxième section : jusqu'à la nomination des Douze..... 206
Troisième section : de l'élection des Douze à leur première mission... 224
Quatrième section : jusqu'au départ pour Jérusalem..... 271

QUATRIÈME PARTIE

Voyage de Galilée a Jérusalem 285

Première section : Commencement du voyage..... 290
Deuxième section : nouvelle série d'anecdotes de voyages 356
Troisième section : les dernières scènes du voyage..... 398

CINQUIÈME PARTIE

Le séjour a Jérusalem 435

SIXIÈME PARTIE

La Passion 479

Première section : avant la Passion..... 479
Deuxième section : la Passion..... 502
Troisième section : après la Passion..... 533

SEPTIÈME PARTIE

La Résurrection et l'Ascension 537

Conclusion 577

ST. DEINIOL'S LIBRARY,

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, rue Garancière